

**R.P. Lucien Duchêne**

**LES PERES BLANCS  
1868 – 1892**

**DEPUIS L'ORIGINE DE LA SOCIETE  
JUSQU'A LA MORT DU FONDATEUR**

FIDES CARITAS SPES

**TOME III**

**LA KABYLIE**

**MAISON – CARREE  
1903**

PUBLICATION EN CALLIGRAPHIE

transcrite  
par le P. Stefaan MINNAERT

Renaix (2020)

**HISTOIRE  
DE LA SOCIETE  
DES PERES BLANCS**

**1868 – 1892**

**DEPUIS L'ORIGINE DE LA SOCIETE  
JUSQU'A LA MORT DU FONDATEUR**

FIDES CARITAS SPES

**TOME III**

**LA KABYLIE**

**R.P. Lucien Duchêne**

MAISON – CARREE  
1903



**CARDINAL LAVIGERIE (1825-1892)**

## SOMMAIRE DU TOME III

### MISSION DE KABYLIE

Préface .....	5
Chapitre préliminaire : Premiers Essais d'Évangélisation en Kabylie par les Révérends Pères Jésuites .....	9
1. Sous Monseigneur Pavy : 1863-1866 .....	9
2. Sous Monseigneur Lavigerie : 1867-1872 .....	18

### TAGMOUNT – AZZOUZ

1. Supériorat du P. Deguerry .....	33
2. Supériorat du P. Prudhomme .....	38
3. Supériorat du P. Soboul .....	41
4. Supériorat du P. Chardron .....	47
5. Supériorat du P. Moles .....	62
6. Supériorat du P. Mesnage .....	72
7. Supériorat du P. Franguel .....	73
8. Supériorat du P. Bodin (1 <sup>e</sup> fois) .....	75
Provincialat du P. Lechaptois .....	79

### TAOURIRT – ABDALLAH

1. Supériorat du P. Deguerry .....	93
2. Supériorat du P. Charmetant .....	102
3. Supériorat du P. Gerboin (1 <sup>e</sup> fois) .....	105
4. Supériorat du P. Livinhac .....	107
5. Supériorat du P. Gerboin (2 <sup>e</sup> fois) .....	107
6. Supériorat du P. Levasseur .....	111
7. Supériorat du P. Julien .....	112
8. Supériorat du P. Voisin .....	118
9. Supériorat du P. Grandjacquet (1 <sup>e</sup> fois) .....	119
10. Supériorat du P. Chupin .....	129
11. Supériorat du P. Huguenot .....	130
12. Supériorat du P. Grandjacquet (2 <sup>e</sup> fois) .....	131

## **IBERKANEN**

1. Supérieurat du P. Feuillet.....	137
2. Supérieurat du P. Barbot.....	141
3. Supérieurat du P. Chevalier.....	144
4. Supérieurat du P. Moles.....	144
5. Supérieurat du P. Ménard.....	147

## **TIZI – OUZOU**

1. Supérieurat du P. Feuillet.....	157
2. Supérieurat du P. Vignard.....	163

## **BOU – NOUAH**

1. Supérieurat du P. Barbot.....	167
2. Supérieurat du P. Jamet.....	177
3. Supérieurat du P. Sivignon.....	179
4. Supérieurat du P. Labardin.....	180
5. Supérieurat du P. Hamard.....	182
6. Supérieurat du P. Lévesque.....	196
7. Supérieurat du P. Rocher.....	196

## **OUARZEN**

1. Supérieurat du P. Carpentier (1 <sup>e</sup> fois).....	215
2. Supérieurat du P. Levasseur.....	223
3. Supérieurat du P. Gerboin.....	225
4. Supérieurat du P. Carpentier (2 <sup>e</sup> fois).....	236
5. Supérieurat du P. Bonhomme.....	248
6. Supérieurat du P. Grisey.....	253

## **TAZMALT ET IRIL – ALI**

I. TAZMALT.....	271
1. Supérieurat du P. Ménard.....	271
2. Supérieurat du P. Moles.....	277

II. IRIL – ALI.....	279
3. Supérieurat du P. Malfreyt .....	280
4. Supérieurat du P. Munynck.....	287
5. Supérieurat du P. Bonhomme.....	288
6. Supérieurat du P. Chardon.....	291
7. Supérieurat du P. Baldit.....	306

### **DJEMAA – SAHARIDJ**

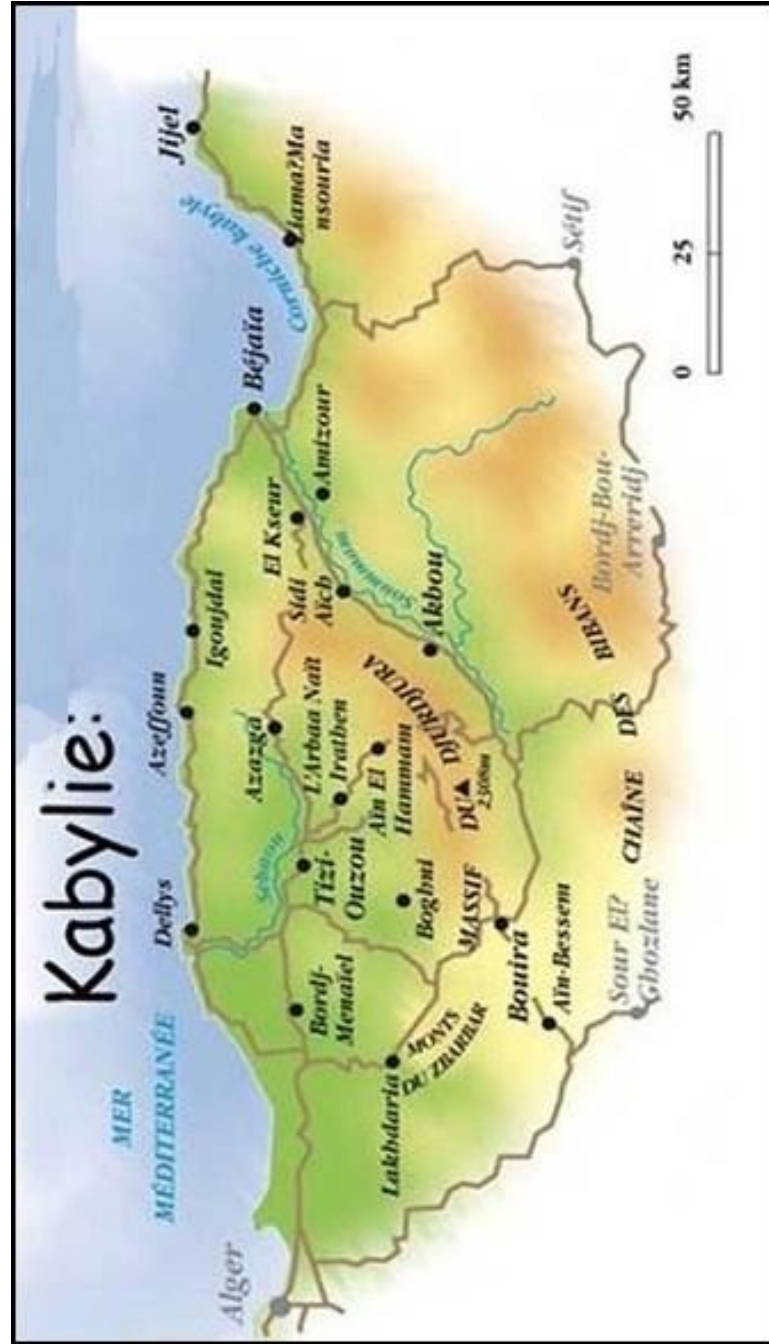
I. LES PERES JESUITES .....	309
II. LES PERES BLANCS .....	320
1. Supérieurat du P. Roger.....	321
2. Supérieurat du P. Macherel.....	330

### **AIT – LARBA**

I. LES PERES JESUITES.....	337
II. LES PERES BLANCS.....	344
1. Supérieurat du P. Jullien .....	345

### **APPENDICE** .....

1. Rapport du R.P. Charmetant à Mgr le Délégué sur la Mission de Kabylie (1876).....	377
2. Avis donnés aux missionnaires de Kabylie par le R.P. Charmetant.....	385
3. Lette du R. P. Deguerry communiquant une Circulaire de Mgr le Délégué aux missionnaires sur certains abus qui s'étaient introduites dans plusieurs maisons de la Société.....	389
4. Note de M. le Chanoine Léoni sur l'école franco-arabe de Tizi-Ouzou.....	392
5. Indications géographiques sur quelques-unes des stations de Kabylie.....	393
6. Aux missionnaires de Kabylie (poésie de M. Henry Choynet).....	394
7. Liste des Supérieurs de la Mission et des Provinciaux de la Kabylie .....	396
8. Un mois aux Aït-Irgan (Journal des Pères A. Vidal et E. Amat).....	397



**AUX MISSIONNAIRES  
DE  
KABYLIE**

**Hommage  
de vive admiration et d'affection fraternelle**



**LES REVERENDS PERES JESUITES**  
**EN**  
**KABYLIE**

**Premiers Essais d'Evangelisation**

1.

Sous Monseigneur PAVY  
1863-1866

2.

Sous Monseigneur LAVIGERIE  
1867-1872



**MGR PAVY (1805-1866)**

## ESSAIS D'APOSTOLAT EN KABYLIE PAR LES PERES JESUITES

### 1. Sous Monseigneur Pavy : 1863-1866

Sur les instances de Mgr Pavy ainsi que nous l'avons vu au chapitre qui lui est consacré, le Gouvernement français s'était enfin décidé en 1861 à reconnaître comme paroisse Fort Napoléon. A la vérité on s'y prenait un peu tard, 4 ans après la conquête, mais d'autres centres de population française avaient subi de plus longs délais. Puis l'administration pourvut la nouvelle paroisse d'une église presque élégante et d'un curé pour la desservir. Le premier curé fut M. l'Abbé Malclès, ancien zouave d'Afrique. Deux ans après, le service religieux était remis aux Jésuites. Le 10 octobre 1863, le P. Creusat<sup>1</sup>, envoyé à Fort Napoléon, vint avec la pensée qu'il devait être le débiteur de tous et que le troupeau confié à sa sollicitude ne devait pas comprendre seulement la garnison et les 150 ou 200 civils groupés autour du clocher mais bien aussi ces milliers de Kabyles vivant dans les tribus environnantes du Jurjura.

Ainsi pensait-il, ainsi pensait l'Evêque qui l'avait envoyé. Le Général Commandant de la subdivision de Dellys et le Colonel Chef du Cercle de Fort Napoléon, consultés par le Père sur son projet de se mettre en rapport avec les indigènes d'alentour et de chercher à gagner leur confiance par l'exercice de la charité, tout en lui recommandant la prudence, ne s'y opposèrent pas. Le P. Creusat, de concert avec le Frère qui lui servait de sacristain se mit avec ardeur à l'étude de la langue kabyle, ce qui permit bientôt aux deux religieux d'entrer en relation avec les indigènes.

Les Kabyles comprirent sans peine que le toit de la cure abritait pour eux un ami tel que Mahomet ni la France n'en avaient encore mis sur leur route, car on aurait beau être généreux, l'épée et le pantalon rouge inspireront toujours au vaincu plus de respect que d'amour. Le P. Creusat, accompagné du Frère, se mit à visiter les villages. Après quelques moments de peur chez les enfants et de méfiance chez les adultes la première glace était rompue. Une distribution de morceaux de sucre aux petits, quelques sous aux pauvres, des gandouras aux mendiants amenèrent bientôt autour des missionnaires la presque totalité de habitants des villages. Ils donnaient alors des remèdes et soignaient les malades qu'on leur amenait. La confiance fut telle qu'on

---

<sup>1</sup> Jean Baptiste Creuzat est né le 12 décembre 1812 à Merviller de J.B. Creuzat et Anne Brédel. Il entre au Grand Séminaire de Nancy (où Mgr Lavigerie sera évêque de 1863 à 1867) et reçoit la tonsure le 27 décembre 1834. Il est ordonné prêtre le 17 décembre 1837. Après son ordination, il est nommé vicaire à Lunéville. Il quitte son diocèse le 18 juillet 1840 pour Alger. Il devient Chanoine honoraire d'Alger. Curé de Constantine depuis 1849. Il entre dans la Compagnie de Jésus en 1846. Il meurt le 8 novembre 1884 à Marseille. Nom orthographié : Creusat (S. STRAEHLI : Jean Baptiste CREUZAT, in *Dictionnaire biographique des prêtres du diocèse de Nancy et de Toul*, <http://www.bd-nancy.fr/1.pdf>).

n'hésita pas à introduire les charitables médecins auprès des plus infirmes qui ne pouvaient quitter leur grabat. Ordinairement les Kabyles offraient alors en retour du lait, des figues, un peu de galette ; ils insistaient même parfois pour faire rester et attendre le couscous.

C'est ainsi que durant les 2 premières années de leur séjour à Fort Napoléon, le Père est son compagnon purent visiter les 70 villages des Beni-Iraten, quelques uns des Beni-Yenni, des Beni Bow-Youssef, des Beni Menguellat et du Beni Fraoucen ; des Beni Djennad, des Amaraoua, etc. etc...

Le P. Creusat dans ses courses évitait généralement de parler religion voulant convaincre les infidèles plutôt par des actes que par des paroles. Quand il était interrogé, il leur répondait que la Religion ne s'impose point par la force, que la France, ils le voyaient bien, ne faisait sur ce point violence à personne, qu'il leur ferait, s'ils le désiraient connaître l'Évangile qu'ils vénèrent mais ignorent.

Au presbytère le Père allait plus loin. Des marabouts vinrent en assez grand nombre le visiter, attirés comme il le dit lui-même, soit par l'appât d'une tasse de café, de quelques secours ou menus objets curieux d'Europe. Il lisait l'Évangile avec eux, leur en faisait voir la vérité et la beauté, leur démontrait l'obligation de l'étudier et la facilité d'y reconnaître l'œuvre de Dieu. Presque toujours après ces explications les marabouts avouaient qu'ils n'avaient jamais entendu ces choses, qu'ainsi exposées ; elles ne leur paraissaient pas impossibles et qu'ils reconnaissaient volontiers que les missionnaires en savaient plus qu'eux.

De semblables conversations avec les gens du peuple produisaient des résultats plus satisfaisants encore. Ces pauvres gens avouaient naïvement qu'ils ne savaient en fait de religion que ce que leur apprenaient les marabouts ; que ceux-ci ne valaient pas mieux qu'eux ; qu'ils étaient menteurs, voleurs, recevant mais ne donnant jamais. Mais l'œuvre de prédilection du P. Creusat fut de réunir au presbytère les enfants Kabyles que leurs parents voulurent lui bien confier. Aussitôt qu'ils pouvaient réciter en kabyle le Notre Père, Je vous salue Marie, Je crois en Dieu et les Commandements, on leur faisait présent d'une gandoura blanche. Une trentaine d'enfants eurent assez vite gagné cette récompense. Ceux qui restaient une partie de la journée au presbytère recevaient une légère réfection ou un petit secours en argent.

Parfois les Kabyles entraient dans la cure au moment où les enfants récitaient les prières catholiques. Jamais un seul ne s'en plaignit bien au contraire, tous applaudissaient ; le texte des commandements de Dieu les frappait. Un ancien Amin [de] l'Oumna des Beni-bou-Assif amena à plusieurs reprises au presbytère des Amin ou des gens de sa tribu pour entendre répéter et expliquer en Kabylie le Décalogue témoignant en outre le désir de voir

les enfants de son pays les redire à leur tour et invitant le Père à aller les visiter. Quelques indigènes vinrent même les apprendre en disant qu'ils voulaient les suivre car ils reconnaissaient que cette voie était la véritable.

**« Un jour, dit le P. Creusat, j'interrogeai l'un deux et lui demandai s'il avait été fidèle à sa résolution. Il m'assura n'y avoir jamais manqué depuis qu'il avait connu les dix paroles. »**

**« L'Amaroua (la rivière du Sebaou) dit un jour au Père le Caïd Hamed, change souvent son cours dans les crues de l'hiver, mais elle finit toujours par revenir à son premier lit. Il serait possible que nous autre Kabyles fissions de même en revenant à l'ancienne voix. »**

Le Cheikh Si Tahar de Tifrit en grand honneur chez les Beni-Idjer venait souvent à la cure et aimait à entendre parler de Religion. Un soir, le Père l'avait entretenu du sacrement de Pénitence et du bonheur de posséder ce moyen de salut. Si Tahar coucha au presbytère avec les 2 ou 3 amis qui l'avaient accompagné. Le lendemain de bon matin il se lève le premier ; vient seul trouver le religieux et lui demander à se confesser pour obtenir ce pardon dont il a parlé la veille.

A la vue de ces premiers résultats obtenus, l'espérance était dans le cœur du P. Creusat et des 2 Frères qui vivaient avec lui. Un événement à caractère officiel qui eut lieu en ces temps là ne fit que l'augmenter.

En 1864, sur l'autorisation formelle du Gouverneur qui était alors le Maréchal Pélistier, l'inauguration de la croix sur le clocher de la petite église de Fort Napoléon avait été annoncée aux échos du Jurjura par une salve de 21 coups de canon. A certains mécontents qui prétendaient que tant de fracas allait offusquer les susceptibilités des croyances musulmanes, le Maréchal, avait répondu comme il savait répondre et en réalité les Kabyles n'avaient fait qu'applaudir à l'éclat de cette fête religieuse.

Pourtant qu'on ne se figure pas que tout était pour le mieux dans les dispositions remarquées chez les indigènes. Le Père en rencontrait parfois de fanatiques paraissant le regarder et l'écouter avec une pitié profonde et un superbe dédain. Ne sachant que répondre à ses raisons claires et concluantes, ils se lèvaient brusquement et prenaient la porte, d'autres éclataient en injures accusant les chrétiens d'avoir altéré l'Évangile et de mépriser les paroles saintes du Coran. Un jour dans l'une de leurs tournées, les religieux s'en revenaient quand ils voient accourir à eux un homme qui poussait des cris. C'était le père d'un pauvre enfant à qui ils venaient de donner un vêtement. A son retour des champs ayant aperçu la gandoura propre de son fils et ayant su de qui il la tenait, la lui avait arrachée violemment et la rapportait en disant avec colère : « Je n'ai pas besoin que les chrétiens me fassent l'aumône. » Plus d'une fois des vieillards infirmes dont on soignait les plaies ne daignaient pas adresser une parole de remerciement. Dans le principe alors

que les missionnaires n'étaient pas connus, il arriva que lorsqu'on les voyait se diriger vers un village, un indigène accourait au devant d'eux et sous dehors de politesse les mettait bel et bien sur un sentier qui les en éloignait.

**« Un jour dit, le P. Creusat, que nous avons distribué bon nombre de médicaments dans le grand centre de Taoumirt Tannokrant près de Fort Napoléon, comme nous témoignions le désir d'y avoir un pied à terre et même d'y séjourner pour faire plus de bien autour de nous, un de ceux qui venait de recevoir des remèdes gratuits et les avait encore à la main répondit devant tous : “Oui, vous resterez, soyez tranquilles.” Le méchant sourire de quelques-uns nous fit comprendre le sens de cette phrase ; nul doute que notre interlocuteur nourrissait l'espoir d'en finir avec nous comme avec tous les Français, leurs vainqueurs. »**

La charité est chose si inconnue chez les musulmans que les Kabyles étonnés et stupéfaits de voir des marabouts chrétiens leur distribuer gratuitement des remèdes, des vêtements, soupçonnaient là-dedans quelque dessein caché. Les missionnaires, selon eux, étaient d'habiles trompeurs, faisant du dévouement pour mieux les asservir. Mais bientôt la franchise dans les rapports, la connaissance chaque jour plus complète de ce qu'était le prêtre français firent tomber les préjugés musulmans. L'autorité militaire qui surveillait les démarches du Père dans les tribus et ses relations avec les indigènes ne s'opposait pas ouvertement à son mode d'apostolat, mais on lui disait souvent :

**« Nous voulons le même résultat que vous, seulement ne vous pressez pas, ne brusquez rien, ce n'est pas de sitôt que le changement se fera, comptons sur le temps, dans un demi siècle ou un siècle d'ici, à la bonne heure. »**

Ces paroles, il l'avoue ne l'encourageaient guère. Un siècle, pensait-il, alors que la charité peut se mettre à l'œuvre de suite et obtenir des résultats sérieux. Il demanda un jour si dans le cas où ses entretiens sur la religion au presbytère et l'exercice de la bienfaisance au dehors détermineraient des indigènes à se faire chrétiens, on verrait quelques inconvénients à accueillir leur demande. De graves inconvénients lui répondit-il, si le cas se présentait, ces indigènes devraient être envoyés ailleurs et ne pas recevoir le baptême ici. Mais, répliquait-il, si un ou deux villages faisaient cette demande collectivement, l'autorité aviserait et l'on donnait pour motif à cette réponse la quasi certitude d'un soulèvement qu'il serait difficile de comprimer, l'impossibilité pour la France de recommencer une seconde expédition en Kabylie, la volonté de l'Empereur qui prescrivait d'éviter jusqu'au plus léger contexte de mécontentement aux indigènes.

Le P. Creusat continuait à recevoir à la cure de nombreux visiteurs. Ayant avec eux sur l'Évangile et le Coran des conférences parfois assez longues et fatigantes, il eut la pensée de composer un opuscule d'une trentaine de pages

où après des questions de controverse se trouvaient le texte des Commandements de Dieu et quelques prières. Les marabouts parurent enchantés de ces petits livres, mais l'autorité improuva la conduite du Père et on lui enjoignit de ne plus distribuer de pareils écrits. Bien plus, prière lui fut faite de donner les noms des 12 ou 15 marabouts qui les avaient reçus. Le jour même des spahis et des Cavaliers du Bureau-Arabe furent lancés dans toutes les directions à la poursuite des petits livres qui furent réclamés à leurs professeurs et rapportés à M. le Commandant Supérieur du Cercle.

Cette mesure, on le comprend produisit une fâcheuse impression sur les indigènes. Les marabouts furent surpris qu'un don du prêtre français fût ainsi violemment enlevé à ceux qu'il en avait gratifiés ; plusieurs d'entre eux ne revinrent jamais à la cure. A l'hôpital, le Père donnait quelquefois des médailles aux militaires français. Les tirailleurs indigènes mêlés avec eux ne manquaient jamais d'en réclamer. Il crut devoir consulter à ce sujet, on lui répondit qu'il ferait mieux de s'en abstenir ; il ne distribua donc aucun objet de piété ce qui ne l'empêcha pas de recevoir un reproche du Secrétaire Général du Gouvernement à Alger qui lui dit :

**« On m'apprend que vous distribuez des scapulaires aux Kabyles !!! Il paraît bien que la présence du Père en Kabylie et le but qu'il se proposait n'entraient nullement dans les vues d'un bon nombre de personnages très influents auprès de l'Autorité. Aussi quelques-uns de ses amis lui adressaient-ils auprès de l'Autorité de recommandations comme celles-ci : "Allez doucement... on est prévenu contre votre œuvre... Vous jouez gros jeu... Défiez-vous de votre zèle... Au moindre éclat vous vous faites renvoyer, etc..." »**

Et le pauvre Père de se demander comment il devait s'y prendre pour aller plus doucement et obtenir sinon le concours du moins l'approbation de cette autorité militaire aux mains de laquelle était la vie ou la mort de son œuvre. Il avait beau chercher à démontrer qu'une telle œuvre était de plus patriotique, il n'était guère goûté.

Cependant le P. Creusat était arrivé à cette conviction, qu'à son premier genre d'apostolat ambulante à travers les tribus devait succéder, pour opérer un bien solide, efficace et durable, une installation à demeure au sein même des villages Kabyles. Mais comment en arriver là avec la sourde opposition qui lui était faite ? Il fallait cependant faire une tentative. A Ath Lahsen, le village le plus considérable des Beni-Yenni, le Père et les Frères avaient reçu dès leurs premières visites l'accueil, du moins en apparence, le plus cordial. On lui fit les plus vives instances pour les forcer à rester. Ils remercièrent tout en demandant si dans le cas où il leur serait un jour possible de se fixer parmi eux, ils trouveraient un local à acheter.

L'Amin l'Oumena répondit que le local serait facile à trouver que les habitants recevaient les marabouts français avec plaisir et seraient heureux de les voir s'établir dans la tribu. Et tous les assistants d'applaudir à ses paroles.

« Je me promis, écrit le P. Creusat, de faire part de ces dispositions à M. le Général Commandant la subdivision à sa prochaine inspection et de lui demander son avis. Ce que je fis en effet. La réponse fut que nous ne pouvions encore penser à une installation de cette nature, que le moment n'était pas venu, que des troubles seraient à redouter, qu'il fallait user de grands ménagements avec les Kabyles, et que nous aurions à nous repentir d'avoir été trop vite. »

C'est dans ces circonstances qu'arrivera l'affaire des Beni-Frah Yoici, comment la rapporte le P. Creusat lui-même :

« Un des villages que nous visitons le plus souvent était Beni-Frah soit parce que nous y étions accueillis avec le plus d'empressement soit parce qu'un bon nombre de jeunes gens assez intelligents de ce village venaient nous voir au presbytère très fréquemment y apprenaient à lire et commençaient à croire que les habitants ne seraient pas difficile à mener au christianisme. Un de ces jeunes gens qui m'avait offert auparavant un terrain pour y construire une église, me disait quelquefois à l'oreille en voyant la foule nous faire bon accueil : "Vois comme ils sont bien disposés tu réussiras." »

Sur l'avis de ces jeunes gens, je m'étais mis en rapport avec un vénérable vieillard Si Saïd exerçant une grande influence sur tout le village par son renom de piété et l'autorité de son âge. En présence de la foule, il ne craignit pas un jour de me dire : "Moi, je suis vieux, je mourrai musulman mais mon fils que voilà et leurs compagnons pourront bien suivre ta voie." On m'offrit des lors, si je l'eusse voulu de mettre une des 2 mosquées à ma disposition pour y réunir les enfants quand je viendrais au village leur apprendre la prière et le droit chemin.

Un jour je remarquai quelque froideur dans un groupe à côté duquel nous passions pour arriver à un second qui nous avait préparé le couscous. Ce dernier nous fit d'autant plus de démonstrations que le premier groupe paraissait plus réservé. J'aurais dû chercher à me rendre compte de ces dispositions. Le fait est que je n'y pris pas garde et que peu de jours après, un prêtre de mes amis était venu me voir, je le conduisis à Beni-Frah. La même scène se reproduisit. Bien plus, trois jeunes étourdis du groupe mécontent se permirent de maculer fort adroitement les pierres où nous devions nous asseoir. Mon confrère et moi, nous revînmes émerveillés des bonnes dispositions des Kabyles et sans nous être aperçus de rien. Cependant le lendemain, ceux qui nous avaient si bien reçus la veille arrivèrent au presbytère raconter avec indignation l'affront qui leur avait été fait la veille, à eux plus encore qu'à nous. Ils réclamaient vengeance. Je les calmais de mon mieux en leur demandant l'assurance que j'allais m'occuper de cette affaire auprès de l'autorité et qu'on leur rendait justice. En attendant je me fis rendre compte bien détaillé de toute l'affaire et voici ce que j'appris.

Ben-Frah, comme tous les villages kabyles est divisée en 2 parties ou cof en opposition continuelles. Il suffit souvent qu'un cof veuille une chose pour que l'autre la repousse. Delà des divisions, des rancunes, parfois la bataille sanglante et la guerre civile au village. Sans nous en être aperçu, le cof de l'Oukil (trésorier) avait en quelque sorte accaparé le monopole de nous faire les honneurs au village. Nous étions reçus chez l'Oukil : on nous conduisait chaque fois de préférence dans celle des 2 mosquées plus habituellement fréquentée par les gens du cof de l'Oukil. C'est dans leur quartier qu'on faisait en sorte ne nous faire asseoir de préférence...

Ce fut ainsi que sans nous en douter nous parûmes préférer le cof de l'Oukil et mépriser le cof de l'Amin (maire du village) de là la petite vengeance des trois étourdis appartenant à ce dernier cof. Combien je regrettais de n'avoir pas été plutôt au courant de ces rivalités ; il eût été facile prévenir ces petits froissements qui menaçaient de devenir une grosse affaire. Avant l'occupation française un fait de cette nature aurait infailliblement motivé une prise d'armes et l'affaire ne se serait vidée qu'avec la poudre et le sang versé. La parti offensé se calma peu à peu après m'avoir entendu, mais réclama me châtimement des coupables. Sans attacher à ce démêlé plus d'importance qu'il n'en méritait, le Colonel crut devoir donner satisfaction au cof de l'Oukil et sur son ordre les 3 jeunes gens furent arrêtés. De là grave émoi au village, triomphe du parti de l'Oukil, humiliation de l'autre. Une députation de l'Amin et de quelques notables vint me trouver me priant d'intervenir et d'obtenir l'éloignement des prisonniers assurait qu'ils me feront des excuses. Après avoir fait comprendre à ces gens l'inconvenance du procédé qui avait occasionné cette affaire je promis d'aller trouver le Colonel et d'intercéder en faveur des coupables. Pour rendre la leçon plus profitable, le Colonel fut d'avis de ne pas se montrer trop facile à lever la punition. Une nouvelle députation fut alors envoyée au Caïd Hadj-Hamed, parent de l'Amin, pour le prier d'intervenir. Celui-ci se hâta d'accourir auprès de M. Hanateau. Le Colonel fut bien aise de trouver l'occasion favorable pour lui confier les prisonniers qui devaient m'être amenés. Ceux-ci pâles de frayeur à leur entrée au presbytère craignaient sans doute de ne pas me trouver indulgent ; ils me baisèrent les mains ; se prosternèrent à mes pieds en sollicitant leur pardon. Je les renvoyais à brous. Le Caïd me remercia à son tour et me pria de continuer à aller visiter les Ben-Frah.

Je m'y rendis en effet le lendemain avec l'intention d'éteindre toute rivalité et d'y ramener la plus parfaite concorde. Je fus reçu cette fois avec de grandes démonstrations de la part du caf de l'Amin. J'acceptai l'hospitalité chez ce dernier, où sur ma demande on invita l'outeil et quelques notables de son parti. Le repas se prit de façon la plus cordiale, puis nous visitâmes la mosquée de ce cof et le quartier occupé par la plus grande partie de ses membres. Dans l'après-midi une grande diffa fut servie chez un chef de ce même cof. Nous étions touchés de la simplicité de ces pauvres gens, de la fidélité avec laquelle tout s'était arrangé et de la grande satisfaction qu'ils paraissaient en éprouver. Le lendemain Sidi Mahamd et Sidi Tahar, deux des jeunes marabouts de l'endroit les mieux disposés vinrent me voir et le racontèrent le bon effet que la visite de la veille avait introduit et m'assurèrent de nouveau qu'il ne leur pa-

raissait pas difficile d'amener bientôt tout le village à se faire chrétien, qu'il nous faudrait venir habiter au milieu d'eux, nous faire de mieux en mieux connaître par la bonté et la charité, que les Kabyles ne seraient pas difficile à instruire, qu'ils aimeraient bientôt la vraie Religion s'ils la connaissaient etc...

J'étais bien aise d'informer l'autorité de ce résultat et des dispositions de plus en plus favorables des Kabyles. Je priais même le Colonel Commandant Supérieur du Cercle de s'assurer par lui-même de la vérité de mon récit et de consulter pour cela quelques-uns des notables de Beni-Frah.

Le lendemain sans que je m'en doutasse, par ordre émané du Bureau-Arabe, la Djemaa (conseil municipal) composé de tous les hommes du village se réunissait pour avoir à répondre aux deux questions suivantes : Voulez-vous abandonner l'Islamisme ? Voulez-vous recevoir à demeure un marabout français ? A ces deux questions brûlantes et évidemment prématurées et posées ex abrupto une sorte de stupeur s'empara de l'assemblée. Personne ne répondit... Bientôt une réaction nécessaire et facile à prévoir se produisit et amena une réponse négative très accentuée. Cette réponse fut apportée au Bureau-Arabe. On dit aux délégués qu'on n'avait pas posé la première question et qu'ils devaient répondre seulement à la seconde que par conséquent ils avaient à retourner au village, réunir de nouveau la Djemaa et en obtenir la réponse unique demandée. Les délégués ne retournèrent pas au village et maintiennent leur réponse après avoir enlevé de leur rédaction la première question. »

Un rapport sur cette affaire fut adressé à l'autorité supérieure qui blâma la conduite du P. Creusat et le déféra à son évêque comme un fermentateur de troubles et une cause de désordre... Il devint l'objet d'une surveillance plus active et le village des Beni-Frah fut rassuré contre toute tentative de conversion au christianisme. Les deux plus chauds amis du Père, Mohand et Tahard souffraient plus que tous de la tournure qu'avait prise cette affaire et cherchèrent à calmer les appréhensions. Ils furent alors mandés au Bureau-Arabe avec l'Amin du village. Après une sévère réprimande ils reçurent la défense formelle de ne plus dire à Beni-Frah un seul mot en faveur de la Religion chrétienne sous peine de la prison et l'Amin fut chargé de veiller à l'observation rigoureuse de cet ordre. Mohand et Tahar s'en vinrent trouver le Père, absolument stupéfiés et se demandant s'il était bien possible que des Français refusassent à des Kabyles la liberté d'adopter leur religion. En même temps ceux des Kabyles qui avaient été jusque là des familiers de la cure furent surveillés de près. Il fallut un certain courage pour continuer à fréquenter cette maison suspecte. Plusieurs ne se laissèrent pas rebuter, mais d'autres comprenant qu'en haut lieu on ne les voyait pas avec plaisir visiter le marabout français, se firent de plus en plus rares et finirent par cesser toute relation.

C'est peu de temps après ces événements que le P. Creusat reçut l'invitation, pour ne pas dire l'ordre, de cesser toute visite dans les villages et même d'éviter, à la cure, de traiter des questions religieuses avec les indi-

gènes. Il ne fit donc plus de visites au dehors mais il voulut conserver au moins chez lui sa liberté d'apostolat ; il perdit dès lors l'espoir d'aller planter sa tente au cœur du pays infidèle ; il s'y résigna avec une douleur profonde. A ces instances, à ses prières pour recommencer ses courses d'autrefois dans les tribus on lui répondait :

**« Si vous n'étiez pas prêtre, à la bonne heure, un médecin, ou tout autre civil pourrait le faire avec avantage et sans causer la moindre inquiétude aux populations musulmanes mais la seule présence du prêtre les effraie. Pourtant ajoutait-on si vous avez un si grand désir d'évangéliser les Berbères, allez au Maroc ou chez les Beni-Mزاب, là vous serez parfaitement libre de faire comme vous l'entendrez. »**

Le P. Creusat n'alla ni au Maroc, ni chez les Beni-Mزاب, il pria Dieu de faire luire des jours meilleurs et chercha à tromper son chagrin par la traduction en langue kabyle du catéchisme du diocèse d'Alger, des évangiles des dimanches de fête de l'année et d'une partie de l'Histoire Sainte.

Cependant un officier des Bureaux-Arabs, homme distingué par ses travaux consciencieux et la grande connaissance qu'il avait des Kabyles, le Baron Aucapitaine, mort depuis du choléra à Béni-Mansour venait de temps en temps rendre visite au P. Creusat. Il constatait les heureuses dispositions et les progrès des élèves du presbytère, écoutait avec plaisir l'exposé de son système de régénération pour le peuple kabyle et l'approuvait de tout point.

**« Si vos moyens étaient adoptés, M. le Curé, lui disait-il loyalement, la Kabylie serait bientôt à nous, malheureusement vous ne réussirez pas. Pourquoi M. le Lieutenant ? Vous m'en demandez trop, répliquait-il, vous savez que j'appartiens au Bureaux-Arabs... »**

Devant cette défense formelle de l'autorité qu'y avait-il à faire ? Le zélé P. Creusat prit le seul parti sage et possible. Il se tût voyant dans ces épreuves une semence de bénédiction pour l'avenir. Il fit avec ses dévoués auxiliaires le peu de bien qu'il pouvait encore faire et attendit des jours meilleurs. Il cessait toute course dans les tribus malgré l'avis contraire de M. Le Gouverneur Général qui consulté à cet égard avait répondu officieusement qu'il pouvait agir comme par le passé, le Colonel n'ayant pas le droit de s'opposer à des visites de charité, mais il continua à faire la classe aux indigènes, et non content d'accueillir avec bonté aux presbytères les visiteurs, de leur distribuer des secours et des remèdes, il s'offrit à héberger ceux qui venaient de loin et qui auraient été par là obligés de coucher dans la rue, de dépenser quelques sous au café maure. Arrivant quelques fois le soir tout mouillés, les indigènes étaient fort heureux de trouver un grand feu pour se sécher et de bonnes nattes pour y dormir. Ce nouveau genre d'apostolat réussit parfaitement. Les Kabyles furent non seulement touchés de l'attention du

prêtre français, mais ils devinrent les témoins de son genre de vie, de ses œuvres de pitié.

« Nous avons pu loger, écrit le P. Creusat, dans le rapport que nous analysons, jusqu'à une quarantaine de Kabyles dans un presbytère peu spacieux cependant. Il m'est arrivé plus d'une fois le matin de ne pas trouver où mettre le pied pour aller de ma chambre à la cour, tant la pièce à traverser était comble. A l'aurore quelques-uns commençaient la récitation cadencée d'un nombre plus ou moins grand de versets du Coran. D'autres se contentaient de répéter des centaines de fois la formule musulmane. D'autres causaient à leur aise. Tout ce bruit était loin d'être harmonieux, mais au moins c'était un témoignage assez éclatant de la grande liberté dont on jouissait auprès du marabout français. Une fois la maison évacuée, il fallait se hâter d'arroser abondamment et de balayer soigneusement sous peine de se sentir bientôt envahi par des hôtes d'une autre espèce peu commode. Ces précautions ne réussissaient pas toujours ; d'ailleurs un contact presque continu avec les indigènes amène infailliblement leurs parasites à élire domicile chez ceux qui les fréquentent. »

De telles marques de bonté ne manquaient pas de toucher les Kabyles qui en étaient l'objet et bien des fois, par reconnaissance, ils invitaient le P. Creusat, avec insistance, à venir s'établir auprès d'eux dans leurs tribus.

Telle était la situation de l'apostolat en Kabylie, quand Mgr Lavigerie fut nommé archevêque d'Alger en 1867.

## **2. Sous Monseigneur Lavigerie : 1867-1872**

On sait que dès les premiers jours de son arrivée le nouvel Archevêque tourna les yeux vers la Kabylie, qu'il envoya visiter par l'Abbé Bourret, son fidèle ami, plus tard évêque de Rodez.

De plus le 9 septembre, Mgr Lavigerie fit remettre à l'Empereur Napoléon III la note suivante :

« L'Archevêque d'Alger a le désir d'établir dans la Kabylie, parmi les anciennes populations indigènes et sédentaires de l'Algérie, qui ont été chrétiennes pendant tant de siècles, quatre ou cinq maisons hospitalières, où les pauvres habitants du pays pourraient se procurer des médicaments pour leurs maladies, des soins pour leurs plaies ou leur blessures.

Ces établissements seraient tenus par des religieuses, assistées d'un aumônier, et placés au centre même du pays et loin des villages européens.

Toute propagande religieuse directe serait absolument interdite par l'Archevêque et ces établissements. Il se chargerait de leur entretien. Il croit qu'ils pourraient être très utiles pour approcher de nous les indigènes par les bienfaits que ceux-ci en recevraient.

Il ne veut cependant rien faire à cet égard sans en instruire auparavant Sa Majesté l'Empereur et connaître sa volonté. C'est le but de la présente note.

+ Charles, Archevêque d'Alger  
Biarritz ce 9 septembre 1867 »

Le 12, Napoléon III donna audience à l'Archevêque ; fit bon accueil à sa demande d'établissement de stations hospitalières dans la Kabylie. Cette bonne nouvelle arriva jusqu'à Fort Napoléon et réjouit grandement le P. Creusat qui bénit Dieu du fond du cœur. Une nouvelle ère, espérait-il, allait donc enfin se lever sur sa chère Kabylie. Il apprit ensuite de Mgr Lavigerie lui-même que non content de porter à ses œuvres le plus vif et le plus paternel intérêt, Sa Grandeur se proposait de visiter la paroisse de Fort Napoléon.

Les gens de la tribu des Beni-Yenni qui avaient toujours accueilli dans leurs villages le Père et les Frères avec beaucoup d'empressement, les Beni-bou-Acif, les Beni-Boudar, qu'ils n'avaient pourtant jamais visités, ayant comme les bienveillantes dispositions du Grand Marabout et de l'Empereur à leur égard, manifestèrent le désir de posséder chez eux les missionnaires. Bien plus quand ils apprirent que Mgr viendrait à l'Araba-Beni-Ratem (Fort-Napoléon) tous assurèrent qu'ils iraient le saluer. Les Beni-Yenni demandèrent même si l'Archevêque n'irait pas visiter leur tribu, bientôt les Beni-boudar témoignèrent le même désir. Le P. Creusat fit connaître à Mgr Lavigerie les bonnes dispositions des indigènes ; le prélat en annonçant sa visite pour le 3 décembre lui répondit que ce serait pour lui un grand bonheur de recevoir ces braves gens, qu'il fallait continuer à leur parler de ce qu'il voulait faire pour eux et du projet qu'il caressait d'établir des maisons de charité partout où les tribus le demanderaient. On se préparait donc à la visite annoncée ; plusieurs Amins des Beni-Yenni réunis au presbytère convinrent d'inviter le Grand Marabout à aller les voir ; on lui demanderait l'établissement à demeure chez eux des marabouts français comme ceux de Fort Napoléon, en lui assurant qu'ils auraient où loger, qu'ils trouveraient des terrains pour bâtir, qu'ils seraient respectés, etc... C'était sincère. Les Frères firent une course aux Beni-Yenni pour visiter le local promis et le terrain sur lequel au besoin on pourrait bâtir. Ils revinrent satisfaits. Profitant de cette sortie, ils avaient poussé jusque chez les Beni-Boufrar ; l'accueil avait été tout aussi empressée et les offres de terrain et de maison non moins généreuses. Ce mouvement favorable gagnait de proche en proche les autres tribus. Il y eut, un moment, une sorte de rivalité entre elles pour savoir qui obtiendrait les marabouts français. Telle était la situation.

La veille du jour où devait arriver Monseigneur, le temps devint mauvais ; la pluie ne cessa de tomber toute la soirée et tout le jour suivant. Une dépêche annonça que vu le mauvais temps, la visite promise était ajournée. Cependant malgré la pluie et la neige et la difficulté d'un trajet de 4 lieues par les chemins les plus difficiles, cinq notables des Beni-Yenni arrivèrent à Fort Napoléon. Ils parurent fort contrariés de ne point trouver l'Archevêque. Afin de se dédommager, ils résolurent de lui écrire à Alger pour lui exprimer

leur regret et lui exposer leurs demandes. Mais auparavant l'Amin l'Oumma jugea bon d'aller trouver le Colonel, M. Hanoteau pour lui demander son avis sur le projet de lettres. Une heure après l'entrevue, l'Amin rentrait au presbytère, triste et morfondu. Il se disposait même à partir sans dire un mot de ce qui s'est passé. Interrogé par un des Frères, il répondit brièvement qu'on'écrit et il sortit. Les autres Amins ne reparurent pas. Evidemment ils avaient été mal reçus et leur proposition rejetée.

**« J'allais trouver le Colonel, écrit le P. Creusat. Il se montra très mécontent et m'adressa de très vives représentations : "Savez-vous me dit-il que ce que vous venez de faire est très grave. Vous faites convoquer des Djemaa (conseils municipaux) ; vous préparez sans m'en prévenir une manifestation de la part des Kabyles pour la réception de Monseigneur. Mais ignorez-vous que ce sont là des actes politiques, que l'autorité a seule le droit de le provoquer ? Que prétendez-vous d'ailleurs en cherchant à vous introduire dans les tribus... Ne voyez-vous pas que vous seriez une cause infaillible de révolte ? Je suis sûr qu'il y aurait des dragonnades et que vous seriez la première victime malgré toutes les protestations des Kabyles auxquelles vous vous laissez prendre. La preuve c'est que l'Amiin l'Oumma de Beni-Yenni, qu'il ne répondait pas de vous. Je vous l'ai déjà dit, vous rêvez une chose absolument impossible. Les Kabyles tiennent autant et peut-être plus à leur religion que les Arabes. Qu'avez-vous gagné jusqu'ici. Voyez ce qui vous est arrivé à Beni-Frah et à Taourirt-Talgrant. C'est pour moi un devoir de conscience de ne pas permettre une propagande malheureuse qui peut faire ici un mal immense." Je protestai contre l'accusation d'empiétement sur les droits de l'autorité militaire et demandai après avoir expliqué en toute franchise ma conduite, si un seul de mes actes revêtait un caractère politique quelconque, si vu la fréquence et la nature de mes rapports avec les Kabyles, la crainte de trouble, de révolte, de dragonnades pouvait être fondée. Si la réponse de l'Amin l'Oumma troublé évidemment d'avoir trouvé le Colonel mal disposé, pouvait être une preuve de quelque valeur. Si enfin l'affaire des Beni-Frah pouvait m'être imputée et celle de Taourirt avoir la moindre importance. »**

Le Père voulut avoir quelques détails sur l'entrevue des gens de Beni-Yenni avec le Colonel ; un des Frères interrogea le fils de l'Amin l'Oumma qui avait accompagné son Père chez Hanoteau ; il en obtint avec assez de peine ces renseignements à savoir que l'officier après avoir entendu l'exposé fait par son père lui avait dit : « On demande chez toi le marabout français. Y sera-t-il en sûreté ? » ... L'Amin fut embarrassé et n'osa répondre affirmativement.

Un rapport sévère fut adressé par M. Hanoteau au Gouverneur Général. La réponse arriva en l'absence de Mac Mahon. Le Sous-gouverneur après avoir approuvé la conduite du Colonel dans cette affaire prescrivait de donner un avertissement au P. Creusat sur les dangers auxquels l'exposaient son zèle trop ardent et sa propagande prématurée. Il ajoutait que cet avertisse-

ment suffirait sans doute, dans le cas contraire, lui Gouverneur se verrait dans la nécessité de prendre des mesures pour interdire au Père la visite des villages kabyles. On devait de plus, avertir la tribu des Beni-Yenni que l'Administration française n'était pour rien dans le projet d'établissement de bienfaisance dans leurs villages. Une chose était à retenir dans cette réponse. On menaçait de retirer au P. Creusat la liberté de visiter les villages mais cette liberté il en était privé depuis un an !... Après avoir pris connaissance de la lettre du Sous-gouverneur, le missionnaire alla trouver le Colonel et se plaignit du rapport qu'il avait adressé à Alger, mais en même temps il réclama la liberté dont ce rapport le supposait encore en possession. Hanoteau prétendant que la lettre n'avait pas été comprise. Le P. Creusat en appela à une seconde lecture. Le lendemain un officier du Bureau-Arabe arriva au presbytère porteur du rapport, On relut 2 fois le passage, objet de la contestation. Le Père demanda alors à l'officier s'il comprenait le passage en question comme lui laissant la liberté de visiter les tribus. (Evidemment, c'était bien là le sens de la lettre, mais le Colonel ne l'entendait pas de cette façon).

Les notables de Beni-Yenni ne vinrent plus demander l'hospitalité à la cure. Le fils de l'Amin l'Oumma ne parut plus. Un des Frères l'ayant rencontré un jour voulut lui parler, mais n'en obtint que ces deux mots : « Laisse-moi, le Colonel ne veut plus que j'aie chez vous. » Dans une autre circonstance le même Frère ayant trouvé un des chefs de la tribu des Beni-Yenni, le pria de lui dire franchement et sans crainte pourquoi lui et ses amis ne venaient plus au presbytère comme par le passé. Cet homme hésita un instant, puis se rapprochant du Frère et parlant bas comme pour ne pas être entendu – « Eh bien, je vais te le dire, mais n'en parle pas. Hanoteau nous a défendu d'aller chez vous, et nous a fait une obligation de l'avertir si vous veniez nous voir. Cela nous cause de la peine. Nous ne savons pourquoi pareille défense a été portée. Dis au Marabout de ne pas nous en vouloir car de fait ce n'est point notre faute, si nous n'allons plus chez lui, nous ne sommes pas nos maîtres. » L'explication était claire et cet homme n'avait aucun intérêt à mentir.

A partir de ce moment une barrière était donc élevée entre le Kabyle et le prêtre comme elle existait depuis 35 ans déjà entre le prêtre et l'Arabe. Il resta bien établi que ceux nourrissaient l'espérance de voir les Kabyles se convertir un jour n'étaient que des exaltés à contenir ou des naïfs à éclairer.

Je laisse à juger si ces tracasseries étaient de nature à inculquer de l'estime pour la France, son pouvoir et sa religion dans l'esprit des indigènes. Quelle idée pouvait-on bien avoir alors, en Kabylie et du Grand Marabout, chef de la religion en Algérie et de l'Empereur lui-même d'accord pour fonder chez eux des œuvres de bienfaisance quand un seul mot d'un Colonel annulait leurs projets et les désirs. « Je signalais ces inconvénients,

dit le P. Creusat, on poussa par-dessus en alléguant qu'on n'avait pas à s'en préoccuper mais à exécuter des ordres ; que d'ailleurs avec les Kabyles, il fallait y aller carrément et non les tromper sous prétexte de charité. Vous voulez en faire des chrétiens, nous sommes tout prêts à leur demander s'ils y consentent et à vous laisser vous établir chez ceux qui répondront affirmativement. »

Si le Père eut partagé cet avis, c'eût été pour la seconde fois que ce système de conversion ex abrupto par oui et par non, aurait été mis en vigueur. Il est commode et amène vite un résultat : la réponse est facile à prévoir ; elle a été donnée à Beni-Frah. Cent ans d'un pareil système ne feront pas avancer d'un seul pas l'œuvre d'évangélisation chez les peuples berbères. C'est la voie opposée qu'il faut prendre [et ?] d'heureux résultats se produiront alors tout naturellement.

En avril 1869, le P. Creusat fut appelé par Mgr Lavigerie à diriger le noviciat de ses missionnaires, et le P. Vincent monta à Fort Napoléon remplir les fonctions de curé. De la Kabylie, ce saint religieux envoyait des orphelins aux asiles de l'Archevêque après leur avoir donné une première formation. Mais faible comme il était, il ne put tenir longtemps sur ces hauteurs du Jurjura et vint mourir dans sa famille le 17 novembre 1871. Sa fin avait été probablement hâtée par les fatigues endurées pendant le siège que la Place eut à soutenir durant 63 jours contre les Kabyles révoltés.

Le souvenir des bienfaits et des exemples de vertu du P. Creusat restait toujours vivant dans l'esprit et dans le cœur des indigènes. Lorsque pour une raison ou pour une autre, ils venaient à Alger, ils ne manquaient pas d'aller le voir. Quand Monseigneur en avait connaissance, il les mandait auprès de lui, les admettait dans son salon de St-Eugène, leur faisait l'aumône et leur demandait s'ils seraient bien aise d'avoir des marabouts chrétiens pour soigner leurs plaies et instruire leurs enfants. Ces braves gens étaient heureux et fiers d'être reçus par le grand marabout. Un d'entre eux-eux Abd-Esselam des Beni-Yenni qui était forgeron, fit même par reconnaissance un encrier à Monseigneur. Celui-ci lui donna sa photographie. N'ayant pas d'album, l'indigène ne trouva rien de mieux que de la loger entre ses deux chéchias. Pendant plusieurs années, il la porta ainsi : « je laisse à penser l'état de propreté dans laquelle elle fut bientôt. »

Cependant les vieilles entraves tenaient bon, rien n'avait pu encore renverser les barrières élevées entre le prêtre catholique et le musulman. Il fallait que Dieu vienne d'une façon spéciale au secours de ses missionnaires. Ce que la famine de 1867-68 fut pour les Arabes du Telle, le formidablement soulèvement de 1871, le fut en partie pour les montagnes du Jurjura. Peut-être était-ce par une délicate permission de la Providence qu'aucun prêtre n'avait encore pu obtenir de s'établir au milieu des tribus kabyles avant cette

insurrection. Il aurait peut-être été respecté par les révoltés, mais il n'aurait pas manqué de gens à Alger et à Paris pour accuser l'apôtre d'avoir mis le feu aux poudres pour son zèle intempestif et funeste et d'avoir provoqué la guerre. La répression fut prompte et énergique. Obligé de mâter les rebelles par des coups dont ils se souvinssent, l'Amiral de Guedon, nommé Gouverneur de l'Algérie en mars 1871, désarma les tribus insurgées, mit leurs terres sous séquestre et les frappa d'une contribution de guerre de 10 millions.

Le nouveau gouverneur était un homme imprégné des traditions chrétiennes de la marine française. Il avait dit un jour publiquement à l'Archevêque d'Alger ces paroles aussi politiques que généreuses :

**« J'ai passé ma vie à protéger les missions catholiques sur toutes les mers du globe. Je ne puis admettre qu'elles soient persécutées sur une terre française. Il faut beaucoup de réserve, beaucoup de tact, agir par des bienfaits et non par des discours. Mais le temps d'associer peu à peu le peuple vaincu par nous, à la civilisation chrétienne paraît enfin venu. »**

Le commandant alors proposé au territoire de Fort National<sup>2</sup>, homme de dévouement, d'intelligence et d'initiative rompant résolument avec les anciennes traditions se couda [?] de tout son pouvoir les intentions du Gouverneur à la profonde reconnaissance des missionnaires et à la grande édification des Kabyles.

L'Archevêque tout en louant les vertus austères du P. Creusat ne lui reconnaissait pas les qualités d'un maître des novices ; il demanda donc à la Compagnie de Jésus un autre religieux pour le remplacer et l'envoya à Fort National avec mission d'examiner l'état de la question kabyle (décembre 1871). A peine arrivé le zélé missionnaire se mit à l'œuvre ; visitant les terrains et cherchant des emplacements favorables pour les futurs établissements. Dès le 20 janvier 1872, il écrivait à Mgr Lavigerie :

**« Que Dieu soit loué ! J'espère qu'avec sa grâce et le secours de la Sainte Vierge et de Saint Joseph notre œuvre en Kabylie va prendre racine et s'étendra peut-être assez rapidement. L'acquisition à Beni-Frah a présenté un peu de difficulté, mais nous allons en avoir bien tôt la solution. Le marabout Abd-Allah qui a pris la fuite, et laisse une maison en ruine en est exproprié par le séquestre. L'emplacement me convient. Le Colonel ne voit pas de difficulté à nous le céder si le Domaine y consent. J'écris à Tizi-Ouzou à l'employé chef du service du Domaine pour demander l'autorisation d'établir sur cette ruine au moins un abri provisoire. D'autre part un de nos amis négocie chez les Beni-Yenni, l'achat de deux maisons contiguës au milieu du plus grand village de cette tribu. Elles coûteront 800 frs tout sera conclu avant 8 jours. D'autres négociations se poursuivent dans deux ou trois villages rapprochés du Fort où il**

---

<sup>2</sup> Fort-National (ou Fort Napoléon), actuellement Larbaâ Nath Irathen, est une commune de la Grande Kabylie, dans la wilaya de Tizi Ouzou.

me paraît possible d'établir des Sœurs, même avant nous si la Providence daigne seconder nos projets...

Dans cette prévision le bâtiment en ruines et abandonné de l'Ecole des Arts et Métiers, s'il vous était concédé par l'Etat avec les terrains adjacents pourrait devenir tout à la fois un orphelinat et un centre pour les religieuses disséminées dans les villages kabyles. C'est une construction que personne ne nous disputera et dont le prix serait sans doute bien faible. C'est ainsi que M. Hanoteau sans s'en douter aura travaillé à l'œuvre Kabyle. »

« Mgr Lavignerie voulut se rendre lui-même en Kabylie. Le 3 du mois d'avril 1872, il était allé faire sa visite pastorale à Fort-National. De là il donna ordre de lui amener 7 des orphelins du Petit Séminaire indigène de St-Eugène, originaires de la Grande Kabylie. Ces jeunes enfants s'étaient fait remarquer entre tous leurs condisciples par leur piété, leur bonne conduite et leur intelligence. Pour les récompenser et aussi pour montrer aux Kabyles le soin qu'on prenait d'eux, l'Archevêque avait résolu de les faire venir dans leur pays pendant qu'il s'y trouverait lui-même.

Le voyage est un peu long et fatigant à certains points, même difficile, parce qu'il faut traverser quelques gros torrents, peu commodes lorsque les grandes pluies de l'hiver les ont gonflés. Il fut donc convenu que Monseigneur mettrait un omnibus à la disposition de ce petit monde et que 2 missionnaires accompagneraient la caravane. Le départ eut lieu de St-Eugène de grand matin vers le milieu du mois d'avril, avec grande joie du côté des enfants ; on le devine facilement. Ils allaient revoir leurs frères, quelques-uns leur mère qui vivait encore, tous leurs montagnes d'où ils étaient partis quelques années auparavant au milieu des souffrances de la faim et couverts de haillons. La première partie de la route se ressentit de la joie des voyageurs, les causeries, les rires, les chants n'étaient interrompus que par des prières.

Au bout de 3 jours seulement, la voiture atteignit Tizi-Ouzou. Lorsqu'on arrive sur les hauteurs dominant cette ville, on a sous les yeux le plus inattendu et le plus merveilleux des spectacles. On vient de parcourir d'immenses plaines où tout paraît désert et désolé, pas une maison, pas un arbre. De loin en loin seulement, de misérables gourbis arabes construits avec des branchages. Mais tout à coup la scène change. On a devant soi d'imposantes montagnes en gradin, depuis la vallée de l'Oued-Aïssi jusqu'au Djurdjura.

Dans la plaine, les eaux limpides et pressées serpentent comme un ruban d'argent à travers les moissons ; sur le flanc des collines et des montagnes le feuillage sombre des oliviers, des caroubiers et des figuiers tranche sur le vert éclatant des vignes cinq ou six fois séculaires qui entrelacent leurs rameaux dans les branches des grands arbres ; le long des ruisseaux et des cascades s'épanouit une flore comme on ne peut pas s'en faire une juste idée dans notre France.

Sur chaque sommet, sur chaque escarpement, au bord des précipitations un village construit en pierres, couvert de tuiles et perché comme un nid d'aigle, partout où ses habitants ont pu trouver un point inaccessible à l'ennemi. L'œil embrasse d'un seul coup quelquefois du haut des pics les plus élevés, des cen-

taines de ces villages et au-dessus de tout cela les masses sombres du Djurjura, couronnées de neige et semblant porter vraiment, selon la fable antique, le ciel bleu de l'Afrique, légèrement voilé par les vapeurs qui s'élèvent des vallées. Tizi-Ouzou est le premier village Kabyle que l'on trouve en venant d'Alger. C'est aussi un centre européen important. La ville indigène est bâtie à mi-hauteur sur la montagne. Les maisons sont basses et serrées les unes contre les autres, comme pour se défendre mutuellement de l'invasion de l'ennemi.

C'est au quartier français que nous passâmes la nuit sur des nattes, raconte un témoin. Le matin de très bonne heure après avoir entendu la messe, nous nous remîmes en route pour notre dernière étape. Mais, à 2 kilomètres de Tizi-Ouzou nous fûmes arrêtés par un obstacle inattendu. Il avait plu considérablement les journées et les nuits précédentes. Tous les ruisseaux des montagnes s'étaient gonflés peu à peu et les rivières devenues des torrents. L'Oued-Aïssi qui coule dans la plaine entre Tizi-Ouzou et les premières assises du Djurjura était grossi outre mesure.

L'endroit où d'ordinaire se trouve le gué est l'un de ceux où le lit du fleuve est le plus large. Mais ce jour-là, il ressemblait à un petit bras de mer et nous semblait infranchissable. Mais à mesure que nous approchions de la rivière des cris se faisaient entendre et nous apercevions sur le bord des eaux une foule d'indigènes descendus des villages environnants. Ils avaient été prévenus du passage de l'Archevêque et soit pour lui faire honneur, soit aussi dans l'espoir d'une généreuse gratification, étaient accourus en foule. Monseigneur venait de traverser l'endroit difficile, lorsque nous même arrivâmes au bord de l'eau. Les Kabyles se partageaient entre eux l'argent que le Prélat leur avait donné avec libéralité et ce n'était pas sans disputes. Notre arrivée rétablit un peu le calme parmi eux.

Nous venons, nous dirent-ils dans leur pittoresque langage, de voir le Général des marabouts français de l'Afrique. Nous lui avons fait passer la rivière, non sans peine. Il nous a donné des pièces d'or. Et nous, leur dûmes-nous, pouvons-nous passer ? Tous seuls, non, mais avec nous oui. Aussitôt dit que fait ; les uns prennent nos chevaux par la bride, les autres soutiennent les roues de l'omnibus et tout se met en mouvement. A certains endroits où le courant était plus violent, ou les eaux plus profondes, chevaux, voiture et voyageurs s'arrêtaient subitement. C'était à se demander si nous n'allions pas être engloutis. Mais nos vigoureux passeurs au nombre de plus de cent, se tenant les uns aux autres pour fendre le courant, poussant des cris assourdissants en faisant avancer l'omnibus, transformé un instant en bateau, frappant les chevaux, nous tiraient d'un pas difficile et nous sentions les roues mordre de nouveau le gravier.

Ce fut au bout de vingt minutes seulement que nous atteignîmes l'autre rive. Nous commençâmes alors à gravir les rampes rapides de la route qui conduit à Fort-National.

Cette route est l'œuvre de nos soldats. Lorsque sous la conduite de l'illustre Maréchal Randon, ils entreprirent cette difficile et glorieuse conquête de la Kabylie, que les Romains et les Turcs n'avaient pu faire, et qu'ils durent enlever un à un à ces rudes montagnards, les pitons inaccessibles où sont construits

leurs villages, l'une des plus grandes difficultés à vaincre était à porter avec soi les vivres et les munitions nécessaires à toute une armée. Point de routes tracées. Des précipices et des sentiers où nul ne passait que les chèvres des Kabyles ou leurs mulets. Nos soldats suffirent à tout. La pioche d'une main, le fusil e l'autre, se servant de la poudre pour attaquer à la fois l'ennemi et les rochers de ces montagnes ; ils firent en quelques semaines une œuvre qui avait semblé irréalisable à tous les anciens maîtres de l'Algérie. Aujourd'hui la route faite par eux serpente le long des montagnes, cent fois repliée sur elle-même, à travers les gorges et les précipices, tantôt dominant les pics d'alentours avec les villages qui les couronnent tantôt dominée par des masses plus élevées.

Nous suivîmes à pieds tous ces contours accompagnés de nos enfants qui allaient, venaient, heureux de se retrouver sur le sol natal. Nous étions aux premiers jours du printemps. Les arbres fruitiers étaient en fleur. De chacun des sommets qui nous entouraient, la fumée des chaumières kabyles s'élevait en tournoyant ; nous entendions les cris, les chants des hommes qui se répétaient les échos ; nous ne pouvions nous empêcher d'admirer la constance et l'énergie de ces montagnards qui avaient su tirer parti des terrains que d'autres auraient laissés incultes. Ils sont plus de cinq cent mille entassés dans ce massif du Djurjura où cinquante mille Européens ne trouveraient pas à vivre. Ils y vivent cependant grâce à leur sobriété. Un Kabyle ne dépense pas en moyenne plus de trois sous par jour pour sa nourriture : une mauvaise galette et un peu d'huile lui suffisent : il ne mange presque jamais de viande. Telle est l'existence de ce peuple.

Nous commençons à traverser quelques villages passant tantôt au-dessus, tantôt au-dessous des maisons, selon les caprices de la route. Les femmes montraient de temps en temps derrière les murs de leur demeure, leurs visages moitié effrayé, moitié curieux ; quelques enfants plus hardis s'aventuraient vers nous : mais si nous faissions un pas de leur côté, ils prenaient aussitôt la fuite en poussant des cris. Pour les apprivoiser, nous leurs montrâmes des sous. C'était une tentation bien forte. Je me rappelle le plus courageux d'entre eux, un enfant de quatre ou cinq ans, couvert de haillons, à qui il manquait déjà un œil, en attendant que l'autre disparût à son tour sous la crasse et les plaies de son visage ; il avait bien envie d'approcher, mais il restait toujours à distance respectueuse. Nous demandâmes à nos enfants la raison de cette terreur. Les Kabyles, pour détourner les petits garçons et les petites filles de leurs villages de lier commerce avec les Français, leur font les plus effrayantes récits de la manière dont, d'après eux, nous trahissions les enfants ; à les entendre, les Français sont des ogres vivant de chair fraîche, et tous les enfants dont ils peuvent s'emparer sont impitoyablement dévorés par eux.

Cependant, nous montions, nous montions toujours, les villages succédaient aux villages. L'air devenait plus pur, le froid plus vif. Bientôt de loin nous aperçûmes Fort-Napoléon – c'était avant la conquête – un petit village perdu comme un nid d'aigle sur le plus haut des pitons de la montagne ; on le nommait l'Arba. Aujourd'hui c'est une forteresse uniquement destinée à maintenir notre domination. Il n'y a pas, en dehors de la troupe qui y tient garnison, vingt familles françaises définitivement établies. Tout à coup nos enfants battirent

des mains en s'écriant : « C'est notre village, c'est Aguemoun ! » Et rapide comme l'éclair, ils se précipitent dans un sentier abrupt qui débouchait sur la grande route et qui ressemblait plutôt à un escalier qu'à un chemin, et ils disparurent à nos yeux. Nous les suivîmes. En entrant dans le village nous fûmes témoins d'un spectacle attendrissant. C'était la mère de nos deux petits, Salem Ou-l'Mouloud et Ali Ou-Mouloud qui en reconnaissant ses enfants s'était mise à pousser des cris et à pleurer en les pressant dans ses bras. Cette pauvre femme était restée veuve avec deux fils, l'un à peine sorti du berceau, l'autre âgé de quatre à cinq ans. Ce sont ces deux enfants mourants de faim que le P. Creusat, curé de Fort-Napoléon, avait adoptés sur la demande de la mère et qu'il nous avait ensuite envoyés à Alger pour les élever. Ils sont tous deux pleins d'intelligence et de cœur. Tous au village les interrogeaient, les félicitaient, félicitaient la mère : « Ces pauvres petits qui étaient couverts de guenilles, les voilà heureux maintenant. Il n'y a pas dans nos montagnes d'enfants habillés comme eux. Ils ont trouvé mieux que des pères. » La mère écoutait pleurant et souriant à la fois. Pour nous, nous considérions avec émotion ce qui se passait sous nos yeux. »

Mgr Lavigerie avait résolu de visiter un des villages kabyles qui entourent le Fort. Voici en quels termes un des compagnons de l'Archevêque raconte cette visite :

« Le vénérable prélat avait fait annoncer un peu à l'avance sa venue dans ce village où habitait la mère du plus grand de nos orphelins. Il s'y rendit à pieds par les sentiers abrupts de la montagne, qui ne se prêtent pas au passage des voitures, comme on le peut penser pour aisément. Après des détours sans fin au milieu des rochers, des vallées, des arbres, nous aperçûmes le village en face de nous sur une petite éminence. A son entrée, dans une maison complètement ouverte du côté de la route se trouvaient tous les hommes ayant un vieillard à leur tête. Les femmes, les enfants étaient perchés sur tous les escarpements des rochers, sur les toits des maisons, partout où pouvait se placer un être humain.

Monseigneur avait son grand costume d'évêque. Il était entouré des prêtres de sa suite. Lorsqu'il approcha du village, les hommes s'avançaient gravement vers lui pour lui souhaiter la bienvenue. Le vieillard ouvrait la marche. C'était l'Amin accompagné de son conseil, car les Kabyles ont conservée la vie municipale telle que la pratiquaient les Romains, avec les assemblées et les élections populaires, et la maison où je les avais vus réunis n'était autre que le forum ou comme ils disent, la djemaa, lieu de réunion pour tous les hommes en état de porter les armes. C'est là que se font les délibérations sur les affaires du pays, les ventes de terres, c'est là aussi que s'accomplissent les autres actes de la vie civile et politique. L'Amin s'avança donc vers le prélat et d'un geste plein de gravité et de noblesse, y toucha ses vêtements de main droite qu'il porta ensuite respectueusement à ses lèvres.

«Que la bénédiction de Dieu soit sur vous, leur dit l'Archevêque en leur langue.» – «Quelle soit avec toi, répondirent-ils tous ensemble». Après quoi on reprit le chemin de la djemaa. Chacun s'y rangea sur les gradins de pierre étalés des 2 côtés en réservant la place d'honneur à l'hôte illustre que l'on pria

ensuite de se faire entendre. L'Archevêque s'adressa alors à l'Amin et à son entourage.

Je suis venu vous voir pour vous témoigner mon affection. Ici tous les assistants portèrent à la fois la main à leur cœur et leur tête. Et je vous aime particulièrement parce que nous sommes du même sang, les Français et vous. Les Français descendent en partie des Romains, comme vous, et ils sont chrétiens comme vous l'étiez autrefois. Regardez-moi, je suis évêque chrétien. Autrefois il y avait en Afrique plus de cinq cents évêques comme moi, et ils étaient tous Kabyles, et parmi eux il y en avait d'illustres et de grands par la science. Et tout votre peuple était chrétien ; et ce sont les Arabes qui sont venus, qui ont tué vos évêques et vos prêtres, et ont contraint par la force vos pères à se faire musulmans. Savez-vous cela ?

Après ce discours, les hommes se consultèrent entre eux avec beaucoup de paroles. L'Amin répondit ensuite à l'Archevêque : « Nous le savons tous, mais il y a bien longtemps de cela. Nos grands-pères nous l'ont dit ; mais nous, nous ne l'avons pas vu. » Et ce fut tout. »

Durant son séjour à Fort-National, l'Archevêque avait donné des ordres pour l'achat de terrains. Non seulement le Curé du Fort, qui était alors le P. Olivier, mais aussi l'Administrateur civil, M. Watebled, s'occupaient activement de trouver des emplacements convenables pour les futures installations de Pères et de Sœurs.

Les acquisitions qui furent faites soulevèrent sans doute des récriminations de la part du Gouvernement Général, car nous avons une lettre datée du 5 août dans laquelle Mgr Lavigerie semble obligé de disculper M. Watebled.

« Monsieur le Gouverneur Général,

Je m'empresse de vous donner les renseignements que vous désirez relativement aux acquisitions faites par moi dans le Cercle de Fort-Napoléon. Je n'ai acheté dans cette circonscription que deux propriétés absolument insignifiantes : savoir une petite maison à demi ruinée dans le village de Beni-Yenni et une parcelle de terre de 3 ou 4 ares dans celui de Taourirt Tamokrant.

Ces deux propriétés n'ont presque aucune valeur ; nous les avons payées toutes deux réunies environ 1200 frs. On pense y construire plus tard deux maisons de Sœurs, car, je désire comme vous le savez, établir des religieuses dans le centre même de la Kabylie pour y visiter et soigner les malades.

Voici comment M. Watebled s'est trouvé mêlé à ces deux acquisitions. Le curé de Fort-Napoléon, M. l'Abbé Creusat, m'avertit il y a quelques mois que forcé de payer leurs contributions de guerre, les Kabyles venaient lui proposer de divers villages de lui vendre des maisons ou des parcelles de terre. Il l'engagea à profiter de cette occasion de la liberté qui venait d'être donnée pour les transactions avec les indigènes. Il me dit en même temps que ces ventes ne pouvaient avoir lieu que devant les djemaas et que par conséquent il fallait que celles-ci fussent assurées que M. l'Administrateur Civil y serait favorable.

J'écrivis en conséquence à deux reprises à M. Watebled pour le prier de favoriser les desseins de M. l'Abbé Creusat et c'est ce qu'il fit avec un véritable

**empressement... Je ne vois donc pas en quoi la conduite de M. l'Administrateur du Fort-National peut-être incriminée dans cette circonstance. Il a, en favorisant la vente légale des 2 propriétés indigènes, insignifiantes d'ailleurs, que nous avons achetées dans son district, servi la pensée du Gouvernement civil qu'il représente et qui est de faire pénétrer l'élément européen au milieu des indigènes ; et moi-même en créant dans la Kabylie des établissements charitables, je n'ai fait qu'user d'un droit aujourd'hui reconnu par tous. »**

Cette lettre indiquait nettement la volonté de l'Archevêque de s'établir définitivement en pays Kabyle. En décembre de cette même année, Mgr Lavigerie ayant appris que des indigènes étaient venus en députation trouver le Gouverneur pour lui demander des maîtres d'écoles demanda ce qu'il en était au P. Olivier curé de Fort-National. Celui-ci répondit à la date de 31 décembre 1872... :

**« On m'a assuré que des notables de Beni-Frahr, village voisin de Beni-Atelli, étaient allés dernièrement trouver le Gouverneur. Est-ce pour demander des maîtres d'écoles ? On n'a pu me l'assurer, mais on le soupçonne car depuis quelque temps ces individus cherchent par tous les moyens possibles à se concilier la faveur des autorités françaises. Quoi qu'il en soit, il serait facile de s'emparer sans bruit de la position, car nous avons là des amis très dévoués entre autre le marabout Si-Tahar qui depuis dix ans désire vivement nous voir enfin établis dans son village. On m'offre pour cela un terrain qui conviendrait très bien pour un établissement. J'écris à Lyon pour demander du renfort au R.P. Provincial : "Je voudrais pouvoir obtenir que nous soyons ici au moins quatre Pères et quatre Frères pour commencer, afin de ne pas laisser échapper les occasions qui se présentent." »**

Pour comprendre ce dernier passage de la lettre du P. Olivier qui annonce le dessein de s'établir au Kabylie, quelques mots d'explications sont nécessaires :

Les Pères Jésuites s'étaient en 1868 établis à Laghouat, extrême Sud de nos possessions algériennes à cette époque. Tout en s'occupant du ministère auprès des Européens, ils avaient reçu mission de l'Archevêque de se mettre en rapport avec les tribus du désert et de le renseigner ensuite sur leur dispositions. Mais Mgr Lavigerie ayant décidé en 1872 de confier le Sahara à ses missionnaires fit revenir les Pères Jésuites et leur donna en compensation un territoire à évangéliser en Kabylie. D'après l'accord intervenu entre le diocèse et eux, ils pouvaient établir des stations dans un périmètre de 20 kilomètres autour de Fort-National.

Dans les chapitres qui vont suivre nous allons donner successivement l'historique des différentes stations établies par les Pères Blancs en Kabylie depuis l'année de leur création jusqu'à 1892, date de la mort du fondateur de la Société.



UN GOURBI KABYLE



UN VILLAGE KABYLE

**CONFEDERATION  
DES  
AIT-AISSI**

**TRIBU DES AIT-MAHMOUD**  
VILLAGE DE TAGMOUNT – AZZOUZ  
**Mission fondée le 18 février 1873**



LES ECOLES FRANÇAISES EN KABYLIE. — L'école manuelle d'Alt-Larba, chez les Beni-Yenni. — Phot. Leroux.



## TAGMOUNT – AZZOUZ

### 1. Supérieurat du Père Deguerry

La mission de Kabylie était donc décidée et les Pères Blancs allaient entrer en scène.

L'un de ceux qui avaient été choisis, le P. Prudhomme écrit dans ses mémoires :

**« Je tiens à dire combien Monseigneur fut bon pour nous les jours qui précédèrent le départ. Il était touché et semblait comme peiné de nous voir partir : Ah ! mes pauvres enfants, nous disait-il, vous allez être bien malheureux dans les premiers temps, mais c'est un honneur pour vous d'aller là les premiers. Il s'occupa de nos petits préparatifs, entrant même pour notre approvisionnement dans des détails qui montrent bien l'excellence de son grand cœur. Achez un peu de graisse pour votre pauvre cuisine. C'est incroyable comme ce grand-homme entrait dans les plus petits détails ! Et le même Père ajoute : Monseigneur était fort ému en recevant nos adieux ; il nous embrassa comme jamais il ne l'avait fait, et nous donna toutes sortes de pouvoirs ecclésiastiques croyant ne jamais assez faire pour nous. »**

C'est qu'à cette époque Mgr Lavigerie avait sur la Kabylie de grands destins ainsi qu'il le disait au P. Feuillet : « Cette mission, mon enfant, est une des plus importantes et assurément celle qui produira le plus de fruits. »

Le 2 février 1873, jour de la Purification de la Sainte Vierge, après avoir célébré la Sainte Messe de très bonne heure et fait leurs adieux aux confrères les Pères Deguerry et Prudhomme, accompagnés d'un domestique Kabyle, nommé Lehoussin, prirent la voiture d'Alger à Tizi-Ouzou.

Le soir même, ils arrivèrent et reçurent l'hospitalité chez M. l'Abbé Rivière, curé de l'endroit.

Le lendemain ils se rendirent chez le Commandant Supérieur pour lui remettre une lettre de Monseigneur dans laquelle sa Grandeur prévenait cet officier que deux de ses missionnaires allaient s'installer en Kabylie dans le cercle de son commandement pour y faire la classe aux enfants et soigner les malades.

M... qui, sans doute avait été informé par ses supérieurs hiérarchiques de la venue des Pères Blancs et de leur établissement en pays Kabyles, les reçut fort courtoisement et leur offrit ses services.

Dans l'après-midi du même jour, les missionnaires s'étant procuré des mulets – la monture du pays – prirent le chemin du Fort-National. A leur arrivée ils furent reçus par le R.P. Olivier, Jésuite qui remplissait alors les fonctions de curé.

Le 5, le Frère Janin fort au courant de la langue et des coutumes du pays conduisit le P. Deguerry dans la tribu des Beni-Aïssi. Pourquoi ce Frère

choisit-il cette tribu, qui, à cette époque, n'était ni la meilleure ni la plus estimée.

**« Je n'ai jamais pu, écrivait plus tard le P. Deguerry, me défendre de la pensée que le bon Frère en nous indiquant cette tribu des Beni-Aïssi et ce village de Tagmout comme éminemment propres à une mission, exécutait une consigne qui avait pour but de nous éloigner du Cercle du Fort-National où une fondation aurait présenté des conditions moins défavorables, mais que les Pères Jésuites voulaient certainement se réserver ; mais sans expérience du pays, ignorant la langue, nous dûmes nous laisser guider, suivant d'ailleurs en cela les instructions reçues au départ d'Alger. »**

Les deux voyageurs bravant l'intempérie de l'air et les rigueurs de la saison arrivèrent au village de Tagmount-Azzouz. L'année précédente, les propositions d'achat de terrain faites par le Frère Jamin avaient d'abord été mal accueillies ; longtemps il s'était heurté à des refus. Enfin, grâce à une mésintelligence qui régnait entre des familles de marabouts, il avait pu entrer en pourparlers avec l'un d'eux. Si Mohamed Sevir, qui pour se vanter d'un marabout plus influent, avait consenti à céder au Frère pour 500 frs un terrain très petit, situé près de la maison de l'Amin du village Si Abdallah.

Quand en 1873, ce dernier vit arriver le P. Deguerry et le Frère Jamin, il fut médiocrement enchanté d'avoir des roumis pour voisins, aussi s'empressa-t-il de faciliter l'achat d'un emplacement plus spacieux situé à l'entrée du village et sur lequel s'élevait une maison suffisante pour une installation provisoire.

C'était la maison et le champ d'Hamed naït Si Ali. Le tout fut estimé 1800 frs. Les arrhes ayant été données, les deux voyageurs à travers mille dangers revinrent à Fort-National toujours encombré par les neiges (le 8).

Le Commandant Supérieur de Tizi-Ouzou fut aussitôt informé de l'achat fait par le P. Deguerry, mais dans une lettre du 9, il répondit que toutes les propriétés des indigènes, à fort peu d'exceptions près étant frappées du Séquestre, l'acte d'achat passé par le missionnaire et le Kabyle restait sans valeur. Néanmoins ajoutait-il avec obligeance, si les immeubles achetés étaient à sa convenance, il espérait qu'après la levée du Séquestre la transaction serait reconnue valable.

Le P. Deguerry informa sans retard Mgr Lavigerie de la situation et lui demanda ses ordres. Le Fondateur manda le missionnaire à Alger pour fournir les explications verbales. Il fut convenu que dès son retour en Kabylie, le P. Deguerry enverrait à Alger, le vendeur pour que l'acte de vente fût passé devant notaire, conformément à la Loi concernant les contracts entre Européens et indigènes.

Le 16, le Père revint d'Alger ; le surlendemain, le temps qui depuis quelques jours était affreux, faisant mine de s'améliorer, les missionnaires remerciant le P. Olivier de sa fraternelle hospitalité se mirent en route à tra-

vers la neige vers les Beni-Aïssi. Ils allaient à pied, n'ayant de mulets que pour les bagages. En chemin, ils récitèrent les prières de l'Itinéraire ; Lehoussin lui fumait sa pipe et surveillait les montures sur les bords de l'Oued Aïssi, les voyageurs s'arrêtèrent un moment pour se reposer ; il leur fallait prendre des forces avant de commencer leur pénible ascension. « J'étais bien un peu fatigué, écrit l'un d'eux, je vous l'avoue et de temps en temps, je me rafraichissais avec un peu de neige. Pour être missionnaire en Kabylie, il faut des jambes, je vous l'assure et de bonnes jambes. »

Enfin, vers le soir du 18 février, les missionnaires arrivèrent à Tagmount-Azzouz où l'Amin Si-Abdallah et les notables de l'endroit les conduisirent à la maison précédemment achetée. L'ancien propriétaire reçut ses hôtes sur le seuil de la porte, étendit une natte sur le sol, puis leur apporta des œufs et une galette qu'ils trempèrent dans un peu d'huile. « Je croyais avaler un limaçon, disait plus tard un des Pères, dire que je n'aurais pas mangé autre chose serait mentir. »

Le déménagement commença, Hamed nait Si Ali eut vite enlevé son mobilier : quelques jarres d'huile, deux ou trois outres de figues, une pierre à broyer l'orge. C'était tout. Cela n'avait pas duré une heure.

Enfin les mulets étant arrivés, les missionnaires déchargèrent leurs malles et entrèrent dans leur maison. C'était une cabane bien pauvre, bien vieille, bien noire, bien enfumée et sans autre ouverture que la porte ; celle-ci était tellement basse que le P. Prudhomme se heurta la tête en entrant ; un trou creusé au milieu du gourbi représentait la cuisine.

Après avoir mangé le couscous, les missionnaires se roulèrent le mieux qu'ils purent dans leurs couvertures et s'étendirent sur le sol pour passer cette nuit en Kabylie. Ils étaient fatigués et eussent bien voulu dormir mais ce fut impossible ; durant toute la nuit, les mulets qui logeaient près d'eux firent un tel vacarme qu'ils ne purent fermer l'œil.

Le lendemain de bon matin ayant renvoyé les conducteurs, les missionnaires se trouvèrent seuls.

**« J'avais une petite fiole d'eau bénite dans ma poche, écrit le P. Prudhomme, je la passai au P. Deguerry qui bénit notre immeuble nouveau. Nous tirâmes ensuite d'une de nos caisses les objets nécessaires pour la célébration du Saint Sacrifice et nous disposâmes le tout sur une sorte de banc de maçonnerie qui servait au propriétaire de séparation entre les membres de sa famille et son bétail !... Vous dire comme j'étais touché en célébrant la messe et combien mon cœur était oppressé au moment de l'élévation en voyant N.S. descendre en ce lieu si pauvre et si misérable. Oh ! certainement, la crèche de Bethléem n'était pas pire ! »**

Les derniers jours de février furent employés à l'aménagement de la maison. On déballa les caisses de provisions et de pharmacie ; on mit dans la cabane un peu de cette propreté et de cet ordre qui embellit la pauvreté

même. L'installation fut des plus sommaires ; le P. Prudhomme en parle en ces termes :

**« Dans la maison où nous venions de nous installer, on remarquait pour tout ornement quelques jarres kabyles destinées à recevoir l'orge et les figues, un poêle servant à la fois de foyer et de cuisine : en face se trouvait un bien modeste autel fait d'une planche et de quelques linges ; au-dessous coulait un ruisseau destiné à la salubrité de la maison. Les tables y étaient inconnues et chacun écrivait là où il pouvait, mais le plus souvent, c'était sur une espèce de banc servant jadis de la mangeoire aux moutons. Quand le soir était venu, on se disposait à prendre son repos sur le sol du gourbi, mais il n'était pas rare de se voir troublé au milieu de son sommeil par des gouttières importunes. Le P. Deguerry, toujours dur pour lui-même et plein de charité pour ses confrères leur cédait les nattes et s'étendait sur 4 pliants réunis pour y passer la nuit. »**

Ce qui fortifiait les missionnaires au milieu de leurs privations, c'était la célébration quotidienne du Saint Sacrifice. Le fidèle Lehoussin, quoique musulman assistait aux deux messes à genoux et la tête découverte, tout en remuant le café et attisant le feu.

Mgr Lavigerie ne laissa pas sans direction ceux qu'il avait envoyés à Tagmout ; il leur écrivait le 2 mars :

**« Je veux vous bénir et vous dire que mon cœur est incessamment avec vous. Je vous prie de m'envoyer une relation très détaillée de votre arrivée et de votre installation kabyle.**

**Dans les lettres qui suivirent (3 et 28 avril), il leur faisait une obligation sub gravi à ne plus parler entre eux que le Kabyle et l'Arabe. Une des règles fondamentales qu'il leur prescrivait était de gagner le cœur des infidèles par les œuvres de la charité avant de s'occuper de leur conversion. « Durant tout le temps nécessaire on s'en tiendra là, disait-il ; l'expérience a montré que si l'on baptisait tel ou tel individu en particulier, il se trouverait dans un milieu tel que se persévérance serait impossible et que tôt ou tard il reviendrait à son ancienne vie ; il faut pour que les conversions soient solides, qu'elles aient lieu en masse afin que les néophytes se puissent soutenir les uns les autres. Quant nous aurons gagné la confiance des peuples par la charité et l'éducation des enfants, au jour venu, tout se détachera de soi-même et sans secousse comme un fruit mûr, pour se donner à nous. »**

Fidèles au programme tracé par leur Fondateur, les missionnaires de Tagmout se mirent à l'œuvre avec zèle et sans retard.

Ecole. Ouvrir une école et pour y réussir attirer les enfants à leur maison, fut leur première préoccupation. La Providence aplanit les difficultés du début. Foulant aux pieds les préjugés séculaires en pays Kabyle, le Marabout Si Hamed el Hadj qui s'était montré favorable à l'établissement de la mission amena ses 3 fils à l'école, à l'heure même où les notables du village se concertaient pour porter défense à la population d'y envoyer leurs enfants.

Durant les premiers mois les 3 fils du Marabout, polis, dociles et même relativement propres pour des Kabyles, furent seuls à fréquenter l'école ouverte dans un gourbi, attendant à la maison peu à peu transformée en une habitation à peu près convenable par la suppression de l'écurie. Les gentils écoliers mettaient à l'étude la meilleure bonne volonté ; les bancs manquaient ; il leur fallait écrire sur les malles-cantines des Pères.

L'entrain régnait. Mais 3 élèves c'était bien peu, mais la Providence allait une seconde fois venir en aide aux missionnaires. Au mois de juin Si Abdallah, Amin de Tagmout, le vrai promoteur de mesures arrêtées au Conseil des Anciens contre l'école, épiait pour lors l'occasion de se faire nommer Président de la tribu des Beni-Mahmoud. Dissimulant ses vrais sentiments sous les dehors d'un zèle obséquieux et pour se faire bien voir de l'autorité française, il décida Si Taïeb, son frère, à confier aux Pères l'éducation de ses 2 fils : Si Saïd et Si Mohand.

Si Abdallah, ayant été élu Président, ce fut un nommé Sliman-aht-Messaud qui devint Amin. De ce jour, commence pour l'école une ère nouvelle. Le nouvel Amin exhorta les habitants à envoyer leurs enfants chez les missionnaires et l'un de ses fils, Dahman se fit « recruter. » A chaque nouvel élève qu'il amenait, Dahman recevait 50 centimes. L'école se peupla ainsi rapidement.

Pourtant, il ne faudrait pas croire que toutes les résistances fussent vaincues. Il y eut encore des oppositions, parfois même violentes de la part de certains parents. Un des élèves de cette époque, aujourd'hui chrétien fut en butte à une véritable persécution. Au début, raconte-t-il, je venais en classe, en cachette et malgré la défense de mon père, car je m'y sentais attiré par la bonté et l'affection des missionnaires ; mais un jour, mon père ayant appris que, malgré ses ordres formels, je me faufilais parmi les autres enfants qui venaient chez eux, entra en fureur. Il attendit la sortie de la classe et mon retour à la maison. Alors me saisissant, il me lia les pieds, puis après m'avoir administré une sévère correction, me suspendit la tête en bas à une poutre de notre gourbi. Les voisins accourus à mes cris parvinrent à m'arracher des mains de mon père égaré par la colère.

Malgré les difficultés suscitées par l'ennemi de tout bien et ses suppôts, on pouvait espérer que l'Œuvre de l'école était en bonne voie ; les missionnaires se dépensaient dans ces modestes fonctions, convaincus que ce dévouement obscur porterait un jour des fruits de salut.

Visites chez les infidèles. – Tout en donnant leurs soins à l'éducation des enfants, les Pères se mirent à parcourir le pays environnant pour habituer les Kabyles à la vue du prêtre chrétien, étudier les coutumes indigènes, se renseigner sur les centres populeux qui offriraient des conditions avantageuses pour les nouvelles fondations ; le P. Deguerry, toujours accompagné d'un

confrère ou de son fidèle Lehoussin visita un grand nombre de villages, fréquenta les marchés. C'était là le meilleur moyen d'entrer en relations avec les Kabyles et de se faire connaître, aussi bientôt ne parla-t-on plus dans le Jurjura que des marabouts roumis de Tagmount-Ozouz.

Les deux premiers missionnaires n'auraient pu suffire seuls à une besogne aussi écrasante. Monseigneur leur envoya successivement du renfort – le 4 mars arriva le P. Feuillet et le 2 avril le P. Chaudron, tous deux venant des Attafs.

Sur ces entrefaites, la fondation d'une station ayant été décidée dans la tribu des Ouadhias ; le P. Deguerry en fut nommé supérieur. Le P. Prudhomme resta à la tête du poste de Tagmount avec le P. Feuillet, prêtre, et le Frère Castex, minoré, comme collaborateurs (28 mai 1873).

## **2. Supérieurat du Père Prudhomme**

« Une chose qui peinait mes confrères et moi, écrit dans ses mémoires le nouveau supérieur, c'était de ne pouvoir conserver le Saint-Sacrement. Dans l'un de coins de notre petite cour, se trouvait un amas de décombres. Je le déblayai ; je trouvai les fondations d'un réduit de 1 m 50 de large sur 3 de long. Nous résolûmes de le rebâtir et nous nous y employâmes tous les trois. J'ouvris ensuite une porte dans le gourbi principal qui nous mit ainsi en communication avec le réduit destiné à devenir notre chapelle.

Je démontai alors la planche qui nous servait d'autel et la plaçai dans le petit sanctuaire. Trois mètres de calicot en forme de devant d'autel et une de nos couverture comme baldaquin complétèrent l'installation.

Je me disposais à y placer un crucifix lorsque le bon P. Terasse qui avait appris que je bâtissais une église (!) m'envoya un tabernacle et une statue du Sacré-Cœur que les novices lui avaient offert pour sa fête l'année précédente.

La statue m'arriva par une occasion jusqu'à Taourirt-Abdallah. J'allai le chercher (... juin) et la portai comme en triomphe jusqu'à Tagmount. Le Frère Castex m'accompagnait ; comme j'étais Supérieur, je lui remis simplement le socle, moi je portai la statue toute déballée comme on porte le Saint-Sacrement à la Fête-Dieu. Seulement comme entre Taourirt et Tagmount, il y a un peu plus loin qu'entre l'église paroissiale et les reposoirs, il fallut bien de temps en temps poser à terre ma statue. Alors je l'adossais respectueusement à un arbre et je m'asseyais à côté. Le Frère Castex m'a souvent reparlé de cette procession du Sacré-Cœur à travers la Kabylie. Durant le voyage nous priions Notre Seigneur d'avoir pitié des pauvres gens qui nous rencontraient et qui se demandaient tout étonnés : Achou th ouagi ? Qu'est ce que cela ?

Le samedi (...) juin à 6 heures du soir après que nous eumes ornés de feuillage notre modeste oratoire, le P. Feuillet le bénit et le lendemain les confères de la tribu des Ouadhia étant arrivés, j'eus l'honneur de chanter la messe et de consacrer le premier la Sainte Réserve en Kabylie. »

Les épreuves morales ne manquèrent pas.

« Après la rude vie des orphelinats arabes de Maison-Carrée, dit encore le P. Prudhomme nous pouvions, nous les anciens, y être un peu habitués. Y étions-nous insensibles ? Je ne le crois pas. » Le missionnaire fait ici allusion à la lettre suivante que le Fondateur écrivit au P. Deguerry (6 juillet). « La situation devient de plus en plus difficile, une seule imprudence de l'un d'entre vous, peut tout perdre. Il faut donc plus que jamais vous astreindre aux règles que je vous ai données. Ne point parler de religion au Kabyles, sous aucun prétexte. Surtout n'engager aucun d'entre eux, ni de près, ni de loin, à se faire chrétien et ne baptiser personne, même en danger de mort, si ce n'est que ce soit un enfant déjà en agonie. Je blâme très fortement le P. Prudhomme de ce qu'il a fait à cet égard pour un enfant idiot et malade ; je le blâme encore plus de me l'avoir écrit dans une lettre qui peut tomber entre les mains du premier venu. Et pour vous servir d'exemple à tous, je prive le P. Prudhomme de célébrer la Sainte Messe durant trois jours pour la faute qu'il a commise. Ce n'est pas le moment de convertir, c'est le moment de gagner le cœur et la confiance des Kabyles par la charité et par la bonté, vous ne devez pas viser à autre chose. Tout ce que vous ferez en dehors perdra l'œuvre. »

La réception de cette lettre abattit un instant le pauvre missionnaire et lui fit verser quelques larmes, mais ses confrères le consolèrent.

« Je ne dis rien des privations matérielles durant ces premiers mois de Kabylie, ajoute le P. Prudhomme, nous étions venus pour cela ! » Mais ce que le Supérieur ne dit rien, il est facile pourtant de se figurer les privations endurées par nos confrères. Chaque semaine, relate le diaire du poste, un Père était chargé de la cuisine, un autre nettoyait la vaisselle.

C'était en outre la classe faite avec la plus scrupuleuse exactitude malgré le petit nombre d'écopiers, la classe où l'on ne pouvait pas encore parler de Dieu et du Ciel, la classe avec ses difficultés spéciales car en Kabylie plus qu'ailleurs, il ne suffit pas au maître de savoir pour enseigner, il faut savoir enseigner.

C'étaient les visites multiples dans les villages de la tribu pour y porter les remèdes, visites fatigantes par la pluie, par la neige ou sous le soleil brûlant, visites faites toujours à pieds, à moins que le Kabyle pressé ou plus prévenant n'amenât une monture qui portait le Père jusqu'au domicile du malade.

C'étaient des travaux matériels de toutes sortes, travaux pénibles et fatigants que connaissent seuls ceux qui ont fondé des stations en pays infidèle.

Mais on était joyeux malgré tout et plein d'entrain quand même ! Si les élèves étaient peu nombreux, on jetait dans l'âme de quelques-uns la semence qui devait lever plus tard. Si les courses aux malades étaient fatigantes, on baptisait de temps en temps de petits moribonds. Et puis les habitants témoignaient moins de froideur, les rapports devenaient de plus en plus cordiaux et les préventions tombaient peu à peu. Les Amins des villages invitaient, parfois même avec insistance, les Pères à venir manger chez eux

le couscous et des Kabyles reconnaissants des soins donnés à leurs malades offraient souvent en cadeau des œufs ou des figues. On vit même aux jours des fêtes du pays, les indigènes réserver aux missionnaires une part de la viande provenant à l'immolation de bœufs ou de moutons.

Une troisième station ayant été fondée dans la tribu des Beni-Arif (Cercle Bordj-Menaïel), le P. Feuillet en fut nommé Supérieur ; il quitta Tagmout-Azzouz le 22 juillet ; son remplaçant le Frère Hours était déjà arrivé depuis le 7 du même mois.

La fraternité la plus douce et la plus aimable régnait entre les confrères. La création de 2 nouveaux postes ne devait pas lui nuire ; on décida que chaque station deviendrait tour à tour le centre de rendez-vous fraternels. Privés encore du bonheur de célébrer les divins offices en présence de néophytes, les missionnaires se firent un devoir de donner aux cérémonies du culte, dans ces réunions de chaque dimanche, un éclat rehaussé par l'ardeur de leur foi. Après de frugales mais affectueuses agapes dans lesquelles on s'était raconté ses espérances d'apostolat encouragé par de fortifiantes paroles, chacun reprenait plus joyeux et plus zélé le chemin de sa station.

On devine sans peine le peu de solidité des habitations indigènes. Le gourbi lué à Hamed naït Si Ali eut vite besoin de réparations. Dans une lettre du 25 juillet, le P. Prudhomme prévient ses confrères des autres postes de ne pas venir en ces temps-là lui demander l'hospitalité :

**« Figurez-vous, écrit-il, que dans ce moment notre maison est à jour. D'abord on rebâtit le côté faible du "château" ensuite depuis hier nous habitons dehors et couchons à la belle étoile car on répare notre parquet, enfin on arrange l'entrée de l'habitation. Grâce à l'habileté du Frère Hours nous avons maintenant une fenêtre à la grande chambre. Etant obligés de garder notre mobilier qui est maintenant en plein air et fatigués quelque peu, car nous fabriquons tables, bancs et fenêtres, nous ne pourrions nous même aller vous rendre visite dimanche. »**

L'année n'était pas écoulée que toutes ces réparations et ces embellissements allaient être anéantis !

**« On m'apprend qu'à Tagmout, écrit le P. Charmetant aux premiers jours de décembre, l'eau a envahi la cuisine, la chapelle, toute la maison. On dit la messe sur la table, le seul endroit respecté. Le sol ressemble, me dit-on, aux bords de l'Harrach. »**

Le P. Charbonnier, nommé Visiteur des stations de Kabylie, arriva sur ces entrefaites. A la vue de cette mesure, délabrée, inondée, faisant eau de toutes parts, il conseilla aux Pères de louer une autre demeure, leur promettant des subsides pour la construction d'une nouvelle maison au printemps suivant. Mgr Lavigerie ayant été informé de la situation où se trouvait ses missionnaires de Tagmout, écrivit le 13 janvier au P. Charmetant de

s'entendre avec le P. Prudhomme pour bâtir une maison neuve. Ce dernier dressa les devis mais ne put les mettre à exécution car il fut peu après envoyé à Biskra. Il quitta Tagmout le 8 février<sup>3</sup>.

### 3. Supérieurat du Père Soboul

Le nouveau Supérieur arrivé à Tagmout le 27 janvier, se mit aussitôt secondé par ses deux confrères à travailler *corde magno et animo volenti* à la prospérité de cette mission de Beni-Aïssi, dont la Providence venait de lui confier la direction. Laissant le soin de la classe et les visites dans les villages au Frère Castex, Sous-Diacre et au Frère Rhuin, tonsuré, le P. Soboul songea à la construction de la nouvelle maison et se mit aussitôt à l'œuvre.

Dès les premiers jours de février, il faisait extraire des pierres par les Kabyles, achète des arbres pour en faire des poutres. Il est là au milieu des carriers ou des scieurs de long, les excitant, les poussant, stimulant leur travaux ; mais bientôt les 300 frs envoyés par Monseigneur sont dépensés et il faut s'arrêter (26 mars), heureusement que le P. Charmetant revenant d'Alger apporte un nouveau subside de 600 frs ce qui permet de reprendre les travaux interrompus. Pour diminuer les frais dans la plus large mesure possible, le P. Soboul construit sur place un four à briques et à tuiles et Monseigneur, à qui l'idée d'acheter pour les transports, un bon mulet ou quelques ânes qu'on revendrait ensuite, avait plu, envoya par le P. Roger au poste de Tagmout un mulet et 4 bourricots.

Si le P. Soboul poussait activement les constructions c'est que l'ancien gourbi devenait de plus en plus inhabitable ; des gouttières laissaient partout passer l'eau ce qui empêchait de faire l'école ; la chapelle était inondée et le sol de l'intérieur ressemblait à un borbier. Quand les confrères des postes voisins venaient à Tagmout pour la réunion, on se couchait un peu partout et comme on pouvait, dit le Frère Castex dans son journal.

Toute fois, grâce à l'activité et au savoir-faire du Supérieur, la nouvelle maison s'élevait assez rapidement, aussi dès le commencement de juillet, elle était en partie couverte et l'on commença le déménagement du gourbi. Le 11 de ce mois, on prit possession du "bordj" encore inachevé, au milieu des actions de grâces au Bon Dieu et des félicitations au P. Soboul.

Enfin le 9 août eut lieu la bénédiction solennelle, présidée par le P. Charmetant qui revenait alors de France et avec le concours des confrères des Ouadhia, des Beni-Arifs et de 3 jeunes scolastiques venus en Kabylie avec leur directeur, le P. Livinhac.

---

<sup>3</sup> Le Frère Hours avait quitté au commencement de janvier, rappelé à Notre-Dame d'Afrique pour y continuer ses études théologiques, mais il fut remplacé le 13 février par le Frère Rhuin.

Quand les ouvriers quittèrent Tagmount, il restait biens des travaux à exécuter, c'était la part que se réservaient les missionnaires. Une cave ayant été reconnue nécessaire, les Pères s'armèrent de pioches et de pelles et la creusent ; les murs de la maison étaient seulement crépis ; les Pères les blanchissent, les portes et fenêtres avaient besoin de peintures ; les Pères prennent le pinceau. Ce n'est pas tout, le P. Soboul fait construire un four et s'improvise lui-même boulanger.

Tous les travaux matériels n'avaient pas fait oublier le but apostolique, et les relations à cette époque étaient des meilleures avec les indigènes. A son arrivée le P. Soboul avait trouvé les Kabyles quelque peu hostiles ; son prédécesseur s'était montré, paraît-il assez dur pour eux et avait acquis une réputation de sévérité peu faite pour les attirer à la mission. « Dès mon arrivé, écrit le Supérieur (10 avril) ma première préoccupation a été de trouver des moyens pour faire tomber un peu les préjugés que la plupart nourrissent contre nous. J'ai commencé par gagner leur confiance en entretenant de bonnes relations avec tout le monde. »

Cette méthode était la meilleure. En effet, bientôt une certaine détente se manifesta ; le Président accepta sans hésitation à dîner chez les missionnaires, les habitants venaient causer près de la maison presque toute la journée les rapports étaient empreints d'une sorte de cordialité.

L'école seule n'était guère florissante. En avril, elle comptait dix élèves ; en juillet elle fut réduite à 2 par le départ de Si Hamed qui, allant se fixer à Tunis, amena ses 3 enfants avec lui. C'était bien là le *pussilus grex* dans toute sa vérité. Toutefois, un assez grand nombre de jeunes garçons venaient passer le temps des récréations avec les écoliers et tout en partageant leurs jeux s'habituèrent insensiblement à l'idée d'abord, puis au désir d'entrer à l'école.

Pendant que leur supérieur s'occupait des constructions, les deux jeunes confrères Castex et Rhuin, comme nous l'avons dit plus haut avaient été chargés de la classe ou du soin des malades. Mais souvent ils se voyaient obligés de remplir les fonctions les plus diverses. Les jeunes indigènes que l'on avait, faute de mieux, improvisés cuisiniers, s'absentaient-ils pour aller aux provisions ou se sauvaient-ils dans un accès de mauvaise humeur, c'étaient les Frères qui prenaient leur place. Un Kabyle chasseur avait-il tué un sanglier, vite nos deux Vatellets allaient chercher l'animal, l'apportaient à la maison et le transformaient en salaisons et en saucisses.

Tant que les santés se maintinrent, les divers services eurent peu à souffrir, mais vint un jour où la fièvre apparut. Les privations et les fatigues avaient peu à peu épuisé les forces des missionnaires, aussi le Frère Castex après son ordination à la prêtrise (octobre) dut entrer à l'Hôpital du Dey.

A la retraite annuelle, le poste de Tagmount fut constitué ainsi : R.P. Soboul, supérieur, P. Moncet, prêtre, et le P. Castex que la maladie retenait à Alger et qui ne revint en Kabylie que le 19 décembre.

Sentant le besoin d'avoir une écurie et un bûcher, le P. Soboul allait se mettre à l'œuvre quand il fut victime d'un vol. On lui déroba plusieurs centaines de francs et ses habits. Comme c'était lui qui gardait les sommes nécessaires au paiement des maçons, manœuvres ou employés, les Kabyles lui disaient :

**« Ah, marabout, chez toi, il y a plus d'argent que chez le Bon Dieu ! »** Ainsi dévalisé, le pauvre missionnaire dut renoncer pour l'heure à ses projets d'aménagements. **« Dans le courant de l'année, écrivit-il, à cette occasion, si mes forces me le permettent, je tâcherai de faire moi-même le travail projeté. Ce sera là un moyen de sanctification comme un autre et en cela je serai heureux d'imiter la conduite de tant de Saints qui sont arrivés à une grande perfection en se livrant à des travaux bas et pénibles. »**

Si les soins donnés aux malades prirent à cette époque une grande extension comme on le peut constater dans le journal du P. Castex, la prospérité de l'école laissait fort à désirer.

**« Quant aux élèves, écrit le P. Soboul le 22 janvier 1875, inutile d'y compter pour le moment, quoique les habitants nous soient bien favorables, ils tiennent peu à l'instruction pour leurs enfants, d'autant plus que la plupart de ceux-ci sont employés à la garde des troupeaux. »**

Cet état d'esprit devait durer encore longtemps, car le diaire du poste mentionne tantôt 5 écoliers (6 mai) tantôt 2 (28 mai) et finalement 8 en juillet, et encore fallait-il un certain courage pour braver les défenses paternelles, du moins pour quelques-uns. On va le voir. « Un des enfants, écrit le P. Moncet, pour faire comme les autres, s'étant avisé de venir un jour en classe, se voit administrer par son frère aîné, à la sortie, quelques soufflets par forme de premier avertissement. Un autre reçoit de son père l'ordre de rester à la maison. Enfin un homme du village étant venu à la mission pendant le temps de la classe, entrouvre la porte et s'en va. Une femme apprenant que son enfant assiste à l'école vient se lamenter chez les Pères, force est de le lui remettre. Un homme pauvre du village désireux de confier son fils aux missionnaires et sachant que le petit recevait en cadeau une gandoura et une chéchia le leur amena. Mais à ce moment passait sa femme, il lui fait part de sa résolution. Sans dire un mot, cette femme prend son enfant, le hisse sur ses épaules et regardant le P. Supérieur lui dit énergiquement : « Non, non, tu ne l'auras pas. »

A côté de l'œuvre si importante de l'école, les missionnaires avaient à cœur d'en créer une autre, à leurs yeux plus importants encore : celle des pensionnaires. Le petit écolier échappe forcément à l'influence de son

maître ; aussitôt sorti de classe, il va courir la campagne sans surveillance, il écoute les conversations souvent malsaines de Djemaa et il a sous les yeux dans la maison paternelle des exemples rien moins que moralisateurs, tandis que le même enfant pensionnaire vivant en continuel contact avec le missionnaire, recevant ses conseils, le voyant prier, sentira son âme à des sentiments inconnus jusque là, sentiments de respect, d'affection, de connaissance et sans même s'en apercevoir ouvrira son cœur à la vérité et reformera insensiblement ses paroles, ses actions, et toute sa conduite.

L'expérience est là pour confirmer ce que j'avance. Presque tous nos chrétiens actuels ont été pensionnaires.

Dès l'arrivée des premiers missionnaires cette belle œuvre naquit. Le marabout Si Hamed, nous l'avons vu, avait confié aux Pères ses 3 enfants. Son exemple avait été bientôt suivi par Si Taiïb, mais l'élan s'était arrêté. Il faut lire le diaire de la station pour comprendre les difficultés qu'on eut à surmonter sans aboutir à de sérieux résultats. Qu'on en juge.

Le 26 janvier 1875 on présente aux missionnaires un enfant, affreusement teigneux ; son frère voulait s'en débarrasser, quand le petit malade se sent guéri, il quitte la maison ; le 13 mars, deux petits garçons de 6 et 10 ans sont amenés par leur grand-mère, trois jours après ils se sauvent ; le 19 avril, le petit Ramdan vient rejoindre son frère Ali précédemment reçu, leur 3<sup>ème</sup> frère est également admis comme pensionnaire mais leur mère les retire tous le 10 mai parce que les Pères refusent de donner 5 frs par mois à l'un d'eux. Le 29 avril, le porteur d'eau de la mission place son fils comme interne le matin, l'après-midi l'enfant en a déjà assez et retourne chez lui.

Ces alternatives d'entrées et de sorties qui désolaient nos confrères se succédèrent longtemps encore et ne les encourageaient guère à recruter comme les Supérieurs le leur demandaient, des enfants destinés à être envoyés au Petit Séminaire indigène de St-Laurent d'Olt.

Malgré l'insuccès de l'œuvre des pensionnaires, les missionnaires voyaient chaque jour grandir leur influence auprès des indigènes. Le fait suivant arrivé en septembre montre quel chemin avait été parcouru depuis deux ans.

Les missionnaires sortaient de dîner quand ils entendirent des cris du côté du village de Tizi-Hibel. Bientôt ils aperçoivent les toits des maisons couverts de monde, les tuiles étaient arrachées et lancées sur ceux qui se trouvaient dans les rues. Le sang avaient déjà coulé. Les Pères Soboul et Moncet coururent au village :

**« Dès notre arrivée l'un deux, je ne dis mot, me contentant de regarder et de prendre des notes sur une feuille de papier. Il paraît que cette manière de faire frappa beaucoup les Kabyles (ils nous l'ont dit après). A l'instant le calme commence à se faire et je leur parlai. Je leur fis comprendre que s'ils avaient des difficultés entre eux, ils ne devaient pas se faire justice eux-mêmes, mais les**

**soumettre à des gens sages et sensés, puis s'en rapporter à leur jugement ; que s'ils agissaient ainsi, ils éviteraient les procès, les pertes d'argent et les condamnations du Tribunal. »**

Quand le Père eut achevé de parler, les combattants apaisés répondirent d'une voix unanime que tout était fini, qu'ils ne recommenceraient plus et remercièrent les missionnaires d'avoir apporté la paix parmi eux ; chacun voulait leur serrer la main. Pour assurer que la tranquillité régnait dans le village, les 2 Pères en parcoururent les ruelles ; à leurs vue les Kabyles dissimulaient leurs armes sous leur burnous.

L'affaire n'eut pas de suite devant la Justice, mais attira aux missionnaires une confiance toujours plus grande de la part des indigènes.

Durant cette année nos confrères de Tagmount reçurent plusieurs visites. Tantôt c'étaient les Pères Jésuites de la station du Beni-Yenni, tantôt les gendarmes de Tizi-Ouzou, des juges du Tribunal, des géomètres, des employés d'administration, ou même de pauvres ouvriers cherchant du travail. Plus d'une fois, les Pères durent céder leur lit et leur chambre et se coucher eux-mêmes soit au réfectoire, soit à la salle de classe.

Parmi ces visites, il y en eut 2 qui furent particulièrement agréables aux missionnaires. Celle du R.P. Deguerry, Vicaire Général de la Société qui les encouragea et leur laissa dans une carte de Visite (janvier 1875) de précieux conseils pour la bonne marche de l'apostolat. Celle ensuite des scolastiques qui parcouraient la Kabylie durant leurs vacances. Grâce à leur présence, il y eut à Tagmount le 15 août une messe solennelle. Le cantique à Notre-Dame d'Afrique fut chanté avec enthousiasme. Les Kabyles furent émerveillés du grand nombre de marabouts venus chez eux et enchantés des explications qu'on leur donna sur ces étudiants de la grande medersa de l'Harrach.

La pauvreté des débuts était loin d'avoir disparu. Sans doute on n'habitait plus un gourbi mais tout manquait dans la nouvelle habitation. Les missionnaires durent fabriquer de leurs propres mains tables, bureaux, lits ; pour éviter la dépense, ils allaient couper du bois eux-mêmes. Parfois le pain manqua sur la pauvre table des Pères, mais comme nos aînés dans l'apostolat savaient accepter leurs privations ! Qu'en juge par le passage de cette lettre du P. Soboul (8 décembre 1875) :

**« Par suite du mauvais temps et à défaut de levain pour faire du pain, nous avons dû manger de la galette que je confectionne moi-même durant 3 jours. Pour moi, je m'estimais heureux de manquer de quelque chose par amour pour Notre-Seigneur, qui n'avait lui, pas même où reposer sa tête et j'aurais volontiers accepté ce genre de nourriture aussi longtemps qu'il aurait fallu, persuadé que jamais nous ne pourrions mieux mériter pour notre salut, lorsque notre vie à quelque chose de semblable à celle des Apôtres et de notre divin Maître. »**

A la retraite d'octobre 1875 les mêmes Pères étaient revenus à Tagmount mais ce ne devait pas être pour longtemps. Au mois de mai 1876, la nouvelle de la mort glorieuse de nos 3 confrères du Sahara avait allumé dans bien des cœurs la sainte envie d'aller prendre leur place. Le P. Soboul sollicita l'honneur de héroïque de se dévouer à la mission du désert ; il y avait disait-il, un certain droit. Les Pères Paulmier et Bouchant étaient ses deux seuls compagnons d'ordination, dès lors, ne paraissait-il pas convenable qu'il fût chargé d'aller recueillir leurs restes et de travailler après entre eux ? Le P. Minoret lui avait succédé à la mission des Attafs, ne semblait-il pas qu'il dût aller là bas le remplacer à son tour ?

Les vœux apostoliques du vaillant missionnaire furent exaucés. Il reçut sa nomination au poste de Metlili des Chanba, et le 23 mai 1876, il quitta Tagmount au milieu des regrets de la population et des pleurs des enfants ; lui-même n'échappa point à l'émotion et ne put retenir ses larmes.

En attendant leur nouveau supérieur, les Pères Moncet et Castex continuèrent de leur mieux les œuvres commencées.

Il y avait alors à la station 4 petits pensionnaires ; l'un deux mérite une mention spéciale.

« 8 jours après son entrée chez nous, écrit le P. Moncet, Aomar voulait aller chercher son frère. Etant allés porter des remèdes dans son village, nous le prenons avec nous. Lui ayant dit dans la route que nous allions le laisser chez lui, il ne veut plus avancer. Nous le rassurons mais seulement à demi, car à plusieurs reprises, il se tourne vers nous et nous dit : “J'ai peur que vous ne me n'ameniez plus à Tagmount.” N'ayant pas trouvé son frère, il prie son oncle de l'envoyer le rejoindre chez les marabouts roumis ; mais craignant que sa commission ne soit oubliée, il la renouvela à l'un de ses petits camarades. A quelques jours de là, le jeune frère arrive. Aomar ne se possède plus de joie. Il lui donne son burnous, lui passe une de ses gandouras, lui fait les honneurs de la maison, le promène dans toutes les salles, lui explique les diverses choses qu'on rencontre. S'arrêtant devant la porte de la chapelle il lui dit : “Tu n'entreras pas là ; mais tu peux aller partout ailleurs.” Et il ajoute : “Vois-tu, Mohand Akli, les marabouts sont bons, il te faudra les contenter ; si tu es sage, ils te donnent du pain, des pommes de terre, de la viande mais ne te feront pas boire de vin.” Ses réflexions morales que fait parfois ce petit bout d'homme de sept ans environ et son air sérieux lui ont valu le surnom de *philosophe*. Il vient souvent à côté de mon bureau et me regarde écrire les bras croisés sans bouger ni sourciller. “Que fais-tu là, Aomar, lui demandé-je ?” “J'apprends, me répondit-il.” Nous ayant vu réciter le bréviaire en marchant, il veut nous imiter, il prend alors un livre ou une feuille de papier et les tenants à l'endroit ou à l'envers, il se promène avec gravité en remuant les lèvres. “Que dis-tu Omar ? – Je dis : “a, b, c, a, b, c !” »

Ces deux petits Kabyles furent baptisés dans la suite et sont actuellement de bons chrétiens. Aomar est devenu Albert et Mohand Akili, Optat.

Au commencement de juin, le P. Charmetant arriva à Tagmount comme Visiteur. Il fut heureux dit-il dans sa Carte de Visite de constater un rapprochement sensible des indigènes. « En effet, le rappel imprévu du Supérieur de ce poste a excité dans toute la tribu d'unanimes regrets et a révélé chez les Kabyles un attachement dont eux-mêmes jusque là ne s'étaient pas rendu compte. Nous ne savions pas que vous nous fussiez si chers, me disait l'un d'eux et un autre ajoutait : quand on m'a annoncé le départ définitif du P. Soboul, j'aurais mieux aimé apprendre la mort d'un de mes enfants !

Le Père Visiteur crut bon de donner un Règlement uniforme à toutes les maisons de Kabylie en ce qui concernait l'instruction, le costume et la nourriture des enfants internes, mais n'ayant pas été reconnu pratique, ce règlement ne fut pas mis en vigueur.

#### **4. Supériorat du Père Chardron**

Le nouveau Supérieur arriva le 23 juin ; il apportait à la direction du poste qui lui était confié son ardeur, son entrain et son savoir faire. Dès son arrivée, il constata que des réparations urgentes s'imposaient dans la maison ; en homme d'action, voulant lui-même surveiller les travaux et au besoin, mettre la main à l'œuvre, il chargea le P. Castex de la classe et de la pharmacie et se réserva avec le P. Moinet le soin des bâtisses.

Cet état de choses dura un mois et demi. Le 15 août, fête patronale du poste, le P. Chardron put recevoir ses confrères, dans une maison restaurée et agrandie. Pour la circonstance les 5 élèves externes furent invités à dîner. Les chers petits furent touchés de la bonté des missionnaires.

Tout semblait donc aller pour le mieux quand un incident inattendu vint rompre l'harmonie entre les Pères et les indigènes.

Le secrétaire de la Sous-Préfecture de Tizi-Ouzou, de passage à Tagmount, était venu rendre visite à nos confrères. La conversation fut très cordiale et ce Monsieur s'offrit à les aider dans le recrutement de l'Ecole. Ayant demandé si le Président de la tribu et les habitants des villages se montraient sympathiques, la réponse fut affirmative ; elle est d'ailleurs stéréotypée et puis le Président était là. Mais ajouta le visiteur, les Kabyles doivent chercher à vous voler ? – Oh ! pour cela répondit un missionnaire, ils ne se gênent guère, aussi oignons et radis dans le jardin, outils dans la maison, bois à la campagne disparaissent de temps en temps et cela ne nous surprend guère.

On se sépare ensuite dans les meilleurs termes.

A quelques jours de là, le porteur d'eau de la maison vint trouver les Pères et leur apprit ce que le Président venant d'annoncer à la djémâa.

Je viens, dit-il, de recevoir une lettre de la Sous-Préfecture de Tizi-Ouzou et voici ce qu'on m'écrit :

**« Au milieu de vous sont des marabouts qui vous font du bien et vous, vous leur faites du mal, vous les volez : à partir de ce jour, je regarde votre village comme mauvais. »**

Là-dessus, ajouta le porteur, le Président s'emporta, affirmant que s'il y a des voleurs, ce sont des enfants qui agissent sans réfléchir, mais que jamais un homme n'aurait volé !!! Eh bien, continua-t-il, pour que les marabouts ne puissent plus se plaindre de notre village, je défends, sous peine d'amende, aux hommes de Tagmount d'aller désormais chez eux et j'ordonne que ceux qui ont des enfants à leur école, les retirent immédiatement.

Les menaces de l'irascible Président produisirent de l'effet, la maison devint tout à coup déserte ; plus de jeux d'enfants dans la cour, à peine quelques visites d'hommes et encore des ennemis du Président. Un petit Kabyle désireux de gagner quelques sous en vendant des figues, appelle au dehors les Pères, car il n'ose entrer ; on lui fait signe d'approcher ; il regarde anxieusement à droite et à gauche pour voir si on ne le voit pas.

L'école perdit 3 élèves sur 5.

C'est dans ces pénibles circonstances que les missionnaires furent appelés à la Retraite annuelle à Maison-Carrée.

Le P. Chardron ramena avec lui le jeune Frère Bertin en remplacement du P. Moncet et l'on se mit avec courage aux œuvres d'apostolat. Voulant donner un essor plus grand à l'œuvre des pensionnaires, le Supérieur renouvela la précédente demanda du P. Soboul, à savoir s'il lui serait permis de prendre des internes ayant encore leur parents. Ensuite pour attirer les enfants du village à l'Ecole, il inventa un système qui bientôt eut un effet magique. Nous allons en parler plus bas.

On se souvient que le Président avait eu le front d'affirmer que jamais un homme ne volerait la mission. Or pendant la retraite, le P. Castex qui gardait le poste en l'absence momentanée de ses confrères avait été victime d'un vol ; le fusil qu'il tenait près de son lit disparut, quelques jours plus tard il s'aperçut qu'on lui avait pris 10 frs ; ce n'était là que le prélude de ce qui allait survenir q.q. semaines plus tard. Dans la nuit du 13 au 14 novembre, des malfaiteurs dévalisèrent la chapelle, emportant tout le linge d'autel, les aubes, un tapis et les ornements, sauf un seul ; de sorte que les missionnaires ne purent dire la messe ce jour-là ; il fallut qu'un de leurs confrères des Ouadhia leur apportât un ornement noir et une aube.

Le P. Chardron avertit du vol le Sous-Préfet de Tizi-Ouzou. Celui-ci décréta que si dans dix jours, les voleurs n'étaient pas découverts, le village sera rendu responsable et frappé d'une amende. La crainte étant dans tous les pays, le commencement de la sagesse, les voleurs prirent peur et la restitution commença, mais à la façon kabyle. Le 21, après la prière du soir, le P. Castex aperçut dans la cour quelque chose de blanc ; c'était une partie des

objets volés. Si Abdallah, le Président, vint prendre note de ce qui restait encore entre les mains des voleurs, et le Sous-Préfet prévenu, imposa une seconde amende au village, jusqu'à la restitution complète de tous les objets et dénonciation des coupables. De plus, il fit placer près de la mission un poste de gardiens de jour et de nuit, puis réparer par des corvées, la clôture de la maison qui avait été endommagée. Ces mesures, toutes sévères qu'elles paraissent, produisirent le meilleur effet ; les Kabyles témoignèrent plus de respect aux missionnaires et leurs enfants commencèrent à fréquenter l'école en plus grand nombre ; Si Abdallah donnant l'exemple à ses subordonnés se fit écolier à son tour.

Le 1<sup>er</sup> décembre, le tapis de la chapelle fut jeté par-dessus le mur de la cour, il restait encore en vérité divers petits objets, mais l'affaire fut terminée sur le désir de Monseigneur quoique les coupables ne soient pas venus se déclarer.

On s'imagine bien que les Kabyles des Beni-Aïssi ne furent pas convertis au respect du bien d'autrui, car huit jours après, les Pères constatèrent un vol dans leur meule de paille !

Nous avons dit plus haut que le P. Chardon avait, pour attirer ou maintenir à l'école les enfants du village, inauguré un système nouveau. Voici en quoi il consistait.

Le matin à 8 heures moins 5 minutes, le P. Castex donnait un coup de clochette. A ce signal les enfants cessent les jeux, ramassant quilles et toupies et s'alignent pour la visite de propreté.

L'enfant qui a les mains et la figure lavées, reçoit un bon point équivalent à un centime. L'élève studieux et attentif durant la classe a droit à un second centime, enfin le premier à la composition de samedi touche 5 centimes, le second 4, le troisième 3, le quatrième 2 et le cinquième 1 seul.

Quand le petit écolier a réuni un certain nombre de bons points, équivalent à 2 sous, à 5 sous, à 1 fret plus, selon ses présences en classe, sa propreté ou son amour de l'étude, il peut aller choisir dans le magasin du P. Castex : toupie, couteau, porte-monnaie, sarouel, gandoura, mouchoir, etc...

On comprend quel stimulant fut pour les enfants du village la distribution de ces bons points-centimes, aussi le Frère Bertin eut-il bientôt une quinzaine d'élèves sans compter deux ou trois Amins et q.q. habitants qui voulaient de temps en temps, se donner le plaisir d'assister à sa classe.

Pour développer l'élan, le P. Chardon, qui n'ignorait pas qu'on arrive plus facilement à la tête et au cœur des Kabyles en passant par l'estomac offrit aux écoliers et aux enfants pauvres de Tagmount une diffa pantagruélique, puis les derniers jours de dimanche après avoir fait écrire par les élèves de l'école une lettre à Monseigneur et à M. le Sous-Préfet de Tizi-

Ouzou, pour lui offrir leurs souhaits de bonne année, il leur fit prendre une tasse de café.

C'est à cette époque que Mgr Lavigerie envoya à toutes les maisons de Kabylie une lettre qui devait être lue publiquement à la Djemaa. L'Archevêque y engageait les indigènes ayant chez eux de malades incurables, à les envoyer à l'Hôpital des Attafs où, ils seraient reçus, pour l'amour de Dieu, jusqu'à la mort. Cette offre charitable resta sans résultat pratique et cela doit peut surprendre pour qui connaît le profond attachement du Kabyle pour son pays.

Toujours préoccupé de la prospérité de son école, le P. Chardron rêva de nouveaux expédients. Il avait la preuve que plus d'un enfant aurait désiré venir en classe mais qu'ils en étaient empêchés par leurs parents qui les retenaient soit par fanatisme à la maison, soit par besoin, à la garde des troupeaux. Il fallait donc d'un côté désarmer l'hostilité et attirer à la maison par l'attrait de divers jeux. Le Supérieur proposa donc de faire une cour spéciale pour les gens du village et les enfants qui ne fréquentaient pas l'école, dans cette cour il y aurait des jeux, un gymnase, des balançoires qui seraient mis le dimanche et le jeudi à la disposition de tous. De la sorte pensait le Père un rapprochement se produirait.

Toutefois comptant peu sur les moyens humains, les missionnaires s'adressèrent au Ciel, en faveur de leur école. Voici quelle fut la réponse d'en haut ; je laisse parler le P. Chardron lui-même ; il écrit à la date du 21 janvier 1877 :

**« Nous avons fait une neuvaine au Sacré-Cœur... chacun s'est imposé des mortifications et des jeûnes afin de toucher le cœur de notre bon Maître et Dieu dans sa bonté, nous a exaucés. Nous avons eu la consolation de voir durant chaque jour de la neuvaine le nombre de nos élèves grossir d'une unité, jusqu'à l'avant-dernier jour qui nous a amené 9 enfants d'un coup... »**

Il y eut alors 30 élèves et leur nombre ne fit que s'accroître, car en mai les registres de présences en mentionnent 42. En outre 2 enfants dont il faisait citer les noms furent admis comme internes : Idir (1<sup>er</sup> janvier) et Haggan (27 janvier).

Ce nombre était consolant, il aurait pur augmenter, mais il eut encore quelques résistances partielles de la part des parents.

**« Dernièrement, écrit le P. Malfeyt, le 29 juin, un pauvre enfant a été fort maltraité par son père pour être venu en classe contre sa défense. Il l'abord envoyé aux champs, les mains liées derrière le dos comme un criminel. Peu satisfait sans doute de cette première exécution, il l'a brûlé avec des charbons ardents à la figure et au ventre. Le petit s'est sauvé du toit paternel pour aller chercher un refuge chez des gens plus humains. »**

Le missionnaire qui écrit ces lignes était arrivé au poste le 9 avril pour remplacer le Frère Bertin dont la santé était frêle et qui, n'ayant pas achevé ses études théologiques, avait été rappelé au Scolasticat de Notre-Dame d'Afrique.

Outre les bons-points centimes, le P. Chardron dont l'esprit ingénieux n'était jamais à bout de ressources, inventa un second système de recrutement. Il annonça aux élèves que tous ceux qui fréquenteraient la classe durant 20 jours chaque mois auraient droit à un billet de loterie gratuite. Non contents d'intéresser à cette nouvelle œuvre les supérieurs et confrères de Maison-Carrée, les missionnaires de Tagmount prélevèrent sur leur maigre bourse 5 frs par mois pour acheter des lots.

Les autorités françaises se montraient généralement favorables à l'école ; le Sous-Préfet de Tizi-Ouzou fit même voter une subvention annuelle de 100 frs et exempta des journées de prestations à la demande du P. Chardron, les Kabyles qui aient leurs enfants en classe.

Grâce au zèle de l'Amin, le nombre des élèves augmenta au point que le besoin s'agrandir la maison se fit sentir. Le R.P. Bresson qui, à cette époque était Vice-Provincial de Kabylie appuya la proposition du P. Chardron auprès des Supérieurs Majeurs. Elle fut favorablement accueillie, et le P. Charmetant apporta une somme de 1000 frs; mais il fallait viser à l'économie, car la mule du poste ayant été volée au commencement de mai, on allait être obligé de louer des bêtes de transport en plus grand nombre ; heureusement que M. le Préfet, toujours bienveillant, prêta des pelles et des pioches et fournit des hommes de corvée avec un des cavaliers de service pour la surveillance.

Pour que les classes ne souffrissent pas des travaux de construction, le P. Julien vint le 10 juin des Ouadhias à Tagmount. Les travaux furent poussés avec tant d'activité que le 12 août le corps du bâtiment nouveau et un clocher dominé par la croix étaient achevés. On avait voulu être prêts pour le 15, fête du poste et jour de la distribution des prix. Les Sous-Préfet devait venir présider cette cérémonie scolaire et plusieurs notabilités de Tizi-Ouzou avaient accepté d'y assister : le P. Chardron comptait beaucoup sur l'effet moral qu'aurait certainement produit la présence de tous ces Messieurs ; malheureusement, ils se firent excuser à la dernière minute.

Malgré cette absence, la distribution eut lieu au milieu d'allégresse générale ; chaque écolier reçut 2 gandouras et 1 chéchia ; aux 4 ou 5 qui avaient été plus réguliers on donna en outre une paire de souliers.

Après la retraite, la rentrée des classes se fit avec une certaine solennité (le 16 octobre), le Président l'avait annoncé l'avant veille à la djémââ.

Le Sacré-Cœur, on s'en rappelle, avait béni les missionnaires et leur école ; les enfants ne furent pas ingrats, et il est touchant de voir ces pauvres

petits offrir une somme relativement élevée prise sur leurs bons-points pour la Basilique de Montmartre. Qui se serait jamais douté que 7 écoliers musulmans des Béni-Aïssi ont envoyé 15 frs pour aider à la construction du sanctuaire national !

Cette fois, les missionnaires voulurent intéresser la Sainte Vierge à leur Ecole et commencèrent dès la rentrée, une neuvaine à Notre-Dame de Lourdes.

L'œuvre des pensionnaires se ressentit de la protection de Marie ; elle prit plus d'extension que par le passé, grâce aussi aux sacrifices pécuniaires des confrères du poste, la mission ne payant les frais d'entretien que de 5 internes, à raison de 0,50 par jour, pour chacun. En mai, Mgr Lavigerie ayant demandé de choisir parmi les pensionnaires des stations de Kabylie, les enfants les mieux doués pour les envoyer à St-Laurent d'Olt, on put en envoyer 6 de Tagmount.

Les malades, grâce au dévouement du P. Castex, désormais et jusqu'à sa mort connu et appelé dans tout le pays sous le nom de P. Cascasse, venaient au dispensaire en très grand nombre ; il en soignait à certains moments jusqu'à 20 par jour. Une épidémie de variole permit d'administrer de nombreux baptêmes. Que de petis Berbères chantent au Ciel avec les anges depuis le mois de juillet à octobre 1878 !

Le personnel de la station avait subi quelques modifications durant cette année. Le P. Viven avait été nommé au poste de Tagmount le 20 novembre 1877, mais avait été rappelé dès le 4 janvier 1878 ; ce peu de temps avait suffi pour faire apprécier son zèle et regretter son départ. Signalons encore l'absence momentanée (27 mai au 25 juillet) du P. Chardron chargé de visiter quelques Séminaires de France pour y susciter des vocations ; enfin le départ du P. Jullien (23 septembre) désigné comme supérieur des Ouadhias.

A l'issue de la retraite, la station fut composée des Pères Chardron, Castex et Royer.

Le Supérieur fit bientôt une constatation qui l'effraya. La maison tout entière, bâtiments, anciens et nouveaux, menaçait ruine ; aux jours d'orage, on devait s'abriter sous un parapluie dans l'intérieur, les tuiles laissant passer l'eau ; dans les murs les crevasses étaient si larges que le vent y passait tout à l'aise. Le P. Chardron n'était même pas sans crainte sur la solidité de l'édifice. Il réclama donc des secours pour commencer des réparations, s'offrant, s'il fallait, de prendre le bâton de quêteur.

L'école, malgré l'épidémie de variole augmentait de jour en jour, le Père demanda le renfort d'un confrère.

Les Supérieurs Majeurs firent droit à ces justes réclamations. D'abord le 21 février 1879, le P. Royer partit en quête ; ensuite la station des Arifs ayant

été supprimée et les missionnaires qui la composaient répartis dans les postes de Kabylie, le P. Macherel vint à Tagmount le 8 avril.

Quittant un instant ses chers malades, le P. Castex se rendit en France à la fin de juillet ; il y était appelé pour raisons de famille mais profita de son séjour au pays pour y solliciter quelques secours. Mais, plus charitable médecin qu'habile quêteur, il recueillit à peine le prix de son voyage, ce qui lui valut des reproches de la part de Mgr Lavigerie.

L'expérience du passé avait instruit à leurs dépens les missionnaires. Que d'argent dépensé à réparer d'irréparables masures, que d'argent perdu à bâtir à bon marché ! Cette fois, ils résolurent d'élever une maison sur un terrain propice et avec des matériaux de bonne qualité. Il y avait non loin de leur habitation, un fort bel emplacement, appartenant à Saïd ou Bou-Zid et à ses frères. Le R.P. Deguerry consulté approuva le choix du terrain et donna l'ordre de s'en rendre acquérir, mais un achat en Kabylie n'est pas chose aisée, ceux qui y ont vécu, savent à quoi s'en tenir.

Il fallait au moins 20.000 frs pour l'emplacement et la bâtisse. Le P. Chardron accepta la lourde tâche de quêteur, mais il demanda comme récompense de voir ratifié par les Supérieurs Majeurs le plan de la nouvelle maison. Il partit le 10 décembre ; le P. Royer devait le remplacer comme Supérieur durant son absence.

Il allait sans tarder expérimenter le mot connu : *honores sunt onera* !

Il fallait tout d'abord se hâter, car l'ancienne demeure devenait chaque jour plus inhabitable ; dans la crainte d'un accident on avait dû même étayer la poutre du réfectoire et de la cuisine.

Les premières tentatives d'achat échouèrent ; le prix demandé était exorbitant. En attendant que le vendeur devienne plus raisonnable, le P. Royer chercha une bonne carrière pour l'extraction des pierres ; les gens de Tagmount s'étant montrés exigeants dans leur salaire, le missionnaire embaucha des ouvriers des Ouadhias, ce qui faillit causer une révolution ; mais ce n'était là que le commencement des ennuis : « *initia dolorum* ! »

**« J'achète, écrit le Père à la date du 28 février 1880, le sable et la chaux au double décalitre, la pierre au mètre cube, les briques au cent, l'eau à la cruche de sorte que depuis 8 heures du matin à 6 heures du soir, je n'ai pas un instant à moi. »**

Cependant les pourparlers pour l'achat du terrain, qui disaient les vendeurs n'avaient pas pu aboutir, sous prétexte que le frère de Saïd était à la Mecque, furent repris au retour de celui-ci, mais elles n'aboutirent pas davantage. Pour donner le change, les Pères commencèrent des fondations près de l'ancienne maison, ce que voyant les membres de la famille Bou-Zid comprirent qu'ils n'avaient rien à gagner à se montrer entêtés. Enfin le 15 mars tous les propriétaires tombèrent d'accord pour la somme de

2000 frs. Le P. Royer donna des arrhes et prit immédiatement possession du terrain. L'acte de la vente devait être passé quelques jours après, à l'arrivée du notaire de Dellys. Mais les vendeurs pensant avoir fait un mauvais marché firent surgir des difficultés. Un des six propriétaires prétendit n'avoir pas consenti au marché. On le calma. Deux autres refusèrent alors de vendre sous prétexte qu'ils avaient droit au tiers de la somme. Finalement le notaire ne put rédiger l'acte.

Bien embarrassés étaient les missionnaires, car aussitôt les arrhes données, ils s'étaient mis à creuser les fondations et à commencer de bâtir. Falloit-il donc abandonner ce bel emplacement ? Arrêter les travaux et de plus payer des indemnités pour la récolte qui se trouvait perdue et les aires démolies par les tranchées des fondations ?

Le P. Royer fut réduit à passer l'acte de vente avec 5 des propriétaires et donner 665 frs au sixième (27 mars).

Pour réaliser quelques bénéfices, les missionnaires voulurent fabriquer eux-mêmes quelques matériaux, mais l'échec fut complet.

**« Nous avons fait, écrit le P. Royer une piteuse spéculation en voulant fabriquer nous-mêmes de la chaux. Après 15 jours de peines, nous n'avons pu recueillir un double décalitre. Une première fois le four s'est écroulé avec un homme dedans qui ne s'est fait heureusement aucun mal, une deuxième fois après cinq jours de feu mal conduit, on s'est aperçu que la chaleur se perdait et que rien ne cuisait. A la fin, j'ai fini par décider les chauffourniers kabyles à nous tirer d'embarras et nous avons quitté le chantier bien convaincus de la vérité du proverbe : A chacun son métier... »**

Le P. Chardron revint en août (le 12) mais fatigué de ses longues et pénibles pérégrinations ; il laissa au P. Royer, secondé par le zèle infatigable du P. Macherel la direction des bâtisses. Il trouva qu'on avait bien travaillé durant son absence, la charpente de la toiture était posée ; quand on partit pour la retraite (13 septembre), le clocher et sa coupole surmontée de la croix étaient achevés et les deux cloches avaient déjà fait entendre leur joyeux carillon.

Durant les travaux de construction, l'école avait peu souffert et progressait même en nombre. On craignait toutefois un instant. Dans les premiers jours de janvier 1880, le Président Si Abdallah ayant été changé, on pouvait redouter que les gens de son sof n'envoyassent plus leurs enfants en classe ; il n'en fut heureusement rien et le nouveau Président vint même des Beni-Khalfoun, sa résidence, faire visite aux Pères.

Le Sous-Préfet de Tizi-Ouzou était également nouveau, mais il continua avec les Pères les bonnes relations de son prédécesseur ; il s'intéressa au succès de l'école et vint à Tougmout. Ce fut dans une de ses visites qu'il émit une opinion fort sage et dont peut-être q.q. missionnaires n'ont pas compris l'importance.

Il nous a demandé, écrit le P. Royer (2 janvier 1880), si nous enseignons l'arabe à nos élèves et sur notre réponse affirmative, il nous a dit que le Gouvernement avait eu grand tort autrefois d'imposer l'étude de cette langue aux Kabyles en se servant de l'arabe avec eux. Il a ajouté que pour rapprocher les Kabyles de la France, il fallait les éloigner absolument de tout ce qui sentait l'arabe.

En septembre, le poste de Tagmount perdit l'un de ses membres : le P. Royer qui toute l'année avait été sur la brèche, ne revint pas en Kabylie : il fut nommé à R'at dans le Sahara.

Au retour de la retraite, la rentrée des classes ne put avoir lieu car on démolissait l'ancienne maison et on aménageait la nouvelle. Enfin on allait aux premiers jours de novembre bénir le local quand le P. Chardron fut tout à coup atteint d'une fièvre violente qui le força à entrer à l'hôpital du Fort. On attendit sa guérison. Enfin le 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception, en présence de M. le Curé de Tizi-Ouzou, du R.P. Charbonnier et de presque tous les confrères de Kabylie, on fit la bénédiction solennelle des nouveaux bâtiments.

A quelques jours de là, eut lieu la rentrée de l'école. 40 élèves se présentèrent. Tout semblait donc promettre une excellente année, quand un violent orage éclata sur la Mission de Kabylie.

Et voici les causes.

Les Pères Jésuites des Beni-Yenni avaient envoyé en 1878 et (sic) du consentement de leur père, grand marabout du pays, ses deux fils Si Ali et Si Taïeb, à la Trappe de Staouéli pour y gagner quelque argent. Les bons religieux, malgré les observations réitérées des Jésuites, conférèrent le baptême aux deux jeunes gens.

En 1880, à l'occasion de la fête du mouton (grande fête musulmane) le marabout manda de Staouéli ses fils pour leur faire passer quelques jours au village. Si Ali et son frère revirent leurs camarades et produisirent sur les gens du pays la plus excellente impression. Un jeune Kabyle de 18 ans environ, orphelin de père et nommé Boujemââ, leur fit demander s'il ne pourrait pas les accompagner à leur retour à Staouéli. Il n'y a, à cela, aucune difficulté, répondirent-ils, pourvu toutefois que tu obtiennes la permission de ta mère.

L'enfant la demanda aussitôt et l'obtint sans peine. Sa mère le laissait libre de rester à la Trappe pendant 5 ans. Le voilà donc en route avec ses deux amis. Mais à peine était-il parti, que deux de ses oncles, gens fanatiques, allèrent trouver l'Administrateur du Fort en accusant les Jésuites d'avoir volé leur neveu. Pendant ce temps la mère de Boujemââ, accourut à la mission, affirmant au Frère Janin qu'elle avait donné à son fils toute permission et le priant de faire tout son possible pour qu'on ne le fasse pas re-

venir. N'osant aller trouver l'Administrateur elle-même, elle pria le Frère de lui écrire pour le suppléer de laisser son fils agir selon son désir, car elle lui avait donné la permission de partir.

L'Administrateur renvoya les deux accusateurs en leur disant de se présenter devant lui avec la mère de l'enfant.

La nuit entière se passa en disputes ; les deux fanatiques menacèrent la pauvre femme de lui rendre la vie insupportable si elle ne disait pas que son fils était parti sans son consentement. La malheureuse finit par céder à la peur et le lendemain affirma à l'Administrateur que Boujemââ l'avait quitté sans autorisation. Sur cette déclaration calomnieuse M. (...) écrivit au S. Préfet de Tizi-Ouzou. Le parquet ayant été informé, le Juge d'Instruction, très bon chrétien, interrogea les 3 enfants qu'on avait arrêtés à mi-chemin d'Alger. Si Ali et Si Taïreb déposèrent qu'avant de partir, ils avaient demandé à Boujemââ s'il était autorisé à les accompagner à Staouéli et que celui-ci avait répondu affirmativement : Boujemââ confirma ce témoignage en ajoutant que les Jésuites ne lui avaient jamais dit du mot des Pères Trappistes et que lui-même ne leur en avait jamais parlé.

Le R. P. Rougier, Supérieur de la station des Beni-Yenni, et le Frère Janin reçurent une invitation à se présenter le mercredi 24 novembre 1880, devant le Tribunal de Tizi-Ouzou. Deux jours avant l'affaire, les oncles de Boujemââ accoururent pour faire la leçon à leur neveu. Ta mère, lui dirent-ils, a nié devant l'Administrateur du Fort, t'avoir donné la permission de partir ; si tu dis le contraire au juge, elle va être jetée en prison et tu ne la reverras plus jamais !

A une seconde interrogation, les deux fils du marabout, confirmèrent leurs premiers dires ; Boujemââ lui nia effrontément sa précédente déposition, mais confronté avec le Frère Janin, il balbutia, se troubla et ne sut plus que répondre. Le P. Rougier, interrogé sur sa remise d'un billet à l'enfant pour les Trappistes, répondit qu'il était assuré du consentement de la mère, qu'il trouvait tout naturel que Boujemââ, apprenant que ses deux camarades avaient envoyé plus de 300 frs à leur père, voulût les suivre pour gagner à son tour quelque argent ; il ajouta enfin qu'il avait vu avec joie l'enfant quitter la Kabylie, abandonner ainsi une bande de voleurs à laquelle il s'était affilié et mettre un terme à des expéditions nocturnes qui lui avaient valu tout récemment un coup de feu dans la poitrine.

En achevant sa déposition, le Supérieur des Beni-Yenni n'eut pas de peine à faire comprendre que s'il avait voulu voler Boujemââ, il ne l'aurait pas envoyé travailler à Staouéli parmi des centaines de Kabyles et que vraiment il aurait fait plus de mystère de son départ.

Le père de Si Ali et de Si Taïeb leur ayant demandé devant le Tribunal s'ils étaient chrétiens, ils répondirent courageusement que oui, ce qui exas-

péra le marabout contre le Frère Janin, qu'il accusa d'avoir fait changer de religion à ses fils.

Le Juge d'instruction annonça aux Jésuites, qu'il leur fallait s'attendre à voir leurs écoles fermées et les journaux hostiles les attaquer eux-mêmes avec violence. Sans doute, il y avait à espérer une ordonnance de non-lieu, mais les Pères Jésuites crurent que la situation qui allait leur être faite serait intolérable ; ils annoncèrent donc à Duserre, coadjuteur d'Alger, qu'ils allaient quitter la Kabylie. Ils prévinrent en même temps par télégramme de leur décision Mgr Lavignerie qui se trouvait alors à Tunis.

A cette annonce, le Fondateur fut en proie à de vives alarmes. Sur-le-champ, il écrivit (7 décembre) une longue lettre au Conseil de la Société en priant les membres de se réunir pour aviser à la situation.

Certes, la situation était grave, très grave ; Monseigneur ne le cachait pas dans sa lettre et il y estimait que les écoles des Pères Blancs se trouvaient aussi menacées que les établissements des Jésuites. La cause des Jésuites était celle de ses missionnaires, leur faute la leur, leurs ennemis les mêmes, les mêmes accusations pouvaient être à tort ou à raison dirigées contre les Supérieurs de Tagmount et des Ouadhias qui avaient envoyé de jeunes Kabyles à St-Laurent d'Olt.

Il se trouvait, ainsi qu'il l'avoue lui-même, dans une extrême perplexité. Quitter la Kabylie, ne serait-ce pas céder à des pensées de crainte excessive, ne serait-ce pas donner le droit aux missionnaires de dire qu'après les sacrifices faits par eux on ne pouvait pas leur enlever ainsi le résultat acquis de leurs travaux et les espérances qu'ils fondaient pour l'avenir. Quitter la Kabylie, même temporairement, ne serait-ce pas donner à toutes les œuvres de la mission une sorte de caractère d'instabilité et d'inconstance ?

Mais rester en Kabylie quand même et tenir tête à l'orage, le pouvait-on ? Les Supérieurs avaient-ils le droit de laisser leurs confrères s'exposer au péril de passer un Cours d'Assises et d'exposer la religion aux clameurs abominables de la presse ?

A l'objection qu'on pouvait poser : si les missionnaires quittent la Kabylie que fera-t-on de ce nombreux personnel, il répond : l'Equateur, le Soudan, St-Louis de Carthage et Malte réclament des sujets. La seconde objection est plus sérieuse. Comment avouer au public le motif pour lequel on se retire de la Kabylie ? Monseigneur pense qu'en publiant le Décret qu'il vient de recevoir de la Propagande et qui lui confie pour l'avenir tout l'intérieur de l'Afrique Equatoriale, les catholiques ne seraient point surpris qu'on abandonne la Kabylie qui, à l'heure présente, offre moins de chances de succès immédiat, pour porter tous les efforts vers les missions nouvelles du centre africain.

En terminant sa lettre, le Fondateur recommandait à chaque membre du Conseil d'en prendre connaissance à tête reposée, puis de la lire publiquement en séance et enfin de mander à Maison-Carrée tous les Supérieurs de Kabylie, afin de prendre leur avis dans une question qui intéressait l'existence même de leurs stations. Les membres du Conseil, à l'unanimité, décidèrent le maintien de la mission de Kabylie et chargèrent l'un d'entre eux d'aller aussitôt dans les divers postes pour demander par écrit, non seulement l'avis des Supérieurs, mais encore de chacun des missionnaires. Il devait en outre faire, avec le plus de prudence possible, régulariser la situation des jeunes gens envoyés en France.

Au conseil du 22 décembre, le R.P. Bridoux de retour de Kabylie apporta les réponses des confrères. Toutes à l'exception d'une seule (donnée par un Père qui peu d'années après quitta la Société) affirmaient la volonté de rester au poste. Les missionnaires s'y disaient prêts à souffrir tout ce qui pouvait arriver.

Ces résolutions furent communiquées à Mgr Lavigerie et ratifiées par lui.

On resterait donc en Kabylie.

Cette bonne nouvelle arriva aux confrères comme la réponse même du Bon Dieu et les remplit de joie et d'une nouvelle ardeur.

Tous avaient promis de tenir tête à l'orage et voici que l'orage éclatait brusquement. Les missionnaires avaient été chargés par les R.P. Bridoux de se procurer une pièce écrite dans laquelle les parents des enfants envoyés à St-Laurent d'Olt donneraient l'autorisation des les garder en France pour les instruire. Ils se mirent aussitôt en campagne. Pour décider plus facilement les parents, le P. Chardon crut pouvoir dire à chacun d'eux en leur remettant une chéchia et un foulard : « Votre fils vous envoie cela, en vous priant de lui permettre de continuer ses études en France. » Tous acceptèrent le cadeau et accédèrent à la prière de leurs enfants, excepté une femme d'Ibahalal (Beni-Irdjen) qui réclama son fils Bou-Beker. On se réjouissait donc du succès obtenu quand dans les derniers jours de décembre M. Gazaniol, curé de Tizi-Ouzou, écrivit au P. Chardon, que l'Administrateur avait reçu une plainte contre lui. Un certain Saïd ou Amar des Aït Khalfoun prétendait qu'ayant demandé à revoir son jeune frère Ali envoyé en France on le lui avait permis, mais qu'on n'avait pas donné suite à cette promesse.

Que s'était-il donc passé, et pourquoi ce Saïd, après avoir donné tout récemment la permission aux missionnaires de garder son frère à St-Laurent, portait-il une plainte aujourd'hui contre eux ? Le voici.

En revenant à son village, Saïd avait rencontré le Président et lui avait montré la chéchia et le foulard. J'ai donné à mon frère Ali, ajouta-t-il, l'autorisation de rester en France tant qu'il voudrait, et c'est Si Hassen qui a écrit cette permission. A ces mots, le Président lui dit d'un ton furieux :

Comment, tu oses te faire écrire une lettre par mon ennemi ! Si Hassen n'avait pas le droit de te la donner. Va chez l'Administrateur et dis-lui que les marabouts de Tagmount ont enlevé ton frère et refusent de te le rendre.

Saïd effrayé, se rendit donc à Tizi-Ouzou et déposa sa plainte. L'Administrateur, M. de Calavon calma le plaignant en lui assurant que dans huit jours son frère lui serait rendu. Il pria en même temps M. le Curé d'informer le P. Chardon de venir le trouver avec toutes les pièces relatives à Ali afin d'arrêter aussitôt l'affaire et de donner une punition exemplaire au dénonciateur ; mais quand le Père se présenta, l'Administrateur qui avait, sans doute dans l'intervalle, reçu d'Alger des instructions, refusa de le recevoir, lui et ses témoins, lui faisant dire qu'il se contenterait de mettre le plaignant en contradiction avec lui-même mais qu'il ne pourrait le punir, qu'il informerait après l'interrogatoire si l'enfant devait ou non revenir de France.

La plainte n'était pas encore sortie des bureaux de l'Administrateur ; par suite le Procureur de la République était sensé ignorer l'affaire. Ce magistrat la connaissait pourtant et comme il était favorablement disposé à l'égard des missionnaires, il leur fit donner par l'intermédiaire de M. Gazmiol, de précieux conseils. Il faut, dit-il que les Pères fassent revenir immédiatement l'enfant, car la pièce qu'ils ont entre les mains n'a aucune valeur légale ; tout au plus elle peut prouver leur bonne foi et le mauvais vouloir du plaignant. Quoique ce dernier agisse avec déloyauté, on ne peut lui refuser son frère ; en le réclamant, il use de son droit de tuteur. Comme il n'a soulevé probablement l'affaire que pour obtenir de l'argent, il sera tout surpris de voir arriver l'enfant et fort embarrassé d'avoir à le nourrir ; la plainte à l'arrivée d'Ali sera alors sans objet et l'insuccès de Saïd découragera ceux qui seraient tenté de l'imiter à l'avenir.

Ces conseils dictés et par la bienveillance et par la connaissance de la loi, furent suivis. Il n'y avait d'ailleurs plus d'hésitation possible ; l'Administrateur se voyait contraint d'exiger l'enfant ou en cas de refus de transmettre l'affaire au Tribunal et le Procureur déjà menacé par la presse aurait dû sans retard instruire le procès, ce qui donnerait lieu à beaucoup de bruit.

Ali arriva donc à Tizi-Ouzou le 13 janvier 1881 et fut remis par le P. Chardon entre les mains de l'Administrateur qui pria le missionnaire d'emmener l'enfant à Tagmount. Il manda le lendemain à son bureau Saïd ou Amar et le mit dans l'alternative ou de laisser son frère chez les Pères ou de le garder chez lui, mais alors de le bien nourrir et de le traiter convenablement.

Ali se redit aux Aït Khalfoun, vit son frère mais refusa de rester avec lui.

Cette affaire venait à peine de se terminer, grâce à Dieu heureusement, quand en éclata une autre.

Poussée par un indigène, ennemi des missionnaires, la mère d'un des enfants qui avaient été envoyés à St-Laurent, Adrien Idir, menaçait le P. Chardron de déposer une plainte contre lui, s'il ne faisait immédiatement revenir son fils.

Comprenant que bientôt toutes les familles allaient exiger l'une après l'autre le rappel de leurs enfants, le Père crut de son devoir de demander le retour immédiat en Kabylie de tous les jeunes Kabyles qui se trouvaient à St-Laurent.

La sagesse d'une pareille mesure était évidente. Ses Supérieurs Majeurs donnèrent des ordres et le 26 janvier, 10 écoliers arrivèrent de France conduits par le P. Duval. Après quelques jours de repos on les conduisit dans leurs familles qui furent émerveillées de leur air de santé et de leur bonne grâce. La mère de l'un d'eux croyait que son fils était mort depuis longtemps ; on juge des démonstrations de joie de cette pauvre femme.

Mais la nouvelle, bientôt connue partout en Kabylie, du départ des Pères Jésuites et de la fermeture de leurs écoles, allait créer des difficultés au retour des jeunes écoliers.

Un jour (7 mars) la grande sœur et le beau-père d'un enfant venu de France, Lucien Bou-Beker, arrivèrent à Tagmount. « Je viens, dit l'homme, chercher le fils de ma femme. On a dit à sa mère qu'il n'était plus ici, alors celle-ci m'a fait jurer que si en effet, je ne le trouvais plus chez vous, de faire marcher la poste, de "frapper" le télégraphe, de dépenser, s'il fallait 10, 15 douros pour le faire revenir de l'endroit où il serait. »

J'écoutai, raconte le P. Chardron, toute l'histoire du Kabyle et me contentai de lui dire :

**« Ton fils est ici et je vais te l'amener. » L'enfant arrive en effet et passe plusieurs heures avec ses parents. Au bout de ce temps, l'homme en question m'apprend que la mère de Lucien, étant malade, elle aimerait bien voir son fils rester deux jours près d'elle. La permission fut accordée. « Je te remercie, ajoute le Kabyle, vous êtes bons, mais vois-tu, les marabouts roumis du Fort de Djemaa-Saharidj et des Beni-Yenni ont été chassés par le Baylek, parce qu'ils voulaient voler des enfants et j'avais peur de vous autres. »**

L'enfant partit et le beau-père promit de le renvoyer après quelques jours. Mais ne le voyant pas revenir, le P. Castex partit le chercher. A la vue du Père, les deux sœurs de Bou-Beker, courent à l'école de Tamazirt où se trouvait leur frère et réclament, avec grand tapage, de l'instituteur du Gouvernement un billet constatant que leur mère ne voulait plus laisser retourner son fils chez les Pères Blancs.

Pendant que tout ceci avait lieu, les autres élèves de St-Laurent suivaient les cours qu'on leur faisait à Tagmount. Les Pères furent unanimes à dire

qu'ils éprouvèrent une réelle satisfaction de leur docilité, de leur amour du travail et de leur piété.

Il y avait un mois et demi que cela durait ; il fallait à la fin prendre une décision ; ces enfants ne pouvaient pas indéfiniment rester à Tagmount. Le P. Chardron annoncera donc le 14 mars que chacun d'eux devait se rendre dans sa famille afin de décider un de leurs parents à les accompagner à Alger pour attester devant notaire qu'ils leur donnaient la permission de poursuivre leurs études chez les Pères dans le lieu que ceux-ci détermineraient. Le Supérieur ajouta qu'il leur était inutile de rentrer à Tagmount sans leur mère ou leur tuteur, qu'on ne les recevrait pas.

Quelques parents se décidèrent, mais les autres furent irréductibles. Volontiers ils auraient laissé leurs enfants à Tagmount mais ils ne voulaient plus entendre parler de la France, ni même d'Alger.

Le P. Duval qui avait amené 10 enfants le 26 janvier, n'en ramena que 6 le 15 mars et encore l'un d'eux était une recrue : Aomar, frère d'Optat. C'étaient : Haggan (Joseph), Idir (Adrien), Mohand Akly (Optat), Mohand Arab (Charles) et Mahmed (Eugène). Le P. Chardron alla aussitôt à Maison-Carrée pour demander la ligne de conduite à tenir relativement aux écoliers qui restaient en Kabylie. Il rapporta la réponse des supérieurs. Les enfants pourraient être employés comme cuisiniers dans les postes ; on leur donnerait 5 frs par mois. Trois d'entre eux acceptèrent la proposition. Ali (Laurent) resta à Tagmount, Ramdan (Gabriel) alla aux Ouadhias et Bouanouche (Onésime) aux Beni-Ismaïl. Mais l'année n'était pas écoulée qu'ils allèrent rejoindre leurs camarades en France. Trois restèrent définitivement en Kabylie. Salem (Cyprien) entra à l'école gouvernementale de Tamazirt ainsi que Bou-Beker (Lucien), Rabah (Léon) revint chez les Pères comme pensionnaire en novembre 1882.

Cette affaire qui sans le secours de Dieu aurait pu devenir inquiétante pour la mission de Kabylie était terminée. Le P. Chardron reçut alors l'ordre de partir en quête ; il quitta Tagmount le 19 mars. Le P. Jullien devait durant son absence remplir les fonctions de supérieur, tout en restant à la tête du poste des Ouadhias.

Les missionnaires se remettaient peu à peu de la secousse des premiers mois de l'année, quand en juillet, une panique éclata subitement. Ils reçurent une lettre du R.P. Charbonnier leur apprenant qu'une insurrection semblait se préparer et qu'ils se tinssent prêts à quitter le pays au premier signal.

Les Pères allèrent prudemment aux informations. Le 8 août, le P. Jullien écrivit à Maison-Carrée... « Le calme le plus complet règne dans nos montagnes. Les Kabyles se préoccupaient beaucoup plus de l'expédition de Tunisie que de l'insurrection du Sud et encore c'était plutôt par crainte d'avoir une guerre que par désir d'y participer. Un indigène le disait en effet ces

jours derniers, qu'à moins d'y être obligés par la force, les Kabyles ne se révolteraient pas. Tant qu'à être gouvernés, aux Arabes ou aux étrangers rousis, ils préféreraient encore les Français. Je ne sais pas jusqu'à quel point il faut ajouter foi à ces dires ; dans tous les cas, rien ne fait prévoir ici un prochain soulèvement. »

Le P. Chardron revint à Tagmount en septembre, mais seulement pour chercher ses malles ; il était nommé à l'Ecole Apostolique de Malte.

### **5. Supérieurat du Père Moles**

Le 28 septembre 1881 arriva le P. Moles comme Supérieur. Sa première impression fut des plus favorables. « Que de changements, écrit-il le jour même de son arrivée, depuis que je n'avais pas vu cette station. Nous avons maintenant une maison vaste et commode, une chapelle magnifique et de fort belles salles de classe. »

La rentrée des classes fut consolante et l'on se mit aux œuvres d'apostolat avec courage et prudence, car depuis le départ des Pères Jésuites, la situation est devenue plus délicate à l'égard des autorités françaises. Il y avait à ce moment à Fort-National un homme ennemi dont il fallait se défier ; c'était M. Sabatier, Administrateur de la Commune Mixte. Ce Monsieur, vint en novembre visiter les missionnaires de Tagmount.

**« Son but, écrit le P. Moles, en venant chez nous, était de trouver des enfants qui connussent un peu le français afin de pouvoir les placer dans son école de Tamazirt. Cette école doit être, dans sa pensée, une pépinière d'instituteurs qu'il placera ensuite dans les tribus kabyles ; il a emmené avec lui un de nos élèves. »**

Et le Père ajoute :

**« M. l'Administrateur s'est montré très affable ; il nous a causé longuement sur la manière d'instruire rapidement les Kabyles ; il compose même dans ce but une méthode qu'il a promis de nous envoyer pour en faire l'essai. »**

Malgré les charges du supérieurat et les fatigues de la classe, le nouveau Supérieur se mit avec ardeur à la préparation du Brevet de Capacité pour l'Enseignement primaire. Son dévouement fut récompensé. Le 16 mars 1882, il fut reçu à Alger. Encouragé par le succès de supérieur, le P. Machel se décida à préparer aussi ses examens, de concert avec le P. Bouillon envoyé de St-Laurent d'Olt à Tagmount au mois d'avril. En juillet les deux confrères se présentèrent à Alger, seul, cette fois, le P. Bouillon réussit.

Non contents d'obtenir pour eux le droit d'enseigner, les Pères songèrent à préparer quelques-uns de leurs grands élèves au Certificat d'études. Le Petit Séminaire africain de St-Laurent d'Olt ayant été transféré à Malte, Joseph Haggan et Adrien Idir n'y suivirent pas leurs jeunes camarades mais vinrent continuer leur études en Kabylie, et comme ils étaient tous deux de la

tribu des Beni-Aïssi, ils préférèrent le poste même, où s'était écoulé leur enfance.

Grâce aux leçons qu'on ne leur ménagea pas, grâce aussi à leur esprit de travail ils obtinrent leur Certificat (juin 1883) et furent employés comme moniteurs : Haggan à Tagmount, Idir à Ouazzen avec un traitement de 200 frs par an.

A la retraite de 1882, le P. Macherel n'était pas revenu ; l'ouvrage ne manquait pas pour tant ; on se multiplia et l'on compta sur le secours du Ciel.

Le diaire de Tagmount relate pour l'année 1883 quelques faits, que nous allons citer pour donner l'idée de la physionomie du poste durant ce temps.

En janvier et dans le mois suivant, on reçut comme pensionnaires deux enfants français. Cette mesure devait amener dans la suite, comme nous le verront plus bas, pour le poste et pour le P. Moller une série d'ennuis et de désastres.

Au mois de mars, les colons de Djemaa-Saharidj et des environs ayant écrit à Maison-Carrée pour demander à ce qu'on leur envoyât un missionnaire qui se mît à leur disposition pour les fêtes de Pâques ; le P. Moles fut chargé d'aller leur faciliter le devoir pascal.

Je ne parle pas des invitations adressées aux Pères par M. le Curé de Tizi-Ouzou. Difficilement on pouvait refuser de le remplacer dans le ministère paroissial ; il n'en pas moins vrai que ces courses multipliées entre Tagmount et Tizi-Ouzou faisaient perdre beaucoup de temps et nuisaient à la régularité du poste.

Au mois d'août, le P. Moles fut chargé par les Supérieurs Majeurs de mettre en état d'être habitée prochainement, l'ancienne station des Pères Jésuites des Beni-Yenni qui avait été acquise par notre Société.

Le poste de Tagmount perdit encore un Père aux nominations de la retraite annuelle : le personnel se composa des Pères Moles, Castex et du Frère Frédéric.

Le R.P. Bridoux étant venu au mois de février visiter les postes de Kabylie fut émerveillé des progrès accomplis. Dans le Conseil du 5 de ce mois, il fit part au Supérieur Général et aux Assistants de l'impression qu'il rapportait. Bon nombre d'enfants, notamment à Tagmount avaient demandé à être instruits de la religion chrétienne et obtenir pour cela la permission de leurs parents. Les membres du Conseil prirent la résolution d'exposer les faits au Fondateur et de lui demander de tracer aux missionnaires la ligne de conduite qu'ils devaient suivre à l'égard de ces catéchismes. Mgr Lavigerie répondit une longue lettre. Elle mérite d'être citée en entier. Il parle tout d'abord d'un jeune catéchumène des Arifs :

« Pour le cas particulier d'Ali qui est allé se faire instruire en France et s'est marié en revenant avec une chrétienne, il n'y a aucune difficulté à ce qu'il soit baptisé, mais secrètement et par le curé de la paroisse voisine et non par un missionnaire de Kabylie. Quant à vos stations mêmes, mon impression est toujours qu'il y aura péril d'apostasie tant que les circonstances actuelles dureront, ou que les conversions ne se feront pas à la fois en grand nombre. Je suis donc, pour ce motif, absolument opposé aux baptêmes isolés, à moins que les Kabyles ne quittent leur pays pour venir résider dans un milieu chrétien et qu'ils n'aient des moyens d'existence absolument assurés par eux-mêmes, sans cela ce sera une réédition des enfants coureurs qui sont devenus la honte et la désolation de la mission.

Il faut en outre bien remarquer qu'en Kabylie, il existe partout deux *sofs* et qu'il est particulièrement à craindre ou que les individus appartenant au *sof* le mieux disposé pour les Pères n'aient des arrière-pensées d'intérêts matériels ou politiques que l'on ne pourra ensuite satisfaire, ou que les membres du *sof* opposé ne se fassent les dénonciateurs des Pères auprès des Administrateurs actuels, dont quelques-uns, comme celui de Fort-National, sont des plus mal disposés. Enfin, en thèse générale, ce qu'il y a de plus sage à faire en ce moment où la tempête contre l'Eglise semble se rapprocher de plus en plus, c'est de faire les morts et ne pas se jeter dans les aventures et les imprudences comme d'autres l'ont fait.

Pour toutes ces raisons, je décide nettement que rien ne doit être changé à ce qui s'est fait jusqu'ici en attendant ma première venue à Alger, où je me réserve de tout examiner de plus près. Du reste, il faut entretenir soigneusement la bonne volonté des adultes qui demandent le baptême, leur expliquer les effets du baptême de désir : on peut même les admettre au catéchuménat formel, mais rien de plus, sauf à l'article de la mort, parce que là la persévérance est assurée. »

On s'inclina devant la décision du Fondateur et l'on pria avec une foi plus grande encore pour bâtir l'heure de l'Évangile.

L'année s'écoula dans les labeurs de l'apostolat par l'école et le soin des malades. En juillet, le P. Moles fatigué dut entrer à l'hôpital militaire du Dey, mais il était rétabli pour la rentrée d'après la retraite. Le Frère Clément venait avec lui pour remplacer le Frère Frédéric.

Les missionnaires constataient une amélioration chaque jour plus sensible dans les dispositions des Kabyles à leur égard.

« Témoins assidus, je dirais plus, observateurs minutieux de toutes nos démarches, écrit un confrère, comme ils étaient l'objet de toutes nos œuvres de charité, les Kabyles ont compris que nous avons réellement la vérité en partage. Tout d'abord, ils furent surpris de cette sorte d'obstination que nous mettions à vouloir leur être utiles ; ils ne comprenaient pas et ils croyaient encore moins que ce zèle pût être de quelque durée... A la fin leur froideur n'ayant pu vaincre notre générosité, ils se sont vus contraints d'avouer que nous leur sommes supérieurs et que nous valons mieux que leurs propres marabouts. »

Un changement plus profond s'opérait visiblement chez les écoliers. Ils manifestaient un désir plus prononcé de s'instruire, comprenant mieux que par le passé l'importance de l'instruction ; de là, assiduité plus grande à venir en classe, application plus soutenue à l'étude et une réelle émulation entre élèves du même cours.

Si sensible que fût le changement des enfants kabyles relativement à l'étude, plus grand encore était-il à l'égard de la religion. Plusieurs d'entre eux demandaient le baptême, assistaient aux offices, récitaient les prières, servaient la messe et tout cela avec une dévotion qu'on chercherait parfois en vain chez les petits chrétiens d'Europe. A côté de ces enfants privilégiés qui ouvraient docilement leurs âmes à la vérité, la masse des écoliers perdaient peu à peu la foi aux croyances superstitieuses et aux pratiques de l'Islam. Je dis peu à peu car certains préjugés étaient ancrés si profondément dans les esprits qu'il fallut plusieurs années pour les déraciner complètement.

**« A l'occasion, de la fête kabyle, nommé Taâchouri, nous avons été obligés durant deux jours, relate le diaire de Tagmount, de donner congé aux enfants de la classe car ils sont persuadés que la main leur tremblerait, si ce jour-là, ils faisaient le moindre travail. Une année pour réagir contre cette ridicule croyance, nous avons voulu faire de la classe à la Taâchouri ; les enfants ont consenti volontiers à lire, mais quand est venu le moment d'écrire, il y a eu rébellion complète, la crainte de voir sa main trembler l'a emporté sur le devoir de l'obéissance. »**

Au mois d'avril 1885, le poste reçut avec tout le respect filial qui leur était dû N.N. S.S. Livinhac et Charbonnier. Le premier revenait voir ces montagnes de Kabylie qu'il avait habitées jadis et le second faire ses adieux aux confrères avant de partir pour sa mission du Tanganika.

Au mois de juin de cette même année eurent lieu à Fort-National les examens du Certificat d'études. Les succès des élèves des Pères Blancs furent complets et un membre de la Commission félicita les missionnaires. Ce succès réfutait net une accusation portée contre nos écoles. Après avoir vu la fuite des Pères Jésuites, constatant chaque jour le peu d'appui sympathique que rencontraient les Pères Blancs auprès des autorités françaises, voyant les écoles qu'élevait le Gouvernement dans leurs tribus, les Kabyles se faisant peut-être l'écho d'assertions méchantes, répétaient couramment : « Les élèves qui sortent chez les Pères ne réussiront jamais un certificat. » Après les succès incontestés des derniers examens, on répandit un autre bruit mensonger. C'est vrai, disait-on, les élèves des Pères réussissent aux examens, mais ils n'obtiendront jamais du Gouvernement des places de moniteurs.

Pendant que le P. Molles s'occupait surtout de l'école, le P. Castex parcourait les villages pour y soigner les malades. Que de sueurs ce zélé confrère a répandues le long des sentiers dans ses courses presque quotidiennes !

Que de fatigues endurées sous un soleil de feu ou à travers les neiges, mais que d'âmes de petits enfants sauvées. Nous ne résisterons pas au désir de citer un passage du cahier où chaque jour il consignait ses notes. Jeudi 17 septembre 1885 :

**« Une dernière tournée de remèdes avant de partir pour la retraite, faite ce soir dans les villages de Beni-Arous et de Tizi-Hibel m'a donné l'occasion de revêtir de la robe blanche des néophytes, un petit enfant de six ans environ, gravement atteint d'une maladie de poitrine. Si Dieu l'appelait à lui, pendant notre retraite, je lui demande comme récompense d'intercéder auprès du divin Sauveur pour qu'il verse en abondance sur ma pauvre âme les grâces dont elle a un si grand besoin, pour que je devienne un missionnaire selon son cœur et que, après avoir ouvert, devant l'année qui vient de s'écouler, la porte du Ciel à un si grand nombre de petits anges (une centaine environ), je n'en sois pas moi-même exclu quand l'heure de quitter cette triste vie viendra à sonner pour moi.**

»

Après cette retraite, le personnel fut renforcé d'un confrère, le P. Munnynck et le Frère Clément fut remplacé par le Frère Eloi.

Plusieurs enfants kabyles, pourvus du Certificat d'études primaires ayant manifesté le désir de continuer leur instruction afin de subir les examens du Brevet de Capacité, les missionnaires, trouvant là un moyen de les affermir dans le bien et de perfectionner chez eux l'étude de la religion, s'empressèrent de faire droit à leur demande.

Le Conseil de la Société autorisa donc le P. Moles à ouvrir un internat où seraient admis les enfants de tous les postes de la Kabylie, pourvus de leur Certificat d'études, mais quel ne fut pas l'étonnement des Supérieurs majeurs de recevoir en décembre une lettre du P. Moles portant un en tête avec la mention : Pensionnat de Tagmount-Azzouz. La lettre disait :

**« Nous aurons bientôt au 1<sup>er</sup> jour de l'an 30 enfants français. Le plus grand nombre d'entre eux paieront 30 frs par mois. J'ai fait imprimer un prospectus et un bulletin mensuel. Vous approuverez, je pense, tout cela, parce que les choses se sont faites si vite, que je n'ai pas eu le temps de vous consulter... Si son Eminence venait à apprendre cela, veuillez, je vous prie, lui montrer le bon côté de ce pensionnat, destiné à élever chrétiennement les enfants de des colons... »**

Après cet insinuant exorde, le Supérieur avouait qu'il avait dû faire de grandes dépenses pour l'installation dudit pensionnat et réclamait un secours de 1000 frs.

Comme c'était facile à prévoir, les Supérieurs Majeurs envoyèrent un blâme mérité au P. Moles et refusèrent de lui verser la somme demandée.

Qui donc avait poussé le Père à agir de la sorte ? Nous pensons que M. le Curé de Tizi-Ouzou, l'Abbé Piquemal, y était pour beaucoup et ce sont sans doute ses conseils qui engagèrent le P. Molles à se lancer dans une entreprise

aussi hasardée et qui devait aboutir à un piteux échec et à un désastre pécuniaire.

Pour ne pas mettre la Congrégation dans une fâcheuse posture vis-à-vis du clergé et du public, les Supérieurs laissèrent le Pensionnat Franco-Kabyle fonctionner, d'autant qu'il servit aux jeunes étudiants indigènes revenus de Malte au mois de mai, mais les supérieurs enjoignirent au P. Moles, d'avoir à remettre à leurs familles, les pensionnaires à 20 frs par mois tout en le mettant au défi de s'en tirer pécuniairement même avec ceux qui payaient 30 frs. Il dût renvoyer six enfants ce qui mit l'internat à 26 enfants en y comprenant les 6 indigènes.

En juillet, le pauvre chef d'institution crie famine, mais le R.P. Supérieur Général lui rappelle la promesse faite d'entretenir sa maison avec les bénéfices des pensions et de ne rien demander à la Caisse Générale.

A la retraite de septembre, le P. Moles présenta à son Eminence le Cardinal un mémoire justificatif des ce qu'il avait entrepris dans sa station. Nous citerons en partie ce rapport, car il nous fera connaître l'état des autres œuvres d'apostolat déjà créées et les nouvelles créations proposées par lui pour Tagmount.

**« ... Il n'y a pas beaucoup de fanatisme dans la tribu que nous habitons ; les gens sont pauvres, ils ne voyagent pas et ont souvent besoin de recourir à nous. Ce qui explique la facilité avec laquelle plusieurs parents avaient permis à leurs enfants d'apprendre notre sainte Religion. Nous n'avions pu jusqu'à présent répondre à leurs désirs parce que votre Eminence ne croyait pas encore le moment opportun. Merci au nom de ces pauvres âmes, puisque, grâce à votre permission nous allons pouvoir commencer, en y mettant toute la prudence possible leur instruction chrétienne. Nous avons un grand nombre d'enfants en classe, plus de 150 et nos salles, si vaste qu'elles soient, se trouvent bien petites pour contenir au pareil nombre d'écoliers. L'un de mes confrères a été obligé, cette année, de faire 4 classes par jour pour y suffire. Durant ces deux dernières années, ceux de nos élèves qui se sont présentés au Certificat d'études à Fort-National ont été reçus des premiers. Deux en 1885 et 5 en juillet dernier.**

Nos relations avec les autorités civiles sont excellentes et nous faisons tout ce qui dépend de nous pour le conserver parce que les bons rapports des Kabyles avec nous se règlent sur ceux que nous avons-nous-mêmes avec les Administrateurs.

Nous avons dans notre école des enfants européens, mais leur présence, loin de nous nuire, loin d'être un obstacle à l'œuvre de la conversion des infidèles est au contraire pour nous une sauvegarde contre les soupçons ou les occasions de prosélytisme. La fréquentation de notre école par les enfants français enlève à nos ennemis toute raison de répéter cette calomnie : "Les Pères Blancs ne sont bon à rien, ils exploitent les Kabyles pour vivre ou bien ils font du prosélytisme."

Et puis, les enfants kabyles, écoutant les enseignements religieux que nous donnons aux petits Français chrétiens, apprennent tout naturellement les prières et la doctrine catholique.

Cette introduction d'Européens dans notre école nous a en outre fait beaucoup de bien auprès des indigènes. Jadis ils disaient que nous ne savions pas enseigner, quelques-uns même regardaient comme certain notre prochain départ de Kabylie au moment de l'installation des instituteurs laïcs dans plusieurs tribus. Mais leurs idées là-dessus ont bien changé depuis qu'ils ont vu des Français, frères de ces mêmes Français qui devaient nous faire partir comme les Jésuites, nous confier l'instruction de leurs enfants et payer leur pension, alors qu'ils ont dans leurs villages une école laïque. Nous sommes contents, nous disent-ils maintenant, d'envoyer nos enfants chez vous parce que vous leur apprenez à craindre Dieu, les institutions de tel ou tel endroit n'ont pas de religion. »

Le P. Moles exposait ensuite un plan d'apostolat :

« Vous savez, Eminence que l'on a fondé à Tagmout une sorte d'École Normale pour les jeunes Kabyles qui nous viennent des stations et qui désirent se préparer au Brevet ; nous en avons une quinzaine parmi lesquels se trouvent les enfants revenus de Malte au mois de mai. Mais ces enfants ne pourront tous réussir aux examens, ni trouver des places dans les diverses administrations ; ils ne peuvent non plus toujours rester à la charge de la mission. Que fera-t-on d'eux ? Quel sera leur moyen d'existence ? Pour résoudre ce problème, je ne vois que la création d'une petite École d'Arts et Métiers. L'Académie s'est demandé aussi à quoi l'instruction seule profiterait aux indigènes et en ce moment elle cherche à établir des écoles d'apprentissage. A peu de frais, la mission pourrait faire de même. On commencerait par un métier ou deux, cordonnier et forgeron par exemple. Il me semble qu'une semblable école serait vite très fréquentée et le résultat au point de vue de la conversion serait certains et attirerait moins l'attention de gens ennemis. »

Nous verrons dans la suite de cette histoire que la proposition du P. Moles fut adoptée, au moins partiellement.

Dans cette année 1886 eurent lieu les premiers mariages mixtes de deux jeunes moniteurs originaires de la tribu des Beni-Aïssi.

Au mois de février Adrien Idir épousa la fille de Sidi-Abdallah, marabout, ancien Président, personnage avec lequel nous avons fait connaissance aux débuts de la fondation du poste. Ce fut M. Piquenal, curé de Tizi-Ouzou qui vint présider à la cérémonie religieuse.

Le second mariage ne se fit pas sans difficultés. Le 17 août avait été choisi pour la fête. Les Pères Moles, Jullien et Castex se rendirent donc avec les pensionnaires à Tagmout-Oukerrouch afin d'assister à la noce. La journée se passa selon les usages kabyles, à manger du couscous et à écouter le son du tambour et de la clarinette. Le soir, au moment du départ, quand il s'agit, suivant qu'il était convenu de faire la cérémonie religieuse, il n'y eut pas

possibilité. Il y avait trop de gens dans la maison pour procéder à une telle cérémonie avec prudence et sans éveiller les soupçons ; la jeune fille elle-même n'aurait osé devant tout le monde ni apparaître ni parler. Il fut alors convenu qu'on reviendrait le lendemain.

Mais les mêmes obstacles se présentèrent. Les invités étaient encore là et le père de la fille, devinant un peu pourquoi les Pères revenaient, s'oublia jusqu'à dire qu'il n'avait pas besoin pour ce mariage de marabouts français et que les marabouts kabyles seuls lui suffisaient. Voyant que l'affaire menaçait de se compliquer et de prendre même une mauvaise tournure le P. Moles et le P. Jullien se retirèrent sans rien dire après avoir averti Haggan en secret d'attendre une occasion favorable.

Après une pareille réception équivalente à un refus, le P. Moles, comprenant qu'il ne pouvait retourner lui-même une troisième fois à Tagmount-Oukerrouch, ne trouva rien de mieux que de conférer ses pouvoirs au P. Casteix. Le dimanche suivant ledit Père, après s'être entendu avec Haggan, prit la boîte aux remèdes et sous prétexte de distribuer des médicaments et de soigner les malades, pénétra chez Haggan avec les deux témoins dont il avait eu soin de se faire accompagner, fit appeler la jeune fille et sans difficulté, Dieu aidant, obtint le consentement des deux époux et termina ainsi heureusement ce mariage qui semblait tourner à la tragédie.

Le P. Moles, dans son rapport à son Eminence avait présenté l'œuvre de son collègue français sous l'aspect le plus flatteur mais ce qu'il ne disait pas c'est que les dettes s'accumulaient et s'élevaient déjà à une somme considérable. Les fournisseurs faisaient entendre des réclamations. Au mois de novembre, l'économat lui fut enlevé et il dut partir en quête (janvier 1887) mais ne réussit pas et la Caisse de la Société se vit obligée de payer une notable partie des dettes. Découragé, il demanda alors à quitter l'Œuvre. On n'accéda pas à sa demande, mais après une retraite, il fut renvoyé le 2 mai à Tagmount, laissant toutefois le supériorat au R. P. Provincial. C'était, nous le verrons, une épreuve temporaire.

Durant l'absence du P. Moles, le jeune arabe chrétien Emmanuel était venu à Tagmount pour se préparer au Brevet, sous la direction du P. Munynck, et en même temps prêter main forte aux confrères pour la surveillance et pour les classes. Son séjour fit un bien réel aux enfants de l'École et d'autre part, ses efforts furent couronnés de succès car il réussit aux examens du Brevet à Tunis en juillet. Dans le mois suivant le poste fut attristé par le départ du P. Munynck qui se retira de l'Œuvre et entra à la Trappe (Il est aujourd'hui Prieur en Autriche). Il fut remplacé, mais seulement au mois d'octobre par un scolastique, le Frère Dupuy que l'on envoyait en Kabylie comme auxiliaire.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, l'épreuve à laquelle avait été soumis le P. Moles ne devait être que temporaire. Elle cessa en avril 1888 et il fut réintégré dans sa charge de Supérieur de Tagmount. L'année se passa sans faits dignes d'être relatés, sinon le succès du Frère Dupuy au Brevet en juin et son retour à Carthage d'où il partit pour retourner dans sa famille (septembre 1888).

Après la retraite, les travaux d'apostolat avaient été repris avec une nouvelle ardeur, grâce à un nombreux personnel. En effet, outre les Pères Moles et Castex, il comprenait le P. Wattebled et le Frère Roch. Mais le poste allait être douloureusement frappé par la mort d'un confrère. Depuis son arrivée à Tagmount en 1873, le P. Castex s'était dépensé entièrement et avec un zèle admirable au salut des infidèles. Plus d'une fois, il dût entrer à l'hôpital soit à Alger, soit à Tizi-Ouzou ; on le retint à Notre-Dame d'Afrique une année à l'époque de la retraite, et souvent la fièvre le força à s'aliter à Tagmount même. Ses forces diminuaient, son zèle seul ne démissionnait pas. Il est touchant de lire dans le diaire de la station son infatigable ardeur à chercher les enfants malades pour les baptiser. C'était bien le véritable *venator animarum*.

**« 19 février 1888. C'est aujourd'hui le jour d'aller aux remèdes. Il fait froid, il pleut ; ce n'est guère agréable de sortir par un temps pareil. Mais qui sait si peut-être il n'y a pas d'âmes à sauver ? Le missionnaire part malgré les remontrances de sa pauvre nature, arrive à un village, y trouve en effet l'âme d'un petit infidèle qui n'attendait que son passage pour s'envoler au Ciel. Il s'en retourne alors heureux et bénissant Dieu. Qu'est-ce en effet que les fatigues du corps mises en parallèle avec le prix d'une âme ! »**

Parfois il arriva que le charitable Père prît la maladie des Kabyles qu'il soignait. Ses confrères, le plaisantant alors fraternellement : Médecin, guéris-toi toi-même ! Etre gratifié du mal dont on a si souvent délivré les autres, cela vous servira à expérimenter sur vos propres yeux, la merveilleuse efficacité de l'incomparable collyre au nitrate d'argent, de ce remède noir comme l'ont surnommé vos malades !

Et le P. Castex était le premier à rire de son mal.

Un passage du diaire nous montrera mieux que tout ce que nous pourrions dire à quel état de fatigues arrivait à certains moments le bon missionnaire. Le fait parle assez éloquemment.

**« Ce matin vers les 6 heures ½ le P. Castex était parti à pied pour aller porter des remèdes dans un village éloigné nommé Aït Frah. Parvenu à la rivière, il s'est senti tout à coup privé à peu près totalement de forces. Il a essayé de monter la longue côte qui devait le conduire au village en question, mais après d'inutiles efforts, il s'est vu obligé de s'arrêter, de se coucher sous un arbre et d'attendre jusqu'au soir qu'un mulet vînt le chercher pour le ramener à Tag-**

**mount sans avoir pu accomplir l'acte de charité qu'il avait projeté. Espérons que le Bon Dieu lui aura tenu compte de sa bonne volonté ! »**

Au mois de novembre, le P. Castex fut atteint de la fièvre typhoïde, immédiatement il ne se fit aucune illusion sur la gravité de son mal et comprit qu'il allait mourir. Le cher confrère ne se trompait pas. Le vaillant ouvrier était arrivé au soir de sa journée et il pouvait toucher son salaire ; il l'avait bien gagné. Le 20, il expira doucement à 6 heures du matin. L'Administration autorisa à inhumer le Père sur l'emplacement même de l'ancienne maison, là où le zélé missionnaire avait commencé 16 ans auparavant sa carrière apostolique.

Dans son testament, il laissait la moitié de son argent à la mission, le reste devait servir à dire des messes pour le repos de son âme. On trouva une 40<sup>e</sup> de francs. Le souvenir du P. Castex est vivant encore après 12 ans dans la mémoire des indigènes. Tel fut le renom de sainteté laissé auprès des Kabyles par le pieux et charitable missionnaire que les marabouts s'efforcèrent de le faire passer pour l'un des leurs. A cet effet, ils répandirent le bruit que dans sa dernière maladie il avait, éclairé par une lumière surnaturelle récité la formule de foi musulmane mais à cette nouvelle le P. Moles furieux avait saisi une pelle et assommé son confrère mourant !!! Voilà comme on écrit l'histoire en pays Kabyle.

Pendant que les Pères des Beni-Yenni essayaient la création de métiers de tissage, on pensa installer un atelier de forge à Tagmount, dans le but d'attirer à la mission des jeunes gens sur qui on agirait plus fructueusement relativement à leur conversion dans l'intention également de procurer un gagne-pain aux néophytes et aux catéchumènes. Le Frère Charles arriva au poste au commencement de 1889 pour prendre la direction de la forge.

Dès les premiers jours, les Kabyles regardèrent avec défiance la nouvelle installation soit parce qu'ils y voyaient une dérogation à leurs vieilles routines, soit qu'ils craignaient de payer à un prix trop élevé la marchandise des Roumis. Ce ne fut donc qu'après bien des hésitations que les plus hardis se risquèrent à confier du travail à la forge. Le premier client apporta au Frère... un vieux parapluie dont les baleines se trouvaient attirées vers les 4 points cardinaux ; un chiffonnier ne l'aurait certainement pas ramassé avec son crochet ; puis se firent de vieilles haches brisées qui ne valaient pas l'acier nécessaire à les recharger, mais le bon Frère comprit qu'il fallait attirer les Kabyles et pour cela se plier un peu à leurs désirs et même à leurs caprices. Il réussit bientôt à gagner leur confiance et il vit son atelier fréquenté par beaucoup.

Mais toutefois les résultats furent nuls ; le Frère perdit ses deux apprentis et comme nous le verrons plus loin, la maladie l'obligea lui-même à quitter le pays. La forge fut abandonnée et n'a jamais été reprise.

Au mois de mai, la Kabylie apprit avec surprise et regret tout à la fois la nomination du R.P. Lechaptois à la mission du Nyassa. Comme Tagmount avait été en ces derniers temps surtout, la résidence habituelle du Provincial, c'est à ce poste qu'on vit accourir de tous les points de la Kabylie les confrères qui voulaient témoigner à leur cher et regretté Chef leur respect et leur amour. Le 18 mai, dans la chapelle remplie de missionnaires et des néophytes des Ouadhias et des Beni-Ismaïl, le R.P. Lechaptois monta à l'autel. Après la messe eut lieu la cérémonie du baisement des pieds. Le chant du départ, les paroles d'adieu prononcées par le P. Provincial ajoutèrent encore à l'émotion générale. Les larmes qui s'échappaient des yeux de tous, missionnaires et chrétiens indigènes étaient l'évidente preuve de l'attachement universel pour celui qui les quittait.

Deux mois plus tard le P. Moles découragé par toute cette suite d'événements rapportés plus haut, demanda à quitter la Société. Cette fois il ne le retint pas.

Puisque Tagmount était la résidence habituelle du R. P. Lechaptois, notre intention est de retracer son œuvre en Kabylie, certaine par là d'être agréable aux confrères qui en ont été les heureux témoins.

## **6. Supériorat du Père Mesnage**

Le 8 juillet 1889 arriva à Tagmount, le R.P. Mesnage, nommé supérieur à la suite du départ du P. Moles. Il était accompagné du P. Bocquel qui venait remplacer le P. Wattebled absent de la station depuis la fin de mai.

Le nouveau Supérieur trouvait à Tagmount le P. Roch et le Frère Charles.

Quelques jours s'étaient à peine écoulés que des épreuves successives s'abattaient sur le personnel. Le Frère fut atteint d'une fièvre violente ; le médecin ne savait comment caractériser cette maladie ; le délire survint bientôt et l'on jugea prudent d'administrer sans retard l'Extrême Onction. Merveilleux effet du Sacrement ! A partir de ce moment, un mieux se déclara, un sommeil réparateur succéda aux insomnies, le délire cessa et le docteur assura que le malade était hors de danger.

Le 6 août le Frère Charles alla achever la convalescente à Maison-Carrée. Cette première épreuve passée d'autres suivirent coup sur coup. Le P. Bocquel atteint d'un inquiétant accès de fièvre est obligé d'entrer à l'Hôpital du Fort. Le P. Roch tombe malade à son tour et le P. Mesnage est pris de vomissement.

Tout cela dans l'intervalle du 4 au 9 août. Heureusement le P. Capus vint renforcer le personnel de la station et prendre la direction de l'école laissée sans titulaire officiel depuis le départ du P. Moles.

Pendant le temps que les Pères étaient frappés par la maladie, les vieux derviches du pays chantaient victoire ; ils s'en allaient répétant que depuis

plusieurs nuits, leurs âmes luttèrent avec celles des missionnaires, qu'après avoir terrassé le P. Castex, ils avaient encore fait mordre la poussière à deux autres et que ceux qui résistaient encore : le Père Supérieur et le P. Roch ne tarderaient pas à être vaincus.

Ils en furent pour leurs prophéties, mais coïncidence étrange ! Au moment où le P. Bocquel revenait de l'hôpital parfaitement guéri, le P. Roch aperçut en parcourant le village de Tagmount un moribond, le long du chemin. « Qui est ce malade, demande-t-il ? – Tu ne sais pas s'empresse-t-on de lui répondre, c'est celui dont l'âme s'est battue avec l'âme du P. Bocquel.

Dès les premiers jours de son arrivée le P. Mesnage avait compris que le licenciement des écoliers européens s'imposait ; il écrit le 17 juillet à Maison-Carrée :

**« Quand serons-nous donc délivrés de ce pensionnat qui pour nos Kabyles est un scandale à cause de son mauvais esprit, pour notre budget une cause de déficit et pour la mission proprement dite auprès des infidèles une source de difficultés et un emploi absorbant de notre temps, compensé par bien peu de résultats. »**

Les souhaits du Supérieur allaient être exaucés. Les vacances ramenèrent les pensionnaires dans leurs familles ; on les pria d'y rester.

La retraite arrivée, le personnel de la station se rendit à Maison-Carrée : le P. Bocquel fut désigné pour garder la maison ; ce ne fut pas sans quelque appréhension car les Beni-Aïssi ont mauvaise réputation et les voleurs y sont nombreux. Les gendarmes venaient si souvent à Tagmount à cause des meurtres et des vols et descendaient naturellement chez les missionnaires qu'au confrère proposa d'appeler la maison : Hôtel des gendarmes !

## **7. Supériorat du Père Frangeul**

Au moment où personne ne s'y attendait, le R.P. Mesnage reçut son changement (6 octobre). En attendant l'arrivée du nouveau supérieur, le P. Grandjacquet fut nommé administrateur de Tagmount. Enfin le 22 novembre, le P. Frangeul non encore complètement guéri de la blessure provenant d'une chute de cheval vint prendre le supériorat effectif. Malheureusement, la joie de son arrivée fut assombrie trois jours après par le départ du P. Bocquel qui ne devait pas avoir de remplaçant.

Le Supérieur se mit sans retard à étudier la situation du poste qui lui était confié ; ses lettres parlent de l'instruction religieuse des adultes, de son désir de construire des maisons séparées du village pour y établir des néophytes. Il constate avec peine que certains Kabyles étaient attirés aux catéchismes par trop d'avantages matériels comme de dîner à la table des missionnaires les jours de fête, que les catéchumènes étaient admis trop facilement à la Messe,

ce qui provoquait des murmures de la part des fanatiques musulmans du village.

Un réveil de l'islam semblait se manifester. Le 3 mai 1890 éclate l'orage. Le P. Roch fut dénoncé par le Président, à l'Administrateur du Fort, comme faisant du prosélytisme. Ce fonctionnaire délégua son Adjoint pour faire une enquête sur l'accusation. Elle tourna à la honte des dénonciateurs ; cependant la vérité nous oblige de dire que le jeune et zélé missionnaire fut parfois imprudent en parlant devant les Kabyles des griefs, sans doute très réels qu'il avait à reprocher audit Président.

Grâce à la protection de Dieu, à la prudence du Supérieur et à la bienveillance de l'Administrateur, la chose n'eut pas de suite regrettable ; elle tourna même au bien de la Mission. Le Président, les Amins des 2 villages vinrent en signe de réconciliation et de bonnes amitiés manger le couscous chez les Pères.

Le 17 juin, le P. Capus reçut sa nomination pour l'Equateur. Depuis son arrivée à Tagmount, il s'était dépensé sans mesure à l'éducation des enfants et au soin des malades : les Kabyles avaient pour lui estime et affection et son départ les contrista.

Lui accueillit son changement avec joie.

**« Voyez-vous, écrivait-il, peu de temps après son arrivée en Kabylie, aux Supérieurs de Maison-Carrée, je vous le dis en toute franchise, tant que nous ne pourrions prêcher et faire le catéchisme en public, à cause du Gouvernement, je m'estimerai heureux d'être en dehors des frontières françaises. Je suis content de débiter par la Kabylie, pour y continuer ma formation sacerdotale et apostolique et j'y resterai tant qu'il plaira à mes supérieurs, me soumettant en tout à leur volonté, mais le jour où ils m'appelleront à travailler dans un champ plus libre, je dirai : Dieu soit loué ! »**

Nous avons parlé plus haut d'un réveil de fanatisme chez les indigènes. Les marabouts sentaient leur autorité s'amoindrir chaque jour. Leur ignorance avait été plus d'une fois rendue évidente dans les discussions avec les missionnaires. Les Khouam voyaient leur prestige diminuer, de là, colère, humiliation, désir de vengeance. Jusqu'ici les Kabyles avaient plutôt regardé nos confrères comme des instituteurs ou des médecins. Quand ils s'aperçurent du vrai but qu'ils poursuivaient et du mouvement de conversion, ils sentirent se réveiller en eux la vieille haine de l'islam contre le christianisme.

Il faut avouer qu'on commit q.q. imprudence. Le zèle ne fut pas toujours assez éclairé. Des missionnaires attaquèrent le mahométisme, peut-être avec trop d'apprêt de langage. Des espions venus assister aux classes purent surprendre des paroles assez agressives. Les catéchumènes provoquèrent aussi des murmures dans la population. Un soir après la classe, ils avaient chanté en s'en retournant au village le cantique : « Bénissons à jamais le

Seigneur dans ses bienfaits. » Ce qui, paraît-il, est contraire aux usages des indigènes.

On arriva à l'époque de la retraite annuelle. « Nous partons, relate le diaire de la station, en laissant la maison sous la garde d'un Kabyle et avec le pressentiment de notre prochaine séparation. »

Ces pressentiments se réalisèrent

### **8. Supériorat du Père Bodin (1<sup>ère</sup> fois)**

Le P. Justrobe qui était venu à Tagmount depuis le 6 mars ne revint plus. Le P. Roch, malgré une sympathique pétition de plusieurs Kabyles, demandant à le conserver, reçut sa nomination pour les Ouadhiare. Le P. Frangeul, resté à Maison-Carrée par suite de l'infirmité de sa blessure, fut relevé de ses fonctions de supérieur le 29 novembre.

Le personnel de Tagmount comprit alors les Pères Bodin, Supérieur, Spée et Vidal.

Le diaire de la station ne cite durant l'année 1891 que d'assez rares événements. Les adultes venaient assez nombreux aux instructions mais on devine que les missionnaires, connaissant la vénalité native du Kabyle, doutent quelque peu de la sincérité des motifs qui les amènent.

En août, la chapelle se transforma ; une voûte ogivale remplaça le plafond et donna ainsi au modeste oratoire un cachet religieux qui le distingue d'une simple salle rectangulaire. Les travaux dirigés par le P. Vidal durèrent 3 semaines.

L'Administration du Fort qui, un instant avait cessé ses relations avec les Pères, à la suite du départ du P. Moles avec qui il était très lié, les avait renouées et se montra toujours animé des meilleures dispositions à leur égard.

La clôture de l'année scolaire faillit amener une émeute. Quelques jours avant la distribution des prix, les élèves demandèrent avec instance à ce qu'on leur donnât les récompenses avant la fête musulmane afin d'être bien vêtus ces jours-là. Nous ne voulûmes pas, raconte le diaire, leur fixer une époque. L'avant-veille de la fête, q.q. élèves se mettent à souffler l'esprit de grève parmi leurs camarades de sorte qu'il ne vint d'abord en classe que les enfants du village de Tizi-Hibel, mais bientôt l'école se remplit de ceux de Tagmount. Mais voilà qu'en sortant, les grévistes tombent sur leurs camarades et une bataille s'engage. La présence des Pères ne suffit pas pour calmer les combattants, mais les parents commençaient à arriver et il y avait à craindre une vraie guerre civile entre les deux villages. Heureusement l'affaire se borna à l'échange de paroles un peu vives entre les habitants ; mais les Kabyles auraient désiré que l'Ecole fût désormais réservée aux enfants de l'un ou de l'autre village et non plus à tous indistinctement, ce que les missionnaires ne pouvaient admettre, n'étant les hommes d'aucun cof.

Pendant que les confrères étaient à la retraite, ils furent victimes d'un vol. Ils avaient entouré leur petit champ d'une haie de ronces artificielles. Durant leur absence, quelqu'un ayant sans doute besoin de fil de fer, en coupa une certaine longueur ; d'autres part les Kabyles ne se gênaient guère pour s'approprier leur récolte de figes ou autres. Ces actes répondent parfaitement aux habitudes des Beni-Aïssi à l'égard des Pères : que de fois n'a-t-on pas entendu exprimer cette idée que les missionnaires étant des Français et par conséquent des richards, il était permis de leur prendre toutes les petites choses à sa convenance : instruments, poules, briques, tuiles, pierres etc... etc...

En conséquence le P. Supérieur, trouvant l'occasion bonne pour donner une leçon profitable aux Kabyles, alla raconter le vol commis durant la retraite à Monsieur de Moncques. L'Administrateur rendit désormais responsable des déprédations à venir, l'Amin et le Président, décision qui plut médiocrement à ces deux fonctionnaires, on le comprend.

Une cérémonie bien touchante eut lieu bien le jour de la Toussaint. On baptisa solennellement la fille d'Adrien Idir, le moniteur indigène. Ces jours de bonheur reposent le missionnaire de bien des jours de tristesse et de fatigues.

Le point noir de l'avenir des futurs néophytes, n'était pas sans causer bien des soucis aux Pères : ils cherchaient à leur créer sur place des ressources, et pour cela tentaient leur apprendre des métiers. Déjà, relate le diaire du 3<sup>ème</sup> trimestre 1892, un de nos internes fait tourner avec force, une grosse machine à coudre et façonne, tant bien que mal gandouras et sarouels. Tous les gros en haut du village, arrivent qui, avec une gandoura qui avec un sarouel à coudre. Il est vrai que les prix sont minimes, 5 sous pour une gandoura d'homme, 3 pour une gandoura d'enfant, fil compris.

D'un autre côté, un joli burnous sort du métier de tissage, mais ici, le travail est plus difficile. Cependant, un ménage peut très bien trouver là son gagne-pain, la femme en filant, le mari en tissant.

Ces détails pourront sembler puérils à nos confrères qui se demanderont sans doute pourquoi nous les relatons si au long. La réponse est aisée à donner. La conversion de la Kabylie est presque autant une œuvre économique qu'une œuvre apostolique.

Le P. Aubry dit quelque part dans un de ses ouvrages : « Le missionnaire a beaucoup de peine à déterminer les païens à faire matériellement adhésion à l'Évangile, cette œuvre est cependant plus facile relativement que de former de véritables chrétiens. »

Cette assertion peut paraître étrange à première vue, c'est pourtant facile d'en constater la justesse. N'avons-nous pas vu, ne voyons-nous pas encore trop souvent des jeunes gens, néophytes pleins de foi et de piété, l'édification

de toute la chrétienté tant qu'ils restent dans leurs villages sous les yeux et la direction des missionnaires, abandonner toute pratique religieuse dans les centres européens où ils sont allés pour essayer de gagner quelque argent.

Le remède à ce lamentable était de choses serait d'abord la création d'industries diverses dans le pays même : fabrication d'huile, exportation de figes, achat et vente de laine en gros, métiers français pour le tissage des burnous, ou des tapis indigènes ; ensuite l'envoi à Thibar de garçons intelligents pour y apprendre sous la direction des Frères Coadjuteurs, chefs d'ateliers, les professions reconnues comme les plus lucratives en Kabylie, telles que celle de cordonnier, maçon, menuisier, forgeron.

De cette façon, on fixerait au pays tous ces jeunes gens, chrétiens de la veille, mariés parfois depuis peu, faibles encore dans la foi et tenu à l'écart par leurs compatriotes. On rendrait ainsi certaine leur persévérance dans le bien, en même temps que serait assuré leur avenir temporel.

Arrêtons ici l'historique du poste de Tagmount-Azzouz.

On sera peut-être surpris du maigre résultat des travaux des missionnaires de 1873 à 1892. Cinquante missionnaires travaillent près de trente années pour obtenir quatre à cinq convertis !

Un pareil résultat paraîtrait en effet très décourageant, si l'on ne savait par l'histoire que l'œuvre de la conversion d'un peuple n'est pas l'œuvre d'un jour. Pour celle du peuple musulman, il y faudra probablement plusieurs vies d'apôtres.

Ne semble-t-il pas qu'on oublie trop facilement que pour convertir les âmes des individus comme des nations, deux éléments sont requis d'ordinaire : Dieu et le temps. « *Deus et dies*. » Le premier nécessaire toujours, le second très souvent.

Deus ! Notre Vénéré Fondateur disait un jour d'une Congrégation : « Elle est animée, je n'en doute pas, des meilleures intentions, mais les moyens humains m'y paraissent trop longtemps employés. »

Ne méritons jamais pareil reproche. Travaillons, dépensons-nous au salut des âmes comme si tout dépendait de nous seuls, mais prions avec confiance et persévérance comme si nous ne comptions que sur Dieu.

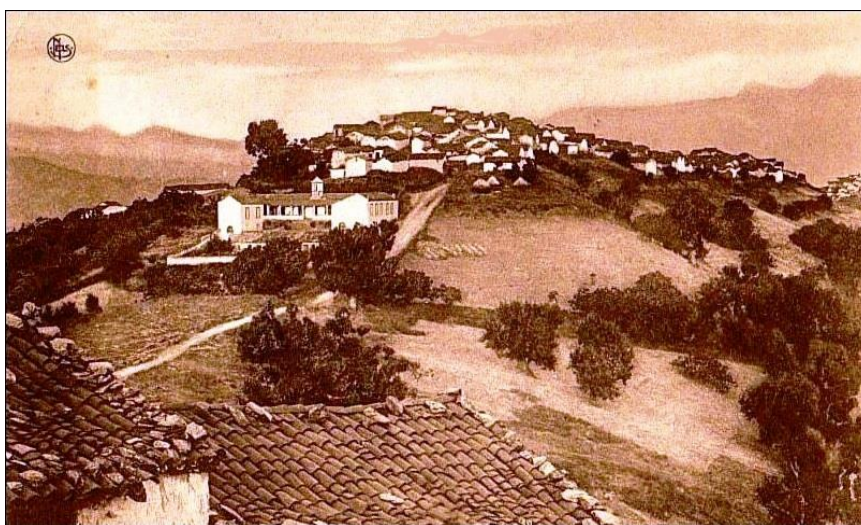
Dies ! Nous autres missionnaires français, nous sommes en matière apostolique des impatientes et des révolutionnaires, nous ne savons presque jamais attendre que le temps fasse son œuvre et nous voulons aller plus vite que la Providence elle-même. Aussi, sans le vouloir, sans même nous en douter, nous rebutons les infidèles par des prédications trop hâtives, nous mécontentons les catéchumènes par des mesures trop sévères, et enfin nous décourageons des néophytes par des exigences que nous croyons bonnes mais qu'ils sont incapables de comprendre encore. Nous oublions que ces chrétiens d'un jour nous suivent d'un pas sincère, il est vrai, mais lourd encore et qu'ils ne

peuvent, au lendemain du baptême, apprécier la vie spirituelle au même degré que nous.

Nous reviendrons sur ces mêmes idées dans une étude sur la mission de Kabylie insérée à l'appendice de ce présent volume.

**LISTE DES SUPERIEURS DE TAGMOUNT-AZZOUZ  
de la fondation du poste au décembre 1892.**

1. Le R.P. Deguerry : du 18 février au 28 mai 1873.
2. Le R.P. Prudhomme : du 28 mai 1873 au 27 janvier 1874.
3. Le R.P. Soboul : du 27 janvier 1874 au 23 mai 1876.
4. Le R.P. Chardron : du 23 juin 1876 au 24 septembre 1881.
5. Le R.P. Moles : du 28 septembre 1881 au 8 juillet 1889.
6. Le R.P. Mesnage : du 8 juillet 1889 au 7 octobre 1889.
7. Le R.P. Frangeul : du 22 novembre 1889 au 5 novembre 1890.
8. Le R.P. Bodin : du 29 novembre 1890 à septembre 1892.
9. Le R.P. Coulbois : de septembre 1892 au 1<sup>er</sup> mai 1893.



KABYLIE : BENI-YENNI

**LE R. P. LECHAPTOIS**  
**PROVINCIAL DE KABYLIE**  
**DE SEPTEMBRE 1886 A MAI 1889.**

Le Chapitre Général de 1886 avait décidé la division de la Société en 6 Provinces. La Kabylie et le Sahara devaient en former une.

Ce fut le R.P. Lechaptois qui en devint titulaire.

Tous les missionnaires de Kabylie tressaillirent d'aise à cette nomination d'un Provincial qui allait résider au milieu d'eux. Le choix de P. Lechaptois les trouvait reconnaissants, car tous le connaissent depuis longtemps comme un missionnaire pieux, zélé et instruit ; ils sentaient qu'une impulsion sérieuse et une orientation nouvelle allait être donnée à la Kabylie.

Leur joie ne fit que s'accroître en apprenant qu'on s'était au Chapitre occupé de l'évangélisation de la Kabylie. Voici ce qui est relaté au Procès-verbal de la séance du 23 septembre :

**« Son Eminence dit ensuite quelques mots de la méthode qui lui semblerait devoir être adoptée pour l'apostolat en Kabylie, auquel il lui paraît nécessaire de faire faire un pas en avant. Il lui semble qu'il n'y a qu'une seule méthode rationnelle avec un peuple primitif, essentiellement attaché aux récits traditionnels, c'est la méthode historique. Mettre un catéchisme français entre les mains de gens qui ne comprennent d'autre langue que la leur et espérer le leur expliquer est une illusion complète. Il faut leur raconter sans réflexions autres que celles qui se présenteront d'elles-mêmes, l'histoire de la Religion et de l'Eglise, telles par exemple que raconte Lhomond. Ils en sauront beaucoup plus sur nos dogmes et sur notre Religion, lorsqu'on les aura bien mis au courant de cette histoire, que s'ils apprenaient par cœur notre catéchisme. »**

Dès son arrivée en Kabylie, le Provincial étudia la situation religieuse et exposa ses desiderata aux Supérieurs Majeurs :

**« La décision du Chapitre, écrit-il le 6 novembre, relativement à l'exclusion du Catéchisme dans l'instruction religieuse à donner aux infidèles s'applique-t-elle aux internes ? Pour moi, je serais d'avis qu'on instruisît à fond au moins ceux-là et que, par conséquent, on leur prêtât des catéchismes et surtout on les fît prier. Si vous, et les membres du Conseil n'êtes pas de cet avis, je vous prierais de me dire quel règlement nous devons faire suivre à ces internes relativement aux pratiques du culte. Dans certains postes, ils entrent à la chapelle, dans d'autres ils n'y entrent pas. Partout, même dans les postes où on ne leur permet pas d'entrer à la chapelle, on les prend pour servir la messe et faire l'office d'enfants de chœur au salut. Il me semble qu'il y a là une contradiction flagrante et que même cette autorisation donnée par les visiteurs de se servir des internes pour la messe et le salut, suppose implicitement la permission d'enseigner le catéchisme car c'est les initier au mystère le plus profond de notre Religion, sans les y avoir préparés par des explications nécessaires. Pour**

**moi, je voudrais tout ou rien ; mais, je le répète, plutôt tout que rien ; ce ne serait pas faire un pas en avant, mais reculer de dix. »**

La réponse que reçut le P. Lechaptois fut loin d'être encourageante. Permission d'enseigner aux internes le catéchisme et les prières, était refusée aux missionnaires.

Loin de se laisser abattre le zélé Provincial adresse un rapport au R.P. Deguerry le 14 décembre. Nous pensons que nos confrères ne trouveront pas longue la lecture de cet important document. L'analyser lui ferait perdre de sa force. Le voici donc : ...

**« Si je vous ai demandé la permission de vous dire franchement et librement ma pensée sur la mission de Kabylie, ce n'était nullement avec l'intention de résister en quoi que ce soit à la volonté et aux décisions de mes Supérieurs, mais uniquement pour décharger ma conscience, en vous faisant clairement connaître l'état des choses, dans la crainte que n'étant pas sur les lieux et n'ayant pas vu la Kabylie depuis assez longtemps, vous ne fussiez pas suffisamment éclairé.**

**Vous avez pu déjà remarquer, mon Révérend Père, dans les rapports que je vous ai envoyés pour les Conseils des Œuvres de la Propagation de la Foi et de la Sainte Enfance, que la mission de Kabylie ne me paraissait point offrir beaucoup plus de difficultés que toute autre mission en pays infidèle. J'ai pu certainement me tromper dans cette première appréciation et mon inexpérience doit me le faire craindre ; cependant mes idées n'ont point encore changé aujourd'hui.**

**J'ai fait parler les enfants des écoles capables de me comprendre, ainsi que les trois moniteurs baptisés qui vivent avec leur famille au milieu des Kabyles ; tous s'accordent à dire que si la conversion des adultes est très difficile et même moralement impossible, il n'en est pas de même de celle des enfants. Celle des jeunes gens n'offrirait pas non plus, selon eux de très grandes difficultés.**

**Je disais un jour à un enfant de Tagmount : “ Si ton père savait que tu veux être chrétien, que ferait-il ? ” Je ne sais, me répondit l'enfant, peut-être n'en serait-il pas content, mais moi, je lui dirais que c'est mon affaire et non la sienne. Et si l'on te maltraitait, poursuivis-je, si l'on menaçait de te tuer ? – Eh bien, tant mieux, me dit-il, alors je serais martyr. – Crois-tu, ajoutai-je, que tous tes camarades parleraient comme toi ? – Oui certainement au moins tous les pensionnaires ; les autres ne connaissent pas la religion.**

**Si je vous rapporte cette conversation, mon R.P. n'allez pas en conclure que dans mon enthousiasme de novice, je sois prêt à baptiser immédiatement tous les enfants ou jeune gens qui manifesteraient des sentiments pareils. Non, je crois que les missionnaires doivent se tenir en garde contre ces premiers mouvements de ferveur des catéchumènes qui peuvent aisément se démentir. Je crois qu'il faut s'assurer de la foi et de la vertu de celui qui demande à être initié, le désabuser d'abord de tous les préjugés dans lesquels il a été élevé, déraciner en lui les mauvaises habitudes peut-être déjà formées, lui faire goûter le charme des vertus chrétiennes. Je crois enfin que tout cela n'est pas l'œuvre**

d'un jour, ni même d'une année, qu'il faut une longue préparation et la pratique soutenue des vertus du christianisme pour que l'on puisse admettre au baptême un jeune musulman. Mais je vous demande, mon Révérend Père, si ce n'est pas répondre sérieusement aux vœux des membres du Chapitre que d'essayer sérieusement cette préparation auprès des mieux disposés... Je vous demande ensuite ce qu'il y aurait à faire, si ce travail de préparation était terminé pour une douzaine d'élèves déjà majeurs ou près de le devenir... Pour moi, je vous avoue, que je ne vois pas, comment d'après la théologie, on pourrait refuser la grâce du baptême à des jeunes gens qui la demandent avec tant d'insistance et qui sont dignes de la recevoir. Je crois pouvoir affirmer, d'après ce que me disent Pères et enfants que nos jeunes chrétiens n'auraient pas grand-chose à redouter de la part de leurs compatriotes. Hier encore je demandais à un ancien élève de Malte, Gabriel Ramdan, qui est baptisé, si ses parentes savaient qu'il était chrétien. Oui, me répondit-il, ils m'ont dit : Tu es plus instruit que nous, si tu crois la religion chrétienne meilleure, tu es libre de choisir.

Je ne veux nullement, mon Révérend Père aller contre la décision du Chapitre et la volonté de son Eminence en enseignant le catéchisme. Nous n'emploierons absolument que la méthode historique dans nos instructions, mais je désirais si vous le permettiez, qu'on fit entrer peu à peu dans l'Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament et l'Histoire de l'Eglise à peu près tous nos dogmes qui y trouveront facilement leur place aussi bien que la morale. Si vous désirez que je vous fasse un résumé de cette méthode telle que je la conçois, je le ferai volontiers.

Je crois les prières aussi absolument indispensables, si l'on veut arriver à des résultats sérieux. Pour conserver la foi, il faut prier, pour l'acquérir il le faut aussi.

Mais pourrait-on objecter : n'y a-t-il pas à craindre que l'Administration à s'effaroucher de cette instruction chrétienne donnée aux indigènes ? Je ne le crois pas. Premièrement parce que la forme historique sauvera les apparences, et je suis persuadé qu'on n'en demande pas davantage. Secondement parce qu'on sait fort bien à Fort-National ce qui a été fait ici et l'on n'a jamais rien dit. M. l'Administrateur lui-même et son premier adjoint sont venus et ont couché trop souvent à Tagmount pour ignorer que les Kabyles, comme les Européens sont libres d'entrer à la chapelle, de chanter et de prier avec eux s'ils le veulent.

Il suffit, à mon humble avis, que nous puissions prouver à ces Messieurs que nous nous bornons à apprendre à ces enfants l'histoire de la Religion, leur laissant toute liberté de l'embrasser quand ils la connaîtront et n'admettons jamais personne au baptême avant qu'il ne soit majeur.

Encore une fois, mon Révérend Père, je vous expose simplement en tout ceci, ma façon de penser et je suis prêt à renoncer à tout si vous le croyez nécessaire, pour des raisons de prudence et de sagesse que n'ai pas même besoin de connaître. Je suis bien sûr d'obtenir aussi de tous mes confrères une soumission aveugle à tout ce que vous déciderez. Mais si au lieu de faire un pas en avant comme nous l'espérons, nous ne pouvons pas même continuer le bien

commencé. Je me demande avec crainte ce qui restera pour alimenter le zèle des missionnaires. J'ai assisté aux classes, j'ai fait plusieurs visites aux malades dans les tribus et je demeure persuadé qu'il n'y a là rien de suffisant pour soutenir le zèle de mes confrères, parce qu'il n'y a rien qui leur rappelle assez leur caractère de prêtres et d'apôtres.

Vous m'avez dit une fois, mon Révérend Père que vous craigniez que les missionnaires de Kabylie n'eussent laissé refroidir leur zèle. J'ai eu la joie de constater que vos craintes n'étaient pas fondées, mais c'est un prodige de la grâce qui m'étonne, je vous l'avoue, et que je ne puis attribuer qu'aux avantages de la vie régulière et à la bonne volonté extraordinaire dont mes confrères sont animés... »

Ne recevant pas de réponse, le R.P. Provincial pensa que son rapport s'était égaré ; il en envoya donc une nouvelle copie le 8 janvier 1887 en l'accompagnant d'une lettre dans laquelle se révèle plus vif encore le zèle apostolique dont son âme était remplie.

« Je crois, dit-il, avoir été bien modéré dans ce rapport ; il est certain au moins que je me suis beaucoup retenu et que je suis loin de vous avoir dit tout ce que je voudrais sur notre pauvre mission, sans prédication, sans exercice de zèle, sans action directe sur les âmes.

J'aurais voulu surtout appuyer sur la nécessité de baptiser quelques élèves de Tagmount. Mais je n'ose le faire dans la crainte de ne pas rester assez calme. Je vous avoue que j'ai envie de pleurer quand je me vois contraint de refuser la grâce du baptême à ces jeunes gens de 15 à 18 ans qui la demandent avec instance, qui vivent depuis de longues années en vrais chrétiens et qui sont plus instruits de la religion que les 9/10 des Français de France et d'Algérie. Je ne puis m'empêcher de penser que ces jeunes gens ont un droit véritable à recevoir ce sacrement qui a été institué par Notre Seigneur pour eux aussi bien que pour moi ; que nous sommes missionnaires justement pour leur dispenser cette grâce et que si nous ne pouvons pas la leur accorder ce n'était pas la peine de venir en Kabylie.

Je vous en prie, Mon Révérend Père, tachez d'obtenir quelque chose, sous ce rapport de son Eminence. Si je ne craignais de perdre une si belle cause en la plaidant moi-même, j'écrirais directement au Cardinal, mais si par malheur vous la jugiez à l'avance comme désespérée, j'oserais dire qu'il faut désespérer de la mission de Kabylie et nous envoyer tous à l'Equateur... »

Enfin le 26 janvier 1887 arriva la réponse si impatientement attendue. Elle était peu consolante. La voici :

« Instruire par la méthode historique qui donne toute latitude pour le faire à fond ; préparer un résumé de cette méthode ; pour le baptême des adultes, hors le cas de danger de mort, s'en tenir aux Statuts Diocésains qui défendent de baptiser sans la permission écrite de l'Ordinaire. »

Au sujet des prières, aucune solution, on le voit, n'était encore donnée. Mais le R.P. Lechптоis n'était pas homme à abandonner ses projets

d'apostolat. Dans une lettre du 24 mars, il supplie le Supérieur Général d'obtenir du Cardinal Lavigerie la permission de baptiser les jeunes gens qui le demandent. Le baptême se ferait en secret et d'ailleurs ce sacrement ne changerait rien à la position extérieure des baptisés qui déjà étaient considérés comme chrétiens par tout le monde.

**« Je crois, ajoutait-il, que l'heure est venue d'essayer la formation d'une petite chrétienté en Kabylie, car nous avons pour cela des éléments qu'il ne faudrait pas laisser se disperser.**

**Faire des chrétiens avec nos enfants des écoles, surtout nos pensionnaires, rien me paraît plus facile. Faire accepter ce changement de religion par les autres indigènes ne me semble pas non plus fort difficile.**

La seule chose pour moi vraiment embarrassante est de trouver le moyen de mettre nos néophytes à l'abri de la misère et des dangers que courra leur foi s'ils restent isolés au milieu de leurs compatriotes musulmans. On souffrira qu'ils soient chrétiens, qu'ils vivent en chrétiens, mais on voudra en même temps les voir se soumettre à certaines cérémonies religieuses de l'Islamisme et lors qu'on n'oserait pas les y contraindre par la force, il y aura là une tentation continuelle que nous devons épargner à la faiblesse des nouveaux convertis. J'en ai en ce moment un exemple sous les yeux. Depuis plus d'un an, Célestin Salem est obligé de lutter contre toute sa parenté pour ne pas faire circoncire son petit garçon. Quand on voit d'ailleurs, Saint Paul lui-même oblige de circoncire Timothée pour mettre fin aux récriminations des Juifs, on peut s'imaginer ce que sera cette difficulté parmi les Kabyles. Et il y en aura d'autres. Le moyen de les éviter, c'est évidemment de grouper nos jeunes chrétiens dans des villages ou quartiers de villages afin qu'ils puissent se soutenir les uns les autres et vivre d'une vie à part. C'est ce que l'on fait aux Attafs et ce que l'on fait, je crois, à peu près dans toutes les missions.

**Mais il ne suffit pas de rapprocher nos néophytes les uns des autres, il faut encore ai-je dit, les mettre à l'abri de la misère. Pour assurer ce résultat, je pense, qu'il ne faudrait rien moins que la création d'une petite colonie agricole dans la plaine des Ouadhias et l'établissement d'une Ecole d'Art et Métiers. »**

Le plan proposé par le Provincial était plein de sagesse, il mettait toute son énergie sacerdotale et apostolique à le faire admettre à Maison-Carrée, mais de là on lui répondait de patienter, que le moment n'était pas opportun pour parler de baptême et de prédication. Cela le mettait hors de lui et le faisait souffrir beaucoup comme il l'avoue sans détour, mais il ne cessait de parler « opportune et importune » aux Supérieurs de sa chère Mission.

**« J'essaie de lutter de toutes mes forces, écrit-il le 7 avril, contre le découragement ou l'apathie qui menacent d'envahir l'âme de mes confrères, mais je ne puis me promettre d'y réussir longtemps. Je voudrais me tromper, mais je crois que si nous sommes condamnés à nous croiser les bras jusqu'à ce qu'un Gouvernement plus chrétien nous permette d'agir, les ¾ d'entre nous au moins**

verront leur zèle s'éteindre faute d'aliment et perdront l'esprit de leur vocation, sinon leur vocation elle-même. »

Il concluait :

« Si l'on ne peut pas même en secret, instruire quelques âmes de bonne volonté et accorder la grâce du baptême au moins à ceux qui sont majeurs et libres d'eux-mêmes, il n'aurait pas fallu au dernier Chapitre parler de *pas en avant* et donner ainsi aux missionnaires de Kabylie un espoir qui ne doit pas être réalité. La vérité quelque dure qu'elle soit, vaut toujours mieux que l'illusion.

Si l'on ne peut pas *en petit et en secret*, comme au temps des Empereurs romains, chercher à former des chrétiens, il sera difficile de laisser en Kabylie les mêmes missionnaires plus de 3 ou 4 ans ; il faudrait, à mon avis, après ce temps, leur accorder la consolation de satisfaire l'attrait qui les a poussés en mission en leur donnant le moyen de travailler plus directement au salut des âmes. »

Nous ne trouvons pas trace dans les Archives, des réponses faites au R.P. Lechaptois ; la correspondance même du Provincial cesse un instant sur le sujet de l'apostolat en Kabylie, mais dans ses voyages à Maison-Carrée il continua à plaider sans doute la cause si chère à son cœur.

Après la retraite annuelle il y revient.

« Je travaille, écrit-il le 8 octobre, à la petite histoire de la religion que vous m'avez demandée, mais je crains bien d'y mettre, malgré moi, un peu trop de catéchisme. »

M. l'Abbé Marnas, auteur du remarquable ouvrage : *La religion des Jésus ressuscité au Japon*, étant venu visiter la Kabylie, le Provincial l'accompagna jusqu'à Iril-Ali.

« J'ai fait mon possible, dit-il (25 octobre), pour l'intéresser à notre pauvre mission de Kabylie et pour la lui montrer sous ses plus belles couleurs, mais avec un homme aussi clairvoyant, il était difficile de cacher le dessous des cartes, je veux dire, le peu de résultats apparents de nos efforts et le peu de liberté que nous avons pour instruire et baptiser les infidèles. Aussi, je crains qu'il n'ait emporté de sa visite plus d'admiration pour nous que de désir de venir nous rejoindre. »

Et la suite d'une réponse peu encourageante de Mgr Lavigerie, il écrit au R.P. Deguerry :

« A cause des grandes difficultés que son Eminence voit à la réalisation de rêve que j'avait formé de baptiser un certain nombre d'adultes qui me paraissent bien disposés et dignes, autant qu'on peut l'être de cette grande grâce, je ne veux plus insister à ce sujet. Cependant puisque le Cardinal a bien voulu dire qu'il pourrait permettre à titre d'exception, dans quelques cas particulier, de baptiser tel ou tel catéchumène qui lui serait présenté par vous, je vous prie, mon Révérend Père, de vouloir bien demander que cette exception soit faite

**pour Mohand Akly, Optat, le moniteur des Ouadhias sont vous connaissez et les bons désirs et les heureuses dispositions. Je ne demande que pour un, afin d'être assuré d'obtenir et je tâcherai de faire prendre patience aux autres en attendant que pareille faveur leur soit accordé (Lettre du 12 avril). »**

Le R.P. Lechaptois allait obtenir plus qu'il n'espérait.

En avril, le Cardinal Lavigerie prépara le Pèlerinage africain pour Rome. Le Provincial fut invité à s'y joindre ; il répondit que pour le moment, ayant dépensés tout son argent soit pour tel poste soit pour tel autre, si les Supérieurs jugeaient à propos de le désigner la caisse général devrait lui faire les avances du voyage.

**« Je suis absolument prêt à faire ce que vous désirerez, disait-il au R.P. Deguerry, c'est-à-dire partir et à rester comme bon vous semblera. Des deux côtés, je vois des avantages suffisants pour me contenter : à aller, un peu plus de satisfaction ; à rester, un peu plus de mérite. »**

Mais voilà qu'une bonne nouvelle lui arrive. Les trois jeunes Kabyles qui doivent faire partie du pèlerinage seront baptisés à Rome ; dès lors il n'hésite plus. Pendant que ses confrères visitaient la ville éternelle, ses monuments, ses souvenirs religieux ou profanes, le R.P. Lechaptois catéchisait ses bien aimés Kabyles, mais aussi quelle joie immense ce fut pour lui le 24 mai de les baptiser. La cérémonie eut lieu à l'Eglise St-Nicolas des Lorrains, mais secrètement et les portes fermées. Les 3 élus étaient Mohand Akly qui prit le nom d'Optat, Mohand Sliman celui d'Eugène et Boutelja celui d'Augustin.

Le 10 juin, à Taourirt-Abdallah, présence d'un grand nombre de confrères eut lieu la 1<sup>ère</sup> Communion de ces 3 néophytes. Cette touchante solennité causa une grande joie aux missionnaires ; elle leur parut l'aurore d'une vie nouvelle pour la Kabylie. L'horizon apostolique s'élargissait ; une sorte de résurrection se manifestait ; les missionnaires respiraient, jusqu'à leur zèle avait été étouffé à force d'être contraint et ils avaient fini par devenir muets après s'être tus par obéissance durant de longues années ; les vieux se secouaient, les jeunes s'élançaient ; tous comprenaient le besoin de connaître la langue ; les uns regrettaient de ne pas s'y être mis, les autres se promettaient de s'y mettre. C'était le bon moment, on priait, on travaillait, on espérait.

Le R.P. Lechaptois (8 juillet) faisait avec une joie complaisante, part du changement qui s'opérait dans les âmes et ce changement, il l'attribuait entièrement à l'instruction religieuse. « La crainte de devenir chrétiens, dit-il, en parlant des pensionnaires de Tagmount, les faisait fuir jadis, lorsqu'ils ne connaissaient pas notre sainte Religion, maintenant qu'ils la connaissent, le désir d'être chrétien est ce qui les attache le plus à la maison et aux Pères. Au sujet de la station des Beni-Ismaïl, il dit encore :

« Les enfants viennent en grand nombre précisément parce qu'on leur parle de Dieu et de leur âme. Vous seriez peut-être effrayé, si vous voyiez ce qui se passe, mais je puis vous assurer qu'on a suivi les règles tracées par le dernier Chapitre, que les indigènes sont mieux disposés que jamais à l'égard des Pères et que ce serait un véritable malheur d'arrêter ce mouvement.

Dans cette même lettre, le Provincial annonce qu'il a commencé à Taourirt-Abdallah, des constructions pour y établir de jeunes ménages chrétiens ; une boulangerie devait être occupée par l'un d'eux. L'Administrateur du Fort à qui il avait parlé de ses projets l'avait félicité en lui disant que c'était là un vrai progrès et qu'en isolant ainsi les ménages chrétiens, les missionnaires seraient beaucoup plus assurés de voir leur néophytes conserver la formation qu'ils leur avaient donnée. Les terrains étant relativement bon marché dans la tribu des Beni-Ismaïl, le P. Lechaptois propose d'y envoyer 2 grands jeunes de Tagmount pour y commencer l'apprentissage des travaux agricoles. Enfin il songe à établir une forge à Tagmount.

Il faut l'avouer, le R.P. Supérieur Général ne favorisait guère les entreprises du Provincial ; il l'accusa même d'écouter plus son désir du bien que la prudence et le laissa commencer l'œuvre des ménages chrétiens à ses risques et périls, œuvre qu'il qualifiait de téméraire. Le bon Père répondait qu'avant d'agir, il avait beaucoup réfléchi ; il aurait pu ajouter beaucoup prié et que s'il s'occupait de l'établissement des Kabyles chrétiens, c'était parce qu'il ne voulait pas rejeter à la mer le poisson qu'il avait pris dans ses filets. A l'accusation d'imprudence, il répondait par la maxime de Saint Ignace : « Qui veut faire du bien pour Dieu doit se garder d'être trop sage, c'est-à-dire d'écouter trop la prudence humaine. »

A l'accusation de manquer de fermeté, il répondait encore :

« Quant à me montrer sévère, je vous avoue que j'y suis opposé autant par raison que par nature. Je n'ai jamais essayé d'être sévère sans avoir eu à m'en repentir immédiatement ; je m'aperçois qu'en cessant d'être naturel, je devenais à peu près ridicule et que je faisais du mal en voulant faire du bien. De plus, je crois, la sévérité trop voisine de la dureté et la distance qui les sépare trop facile à franchir. Or comme je suis persuadé que tout le bien produit par la sévérité n'est pas capable de compenser le mal fait par un seul mot trop dur, je laisse à d'autres le soin de manier cette arme dangereuse et je me range à l'avis de Saint François de Sales qui dit : "Mieux vaut être plus bon que juste... la douceur pas plus que le sucre, ne gâte rien." Enfin n'ayant pas reçu de Dieu le don de commandement, je ne puis espérer me faire obéir qu'en m'adressant au cœur de mes confrères, en priant plutôt qu'en exigeant, en mesurant plutôt qu'en blâmant. »

A l'accusation de tolérer un zèle intempestif de la part des missionnaires placés sous ses ordres qui auraient selon le mot du R.P. Deguerry, bien plutôt besoin d'être retenus que poussés, il répondait sans chercher à s'excuser :

« Si réellement votre intention ou celle de son Eminence est qu'on ne parle aucunement de religion et qu'on se contente de faire la classe et de distribuer

des remèdes comme pourraient le faire d'honnêtes instituteurs laïcs, vous avez raison de croire que certains missionnaires en qui le zèle n'a point encore été éteint par une inaction forcée, auraient besoin d'être retenus et ne le sont guère pour moi.

La seule entrave que j'ai cru devoir en conscience apporter à l'exercice de leur zèle a été de les obliger à laisser de côté le catéchisme pour s'en tenir à la méthode historique, je dis que c'est une entrave cependant, car il est évident que cette méthode de quelque façon qu'on l'entende, oblige toujours le missionnaire à noyer plus au moins la doctrine dans les faits historiques comme on noierait quelque gouttes de vin dans un verre d'eau. Mais enfin en multipliant les verres d'eaux et les gouttes de vin, je veux dire, les vérités dogmatiques avec les faits historiques, on peut arriver et on arrive en effet à faire connaître aux enfants kabyles tout ce qu'il faut de notre sainte Religion pour la leur faire aimer. Or comme on parle volontiers de ce qu'on aime, il arrive nécessairement que les enfants instruits parlent de notre religion et la défendent contre ceux qui l'attaquent. Si vous croyez, mon Révérend Père, qu'étant donné le temps où nous vivons, c'est aller trop vite et nous exposer à des conflits avec ceux qui représentent l'autorité, veuillez nous donner de nouvelles règles, nettes et précises. Chacun s'y soumettra, je l'espère, d'esprit et de cœur ; mais je vous avoue que dans ce cas, il me sera très difficile, pour ne pas dire impossible de croire que nos vies et l'argent que nous dépensons ici ne seraient pas plus utilement employés ailleurs. »

Après la retraite, le Père Provincial qui avait mis le Cardinal au courant de ses projets d'apostolat, lui demanda la faveur de baptiser un catéchumène nommé Arab et deux filles destinées à être l'une l'épouse d'Arab, l'autre d'Optat. La réponse du Fondateur ayant été favorable. Le R.P. Lechaptois la communique au R.P. Deguerry en lui disant : « J'ose espérer que le Conseil ne sera pas plus sévère envers notre chère mission que ne l'a été son Eminence et que vous voudrez bien m'envoyer promptement l'autorisation qui ne dépend plus que de vous. »

La décision du Conseil fut également favorable.

Donc le 8 décembre, Optat assista au baptême de Marie-Renée, sa fiancée, puis l'épousa. Ce ne fut que le 19 mars 1889 qu'eurent lieu le baptême de Paul-Louis Arab et son mariage avec Marie-Louise baptisée trois mois auparavant.

Ce fut Paul qui s'occupa de la boulangerie des Ouadhias pendant qu'Optat continuait ses fonctions de moniteur dans le même poste.

Peu après ces consolantes cérémonies, le R.P. Lechaptois reçut sa nomination pour la mission du Nyassa. Il ne voulait pas quitter sa chère Province sans intéresser encore à son avenir religieux, les Supérieurs Majeurs. On sent dans le dernier rapport qu'obéissant à la volonté de Dieu qui l'appelle à travailler ailleurs au Salut des âmes, son cœur n'est pas près d'oublier la Kabylie.

Après avoir rendu hommage à la bonne volonté des missionnaires et loué leur docilité à suivre ses conseils et sa direction, il revient sur l'accusation de manque de zèle adressée aux anciens de Kabylie et écrit :

« Je les crois excusables et je m'étonne même que plusieurs ne se soient pas perdus tout à fait. Comme je l'ai dit, il y a déjà bien longtemps au R.P. Deguerry, je ne crois pas que la classe, le soin des malades ni même les baptêmes d'enfants *in articulo mortis*, puissent suffire pour maintenir les Pères dans l'esprit de leur vocation et empêcher leur zèle de se refroidir. Le missionnaire prêtre a besoin de faire plus. Après avoir souffert longtemps, s'il n'a aucun espoir de pouvoir un jour prêcher et baptiser, il se décourage infailliblement et arrive à ne plus faire les choses que d'une manière naturelle et comme machinalement. La décision du dernier Chapitre qui a permis aux missionnaires d'instruire les infidèles des vérités de notre sainte Religion, pourvu que ce fût par la méthode historique et en évitant tout éclat compromettant, a déjà produit les meilleurs résultats. Non seulement les indigènes ne se sont pas plaints d'entendre les missionnaires leur parler de religion, mais plusieurs se sont montrés tout disposés à accepter les vérités de la foi et ont exprimé leur étonnement qu'on ne leur ait pas parlé plus tôt de ces choses. A mon avis, il y aurait lieu de profiter de mouvement qui se fait dans les esprits vers l'Evangile et il me semble que non seulement les missionnaires devrait s'efforcer d'instruire à fond les âmes bien disposées mais encore qu'il serait temps d'essayer l'établissement de petits noyaux de chrétientés auprès de chaque station.

Pour cela, on a les éléments sous la main, il n'y a qu'à choisir parmi les pensionnaires, ceux qui offrent les plus sûres garanties de persévérance et à les marier à mesure qu'ils sont en âge avec les filles élevées par les Sœurs.

Je l'ai dit naguère au R.P. Deguerry, rien ne me paraît plus facile que de faire des chrétiens avec nos enfants pensionnaires. Faire accepter ces conversions par les indigènes et même par les autorités administratives ne me paraît pas non plus difficile, pourvu qu'on agisse avec prudence et sans bruit surtout en commençant. L'exemple des ménages établis aux Ouadhias prouve que mes prévisions ne sont pas trop optimistes. Ces jeunes gens bien connus de tous comme chrétiens sont aimés et estimés et n'ont jamais eu, que je sache, à essayer ni outrages ni injures.

La seule difficulté vraiment grande est de trouver le moyen de mettre nos néophytes à l'abri de la misère et des dangers que courrait leur foi s'ils restaient isolés au milieu des autres Kabyles. Il faudra nécessairement, je crois les grouper plusieurs ensemble pour qu'ils puissent se soutenir les uns les autres et vivre d'une vie à part. C'est ce que l'on a fait pour les orphelins dans la plaine des Attaffs et ce que l'on fait, je pense, dans presque toutes les missions. Quant aux moyens d'existence à leur fournir, je n'en vois pas d'autres pratiques que la culture de la terre et la création de certains métiers ou industries pouvant réussir. Outre la boulangerie des Ouadides qui suffit largement à faire vivre un ménage, on a essayé une forge à Tagmount et l'exploitation d'une petite ferme aux Beni-Ismaïl. Les résultats sont satisfaisants. On pourrait sans de grandes dépenses et en obtenant d'ailleurs des bienfaiteurs particuliers l'argent néces-

saire, augmenter peu à peu ces petites Ecoles Professionnelles. Les Kabyles vivant de très peu, il ne serait pas nécessaire que nos jeunes ouvriers arrivassent à gagner de fortes journées pour vivre ainsi que leurs familles. Un seul moulin à huile, système français, suffirait, je crois, pour l'entretien de deux ménages chrétiens et on pourrait en établir au moins un dans chaque tribu où il y a des missionnaires. Un cordonnier trouverait aussi à gagner sa vie à peu près partout. Si l'on remplaçait le fuseau par le rouet et le métier vertical par le métier horizontal, ce serait un progrès qui donnerait certainement un avantage énorme aux femmes chrétiennes. Puis la cordonnerie ferait naître la tannerie, comme la teinturerie en couleurs brillantes très recherchées, suivrait les tissus perfectionnés. Les vers de soie réussiraient également partout. J'en suis persuadé car c'est la fortune du Liban et la Kabylie a été appelée, non sans raisons, le Liban algérien. Enfin, la fabrication des bouchons de liège, très facile et peu dispendieuse pour l'installation, pourrait être une source de revenus considérables et permettrait de faire vivre un grand nombre de nouveaux chrétiens, car la matière première est sur place et l'écoulement des produits sûr et facile. J'ai vu des ouvriers à Alger qui gagnaient 4 à 5 frs par jour à fabriquer des bouchons et le patron qui les employait avait certainement encore du bénéfice sur leur travail.

J'ajouterai que tout cela serait vu avec plaisir par les Administrateurs qui tentent de faire quelque chose dans ce genre ; mais qui sont loin d'avoir les mêmes facilités que nous pour réussir. L'Inspecteur d'Académie lui-même semble reconnaître qu'on fait fausse route en créant des demi-savants au lieu de faire de bons ouvriers avec les enfants des Ecoles.

Pour moi, je suis absolument convaincu que si nous ne voulons pas perdre tous les jeunes gens élevés à grands frais chez nous, il est de toute nécessité de les habituer au travail et à un travail qui leur permette de se suffire et de ne pas rester à la charge de la Mission. Les renvoyer dans leur familles, après leur avoir appris le français et instruits même passablement de la Religion, c'est absolument rejeter le poisson à l'eau après l'avoir pris...

Je n'ignore pas que tous mes plans soient difficiles à réaliser, mais je crois cependant qu'il faut essayer et qu'en comptant sur Dieu on peut arriver assez vite à d'excellents résultats...

Quant à l'instruction religieuse, je n'ai fait, jusqu'à présent qu'indiquer aux Pères les grandes lignes à suivre conformément aux décisions du dernier Chapitre. Je me proposais de composer plus tard une méthode entière, malheureusement je suis trop lent à concevoir, plus lent encore à exécuter. Un ouvrage dans le genre de celui auquel je songeais existe déjà, c'est l'exposition des Vérités de la Religion selon la méthode historique par le R.P. Pacifique. Je crois ce livre capable de rendre d'utiles services aux Pères de Kabylie.

Mais il ne suffit pas d'instruire, il faut pourvoir baptiser, sans quoi il est évident que missionnaires et catéchumènes se décourageront. Ne pouvait-on pas comme dans les autres missions fixer un temps de catéchuménat après lequel les conditions d'âge, d'instruction, de bonne conduite etc... étant remplies, les missionnaires seraient autorisés à baptiser ceux qu'ils trouveraient dignes de cette faveur.... »

Combien justes et pratiques étaient ces vues du R.P. Lechaptois ! Maintenant encore on s'efforce de les réaliser au grand profit de l'apostolat en Kabylie.



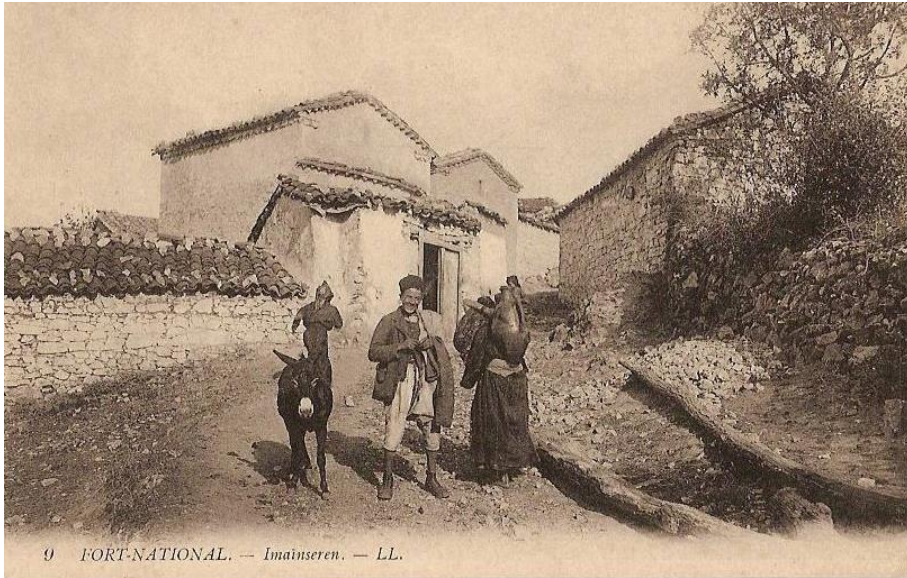
175. KABYLIE - Une Fontaine

**CONFEDERATION  
DES  
AIT-SEDKA**

**Tribu des IOUADIEN**

**VILLAGE DE TAORIRT – ABDALLAH**

**Mission fondée le 28 mai 1873**



9 FORT-NATIONAL. — Imainseren. — LL.



1 Fort-National — La Caserne

COLLECTION IDÉALE P. S.

## TAOURIRT-ABDALLAH

1° Supérieurat du Père Deguerry – 2° Supérieurat du Père Charmetant –  
3° Supérieurat du Père Gerboin – 4° Supérieurat du Père Livinhac – 5° Supérieurat du Père Gerboin – 6° du Père Levasseur.

Une première station étant fondée à Tagmount, les missionnaires, sur l'ordre de Mgr Lavigerie, se préoccupèrent d'en établir d'autres sur divers points de la Kabylie. Pour cela, ils entreprirent sans retard des excursions dans les tribus d'alentour, soit pour sonder les dispositions des habitants, soit pour y choisir les emplacements favorables aux futures fondations.

### [1. Supérieurat du Père Deguerry]

Voici le récit d'une de ces excursions au Aït-Sedka. Elle a été recueillie par le P. Amat E[mile] dans le pays même et auprès de témoins dignes de foi.

Dans le courant du mois d'avril 1873, trois voyageurs arrivaient sur le plateau de Tikiouicht.

Les deux premiers étaient les Pères Deguerry et Prudhomme et le troisième un Kabyle du nom de Lahoussin Amezaï.

La petite caravane en passant à côté d'un pressoir à l'huile<sup>4</sup> adressa aux écraseurs d'olives un cordial « Esselam alykoum » auquel personne ne fit attention.

« – Nous avons salués, leur dit alors Lahoussin, étonné ; pourquoi ne vous répondez-vous pas ? »

– Chez nous, on ne rend jamais le salut aux Juifs ni aux amis des Juifs !

– Parfait, reprend le terdjeman, en grossissant sa voix, mais sachez que nous ne sommes ni l'un ni l'autre ! Moi je suis Kabyle comme vous. Quant à ces deux sidis-là, ce sont de marabouts roumis, hommes savants, pieux et charitables !

– Mais dans quelle intention viennent-ils dans nos montagnes ?

– Le bien seul'' dit simplement le fidèle éducateur.

Tout le monde ayant paru satisfait de la réponse se remit à l'ouvrage. Lahoussin, s'adressant à l'un des ouvriers, celui qui deviendra plus tard populaire parmi les Pères de Kabylie sous le nom « Dada-Aly », le pria de le conduire chez l'Amin du gros village que l'on apercevait en face, Abd-el-Krim.

– Très volontiers », répondit celui-ci.

Aussitôt, se débarrassant de sa gandoura de travail et passant ses habits propres, il se dispose à guider les voyageurs. Cette complaisance envers des infidèles déplut au chef de l'huilerie, un vieux musulman fanatique :

---

<sup>4</sup> Celui que l'on voit encore un peu au-dessous de Tikiouicht.

– Je le jure, s'écrivit-il en regardant Aly d'un air courroucé, tu ne prendras pas une goutte d'huile ce soir !

– Et si je me fais remplacer ? répliqua celui-ci.

– Dans ce cas, s'écrièrent les autres travailleurs, tu es dans ton droit et tu peux partir. »

Aly trouva sans difficulté un remplaçant pour six sous que les Pères payèrent eux-mêmes et la petite caravane se dirigea vers Ab-el-Karim.

– Conduis-nous chez l'Amin, dit le R.P. Deguerry.

– Ah sidi ! l'Amin est en prison à Dra-el-Mizan pour quelques jours ! Mais cela n'y fait rien, je suis son neveu ; venez chez moi et, s'il plaît à Dieu, vous n'aurez pas à vous plaindre de mon hospitalité. »

Au passage des étrangers dans les ruelles, les enfants se sauvent en criant, les femmes qui se rendent aux champs ou à la fontaine s'enfuient effrayées. Quelques-unes surprises et ne pouvant s'échapper, se collent contre les murs le dos tournés vers les infidèles.

Les hommes, eux, ne se sauvent pas ; ils ne sont pas sauvés jadis devant les soldats français à Icherriden, mais beaucoup en guise de salut de bienvenue, lancent, à voix basse, contre les intrus, de terribles malédictions.

C'est au milieu de cette réception peu sympathique que les missionnaires traversent le village d'Abd-el-Krim, et arrivent à la maison d'Aly. Après avoir attaché les mulets dans un coin de la cour et leur avoir jeté du fourrage, le brave jeune homme revient vers ses hôtes et les introduit dans une chambre en leur disant : « Soyez, les bienvenus, ô mes seigneurs. » Attrapant ensuite un gros coq, il lui coupe la gorge et le donne aux femmes en leur recommandant de préparer vite du couscous de blé pour ces hôtes que Dieu lui envoie.

Les ordres du maître sont exécutés à la lettre et aussi promptement que possible. Les voyageurs font honneur au repas, après quoi le P. Deguerry met quatre douros dans la main d'Aly et l'on part pour Taourirt-Abd-Allah.

Ce village, bien un peu moins grand qu'Abd-el-Krim, apparut vite aux missionnaires, à cause de sa position centre, comme le point le plus favorable à l'établissement d'une station. Un second motif les poussait encore à ce choix : Lahoussin avait dans ce village deux anciens amis du régiment, Saïd n'aït Ouchen et Ibrahim n'aït Amrouche ; on espérait que cette double connaissance serait d'un précieux secours pour l'œuvre projetée.

Au moment où les voyageurs arrivent à Taourirt, la tajemaït (lieu de réunion) se trouvait remplie de monde, car c'était l'heure de la sieste. En y entrant, les Pères saluent l'assistance. Plus polis que les fabricants d'huile d'Abd-el-Krim, les gens de Taourirt rendent tous le salut aux étrangers et serrent leurs rangs pour leur faire place sur les dalles de pierre.

Les missionnaires s'assirent sans façon au milieu de l'assemblée et essayèrent de lier conversation avec leurs voisins.

Mais voilà tout à coup, Lahoussin découvre, parmi les assistants, un de ses camarades de Magenta, Ibrahim, la grande moustache. Aussitôt, il se précipite sur lui et lui baise la tête avec effusion.

Ce remue-ménage réveille les dormeurs et tous sont là ; maintenant les yeux briqués sur les étrangers :

« – Quels sont ces deux hommes ? », se dit-on à voix basse.

– Sont-ce des Juifs ?...des Roumis ?... des espions ou des transfuges comme les reçus jadis.

Quant à soupçonner que chez les chrétiens il y avait des hommes quittant tout pour Dieu et que ces étrangers étaient de ces hommes-là, cela ne leur venait pas même à l'idée.

Lahoussin, qui avait tout vu, tout entendu, présente, en ces termes, les Pères à l'assemblée :

– Oh hommes ! Ces deux étrangers sont des Babassen, ou marabouts français, venus ici vous faire du bien pour l'amour de Dieu !

Toutes les têtes se tournent vers les Pères :

Ah ! ce sont des marabouts ! ... Mais alors ils doivent savoir lire ? » hasarde un des plus vieux Kabyles.

Pour toute réponse, le P. Deguerry, prenant un livre arabe, se met à l'établissement général, à lire avec un accent parfait, une longue et belle histoire des Mille et une Nuits.

Ce merveilleux récit achevé, tous les auditeurs charmés complimentent le lecteur de sa science, lui avouant qu'il en sait de reste pour être marabout, et lui souhaitent enfin la rémission complète de ses péchés : ad-ak-iafou Roebbi, ia sidi !

Cependant, entre temps, Ibrahim avait fait donner chez lui l'ordre de préparer un bon souper pour ses hôtes. Jugeant que le Couscous devait être prêt, il se lève et dit aux missionnaires :

– Messieurs, ces gens-là, sans doute, ne se lasseraient pas de vous voir et de vous entendre, mais il est tard et vous devez avoir faim : venez donc dans mon humble gourbi manger et vous reposer tout à l'aise.

Les Pères se lèvent et suivent leur hôte. Un appétissant couscous flanqué de gros morceaux de viande était déjà servi. Sur un signe, les invités se mettent à table ou, pour parler plus justement, s'accroupissant sur une natte au centre de laquelle se trouvaient le plat et se mettent à manger à la kabyle.

Pendant ce temps, Ibrahim, ayant tiré un peu à l'écart son ami Lahoussin, lui disait à mi-voix :

– J'ai bien vu des marabouts roumis ; les armées des "Taliens (Italiens)" ; des "Trichians (Autrichiens)" et de "Lembrou (l'Empereur)" en étaient pleines ; mais ils avaient tous des gandouras noires, d'où vient donc que ceux-ci en portent des blanches ?

– Pour les marabouts roumis, c'est comme pour les soldats, répond l'ancien turc ; autre est l'habit des zouafis (Zouaves), autre est celui des sersours (chasseurs, autre est celui de nos tiraïouls (tirailleurs) et pourtant, Ibrahim, tous ne sont-ils pas également soldats de Lambrou ?

– J’ai compris, camarade, j’ai compris ; les Blancs comme les Noirs sont marabouts de Sidna Aïssa – sur lui le salut – mais, dis-moi, qu’est-ce qui amènes ces sidis dans notre tribu ?

– Le désir de s’y établir comme médecins et maitres d’écoles, soignants vos malades et faisant lire vos enfants pour l’amour de Dieu.

– Merveilleux ! Merveilleux ! Lahoussin ; mais une autre question : qui les envoie ici. Ne serait-ce pas le Baïlek dans le but de leur faire surveiller nos faits gestes ?

– Ah ! Ibrahim, maudis le diable qui t’inspire de tels soupçons : ces hommes-là sont envoyés par le grand et généreux Mounsiniour d’Alger. Quant au Baïlek, il est plutôt mal que bien avec lui et ses Khouans. Juge donc un peu s’il peut les employer comme espions. D’ailleurs, par la tête du Prophète ! Ni ces Bassen-là ni aucun de leurs frères n’accepteraient jamais pour tout un monde d’or le rôle odieux d’espions.

Cependant les missionnaires avaient fini leur repas, le P. Deguerry dit alors, en arabe, au Bougiotte en lui indiquant Ibrahim :

– Maintenant, parle-lui d’une maison.

Ibrahim, sachant l’arabe presque aussi bien que le Kabyle, avait compris les paroles du Père ; mais Lahoussin, interprétant jusqu’au fond la pensée de son maître, dit a son ami :

– Frère Ibrahim, le Babas te remercie de ton excellente hospitalité et te prie de mettre le comble à ton amabilité en t’occupant sans retard de lui louer une maison. D’ailleurs, ne crains rien, ajoute-t-il plus bas, tu seras largement récompensé de ta peine !

– O Seigneur honoré, dit Ibrahim, en s’adressant au P. Deguerry, je suis ton humble serviteur et je te trouverai ce que tu désires, sous peine de n’être plus un homme. »

Les Pères remerciaient chaleureusement, et aussitôt, à la suite de leur nouveau guide, partent à la recherche d’une maison.

On commence naturellement par Taourit ; toutes les rues sont fouillées ; on entre au moins dans dix gourbis, mais on ne trouve rien de convenable : tous sont ou trop étroits ou trop obscurs ou trop délabrés ou trop exposés aux regards indiscrets des voisins. Force est donc de revenir chez Ibrahim. Celui-ci voulait de nouveau faire manger ses hôtes, mais d’une commune voix, les Pères déclarent que le Couscous précédent peut sans peine les conduire jusqu’au lendemain matin.

On s’assied donc sur une natte et on se met à causer. Les missionnaires expliquent plus longuement leur but et répondent discrètement à plusieurs questions posées par Ibrahim sur la religion des Roumis.

Lui, raconte ses sept ans de vie militaire, parle avec feu de Magenta, de Solférino et de maintes autres batailles où il assista comme clairon, sans recevoir jamais la moindre égratignure. Il parle aussi et avec non moins d’enthousiasme des fêtes « monstres » que l’Empereur payait aux Turcos victorieux. Il déplore enfin la fatalité – le Mektoub – qui nous avait fait avoir

le dessous en 70, et comme pour protester contre la dernière insurrection kabyle (à laquelle, entre nous, il avait pris part), il assure les Pères de la fidélité inébranlable de ses concitoyens à la France contre tous les Prussiens du monde.

Lahoussin voulut parler à son tour. Comme son camarade, il raconte ses campagnes, ses exploits et exalte la bravoure des soldats français surpassée, seulement, d'après lui, par celles des tirailleurs kabyles.

Les confères, par politesse, écoutaient patiemment et applaudissaient. Entre chaque récit, les assistants avalent de petites tasses de café maure ; cela avait pour effet, tout à la fois, d'humecter le gosier du conteur et de tenir ouvertes les paupières des auditeurs.

Cependant vers les 10 ou 11 heures, le sommeil est plus fort que le café, plus fort que les récits des prouesses et tout le monde finit par s'endormir.

Le lendemain matin, après une fervente prière, les missionnaires, précédés de leurs guides, recommencent la chasse à la maison : après une heure environ de battue, on découvre enfin ce qu'on désire.

Un peu en dehors d'Adrar-Amellal, les Pères trouvent un gourbi à plusieurs salles avec une cour bien close, ombragée par un vieux figuier.

**« – Voilà bien ce qu'il nous faudrait ! » s'écrient-ils aussitôt.**

**– Vous l'aurez, s'il plaît à Dieu, leur dit Ibrahim.**

**On se rend à la tajemaït du village, car, selon toute apparence, on y trouvera le maître de la maison. En y entrant, Ibrahim parle ainsi, en montrant les missionnaires :**

**– O gens d'honneur, ces siadis-là, vous l'avez sans doute entendu dire, sont des marabouts roumis, hommes très honnêtes, très savants et très secourables : ils distribuent des remèdes aux malades, rendent la vue aux aveugles, donnent de l'intelligence aux imbéciles et pain aux affamés ; et tout cela, entendez-le, pour l'amour de Dieu ! Ils veulent pour votre bien, s'établir dans notre tribu et c'est dans ta maison, frère Moh'at Messoud ou Aly, qu'ils désirent habiter. Lève-toi donc de suite que nous allions la visiter et si ces nobles étrangers la trouvent à leur gré, ils te la loueront un bon prix.**

**Abasourdi par une proposition si inattendue, le propriétaire se lève sans mot dire et conduit les visiteurs à sa maison. Les Pères l'examinent, la trouvant suffisamment convenable et se décident à la prendre en location provisoire, s'ils sont autorisés par Monseigneur à se fixer dans la tribu. Après quoi ils s'en retournent à Tagmount. »**

Dès son retour, le R.P. Deguerry écrit au Fondateur pour lui rendre compte de l'excursion aux Aït-Sedka. Mandé à Alger, il lui expose les dispositions bienveillantes de cette tribu et lui parle de la maison. L'Archevêque approuva ce qui avait été fait et aussitôt écrit au Commandant Supérieur de Fori-National, la lettre suivante, pour lui recommander ses missionnaires :

« Alger, le 8 mai 1873.

Je viens de recommander à votre bienveillance le R.P. Deguerry, un de nos missionnaires, qui désire, avec mon consentement, établir une école française aux Ouadhias, dans votre conscription. C'est à ses frais et aux miens que se fera cette fondation, et je ne demande pour lui, par conséquent que l'appui moral de votre autorité.

Je sais, par ce nous avons décidé dernièrement, au Conseil du Gouvernement, sur votre rapport et celui de M. Féraud, que les Kabyles de votre conscription, demandent et acceptent des écoles françaises, même payées par eux ; j'espère qu'ils verront encore plus volontiers s'établir des écoles qui ne leur coûteront rien, d'autant plus que les maîtres leur donneront encore gratuitement des remèdes et des soins pour leur malades.

Du reste, nos missionnaires, ainsi que les Révérends Pères Jésuites ont l'ordre exprès de ménager, en tout, les susceptibilités des Kabyles, et en particulier de ne leur parler de religion que lorsqu'ils seront interrogés, en évitant toute propagande ; l'œuvre qu'ils entreprennent ne devait être qu'une œuvre de charité, de patience et de temps.

Monsieur le Gouverneur, comme vous le savez, connaît et approuve ce que nous faisons à cet égard. J'ose espérer, Monsieur, que nous trouverons auprès de vous la même bienveillance, hautement éclairé, et, en vous en exprimant d'avance toute ma gratitude, j'ai l'honneur de me dire, M. l'Administrateur, votre très humble, très obéissant et bien dévoué serviteur.

+ Charles, Archevêque d'Alger »

Nous avons la réponse de cet officier ; elle est des plus courtoises :

« Fort-National, le 2 juin 1873.

Monseigneur,

Vous m'avez fait l'honneur de me demander mon concours dans l'œuvre toute de dévouement et de sacrifices entreprise par vous et par vos missionnaires. Je m'empresse, Monseigneur, de répondre à vos désirs en vous priant de compter non seulement sur l'appui de mon autorité en Kabylie, mais aussi sur ma participation la plus entière et la plus active dans la mesure des ressources qui sont à ma disposition.

Laissez-moi espérer, Monseigneur, que vous voudrez bien ne pas considérer cette lettre comme une réponse simplement dictée par les convenances et que vous engagerez vos missionnaires à user largement des offres que je suis heureux de pouvoir vous adresser.

(signé) Egrot »

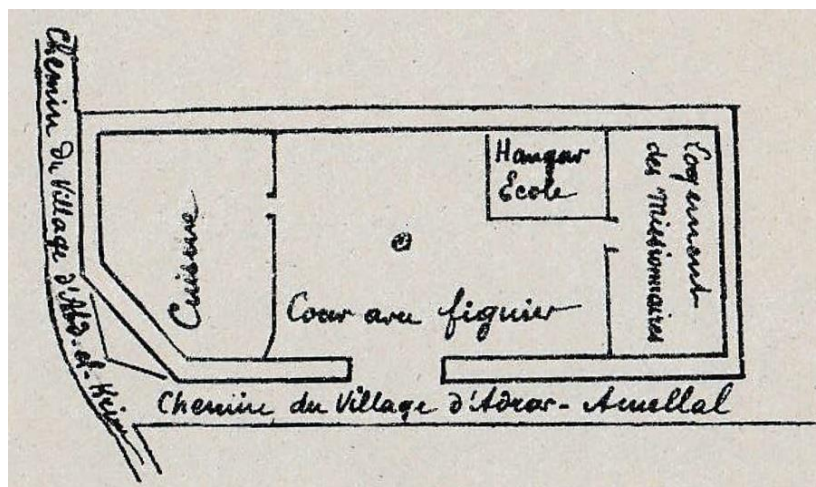
Le P. Deguerry reçut l'ordre de laisser au P. Prudhomme la direction de la mission de Tagmout et d'aller présider lui-même à la fondation nouvelle d'Adrar-Amellal, dont il serait le Supérieur.

Ce fut le 28 mai 1873 qu'il vint s'installer à l'Aït-Sedka, en compagnie des Pères Chardron et Voisin. Lahoussin le Bougiotte leur était adjoint comme domestique et interprète.

Leur premier soin fut d'aménager le moins mal possible leur maison :

« Notre pauvre gourbi, nous écrit l'un des missionnaires de cette époque, à part quelques malles, n'était pas mieux meublé que celui d'un Kabyle du village. Il se composait de deux pièces séparées par une cour, au milieu de laquelle se trouvait un figuier ; l'un servait tout ensemble de chapelle au Bon Dieu et d'habitation aux missionnaires, dans l'autre on faisait la cuisine. Il y avait aussi une espèce de hangar tout délabré qui servait de salle de classe. Nous couchions à terre sur une natte à la mode indigène. »

Voici le croquis de ce gourbi tel que nous l'envoie le même missionnaire.



A peine installés, nos confrères se mirent sans retard aux œuvres de la mission. Ibrahim avait dit, on s'en souvient, en parlant des missionnaires : « Ces hommes, à nuls autres pareils, rendent la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, rassasient les affamés et donnent de l'esprit à ceux qui n'en ont pas. » Il y avait, dans ces paroles, tout le programme apostolique de la mission en pays Kabyle.

Les visiteurs qui venaient causer avec nos confrères étaient toujours accueillis avec politesse. On les recevait, soit dans la cour sous le figuier, soit sous le petit hangar, ou même dans une des chambres quand il s'agissait d'amis comme Aly et Ibrahim.

Jamais mendiant ne cria : « Taâù Rebbi » devant leur porte sans recevoir quelques sous ou un morceau de pain.

Dès que le cri de *A Mrabot efkü doua* se faisait entendre, vite l'un des Pères se levait et pensait de son mieux le pauvre malade en ajoutant aux soins du corps quelques bonnes paroles pour l'âme.

Non contents de distribuer des remèdes à ceux qui venaient chez eux, les missionnaires allaient, de temps à autre, distribuer dans les villages des tri-

bus environnantes. S'ils étaient généralement reçus avec courtoisie et empressement, plus d'un village pourtant refusait encore leurs soins, plus d'une maison leur restait fermée : on ne s'expliquait guère les raisons du séjour de pareils étrangers en Kabylie, ni surtout le motif d'une pareille charité de leur part.

Heureusement Ibrahim était là. Les jours de marchés, quantité d'individus des tribus défiantes s'adressaient à lui :

**« Quels sont donc ces siadis beaux et bien mis à qui vous donnez l'hospitalité et qui parcourent nos tribus une boîte de doua sur les dos.**

**– Ce sont des marabouts roumis, des hommes qui ont tout quitté pour Dieu et pour le Ciel. »**

**– Nous autres, nous pensions que c'étaient des agents secrets du Baïlek, cherchant à évaluer nos fortunes, au compte du Khaznadji (Ministre des Finances).**

**– Malgré vos barbes blanches, vous vous trompiez, amis : s'ils pensent à vos biens, ce n'est pas pour demander à Allah, le Tout Puissant, de les augmenter ! Par la tête du Prophète, croyez-moi !**

**– Nous te croyons, frère Ibrahim ; mais ne sont-ce pas des hommes dissolus et capables de nous déshonorer si nous leur ouvrons les portes de nos maison ?**

**– Maudissez, Chitan qui vous inspire de tels soupçons : ces marabouts sont des anges de pureté que la seule apparence de mal effraie et à qui, je vous le jure, je confierais la garde de ma famille de préférence même à ma digne mère. »**

Ainsi parlait Ibrahim et, grâce à sa grande influence, les préjugés se dissipaient, les villages, voire même les maisons cloîtrées des marabouts s'ouvraient devant les missionnaires et ceux-ci purent enfin passer partout en faisant le bien.

Ces ministre de charité, tout nouveau pour le pays, n'avaient pas seulement pour effet, on le voit, de soulager les corps et de gagner les cœurs de ces rudes montagnards ; ils dissipaient encore leurs préjugés plusieurs fois séculaires contre les chrétiens.

Cependant, tout fructueux que soit, comme moyen d'apostolat, le soin des malades, il n'est pas toutefois le plus important, il y a eu un autre meilleur et plus sûr. Je ne parle pas de la prédication, puisque à cette époque, en Kabylie, contrairement à la parole de Saint Paul : *Verbum Dei erat alligatum*, mais de l'école.

Ainsi l'avait compris jadis le duc d'Aumale quand il disait :

**« L'ouverture d'une école au milieu des indigènes, vaut autant qu'un bataillon pour la pacification des esprits. »**

Ainsi le comprenait Mgr Lavigerie, quand il traçait les Règles pour l'apostolat en pays musulmans (Constitutions : Œuvres de la Mission).

Ne pouvant donc être encore apôtres des Kabyles, les missionnaires devinrent les instituteurs de leurs enfants.

La classe proprement dite, ils ne la firent jamais à Adrar-Amellal ; l'absence d'un local convenable les en empêcha. Ils se bornaient à attirer chez eux, en moyen de petits cadeaux, surtout de bonbons, le plus d'enfants possibles, à leur enseigner à compter jusqu'à 100, à distinguer un a d'un b et à savoir les noms français des choses les plus usuelles : figue, pain, eau, porte, maison, tête, pied, etc...

Cependant un gourbi de location ne pouvait être que provisoire. Les missionnaires songèrent bientôt à l'acquisition d'un terrain sur lequel ils bâtiraient eux-mêmes une maison. La chose fut un peu difficile : « J'ai été obligé, écrit le P. Deguerry (à la date du 21 juin 1873), de feindre l'achat d'un autre terrain, pour obliger le propriétaire du champ que nous désirons à vendre. Voyant que son terrain nous plaisait, il en demandait un prix fou. Ce moyen a réussi. »

Et il ajoutait :

**« Ici, les Kabyles sont plus intelligents que chez les Beni-Aïssi, nous sommes même non seulement supportés mais aimés dans un village comme Taourirt. Sans le concours de quelques habitants de ce village, je n'aurais pu faire l'acquisition du terrain nécessaire. »**

Aussitôt l'emplacement acheté, il fallut préparer les matériaux de construction. Le Commandant Egrot, toujours plein de bienveillance, envoya un agent-voyer qui fit le plan de la nouvelle bâtisse, promit des hommes de corvée pour apporter les pierres sur place et même s'engagea à fournir les bois gratuitement.

La surveillance des travaux absorbant presque tous les instants du Père Supérieur, on lui envoya du renfort. Deux jeunes missionnaires, non encore prêtres, les Frères Allary et Plagne arrivèrent à Adrar-Amellal le 9 juillet, mais le P. Chardron quitte la station à la fin de ce même mois pour aller aux Arrifs.

Monseigneur n'avait garde de laisser sans conseils ses missionnaires des Aït-Sedka. Dans une lettre du 6 juillet, après leur avoir donné à tous des règles de prudence dans l'exercice du zèle apostolique, il reproche à l'un d'eux son peu d'intelligence de la situation :

**« Le pauvre P. Chaudron s'étonne de l'indifférence des Kabyles, écrit-il. Vraiment c'est par trop fort. Est-ce qu'il croit qu'ils sont chrétiens ? Est-ce qu'il ne sait pas qu'ils sont musulmans ? C'est à nous de les gagner peu à peu, mais pour cela il faut peut-être des siècles. En vérité, mes enfants, je suis confondu de vous que vous comprenez si peu et votre cœur et le cœur humain. »**

## [2. Supérieurat du Père Charmetant]

On alla ainsi occupés aux diverses œuvres de l'apostolat jusqu'à la retraite de septembre. A peine de retour à Taourirt-Abdallah, le P. Deguerry reçut une lettre de Monseigneur qui lui annonçait son changement (6 octobre). Le Fondateur pensant, avec raison, que le Père pouvait rendre aux Attafs plus de services encore qu'en Kabylie, l'appelait pour la seconde fois à la tête du village de Saint-Cyprien. Ce fut le P. Charmetant qui vint le remplacer. On lui donna comme collaborateurs les P. Voisin et le Frère Allary. Quelques jours après, Monseigneur lui envoyait encore un troisième auxiliaire, un jeune Kabyle chrétien.

« – Depuis longtemps, écrit-il au P. Charmetant, le 11 octobre Joseph Rabah désire retourner en Kabylie, pour y travailler en faveur de ses compatriotes dans une de nos écoles. Je pensais d'abord qu'il préférerait aller avec le Frère Jeannin et je voulais le diriger de ce côté lorsqu'il m'a déclaré lui-même préférer avec vous. Je vous l'envoie donc, il ne nous a jamais donné, sous aucun rapport, de sujets de plaintes, tout au contraire. J'ai la confiance qu'il continuera à se bien conduire auprès de vous. On pourra l'employer à surveiller les petits enfants pendant l'absence du Père chargé de la classe et aussi à répéter les leçons de lecture. De plus, il sera certainement utile dans les relations journalières avec les Kabyles et pour les nouvelles fondations à faire. D'autre part, il faut qu'il continue ses études et un de vos confrères devra lui demander chaque jour une leçon d'une heure sur le français, l'histoire et l'arithmétique sans oublier le catéchisme. Il vivra et mangera avec vous et couchera dans votre maison. Cela vous permettra d'envoyer Lahoussin ailleurs, car ce serait trop de deux Kabyles dans le même établissement et Rabah vous sera plus utile. »

La même lettre contenait les conseils suivants relatifs à l'apostolat :

« Ayez beaucoup de zèle et beaucoup de prudence. Conformez-vous à la règle que j'ai donnée et ne parlez jamais de religion chrétienne aux Kabyles, autrement qu'historiquement. Gardez-vous bien de faire du prosélytisme. Contentez-vous de gagner leur cœur par les bienfaits de la charité et laissez faire le temps. Avec la grâce de Dieu tout s'arrangera peu à peu et les fruits seront d'autant meilleurs qu'on les aura laissés mûrir (11 octobre 1873).

A cette époque, la mission était, il est vrai, construite mais manquait de tout. Les enfants se présentaient pour fréquenter l'école, mais on n'avait ni table, ni banc, ni tableau à leur offrir ! Une lettre du nouveau supérieur nous peint la situation matérielle (10 novembre 1873) :

« Vous verrez, dit-il, que dans toutes nos stations, ce n'est pas seulement la pauvreté mais le dénuement qui règne. Pour ne parler que d'ici : nous couchons sur les carreaux encore frais et sous les tuiles qui laissent sinter l'eau de la pluie. Que sera-ce quand prochainement la neige couvrira cette faible toiture ? La position ne sera pas tenable, d'autant plus que maintenant, depuis l'arrivée de Joseph Rabah, nous n'avons pas deux couvertures pour chacun, à plus forte raison lorsqu'un confrère vient nous voir... »

Et il ajoute un peu plus loin :

**« Soyez assez bon pour demander à Monseigneur de nous envoyer quelques paillasses ; elles nous seront ici de la plus grande utilité. L'humidité du sol m'ayant rendu malade dernièrement, je suis obligé depuis lors de coucher sur des malles, car nous n'avons pas de planches. »**

Plus tard (3 décembre), le même Père avait appelé à Alger pour lui reprocher les dépenses faites, avoue ne rien comprendre à ces reproches et écrit que, cinq jour par semaine, lui et ses confrères font abstention et ne boivent que de l'eau à chaque repas.

L'excellent M. Egrot avait promis de venir une fois la maison construite pour engager les Kabyles à confier leurs enfants aux Pères. Dans l'impossibilité où il fut de venir, il convoqua à Fort-National les Amins et des Damanes des villages, combattit leurs préjugés contre l'instruction et leur déclara qu'il favoriserait ceux dont les enfants fréquenteraient l'école française. Au retour, de nombreux conférences eurent lieu dans les Djemaas, mais aucun élève n'arrivait ; ce que voyant, le P. Charmetant réunit à son tour les Amins et leur annonça qu'il allait ouvrir l'école (fin novembre) et qu'à la fin de la semaine, il enverrait au Commandant Egrot les noms de ceux qui n'avaient pas mis de la bonne volonté à suivre ses conseils. Cette manœuvre réussit et bientôt les missionnaires virent affluer les écoliers :

**« Nous en avons, écrit le P. Charmetant (le 3 décembre), une quarantaine de tous les villages excepté Beni-Benjil qui viennent très assidûment. Le nombre serait, paraît-il, plus considérable, sans l'opposition énergique des femmes qui, je le constate, ont, en Kabylie, beaucoup plus d'influence en toutes choses qu'on se l'imagine. »**

Mais les Pères prévoyaient déjà que ce bel élan allait s'arrêter. Le brave Commandant Egrot venait d'être envoyé à Collo. Il était remplacé par le capitaine Ravès, homme hostile et systématiquement opposé à l'influence religieuse en Kabylie.

L'école allait en souffrir, mais la lutte avec l'Administration, si elle éclatait, aurait ceci de bon que les Kabyles verraient que les Pères n'étaient pas des hommes du Baïlek et que les remèdes qu'ils donnaient à leurs malades venaient, non du Gouvernement, mais de la charité privée.

Heureusement que, comme contre-poids, le Général Bressolles qui habitait Fort-National était bien disposé en faveur des missionnaires. Dans une visite qui lui fit le P. Charmetant, il lui manifesta le mécontentement qu'il éprouvait à l'égard des Pères Jésuites de Djemma-Saharidj. On était venu se plaindre à lui de ce que les Pères enseignaient aux enfants à faire le signe de la Croix :

**« Si la chose a eu lieu, dit le P. Charmetant (8 mars 1874), c'est bien regrettable, car cela peut susciter des difficultés à nos installations projetées, d'autant**

**plus qu'avec l'hostilité de M. Ravès, le moindre prétexte lui suffira pour nous créer des entraves si, sur un point ou sur l'autre, on s'écarte de la ligne de prudence que Votre Grandeur nous a tracée. »**

A la fin de 1873, la situation matérielle des trois postes de la Kabylie n'était pas brillante<sup>5</sup>. La maison des Arrifs venait de crouler ; celle de Tagmount était inondée ; on disait la messe sur la table ; le seul endroit respecté et le sol détrempé, selon le mot d'un missionnaire, ressemblait aux bords de l'Harrach ; à Taourirt, les tuiles continuaient à laisser passer la pluie et les ailes du bâtiment menaçaient de se détacher du corps principal.

Comme vous le verrez, écrivait le P. Charmetant, en souhaitant la fête au P. Deguerry, les épreuves ne manquent pas à la mission de Kabylie ; elle est tout à fait en bonne voie puisque le chemin de la Croix est le chemin du triomphe. C'est la vraie vie du missionnaire, comme je l'ai rêvée souvent ; la vie de Saint Paul, aussi comme lui nous nous efforçons de surabonder de joie au milieu des tribulations. »

A la simplicité de la colombe, le P. Charmetant joint la prudence du serpent :

**« Monseigneur, ajoute-il dans la même lettre, vous parlerez sans doute de tout cela en me reprochant naturellement d'être la cause de tout. Ce jour-là vous pourriez-nous rendre un grand service, c'est de lui faire comprendre qu'on ne gagne rien à trop économiser dans les fondations et les installations. 500 frs ne peuvent pas suffire en Kabylie pour bâtir une maison. Le P. Terrasse m'a dit que pour leurs deux postes, les Jésuites avaient dépensé 25.000 frs Il eût fallu au moins la moitié de cette somme pour les trois que nous avons ; avec cela on aurait pu avoir quelque chose de sérieux et de durable. »**

Les relations des Pères avec les indigènes étaient des plus cordiales. Dans plusieurs tribus on réclamait leur établissement. Monseigneur, enchanté de ces propositions, autorisa le P. Charmetant (6 février 1874) à faire l'acquisition de six terrains dans le Jurjura, sur les points les plus favorables.

Les habitants d'Oudhias, qui voyaient à l'œuvre les missionnaires, s'attachaient vite à eux. Un marabout du pays, du nom de Mohammed ou Ali, se faisant l'interprète du sentiment universel, écrivit en ce temps-là (avril) à Mgr Lavigerie une touchante supplique : après les compliments en usage dans le style oriental, il ajoute :

**« Vous avez bâti ici, dans notre tribu, une maison, et vous nous avez donné des marabouts qui sont regardés comme vos fils. Ils demeurent ici, instruisent les enfants et soignent les malades... que Dieu prolonge votre vie et augmente votre dignité. Sachez ensuite que les marabouts qui habitent chez nous, ce sont le Bir Charmate (Charmetant), le Bir Ouaga (P. Voisin) et le Bir Lary (P. Alary)... Je rends gloire à Dieu pour l'heure où il les a amenés vers nous, où il vous**

---

<sup>5</sup> Tagmount, Taourirt-Abdallah, et la station du Arifs, fondée en juin 1873.

a inspiré de connaître notre tribu et depuis que le Seigneur nous a créés nous n'avons pas trouvé d'hommes semblables à eux sur la face de la terre. Dieu a donné avec libéralité la miséricorde à leurs cœurs, la douceur à leur langue, et aujourd'hui, ô Sidi Monsénior, nous vous demandons... que vous ne les éloigniez pas de nous, car nous les aimons beaucoup, beaucoup..., nous les connaissons et nos enfants les ont déjà bien connus... »

Monseigneur, touché de la demande du marabout Si Mohammed ou Aly lui fit répondre. Voici le passage important de sa lettre :

« Que la bénédiction de Dieu soit sur toi et toute ta famille et tous ceux qui t'aiment.

J'ai appris avec joie que tu es bien et j'en remercie Dieu, et moi-même je suis bien, ainsi que tous les miens, serviteurs de Dieu. Et je suis très heureux que les trois marabouts français qui sont aux Ouadhias sont aimés par les Kabyles et qu'ils leur fassent du bien. Leur loi est d'aimer tout le monde également, et de ne faire de guerre à personne, mais au contraire de faire du bien à tous le monde particulièrement aux pauvres et aux malades, sans en recevoir aucun présent, ni en attendre aucune récompense que celle qui leur vient de Dieu. Et ensuite, ils prient aux heures qui leur sont marquées, et ils enseignent à lire et à écrire aux enfants. Ils leur enseignent aussi à faire le bien tant par leurs leçons que par leurs exemples. Si ce qu'ils font ainsi plaît aux habitants des villages des Ouadhias, j'en suis heureux et certainement je laisserai ces trois Pères, qui sont le P. Charmetant, le P. Voisin et le P. Alary, afin qu'ils continuent à faire le bien. Ils vous regardent déjà comme leur famille propre, parce que, d'après leur loi, ils ne doivent avoir ni femmes ni enfants, mais garder la virginité et se dévouer, en tout, au bien des pauvres, des malheureux et des enfants abandonnés. Et c'est ainsi que sont tous les marabouts soumis à mon autorité, ne demandant rien à personne, et, au contraire, se laissant tuer sans se défendre par ceux qui sont leurs ennemis, pour l'amour de Dieu seul, le miséricordieux, afin qu'il leur pardonne leurs péchés et qu'il pardonne les péchés de ceux pour qui ils prient.

Je te souhaite le salut et le bien et sache que je te remercie de ton amitié pour mes fils, les marabouts français qui sont aux Ouadhias, et que je serai heureux quand je pourrai te voir et te remercier de ma propre bouche.

De la part de l'Archevêque d'Alger »

Ce qui avait peut-être occasionné la lettre du Marabout Mohammed ou Aly, c'était le départ du P. Charmetant, envoyé en quête, le 4 avril, par Monseigneur. On craignait de le voir quitter la tribu sans retour.

### [3. Supérieurat du Père Gerboin]

Durant son absence, ce fut le P. Roger, directeur du noviciat de Maison-Carrée qui vint faire, à deux reprises, l'intérim du supérieurat, une première fois du 20 avril au 5 août, puis du 16 septembre à la retraite générale.

Après celle-ci, le poste fut ainsi constitué ; le R.P. Gerboin, Supérieur, le P. Voisin et le Frère Flagne.

Les Kabyles témoignèrent au nouveau supérieur le même respect et la même estime qu'à son prédécesseur. Dans les marchés, aussitôt qu'ils apercevaient les missionnaires, ils s'empressaient d'accourir les saluer et leur parler familièrement. Les enfants, si craintifs au début, suivaient maintenant les Pères à travers les villages et semblaient tout fiers de ces démonstrations d'amitié. Le P. Voisin était déjà populaire dans le pays à cette époque et les habitants le nommaient « mrabot ennar », notre Marabout.

En février 1875, les confrères reçurent la visite du R.P. Deguerry. Celui-ci constata avec bonheur la bonne marche du poste et n'eut qu'à leur adresser des encouragements. Il leur recommanda seulement l'étude assidue de la langue kabyle afin que les relations avec les indigènes fussent plus intimes encore.

Le P. Voisin n'avait pas attendu cette recommandation pour commencer l'étude du kabyle, et, à cette époque, il le parlait déjà assez facilement. D'où lui venait cette connaissance si rapide d'une langue vraiment difficile, plus difficile encore à apprendre alors qu'aujourd'hui ? On en était surpris, d'autant plus, que le P. Voisin ne passait pas pour une intelligence supérieure. Sans doute, il avait mis dans son étude et dès les premiers jours une rare énergie et une persévérance digne d'éloges, mais surtout il avait employé un moyen inspiré par sa foi profonde. Il s'était mis à réciter au plus tôt son chapelet en Kabyle et la Sainte Vierge avait béni la confiance de son missionnaire.

Le Général Bressolles, qui suivait avec bienveillance la marche de la mission aux Ouadhias, fit voter (février) un crédit de 100 frs pour être employés à acheter des livres, des cahiers et autres fournitures classiques. Mais ayant su que les Kabyles ne se souciaient guère de faire jouir leurs enfants des bienfaits de l'instruction française, il leur intima l'ordre de les envoyer tous en classe. Les parents n'en firent rien ; ce qu'apprenant, il convoqua, à Fort-National, les Amins pour les renouveler son ordre, résultat négatif. Le Président de la tribu, à son tour, menace ses administrés : pas un enfant ne se présente. Les Kabyles venaient trouver les Pères pour savoir ce qu'ils pensaient des ordres du Général et des menaces du Président. Ceux-ci répondaient qu'ils n'y étaient personnellement pour rien et qu'ils recevraient les élèves qu'on leur amènerait, mais qu'ils n'iraient point les chercher de force. Cette prudente façon d'agir eut pour résultat de ne pas indisposer les Kabyles contre eux.

#### [4. Supérieurat du Père Livinhac]

Comme c'était assez fréquent à cette époque, le P. Gerboin dut prendre le bâton de quêteur et aller chercher des secours pour son poste. Le P. Livinhac vint le remplacer (4 avril).

C'est durant son séjour aux Ouadhias que le Supérieur intérimaire fit, dans la tribu des Beni-Mengallet, en compagnie du P. Voisin, la fameuse visite (mai 1875) dont nous parlerons à la station d'Ouarzen.

#### [5. Supérieurat du Père Gerboin]

Dans les derniers jours d'août, le P. Livinhac, ayant été appelé à la Direction du Scolasticat, quitta la Kabylie au milieu des regrets de tous. Le P. Chardron, qui se trouvait alors à St-Martial des Attafs, fut envoyé à Taourirt-Abdallah (12 septembre), mais son séjour n'y fut que temporaire, car, en novembre, le P. Gerboin, quittant Ste-Monique où il avait été nommé en revenant de quête, reprit les fonctions de Supérieur avec les Pères Voisin et Quiblier<sup>6</sup>.

La situation de l'école n'était pas brillante, comme nous le montre ces lignes du P. Gerboin (décembre) :

**« Notre école n'est pas complètement fermée ; nous avons un élève, ce n'est pas beaucoup, mais enfin c'est quelque chose et nous y donnons le temps voulu tous comme s'il y en avait beaucoup. »**

Cependant pour se dédommager de l'isolement dans lequel l'école se trouvait, les missionnaires recueillirent à la maison quelques petits pensionnaires. Les débuts de cette œuvre furent modestes mais toutefois consolants.

Au commencement de janvier 1876, les missionnaires de Kabylie reçurent en guise d'extrêmes, une lettre sévère de Mgr Lavigerie. Il menaçait de fermer les stations si les élèves n'étaient pas plus nombreux et la classe régulièrement faite. Il ajoutait que dernièrement on avait parlé avec mépris de leurs écoles au Conseil Supérieur du Gouvernement et qu'on les avait comparées à celles des Pères Jésuites bien autrement florissantes.

C'était dur, c'était même inexact. Le P. Voisin voulut constater par lui-même l'état de l'école de Beni-Yenni que l'on disait fréquentée par 30 ou 40 élèves. Il s'y rendit et voici ce qu'il écrit à la suite de sa visite :

**« Celui qui est tout particulièrement chargé des enfants m'a dit que ce jour-là il en avait quatre, ni plus, ni moins, et que c'était un de ses meilleurs journées. »**

A Djemmaa Saharidj, par contre, l'école prospérait. Le Préfet d'Alger en avait été émerveillé. Les élèves étaient très nombreux et l'installation sco-

---

<sup>6</sup> Le Frère Plague avait été forcé par la maladie à quitter la station le 12 septembre.

laire magnifique ; mais les Pères Blancs n'avaient ni les ressources, ni l'influence du P. Olivier.

Cependant, stimulés par les reproches et les menaces de Monseigneur, les missionnaires se mirent en campagne non sans prier le Bon Dieu de les bénir. Leurs efforts eurent un commencement de succès.

Le P. Voisin fut mandé à la Djemaa de Taourirt-Abdallah (février 1876), les Kabyles lui dirent qu'avant de lui confier leurs enfants, ils voulaient être assurés de trois choses :

Que plus tard on ne leur demanderait pas d'argent pour l'instruction donnée à leurs enfants.

Que l'on ne pourrait sans leur consentement les envoyer en France ou à Alger.

Enfin que les missionnaires actuels ne seraient pas changés.

On leur répondit que pour les deux premiers points, ils pouvaient être sans inquiétude et qu'on leur en donnerait toute assurance, même par écrit s'ils le désiraient. Quant au 3<sup>ème</sup>, les Supérieurs étaient libres de changer les Pères à leur gré.

Ces explications plurent aux Kabyles. Bientôt quelques élèves se présentèrent. Ce chiffre ne devait pas tarder à croître grâce à un stratagème du P. Gerboin. Voici comment il le raconte lui-même (1<sup>er</sup> mars) :

**« Puisque qu'on nous a mis l'épée dans les reins, nous nous sommes remués à notre façon. D'abord nous nous sommes mis un peu en colère contre tout le monde ; puis nous avons cessé d'aller à domicile porter des remèdes, et nous en refusons à ceux qui ayant des enfants ne veulent pas les envoyer en classe. Cela a fait de l'effet et un grand nombre de Kabyles ont dit que c'était juste et raisonnable. »**

L'autorité militaire continuait à être favorable aux missionnaires instituteurs. Le Chef du Bureau-Arabe de Fort-National (Ravès n'y était plus) promit de donner des vêtements aux élèves ; il vint lui-même en personne, au commencement de juillet, visiter l'école et félicita tout le monde : les Pères de leur dévouement, les enfants de leur progrès les parents de leur obéissance à ses ordres.

De son côté le Général Péau, Commandant la subdivision, offrit 60 frs pour contribuer à l'achat de récompenses, et envoya en cadeau pour l'école des livres et des cartes murales qu'il avait reçus de la Ligue de l'Enseignement.

Le 24 août eut lieu la distribution des prix. Voici comment le P. Gerboin raconte cette fête scolaire, la 1<sup>ère</sup> aux Aoudhias :

**« C'est jeudi dernier que nous avons fait notre distribution. Seulement nous n'avons pu y attirer que les parents des enfants et encore par tous. Mais le feu d'artifice nous a amené tout le monde. Les élèves ne se possédaient pas de joie et**

**les grandes personnes n'étaient pas moins contentes. On ne pouvait croire que ce fut à cause des enfants que nous faisons si grande fête. Le lendemain, les écoliers sont allés se promener dans le village avec leurs gandouras ; ils étaient à chaque pas arrêtés par les vieilles qui voulaient voir comment c'était fait, et puis toute la série de questions comme font les Kabyles : qui vous a donné cela ? Pourquoi vous l'a-t-on donné ? etc... Dans la soirée une bonne vieille toute cassée, s'imaginant que la fête était universelle vint nous demander aussi une gandoura pour elle. »**

Après la retraite de 1876 revit les mêmes Pères à l'exception du P. Quiblier remplacé par le P. Prudhomme.

La fin de cette année fut marquée par la visite du R.P. Deguerry (18 décembre). Il apprit aux confrères que le Sous-Préfet de Tizi-Ouzou, ennuyé d'avoir, dans le territoire de sa juridiction, le marabout de Sidi-Ali-Mouça Zaouïa et lieu de pèlerinage dans les Matka, offrait de la donner à Monseigneur pour y fonder une école. Mgr Lavigerie craignit en acceptant de soulever le fanatisme musulman et le plan ne fut pas réalisé.

Quelques jours après le départ du Visiteur, le P. Voisin reçut l'ordre d'aller en France comme quêteur. Il quitta le pays au milieu des regrets de toute la population indigène. Ce fut le P. Bouillon qui vint des Arifs le remplacer (29 janvier 1877).

A cette époque, Monseigneur désirant peupler l'hôpital des Attafs, écrivit aux missionnaires de Kabylie pour lui donner de rechercher les incurables qui se trouvaient dans le pays. Le P. Gerboin, avec un zèle infatigable fit des recherches minutieuses et parvint à découvrir enfin quatre de ces infortunés qu'il envoya à Alger. Mais cette charitable tentative de Monseigneur n'eut pas de succès, car ces pauvres malades ne tardèrent pas à revenir dans leurs montagnes.

L'Archevêque, qui voyait avec plaisir les bonnes dispositions des Kabyles des Ouadhias s'accroître de jour en jour, crut le moment venu de s'occuper de l'éducation des filles et du soin des femmes indigènes. Etant donné les mœurs musulmanes, des religieuses seuls étaient capables de ce ministère. Il décida donc d'établir sans retard une maison de Sœurs dans la tribu.

Au mois de février, les missionnaires reçurent l'ordre de chercher un terrain propice à cette installation. Le P. Bresson, qui faisait à cette époque fonction de Supérieur des maisons de Kabylie, vint, lui-même visiter celui qui répondait le mieux aux intentions de Monseigneur et en faire l'acquisition.

Mais pendant qu'on s'occupait de la question de bâtir une maison aux religieuses, celle des Pères se dégradait de plus en plus ; elle ressemblait à des « ruines » selon le mot du P. Gerboin. La pluie désagréait les pauvres

murs en pisé et le vent emportait les tuiles, menaçant parfois de renverser le bâtiment tout entier.

Ce fut, sans doute, au reçu de la lettre du P. Supérieur faisant le tableau du délabrement de sa maison que, le 7 avril, le P. Prudhomme fut envoyé en quête. Le P. Jullien vint le remplacer et permettre au P. Gerboin de s'occuper de la construction de la maison des Sœurs qu'on voulait élever cette année.

Les deux quêteurs revinrent en Kabylie après avoir recueilli quelques ressources pour la mission. Le retour du P. Voisin (16 mai) fut un triomphe. C'était à qui lui baiserait la tête, les épaules, même les genoux. Les « vieilles » poussaient des exclamations de bonheur et remerciaient Dieu tout-puissant de leur avoir ramené leur bon marabout. La joie universelle fut un instant brouillée, le Père fut contraint par la fièvre d'entrer à l'hôpital de Tizi-Ouzou, puis de gagner Notre-Dame d'Afrique (10 juillet).

Le P. Prudhomme (18 juin) trouva son supérieur tout occupé des bâtisses, se dépensant du matin au soir avec une prodigieuse activité et faisant face à une écrasante besogne ; s'il jouissait si fiévreusement les travaux, c'est qu'il désirait que la distribution des prix eût lieu cette année dans la nouvelle maison des Sœurs. Celle des missionnaires était dans un tel délabrement qu'il avait quelque honte à y recevoir les visiteurs étrangers et surtout les autorités militaires de Fort-National.

Enfin le 20 septembre, les nouveaux bâtiments furent achevés et la fête scolaire put être célébrée avec solennité.

Au retour de la retraite annuelle, les missionnaires se remirent au travail avec une nouvelle ardeur. Le P. Gerboin avait obtenu des Supérieurs Majors un subsidé de 300 frs pour réparer sa pauvre maison.

Lui et ses confrères s'empressèrent de blanchir les salles, de remplacer les tuiles cassées et de donner à tout le bâtiment un air de propreté au moins extérieure.

On était tout à l'espoir et à la confiance, mais Dieu, dans les desseins impénétrables de sa Providence, voulait faire passer encore ses enfants par l'épreuve.

Dans la nuit du 14 au 15 novembre, une pluie torrentielle et qui dura toute la nuit s'abattit sur le pays. La rivière devenue torrent charria d'énormes troncs d'arbres. La demeure des missionnaires est inondée, un des pavillons se dégrade et menace ruine. Mais malheur plus grand encore, le lendemain matin en allant voir la maison des Sœurs, le P. Gerboin constate qu'un angle s'est affaissé. « Je suis tout désolé », écrit-il sans retard au P. Deguerry, « non pas tant parce que c'est une perte pour la mission » ; il le suppléait ensuite d'envoyer quelqu'un pour aviser à ce qu'il y aurait à faire.

On fit droit à sa requête et il reçut huit jours après sa nomination pour Ouarzen aux Beni-Mengallet où la même tempête avait renversé la maison des missionnaires.

#### [6. Supérieurat du Père Levasseur.]

Le P. Levasseur en qui l'on avait reconnu des aptitudes de bâtisseur, vint le 29 de ce même mois remplacer le P. Gerboin. Il se mit à l'œuvre malgré le mauvais temps, mais les réparations n'allaient pas vite, faute de soleil et d'argent. Au milieu des tracassés occasionnés par les constructions, l'école progressait cependant ; elle comptait 23 élèves à la fin de décembre, grâce au système des bons points inauguré à Tagmount par le P. Chardron mais cette innovation ruinait les pauvres Pères au point que le nouveau Supérieur écrit ces mots que en disent long dans leur brièveté : « Nous avons décidé de ne plus acheter de viande pour nous (27 octobre). »

L'année 1878 s'ouvrit pour la station par une crise intérieure fort douloureuse. Le P. Voisin qui s'occupait presque exclusivement des indigènes, avait acquis auprès d'eux un ascendant considérable. Il en est souvent ainsi chez les Kabyles ; ils ne connaissent guère que le marabout qui les soigne, le saluent, l'arrêtent dans les rues de leur village pour lui parler, sans même songer à ceux qui l'accompagnent, fût-ce le supérieur du poste. A Tatourirt-Abdallah, le P. Levasseur ne s'occupant que de constructions, et le P. Prudhomme ayant des manières trop rudes, n'attiraient personne à eux ; le P. Voisin avait par contre toute l'influence. « C'est notre Marabout, répétaient les habitants ; il est le seul à nous aimer. » Par suite de cette situation délicate, des froissements surgirent parmi les missionnaires, ce qui était malheureux. Ce qui le fut d'avantage, c'est que les Kabyles s'en aperçurent.

Le P. Voisin crut devoir solliciter son changement. Après 2 mois de demandes réitérées, on finit par le lui accorder et il alla (11 février) aux Arifs. Le P. Moulin vint (2 mars) le remplacer.

On attendait la venue des Sœurs avec impatience. Leur mobilier était déjà arrivé, mais dans quel état ! Tout ce qui était bois ou porcelaine était brisé en partie et le linge mouillé par la pluie.

Enfin le 21 mars, 3 Sœurs firent leur entrée dans le village, escortées par un spahi que le Sous-Préfet de Tizi-Ouzou leur avait donné comme guide. Le lendemain le R.P. Deguerry, venu tout exprès de Maison-Carrée, bénit leur maison, puis y célébra la messe. Les voleurs ne tardèrent pas à venir rendre visite aux Sœurs. Dans la nuit du 15 avril celles-ci entendirent des malfaiteurs qui pratiquaient un trou dans la muraille, mais le bruit qu'elles firent interrompit le travail commencé. On arrêta 2 hommes qu'on avait vu la vieille roder autour de la maison. L'un d'eux était le même qui avait été surpris l'année précédente près de chez les Pères, cherchant à voler un cheval

remise dans leur écurie. Il avait demandé au petit commissionnaire des Sœurs si l'on gardait la maison pendant la nuit et lui avait promis, s'il voulait ouvrir la porte, qu'il lui ferait cadeau d'un beau gland de chéchia. Cette alerte n'effraya nullement les religieuses et ne les découragea pas davantage. Elles se mirent avec un zèle infatigable à attirer les petites Berbères à leur école-ouvroir. Au mois d'août, elles en avaient déjà une dizaine et la lettre d'un missionnaire<sup>7</sup> nous apprend que les malades venaient chez elles, en plus grand nombre que chez les Pères. Dans cet humble dispensaire, que d'infortunées guéris ou soulagés, que de passeports délivrés pour le Ciel.

A la vue de ces « maraboutes » si dévoués et si désintéressées, les Kabyles ne pouvaient retenir des cris d'admiration :

« Ah ! vraiment, s'écriaient les uns : ces femmes doivent mieux que nous connaître Dieu ! gloire à Lui ! »

« C'est nous, disaient d'autres, qui sommes les Roumis, elles qui sont les musulmanes ! »

« Que ne chéhéddent-elles pas ? soupiraient enfin les plus pieux : Oui, si elles prononçaient la sainte formule, elles entreraient au Ciel toutes chaussées et toutes habillées ! »

Dans les premiers jours de septembre le P. Levasseur reçut l'ordre de se rendre à Alger. Monseigneur le mandait auprès de lui pour lui proposer la surveillance des constructions qu'il voulait faire élever à Ste-Anne de Jérusalem.

## **7. Supérieurat du Père Jullien**

Après la retraite, le personnel du poste fut ainsi composé : le R.P.Jullien qui avait déjà rempli les fonctions de supérieur depuis le départ du P. Levasseur ; les Pères Moulin et Gruat.

Nous avons dit plus haut que les missionnaires avaient recueilli un assez grand nombre d'internes. Ils avaient peu à peu pris sur ces enfants, surveillés avec soin et vivant près d'eux, plus d'influence que sur leurs petits camarades de l'école, laissés, libres dans la maison paternelle, les rues du village ou dans la campagne. Mais voilà qu'au commencement de décembre, une décision du Conseil de la Société apprit aux Pères que l'économie de la station ne recevrait désormais la modeste rétribution quotidienne de quelques sous, que pour les internes, absolument orphelins. Comme pas un des enfants ne remplissait cette condition, on fut contraint de les rendre à leurs familles.

Peine profonde que ce renvoi et pour les Pères et pour les enfants !

Au début de 1879, l'école n'était guère florissante : elle comptait à peine 15 élèves. Le Commandant Supérieur de Fort-National écrivit aux Amins

---

<sup>7</sup> Le P. Roger, venu remplacer le 26 juillet le P. Moulin obligé par maladie à aller se reposer à Maison-Carrée.

afin qu'ils se missent en campagne pour peupler les classes, mais ces moyens humains servirent peu. Le Père Supérieur s'adressa alors au Ciel et il fut exaucé ; Saint Joseph et les âmes du Purgatoire lui amenèrent successivement 25, puis 30, puis 40 élèves.

Jusque là on n'avait eu à l'école que des enfants de Tatourirt-Abdallah, jamais, il ne s'en était présente un seul d'Abd-el-Krim et de Chellala. Pourquoi ? On se perdait en conjectures, mais en avril on découvrit enfin la clef du mystère.

Un certain Cheikh, nommé, Cassi, avait promis aux Kabyles de ces deux villages, une école dont les professeurs seraient des marabouts arabes, amenés de diverses tribus, principalement des Beni-Ismaïl. Pour amadouer son monde, il s'était engagé à nourrir à ses frais les plus pauvres des élèves. Enfin en pleine Djemaa, il avait tracé aux habitants cette ligne de conduite : « Croyez-moi ! Ne donnez pas vos enfants aux Pères ; quand ils n'auront plus d'écoliers, ils seront bien obligés de quitter le pays comme ils viennent de le faire aux Beni-Arifs.

Averti du discours tenu à la Djemaa, le Commandant infligea à Cheikh Cassi une amende de 50 francs. C'était mérité. Comme on devait s'y attendre, le renard musulman s'en vint hypocritement à la mission, disant qu'il n'avait rien dit du tout, qu'on l'avait dénoncé à faux et affirmant qu'il était l'ami des Pères. Le Supérieur lui répondit simplement : « Puisque tu te dis notre ami, prouve-le en envoyant des enfants de ton village à notre école. Depuis, cette affaire on vit arriver en classe 7 à 8 enfants d' Abd-el-Krim et quelques-uns de Tikiouicht.

Attirer des enfants à l'école c'est déjà beaucoup mais il y a quelque chose de mieux encore : obtenir qu'ils y viennent, non seulement sans contrainte mais avec goût et avec bonheur, en un mot la leur faire aimer

Pour en arriver là, la tâche du maître n'est pas toujours facile ; il lui faut rendre sa classe attrayante, animer les récréations par des jeux nouveaux, diriger lui-même les promenades scolaires ; toutes choses inconnues dans les écoles de marabouts musulmans.

Pour obtenir une partie de ces importants résultats, les missionnaires résolurent de donner à leurs écoliers un congé extraordinaire, tel qu'on n'en avait jamais vu dans ces montagnes. C'était au mois de mai, tous les enfants furent convoqués à une grande promenade à la rivière. La caravane quitta le village au milieu des you you des femmes. Quatorze ânes avaient été loués pour servir de monture aux plus petits ; un bœuf devait être immolé car chez le peuple kabyle comme chez beaucoup d'autres, pas de fête complète sans festin.

Arrivés au but désigné, la bande joyeuse s'arrête. Pendant que l'on prépare le couscous et que la viande cuit, les Pères organisent des jeux : course

à bouricots, course au sac, amusements divers. Dire les cris de joie de tous ces enfants, les battements des mains, est chose impossible.

Les petits écoliers ne rentrèrent à la tribu que le soir, les membres fatigués de la promenade, mais le cœur reconnaissant envers des maîtres qui leur avaient procuré une si agréable journée.

Tout n'était cependant pas joie dans la station et jour de fête pour les missionnaires. On lit dans le diaire du poste à la date du 19 mars :

« Cette nuit un vent terrible a renversé le clocher de notre maison qui a écrasé dans sa chute le toit et le plafond du corridor, un grand nombre de tuiles ont été enlevées. Le P. Moulin et l'enfant ont été obligés de se réfugier dans l'écurie où se trouvait déjà Ali. »

Le coup était rude, mais le Supérieur le supporta en homme de foi. « La maison terminée » écrit-il (25 mars) nous ne désirions qu'une classe remplie d'enfants et lorsque l'école commence à marcher c'est la maison qui tombe. Nous courbons la tête sous la main qui nous frappe et nous ne nous décourageons pas ! »

Le P. Moulin vit, à cette époque même, sa santé si délabrée que sur l'ordre exprès du médecin il dut quitter la Kabylie et aller en France chercher sa guérison.

Le P. Ménard, supérieur des Arifs, forcé par la résistance de sa tribu à fermer la station vint se fixer aux Ouadhias avec ses 3 petits pensionnaires, mais n'y resta que quelques mois.

La distribution des prix cette année-là fut présidée par un lieutenant du Bureau-Arabe, accompagné de 6 cavaliers. Leur présence produisit une heureuse impression sur la population et lui donna une plus haute idée de l'instruction française. Un écolier fit un petit discours à l'officier qui en fut touché. La diffa traditionnelle couronna la fête, mettant le comble à la joie universelle.

La rentrée des classes eut lieu le 20 octobre après la grande retraite. Le P. Huguenot, de concert avec le P. Gruat se mit à enseigner lettres et sciences aux 38 élèves, que le Sacré-Cœur, à qui on fit une neuvaine, leur envoya aussitôt.

L'année 1880 se passa sans incidents dignes d'être notés, mais déjà on pouvait prévoir les événements qui allaient bouleverser l'année suivante.

L'inspecteur primaire de Tizi-Ouzou demanda des renseignements sur l'école, le Commandant Supérieur qui avait du recevoir des instructions dans le même sens posa plusieurs questions au P. Jullien sur les Sœurs des Ouadhias. Leur Congrégation était-elle autorisée ? avaient-elles fait les démarches nécessaires pour l'ouverture de leur école ? Ainsi par mesure de prudence, le Conseil de la Société prévint-il plusieurs Pères de Kabylie d'avoir à préparer sans retard les examens de Brevet.

A la fin de septembre de cette année, le régime militaire fut aboli en Kabylie et des administrateurs civils vinrent remplacer les Bureaux-Arabs. Le 1<sup>er</sup> octobre, celui de la commune de Jurjura, d'où allait dépendre les Ouadhias s'installait dans des baraquements en planches près d'Ain-el-Hamman. Le Père Supérieur s'empressa d'aller le saluer ; il comprit dès l'abord qu'il n'avait plus affaire à des soldats ; la réception fut correcte, mais empreinte de froideur. L'année s'achève par le départ du P. Huguenot, mandé au Collège St-Louis de Carthage, mais il fut bientôt remplacé par le P. Jourden (12 janvier 1881).

Nous avons parlé ailleurs de l'incident qui avait obligé les Supérieurs Majeurs, à faire revenir de St-Laurent d'Olt, les jeunes Kabyles qu'on y avait envoyés les années précédentes. Plusieurs de ces enfants étaient de la tribu des Ouadhias. A leur arrivée (26 janvier), ils furent aussitôt entourés d'une foule émerveillée et sympathique, mais après quelques jours passés à visiter leurs familles, ils allèrent à Tagmout rejoindre leurs autres camarades, afin de continuer, sous la direction du P. Chardon leur études interrompues.

L'administrateur du Jurjura étant venu à Taourirt avec son adjoint, à l'occasion du recensement, en profita pour venir à la mission ; il aurait bien voulu voir les enfants, mais c'était précisément jeudi, jour de congé ; il se contenta faute de mieux d'inspecter les salles de classes, puis alla rendre visite aux Sœurs. Il apprit aux confrères qu'il était chargé de prendre des informations sur leurs établissements et que des ordres à ce sujet lui arrivaient presque chaque jour.

Les Kabyles s'apercevaient sans peine du peu de sympathie actuellement témoignée aux missionnaires par les hommes du Gouvernement en Kabylie ; mais les Pères n'eurent pas à en souffrir.

**« Cette année, écrit le P. Gruat (20 mars), est l'année où les Kabyles se sont montrés le mieux disposés. Ils savent tous les projets qu'on forme contre nous et malgré cela, leur estime et leur attachement pour nous semblent n'avoir qu'augmenté. Les autorités indigènes n'ont cessé de nous témoigner leur bon vouloir. D'ailleurs aucune instruction n'a encore été donnée par l'Administrateur de l'Hamman. Et le Père ajoutait plus loin,... Nous sommes dans une certaine tranquillité, mais ce calme du moment présent ne rassure personne et il faut s'attendre à voir surgir la tempête. »**

De leur côté, tous les Kabyles, d'après le même Père, paraissaient peu satisfaits du changement d'administration. Habités au sabre du soldat, ils ne comprenaient rien aux lenteurs légales du régime civil. Le nouveau mode de recensement en particulier les avait beaucoup mécontents et ils s'étaient vus frappés de fortes et nombreuses amendes pour avoir refusé de faire connaître leur fortune individuelle.

Enfin le P. Gruat terminait sa lettre par ces mots consolants : « Notre classe est en pleine prospérité, jamais elle n'avait mieux marché pour ce qui regarde le nombre et la régularité des élèves. »

Le P. Chardron, supérieur de Tagmount-Azzouz étant parti en quête au mois de mars 1881, le P. Jullien fut nommé administrateur de ce poste et alla y résider, tout en restant supérieur des Ouadhias.

L'administration civile du Fort, M. Sabatier, homme ambitieux et hostile à la religion, avait alors la tête remplie des plans les plus merveilleux. Son grand rêve à cette époque, était la création de nombreuses écoles indigènes sur le territoire de sa commune.

Il voulait d'abord remplir d'élèves celle de Tamazirt, préparer ensuite de jeunes moniteurs Kabyles pour les autres qu'il se proposait de bâtir sans retard dans diverses tribus.

Pour atteindre ce dernier résultat, l'administration offrait à chaque enfant 15 frs par mois pour leur entretien au Fort, jusqu'à ce que les écoles fussent construites. En attendant, ils devaient suivre des cours spéciaux à Tamazirt.

Trois enfants des Ouadhias, élèves des Pères, séduits par ces conditions, s'offrirent à Sabatier. Pauvres petits ! dans quel milieu étaient-ils tombés ! Deux d'entre eux, étant venus voir les Pères à l'occasion du Jour de l'an, leur apprirent des choses profondément écœurantes : « L'administrateur, dirent-ils, ne vous aime pas ; il nous a demandé pourquoi vous donniez des habits aux enfants de votre école et comme nous lui répondions que vous fassiez cela par charité il nous répondit. N'en croyez rien, ils font cela pour d'autres motifs que vous ne soupçonnez pas. » Les deux écoliers ajoutèrent : « Sabatier a déclaré que élèves de Tamazirt que toutes les religions étaient mauvaises, y compris celle de Mahomet et qu'il ne fallait plus croire à l'Islamisme. »

Et voilà, l'éducation avec laquelle on prétendait faire des Kabyles, les sujets soumis et dévoués de la France.

Nous aurons à reparler de ce triste personnage dans l'historique de la station de Djemaa-Saharidj.

Après la retraite de 1881, les missionnaires apportent une amélioration nouvelle à leur poste. Depuis longtemps, ils avaient compris qu'il était avantageux à retenir le plus longtemps possibles leurs élèves à la maison [mission ?] et d'y attirer les autres enfants des villages qui ne venaient pas à l'école. Dans ce but, les missionnaires avaient fait l'année précédente, l'acquisition d'un terrain afin d'agrandir la cour de récréation, ce qui permit ainsi de multiplier les facilités de jeux divers et des ébats de la bande enfante. Cette année l'amélioration eut lieu dans un autre ordre de choses.

Obligés d'envoyer leur domestique chercher de l'eau dans des barils avec le mulet, les Pères résolurent de creuser un puits près de la maison. Le

P. Richard qui jouissait de la réputation méritée de découvrir les sources et qui précisément faisait, depuis la retraite, partie du poste, se mit sans retard à la besogne. Le succès couronna sa difficile entreprise.

Pensant être plus heureux sous le régime des Administrateurs civils, que sous le régime des Officiers du Bureau-Arabe, les voleurs des Ouadhias se mirent en campagne.

Voici ce que nous lisons dans la correspondance de la station :

**« Le 5 mars, vers 11 heures du soir, nous sommes réveillés par la cloche des Sœurs, sonnante à toute volée. Prémunant que quelque chose d'insolite se passait chez elles, nous accourons en toute hâte et trouvons les religieuses fort effrayées. Les voleurs avaient percé la muraille de l'écurie et avaient enlevé la chèvre. Les cris de la pauvre bête avaient réveillé les Sœurs, mais trop tard ; les voleurs avaient fui avec leur butin. Après avoir battu les environs, ne découvrant rien, nous remontons chez nous. Mais 1 heure ½ après, nouvelle alerte ; cette fois les voleurs avaient tenté de pénétrer dans le dortoir même des Sœurs ; heureusement celles-ci veillaient encore ; leurs cris, le son de la cloche et la crainte de nous voir arriver, mirent une seconde fois en fuite les malfaiteurs. »**

L'Administration de l'Hamman, mis au courant du vol, ordonna une enquête ; elle resta infructueuse, mais il obligea le village le plus voisin de la maison des Sœurs à fournir jour et nuit des gardes. Le café, repaire des joueurs de cartes fut fermé et l'on apprit que les Amins pour la plupart allaient être révoqués comme étant, ou eux-mêmes des joueurs, ou favorisant cette passion, trop commune, hélas ! dans la tribu.

Mis en goût par leur réussite, les voleurs (le 19 mars) tentèrent à la faveur de l'obscurité et de l'orage d'enlever le mulet des missionnaires, mais surpris, ils s'enfuirent avec précipitation.

Cette année se passa sans autre incident pour le poste, mais nos confrères suivaient avec attention les tentatives de Sabatier relatives aux écoles indigènes de sa commune. Quand ils allaient au Fort, ils y rencontraient une dizaine d'instituteurs français qui s'y préparaient par l'étude de la langue kabyle et l'acquisition des connaissances sommaires de médecine à entrer en fonctions, l'heure venue.

Les nominations de la retraite de 1884 avaient ramenés les 3 mêmes missionnaires à Taourirt ; mais ce ne fut pas pour longtemps ; en effet, au mois d'avril 1883, le P Richard qui venait d'achever son puits, fût envoyé à Djemmaa-Saharidj, pendant que le P. Macherel, quittant Iril-Ali, arrivait à Taourirt. En juillet, le P. Gruat quitta à son tour la Kabylie pour Lille où il était appelé au professorat à l'Ecole apostolique.

## 8. Supérieurat du Père Voisin

A la retraite de cette même année, le P. Voisin qui revenait du Canada fut nommé Supérieur des Ouadhias. Son retour fut l'occasion d'une allégresse universelle ; on vit la maison envahie par une troupe de visiteurs, qui lui baisaient les mains avec transport, lui exprimant leur joie de le revoir et de le posséder au milieu d'eux. Le bon Père se défendait peu de ces marques de sympathies : « J'ai été touché jusqu'aux larmes, écrit-il (15 décembre) en me voyant l'objet de tant d'affection et souvent je me suis demandé ce que j'avais bien pu leur faire pour être l'objet de démonstrations de ce genre. »

En recevant les vœux de ses chers Kabyles à l'occasion du Jour de l'an, le P. Voisin pouvait-il prévoir que l'année suivante à pareille date, il ne serait plus là. Mais Dieu seul connaît l'avenir ; le Père qui ne voyait que le présent, se mit donc à l'œuvre avec courage, aidé du P. Macherel et du Frère Henri.

En mars 1884 parut, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, un infâme article dans le Petit Colon où les missionnaires de Kabylie étaient accusés de donner des remèdes dangereux aux enfants et de causer leur mort. Le P. Voisin répondit à cette odieuse calomnie par un acte magnifique de charité. C'est la vengeance ordinaire de l'Eglise catholique envers ses ennemis. Dans les commencements de mars, les Kabyles avaient reçu l'ordre de se transporter à Aïn-el-Hamman pour y faire vacciner leurs enfants. Comme ils éprouvaient une grande répugnance à aller les présenter aux médecins français, à cause de la longueur et de la difficulté de la route pour les femmes, les Présidents des Ouadhias, Chenachas et des Agoudal, demandèrent à M. l'Administrateur du Jurjura, l'autorisation de les faire vacciner par les missionnaires. Celui-ci accéda volontiers à leur requête et adressa une lettre au P. Voisin dans laquelle il le priait de vouloir bien rendre ce service aux indigènes de son ressort.

Durant quatre semaines, le Père avec un zèle tout apostolique, parcourut les différents villages de ces tribus et vaccina près de deux mille petits enfants. Mais ce fut aux prix d'énormes fatigues.

A peine était-il de retour de ses charitables tournées qu'il reçut une nouvelle, bien faite pour l'étonner. L'Administrateur, après l'avoir remercié de ce qu'il venait de faire pour ses administrés, le priait de se mettre sur les rangs des candidats au Conseil municipal, dans l'intérêt même de la commune, disait-il. Les Supérieurs Majeurs consultés, permirent au P. Voisin d'accepter cette charge. Il fut élu le 5 mai, par 11 voix sur 16 votants ; mais ce succès effraya les Bureaux d'Alger et au commencement de juin l'élection fut annulée. L'année de cette décision arbitraire, n'émut pas plus l'ex-conseiller du Jurjura que les Supérieurs de Maison-Carrée, mais une

autre nouvelle bien autrement grave, jeta ces derniers dans la plus profonde inquiétude.

A la date du 19 juillet, M. le Curé du Fort écrivait au R.P. Bridoux :

**« Une forte fièvre typhoïde retient le P. Voisin à l'hôpital ; l'une des religieuses des Ouadhias se trouve en ce moment sérieusement atteinte, paraît-il. A l'instant même j'apprends que le P. Moulin, très fatigué depuis une 15<sup>e</sup> de jours, vient de s'aliter. Le P. Carpentier tient à peine debout... »**

Dès les premiers jours de l'entrée du P. Voisin à l'hôpital, on garda peu d'espoir de le sauver ; aussi malgré les soins qui lui furent prodigués, il succomba le 18 août, quinze jours après le P. Moulin.

L'Administrateur du Fort, M. Sabatier et celui de l'Hamman, M. Renoux, invités aux obsèques, s'excusèrent de ne pouvoir y assister ; l'heure des funérailles, dirent-ils, dans leur réponse écrite, coïncidant avec celle d'une cérémonie officielle : la remise de deux décorations !

## **9. Supérieurat du Père Grandjacquet**

Le P. Grandjacquet quittant l'Ecole apostolique de St-Eugène où il était professeur, fut chargé de l'intérim du poste de Taourirt-Abdallah, puis en devint supérieur définitif après la retraite annuelle. Il gardait comme auxiliaires les mêmes confrères que précédemment. Avec son esprit calme et observateur, le nouveau supérieur sut bien vite se mettre au courant de la situation réelle du poste. A la vue de l'état de délabrement de la maison et des réparations à faire, il manifeste ainsi son sentiment : « La meilleure réparation serait de la renverser et d'en bâtir un autre. » C'était en effet ce qu'il y avait au fond de plus économique ; ces replâtrages successifs avaient englouti jusque là, en pure perte des sommes considérables.

Le plan du P. Grandjacquet fut en effet réalisé, mais un peu plus tard.

Pour mettre la classe sous la protection divine on commença une neuvaine, et pour encourager les élèves on fit la distribution des prix peu après la rentrée (30 octobre) car elle n'avait pu être faite en raison de la maladie et de la mort du P. Voisin.

Célestin Salem, un des jeunes Kabyles revenus de St-Laurent d'Olt en 1881, fut pris comme moniteur et l'on se mit à la besogne ; elle ne manqua pas, plusieurs élèves qui avaient fréquenté l'école de Tamazirt revinrent chez leurs premiers maîtres après le départ de Sabatier.

La marche normale de la maison fut un instant interrompue (février-mars) par le retour de Lille du P. Gruat et le départ du P. Macherel, nommé supérieur de Dejemaâ-Saharidj. M. Renoux, débarrassé enfin de son voisin du Fort, put librement et à son aise témoigner aux missionnaires sa bienveillance. Mais si du côté de l'Administration il n'y avait rien à douter, du côté des santés c'était autre chose. Mgr Lavigerie défendit absolument aux Pères

des Ouadhias de boire l'eau de leur puits à qui l'on attribuait, peut-être avec raison, la maladie et la mort du P. Voisin ainsi que les fièvres contractées par les autres confrères. Il ordonna la construction immédiate d'une citerne, mais une citerne ne se construit pas avec rien. Le P. Grandjacquet fut donc obligé de prendre la bâton de quêteur et d'aller tendre la main dans le diocèse de Besançon, son pays. Il y fut accueilli avec sympathie et réussit à merveille auprès de ses compatriotes, à la grande joie du P. Gruat qui, pendant l'absence de son Supérieur, surveillait les travaux de bâtisse. Il commença, en même temps que la citerne, à élever le corps principal du bâtiment actuel avec une aile. Ce qui restait de la maison primitive, jurait tellement avec les constructions nouvelles, que loin de songer à étayer l'aile ancienne peu solide, il lui fallait une grande vertu pour ne pas lui-même, la jeter à terre.

Au début de l'année 1886 eut lieu le rattachement, au point de vue administratif, de la tribu des Ouadhias à la Commune de Fort-National. Vers la mi-février l'Administrateur, M. Fidèle, successeur de Sabatier, vint rendre visite aux missionnaires. La démarche de ce fonctionnaire, dans les circonstances présentes, produisit sur les indigènes la plus favorable impression ; aussi après son départ s'empressèrent-ils de venir offrir leurs services et affirmer leur amitié pour la Mission. D'ailleurs le Président de la tribu se disait avec orgueil le premier élève de l'école des Pères, et promettait d'user de tout son pouvoir pour la favoriser.

Très politiques ! Nos braves Kabyles et qu'ils savent habilement se tourner, en temps opportun vers le soleil levant.

Une épidémie de variole ayant éclaté en mai, nos confrères furent priés officiellement pour la seconde fois d'aller vacciner les enfants des tribus voisines.

**« Ah ! écrivait le P. Supérieur à ce propos (mai), si le Gouvernement avait autant de zèle pour la santé des âmes que pour celle des corps, nous aurions à donner un autre vaccin, qui produirait plus sûrement son effet. Dieu aura son heure ! »**

Des centaines d'enfants furent vaccinés, mais le P. Grandjacquet rapporta de ses courses pénibles et multipliées un crachement de sang, prélude, lointain encore il est vrai, mais sûr, de la maladie qui devait l'enlever quelques années plus tard. Quoi qu'il en soit, sans se reposer, il reprit le chemin de la France (juillet) pour aller quêter les fonds nécessaires à l'achèvement de la maison. L'ancienne aile avait fini par être jetée à terre et il fallait en construire une nouvelle. Entretemps il prépara l'examen du Brevet qu'il passa avec succès à Tunis (décembre). C'est ainsi que se reposent les hommes de zèle et de dévouement.

La Kabylie, à la retraite générale de 1886, eut un Provincial, le R.P. Lechaptois. A dater de cette époque, la mission ne tarda pas à prendre un déve-

loppement plein de consolation. Une direction unique allait être inaugurée. Chaque station n'allait plus se conduire sans orientation et à sa guise. D'ailleurs le Provincial que Maison-Carrée envoyait à la Kabylie, était estimé autant par sa piété que par sa science, on connaissait son esprit de douceur et de bon conseil. Il fixa sa résidence ordinaire à Taourirt-Abdallah.

Peu après le retour de la retraite les Père reçurent une visite qui leur causa une vive surprise et une joie bien sensible. Ce fut celle du P. Charmetant. Ouvrier de la première aux Ouadhias, il revoyait, après plus de dix ans d'absence, ce pays et cette tribu où son nom et son souvenir n'étaient pas encore oubliés. Il trouvait une école remplie d'élèves ; il regardait avec étonnement cette maison neuve et commode remplaçant la demeure pauvre et mal bâtie, où en 1873 il avait habité dans un dénuement presque complet. Il considérait, non sans admiration ces même Kabyles, jadis si méfiants, qui entouraient les missionnaires actuels, des marques les plus sincères de sympathie et de cordialité.

Les lignes suivantes, écrites par un Père des Ouadhias et extraites de plusieurs comptes rendus, vont nous donner la situation du poste dans le dernier trimestre de 1886 et les premiers mois de l'année suivante.

**« Les classes ont commencé à l'époque ordinaire, mais l'école à eu à traverser une épreuve au début de la rentrée : une certaine association musulmane a essayé d'éloigner de nous les enfants, la crainte, il est vrai, l'empêchait d'agir ouvertement mais elle n'en a pas moins obtenu une partie de son but. On allait, répétant dans les villages que les enfants kabyles qui apprendraient le français seraient un jour enlevés de la tribu pour être envoyés en France. Dernièrement, en portant des remèdes dans un village, je rencontrais une petite fille dont le frère fréquente notre école : elle me demanda en pleurant si c'est bien vrai que tous les enfants qui viennent en classe chez nous seront emmenés à Tizi-Ouzou pour devenir soldats. Grâce à Dieu ! l'épreuve passa. Les gens raisonnables finirent par comprendre que les sottises débitées sur notre compte n'étaient que de pures fables et l'école compta bientôt près de 200 élèves ! »**

C'est surtout la visite aux malades que le Bon Dieu s'est plu à bénir. Son Eminence, notre très vénéré Père, nous ayant recommandé tout spécialement cette œuvre de charité à la retraite générale, nous nous sommes fait un plaisir et un devoir de redoubler de zèle à cet égard. Le succès a couronné nos efforts. La tribu des Ouadhias est très rapprochée du versant Nord du Jurjura. La population qui habite cette partie de la Kabylie nous est échue, et, il faut l'avouer, nous avons été admirablement bien partagés. Cette population est sobre, simple, hospitalière, honnête, je dirai même vertueuse, si la vertu pouvait exister en dehors de la religion véritable. On dit que le christianisme a pénétré autrefois jusque dans les derniers recoins de la Kabylie. J'ignore la valeur des preuves sur lesquelles repose cette pieuse assertion, mais je ne

pourrai jamais me faire à l'idée que l'Islamisme a produit le bien que l'on remarque chez ces montagnards.

Un de ces bons Kabyles des Chenacha est venu dernièrement à la maison solliciter nos soins.

**« Ma mère, dit-il, est gravement malade. On a essayé tous les remèdes et tous les remèdes ont échoué. Il n'y a que vous qui finissez par guérir. »** Une telle prière ne pouvait que nous toucher. Nous nous rendîmes à ses désirs. Que ne nous était-il donné de faire un miracle ! La foi de cet homme semblait le mériter ; mais nous ne sommes pas des Saint François-Xavier. Nos remèdes on cependant produit un bon effet, quant au reste, Dieu saura bien accorder lorsque l'heure de sa miséricorde sera arrivée.

Et ce compte rendu se terminait par cette phrase qui est comme un bulletin de victoire apostolique : **« Pendant ce trimestre nous avons eu le bonheur d'envoyer au Ciel un bon nombre de petits anges qui prieront pour nous. »**

Le journal du poste ne signale pour cette année 1887 aucun fait qui tranche sur la marche ordinaire d'un poste en Kabylie. Citons toutefois l'intéressante relation que nous fait un missionnaire sur la distribution des prix. Il nous présente cette cérémonie comme un drame en 3 actes.

**« Aujourd'hui, dit-il, notre maison et surtout les alentours présentent une grande animation. Dès le matin, les enfants de la classe arrivent tous, armés d'une grande cuiller et d'un formidable appétit. A neuf heures, le ragoût est prêt. En un instant, les immenses plats à couscous sont entourés, surveillés, gardés à vue par ces jeunes troupes. Au signal donné l'attaque se fait avec un ensemble admirable, et dans un clin d'œil, pain, viande et pommes de terre sont mis en pièces. Ils sont là 130 à 140 combattants, plus braves les uns que les autres. Enfin le dernier plat a dû capituler, malgré une énergique résistance. La première partie de la pièce est achevée.**

Vient ensuite la remise des prix qui consistent en gandouras, chéchias, souliers. Il faut au distributeur une patience vraiment angélique. Les jeunes lauréats crient, pleurent, réclament. Petit à petit cependant le calme se fait et chacun s'en va avec l'objet qui lui est échu. On pourrait croire la fête terminée. Pas encore, car le troisième acte va commencer ; ce ne sera ni le moins long ni le moins énervant. Les enfants qui ne croient pas leur récompense à la hauteur de leur mérite (et ils sont nombreux) reviennent, non plus seuls, mais doublés de leur papa, et malheureusement, plus souvent encore de leur maman, qui prend avec énergie les intérêts de son nourrisson. Elles sont là, une dizaine qui toutes ont à présenter des réclamations. Les unes impérieuses, les autres suppliantes, parlent, parlent, parlent encore, et vous mettent dans l'impossibilité de placer une réponse.

Devant cette invasion, faut-il fuir ? Point. Faut-il repousser l'attaque à force d'arguments ? Moins encore. Au lieu de répondre aux réclamations, il faut paraître les recevoir de bonne grâce. Pour cela, faire causer, causer toujours cette armée de bavardes. De temps en temps, lancer le mot *Daïa* ? C'est tout, c'est déjà tout ? Alors chacune de recommencer de plus belle, puis, de guerre

**lasse, de s'esquiver sans bruit, voyant que malgré la bonne volonté du patient qui est toutes oreilles, il lui est impossible non pas de ne rien entendre mais de ne rien comprendre. »**

En septembre, le P. Gruat ayant été appelé aux Attafs, fut remplacé par le P. Justrobe. La physionomie de la station sembla changer dès les premiers jours de l'arrivée du jeune missionnaire : les relations avec les indigènes se multiplièrent et le soin des malades prit des proportions jusque là inconnues. D'où venait ce merveilleux changement ? Les confrères précédents avaient-ils donc manqué de zèle ? Nullement, mais d'une part, absorbés durant de longs mois par les constructions, ils n'avaient pu prendre contact avec les indigènes de leur tribu, aussi complètement qu'ils l'auraient souhaité ; de l'autre, leur connaissance trop sommaire de la langue ne leur avait jamais permis de lier avec eux des conversations capables d'éclairer et d'instruire. Le nouveau missionnaire, qui possédait déjà assez bien l'arabe, fit de rapides progrès en Kabylie. Cette langue difficile lui devint bientôt si familière, qu'il attira à la maison bon nombre de ceux qui s'étaient tenus jusque là à l'écart, et les charmant par ses récits pleins d'intérêt, il fit tomber plus d'un de leurs préjugés contre les chrétiens.

Outre le soin des malades dans lequel il mettait tout son zèle, le P. Justrobe aimait discuter avec les marabouts musulmans. Un de ces derniers du village d'Abd-el-Krim, Sidi Moh entraînait volontiers en lice avec lui, mais c'était pour répéter sans cesse, comme ses confrères en Islam, ces mêmes arguments niais et absurdes qui ne finissent pas d'exaspérer les auditeurs les plus patients.

Un jour, fatigué des assertions stupides de sont contradicteur, le Père prit un morceau de craie et écrivit en silence sur le tableau noir de la classe, cette phrase en arabe : Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient de perdre son âme ? Le marabout lut et se retira sans mot dire... et tout pensif.

Excellente méthode que cella-là !

Les Musulmans en général aiment à discuter. Pourquoi les repousser par des injures au lieu de les attirer par de bonnes paroles et les éclairer par des raisons présentées avec douceur ? Pourquoi ne pas admettre dans quelques-uns la bonne foi ? Alors on discute paisiblement, sérieusement, tandis que l'état de guerre éloigne à jamais. On connaît ce que la douceur, la patience de Saint François de Sales ont opéré de conversions parmi les hérétiques du Chablais !

A cette époque, grâce au zèle du P. Justrobe, sagement dirigé par le R. Père Régional, un mouvement sensible de conversions ne tarda pas à se manifester aux Ouadhias, surtout parmi les enfants.

Nous savons ce qui est Jésus, disait l'un d'eux : il était bon et faisait des miracles, et Mahomet d'où est-il, qu'est ce qu'il fait ? Pourquoi resterons-nous musulmans ?

Un second ayant appris, on ne sait comment, que le baptême était nécessaire pour entrer au Ciel, affirmait à l'un de ses camarades qu'il donnerait bien 60 douros pour être sauvé ; et un autre répondit au Père qui l'avait surpris pleurant : « Je pleure parce que je pense à ma mère, à mes frères et à ma sœur qui ne peuvent aller en paradis. »

Il y en eut encore un, qui demanda à un missionnaire, si c'était un péché de recevoir le baptême contre la volonté de son père.

Une des causes de ce mouvement religieux parmi la troupe enfantine, était due sans doute à la présence dans la tribu d'un jeune Kabyle catéchumène. Successivement élevé à St-Laurent d'Olt, puis à Malte, Mohand Ali était revenu se fixer au pays après le licenciement de cette dernière maison, et avait été nommé moniteur de l'école en mai 1887. Sa douceur, sa piété, émerveillaient ses concitoyens et il leur prêchait l'Évangile, plus encore par la régularité de sa vie que par ses paroles. Il soupirait depuis longtemps après le baptême. Ayant appris qu'un de ses camarades de Malte, revenu aussi en Kabylie, était mort sans avoir eu le temps de le recevoir, il écrivit le 30 novembre 1888, au Cardinal Lavigerie, une lettre touchante dans laquelle il demandait pour son frère et pour lui la grâce du saint baptême. On voulut l'éprouver encore quelque temps, mais l'épreuve dura peu.

Au mois de mai, ayant fait partie du pèlerinage africain, il fut baptisé à Rome, par le R.P. Lechaptois, avec 2 autres jeunes Kabyles. Après son retour, Mohand Akli, devenu Optat, fit sa 1<sup>ère</sup> Communion à la chapelle de la Mission. A ce moment, il manifesta le désir d'entrer au noviciat des Frères-Coadjuteurs, mais le R.P. Provincial crut plus sage de lui conseiller un mariage chrétien. La jeune fille qu'il choisit fut placée chez les Sœurs pour y être instruite de la religion chrétienne.

Le 8 décembre eut lieu, au milieu de l'allégresse universelle, la double cérémonie du baptême de Marie Renée et de son mariage avec Optat. La modeste maison bâtie par les soins des missionnaires fut bénite ce jour-là même, et les jeunes époux en prirent aussitôt possession.

Cette union toute chrétienne consolait les missionnaires des mariages mixtes qui avaient eu lieu précédemment entre quelques-uns de leurs néophytes avec des filles musulmanes.

Quand il y a un point que deux âmes n'osent aborder parce qu'elles sont sûres alors de ne point s'entendre, peut-il y avoir parfait bonheur au foyer ? Et puis, qu'elle éducation, une musulmane peut-elle donner à son enfant chrétien ? Quels exemples de vertus lui mettra-t-elle sous les yeux ? Quelles

vérités déposera-t-elle dans cette petite intelligence qui s'éveille ? Quelles bénédictions du Ciel fera-t-elle tomber sur son berceau ?

La bonté patiente de R.P. Lechaptois, les attentions prévenantes du P. Grandjacquet, le zèle ardent du P. Justrobe, semblaient gagner le cœur des indigènes tous les jours davantage, cependant, si cordiales que fussent déjà ces relations, ceux-ci auraient désiré les rendre plus intimées à leur sens et par suite voir les missionnaires entrer dans les « çofs » ou partis. Un jour une grande bataille avait eu lieu au « souq (marché) » de la tribu. Chacun des combattants y avait travaillé de son mieux à coups de matraque, de pierres ou de poignards, aussi les têtes, les bras et les jambes étaient endommagés passablement. Le lendemain, un homme des Beni-Ouadhias voyant le Père médecin passer près de la Djemaa d'Abd-el-Krim lui dit :

**« Hier, marabout, nous nous sommes battus avec les Beni-Bou-Addou, dis-moi, si un homme de cette tribu venait te demander du remède, lui en donnerais-tu ? Mais certainement. – Eh bien, alors vous pouvez quitter notre pays, nous ne voulons plus de vous - Pourquoi ? – Parce que vous n'entrez pas dans nos çofs. – Mon ami, le Bon Dieu a créé les Beni-bou-Addou aussi bien que les Beni-Ouadhias, et il les aime comme il vous aime. En soignant tout le monde je fais l'Œuvre de Dieu, en vous soignant seuls je fais l'œuvre de l'homme. L'Œuvre de Dieu est préférable. Est-ce juste ? C'est juste dirent tous les assistants. »**

C'est ainsi que, peu à peu, la vérité pénétrait dans l'esprit des indigènes et, qu'ils rejetaient sans secousse et comme naturellement des opinions jusque là admises sans conteste.

Les autorités civiles continuaient à témoigner aux missionnaires une bienveillance sincère. L'administration de Fort-National, à la vue de l'influence croissante prise par les Sœurs sur les femmes et les filles indigènes, se montra tout disposée à favoriser leur école. Il pressa en conséquence le P. Grandjacquet d'écrire aux Supérieurs Majeurs pour les prier d'agrandir la maison des religieuses. Le Conseil de la Société accueillit volontiers cette proposition. Mais le R.P. Lechaptois ne devait pas à en voir la réalisation, car le 17 mai, arriva la nouvelle de sa nomination au Nyassa ; du moins il avait pu assister auparavant à plusieurs cérémonies bien douces pour son cœur d'apôtre. Le 19 mars, le baptême et le mariage de Paul Arab et le 21 avril, la 1<sup>ère</sup> Communion de la jeune femme de ce dernier ainsi que de celle d'Optat.

Les catéchumènes furent émerveillés de ces belles fêtes. Le mariage chrétien prenait à leurs yeux, un caractère élevé qu'ils n'avaient jamais compris dans les unions entre musulmans. Le 21 juin, les néophytes des Ouadhias allèrent à Djemaa-Saharidj pour y recevoir le sacrement de la Confirmation. Mais tout cela eut lieu en secret, car à cette époque on était encore en Kabylie, à l'ère des Catacombes et il fallait agir avec prudence, cas si le peuple

aimait les missionnaires, les Khouans, sorte de pharisiens de l'islam se déclaraient leurs ennemis acharnés et réveillaient le fanatisme quelque peu endormi dans la tribu. Une circonstance le fit bientôt voir. Une petite fille élevée chez les Sœurs et qui donnait espoir de conversion allait être vendue à un musulman, quand les Pères, pour la sauver l'achetèrent eux-mêmes au nom d'un de leurs enfants catéchumènes. Ce qu'apprenant, le père du jeune garçon commença par lui reprocher amèrement d'avoir quitté Mahomet et finalement lui interdit l'entrée de la maison paternelle. De leur côté quelques fanatiques juraient de chasser de la Djemaa quiconque au village mettrait sa fille en pension chez les Sœurs.

On le sent déjà, l'orage est dans l'air : le démon voyant son royaume entamé, se remue et excite ses adeptes de toutes façons contre la religion chrétienne.

Au mois de septembre, le R.P. Viven fut nommé Provincial de Kabylie, mais résidera à Maison-Carrée, d'où il dirigeait la Mission. Après la retraite générale le poste comprit 4 missionnaires : les Pères Grandjacquet, Justrobe, Caussegat et le Frère Henri. A peine de retour il leur fut donné de montrer aux yeux des indigènes une des cérémonies catholiques. Voici à quelle occasion. Un petit pensionnaire d'Aït-Larba (Beni-Yeni) frère de Paul Arab, souffrant depuis quelques temps de la fièvre était venu à Taourirt pour s'y remettre, mais la maladie empira et malgré tout les soins, le cher petit malade expira le 11 octobre, heureusement régénéré par le saint baptême. A la nouvelle de sa mort, les Pères s'empressèrent de venir de Tagmout et d'Aït-Larba, assister aux funérailles ; les enfants catéchumènes furent touchés de cette démarche ; elle leur prouvait en effet, bien haut, l'affection des missionnaires pour ceux qui partageraient leur foi, fussent-ils les plus humbles et les plus petits.

« Quand on m'annoncé que l'enterrement aurait lieu ici, écrit le P. Grandjacquet, j'avoue que j'ai été un peu inquiet. Je me demandais comment les Kabyles de la tribu prendraient la chose, si nouvelle pour eux. Mais mes appréhensions n'étaient pas fondées. Quand j'ai parlé d'enterrer le petit défunt, à la manière chrétienne, on ne m'a fait aucune objection, au contraire, on s'est spontanément offert pour creuser la fosse et transporter des pierres, s'il en était besoin. Avant la cérémonie funèbre, le Président est venu avec un certain nombre d'hommes demander la permission d'assister à l'enterrement. Les Kabyles ont trouvé que notre manière de faire (quoique bien imparfaite hélas !) était très belle et bien supérieure à la leur et beaucoup de voisins sont venus, les jours suivant, nous exprimer le regret de n'avoir pas assisté à cette magnifique cérémonie. »

Il n'y avait pas de cimetière aux Ouardias, le P. Grandjacquet profita de la mort du petit Cyprien pour demander quelques fonds à Maison-Carrée afin d'acheter un terrain dans ce but.

L'année 1890 marquera dans les annales de la station de Taourirt-Abdallah. Le démon jaloux des progrès de la foi chrétienne allait y susciter un terrible orage.

Dans le courant du mois de février, le Président de la tribu, sous l'inspiration du principal Khouan du pays, écrivit secrètement une lettre à M. l'Administrateur de Fort-National dans laquelle il disait que les Pères Blancs installés dans son douar, se faisaient remettre moyennant une somme d'argent, les filles dont les familles se trouvaient dans une situation nécessitaire, qu'ils les faisaient ensuite élever dans l'établissement tenu par les Sœurs Blanches pour les unir dans l'avenir aux jeunes enfants Kabyles qu'ils recueillent. Le Président ajoutait que de cette façon d'agir, il pourrait résulter, non seulement de sérieuses difficultés pour les missionnaires eux-mêmes, au moment des unions projetées, mais de graves inconvénients pour la tranquillité publique. Le secrétaire du Président, étant venu le jour même avertir le Supérieur de l'accusation lancée contre lui, le P. Grandjacquet écrivit aussitôt à l'Administration pour l'informer de ce qu'il venait d'apprendre. Celui-ci répondit que rien ne lui était encore parvenu, mais qu'il n'y avait pas lieu de se tourmenter outre mesure de cette affaire. Cependant les notables de la tribu ayant appris la dénonciation, voulaient immédiatement adresser un contre-rapport à l'Administrateur. Le Père s'y opposa pensant que l'affaire tomberait d'elle-même à l'eau ; il s'en repentait quand il s'aperçut de la tournure qu'elle prit dans la suite.

Le Président soupçonnant que les missionnaires étaient au courant de ses faits et gestes, vint le lendemain à la maison et commença par protester que jamais il n'aurait osé faire ce dont on l'accusait, que ses accusations étaient des envieux qui cherchaient à lui créer des embarras... Quand à quelques jours de là, la feinte fut impossible, il avoué avoir écrit, mais seulement, disait-il, par devoir et en vertu de sa charge !!!

Hypocrite et menteur ! M. l'Administrateur qui avait reçu la lettre du Président, dut la communiquer au Préfet de Tizi-Ouzou, mais en lui avouant que pour lui, il ne voyait aucun inconvénient à ce que les Pères Blancs continuassent à agir comme ils le faisaient, cela étant absolument conforme aux coutumes Kabyles. Le Sous-Préfet fut part de l'affaire au Préfet qui en fit part à son tour au Gouverneur !...

A l'encontre de l'Administrateur de Fort-National, le Préfet d'Alger concluait que la manière d'agir des Pères était contraire aux mœurs kabyles et il terminait par ces mots son rapport à M. Tirman (28 mars).

**« J'estime, qu'il importe, dans l'intérêt de la tranquillité publique, que le Directeur de l'École Congréganiste des Ouadhias renvoie dans leurs familles les jeunes filles placées chez les Sœurs Blanches ou renonce formellement à ses projets d'unions, par une déclaration faite soit aux familles intéressées soit à la Djemaa du Douar. »**

Le Cardinal Lavigerie ayant été informé de toute cette affaire chargea le Père Provincial de Kabylie d'avoir à renvoyer dans leurs familles toutes les filles placées chez les Sœurs par le P. Grandjacquet.

A cette nouvelle, le cœur du bon Supérieur fut déchiré de douleur et sous cette impression, il écrivit au Cardinal une lettre émue, moins pour se justifier sa conduite que pour essayer de sauver ses chères enfants (18 avril).

Il lui annonce d'abord qu'il a reçu ses ordres et qu'il va s'y conformer sans retard, tout en avouant que c'est :

**« avec une résignation qui n'est pas parfaite, car la décision prise lui a fait verser, en effet bien des larmes. Il réfute ensuite péremptoirement les accusations portées contre lui. »**

Sa manière d'agir est conforme aux mœurs kabyles et ce qu'il fait n'est pas une nouveauté.

**« Il y a 5 ans que je le fais au su et au vu de tout le monde ; il y a 2 ans nous avons établi deux ménages dans ces conditions là et l'autorité française ne l'a pas plus ignoré que l'autorité Kabyle. Les indigènes ne nous ont point pour cela témoigné plus d'éloignement ou moins de confiance. Notre école et celle des Sœurs sont aussi remplies d'enfants [plus] que jamais. Aucune d'ailleurs des petites filles achetées n'a été reçue chez les Sœurs que sur la proposition formelle des parents, et l'affaire a toujours été traitée en présence de témoins par les Amins de leurs villages respectifs. Et quels sont ceux qui se plaignent ? Quelques fanatiques Khouans plus encore opposés au Gouvernement français qu'aux missionnaires. »**

Sur ces entrefaites, le P. Grandjacquet fut mandé à Aït-Larba par le Père Provincial qui lui renouvela les ordres formels du Cardinal relatifs au renvoi immédiat des petites filles chez leurs parents. Malgré sa peine profonde il revint aussitôt aux Ouadhias pour communiquer aux Sœurs la pénible décision. Il n'y trouva pas la Supérieure ; elle venait de se rendre à Alger. Alors sur le conseil de quelqu'un très au courant des « canons » kabyles, il fiança aussitôt à deux jeunes garçons catéchumènes toutes les enfants « achetées. » Les parents soit des garçons, soit des filles, heureux de cette combinaison, furent unanimes à demander que ces dernières restassent chez les Sœurs jusqu'au jour de leur mariage.

En avertissant le Cardinal de ce qui venait d'être fait, le P. Grandjacquet ajoutait :

**« Maintenant je n'ai plus aucun droit direct sur les filles ; elles retombent sous l'autorité paternelle et sous l'autorité des parents de leurs futurs. La ques-**

**tion est donc de savoir si les Sœurs peuvent garder chez elles des enfants que leurs parents leur confient. Elles ont, dans leur école, une foule de petites filles, qui sont, par rapport au mariage dans les mêmes conditions que celles dont je parle, c.-à-d. « vendues » ou fiancées si le premier mot semble trop peu noble. »**

Il attendit la réponse ; il la reçut de vive voix à Carthage où il était allé pour les fêtes de la consécration de la cathédrale.

### **10. Supérieurat du Père Chupin**

Le bruit se répandait que le P. Grandjacquet allait recevoir son changement. A cette nouvelle, un jeune Kabyle, Boujemâ Lamara<sup>8</sup>, osa écrire une lettre au Cardinal pour le supplier de vouloir bien attendre pour faire ce changement, l'époque de la grande retraite, afin disait-il, que les ennemis des missionnaires ne pussent pas se vanter dans toute la tribu d'avoir par leurs manœuvres, obtenu le départ immédiat du Supérieur des Ouadhias.

Cette requête resta sans effet et pour des raisons dont il prenait la responsabilité, le Cardinal envoya le P. Grandjacquet à St-Cyprien des Attafs et le P. Chupin qui était curé de ce village fut nommé à Taourirt (1<sup>er</sup> juin). Les habitants qui depuis plusieurs années avaient pu apprécier le dévouement du P. Grandjacquet pour eux, en furent péniblement affectés. Le Frère Henri l'indique clairement dans une lettre au Père Provincial (27 juin).

Nous avons à signaler l'arrivée au poste du P. Roch après la retraite, si elle fut accueillie avec plaisir par les Kabyles, elle fut loin de plaire aux « Khouans. » La présence dans la tribu de cet Arabe devenu chrétien, les gênait considérablement et ils la regardaient comme une perpétuelle menace contre eux.

Le séjour du nouveau Supérieur ne devait pas être de longue durée. Il était arrivé aux Auadias avec une certaine répugnance et son départ des Attafs lui paraissait comme une disgrâce des Supérieurs ; aussi on ne fut pas surpris outre mesure de la décision qu'il prit en avril 1891 de quitter la Société.

A peine les Kabyles eurent-ils appris ce départ, qu'ils s'empressèrent d'envoyer à Maison-Carrée des suppliques pour demander le retour du P. Grandjacquet.

L'une d'elle adressée à Mgr Livinhac et écrite en arabe commençait ainsi : « Louange à Dieu qui a fait que l'écriture remplace les paroles, là où les pieds ne peuvent pas arriver. » La lettre affirmait que les enfants s'étaient attachés au P. Grandjacquet plus qu'à leur propres parents, sans doute tous les missionnaires étaient bons et tous également hommes de prière, mais le P. Grandjacquet était plus connu et plus aimé qu'aucun autre par les gens de

---

<sup>8</sup> Baptisé plus tard sous le nom Edmond.

la tribu, petits et grands ; les signataires demandaient donc qu'on le leur redonnât. Ce vœu d'habitants ne devait être exaucé que 2 ans plus tard.

Ce fut le P. Huguenot qui vint remplir les fonctions de Supérieur (10 avril).

### **11. Supérieurat du Père Huguenot**

Le diaire et la correspondance de cette fin d'année ne nous relève pas de faits bien important. Les jeunes ménages qui avait été réjouis par la naissance de leurs premiers-nés, les virent bientôt prendre le chemin du Ciel, mais d'autres vinrent remplacer les anges partis.

Quant aux missionnaires, au milieu de leurs occupations ordinaires : école, soin des malades, courses dans les tribus, ils eurent à payer un rude tribut à la maladie, et les confrères des autres stations purent constater plus d'une fois que la santé générale n'était pas florissante aux Ouadias. Le P. Caussegal était de temps en temps visité par la fièvre, le P. Roch souffrait d'atroce névralgies et le P. Huguenot dut, sur l'ordre des médecins aller à Vichy (juin). La saison lui fut heureusement favorable et il put revenir en août reprendre ses fonctions et se remettre avec les mêmes confrères aux travaux apostoliques quotidiens.

Dès les premiers mois de 1892, l'orage se mit à gronder sourdement au-dessus de la mission et il fut facile de prévoir qu'il allait éclater sans tarder.

Les « Khouans » ne désarmaient pas ; ayant juré haine à tout ce qui sentait de près ou de loin le « Roumi », ils cherchaient à entraver de toutes leurs forces l'œuvre des missionnaires.

Une de ces petites filles dont nous avons parlé plus haut, avait été enlevée de chez les Sœurs par son père, dans le but de la vendre à un Kabyle et d'obtenir ainsi un seconde somme d'argent. On essaya bien de lui persuader durant quelques jours de la rendre en lui disant qu'elle appartenait à son fiancé, mais peine perdue ! C'est alors que, poussé par les « Khouans », le père de la petite s'adressa au juge de Michelet, croyant obtenir gain de cause. La situation était grave car si les Pères perdaient ce procès, tous les parents retireraient immédiatement leurs filles de chez les Sœurs. Un moment, les « Khouans » se crurent vainqueurs et ils triomphaient déjà bruyamment. Mais le 4 avril, quel ne fut pas leur désappointement d'entendre le juge français condamner le Kabyle à rendre sa fille à son fiancé, le menaçant en outre de 3000 frs de dommages-intérêts s'il tenait de la marier à un autre.

L'impression produite chez les Kabyles par ce jugement fut des plus salutaires. Dès le lendemain, l'enfant enlevée, rentra chez les Sœurs et à quelques jours de là, le Père Supérieur obtint, après de longs pourparlers, le retour d'une autre petite qu'on avait fait, précédemment, sortir dans la même intention.

Décus de ce côté dans leur attente, les Khouans ne se tiennent pas pour battus. Au mois de mai, les Pères profitant d'une occasion vraiment unique, font l'acquisition, pour 625 francs, d'un champ situé près de leur maison. La nouvelle est à peine connue que les Khouans qui ambitionnaient ce terrain, entrent en campagne. Ils envoient à la mission des députés, qui tour à tour, par persuasion ou par menaces demandent à racheter le champ. Refus absolu ! On pense alors faire peur aux missionnaires et le village d'Abd-el-Krim, semble durant plusieurs jours, comme en ébullition.

Mais tout ce bruit n'ayant pas produit l'effet désiré, les adversaires changent de tactique. Espérant vaincre les Pères sur le terrain de l'argent, ils leur font offrir 300 frs de bénéfice sur le prix d'achat. Même inflexible refus !

Comprenant enfin qu'ils ont à faire à plus fort qu'eux, les Khouans vaincus et humiliés se retirent de la lutte, au moins pour un temps, mais bien résolus de se venger tôt ou tard.

## **[12. Deuxième supérieurat du Père Grandjacquet]**

Le P. Huguenot ne devait pas rentrer aux Oudias. A la retraite il fut nommé au Sahara. Qui donc le remplacer ? Bientôt une nouvelle se répand comme une trainée de poudre dans le pays :

« Le P. Grandjacquet va revenir chez nous ! »

Vieillards, enfants, hommes, femmes, tout le monde est dans la joie ! En effet, le 29 octobre, le P. Grandjacquet faisait à Taourirt une rentrée vraiment triomphale. Ibrahim Naït Amrouch, pour fêter le retour de l'ancien Supérieur, lui offrit un couscous de bienvenue. Pour cette circonstance le Père réunit à sa table les amis de la 1<sup>ère</sup> heure : Ibrahim et Dada-Ali, les chrétiens de la mission, Optat et Paul Arab. Pour que la fête fût complète il y eut aussi ce jour-là, une large distribution de sous, de billes et de bonbons aux enfants.

Cette joie universelle fut troublée presque aussitôt par l'annonce de la mort de son Eminence le Cardinal (26 novembre). Une dépêche de Mgr Livinhac demandait la présence à un missionnaire de chaque poste de Kabylie aux obsèques de son Eminence. Le P. Heurtebise se rendit à Alger pour y représenter les Ouadhias.

A cette époque, le poste se composait du R. P. Grandjacquet et des Pères Heurtebise, Caussegal et Roch ; mais ces divers confrères ne devaient pas être réunis longtemps ensemble. En effet dès le mois de janvier 1893 (le 22), le P. Roch mandé à Maison-Carrée, quitta la station et fut remplacé par un jeune novice, le Frère Henriot, contraint par raison de santé, de suspendre ses études de théologie. Le P. Heurtebise qui jetait toujours des regards d'envie du côté de la mission du Nyassa que la maladie l'avait obligé de quitter, demanda à y retourner ; son désir ne fut pas exaucé, mais le 15 avril, il recevait sa nomination pour l'Ecole apostolique de St-Laurent d'Olt.

Le nouvel Administrateur de Fort-National, M. Masselot, se montrait sympathique aux missionnaires. Dans une visite qu'il leur fit en février, il leur apprit que l'Académie l'obligeait de construire 13 nouvelles écoles indigènes dans sa Commune. Il trouvait et avec raison que c'était une bien lourde charge pour arriver à de minces résultats.

Ce qui intéressait davantage les Pères, ce fut l'annonce d'un pont qu'on allait jeter sur la rivière des Beni-Yenni, souvent dangereuse et parfois impraticable en hiver à la fonde des neiges.

Dans les derniers jours de ce même mois de février, M. l'Inspecteur primaire, faisant une tournée d'inspection dans ces parages, vint jusqu'à la mission, Il visita les classes et demanda au Père Directeur la permission d'interroger quelques-uns de ses élèves. Au dîner qui suivit, il se déclara fort satisfait de ce qu'il avait vu et exprima à nos confrères toute sa sympathie pour leurs œuvres et la haute estime dans laquelle il tenait leurs écoles... etc... etc... Sans être insensibles aux compliments de M. l'Inspecteur, les missionnaires travaillaient, on le comprend, pour des motifs bien autrement relevés.

Le P. Henriot et le P. Laane, nouveaux prêtres, nommés le 2 août à la station, firent de nombreuses excursions à travers les tribus. Bon nombre d'enfants, en danger de mort, durent à ces charitables médecins du Bon Dieu, le bonheur du salut éternel. A l'époque de la retraite, le P. Grandjacquet ne vit pas sans regret, s'éloigner ses deux jeunes confrères ; car il avait pu apprécier leur zèle et leur amour pour les Kabyles. Il le constate dans le diaire du poste par des éloges aussi sincères de sa part, que mérités par ceux à qui il les adresse.

Le P. Emile Amat vint prendre leur place (16 octobre). Dès son arrivée, il fut le témoin émerveillé des progrès de l'apostolat aux Ouadhias. A la messe de minuit, il put voir 15 néophytes ou catéchumènes. Aucun poste en Kabylie n'en comptait autant alors.

Au mois de septembre, le P. Grandjacquet fit la bénédiction de la nouvelle chapelle des Sœurs, l'ancienne étant devenue trop petite par suite du nombre croissant de convertis ; on avait été obligé d'en construire une autre plus vaste.

Le 31 octobre eut lieu le mariage d'Edmond Boujemâ-Lamara avec une fille chrétienne élevée chez les Sœurs.

Ce devaient être les deux dernières joies du bon Supérieur. Malgré une santé chancelante, il remplissait scrupuleusement les devoirs de sa charge ; dans le diaire dont il s'était réservé la rédaction, les derniers mots qu'il trace sont ceux-ci, à la date du 7 février : « Que Dieu grave dans nos cœurs le Memento homo... »

Depuis longtemps, les Supérieurs Majeurs le pressaient de venir prendre à la Maison-Mère, le repos et les soins que nécessitait son état de plus en plus critique. Attendons, répondait-il, je ne suis pas si malade que je ne puisse encore travailler un peu. Je ne demande qu'une chose : n'être plus Supérieur. A ses confrères qui l'engageaient aussi à descendre de ces montagnes dont l'air était trop froid pour sa pauvre poitrine, il disait aussi : Non ! je veux mourir en Kabylie ! Cependant, vers la mi-février, se sentant à bout de forces il céda enfin à leurs sollicitations.

Le 14, il écrit son testament ; à chaque ligne on y lit son amour pour son poste : il distribue tout ce qu'il possède à la maison, aux missionnaires, aux néophytes et catéchumènes. Il le termine par ces lignes : « Je remercie mes confrères de leur grande bonté et patience à mon égard et les prie de me pardonner les peines volontaires et involontaires que je leur ai faites. Que Dieu les bénisse et bénisse notre chère mission des Ouadhias et nous réunisse au Ciel ! »

Le lendemain, le Père prenait le chemin de Maison-Carrée où l'on attendait au Sanatorium. Il monta à mulet pour faire, à travers les chemins que l'on sait, le trajet de deux à trois heures qui sépare les Ouadhias de Fort-National ; dans la crainte de les déranger, il ne permit à aucun de ses confrères de l'accompagner. M. le Curé du Fort qui lui avait accordé l'hospitalité cordiale que les missionnaires reçoivent toujours chez lui, le voyant à bout de forces, essaya de le retenir ; le médecin-major, un compatriote très affectionné au Père malade, joignit ses instances à celles de M. le Curé ; le supérieur de la station des Beni-Yenni, arrivé sur ces entrefaites, intervint à son tour : tout fut inutile. « Je me suis annoncé à Maison-Carrée, j'y vais », répondait-il. Il fallut presque le porter à la voiture qui devait le conduire à Tizi-Ouzou. Il arriva tellement fatigué dans cette ville qu'il n'eut pas la force de descendre de voiture et résolut d'y rester pour attendre le départ du train.

Heureusement, l'hôtelier l'aperçut et le contraignit à descendre. Toutefois, il fallut l'ordre du médecin et la certitude que le train était parti pour qu'il se décidât à se reposer. Quelques heures après s'être couché, il se sentit plus mal et fit appeler le vicaire de Tizi-Ouzou : « Je vais mourir, lui dit-il, ayez la bonté de me donner les derniers sacrements. »

Il les reçut pieusement, et entra aussitôt en agonie ; à 2 heures, il rendait à Dieu son âme et allait recevoir, nous en avons le ferme espoir, la récompense de ses travaux, laissant tous ceux qui avaient été témoins de ses derniers moments, étonnés de tant d'énergie et de courage.

Le Provincial de Kabylie, prévenu la veille de l'état du pauvre malade était parti le 17 au matin pour venir le prendre. Hélas ! en arrivant à midi, il ne trouva que son cadavre. Il décida aussitôt de le faire transporter à la sta-

tion de missionnaires la plus voisine de Tizi-Ouzou. Mais quand les Kabyles des Ouadhias apprirent la mort de celui qu'ils appelaient leur Père, ils vinrent en grand nombre demander à l'emporter chez eux afin de posséder aux moins cette chère dépouille comme un adoucissement à leur chagrin.

Ils l'emportèrent, en effet, aux prix des plus pénibles efforts à travers ces chemins escarpés, difficile, dangereux.

Le lendemain, la tribu entière descendait des divers villages qui avoisinent la maison des Pères et assistait, recueillie et émue aux obsèques de ce marabout chrétiens dont ils avaient compris le dévouement pour eux et qui les avait aimés jusqu'à la fin.

Nous arrêtons ici l'histoire du poste des Ouadhias. Si contrairement à la date que nous nous sommes fixée, nous avons été jusqu'en 1894, c'est que nous tenions à raconter la mort et ainsi honorer la mémoire du P. Grandjacquet, ce vaillant soldat du Seigneur, tombé sur la brèche.

Nous laissons maintenant à un autre confrère, le soin d'écrire un jour la suite de cette histoire, car nous sommes en effet trop près et des hommes et des événements pour pouvoir l'écrire nous-mêmes maintenant, avec cette liberté entière dont l'historien qui respecte ses lecteurs a toujours besoin.

#### **LISTE DES SUPERIEURS DE TAOURIRT-ABDALLAH de la fondation du poste à l'année 1894.**

1. Le R.P. Deguerry : du 28 mai 1873 au 7 octobre 1873.
2. Le R.P. Charmetant : du 7 octobre 1873 au 14 septembre 1874.
3. Le R.P. Gerboin : d'octobre 1874 au 4 avril 1875.
4. Le R.P. Livinhac : du 4 avril 1875 au 24 août 1875.
5. Le R.P. Gerboin : du 24 novembre 1875 au 25 novembre 1877.
6. Le R.P. Levasseur : du 29 novembre 1877 au 10 septembre 1878.
7. Le R.P. Jullien : du 24 septembre 1878 au 13 septembre 1883.
8. Le R.P. Voisin : du 14 novembre 1883 au 18 août 1884.
9. Le R.P. Grandjacquet : du 28 août 1884 au 1<sup>er</sup> juin 1890.
10. Le R.P. Chupin : du 1<sup>er</sup> juin 1890 au 7 avril 1891.
11. Le R.P. Huguenot : du 10 avril 1891 à septembre 1892.
12. Le R.P. Grandjacquet : du 27 octobre 1892 à sa mort (16 février 1894).

**CONFEDERATION  
DES  
IFLISSEN-OUM-EL-LIL**

**Tribu des AIT-ARIF**

VILLAGE DE IBERKANEN

**Mission fondée le 22 juillet 1873**



UN VILLAGE KABYLE

## IBERKANEN

### 1. Supérieurat du Père Feuillet

Quelques mois après la fondation du Poste de Taourirt-Abdallah dans la tribu des Beni-Ouadhias, Mgr le Délégué ayant mandé auprès de lui le R.P. Deguerry, décida la création d'un 3<sup>e</sup> poste de mission dans le cercle de Bordj-Menaïel aux Beni-Arifs.

Le P. Feuillet, qui faisait alors partie du personnel de Tagmount-Azzouz, devait en être le Supérieur. Sur l'ordre du P. Deguerry, le nouveau Supérieur se rendit dans la tribu des Arifs, le 15 juin 1873, afin d'y louer une maison et d'y acheter un terrain propice à une future construction. Si-Hamed de Tagmount l'accompagnait l'aider dans cette entreprise. L'acquisition du terrain au village d'Iberkanen, se fit assez facilement, mais on eut beaucoup de peine à trouver un Kabyle qui voulut se charger de construire la petite maison en terre qui devait servir de demeure aux missionnaires. Le maçon indigène demandait un mois pour la bâtir. Comme ce délai pouvait paraître long à Mgr Lavigerie, on loua en attendant un gourbi à raison d'un franc par jour.

Le maçon commença les travaux sans retard, et M. Watbled, administrateur de Bordj-Menaïel, pour les activer mis à la disposition des missionnaires quelques hommes de corvée. Mais ces manœuvres ne cessaient d'injurier et le maçon qui avait consenti à entreprendre la bâtisse et leur compatriote qui avait vendu le terrain. Bientôt un Kabyle du pays arriva à Tagmount et annonça aux Pères que l'Amin du village avait défendu de travailler à la construction de la maison, afin pensait-il, d'empêcher les missionnaires de s'installer au milieu d'eux. A cette nouvelle inquiétante, le P. Feuillet écrivait « ab irato » au Président lui enjoignant de punir l'Amin, et me menaçant s'il ne le faisait d'en référer aux autorités françaises. De son côté, le R.P. Deguerry, plus calme, envoya El Houssin aux Arifs pour arranger les choses se réservant, s'il en était besoin, de prévenir lui-même l'Administrateur. De plus pensant que la présence des missionnaires à Iberkanen activerait les travaux, il adressa le 1<sup>er</sup> juillet une lettre à Monseigneur pour lui dire qu'on ferait bien de venir s'installer sans retard dans le gourbi de location. Le conseil était sage, mais il fut rendu inutile par l'activité du maçon. Le mardi, 22 juillet, le P. Feuillet et le P. Chardron en venant se fixer dans la tribu occupèrent, il est vrai le gourbi, mais ce ne fut que pour quelques jours car le samedi 28, ils prirent possession de leur maison à peine achevée.

Le lendemain de l'installation le P. Feuillet alla saluer le Commandant du Cercle de Bordj-Menaïel pour lui exposer les intentions des missionnaires qui s'établissaient dans une tribu placée sous son admiration. « Il me reçut très bien, écrit-il à la date du 8 août, me promit son concours chaque fois que

j'aurais besoin de lui. Je le remerciai de sa bonté et l'invitai à venir nous voir lorsque nous serions bien installés. Mon invitation lui fit plaisir. »

Quelques jours après, les Pères invitèrent à leur taille le Président de la tribu et l'Amin du village ; ces deux fonctionnaires semblèrent fort honorés de cette marque de déférence et firent leurs offres de services avec une spontanéité qui parut sincère.

Il n'en était pas de même des gens du village ; ils restaient sombres, froids, taciturnes à l'égard des étrangers fixés parmi eux. Personne ne nous parle, personne ne nous rend le salut, écrit le P. Chardon dans une lettre du 1<sup>er</sup> août. On comprend qu'avec de pareils rapports, il ne fallait pas songer à ouvrir une école, ou si on l'ouvrait à avoir des élèves.

La situation en était là quand dans le courant du mois d'août, M. l'Administrateur de Bordj-Menaïel, accompagné d'un Docteur en médecine, arriva aux Arifs. Voyant les Kabyles rassemblés en grand nombre devant la demeure des missionnaires, il voulut leur adresser un discours et voici en substance, ce qu'il leur dit :

**« Je vous engage à être pleins de respect et de reconnaissance pour ces Messieurs, qui, par amour pour vous, ont quitté patrie, parents, amis, fortune pour se dévouer à votre service, pour soigner vos malades et instruire vos enfants. Vous n'êtes pas sans ignorer les dépenses que font à Alger ceux qui y envoient leurs enfants pour faire des études. Eh bien, ici, grâce au dévouement de ces Messieurs, vous pouvez faire instruire vos enfants gratuitement et si vous les aimez, vous les enverrez tous en classe et par là vous leur créerez des positions et un jour vous les verrez présidents, officiers, employés dans quelque administration... »**

Pendant une heure, M. l'Administrateur parla aux Kabyles ; ce discours parut produire sur le moment un excellent effet, mais n'amena, comme on devait s'y attendre, aucun résultat. Les gens des Arifs restaient sourdement hostiles.

Vers cette époque, les notables du village vinrent un jour dire aux missionnaires que les usages du pays s'opposaient à ce qu'un homme allât puiser de l'eau à la fontaine des femmes ; leur domestique ne devait plus y aller désormais. Respectueux des coutumes raisonnables, les Pères demandèrent alors qu'on leur fournît un homme qui leur apportât l'eau, moyennant salaire. On leur amena un aveugle. C'était une moquerie. Il ne fallait pourtant pas que les missionnaires parussent avoir le dessous dans cette affaire. La situation devenait délicate, quand heureusement le propriétaire qui leur avait vendu l'emplacement de la maison, vint les tirer d'embarras. Il leur apprit qu'il avait dans son terrain une source qu'il mettait à leur disposition. Comme cette source ne coulait pas et n'était pas à fleur de terre, M. l'Administrateur de Bordj-Menaïel autorisa les Pères à en faire une fontaine privée. On creuse donc et l'eau se trouva à 1 mètre de profondeur. Un

petit bassin en maçonnerie fut aussitôt construit et le trop-plein put par un canal servir encore aux habitants du village. Le terrain où se trouvait la nouvelle fontaine n'était pas cloturé, aussi les femmes ne tardèrent pas à y entrer sans façon pour y puiser. On avertit les habitants d'avoir à défendre à leurs épouses d'entrer ainsi dans la propriété des marabouts. Avertissement inutile ! Pensant alors qu'aux grands maux il fallait de grands remèdes, le P. Chardron se résolut à leur donner une salutaire leçon. Il alla donc un jour se cacher dans le tronc d'un vieux frêne et attendit. Il ne tarda pas à apercevoir une bande de femmes se dirigeant vers la fontaine. Il les laissa puiser de l'eau tout à leur aise, mais quand elles furent sur le point de partir, il sortit brusquement de sa cachette et leur cassa à coups de bâtons les cruches pleines qu'elles portaient sur le dos. La leçon parut toute naturelle aux gens du village. On dit même que l'un d'eux répudia sa femme qui lui avait désobéi en cette occasion.

La maison en terre ne devant être que provisoire ; il fallait songer à en élever une autre, mieux bâtie, plus vaste et comprenant des salles de classe. On commença sans retard à rassembler les matériaux et à creuser les fondations. Le Président toujours bienveillant promit des hommes de corvée qui fourniraient 10 heures de travail par jour, se réservant de les surveiller lui-même de temps en temps et priant de lui signaler ceux qui manqueraient à l'appel.

En septembre ont fit trêve un instant aux travaux pour aller à Maison-Carrée assister à la retraite. Les Pères demandèrent à Dieu de vouloir bien changer le cœur de ceux auxquels ils étaient envoyés et de bénir un apostolat qui semblait devoir être si laborieux.

A cette époque, le personnel des Arifs se composait du R.P. Feuillet, Supérieur, et des Pères Chardron et Plagne et de plus, de Le Houssin venant des Ouardias.

L'épreuve se trouve toujours au début des Œuvres de Dieu. Elle n'allait pas manquer aux missionnaires d'Iberkanen.

En décembre (le 3) à la suite de pluies qui tombèrent sans interruption durant 3 jours, la partie de la maison où se trouvait la chapelle, s'effondra. Le P. Feuillet partit aussitôt pour Alger afin de prévenir Monseigneur de ce désastre. Il était à peine parti qu'un nouvel effondrement entraîna encore un angle du bâtiment resté debout. De la maison des Pères il ne resta alors plus que 3 murs et les missionnaires se virent forcés de louer un gourbi au village.

A son passage en décembre, le P. Charbonnier constata, sans peine, la situation lamentable dans laquelle se trouvaient les confrères des Arifs, mais ne pouvait pas personnellement y remédier. Peu après le passage du Visiteur, le P. Chardron reçut l'ordre de partir en quête, et de céder sa place au P. Barbot.

Monseigneur n'ayant voulu donner aucun subside pour la location du gourbi que les missionnaires occupaient au village, force fut à ces derniers de revenir habiter les ruines de leur maison. On s'installa comme on put dans la cuisine, unique chambre qui restait. C'est là que couchaient les 2 missionnaires, Houssin et les 3 élèves français venus de Bordj-Menaïel<sup>9</sup>

Le supérieur avouait dans une lettre, que chaque soir avant de s'endormir, il se demandait si la poutre n'allait pas tomber durant la nuit et les ensevelir tous sous les décombres. On comprend qu'en une pareille situation, faire la classe était impossible ; on dut licencier les petits Kabyles externes qui la fréquentaient, mais on continua à soigner les malades dont le nombre augmentait sensiblement.

Une lettre du 13 mars 1874 annonce une nouvelle catastrophe qui obligea les missionnaires encore une fois à quitter leur maison en terre. Laissons la parole au P. Feuillet :

**« Les pluies dit-il, commencèrent le vendredi 27 février et toutes les précautions prises pour briser le vent et arrêter la pluie dans la maison furent inutiles. Dans cette circonstance, je fis mander l'Amin du village pour le prier de nous trouver un gourbi afin d'abriter les enfants et d'y transporter notre petit mobilier. Ce brave homme avec lequel nous sommes en très bonnes relations depuis notre arrivée aux Arifs s'empessa de mettre à notre disposition sa propre maison et vint lui-même avec son mulet chercher les enfants et les effets. Je n'ai pu le décider à accepter de l'argent. La nuit venue, j'envoyai les 2 Pères rejoindre les enfants et je restai seul à la maison. Vers le milieu de la nuit, le pignon de l'ouest s'effondra presque en entier. La table sous laquelle j'étais couché ne m'abritait plus, je dus me lever et attendre le jour. »**

L'orage passé, le P. Feuillet fit apporter des branches d'olivier pour en faire une sorte de cloison et arrêter ainsi le plus gros vent ; le P. Barbot de son côté se mit à l'œuvre pour réparer comme il put des dégâts irréparables.

Il était urgent, on le voit, de commencer à élever une maison dans de meilleures conditions. On fit diligence et à la fin de mars, tous les matériaux étaient prêts. On pensait pouvoir commencer sans retard quand l'entrepreneur annonce ne vouloir pas se charger des transports. Le P. Feuillet soumit alors à sa Grandeur, comme étant la plus pratique et la moins coûteuse, l'idée d'acheter 4 à 5 ânes et mulets qui serviraient pour le temps des transports, puis seraient revendus ensuite. L'idée plut à Monseigneur et le 17 avril, le P. Roger amena de Maison-Carrée pour chacun des postes où l'on était en train de bâtir, 1 mulet et 4 ânes.

Pendant les travaux de construction, ce qui restait de la maison en terre devint la proie de l'incendie. Le P. Feuillet courut à Alger exposer cette troisième catastrophe. On l'envoya quêter le prix de sa nouvelle maison

---

<sup>9</sup> C'étaient les fils du secrétaire de la Commune mixte.

(12 juin)<sup>10</sup>. Il resta en France jusqu'à la mi-septembre et revint heureux aux Arifs, mais ce devait être pour quelques jours seulement, car après la retraite il fut nommé Supérieur-curé de Tizi-Ouzou. Il eut du moins la consolation de venir bénir le 19 janvier 1875 la maison pour l'achèvement de laquelle il était allé solliciter la charité catholique. De plus, depuis ce moment jusqu'à son départ de la Kabylie, autant que sa santé et les fonctions du saint ministère le lui permirent, il aima à revoir ce poste des Arifs, toujours cher à son cœur.

## 2. Supériorat du Père Barbot

En octobre les Supérieurs appelèrent le P. Barbot au supériorat du poste d'Ibemen. On lui adjoignit les Pères Bouillon et Richard. Au mois de novembre, les élèves du Petit Séminaire arabe de St-Eugène, ayant été transférés en France, à l'exception de quelques-uns ; 5 de ces derniers<sup>11</sup> furent envoyés dans quelques stations de la Kabylie pour y rendre des services aux missionnaires, tout en continuant leurs études. Roch et Aomar arrivèrent le 25 aux Arifs.

Au mois de janvier 1875, le R.P. Deguerry arriva à la station comme Visiteur. Ce fut avec une peine profonde qu'il constata le peu de sympathie des gens du pays à l'égard des missionnaires et leur répugnance à envoyer leurs enfants à l'école. A cette époque, les Pères n'avaient en classe que 5 élèves. On peut dire que de ce moment jusqu'à la fermeture de la station le nombre ne s'accrut presque jamais ; il y eut même un temps où l'école ne comptait que 2 ou 3 enfants. Les Kabyles ne fréquentaient point la maison. Les missionnaires en étaient surpris. Mais ne fallait-il pas en chercher la cause, d'abord dans l'ignorance presque complète de la langue indigène. « Vos marabouts sont bons, disait un habitant du village au P. Deguerry, mais ils n'ont point de langue. »

Ne fallait-il pas les chercher ensuite dans les façons brusques parfois cassantes de certains Pères ? Le Supérieur du poste en gémit et sa correspondance en fait foi.

« J'aurais à reprocher à un confrère de n'être pas assez tolérant à l'égard des Kabyles, surtout envers ceux qui viennent à la maison. Je crois que l'on doit se faire violence sous ce rapport et les supporter, même quand il ne faut pas le leur laisser voir. En vient-il un ou deux assister à la classe, pourquoi ne pas les laisser satisfaire leur curiosité, s'ils ne la troublent pas ? S'ils entrent dans la cour, dans le jardin même, pour voir les légumes de près (quand nous y sommes) quel mal y a-t-il ? »

---

<sup>10</sup> Le P. Gerboin (10 juin) fit l'intérim du supériorat durant l'absence du P. Feuillet.

<sup>11</sup> A Tagmount : Marius ; aux Arifs : Aomar et Roch ; à Tizi-Ouzou : Cyprien et Mohand.

La divergence des caractères entre missionnaires et ses suites nuisaient en outre à la bonne entente qui aurait triplé les forces, fit trop souvent défaut. Le résultat de tout ceci fut que les œuvres d'apostolat souffrirent jusqu'au moment où les nominations qui suivirent de la grande retraite de 1875 amenèrent un changement dans le personnel. La station se trouva alors composée du P. Barbot, Supérieur, des Pères Montsallier et Bouillon.

Roch, seul de tous les jeunes séminaristes envoyés l'année précédente en Kabylie, était resté fidèle aux missionnaires. Il ne revint cependant pas aux Arifs avec les Pères en 1875. Il avait demandé à aller rejoindre ses camarades partis l'année précédente à St-Laurent d'Olt. On acquiesça à sa demande, car tout le temps qu'il avait passé aux Arifs, les Pères n'avaient en qu'à se louer de sa docilité, de son amour du travail, de son prosélytisme et du zèle qu'il montrait en toute circonstance à affirmer sa foi.

Nos confrères entretenaient peu de rapport avec les autorités françaises. Un Administrateur de Bordj-Menaïel avait même dit un jour intentionnellement : « On prétend qu'il y a des Pères Blancs aux Arifs, on ne s'en douterait pas ! » Un autre, M. de Calvon écrivit même, en avril 1876, à Monseigneur pour se plaindre que ses missionnaires n'étaient pas même pas venus les saluer lors de son installation. Il voulut aussi leur donner lui-même une leçon. Etant venu le 12 avril aux Arifs pour le recensement, il se mit à parader devant la maison, répondit sèchement au salut du P. Barbot en ayant installé son bureau, il commença son travail. Peu après, il envoya à la maison son secrétaire pour prévenir les Pères d'avoir à venir le trouver au sujet d'une haie qu'un Kabyle avait élevée, d'après leurs ordres, devant leur maison, mais sur un terrain appartenant au Gouvernement. A peine le P. Barbot fut-il arrivé, qu'il reprocha avec vivacité, à lui et à ses confrères, leur manque de politesse à son égard. Quand il eut terminé ses récriminations, le Père Supérieur l'invita simplement à visiter la maison ; il accepta et fut même fort aise de passer la nuit dans la chambre qu'on lui offrit. L'examen qu'il fit passer aux écoliers sembla le contenter et sur la proposition de son secrétaire il promit de faire voter une somme de 40 frs pour leur acheter des vêtements comme récompense. L'impression laissée par ce curieux personnage fut celle qu'il donnait aux habitants de Bordj-Menaïel à savoir c'elle d'une insupportable originalité !

Nous n'avons à signaler dans le courant de cette année 1876 que les faits suivants :

En juin, l'arrivée du R.P. Charmetant en qualité de Visiteur. Après avoir félicité les Pères de l'union et de la bonne harmonie qui règne parmi eux et qu'il constate avec bonheur, il leur fait quelques observations relatives aux œuvres d'apostolat. Citons un passage de la carte de visite qu'il leur laissa à la date du 9 juin : ... « J'ai le regret de constater que la station est trop peu

fréquentée par les indigènes, et que les malades ne viennent pas en grand nombre y chercher des soins... Comment parviendra-t-on à faire tomber les préjugés de ces pauvres infidèles et à gagner leurs cœurs et si on ne les attire pas par tous les moyens possibles auprès de soi et chez soi ? Que la porte leur soit donc toujours ouverte et qu'ils le sachent bien ; qu'on ne les renvoie jamais quand il leur prend la fantaisie de venir, mais qu'ils s'habituent au contraire à regarder la maison des missionnaires comme la leur. Quant aux malades, il faut malgré leurs importunités, les accueillir toujours avec le plus grand et le plus charitable empressement. Bien qu'il y ait un Père chargé spécialement de la pharmacie, les deux autres devront aussi s'occuper du soin et du pansement des malades. Je recommande particulièrement les tournées hebdomadaires dans les tribus où l'on aura soin de porter chaque fois des remèdes, en invitant les gens qui ont des plaies à venir se faire soigner à la mission ou à y faire prendre des remèdes. Le concours deviendra bientôt plus considérable, si les indigènes savent d'avance, et s'ils constatent que ceux qui souffrent, peuvent compter invariablement sur la patiente charité et les soins pressés de missionnaires.

« Pour tout ce qui concerne l'école, je n'ai que des félicitations à adresser. Le T.R.P. Deguerry, lors de visite, avait émis à ce sujet un vœu dont on a tenu compte, et Dieu semble avoir béni cette bonne volonté en amenant à ce poste d'excellents enfants, à l'éducation desquels les missionnaires se dévouent avec un zèle admirable qu'il importe d'aider en lui donnant une réglementation nouvelle, fruit de l'expérience commune. Comme ces enfants semblent avoir eu jusque là un peu trop de temps libre, il leur sera donné un règlement uniforme pour les différentes maisons de Kabylie<sup>12</sup>

Malheureusement il semble que les mêmes efforts n'ont pas été faits en ce qui concerne l'étude de la langue du pays. Les missionnaires des Arifs se sont plutôt perfectionnés dans la connaissance de l'arabe que dans celle du Kabyle, malgré la recommandation si expresse et si formelle qui leur avait été faite à la dernière visite du T.R.P. Supérieur. J'appelle donc de nouveau leur plus sérieuse attention sur cet indispensable moyen de rendre leur ministère plus fructueux. Ils ont pour cela de précieux auxiliaires sous la main dans la personne des orphelins qu'ils élèvent. Comme il importe de les pousser le plus possible dans l'étude du français, on peut, en leur faisant traduire notre langue, s'initier facilement à la leur, si on a soin de le faire sous forme de conversation, d'après des dialogues dont on a le texte sous les yeux. On aura ainsi le double avantage d'accomplir le point de la Règle qui prescrit un temps déterminé pour l'étude du Kabyle, tout en retenant les enfants plus longtemps sous la surveillance, et cela d'une manière fructueuse et attrayante pour eux. Il importe aussi, de faire soi-même un cahier où l'on consignera,

---

<sup>12</sup> Ce règlement ayant paru peu pratique, ne fut pas mis en vigueur.

après chaque exercice, les expressions, locutions, ou tournures des phrases dont on aura été le plus frappé.

Un mois après la visite du R.P. Charmetant, le P. Mutel venant de Garrouban, poste voisin du Maroc et abandonné par suite des circonstances qu'il n'entre pas dans notre cadre d'expliquer ici, fut nommé aux Arifs (13 juillet). C'est à cette même époque que le P. Barbot reçut l'ordre de se rendre dans la tribu des Beni-Ismaïl, où l'on possédait un terrain, afin de voir si le moment n'était pas venu pour les missionnaires de s'y établir.

A la suite du compte-rendu qu'il fit de son voyage, la fondation d'un poste fut décidée et lui-même en fut nommé le premier Supérieur. Il quitta Iberkanen au mois d'août emmenant avec lui le P. Mutel.

### **3. Supériorat du Père Chevalier**

Le P. Chevalier arriva le 21 août aux Arifs avec le titre de Supérieur ; il gardait les mêmes confrères et on lui adjoignit, après la retraite le P. Vignard qui devait, tout en faisant partie du poste remplir les fonctions de vicaire de Tizi-Ouzou<sup>13</sup>.

Tout le personnel des Arifs devait à quelque mois de là être renouvelé. C'est d'abord le P. Bouillon qui part le 22 janvier 1877 pour les Beni-Ismaïl et est remplacé par le P. Alary. C'est ensuite, six jours après le P. Vignard, nommé économe à Maison-Carrée et remplacé à son tour par le P. Royer. C'est enfin le P. Chevalier lui-même, envoyé en quête au mois de mars. Le P. Molles, professeur du Petit Noviciat arabe de Notre-Dame d'Afrique, vint prendre la direction du poste le 7 avril.

### **4. Supériorat du Père Moles**

Le premier cri du P. Chevalier en prenant possession de sa charge, avait été un cri de douleur ; pas d'élèves à l'école, pas de malades au dispensaire, pas d'indigènes dans la maison ! Malgré une situation si peu encourageante, le bon Supérieur s'était mis à ses fonctions avec un dévouement et une générosité qui semblaient toucher le cœur des habitants. Ils parurent même regretter son départ, lorsqu'en mars, comme nous venons de le dire, il quitta les Arifs pour aller en quête.

Le P. Moles n'eut pas de peine à constater dès son arrivée les sentiments d'antipathie de toute la population indigène. Il en fut étonné autant qu'effrayé et il se demandait pourquoi les enfants témoignaient un si vif attachement aux missionnaires et leurs parents gardaient toujours une réserve si désespérante ? Décidé à ne pas se laisser vaincre par le découragement, le

---

<sup>13</sup> Cette station abandonnée par les Pères Blancs, venait d'être confiée à M. Gatheren.

Supérieur commença par s'occuper du recrutement de l'école, remuant ciel et terre, selon le mot d'un de ses confrères, mais le succès ne récompensa guère ses efforts.

La distribution des prix lui sembla une occasion propice pour frapper « un grand coup. » Il pria donc l'Administrateur de Bordj-Menaïel de venir la présider ; les confrères des divers postes de Kabylie furent invités pour la cérémonie et le R.P. Bridoux vint exprès de Maison-Carrée pour y assister. La fête scolaire fut de tous points réussie, et le P. Moles qui en était l'âme, se prit à espérer une belle rentrée pour octobre.

On sait les préjugés séculaires des Kabyles vis-à-vis des Roumis, les histoires fantastiques qui circulent parmi les musulmans sur le compte des chrétiens, la crainte et l'effroi même des enfants à la vue d'un étranger. Quel travail pour faire tomber ces préjugés, pour démontrer la fausseté et ces histoires, pour calmer la frayeur de ces pauvres petits ! Et pourtant ce travail était nécessaire, indispensable, urgent surtout aux Arifs ! Le P. Monsallier dans une lettre du 6 août expose au Supérieur Général ses idées à ce sujet.

Les postes en Kabylie étant encore peu nombreux et distants les uns de autres, les missionnaires, dit-il, ne sont pas connus, ou mal connus des indigènes ; il serait donc utile que 2 ou 3 fois durant l'année, on parcourût tous les villages qui se trouvent entre les stations existantes. Les gens s'habituerait peu à peu à voir parmi eux les marabouts roumis ; les malades soignés et guéris répandraient partout, comme les miraculés de l'Evangile, la renommée de leurs charitables médecins. Insensiblement les préjugés tomberaient et l'établissement de futures stations serait rendu plus facile. Sans doute ajoute le Père, ces excursions seraient fatigantes, mais on en serait bien récompensé par le baptême d'un assez bon nombre d'enfants moribonds.

Le P. Moles revint à son poste après la retraite, accompagné du P. Chevalier qui prenait humblement et avec joie la seconde place, là où il avait eu la première. Un peu plus tard, le P. Carpentier vint les rejoindre. La rentrée des classes eut lieu en octobre ; un enfant se présenta. L'Administrateur en ayant été informé, se confondit en protestations de bienveillance, mais toutes ses belles paroles n'amenaient pas un élève de plus. C'est alors que le P. Moles, désolé à la vue de la situation qui lui était faite et croyant n'avoir pas les qualités nécessaires pour diriger la mission des Arifs, demanda à être déchargé du supériorat. Il venait d'ailleurs de recevoir de Maison-Carrée une lettre lui annonçant que le poste ne pouvait plus garder que 10 internes et que l'allocation quotidienne pour chacun d'eux ne serait plus que de 0.25 centimes. Force fut donc de renvoyer aussitôt 5 internes, mais en les congédiant on leur fit promettre de revenir chaque jour en classe comme externes et pour les y décider, on leur remit un cadeau d'une gandoura, d'un burnous,

des souliers et d'une couverture. Mais hélas ! bientôt les missionnaires purent s'apercevoir que ces enfants, non seulement tournaient mal, de plus, les internes qui restaient, ou se retirèrent ou se firent chasser. Il ne resta plus que 3 enfants à la Mission. Une consolation, au milieu de ces peines allait pourtant être réservée aux missionnaires. Un de ces 3 enfants tomba dangereusement malade ; son état empirant, on le baptisa sans retard ; deux jours après, le petit chrétien allait se joindre à la troupe glorieuse des Saints Innocents, ses frères du Ciel.

Au mois de décembre, les deux jeunes Arabes, Barthélemy ben Mira et Michel Larbé avaient fini leur temps de noviciat à Maison-Carrée ; Monseigneur ne les croyant pas susceptibles d'entrer au scolasticat à cause de leur connaissance imparfaite de langue latine et voulant leur réserver une dernière épreuve, crut bon de les envoyer en Kabylie. Ils arrivèrent aux Arifs dans les derniers jours de l'année 1877. Là, tout en recevant les leçons de français et de latin, ils furent occupés au soin des malades sous la direction d'un missionnaire. Cet état de choses ne dura pas plus d'un mois. En effet, le 2 février, Michel fut rappelé à Alger pour regagner de là St-Laurent d'Olt. Huit jours après, Barthélemy recevait sa nomination de maître d'étude et de professeur d'arabe à l'Ecole apostolique qui venait de s'ouvrir à St-Eugène. Le personnel n'allait pas tarder à être encore renouvelé... Peu après le départ des 2 séminaristes, le P. Chevalier fut victime d'un accident qui l'obligea à quitter la station ; en travaillant à abattre un frêne, il s'écrasa les doigts de la main gauche. Le P. Voisin qui, pour les raisons indiquées dans le chapitre précédent, avait demandé à quitter les Ouadhias fut envoyé aux Arifs pour aider le P. Moles.

Dans sa visite (29 mars), le P. Deguerry fut peiné en constatant le peu de changement opéré dans l'esprit et le cœur des gens des Arifs, mais il encouragea néanmoins les missionnaires à continuer, sans découragement et malgré tout, leur œuvre ingrate. Dieu récompensant les efforts et non le succès. Il recommanda d'introduire dans les classes, l'étude de la langue arabe, cela pouvait paraître étrange à premier vue, mais pour les missionnaires des Arifs, l'opportunité de cette mesure était évidente. En effet, un jeune marabout musulman avait ouvert dans le village même, une école arabe et à ses yeux cette école devenait un danger et une menace pour celle des missionnaires.

En juin (le 24), le P. Carpentier résumait ainsi la situation du poste :

**« Les dispositions des Kabyles à notre égard sont toujours les mêmes et bien différentes de celles qu'on trouve dans les autres stations. La vie de charité que l'on mène au milieu d'eux ne paraît guère les émouvoir et en fait de reconnaissance pour les bienfaits qu'on leur rend, ils y sont, je crois, tout à fait insensibles. Nous ne négligeons cependant rien de notre côté pour nous attirer leurs sympathies. Nous faisons des dépenses pour que la pharmacie soit bien montée**

**et que les malades soient soignés convenablement. On donne au besoin un morceau de sucre à l'enfant selon les circonstances et du vinaigre à ceux qui en demandent. On leur prête, toujours à nos dépens, les outils de la maison et les autres objets dont ils disent avoir besoin, enfin on leur rend volontiers dans les petits services qui sont en notre pouvoir... Relativement à la classe, il y a progrès dans l'esprit de nos enfants internes, grâce à la vigilance qu'on exerce près d'eux et au soin que nous mettons de ne point les laisser communiquer avec les autres Kabyles. Quant aux externes, il est, je crois, inutile d'y penser dans les temps présents. Le seul moyen d'en avoir, serait l'action des autorités françaises et indigènes. Le P. Moles a employé tous les moyens en son pouvoir soit auprès de Kabyles, soit auprès du Commissaire civil. Pour ce dernier inutile de compter sur lui (il a peur de perdre sa place nous a-t-on dit). Il ne nous unit pas, mais voilà tout. »**

Quant aux belles paroles, ce Monsieur n'en était pas avare et cela ne le compromettait guère.

L'influence des missionnaires à Iberkanen, ne pouvant malheureusement s'exercer que sur les enfants internes, le P. Moles avait donné tous ses soins à cette œuvre. Mais au mois de juin, le Supérieur s'aperçut que sa caisse était en déficit. La cause il connaissait bien : l'allocation des internes réduite de 0.50 centimes à 0.25 par le Conseil de la Société qui était insuffisante pour couvrir les frais de nourriture et de vêtements pour chacun des enfants. Aussi il s'adressa à Maison-Carrée pour qu'on lui vienne en aide. Sur le refus des Supérieurs Majeurs, il décida (3 juillet) malgré sa peine à licencier, à l'exception des 3 plus petits tous ses pensionnaires, mais en les envoyant dans leurs villages, il leur fit espérer qu'on les reprendrait au mois d'Octobre et plus leur montrer que ce renvoi n'était dicté que par la nécessité seule, on laissa à chacun d'eux, les vêtements qu'il portait, on leur fit cadeau d'un couteau et d'un porte-monnaie et on les invita à venir chaque dimanche dîner à la Mission.

Le Bon Dieu, dans sa miséricorde, allait en ces temps mêmes donner à ses missionnaires, en compensation de leurs peines, de grandes consolations spirituelles. S'ils avaient perdu pour l'externat quelques enfants, ils allaient en gagner pour le Ciel un grand nombre.

La petite vérole éclata tout à coup dans la tribu. Le P. Vosin, grâce à sa connaissance de la langue kabyle avait été chargé, après son arrivée au poste de la direction du dispensaire. Il ne lui avait pas fallu longtemps pour constater chez les indigènes des Arifs, cette persuasion, commune d'ailleurs à tous les Kabyles, qu'aucun remède n'existant pour les petits enfants, il était inutile de les conduire chez le « marabout-tebib. » Effrayé à la pensée de la perte de tant d'âmes, le Père se mit à faire des tournées dans les villages et à pénétrer dans les maisons.

Ici on le recevait froidement, là avec répugnance, mais on le recevait, c'était tout ce qu'il désirait. Aussi le nombre des enfants qu'il put baptiser « in extremis » fut-il considérable

### **5. Supérieurat du Père Ménard**

Après la grande retraite, le P. Moles ayant été nommé Supérieur de Tazmalt, le P. Voisin retournant aux Ouadhias, le poste du Arifs subit un renouvellement presque complet. Le personnel fut composé du R.P. Ménard, Supérieur, et des P.P Macherel et Carpentier.

On aurait pu croire que le dévouement infatigable qu'avaient montré les missionnaires durant l'épidémie de petite variole, aurait enfin raison de l'hostilité des habitants ; il n'en fut rien, et le nouveau Supérieur est forcé tristement de reconnaître à la suite de ses prédécesseurs, que les Kabyles sont absolument réfractaires à toute tentative de rapprochement : « Nulle part, écrit-il le 10 décembre, le dévouement n'a été porté plus loin et pourtant les gens ne nous rendent pas même le salut. Ah ! si vous saviez avec quel mépris ils prononcent le mot "Roumien". » Malgré cette triste constatation, on se mit à l'œuvre, mais il faut l'avouer, sans grand espoir.

A la rentrée des classes, pas un externe ne se présenta. Cinq internes étaient bien revenus, mais une décision du Conseil de la Société allait bientôt occasionner leur départ. Cette décision portait :

1° Le Trésorier Général paiera désormais 0.55 centimes par jour pour chaque interne.

2° Leur nombre sera réduit à 5 par poste.

3° Ils devront être orphelins de père et de mère.

La première clause était accueillie avec joie par les missionnaires des Arifs, la seconde limitait, il est vrai, un peu leur zèle, mais la troisième les forçait absolument à licencier l'internat ; aucun enfant n'étant orphelin dans les sens voulu du Conseil de Maison-Carrée.

Les dernières lettres de l'année 1878 envoyées par les missionnaires des Arifs au Supérieur Général pour lui souhaiter leurs vœux de nouvel an, sont remplies de nouvelles bien peu consolantes.

**« Nous avons en ce moment comme élèves, écrit le P. Carpentier (27 décembre) deux orphelins internes et deux orphelins externes, ancien pensionnaires de la maison. Les dispositons de nos Kabyles ne sont pas meilleures, mais malgré tout je suis loin de me décourager. Je sais que notre œuvre n'est pas l'œuvre de l'homme mais bien l'Œuvre de Dieu et qu'il la fera triompher le jour où il Lui plaira. »**

De son côté, le P. Ménard écrit au R. P. Deguerry à cette même date :

**« Bénissez-nous mon Révérende Père, nous et nos Kabyles, nous en avons si grand besoin aux Arifs surtout ! Peut-être le Seigneur entendra-t-il nos prières**

**jointes aux vôtres pour ce peuple si mal disposé et qui sait si une grâce particulière ne viendra point secouer sa torpeur et ouvrir des yeux qui ne veulent pas voir d'où vient la vraie lumière. »**

Nous l'avons déjà dit, à l'inverse de leurs parents, les enfants aimaient les missionnaires et ils le montraient. Leur plus grand plaisir était de venir jouer et chanter près de leur maison.

Ces marques de sincère attachement de la part de ces petits déplaisaient à plus d'un au village. N'entendit-on pas un jour, le voisin de la station, intimer aux enfants qui chantaient, l'ordre de s'en aller et un autre les menacer de coups, s'ils continuaient à fréquenter les Pères. Déjà en juin de cette même année, le cuisinier des missionnaires avait été insulté à la Djemaa d'un village par la seule raison qu'il était leur domestique. Mais où se montra évident le mauvais vouloir des habitants, ce fut lors du vol de la seule mule du P. Carpentier en janvier 1879. Le vol à peine constaté, on prévint les Amins d'avoir à envoyer sans retard des hommes à la poursuite des voleurs. Refus absolu des habitants. Les Amins se virent contraindre de commencer seuls les recherches. Comme on devait s'y attendre, elles n'aboutirent à rien.

Le Président de la tribu, mit dans cette circonstance si peu d'empressement que les missionnaires comprirent une fois de plus qu'ils n'avaient, ni à se fier à ses belles paroles ni à compter jamais sur son appui. Le P. Carpentier se résigna à la perte de sa bête. Deux ans auparavant, le P. Bouillon avait été plus heureux ; sa mule avait été également volée aux Arifs, mais elle lui fut ramenée quelques jours après.

Cette mauvaise volonté persistante des gens du village, affecta tellement Monseigneur le Délégué, qu'il écrivit (14 mars) au Père Supérieur la lettre suivante :

**« Mon cher enfant – Je suis depuis quelques temps désolé de voir que dans la station des Beni-Arifs est la seule de la Kabylie où les missionnaires n'obtiennent aucun résultat. Ils n'ont pu avoir même un seul externe jusqu'ici. Un pareil poste n'est propre qu'à décourager les missionnaires et à leur faire, peu à peu perdre leur vocation. Il prête aussi le flanc à des critiques et à des moqueries vis-à-vis de nos adversaires dont le nombre va en grandissant... Toutes ces raisons réunies me portent à profiter du prochain départ pour l'Afrique Equatoriale, pour fermer provisoirement et jusqu'à des temps meilleurs, le poste des Arifs. Mais avant de prendre cette mesure, je désirerais avoir l'avis des missionnaires de Kabylie. Je viens donc vous demander ce que vous en pensez, vous et vos confrères. »**

Monseigneur écrivit une lettre semblable aux Supérieurs des autres stations en les priant de lui répondre le plus tôt possible. De leur côté les membres du Conseil de la Société, dans leur réunion du 10 mars, s'occupèrent du poste des Arifs. Deux raisons, il est vrai, semblaient en réclamer la suppression : le mauvais vouloir persistant des gens de la tribu, et

le besoin de missionnaires pour la 2<sup>ème</sup> caravane de l'Afrique Equatoriale. Cependant malgré ces raisons les Pères furent unanimement, à par le R.P. Bridoux, à voter le maintien de la station. L'abandon d'un poste quelconque, étant à produire sur un grand nombre de missionnaires la plus fâcheuse impression.

Monseigneur ne crut pas devoir se ranger au sentiment des membres du Conseil et décréta, de son autorité propre la suppression du poste des Arifs. Ce fut le 2 avril que le P. Ménard apprit cette décision qui lui enlevait son dernier espoir. Ordre était donné aux missionnaires de faire immédiatement leurs malles et de se tenir prêts à partir pour la station qui leur serait indiquée ultérieurement. Leur pauvre mobilier et les denrées alimentaires devaient être distribués entre les diverses stations de la Kabylie, les objets du culte envoyés à Maison-Carrée, la maison louée si possible à un Kabyle honnête ou simplement laissée à son usage à la condition de la tenir en bon état ou bien encore confiée à la garde d'un homme moyennant une petite rétribution.

Deux jours après, une lettre apprenait aux Pères leur destination nouvelle : le P. Ménard devait se rendre aux Ouadhias, le P. Macherel à Tagmount-Azzouz et le P. Carpentier aux Beni-Ismaïl.

Aussitôt avertis de l'abandon prochain de la station d'Iberkanen, les confrères des autres postes arrivèrent aux Arifs avec des mulets pour emporter la part du matériel qui leur revenait. Restait la maison. Le P. Ménard proposa à l'un des voisins du poste, El Hadj-Saïd de l'occuper, ainsi que ses dépendances avec la seule charge de maintenir le tout en bon état. El Hadj-Saïd accepta avec empressement une offre aussi avantageuse mais le soir il changea d'avis. D'où venait donc cet inexplicable refus et ce brusque revirement ?

Moh Aïssa, le seul Kabyle des Arifs resté fidèle à la mission jusqu'au bout, l'apprit aux Pères. La Djemaa, qui avait accueilli la nouvelle du départ des missionnaires par un cri de victoire, avait décrété qu'aucun habitant ne devait accepter la maison ni pour la louer ni même pour la garder. On voulait par là pousser les Pères à la vendre et à quitter définitivement le pays. Les missionnaires pouvaient lire sur tous les visages l'expression d'un insolent triomphe. Les Roumis s'en vont ! les Roumis s'en vont ! tel était le mot répété partout et colporté dans tous les villages avec une joie méchante.

Deux Kabyles qui avaient d'abord offert leurs mulets pour transporter les bagages les refusèrent ensuite et pour éviter de les donner, les firent partir pour Dellys ; comme on leur demandait la raison de cette conduite, l'un d'eux répondit brutalement : « je suis "rassasié" des marabouts (roumis). »

Le 6 avril était le jour fixé pour le départ définitif. Les enfants externes de l'école furent invités à manger les couscous d'adieux. Ce fut Moh Aïssa qui,

affrontant les railleries de ses compatriotes, voulut l'offrir aux missionnaires comme dernier témoignage de son affection à leur égard.

Enfin à midi, les portes de la station sont fermées et les missionnaires, secouant sur ces ingrats villages la poussière de leurs pieds s'en vont porter à d'autres tribus mieux disposées, les lumières de l'Évangile et les bienfaits de la charité catholique. Pendant que les confrères partent pour leurs postes respectifs, le P. Ménard prend la route de Bordj-Menaïel. Il se rendait chez M. l'Administrateur, lui annoncer la fermeture provisoire du poste des Arifs. « Je regrette vivement cette mesure s'écria ce fonctionnaire, surtout à ce moment où j'espérais vous être utile plus que par le passé ! Quoi qu'il en soit, il ne faut pas que les indigènes puissent dire que vous abandonnez les Arifs à cause de leur mauvais vouloir ; j'exprime donc le désir que votre Société me confie la surveillance de la maison. » Le désir de M. l'Administrateur parut sincère aux missionnaires ainsi que ses regrets.

Le P. Ménard retourne à Iberkanen le 7 au soir, distribue à Moh Aïssa et au père d'un des externes ce qui ne peut être conservé. Mais sa perplexité est grande et son embarras extrême, car rien n'a été encore décidé relativement à la maison. Le pauvre Supérieur ne savait à quoi se résoudre quand la Providence vient à son secours d'une façon inespérée.

Copions ici la dernière page du diaire des Arifs ; elle est écrite par le P. Ménard lui-même :

**« Ce matin, 8 avril, l'ancien propriétaire du terrain sur lequel est bâtie notre maison, vient nous demander la clef de la fontaine qui nous était comme à lui et à nous. C'est le bon Bon Dieu qui nous l'envoie pour mettre fin à notre situation précaire. Sachant qu'il venait de son « azib (ferme) » et par conséquent qu'il était sensé ignorer la décision des dejmaas, je lui propose de tout lui donner en récompense de l'amabilité qu'il a eue de nous céder sa fontaine. Très flatté, notre homme accepte avec joie ; je lui pose alors les conditions et je fais venir le Khodja avec plusieurs témoins. On passe un contrat en double expédition, par lequel je lui cède la maison, le jardin, la fontaine pour en user comme lui appartenant, jusqu'à ce que les Pères reviennent en prendre possession. Il doit veiller à ce que rien ne se détériore ; lui seul et ses enfants doivent habiter la maison avec défense expresse d'y établir soit un café, soit une école et d'y laisser entrer et séjourner des étrangers. »**

L'acte fut signé ensuite par Ali Moh Amezian, le P. Ménard et deux témoins, en présence de Dada-Ali des Ouadhias qui se trouvait en ce moment aux Arifs. Le même jour après avoir placé dans la chapelle, sous la protection de Saint Joseph<sup>14</sup>, les quelques meubles qui n'avaient pu être encore être

---

<sup>14</sup> Cette statue de Saint Joseph qui avait été apportée par le P. Feuillet, lors de la fondation du poste, se trouve actuellement au-dessus de la porte d'entrée de la Maison des Béni-Mengallet.

enlevés, il s'en alla triste, mais résigné aux Ouadhias, emportant dans son âme l'espérance de voir se rouvrir bientôt cette station réfractaire à son zèle et cependant malgré tout, chère à son cœur, ce qui le prouve, c'est que dès le mois d'août de cette même année 1879, il écrivait au Fondateur la lettre suivante relative à son ancien poste :

**« Au moment où Votre Grandeur décidait la suppression des Beni-Arifs dont j'étais alors le Supérieur, je désirai lui soumettre quelques idées personnelles au sujet de cette station si peu consolante jusque là. Mais apprenant par votre lettre, la pénurie et de missionnaires et de ressources dans laquelle vous vous trouviez pour la mission de l'Equateur, je n'osai vous dire ce que, aujourd'hui je prends la liberté de vous exposer.**

**Vous avez su, Monseigneur, l'effet fâcheux qu'à produit l'abandon des Arifs sur l'esprit de nos indigènes. Ici aux Beni-Oudias, un marabout est allé même jusqu'à conseiller publiquement aux Kabyles d'imiter l'indifférence des gens aux Arifs à notre égard pour arriver au même but... Il n'en fut rien grâce à Dieu, les écoles sont maintenant trop bien lancées pour ne pas continuer leur marche régulière.**

**Mais comme d'après votre lettre, on ne s'agit que d'un abandon momentané, si Votre Grandeur avait l'intention de reprendre bientôt cette station, peut-être pourrait-elle le faire dans les conditions suivantes qui relèveraient le poste des Beni-Arifs aux yeux des Kabyles et seraient pour toutes nos écoles une source de succès et un encouragement au travail.**

**Il y a dans plusieurs de nos maisons de Kabylie des élèves intelligents, âgés d'une quinzaine d'années environ qui parlent assez couramment le français – dans peu, toutes les autres en auront quelques-uns – ne serait-il pas bon de réunir ces enfants dans une seule maison où ils pussent recevoir une éducation plus complète qui les mit à même d'occuper quelque emploi dans les bureaux de l'Administration par exemple comme interprètes ou « Khodjas » ? Les enfants, soigneusement choisis par les Supérieurs locaux, deviendraient ainsi le noyau d'une école supérieure où le français et l'arabe seraient enseignés sérieusement. L'étude de ces langues ne peut se faire facilement dans les diverses stations, soit à cause du nombre trop grand de divisions qui prennent tout le temps des professeurs, soit à cause de la difficulté de se procurer des Pères sachant parfaitement l'arabe parlé et écrit. Je sais bien que le but de la mission n'est pas de procurer des places à nos élèves, bien que, pour les attirer on leur ait promis beaucoup dans certains postes – au contraire l'intention de nos Supérieurs est de grouper autour de nous dans les tribus que nous occupons des familles qui nous soient moins hostiles et qui même avec le temps et la grâce du Bon Dieu, puissent devenir le point de départ de la conversion des Kabyles. Mais le petit nombre de ces enfants dans chaque poste loin de mettre obstacle à ce but ne ferait qu'en garantir le succès. Car plus d'un père de famille dans l'espoir de voir ses enfants bien placés nous les enverrait à l'école.**

**La Kabylie, dit-on, doit passer dans quelques années sous le régime civil. Serait-il mauvais que dans quelques-uns des cercles, il y eût des interprètes qui nous fussent redevables de leur position ?**

J'ajoute que pour le moment les Beni-Arifs seraient le poste, à mon avis, le plus favorable au succès de cette école. D'abord la station serait rétablie et les Kabyles n'auraient plus raison de dire que nous l'avons quittée à cause de leur résistance à notre égard. Puis peu à peu, l'Œuvre de Dieu se ferait là comme ailleurs, les difficultés disparaîtraient et l'école externe réussirait.

Nous lutterions aussi contre la triste influence de l'école arabe de Sidi-Ali-Mouça située dans la tribu voisine, les Maâtka. C'est un foyer de fanatisme d'où sortent tous les marabouts des villages environnants.

D'un autre côté l'établissement des Beni-Arifs est situé vraiment dans des conditions avantageuses sous le rapport du climat, de l'eau, de sa proximité avec Tizi-Ouzou (trois heures à peine). Les Pères de Kabylie fatigués par leurs travaux pourraient toujours y trouver, surtout pendant les grandes chaleurs, un lieu de repos pour rétablir leur santé.

De plus avec l'achat d'un terrain extrêmement fertile, situé devant la maison, la vie serait peu coûteuse et nos missionnaires, malgré l'achat plus considérable qu'ailleurs des fournitures classiques pourraient être entretenus chacun avec 200 frs de traitement. La maison, quoique petite suffirait les premières années moyennant quelques réparations (La somme votée par le Conseil l'année passée permettrait d'exhausser le toit et d'agrandir les chambres).

Je ne sais Monseigneur si ces idées entreront dans la vues de Votre Grandeur. Vous voyez l'ensemble de notre œuvre et vous savez mieux que tout autre nos besoins et l'emploi le plus fructueux de nos ressources en hommes et en argent ; aussi ai-je parlé comme un enfant qui compte sur l'indulgence de son père pour excuser sa hardiesse.

Daignez agréer...

M. Ménard, Missionnaire de N.D d'Afrique »

Nous n'avons pas la réponse de Monseigneur, mais il n'est pas difficile de l'imaginer. Tout en reconnaissant la justesse des vues de l'ancien Supérieur des Arifs, le Fondateur ne pouvait pas en ce moment les réaliser ; l'envoi des caravanes dans l'Afrique Equatoriale réclamait le plus grand nombre de missionnaires disponibles.

## EPILOGUE

Une année après le départ des missionnaires, un jeune Kabyle des Arifs, ancien élève de leur école, nommé Ali Moh Anziane, désirant épouser une jeune fille européenne, écrit à Maison-Carrée pour demander de se faire instruire de la religion chrétienne. La demande est accueillie et on l'envoie au mois de mai 1880 à St-Laurent d'Olt, il revient en Algérie en 1882, est baptisé puis marié par le P. Moles à Mademoiselle Glatz, fille d'un colon alsacien qui habitait près de la mission des Arifs. Il demande à louer la maison

des Pères pour y installer un café maure et une boutique, mais on ne donne pas suite à cette proposition.

En janvier 1887, il est question de placer Joseph Hazzan, comme instituteur aux Arifs. Le maire de Tizi-Ouzou s'offre à payer son traitement et à louer la maison des Pères qui servira d'école. Cette combinaison n'aboutit pas.

Le 9 mars 1885, une pétition, signée d'une vingtaine d'habitants de Berkana (Iberkanen) est adressée au Cardinal Lavignerie, pour lui demander le retour des missionnaires à leur village.

En août 1887, le R.P. Lechaptois, Provincial de Kabylie, a l'intention d'envoyer occuper la maison des Arifs par Optat et son frère. Optat serait instituteur et Albert se chargerait des soins matériels.

Le 20 août 1891, les gens des Arifs adressent une nouvelle pétition pour réclamer plus instamment le retour des Pères dans la tribu. Ayant appris que l'Académie à l'intention d'ouvrir chez eux une école, ils écrivent au R.P. Supérieur Général pour lui dire qu'ils préfèrent confier leurs enfants aux missionnaires qu'à un instituteur du Gouvernement.

A l'heure où nous écrivons ces lignes (novembre 1902), la mission des Arifs n'est pas encore reprise.

#### **LISTE DES SUPERIEURS D'IBERKANEN (OU BERKANA) de la fondation du poste à sa suppression.**

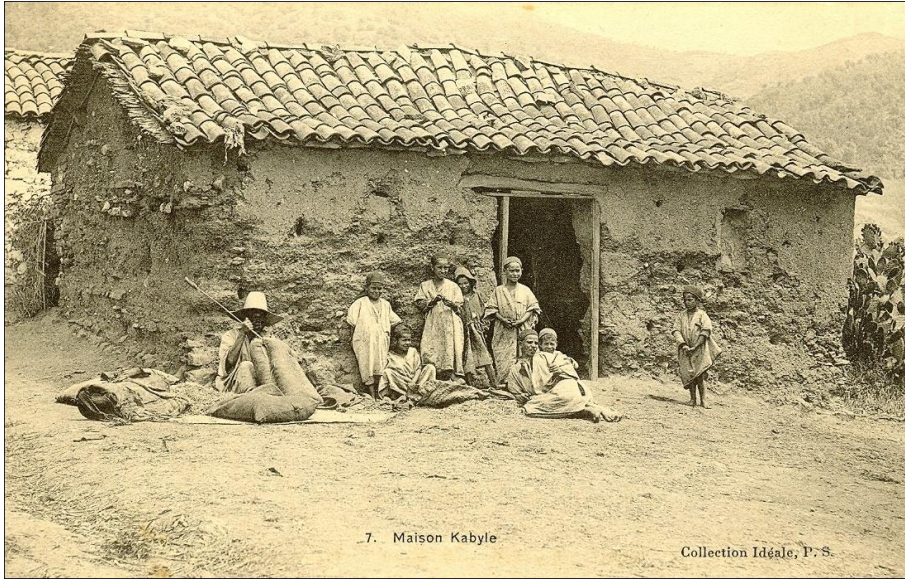
1. Le R.P. Feuillet : du 22 juillet 1873 au 6 octobre 1874<sup>15</sup>.
2. Le R.P. Barbot : du 6 octobre 1874 au 24 août 1876.
3. Le R.P. Chevalier : du 24 août 1876 au 7 avril 1877.
4. Le R.P. Moles : du 7 avril 1877 à octobre 1878.
5. Le R.P. Ménard : du 30 octobre 1878 au 8 avril 1879 (suppression du poste).

---

<sup>15</sup> Le P. Feuillet ayant été envoyé en quête au mois de juin 1874, le P. Gerboin fait l'intérim du Supérieurat (du 10 juin au 13 septembre).

## **TIZI-OUZOU**

Paroisse du diocèse d'Alger, occupée par les Pères Blancs,  
de novembre 1874 à octobre 1876



7. Maison Kabyle

Collection Idéale, P. S.

**UN GOURBI**



**UNE MAISON EN KABYLIE**

## TIZI-OUZOU

### 1. Supérieurat du Père Feuillet

Nous avons dit dans un autre volume qu'en avril 1874, les Assesseurs musulmans du Conseil général d'Alger, avaient demandé que les orphelins arabes de la famine fussent enlevés à la tutelle de l'Archevêque. Effrayés à la pensée que tant d'âmes arrachées par lui au mahométisme, si ce vœu était réalisé, allaient être perdues sans retour, Mgr Lavigerie décida de transférer sans retard en France son Petit Séminaire indigène de St-Eugène.

Dans ce but, le P. Charbonnier loua une maison à St-Laurent d'Olt, dans l'Aveyron. Comme plusieurs enfants indigènes ne pouvaient quitter l'Algérie, et que Monseigneur ne voulait pas les renvoyer dans leurs tribus, il se vit contraint de chercher un endroit favorable pour les y établir. Voici ce qu'il écrivait à ce sujet dès le 25 août : « Pour les Kabyles qui ont leurs parents en vie, on ne peut les envoyer en France. Il faudra voir à créer pour eux un petit collège d'une douzaine d'enfants à Tizi-Ouzou dont nous prenons possession à la rentrée, ou bien encore au village alsacien-lorrain d'Azib-Zamoun qui est excellent et où nous avons une maison assez grande. »

Dans la 5<sup>ème</sup> séance du Chapitre Général d'octobre de cette même année, Monseigneur le Délégué ayant consulté les Pères sur l'avantage ou l'inconvénient qu'il y aurait pour la Société à se charger du service religieux de Tizi-Ouzou, à la presque unanimité, on fut d'avis d'accepter ce poste avec la pensée d'en faire la Procure des missions de Kabylie et une école de recrutement pour le Petit Séminaire indigène.

Malgré ses répugnances, mais cédant aux instances qui lui furent faites, le P. Feuillet accepta le titre de Supérieur du nouveau poste et fut installé le 1<sup>er</sup> novembre comme Curé de Tizi-Ouzou par le Conseil des Marguilliers. On lui donna pour vicaire le P. Vernay et pour professeur de la future école, un jeune scolastique, le Frère Rhuin, bientôt remplacé par le Frère Ferrière qui sortait du noviciat<sup>16</sup>.

Les missionnaires gardaient leur costume blanc à l'intérieur du presbytère et dans les tribus, mais en ville ils devaient porter la douillette noire et le chapeau ecclésiastique.

Les habitants de Tizi-Ouzou accueillirent les Pères avec la plus grande sympathie et ayant appris qu'ils avaient l'intention d'ouvrir une école, ils leur dirent qu'ils seraient heureux de leur confier l'instruction de leurs enfants. Mais le but des missionnaires en s'installant à Tizi-Ouzou n'était pas de s'occuper des Européens. S'ils ouvraient une école ce devrait être une

---

<sup>16</sup> A cette époque, il fut un moment question d'envoyer le P. Feuillet à Methili. Mais devant ses humbles observations on le laissa à Tizi-Ouzou.

école pour les indigènes. Mais à l'heure actuelle, il ne fallait pas même songer à en ouvrir une. Le presbytère, ou plutôt la maison qui en tenait lieu n'était pas conditionnée pour cela. Cependant les quelques petits séminaristes Kabyles qui n'avaient pu suivre en France leur camarades étaient restés à Notre-Dame d'Afrique, attendant leur destination. Une lettre apprit bientôt au P. Feuillet qu'on avait dessein de les lui envoyer. A cette nouvelle, le Père répondit qu'il lui était impossible de les recevoir pour le moment, faute de local suffisant.

Malgré cela, dans les derniers jours de novembre, quelle ne fut pas sa surprise de voir arriver à la cure, 2 jeunes séminaristes, suivis de plusieurs autres. Sous le coup du mécontentement, il écrivit à Maison-Carrée une lettre un peu vive dans laquelle il démontrait que l'envoi de ces enfants allait retarder le but qu'on s'était proposé en s'établissant à Tizi-Ouzou. D'abord le Conseil municipal qui était sur le point de voter la construction d'un presbytère plus vaste, s'apercevant qu'il était destiné à y loger des indigènes, allait certainement s'y refuser. Ensuite la présence à l'église de ces enfants en costume arabe produirait une fâcheuse impression sur les musulmans du pays ; et enfin les habitants verraient avec peine les enfants de chœur de la paroisse congédiés et remplacés par des Kabyles. « Il faudrait, à mon avis, disait le Père en terminant, caser les enfants dans un poste de Kabylie, en attendant que nous soyons parfaitement connus ici ou bien les reprendre à Alger. » C'était d'ailleurs l'opinion unanime des Pères de Kabylie.

Le R.P. Deguerry vint comme Visiteur à la fin de janvier 1875. Il constata avec bonheur, il est vrai, que la grande majorité des habitants étaient remplis d'estime, de respect et d'attachement pour les missionnaires, mais craignant que ses confrères, absorbés par les soins du ministère paroissial, oubliassent la raison même de leur établissement à Tizi-Ouzou, il leur enjoignit de s'efforcer d'établir sans retard de bonnes relations avec les Kabyles du voisinage en vue de les préparer à confier leurs enfants pour l'école indigène quand le moment serait venu de l'ouvrir. Pour arriver à ce but, il recommanda de faire chaque semaine au moins, une visite dans les villages qui entourent Tizi-Ouzou, d'y distribuer des remèdes et d'avertir les indigènes qu'ils pourraient venir en toute liberté à la cure se faire soigner.

Le P. Feuillet voulut sans tarder répondre de son mieux aux vœux du Père Visiteur et pour cela se mit à chercher les moyens les plus sûrs de les réaliser. En étudiant la situation dans laquelle il se trouvait actuellement, lui et ses confrères, il se demandait si cette situation elle-même n'était précisément pas l'obstacle le plus sérieux au but qu'on s'était proposé en s'établissant à Tizi-Ouzou.

Il crut devoir exposer là-dessus ses idées au Supérieur Général. Voici en résumé ce qu'il lui écrivit dans une lettre à la date du 1<sup>er</sup> février 1875. Je suis

de plus en plus convaincu que la Société a besoin d'une maison à Tizi-Ouzou, mais je pense que la cure ne devrait pas nous être confiée ; il est probable que du jour où Mgr Lavigerie cessera d'être à la tête du diocèse d'Alger, le clergé, jaloux de nous voir occuper ce poste, fera tout son possible pour nous l'enlever. Il serait donc, selon moi, préférable d'avoir ici une maison indépendante qui servirait de procure aux Missions de Kabylie, en même temps que de petit collège indigène. Les confrères des divers postes pourraient facilement envoyer ceux de leurs élèves les plus intelligents et les mieux doués et qui après quelque temps de séjour ici pourraient être ensuite envoyés à St-Laurent d'Olt.

En attendant la décision des Supérieurs sur ces idées qui, paraît-il, n'avaient pas déplu à Mgr le Délégué, le P. Feuillet et le P. Vernay remplissaient leur devoir, l'un de curé, l'autre de vicaire avec le plus grand zèle et le dévouement le plus absolu. Ils eurent la consolation au mois de mars 1875 d'avoir, grâce au concours empressé de quelques confrères de la Kabylie, des Pâques quatre fois plus nombreuses que celles des années précédentes.

La surveillance de l'hôpital, le service religieux de la paroisse joints à leur état maladif, ne leur avaient guère permis jusque là de faire des courses dans les tribus pour y soigner les malades ; heureusement ceux-ci venaient assez volontiers au presbytère et leur nombre s'accrut bientôt grâce à l'habileté du Frère Ferrière qui acquit en peu de temps la réputation de célèbre arracheur de dents. Pour le même motif, le recrutement d'élèves indigènes n'avait pu se faire ; d'ailleurs le presbytère n'ayant pas été agrandi, on se trouvait dans la même impossibilité d'ouvrir une école. Le P. Vernay avait pourtant un écolier kabyle et le Frère Ferrière faisait la classe à 3 jeunes européens de Tizi-Ouzou.

La question du presbytère préoccupa toute cette année les missionnaires. Ils désiraient quitter au plus tôt la maison insuffisante et peu commode louée par la commune, et faire bâtir une cure où ils pourraient établir le petit collège indigène projeté. Un établissement de ce genre nécessitait « circum circa », dortoir, réfectoire, salle de classe et cour de récréation. Mais il était à craindre que le Conseil Municipal ne voulût jamais construire une cure qui eût une telle destination. Néanmoins, sur l'ordre de Mgr le Délégué, le P. Feuillet se mit à chercher plusieurs terrains dans l'intention de les indiquer au Maire, comme endroits propices à l'établissement du futur presbytère. Il crut avoir trouvé enfin ce qu'il cherchait et sans retard il l'annonça à Mgr Lavigerie. « Ainsi que le désirait Votre Grandeur, lui écrit-il le 23 avril 1875, j'ai trouvé à Tizi-Ouzou, à une des extrémités du village, un lot d'une étendue de mille mètres de superficie. Il est très rapproché de la Figuerie qui doit être affectée au presbytère. Il sera difficile de trouver mieux comme position. C'est le lot d'un Colonel de gendarmerie en retraite, M. Lafontaine,

qui le cédera à bon marché, parce qu'il n'a plus les moyens de faire construire à Tizi-Ouzou et voudrait cependant conserver son lot rural. Le Sous-préfet ayant menacé d'évincer tous les colons qui d'ici au mois d'octobre, n'auraient pas construit sur leur lot urbain.

L'eau y est en abondance et le puits encore inachevé, ne tarit jamais, même au plus fort de l'été. Pour 200 à 300 frson aurait ce lot dont le Colonel ne sera définitivement le propriétaire qu'au mois de novembre.

Si Votre Grandeur, ainsi que me l'a dit le R.P. Deguerry à l'intention de créer une maison à Tizi-Ouzou, indépendamment du presbytère, soit comme dispensaire, soit comme école, le lot est parfaitement situé, mais il faudrait, me semble-t-il, peut-être recommencer la construction dans le courant de l'été. »

Nous n'avons pas la réponse de Mgr Lavigerie, nous savons seulement qu'à l'époque de la retraite annuelle rien n'était encore décidé.

En octobre, le Frère Ferrière ne revint pas à Tizi-Ouzou, il resta à Maison-Carrée pour y commencer son scolasticat. Ce fut le P. Foulet qui vint le remplacer. Avec l'aide de ce nouveau confrère, il était plus facile de s'occuper enfin de l'école indigène, dont l'ouverture était si désirée des Supérieurs de Maison-Carrée.

Les missionnaires commencèrent donc à faire des visites dans les villages des tribus avoisinantes pour recruter des élèves. Au commencement, les petits Kabyles, ne sachant pas trop ce qu'on leur proposait, se tenaient sur la réserve et les premières tentatives échouèrent. Cependant dans le courant de janvier 1876, 5 enfants vinrent à eux-mêmes se présenter à la cure promettant que des camarades les suivraient bientôt. C'était fort bien, mais comment loger ce petit monde ? Le presbytère réclamé avec instance n'avait pas été construit ; le Conseil municipal répondait invariablement que la commune n'avait pas de fonds disponibles.

Jusque là, M. Barthet, le propriétaire de la maison qui servait de cure avait, en remerciement des leçons gratuites que le Frère Ferrière avait données à son fils, permis de s'installer dans une petite chambre attenante au presbytère ; mais cet état de choses ne pouvait se prolonger indéfiniment et d'ailleurs cette chambre à peine acceptable pour 2 ou 3 enfants, devenait tout à fait insuffisante pour une salle d'école. C'est alors que le même M. Barthet offrit aux missionnaires de leur céder en location pour 400 francs, deux chambres d'une maison voisine de la cure et qui lui appartenait également.

Cette offre n'ayant pas été agréée par Maison-Carrée, on resta dans le « status quo », mais pour conserver la jouissance gratuite de la petite chambre qui le jour servait d'école et la nuit de dortoir aux 3 pensionnaires

Kabyles<sup>17</sup> ; on continua à donner des leçons de français au fils du propriétaire.

Le P. Vernay, malade, avait dû quitter Tizi-Ouzou à la fin de décembre 1875 ; les deux Pères qui restaient n'étaient guère valides et le travail, comme disait l'un d'eux croissait en raison inverse de leurs santés. Outre le service religieux de Tizi-Ouzou, la desserte de Bou-Khelfa, l'aumônerie militaire, la préparation des sermons et des catéchismes, la visite des malades à domicile ou à l'hôpital, les soins de propreté de l'église et de la sacristie ; il y avait encore pour les missionnaires leurs exercices de règle, la classe à faire, les Kabyles à soigner, les tribus à parcourir...

Un pareil travail eût été écrasant pour des hommes valides, et nos 2 confrères étaient malades. A cette époque en effet, le P. Feuillet était déjà atteint de la maladie de poitrine qui devait l'emporter l'année suivante et le P. Foullet avait contracté une affection de larynx en faisant la classe dans le locale tout à fait impropre, le seul pourtant qui était à sa disposition.

Les réclamations du P. Feuillet au sujet d'une installation convenable pour l'école, et de l'envoi d'un troisième confrère de renfort, furent enfin exaucées. Au mois de février (le 19) arriva à Tizi-Ouzou le Frère Chorin, qui tout en prenant sa part du travail commun, devait continuer ses études de latin.

Les missionnaires avaient demandé à M. Barthet de leur louer pour en faire leur école, sa maison voisine de la rue, d'en modifier l'intérieur en vue de cette destination et de la faire communiquer avec le presbytère. Le propriétaire accepta et le 10 avril on prit possession du nouveau local<sup>18</sup>

Les classes s'ouvrirent aussitôt avec 7 enfants Kabyles, 6 internes des tribus voisines et un externe de la localité même. Dès qu'ils virent l'école ouverte, les habitants de Tizi-Ouzou demandèrent à ce que leurs enfants y fussent admis. Grand fut leur désappointement et plus grand encore leur mécontentement quand on leur apprit que l'école n'était ouverte que pour les indigènes seuls.

Les relations, à cette époque, avec les autorités étaient des plus courtoises, comme le montre cette lettre du P. Feuillet :

**« Le Sous-Préfet, que j'ai rencontré par hasard la semaine dernière en montant au Fort, m'a de nouveau manifesté l'intention de m'accompagner incessamment aux Beni-Arifs. Il paraît dans d'excellentes dispositions. Ne serait-il pas possible, me disait-il, de procurer toutes les fournitures classiques aux Pères et d'encourager par de petites récompenses les parents de ceux qui enverraient leurs enfants en classe.**

**Il exprima aussi le désir de montrer à Tagmount, mais plus tard.**

---

<sup>17</sup> Les autres enfants avaient été retirés par leurs parents.

<sup>18</sup> Le loyer était de 1200 francs; la commune en payait la moitié.

**M. le Secrétaire de la Sous-Préfecture est venu ici dimanche dernier pour nous prier de lui remettre chaque samedi le Courier de Tagmount et des Oudias, se chargeant de le faire parvenir à destination. Et dans la même conversation, il m'a parlé de fonder une école aux Maatka dans le genre de celle de Tamazirth, et dont il verrait avec plaisir les missionnaires prendre la direction. »**

En attendant, celle de Tizi-Ouzou allait fort bien. La vue des pensionnaires conduits en promenade dans les tribus devenait une amorce pour l'école, en faisant tomber les dernières hésitations des parents ou de leurs enfants. Tout faisait donc bien augurer pour l'avenir, quand en mai et en juin, des bruits d'insurrection se répandirent tout à coup dans le Cercle de Tizi-Ouzou. Quelques tribus des environs de Dellys se remuaient à la voix de 4 à 5 marabouts fanatiques. Dans leurs tournées parmi les villages, les missionnaires constatèrent vite l'état d'effervescence dans lequel se trouvait le pays ; ils étaient reçus sans hostilité, il est vrai, mais les Kabyles leur disaient clairement qu'ils étaient tout disposés à recommencer la lutte. Les petits pensionnaires apprirent en outre que leurs parents mettaient tout en œuvre pour leur faire désertier l'école. Un d'entre eux fut même enlevé de force par son père qui le menaçait de lui couper la tête s'il restait encore chez les Roumis. Heureusement l'apaisement se fit bientôt, et l'école, un moment menacée dans son existence, reprit son essor. C'est à cette époque que le P. Charmetant vint à Tizi-Ouzou comme visiteur (7 juin). Il fut heureux de constater les succès obtenus et il le manifesta dans la carte qu'il laissa aux confrères :

**« Le poste de Tizi-Ouzou, dit-il, mérite cette année de sincères félicitations, tant à cause de la régularité et de l'esprit de charité qui règne parmi les missionnaires que par les efforts persévérants qui y ont été faits pour faire de cette paroisse un centre vraiment important d'apostolat auprès des indigènes. A la dernière visite, le T.R.P. Deguerry avait eu à gémir des voir les Kabyles éviter avec soin le presbytère où vivaient nos missionnaires. Cette année, j'ai eu la consolation de constater que les indigènes y accouraient en foule de différents points, même éloignés, pour faire panser leurs plaies et soigner leurs maladies. J'en ai remercié le Bon Dieu.**

**La petite école aussi mérite des encouragements, car on a cherché et trouvé les moyens d'attirer des jeune orphelins à la cure, et, par eux, de faire connaître aux tribus voisines, cette œuvre si importante de la Mission. Rappelons-nous toujours que les Ecoles indigènes sont mises par nos règles, en tête des œuvres auxquelles les missionnaires doivent surtout se dévouer, et qu'elles recommandent, ce ministère si obscur et quelquefois si pénible, comme le plus important et le plus fructueux. »**

Durant son séjour à Tizi-Ouzou, le P. Charmetant fut heureux d'apprendre la proposition du Sous-Préfet, relative à la Zaouïa des Maatkas ; ils regardaient comme très importante l'installation des missionnaires dans

ce poste. Nous en retrouvons la préoccupation dans plusieurs de ses lettres ; il écrivait au R.P. Deguerry : « Quels sont les missionnaires qui vont occuper Sidi-Ali-Mouça ? Il les faut très calmes, très prudents, car ils auront besoin de beaucoup de tact pour prendre au milieu de cette population de marabouts. Mais l'effet de cette Zaouïa musulmane devenant chrétienne sera considérable, je crois, sur les Kabyles. » Et il écrivait encore à ce sujet à Mgr Lavigerie le 12 novembre 1876 :

**« Ali des Ouadhias, celui qui désire ouvrir son cœur à Votre Grandeur, me disait, il y a 3 jours : « Rien ne me ferait plus de plaisir que de voir les Père remplacer les marabouts arabes à Sidi-Ali-Mouça. L'occupation par vous d'une telle Zaouïa serait pour l'Islamisme en Kabylie ce qu'a été Fort-Napoléon pour son indépendance : un clou dans son œil. Avant peu, ce serait fini ! »**

## **2. Supérieurat du P. Vignard**

En ces temps-là, la santé du P. Feuillet devenait de plus en plus précaire et malgré son énergie, il lui devenait chaque jour plus difficile de faire face à sa besogne. Aussi, les Supérieurs, pour le soulager, lui envoyèrent-ils, le 14 juin, un troisième confrère, le P. Vignard. Voici comme il nous raconte lui-même, une de ses excursions :

**« Après avoir garni mon sac de voyage d'un peu de pain et des remèdes les plus usuels, je pars à 4 heures du matin pour la tribu des Beni-Ouagnoun, composée de 5 douars. Dans un premier village où j'arrive à 7 h ½, je soigne une trentaine d'éclopés et passe à un second dont tous les habitants se sont, je crois, donnés le mot pour être malade. A 11 heures, je romps la croûte du voyage et à l'instar des apôtres, je « perfrique » quelques épis. Continuant mon voyage et mes soins aux malades, j'arrive après avoir supporté le poids du jour et de la chaleur, vers 4 h. ½ à un douar où le Président m'invite à souper et à passer la nuit sous son toit. Mais désirant continuer mon excursion, je n'accepte qu'une tasse de café et me remets en route. Après avoir visité 3 autres centres, j'arrive à Tala-Mimoun, village de marabouts, où je distribue des remèdes jusqu'à 9 h. ½. La présence d'un prêtre chrétien renouvelle sans doute la dévotion des habitants car ils affectent une piété pharisaïque, à haute dose. Braillement du Coran, rekaa, prières, rien n'y manque. J'entre alors dans un gourbi où une natte et un bon feu m'attendent, c'était presque une réception officielle, mais il me faut attendre le souper jusqu'à 11 h. 1/2. On m'apporte enfin un couscous couronné d'une superbe poule. Je fais honneur au repas de mes hôtes après quoi je récite ma prière et m'étends sur la natte. A 4 heures du matin les « Allah Akabar » me réveillent. Je prends alors congé de mes hôtes et visite encore deux villages. Mes provisions de bouche et mes remèdes étant épuisées, je mets le cap sur Tizi-Ouzou où j'arrive à 10 heures, brisé de fatigue, mourant de faim, accablé de sommeil mais heureux de mon excursion et prêt à en recommencer une seconde fois, après quelques jours de repos. »**

Tout à coup, l'état de santé du P. Feuillet s'aggrava à tel point, que le docteur civil et le Major de l'hôpital déclarèrent qu'il était atteint de bronchite tuberculeuse et qu'il fallait sans retard l'appeler à Alger.

Le pauvre Père quitta Tizi-Ouzou le 5 septembre... Il se rendit ensuite dans sa famille où il mourut le 17 juillet 1877 ; il avait 29 ans. « Virtute magis quam aetate maturus ! »

Après son départ, la paroisse restant encore confiée aux soins des missionnaires jusqu'en octobre ; mais à cette époque, la cure de Tizi-Ouzou fut abandonnée par la Société et confiée de nouveau par Mgr Lavignerie au clergé diocésain. M. l'Abbé Gatheron vint en prendre possession le 19 octobre, gardant toutefois comme vicaire le P. Vignard nommé aux Beni-Arifs.

Le P. Foulet se rendit au Beni-Ismaïl, les 3 petites pensionnaires kabyles furent envoyées à Tagmount-Azzouz, mais après quelques jours ils demandèrent à s'en retourner chez eux. Le P. Charmetant les décida à aller aux Beni-Ismaïl. Dans sa pensée, il voulait les faire servir de fondement à l'école du P. Barbot.

Les missionnaires virent sans peine l'abandon de la paroisse de Tizi-Ouzou. Aucun d'eux d'ailleurs n'enviait ce poste comme en fait foi la correspondance de plusieurs. On l'avait occupé par obéissance, on le quittait sans regret.

#### **LISTE DES SUPERIEURS DE TIZI-OUZOU de la fondation du poste à sa suppression.**

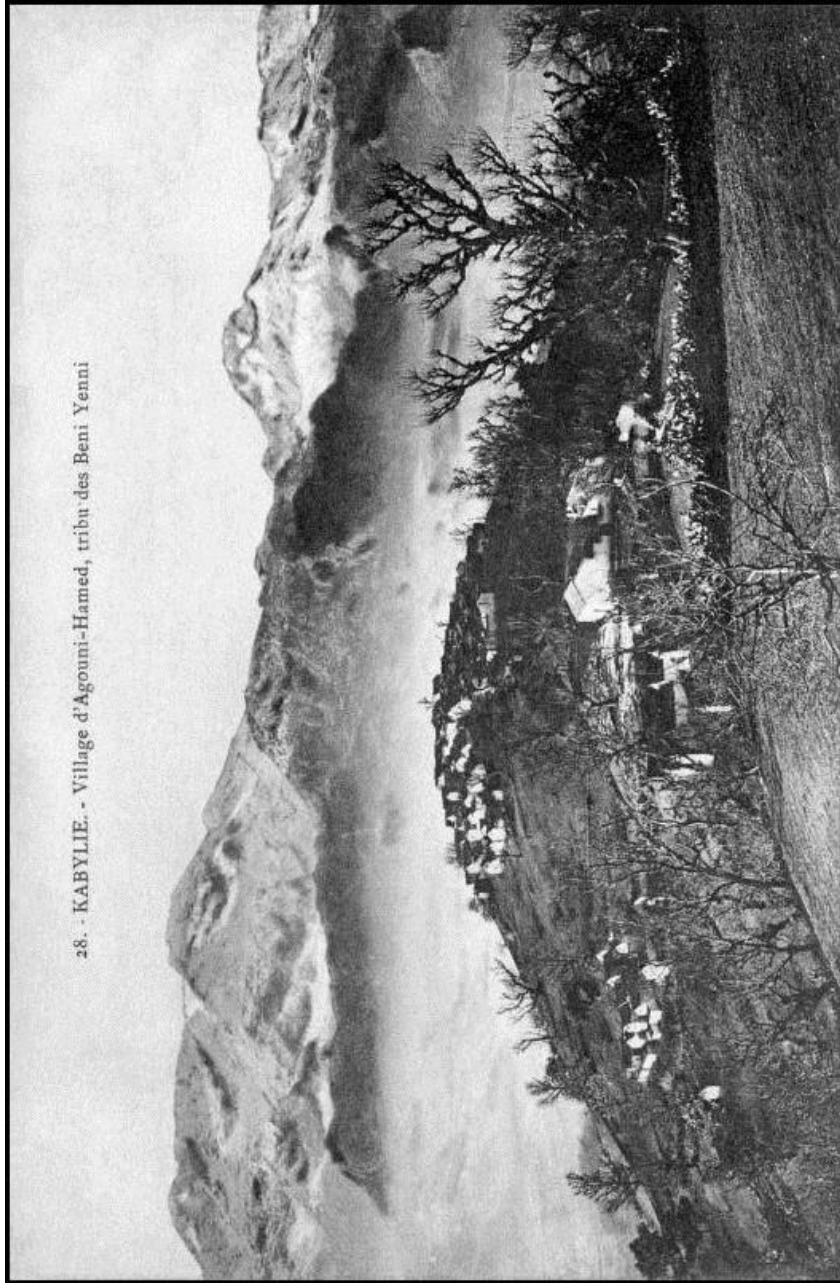
1. Le R.P. Feuillet : du 1<sup>er</sup> novembre 1874 au 5 septembre 1876.
2. Le R.P. Vignard : du 5 septembre 1876 au 19 octobre 1876.

**CONFEDERATION  
DES  
IGOUCHDAL**

**Tribu des AIT-MAHMOUD**

**VILLAGE DE BOU – NOUAH**

**Mission fondée le 25 août 1876**



## BOU-NOUAH

### 1. Supérieurat du Père Barbot

Aussitôt qu'il vit ses missionnaires installés aux Beni-Aïssi, Mgr Lavigerie décida de les établir sans retard sur d'autres points de la Kabylie. Dans ce but, il donna ordre au P. Charmetant de parcourir le Jurjura, afin d'y chercher des emplacements favorables à de nouvelles fondations. La tribu des Aït-Ismaïl dans le Cercle de Dra-el-Mizan, lui parut tout indiquée pour y établir une mission. Il entra donc en pourparlers pour l'achat d'un terrain, mais malgré le prix élevé qu'il offrait, il se butta à d'énergiques refus. Un Kabyle, un seul, et son nom doit être connu (il s'appelait Amar ou El Hadj Saïd) lui proposa un petit champ près du village de Bou-Nouah, centre de la tribu (18 mars 1874).

A peine le P. Charmetant fut-il reparti, que toute la Djemaa s'insurgea contre le vendeur et le vieil Amin alla jusqu'à le frapper de plusieurs coups de bâton, puis le chassa honteusement du lieu de la réunion. Pour aller passer le contrat de vente à Alger, il dut se cacher de peur d'être arrêté et assassiné en route.

Deux ans après, le P. Charmetant fut envoyé comme Visiteur dans les 4 stations de Kabylie. A la suite de sa visite, il adressa à Mgr Lavigerie un long rapport sur l'état actuel de l'apostolat dans ce pays<sup>19</sup>. Ce rapport plut tellement au Fondateur, qu'il décida de créer aussitôt une nouvelle station. En juillet 1876, le P. Barbot, Supérieur des Beni-Arifs, reçut du R.P. De-guerry l'ordre d'aller reconnaître le terrain que la Société possédait aux Aït-Ismaïl. Voici comment il raconte ce voyage d'exploration :

**« Je suis allé voir le terrain acheté par le P. Charmetant aux Beni-Ismaïl. J'ai cru ne pas aller contre vos intentions en prenant pour compagnon de voyage le P. Voisin. Au bas de la montagne, nous avons trouvé un Kabyle qui a voulu nous servir de guide. Une petite heure nous a suffi pour arriver à la place. Nous avons été fort bien accueillis et je crois que nous l'eussions été mieux encore si nous fussions venus pour nous fixer dans la tribu car on nous demandait si nous ne reviendrions pas bientôt au milieu d'eux. Le terrain acheté est une portion de figuerie quatre fois plus grande que l'emplacement des Arifs. Il est situé sur un plateau que la montagne domine, autant qu'il domine lui-même la pleine... »**

Après avoir donné dans sa lettre des indications sur les matériaux et le mode de construction, le P. Barbot terminait ainsi : « L'entretien que nous avons eu avec l'Amin et la Djemaa ne nous laisse aucun doute sur la bonne disposition des habitants relativement à la fondation d'un poste. Je crois que

---

<sup>19</sup> On le trouvera à l'appendice.

tous sont disposés à nous venir en aide lors de la construction. Quoique vous ne m'eussiez pas dit de voir si nous trouverions une maison à louer, j'ai cru devoir prendre des renseignements à ce sujet. Le propriétaire du terrain nous en propose une gratis. Le Président était absent, mais on dit que c'est un brave homme. L'Amin nous a fait l'effet d'un excellent Kabyle ; il n'a pas pris part à l'insurrection ; il commande depuis 15 ans dans sa tribu. Selon le P. Voisin qui connaît les autres emplacements, celui-ci leur serait préférable sous tous les rapports. En revenant nous avons rencontré un Kabyle de Beni-Mendès qui nous a demandé si nous n'irions pas bientôt nous fixer dans sa tribu.

Monseigneur qui était revenu de France le 9 août, fut mis au courant du voyage du P. Barbot. Il autorisa une fondation nouvelle en Kabylie, mais il y avait une hésitation sur la tribu à choisir ; le P. Charmetant inclinait pour les Beni-Mendès, d'autres pour les Beni-Mengallet, le Conseil de la Société préférait les Beni-Ismaïl. Le P. Livinhac, qui avait été l'année précédente, supérieur de la mission de Kabylie, fut envoyé aux Beni-Ismaïl avec le P. Barbot, afin de s'éclairer sur les dispositions des habitants et la possibilité d'une installation immédiate. A la suite de ce voyage, la fondation à Bou-Nouah fut définitivement décidée.

Quand le 3 septembre, les premiers missionnaires désignés pour occuper le poste : le P. Barbot, Supérieur, le P. Moutel et le Frère Blanc, arrivèrent avec leurs bagages, on leur fit une réception des plus cordiales. Toute la Djemaa se leva à leur approche et vint leur souhaiter la bienvenue. Les missionnaires s'installèrent provisoirement dans un gourbi du village, mais au bout de quelques jours, ayant construit un abri en planches, ils vinrent s'y fixer...

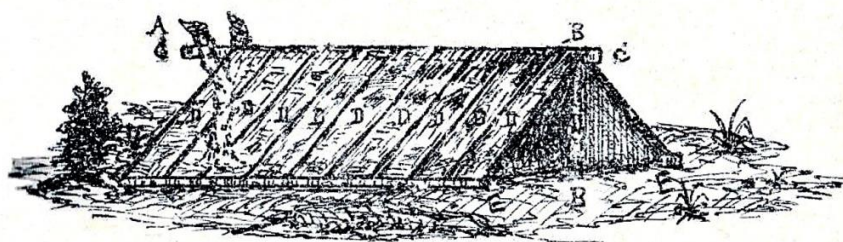
Le Supérieur, se mit, sur l'heure, à s'occuper de la construction d'une maison et pour cela réunit avec grande célébrité, les divers matériaux nécessaires. Dire que les débuts de la mission à Bou-Nouah furent pénibles, se serait raconter l'histoire de toutes les stations qui se fondent. Mais ce qu'il y eut de plus particulièrement désagréable ici, c'est que les ouvriers du pays ayant demandé des salaires exorbitants, le P. Barbot dut aller en chercher aux Ouadhias. Dès le commencement, les malades vinrent en grand nombre se faire soigner ; il y en eut de 20 à 25 par jour. Ces braves gens apportaient en remerciements : figues, raisins, miel, œufs, etc... mais rien n'était accepté ce qui les jetait dans un profond étonnement, aussi les habitants demandèrent-ils un jour au domestique des Pères pourquoi ceux-ci refusaient leurs présents alors qu'eux-mêmes donnaient les remèdes gratis ; à quoi l'enfant répondit : « Les Pères soignent les malades "‘ala Khater Rebbi barka" pour l'amour de Dieu seul. »

Les missionnaires étaient pleins d'espoir pour leur école. Le garde-champêtre affirmait que dès l'ouverture, 100, 200, peut-être 300 enfants se présenteraient. L'avenir devait monter le peu de cas qu'il faut faire d'ordinaire des affirmations kabyles.

On en était là quand la retraite générale appela à Maison-Carrée le P. Mutel et le Frère Blanc. Ce dernier venait de recevoir la tonsure, ne revint pas en Kabylie, il entra au scolasticat et fut remplacé par le P. Foulet. Répondant à notre demande de renseignement sur la fondation du poste des Beni-Ismaïl, ce Père, actuellement en France, a bien voulu nous écrire une longue lettre, remplie de détails inédits, dont nos confrères liront avec plaisir pour extraits :

**« On n'a pas quitté l'Algérie depuis 24 ans, mon cher Père, sans oublier bien des choses, mais il y en a beaucoup aussi qu'on n'oublie pas. En voici quelques unes :**

**Les fondations de la maison, dit-il, étaient commencées à mon arrivée à Ben-Nouah, le 21 octobre, mais pas encore hors de terre. Vous décrirai-je notre demeure provisoire, auprès de laquelle les habitants lacustres eussent été des palais ? Le renseignement en vaut la peine. Voyez le plan :**



Au fond un vieux figuier A scié en Y et vis-à-vis un pieu BB formant les piliers. Une poutre allant de l'embranchement du figuier sur le sommet du pieu sert de faitage. De chaque côté de cette poutre des planches D D D D, clouées, faisant office de cloison et voilà notre maison : 4 mètres de long, 2 m. 50 de large, 2,50 de haut, au milieu seulement bien entendu. On entrait par une toile placée à l'ouverture triangulaire E C E. C'est là que nous logions. Le soir on s'étendait sur des nattes, l'un à côté de l'autre, ayant l'ineffable consolation de contempler les étoiles à travers les planches disjointes et trop souvent l'agrément d'être douché quand la pluie se mettait à tomber un peu fort. Malheurs alors au dormeur qui eût reposé la bouche ouverte, quelles angoisses pour le jeûne eucharistique !

Chaque matin notre crèche de Bethléem se transformait en chapelle. Quand on avait roulé à la hâte les couvertures dans un coin, fait la prière et la médi-

tation, chacun célébrait à son tour la messe sur la misérable caisse qui nous servait de table pour les repas.

Que vous dirai-je de la nourriture ? Du pain de munition que nous prenions à Dra-el-Mizan tous les 15 à 20 jours ; de la viande le dimanche au marché de Boghni, quelquefois du gibier, tué par les Kabyles, surtout des sangliers, du vin fait avec des raisins que nous achetions aux gens du pays.

Vous vous demandez peut-être quelles étaient nos occupations en ces temps-là. Le P. Barbot avait la surveillance des constructions, la charge du matériel et le soin des malades ; à l'occasion il... cumulait les fonctions de cuisinier du poste avec celle d'arracheurs de dents. Le P. Mutel faisait une classe par jour ; j'en faisais une à mon tour ; je travaillais à la composition d'une grammaire et d'un dictionnaire kabyle en mettant les différences de langue entre les Agouas et les Guechtoulas, ... et avec cela, je fouillais en tous ses les villages et les tribus pour y recruter des élèves à notre école. Si je dis toujours "je" quand il s'agit de courses, n'en soyez pas surpris ; c'est que les deux compagnons étaient casaniers à un degré peu commun, et il fallait une raison plus que majeure pour les mettre en mouvement. Donc, quand il fallait aller à Dra-el-Mizan remplacer M. le Curé à Bouira, à Tizi-Ouzou chercher des provisions, ou dans les tribus visiter les indigènes, c'était toujours moi qui étais réquisitionné. Assez coureur de nature et de tempérament quelque peu aventureux, j'obéissais très complaisamment aux ordres de mon supérieur.

Avec tout cela, vous l'avouerez-vous ? Je tuais le temps ou plutôt le temps me tuait. J'avais 23 ans alors, et quelque chose là, à gauche de la poitrine qui palpitaient dur et fort, et nous étions presque tous de cette trempe. Si Mgr Lavigerie, me disais-je souvent, au lieu de nous annihiler à poser des emplâtres et à enseigner l'A B C à quelques enfants, avait utilisé les forces vives qu'il possédait à cette époque ! Par instants, j'étais tenté de lui reprocher de se laisser influencer par des craintes chimériques et à obliger ainsi son premier corps de missionnaires, si plein de jeunesse et de zèle à rester bloqué et réduit à manger ses gibernes... ! A cette époque, relativement à la mortification et à l'abnégation extérieure, rien ne nous aurait fait reculer. Coucher sur la terre nue et même dans la boue, comme cela nous est arrivé aux Beni-Ismaïl, manger du pain dur et moisi dont nous renouvelions la provision tous les 25 à 30 jours ; faire des courses insensées dont on n'ose même pas hasarder le récit devant les gens du monde de peur d'être traité de hâbleur, par exemple des Beni-Ismaïl à Tizi-Ouzou, avec une pluie battante de 8 heures du matin à 9 heures du soir, sans boire ni manger, traversant tout habillé des rivières grossies par les torrents, trempé jusqu'aux os, 12 à 14 heures de suite, poussant devant soi un mulet chargé de 2 barils de 50 litres de vin et de divers autres colis ; être déchiqueté tout vivant par la vermine, puces, poux et autres parasites, etc... Tout cela était jeux d'enfants, à l'aurore de notre vie apostolique... Oui, je le répète, en ces temps-là, une plainte nous eut paru l'égal d'un blasphème. Nous étions comme des soldats en campagne, non seulement rien ne nous effrayaient, mais nous nous trouvions moyen de rire de tout. Malheureusement nous étions trop soldats sous ce rapport, et nous péchions par la base au point de vue de la solidité religieuse. Aussi que de sacrifices perdus ! Que d'épis vides de grains ! Que

d'actions où trop souvent le côté surnaturel faisait défaut ! Si je consulte mon expérience personnelle, je suis bien forcé de reconnaître que notre formation manquait de fondement sérieux ; nous donnions presque tout à l'extérieur, avec générosité et bonne humeur, il est vrai, mais si à côté de cela, on eut cherché une humilité sincère, une abnégation véritable et tout ce cortège de vertus solides qui sont l'apanage du parfait apôtre, les eût-on toujours trouvées dans le gros de l'armée ? Et ne faut-il pas chercher dans le manque d'esprit intérieur, dans le défaut de direction spirituelle, la cause des défections de tant de jeunes missionnaires ? Ils se sont buté à la première épreuve un peu forte, et ont été vaincus par des tentations contres lesquelles ils n'étaient pas suffisamment armés.

Et ce que je dis là, mon cher Père, ce n'est point du roman, mais de l'histoire. »

Sans vouloir juger ce qu'il y a sans doute d'exagéré dans ces lignes, il nous sera bon pourtant d'en faire notre profit.

Revenons maintenant au P. Barbot occupé aux constructions. Dans toutes ses lettres nous lisons les mêmes appels désespérés : De l'argent ! Notre caisse est vide ! Les maçons réclament leur paiement ! Il va falloir interrompre les travaux ! A la date du 2 décembre, le missionnaire bâtisseur écrit :

« Il est 3 heures du matin, je viens de dire mon bréviaire comme je le fais souvent. Les soucis m'empêchent de dormir. Envoyez-moi donc s'il vous plaît, un peu d'argent. Si j'en avais assez pour me faire un oreiller, je crois que je dormirais mieux. »

Enfin le 4 février, la maison est achevée au grand contentement de tous. Dans une pensée de foi, le P. Barbot avait tout d'abord fait aménager la chapelle. En commençant par le Bon Dieu disait-il, nous pensons attirer sur le poste des bénédictions.

La maison terminée, il fallait songer à l'ouverture de l'école. Les Kabyles la réclamaient ; mais comment ouvrir une école sans livres, ni bancs, ni tables ? Des livres, les Pères en demandèrent à Alger ; des tables, ils espéraient pouvoir en fabriquer avec le bois et les planches de l'ancienne Zouïa de Sidi-el Rhaman-ben Zobrine.

Enfin à la mi-mars, les élèves purent être reçus. Il ne s'en présenta que quelques-uns.

Nous sommes loin, on le voit, des 300, promis par le garde-champêtre indigène ! Le Père chercha pourtant toutes les occasions d'en augmenter le nombre mais sans réussir. A l'époque où l'on percevait le « Khomous », nous apprend le P. Foulet dans une de ses lettres, le percepteur, un Breton et par conséquent un compatriote, logea 3 jours chez nous. Il condamna à l'amende bon nombre de Kabyles. Le jour où il quitta la tribu, j'allais le reconduire, escorté d'une troupe d'habitants de Beni-Ismaïl ; au moment de

le quitter, je demandai grâce pour les coupables. « A la demande du Père, cria-t-il aux indigènes, je vous accorde la remise de vos amendes, mais à condition que vous enverrez vos enfants à l'école. Les Kabyles promirent ; les amendes furent levées et les enfants ne vinrent point...

Le P. Charmetant vint le 9 juin visiter la station. Il constata avec joie les résultats obtenus au point de vue de l'apostolat, félicita les confrères de la patience qu'ils avaient montrée au milieu des difficultés inhérentes à toute fondation, les encouragea à l'étude de la langue kabyle, leur enjoignit d'aller chaque semaine et à jour fixe dans les tribus, afin d'y soigner les malades et à ce propos, il leur donna un conseil très important, pour quiconque connaît les mœurs kabyles. On aura soin, dit-il, de faire savoir aux populations que ces visites dans leurs villages sont surtout destinées aux enfants malades qui ne peuvent eux-mêmes venir chercher des remèdes à la station.

Comme cela arrive trop souvent dans les travaux de constructions, les frais de la bâtisse avaient dépassé le devis ; le P. Charmetant ayant constaté un déficit considérable dans la caisse du poste, le P. Barbot fut obligé de prendre la route de la France pour quêter la somme nécessaire à couvrir ses dépenses.

Après la retraite annuelle d'octobre, le P. Mutel fut remplacé aux Beni-Ismaïl par le P. Bouillon.

Jusque là, les missionnaires n'avaient eu qu'à se louer de leurs relations fréquentes avec les autorités religieuses ou civiles. M. le Curé de Dra-el-Mizan était pour nos confrères d'une charité pleine de prévenances et M. l'Administrateur de son côté, se montrait sympathique à leur égard. Il poussa même la bonté jusqu'à permettre au P. Barbot de prêter son fusil à un indigène pour qu'il leur tuât de temps en temps quelques pièces de gibier et améliorât ainsi leur pauvre ordinaire. Son successeur, en cette même année 1877, leur continua les mêmes marques de bienveillance.

L'école ne comptait qu'une douzaine d'élèves ; il promit d'exempter de corvées ceux dont les enfants fréquenteraient les classes, mais le Kabyle, habitué qu'il est à violer ses promesses, se fie peu à celles des autres, et de fait les parents n'envoyèrent pas davantage leurs enfants. De plus le Président de la tribu était ouvertement hostile à l'école ; il allait répétant à ses subordonnés, que si l'on confiait-il les enfants aux marabouts roumis, ceux-ci en feraient des Français, des chrétiens et que plus tard, on pourrait bien leur demander de l'argent comme frais de classe. L'Administrateur ayant été mis au courant de ces menées, le Président fut appelé à Dra-el-Mizan et réprimandé sévèrement.

Mais pendant que l'Administrateur protégeait d'une part l'Ecole française de l'autre, il faisait voter 340 frs pour la réparation de la koubba de Sidi Abd-er-Rahman, qu'on allait rouvrir officiellement.

Mais quel était donc ce Sidi Abd-er-Rahman et pourquoi sa koubba avait-elle été fermée ? C'est ce que nous allons expliquer :

Non loin de la maison des missionnaires, on aperçoit encore le toit co-nique, éclatant de blancheur d'une petite mosquée, appelée vulgairement : le Marabout. C'est le tombeau de Sidi Mohammed-Ben-And-er-Rahman. D'après la tradition, ce personnage, originaire d'Alger, après avoir parcouru l'Egypte, la Tripolitaine, le Soudan et le Sahara était revenu dans sa ville natale alors sous le Gouvernement de Mustapha Pacha. Il y fonda une confrérie qui eut d'autant plus de succès, qu'elle était toute nationale et ne dépendait pas comme les autres de chefs nés et vivant dans des pays étrangers. Peu de temps avant sa mort, il alla se fixer dans la tribu des Beni-Ismaïl, tribu centrale du pays des Guechtoula. La vie tout entière se passait d'après la légende dans la pratique du bien et la contemplation de la divinité. Il réussit par l'austérité de ses mœurs à acquérir sur le peuple une grande influence, et bientôt, il compta tous les Kabyles de la tribu au nombre de ses admirateurs. Après sa mort, on ne pouvait manquer d'accorder au pieux marabout les honneurs qu'on dicerne d'ordinaire chez les musulmans à ceux qui meurent en réputation de sainteté : une « koubba » fut élevée sur son tombeau. Ses disciples, de concert avec les gens de sa parenté, y bâtirent une « zaouïa (école islamique) » qui devint bientôt très célèbre et contribua à répandre au loin de la réputation du saint homme et à propager son Ordre.

C'est ainsi qu'en peu de temps la tribu des Beni-Ismaïl acquit une grande célébrité. Mais au moment où les habitants, rapportant à leur mérite personnel la faveur dont ils jouissaient, ils faillirent d'un seul coup, perdre et leur protecteur et leur réputation. A Alger, la confrérie de Sidi Mohammed-Ben-Abd-er-Rahman s'était développée. Ayant appris la mort de leur illustre maître, les Khouans algériens, regardant comme une humiliation profonde pour eux de laisser son corps au milieu des Kabyles, peuple méprisé des Arabes, ils résolurent de l'enlever. Ils envoyèrent donc chez les Beni-Ismaïl quelques-uns d'entre eux, les plus résolus et les plus habiles qui réussirent à dérober le cadavre et à le transporter à Alger. Il fut enterré au Hamma, dans l'endroit où s'élève sa koubba et où il demeurait probablement avant son départ pour le Jurjura. Grande colère chez Kabyles, lorsqu'ils s'aperçurent que la tombe avait été violée ; ils allaient prendre les armes quand le gardien du tombeau vénéré proposa de le visiter auparavant.

La tradition rapporte que la tribu tout entière des Beni-Ismaïl fut dans une allégresse indicible, en apprenant que les marabouts délégués pour cette visite avaient trouvé le corps d'Abd-er-Rahman entier et dans un parfait état miraculeusement dédoublé, se trouvait à la fois et à Alger et aux Beni-Ismaïl, c'est pourquoi Sidi Mohammed fut surnommé « Bou-Kebrin (l'homme aux deux tombeaux). »

Cet événement, comme on le pense bien, loin de nuire à la réputation des Beni-Ismaïl, ne servit qu'à l'accroître : c'était un éclatant témoignage d'attachement que le Sidi donnait à la tribu qui lui avait servi de demeure pendant sa vie, et une assurance de protection spéciale contre tous les dangers. Aussi plus que jamais, la koubba fut-elle fréquentée par les fidèles de l'Islam qui y vinrent en pèlerinage de toutes les parties du monde musulman. Une hospitalité généreuse était accordée à tous les visiteurs, aux pauvres comme aux riches, et il était permis de rester plusieurs jours de suite dans la zaouïa, sans aucune rétribution.

Les vieillards se plaisent encore aujourd'hui à rappeler avec emphase, ces heureux temps, et c'est avec un véritable sentiment de tristesse qu'ils comparent le présent si humble avec le passé si glorieux.

Mais les Beni-Ismaïl, s'ils sont sincères, ne doivent-ils pas reconnaître, qu'ils ont attiré eux-mêmes, sur eux et sur leur Marabout, le châtement sévère, mais juste, dont ils gémissent actuellement ? C'est ce qu'il nous reste à voir :

C'était en 1871, époque de nos plus grands désastres. Nos postes avancés de l'Algérie avaient été dégarnis pour porter secours à la Mère-Patrie. Pousés peut-être par nos ennemis, animés, du moins, par un fanatisme, digne en tout de celui de leurs prédécesseurs, les Khouans et les marabouts commencèrent à remuer la population. A la Djemaa, dans les réunions publiques et privées, dans les zaouïas surtout, on ne parle bientôt plus que de chasser l'Infidèle, et la guerre sainte devient la préoccupation des Khouans.

Le Khouan est une être à part. Quoique au milieu des ses compatriotes, marié comme eux, vivant de leur vie, il semble, cependant, ne pas appartenir à la société. Il n'a avec ses voisins que les rapports strictement indispensables ; il ne donne sa confiance à personne, pas même à ses proches parents. Un père appartient-il à la secte ? Il refuse de recevoir chez lui et de nourrir à sa table ses enfants qui ne sont pas de sa confrérie. En Kabylie les Khouans d'Abd-er-Rhaman sont appelés Ourads, nom qui vient sans doute du mot arabe Ourad (rose).

A la tête des Khouans, il y a un chef qu'on appelle Cheikh. Celui-ci se fait représenter ordinairement dans les différentes contrées par des Mokaddem, chargé de propager la confrérie, de correspondre directement ou par intermédiaire avec les Khouans et de leur tracer une ligne de conduite dans les divers événements qui se présentent. Le Cheikh a sur ses subordonnés une autorité absolue et incontestée et il exige d'eux une obéissance aveugle : « Je veux vendre la moitié de mes propriétés, disait un jour à un missionnaire, un Khouan du pays, homme assez pauvre d'ailleurs – Pourquoi, veux-tu vendre le peu de bien que tu possèdes, as-tu des dettes ? - Aucune. – Et alors ? – Ecoute, mon Cheikh m'a demandé la moitié de mes

biens et je lui obéis. » – « Pour moi, disait un autre, je ne connais pas Dieu, je ne sais si c'est un précepte divin de ne pas tuer ou de ne pas voler : je ne sais que ce que mon Cheikh commande. »

Il n'est pas étonnant qu'avec une pareille organisation, soutenue par des lois ténébreuses, les confréries musulmanes soient un danger permanent pour l'autorité française en Algérie. Elles seront surtout un puissant obstacle à la diffusion de notre sainte Religion parmi les populations indigènes.

Un des plus dévoués amis de la mission avait sa maison voisine de celle d'un Ourad, et on pouvait entendre tout ce qui s'y disait. Or il arriva que ce dernier reçut la visite de son Cheikh ou d'un des ses Mokaddem. Celui-ci arriva à la nuit tombante, déguisé en colporteur, et se dirigea aussitôt vers la maison de son confrère. Au rapport de notre ami, la nuit entière fut passée en prières et en chants patriotiques, tous animés de la plus grande exaltation. Voici entre autre un couplet d'un ces chants :

**Je me suis levé dès l'aurore  
Je suis allé me laver à la fontaine.  
Sur mon chemin le gazon pleurait,  
Et mon visage s'est mouillé de mes pleurs.  
Tout respirait la tristesse.  
Ma voix s'est glacée sur mes lèvres ;  
A peine ai-je pu faire ma prière :  
Car l'Infidèle a foulé notre terre.**

En temps ordinaire, les Khouans ont peur d'autorité à la Djemaa ; mais vienne un évènement capable de ranimer le zèle des vrais Croyants, les Khouans sont alors regardés comme des hommes inspirés par le Prophète. « Ils parlent de feu », comme ils disent dans leur langage figuré ; et toutes leurs paroles sont considérées comme l'expression de la volonté du Ciel.

C'est ainsi qu'en 1871, les Khouans d'Abd-er-Rhaman appelèrent aux armes les habitants fanatisés par eux et se montèrent prêts à tenter la fortune contre la France.

Leur fondateur vénéré n'était-il pas là pour protéger la tribu ? Ne s'était-il pas même montré à quelques-uns d'entre eux, en leur assurant que cette fois, la victoire serait de leur côté et que, dans un mois au plus, il ne resterait pas un seul Roubi dans toute l'Algérie ? Ces bruits de révélation étaient adroitement semés par un vieux Marabout, affectant un grand zèle pour la gloire de Ben Abd-er-Rhaman. Cependant le but de cet adroit politique était tout autre que ce qu'il paraissait. Un motif d'intérêt et de jalousie était son principal mobile.

Malgré une paix et une tranquillité apparentes, il existait une sourde haine entre les descendants plus ou moins authentiques de Bou-Kebrin et l'Oukil

de la zaouïa, gardien du tombeau. Ils regardaient cet homme, malgré son titre de mokaddem comme un usurpateur.

Le saint Marabout, avait eu mourant, laissé tous ses biens et toutes ses propriétés pour nourrir les pauvres et les pèlerins qui viendraient visiter son tombeau. De plus, par suite d'offrandes et de dons volontaires, la zaouïa posséda bientôt des revenus considérables.

La gestion de ces biens appartenait de droit à l'Oukil qui devenait quasi propriétaire et pouvait tout à l'aise s'enrichir, s'il était pauvre et augmenter sa fortune s'il était riche. On comprend facilement que la parenté de Sidi Abd-er-Rhaman voyait avec peine un étranger en possession des biens de leur famille.

En 1871 l'Oukil, reconnu par la France se nommait El-Hadj-Mohammed-ben-Mohammed de la tribu voisine des Beni-Djaad.

C'était un homme, ami de la paix, qui fit tous ses efforts pour s'opposer à l'insurrection dans les Beni-Ismaïl : il essaya de leur démontrer qu'eux mal armés et sans chefs, ils ne pourraient jamais vaincre l'armée française et que leur révolte n'aboutirait qu'à leur faire perdre le peu de liberté qui leur restait.

C'était le langage de la raison.

L'Oukil de la zaouïa de Bou-Kobrine, n'était d'ailleurs pas le seul mokaddem hostile à la prise d'armes de Mokrani. Mais l'esprit musulman est un esprit de violence, et les Khouans aimèrent mieux écouter les conseils perfides de ce Marabout dont nous avons parlé plus haut. Celui-ci espérait bien qu'El-Hadj-Mahmed serait saisi par les Français comme instigateur de la révolte, fusillé ou tout au moins envoyé en exil, et que lui pourrait alors prendre la place d'Oukil laissée vacante.

Les Tobbas (étudiants de la zaouïa) excités par notre hypocrite, se présentent donc devant les Makaddem, conduisant avec eux un grande troupe d'habitants et le somment de les conduire à l'assaut de Dra-el-Mizan. Ils vont même jusqu'à le menacer de mort en cas de refus. On dit que, voyant se tourner contre lui, ceux à l'éducation desquels il avait donné tous ses soins, le pauvre homme versa un torrent des larmes : « Vous demandez ma mort, dit-il, car m'éloigner de ces lieux c'est mourir. » Il partit avec eux cependant, mais ne tarda pas à tomber au pouvoir des Français et fut exilé à la Nouvelle-Calédonie.

La révolte fut réprimée. Après quelques jours de lutte, presque toutes les tribus du cercle de Dar-el-Mizan vinrent demander l'aman. Deux pourtant essayèrent d'opposer une résistance désespérée à la colonne française qui s'engagea dans les montagnes. Ce furent celles des Beni-Kouffi et des Beni-Ismaïl. Les derniers insurgés s'étaient réfugiés à Tammourt N'iddaouen, croyant avoir trouvé là une retraite assurée et se promettant d'opérer des

razzias dans les plaines de Boghni et de Bouïra. Mais ils avaient compté sans les canons et la longue portée des chassepots. La colonne arriva par Dra-el-Mizan, et escaladant la montagne, vint planter ses tentes sur un pic élevé en face de la Koubba de Sidi-Abd-er-Rhaman, près du village de Aourir. Le commandant français, persuadé que pour éteindre le feu de la révolte, il fallait détruire le foyer de l'incendie, fit braquer ses canons sur la Koubba. Elle allait être détruite sans l'intervention d'un Arabe influent. Celui-ci demanda qu'on ne renversât pas le tombeau du Saint. La grâce fut accordée. On stipula cependant que la porte de la Koubba serait soigneusement murée et que la zaouïa adjacente serait complètement rasée, ainsi que les maisons voisines. Et il fut ainsi. Cette sévère leçon fut comprise par les Kabyles et inspira à toutes les tribus des craintes salutaires pour l'avenir. On comprendra donc facilement quelle faute politique c'était en 1878 de rouvrir la Koubba et de voter une somme pour sa restauration. Sans doute, par ce vote, l'Administration s'attirait la popularité des Kabyles, mais une question d'un ordre plus élevé aurait dû guider sa politique.

A cette même époque, les drapeaux suspendus aux murs de la Koubba disparurent subitement. On accusa du vol les missionnaires eux-mêmes. Mais l'accusation était tellement absurde qu'elle n'eut aucun crédit auprès des indigènes et tomba d'elle-même.

Telle était la situation de Bou-Nouah en février 1878. Encore quelques jours et le poste allait être presque totalement renouvelé.

Le 8 février, en effet, le P. Foulet quitta la station. Il était nommé chapelain à Notre-Dame d'Afrique, un remplacement du P. Bresson, envoyé à St-Louis de Carthage.

En mars, le P. Barbot fut à son tour rappelé à Maison-Carrée. Il devait faire partie de la première caravane de l'Equateur. Il se rendit d'abord, pour y quêter, en Normandie, puis alla rejoindre ses confrères à Marseille et s'embarquer avec eux à destination de Zanzibar, le 21 avril, jour de Pâques.

L'envoi des missionnaires dans l'Afrique équatoriale, ayant décidé la suppression des postes-cures de Laghouat, Biskra et Nou-Saada, le P. Jamet et le P. Normand quittèrent cette dernière paroisse et vinrent s'installer à Bouch-Nouah le 23 février 1878.

## **2. Supérieurat du Père Jamet**

Le nouveau supérieur se préoccupa tout d'abord de terminer les travaux d'installation intérieure de la maison, puis tourna ses efforts vers l'école ! Pour attirer les élèves, il résolut d'organiser une petite fête scolaire avec jeux divers et clôturée par un formidable couscous flanqué de deux moutons. Ravis, les parents promirent d'envoyer leurs enfants. Mais la fête passée, ils

ne se souvinrent plus de leurs promesse et l'école resta toujours avec un nombre restreint d'écoliers.

**« Que veux-tu, disaient les Kabyles au Supérieur, dans vos maisons, à Tagmount, aux Arifs, aux Aoudhias, aucun de vos élèves n'a pu encore obtenir de place, nous préférons envoyer nos enfants chez le taleb de Boghni ou de Dra-el-Mizan. »**



LE PERE JAMET (1849-1919)

Il dit aux Kabyles qu'au lieu de 35 élèves qui fréquentaient en ce moment l'école, il en voulait 60 à la rentrée. La tribu lui donna sa parole. Mais pour recevoir tout ce monde, M. Choynet avertit les Pères qu'il leur attribuait, et non sans raison, la maladie des Pères Jamet, Normand et Carpentier au mauvais air qu'ils avaient respiré dans une salle de classe si étroite et où étaient renfermés tant d'enfants durant les chaleurs de l'été.

L'Administrateur, on le voit, entretenait d'excellents rapports avec les missionnaires ; son père était plus sympathique encore et comprenait mieux leur action sur les Kabyles. Au mois de juin, étant venu à Bou-Nouah, il laissa comme souvenir de sa visite une très belle poésie que nous reproduirons à l'appendice de ce volume

Tout après la distribution des prix, la station dut être provisoirement abandonnée et les confrères des Beni-Ismaïl allèrent à Maison-Carrée s'y reposer jusqu'à la retraite générale.

Réconforté dans leur corps par les bons soins dont ils furent l'objet et dans leurs âmes par les saints exercices de la retraite, nos confrères ismaélites, pleins de force et de zèle, revinrent le 10 octobre à Bou-Nouah et réoc-

Le P. Jamet cependant, loin de se rebu-  
ter, se mit en campagne, parla aux habitants  
de la Djemaa et grâce à ses démarches, il  
put gagner quelques écoliers nouveaux.

Il lui fallait une vraie énergie pour ne  
pas se décourager, car à cette époque, l'état  
sanitaire du poste était vraiment déplorable.  
Le P. Normand fut forcé en juillet dernier à  
l'hôpital de Dra-el-Mizan. Le P. Jamet ac-  
cablé de travail ne pouvait suffire à la be-  
sogne. On lui envoya comme aide des Arifs,  
le P. Carpentier, mais tous deux ne tardèrent  
pas à tomber à leur tour.

La distribution des prix eut lieu cepen-  
dant le 12 août et malgré la situation pé-  
nible par où passait le poste, on s'efforça de  
rendre la fête la plus solennelle possible.

L'administrateur de Dra-el-Mizan y assista.

cupèrent la maison. Ils apportaient avec eux une statue de Saint François-Xavier. Le patron des missionnaires de toutes les sociétés religieuses avait été choisi comme protecteur du poste. Ils l'installèrent dans leur petite chapelle en le priant de bénir leurs travaux apostoliques.

Le personnel comprenait à cette époque le P. Jamet, Supérieur, les Pères Normand, Sivignon et le Frère Blanc qui avait remplacé le P. Bouillon envoyé à St-Laurent d'Olt.

Ces quatre confrères ne devaient pas rester longtemps ensemble. Le 26 novembre, en effet, le Frère Blanc fut appelé à Tunis. Le 2 février 1879, le Supérieur recevait à son tour l'ordre de se rendre à Maison-Carrée et de partir en quête.

### **3. Supériorat (intérimaire) du Père Sivignon**

En l'absence du P. Jamet, le P. Sivignon fut nommé Supérieur ; on lui envoya un premier confrère de renfort dans la personne du P. Gabory (3 février 1879), mais le séjour de ce Père ne fut que de deux mois à peine (23 mars). La station n'eut son personnel complet qu'en avril. La suppression des Arifs permit d'envoyer le P. Carpentier au Beni-Ismaïl (7 avril).

L'école ne prospérait guère, les habitants n'y mettant aucune bonne volonté. Il y avait surtout un village qui faisait aux missionnaires une opposition systématique. C'était celui de Bou-Nouah. Cet état d'hospitalité, presque irréductible, venait principalement d'un individu nommé Mohand Nesbouah.

Jamais nos confrères ne purent connaître le motif de la haine particulière et vraiment satanique qu'il leur avait vouée.

Cependant on s'ingéniait de toutes façons à attirer les enfants à l'école, à leur en rendre le séjour agréable par de petites fêtes : jeux divers, courses pour les enfants, tir au fusil pour les hommes, repas pantagruéliques pour tous. A la vue de ces prévenances, les Kabyles furent touchés et leur estime pour les Pères s'en accrût.

Seul le Président de la tribu demeurait sourdement hostile à la présence de l'œuvre des missionnaires. Un incident assez curieux vint encore accroître son opposition.

Quelques habitants d'un village voisin ayant capturé des porcs-épics, le père d'un écolier vint en offrir un au Père Supérieur. Mais le Président ayant eux connaissance de la chasse, infligea une amende à tous ceux qui en avaient fait partie. Deux d'entre eux vinrent aussitôt trouver nos confrères et réclamer leur protection. Ceux-ci répondirent qu'ils ne pouvaient intervenir dans des questions de police administratives. Mais ils rassurèrent pourtant les deux chasseurs en leur disant que le porc-épic étant réputé bête malfaisante, sa capture ne pouvait être considérée comme chasse défendue.

A Dra-el-Mizan, où nos hommes allèrent s'expliquer, non-seulement on ne maintint pas l'amende, mais on les encouragea même à continuer leur chasse.

Le Président vit dans cette décision, un blâme de sa conduite et pensa qu'il lui était attiré par les missionnaires eux-mêmes.

Pour n'avoir pas à répéter ce qui a été dit dans l'histoire des autres postes, nous ne dirons rien ici des soins donnés par les Pères aux malades, soit au dispensaire de la station, soit dans les tribus. Mais pendant qu'ils cherchaient à guérir les autres, eux-mêmes payaient un large tribut à la maladie.

A la fin de juin, le P. Supérieur Général ayant réclamé au P. Sivignon, le compte rendu du trimestre, il en reçut la réponse suivante :

**« Vous voudrez bien me pardonner mon retard en vertu du triste privilège que donne la fièvre : celui de mettre dans l'impossibilité de s'occuper à quelque chose d'un peu sérieux. Depuis bientôt deux mois, il ne se passe guère de semaines que cette mauvaise hôtesse ne me vienne visiter et déjà tantôt quinze jours, elle semble avoir décidément élu domicile chez moi.**

**Les chaleurs sont excessives cette année-ci. Notre thermomètre, placé pourtant dans de bonnes conditions, c'est-à-dire à l'ombre et à l'air, est monté à 47°. Pas la moindre brise de mer ne vient rafraîchir l'atmosphère embrasée. A cela, il faut ajouter une eau chaude et nauséabonde et vous jugerez que toutes les conditions sont remplies pour pouvoir en conscience tomber malade. »**

Décidément le climat des Beni-Ismaïl semblait vouloir abattre les santés les plus robustes. Ce n'était pas seulement le Supérieur qui avait à subir la maladie. Tous les confrères furent atteints et si gravement que le P. Carpentier dut aller chercher la guérison à Maison-Carrée (16 août) puis en France ; le P. Normand se vit contraint d'entrer à l'hôpital de Dra-el-Mizan (7 septembre) ; le cuisinier chrétien Anatole et le petit interne Bou-Telja souffrirent également de violents accès de fièvre.

On arriva à la fin de l'année scolaire au milieu de toutes ces épreuves, douloureuses, il est vrai, mais combien fécondes ! La Croix ne se montre-t-elle pas toujours dans les Œuvres de Dieu !

#### **4. Supériorat du Père Labardin**

Le P. Jamet, parti en quête, comme nous l'avons dit plus haut, n'était pas revenu en Kabylie, il ne devrait même plus y revenir, mais aller fonder le poste de Tripoli de Barbarie. Ce fut le P. Labardin qui lui succéda.

Le nouveau Supérieur ne put amener avec lui, le 11 octobre, tout son personnel. Le P. Normand était allé en France respirer l'air natal, le P. Sivignon, arrivé à Dra-el-Mizan, n'avait pu aller plus loin et la fièvre l'avait contraint d'entrer à l'hôpital. Le P. Labardin lui-même n'était pas très valide, heureu-

sement que le 17 octobre arriva à son aide un jeune confrère, le P. Bonhomme, et l'on put se mettre aux œuvres de la Mission.

Dès son arrivée à Bou-Nouah, le P. Supérieur fit la plus triste constatation ; bâtie en terre et de plus sur un terrain peu solide, la maison lézardée menaçait ruine. « Hier matin, écrit-il, le 13 décembre, pendant la méditation, nous avons entendu un craquement très fort et peu rassurant et les grands pluies ne m'inspiraient pas beaucoup de tranquillité. »

Le Conseil de la Société instruit pas les désastres répétés survenus aux premières constructions des postes de Kabylie, n'hésite pas à voter une somme de 9000 frs pour bâtir une nouvelle habitation dans les meilleures conditions. Averti de cette décision, le Père se mit sans retard à rassembler les matériaux et l'Administrateur de son côté, autorisa à pendre sur les terrains de l'Etat, toutes les pierres dont on aurait besoin. Dès ce mois de février, on entra dans la pénible période des constructions ; cela devait durer jusqu'à la fin de l'année. Je ne dis rien des courses fatigantes et multipliées, de la surveillance des maçons, des réclamations à adresser, des demandes d'argent. Ceux qui ont bâti en savent quelque chose.

Au moment où le P. Labardin aurait eu besoin de concours de tous ses confrères, le P. Sivignon, affaibli par des fièvres violentes et presque continues, avait été obligé par ordre du médecin de quitter le Beni-Ismaïl et d'aller reposer en France (24 janvier) et ce ne fut que le 4 avril qu'il vit arriver à son aide à peu près remis, le P. Normand.

Et ce n'était là que le commencement des épreuves pour le Supérieur. Il ne connaissait guère l'Administrateur, ni le Président de la tribu. Certains événements allaient les lui faire connaître.

Pour encourager les habitants à envoyer leurs enfant en classe, deux ans auparavant, l'Administrateur avait, en présence du Président, du Garde Champêtre et des Amins, exempté ceux dont les fils fréquenteraient l'école, non seulement des corvées de village, mais des autres plus gênantes, telles que fournir des bêtes de somme, faire la garde dans la montagne, porter des lettres de divers côtés, etc...

Or se fondant sur cette promesse d'exemption, le père d'un des meilleurs élèves de l'école, n'avait point amené son âne, réquisitionné pour un transport de blé, ordonné par l'administration. Le Kabyle, s'étant vu dresser procès-verbal, vint aussitôt en informer les missionnaires. Le P. Labardin alla sur-le-champ trouver le Président, qui déclara formellement n'avoir dressé aucun procès. C'était un mensonge effronté puisque 8 jours après, l'assignation arrivait à l'intéressé. A cette nouvelle, le Père Supérieur, devant tous les Amins présents, reprocha vertement au Président son manque de sincérité. Dans la crainte que l'Administrateur ne fût informé du fait, le fourbe se rendit à Dra-el-Mizan, prier le Juge de paix de ne point donner

suite au procès. L'affaire fut arrêtée et le Kabyle n'eut pas à payer les 15 dinars d'amende.

Les mauvaises dispositions du Président envers les missionnaires devenaient de plus en plus évidentes. Mais voici mieux encore. En juin de cette même année, parut dans le Petit Colon ou la Solidarité un article dans lequel l'Administrateur était accusé d'être le protecteur de tous les couvents noirs et blancs de la région. Le couvent noir, c'était la cure et le couvent blanc, c'était la maison des missionnaires. L'auteur de l'article était un fonctionnaire de Dra-el-Mizan. Ayant su que l'Administrateur avait voulu lui faire perdre sa place, il lui avait juré une guerre à mort. Il y avait là une question toute personnelle et l'on ne comprenait pas pourquoi les missionnaires y étaient mêlés. Cependant on les avertit de se tenir sur leurs gardes et de ne pas se laisser aller à la moindre imprudence, car l'Administrateur, paraît-il, avait l'œil sur eux et en bonne opportunité, il aurait été, disait-on, fort aise de les trouver en faute pour porter plainte à Alger contre eux et se laver ainsi de l'accusation de cléricisme.

La correspondance du poste, très restreinte à cette époque, nous ne savons pourquoi, ne nous permet pas de donner des détails plus circonstanciés sur la marche de la mission jusqu'à la retraite annuelle.

## **5. Supérieurat du Père Hamard**

Le P. Labardin, après avoir été sur la brèche toute l'année et vu la maison s'élever peu à peu, n'était pas destiné à l'habiter. Le 26 septembre, après la retraite, il amena lui-même son successeur, le P. Hamard et deux jours après, il partait au milieu des regrets et même des larmes des indigènes.

Le jeune Supérieur allait avoir, dès les premiers jours de son supérieurat à lutter contre des ennemis auxquels il était loin de s'attendre. Il commença les démarches nécessaires pour se faire reconnaître comme directeur d'école libre aux Beni-Ismaïl, mais que ne fut pas son profond étonnement quand il apprit que plusieurs Européens de Dra-el-Mizan et d'autres villages de la circonscription de la Commune Mixte y faisaient opposition. Bientôt le nombre des protestations monta à trente. Le Préfet d'Alger crut devoir, à ce propos écrire à la Archevêque. Il lui demandait d'examiner si vraiment il n'y avait pas, dans la station présente, d'inconvénients à l'ouverture de l'école des Beni-Ismaïl, et terminait en priant le prélat d'engager le P. Hamard à renoncer à sa demande (1<sup>er</sup> avril).

Mgr Lavigerie fit à cette lettre une réponse très digne et très catégorique ; après avoir réduit à néant les allégations des opposants, il réclame hautement pour ses missionnaires l'exercice du droit légal relatif aux écoles libres.

Voici cette lettre :

**« Alger, le 10 mai 1881.**

Monsieur le Préfet,

En réponse à la communication que vous l'avez fait l'honneur de m'adresser relativement à la déclaration de M. l'Abbé Hamard comme directeur d'une école libre aux Beni-Ismaïl, et à l'enquête qui a suivi cette déclaration, j'ai l'honneur de vous faire observer ce qui suit :

1° C'est à tort que l'enquête faite à Dra-el-Mizan a été faite pour l'ouverture d'une école libre dans les Beni-Ismaïl ; cette école existait depuis plus de cinq ans, c'est-à-dire depuis l'époque où les Missionnaires d'Alger ont été établis par moi dans cette localité, de concert avec l'Administration alors existante, et sans opposition de l'autorité académique. M. l'Abbé Labardin qui dirigeait antérieurement cette école, avait accompli toutes les formalités légales, et sa situation était par conséquent absolument régulière, comme le constatent les pièces officielles que j'ai entre les mains. M. l'Abbé Hamard était professeur dans cet établissement, il demandait simplement à être substitué, comme directeur à M. l'Abbé Labardin que j'envoyais à notre Etablissement national Français de Ste-Anne de Jérusalem, conformément aux conventions faites par moi à cet égard, avec le Gouvernement de la République.

2° Les oppositions qui se sont produites dans l'enquête contre l'ouverture de l'école proposée, tombent donc complètement à faux ; il s'agit, je le répète, non d'un établissement nouveau, mais d'un établissement déjà existant et contre lequel aucune plainte n'a été faite jusqu'ici.

3° c'est à tort, que dans la même enquête, les Prêtres qui dirigent l'école des Beni-Ismaïl sont représentés comme faisant partie d'une Association non autorisée, et tombant sous l'application pure et simple des Décrets du 29 mars.

L'Association enseignante de Notre-Dame d'Afrique, à laquelle appartient M. l'Abbé Labardin et M. l'Abbé Hamard, est au contraire autorisée par un décret du 31 août 1878, rendu sur une délibération conforme du Conseil de Gouvernement de l'Algérie.

4° C'est à tort que les signataires de la protestation représentent l'école des Beni-Ismaïl comme faisant concurrence aux écoles laïques de la Commune Mixte de Dra-el Mizan. Il y a dans la Commune Mixte de Dra-el-Mizan, 7 écoles laïques, qui sont celles de... or, l'école congréganiste des Beni-Ismaïl est située à 37 kilomètres de celle de Thiers, à 31 kilomètres de celle de Ben-Haroun, à 25 kilomètres de celles d'Aomar et de Tizi-Rniff, à 15 kilomètres de celle de Dra-el-Miizab, à 8 kilomètres de celle de Aïn-Zaouïa et à 6 kilomètres seulement de celle de Bordj-Boghni.

Dans ces conditions on ne comprend pas quel tort une école congréganiste peut faire à des écoles laïques qui ne reçoivent que des externes.

Du reste, il ne s'agit point ici d'appréciations personnelles, il s'agit de l'exercice d'un droit légal qui n'a donné lieu jusqu'ici, je le répète, à aucune plainte quelconque. Il est évident que les signatures de l'enquête n'ont fait qu'obéir à des sentiments de prévention que rien ne justifie et qu'ils invoquent pour les soutenir, des prétextes qui n'ont aune réalité.

J'ai fait moi-même, après avoir reçu votre communication uen enquête approfondie sur la situation de l'école des Beni-Ismaïl. Cette école n'a fait que du bien ; elle a les sympathies de la population kabyle pour laquelle elle est fon-

dée ; ceux qui la dirigent ont constamment observé les règles de stricte réserve que je leur ai prescrites ; ils se sont bornés à enseigner le français aux enfants, à faire la charité aux pauvres et aux malades, sans leur jamais dire un mot qui pût inquiéter leur conscience.

Du reste, comme le reconnaît M. le Gouverneur Général, les délais légaux sont passés, et vous penserez comme moi, j'aime à le croire, M. le Préfet, qu'il a lieu de respecter purement et simplement les faits accomplis.

Veillez agréer...

+ Charles, Archevêque d'Alger »

Devant un exposé aussi net et une revendication aussi explicite d'un droit légal parfaitement déterminé, la Préfecture n'avait qu'un parti à prendre aussi juste que sage : rejeter les raisons alléguées par les colons protestataires (sic) et autoriser l'ouverture de l'école. C'est ce qui eut lieu. On n'avait d'ailleurs pas attendu cette décision.

Le 15 décembre les classes étaient déjà ouvertes, au grand contentement des enfants qui admiraient les salles nouvellement blanchies, avec les belles cartes qui en décoraient les murs, et se montraient ravis de lire dans les livres neufs qu'on leur avait mis entre les mains. Les Pères avaient occupé leur nouvelle maison un mois auparavant. La période de construction était heureusement achevée, le poste va marcher d'une vie plus calme. Grâce à cela, les missionnaires vont pouvoir nous donner sur les mœurs et coutumes des indigènes de leur tribu des détails vraiment intéressants que nos confrères seront peut-être heureux de connaître.

Ainsi au sujet du Ramadan, les Pères de Bou-Nouah écrivaient :

« Nous n'avons jamais trouvé une tribu où ce jeune soit moins rigoureusement observé. Bon nombre de nos malades ne font aucune difficulté de prendre les remèdes qu'on leur donne. On nous a cité des villages où une partie de leurs habitants ne s'astreignent plus à cette observance de la loi musulmane. Nous n'avons pas pu contrôler le fait, mais, chose à peu près inouïe, parmi nos Kabyles, nous en avons vu un affecter de boire et de manger devant ses coreligionnaires. D'après des oui-dire, les Amins, obéissant à l'influence des marabouts, auraient menacé d'amende tous ceux qui n'observaient pas le jeûne. Plusieurs indigènes nous ont dit que si les choses continuaient, dans deux ans personne n'observerait le ramadan chez eux. Nous croyons la chose exagérée, mais il n'en est pas moins vrai pour le souffle de l'indifférentisme et de l'irréligion s'étend, se propage et envahit la tribu. Ce fait s'explique, en partie, par le contact de nos Kabyles avec les colons de la plaine. *“Quidam putant Mahametanos ad fidem christianum non conversum iri, quin prius ab Islamismo, per rationalismum defecerint et reserva, insufflante rationalismo jam Turcae non parum a suis observatis relaxarunt”* (Bonal. Tract. de Revelat). »

D'où vient cet état d'esprit chez les habitants des Beni-Ismaïl ?

Est-ce une protestation à leur manière contre le pharisaïsme des Khouans de Cheikh-Ali ? ou bien est-ce une sorte de mépris envers les Arabes leurs voisins qu'ils détestent cordialement ?

Nous ne savions le dire.

Puisque nous parlons des Arabes voisins des Beni-Isamaïl, voici ce qu'écrivait encore à leur sujet un des Pères de la station :

« La position territoriale des Igouchdals les a mis de tout temps en rapports fréquents avec les Arabes qui habitent l'immense plaine, s'étendant entre Bouïra Aïn Bessem, Aumale et Bou-Saada. C'est de là que nos gens tirent presque tous les grains, les laines et les moutons qui approvisionnent les marchés de Kabylie. Le passage était étroit et difficile, connu sous le nom de Tizi ou Jaboub, est sans cesse sillonné par un nombre considérable d'indigènes conduisant des ânes et des mulets chargés de céréales et d'objets de commerce.

Que de fois en allant à Bouïra je me joignis à une troupe de ces marchands et continuai ma route en leur compagnie. Tous causent, rient, jouent ensemble et se laissent aller à tout l'entrain d'une joie exubérante. A peine arrivés dans la plaine sur le territoire arabe, la scène change subitement : plus d'éclat de rire, plus de joyeux propos, les jeunes gens gardent le silence, seuls les vieillards, par intervalle, hasardent quelques paroles. Ils comprennent qu'ils ne sont plus que des étrangers chez des étrangers. Sans doute, ils appartiennent à la même religion, ils récitent chaque jour la même formule, mais entre eux il existe une profonde antipathie. Si on les entend louer les Arabes, cela s'entend de la race arabe en générale, mais ils méprisent leurs proches voisins, qu'ils regardent comme de grands voleurs. Ceux-ci, du reste leur rendent le mépris au centuple. Jamais un Arabe ne parle la langue berbère, jamais il ne salue le premier un Kabyle. Pour l'Arabe, le Kabyle diffère peu des singes de la montagne, et il lui jette à la figure le nom de mangeur de figues et de glands doux. Voyez ce Kabyle dans les rues de Bouïra ou d'Aumale. Avec ses habits malpropres et déchirés, avec cet air hébété que lui donne une timidité poussée à l'excès, il est la risée de tous les Arabes qui ne se gênent pas pour faire tout haut sur son compte des réflexions peu flatteuses. Parmi les Kabyles, les hommes connaissent presque tous la langue arabe, aussi comprennent les moqueries dont il est l'objet ; notre homme faisant semblant de ne pas entendre s'en va se réfugier dans une rue isolée, et là dans un coin, seul en compagnie de son âne ou de ses mulets, il se met à manger son morceau de pain d'orge ou de bechna. Une fois ses affaires terminées, notre Kabyle reprend au plus tôt le chemin de sa tribu. A peine a-t-il quitté la plaine qu'un changement complet s'opère en lui, sa langue se délie et il retrouve la gaieté. C'est que la montagne, c'est sa vraie patrie, c'est là qu'il respire tout à l'aise l'air de la liberté. Si, au milieu de sa route, il est surpris par la nuit, il décharge sa monture, l'attache à un arbre, s'enveloppe dans son burnous et dort tranquille. Il ne craint rien, s'il meurt, il mourra chez lui et cette pensée suffit pour calmer toutes ses terreurs. Le Kabyle ne se comprend pas hors de sa montagne. »

Les missionnaires de Bou-Nouah devaient à leur proximité de centres européens de recevoir souvent des visites. L'une d'elle fut l'occasion pour le Supérieur, au mois d'août, d'une promenade intéressante sur le Jurjura. Voici comment il la reporte :

« M. le Curé de Dra-el-Mizan, accompagné du Docteur civil et du Major, arrive aux Beni-Ismaïl. Ces messieurs ont l'intention d'aller faire une excursion sur le sommet de la montagne et m'offrent de les accompagner. J'accepte. Nous partons après déjeuner pour les Beni-Kouffi où nous prenons en passant le Président de la tribu. Arrivé dans une petite plaine réservée au pied du massif, nous sommes très bien reçus par des bergers kabyles qui campent en cet endroit. Ils nous donnent généreusement du couscous et du lait ; en échange de leurs bons procédés, nous distribuons à chacun un morceau de notre pain français, dont ils sont, en général, très friands. Nous couchons à la belle étoile et le lendemain, de très grand matin, nous commençons l'ascension du Jurjura. Du pied de la montagne, il faut marcher trois heures environs par un sentier très abrupt, pour en atteindre le sommet. Un peu avant d'arriver au point culminant, les Kabyles qui nous accompagnent disparaissent tout-à-coup. Ils sont entrés dans une profonde caverne. C'est un lieu prière dans lequel, autrefois, il n'était permis qu'à un musulman de descendre. Dans cette caverne sacrée, il y a une source d'une grande fraîcheur, trésor inappréciable pour des voyageurs altérés par trois heures d'une ascension pénible ; mais disent nos indigènes, il faut être ami avec la fontaine pour le découvrir ; maintes fois des hommes y ont pénétré pour se désaltérer et la fontaine s'est dérobée à leurs regards : leur cœur n'était pas pur, leur foi était chancelante, leur prière au génie de la source, trop peu ardente leur avait attiré cette punition.

Je veux entrer à mon tour dans la mystérieuse caverne, mais faute de lumière, je ne puis aller bien loin et la source me reste cachée, sans doute, nos Kabyles ne manquent pas de me croire en disgrâce avec le génie du lieu. A quelque distance de là, s'élève un pic qui domine tous ceux des alentours et qui s'appelle Tamgout-Aïzev. C'est là que se trouve la mosquée où les Musulmans viennent en pèlerinage vers la fin du Ramadan. Mais ce qu'ils décorent de ce nom pompeux n'est qu'un monceau de pierres superposées et recouvertes de quelques pans de burnous usés. A peine arrivés, nos Kabyles se prosternent jusqu'à terre et prient en silence un instant. Aucun d'eux n'oublie d'ajouter une pièce à la droiture de la mosquée en déchirant un morceau de son burnous ou de sa gandoura. Non loin s'élève un monument en pierres sèches, bâti en forme de cône de quatre ou cinq mètres de hauteur, érigé, nous dit-on, par l'ordre du Capitaine Beauprêtre, lors de son ascension au Jurjura. L'endroit où nous nous trouvons est, d'après M. Hanoteau, à 2066 mètres au-dessus du niveau de la mer. De là, le regard s'étend : au Nord, jusqu'à la Méditerranée, à la hauteur de Dellys ; au Sud, jusqu'au grand désert au-delà d'Aumale ; et à l'Ouest, jusqu'à Alger qui, à cette distance, apparaît comme une immense carrière blanche. A nos pieds se déroule la plaine du Sebaou, celle de Dra-el-Mizan et celle de Bauïra jusqu'au-delà des Beni-Mansour. En présence de cette beauté majestueuse de la nature, nous adorons la Toute-Puissance de Dieu : *Mirabilis*

*in altis Dominus*. Une pensée vient alors à mon esprit, un vœu monte à mon cœur. Puisse bientôt le culte musulman être détrôné dans ces lieux par le culte chrétien, puisse un sanctuaire de Marie s'élever à la place du temple de Mahomet.

De ces hauteurs, Notre-Dame du Jurjura verrait à ses pieds tous ses enfants de Kabylie et verserait sur eux ses grâces les plus précieuses.

Animé de ces pensées et comme pour prendre à l'avance possession de ces lieux, je me mets à réciter mon bréviaire. C'est peut-être pour la première fois que des prières catholiques y sont faites ; toujours est-il que si quelqu'un y a prié pour le salut de la Kabylie, sa prière n'a pu être plus ardente que la mienne.

Descendus, non sans peine et sans péril, nous rentrons le soir à notre station, fatigués, il est vrai, mais enthousiasmés. »

Ces promenades, si agréables qu'elles fussent, ne faisaient point oublier aux missionnaires des excursions d'un tout autre genre. Ceux-ci, même au milieu des travaux de construction, avaient continué à parcourir les tribus pour y distribuer des remèdes ; cette année, ils renoncèrent au système adopté jusque là et qui consistait à descendre chez le Président ou l'Amin ou encore la Djemaa et là à convoquer les malades. »

« Maintenant, écrivait l'un d'eux, quand nous allons dans des tribus aux villages disséminés, nous portons la pharmacie dans un sac de voyage, où notre dîner trouve aussi sa place. A peine arrivés dans un centre, nous demandons s'il y a des malades ; si on nous répond affirmativement et si nous constatons qu'ils sont nombreux, nous descendons aussitôt de cheval pour les soigner sur la place publique, dans les rues ou dans les maisons. Si, au contraire, il ne s'en trouve que quelques-uns et que les cas soient peu graves, nous leur remettons des remèdes tout en restant à cheval. Puis de ce village nous passons à un autre, en suivant la même méthode. De cette manière, il nous est facile de visiter un grand nombre, tandis qu'en nous installant comme jadis, dans une maison particulière ou à la Djemaa, les malades du village, à plus forte raison, ceux de la localité voisine, quoique très rapprochée, ne se donnaient pas la peine de venir nous trouver. »

Le dispensaire était également fréquenté et y venaient des gens de très loin, témoin cette femme qui apporte son enfant de la tribu des Oulad-el-Ajjj, distante de 3 jours de marche. Seul l'amour maternel avait pu l'engager à entreprendre un voyage aussi long et aussi fatigant. Elle dit aux missionnaires qu'elle désirait voir des marabouts s'établir dans sa tribu, parce que ce sont des hommes de bien. Aux quelques marques d'intérêt qu'on lui donna, elle ne répondit que par des larmes. Vraiment on peut trouver en Kabylie des cœurs bien disposés !

Les relations avec les indigènes étaient des plus cordiales, comme nous le montre en maints endroits le diaire de la station : nous y lisons, en effet, à la date du 23 mai 1881 :

« Le Président des Beni-Ismaïl (ce ne devait plus être l'ancien) ayant invité le P. Hamard à sa fête, celui-ci s'y rend accompagné de tous les enfants de l'école. Il a été très bien reçu par le Président qui lui a immédiatement donnée une place d'honneur et n'a cessé durant toute la journée d'être comblé de prévenances par les principaux de la tribu. Un Kabyle nous ayant appelés les marabouts de Bou-Nouah (village où nous demeurons), un Amin d'un autre village a protesté en disant que nous étions les marabouts de toutes les tribus et non pas seulement de Bou-Nouah. »

Et dans une autre circonstance, les gens du pays prouvèrent toute leur sympathie à l'égard des missionnaires. Voici qu'en écrit le P. Hamard :

« Dernièrement, nous avons eu une nouvelle preuve des bonnes dispositions des Kabyles. Ils nous ont invités à participer, si je puis parler de la sorte, à la fête communale du village. Toutes les autorités de la tribu étant réunies, elles ont délégué notre Amin pour nous apporter une mezia (présent de bonne fête). C'était une portion de viande, prélevée sur la provision générale, au paiement de laquelle avaient été affectés les revenus de la Djemaa. Voilà une marque de sympathie bien kabyle ! L'Amin, en m'offrant cette mezia, me dit ces paroles : "Vous êtes nos marabouts, vous êtes des nôtres, et nos fêtes doivent être vos fêtes ; vous ferez plaisir à la Djemaa d'accepter ce présent." Pouvais-je refuser ? Je reçus donc la portion de viande et chargeai l'Amin d'offrir mes remerciements à la Djemaa. »

Avant l'insurrection de 1870, il y avait souvent aux Beni-Ismaïl des distributions de cette nature. Les terrains ou les arbres communaux appelés mechmel fournissaient alors d'abondants revenus, dont une grande partie ne trouvant pas son emploi dans les travaux d'utilité publique, à peu près nuls chez les Kabyles, était employée à ces fêtes populaires.

Quand la Djemaa avait décrété une de ces fêtes, il y avait grand achat de bœufs et de moutons et c'était au bruit des coups de fusils que chaque bête tombait sous le couteau de l'immolateur. Il arrivait parfois aussi qu'un homme riche et généreux offrait dans ce même but une somme d'argent. Elle était acceptée après avoir été bénite par la récitation de la Fatiha.

Maintenant que tout mechmel est devenu propriété du Gouvernement français, les Kabyles en sont réduits à modérer leur appétit ; il n'y a plus que certaines circonstances, telles que décès, mariages, naissances qui permettent des distributions de ce genre. D'après le canoun il doit y avoir autant de portions de viandes que d'être humains dans le village ; l'homme, la femme et même l'enfant qui vient de naître a droit à part égale.

La viande joue un grand rôle dans le culte musulman :

La sécheresse désole-t-elle le pays ? Les pluies sont-elle trop abondantes ? Qui apaisera le ciel irrité ?

Rien de plus simple ! Paraît une ordonnance du Marabout : immolons bœufs ou moutons et mangeons leur chair !

La naissance d'un enfant vient-elle réjouir une maison ? La mort d'un vieillard attrister une famille ? Le mariage d'un habitant mettre en joie un village ?

Même ordonnance.

Au commencement des semailles, à la fin de la récolte, nouvelle hécatombe et nouvelle distribution.

De la viande, toujours de la viande !

C'est bien le cas de répéter le mot de Saint Paul : ces gens-là ont fait de leur ventre un dieu. « Quorum Deus venter est. »

Au cours d'une excursion, les Pères étaient entrés dans une localité le jour de l'Aëd-eb-Kebeh, jour où chaque famille doit immoler un mouton, ils demandèrent à un Kabyle l'explication de cette curieuse fête. On leur rapporta l'histoire suivante :

« Avant Abraham, tous les hommes offraient en sacrifice leurs enfants ; c'était la coutume. Abraham s'y conformant, avait déjà attaché son fils Ismaël, quand il lui sembla entendre une voix qui disait : Pourquoi immoler ton fils quand tu as une victime près de toi ? Regarde. Et Abraham regarda. Il vit un bélier et voulut le prendre, mais l'animal était jeune, il se sauva et Abraham courut après. Ce ne fut qu'au 40<sup>ème</sup> kilomètre que le patriarche put le saisir. Il le chargea alors sur ses épaules et l'égorgea à la place de son fils. Depuis ce temps, les sacrifices humains n'existent plus. »

Voilà de l'histoire kabyle !

Plein de zèle, le Supérieur de Bou-Nouah cherchait devant Dieu tous les moyens d'étendre autour de lui le cercle de son apostolat et de répandre le plus possible autour de lui, les bienfaits de la charité catholique et les lumières de la Foi.

Dans ce but, il soumit à Maison-Carrée un plan d'évangélisation nouveau. Nous le faisons connaître pour éclairer les confrères, car une semblable méthode a été prônée tout dernièrement encore en Kabylie.

Avoir les bonnes dispositions de quelques village de leur propre tribu ou des tribus avoisinantes, mais tous éloignés de leur maison, les missionnaires demandaient parfois quels moyens employer pour avoir avec eux des rapports plus fréquentes et leur porter plus fructueusement la Bonne-Nouvelle

Le Supérieur constatait de plus si le village d'Halouan recevait les missionnaires à bras ouverts, ceux de la tribu des Beni-Kouffi attendaient chacune de leurs visites avec impatience ; il n'y avait pourtant pas à espérer pouvoir prendre aucune sérieuse influence sur les enfants et même sur les adulte, malgré leurs réelles bonnes dispositions. L'éloignement de ces centres distants de la station d'une heure et demie de marche, ne permettait aux Pères d'y faire que de courtes apparitions.

Il signalait ensuite le moyen pratique, d'après lui, de remédier à ce triste état de choses et de ne pas rester toujours ainsi exclusivement les missionnaires de Ben-Nouah et de Khalfoun.

**« Pour cela, écrit-il, il nous suffirait d'avoir, soit à Halouan, soit aux Beni-Kouffi, un gourbi acheté ou seulement loué. Chaque semaine, à tour de rôle, un Père de la station irait y séjourner quelques jours. Une petite pharmacie permettrait au missionnaire de soigner de nombreux malades. Il lui serait également facile de réunir des enfants pour leur faire un peu de classe. Entre-temps, il irait passer quelques heures à la Djemaa pour se faire mieux connaître des habitants, s'entretenir avec eux et les disposer ainsi progressivement à recevoir la vérité.**

**En un mot, ce serait le prolongement de notre mission. Vu la distance relativement petite qui nous sépare des endroits où j'aurais l'intention de me fixer, il serait possible au Père de semaine de partir le lundi après sa messe et de revenir le mercredi avant la lecture spirituelle. »**

Comme pour encourager le Supérieur dans sa réalisation de ce plan, le Président des Beni-Kouffi lui manifesta un jour le désir de voir les missionnaires aller s'établir chez lui ; il les invita même à choisir l'endroit où il leur plairait d'habiter, s'offrant à faire réparer et au besoin construire par ses subordonnés une maison spacieuse et commode où ils viendraient faire la classe quelques jours par semaine. Partisan sincère de l'instruction, le Président avait alors un fils à Alger à l'école arabe-française ; il promettait de recruter lui-même des élèves. Sans doute il fallait compter avec la versatilité si naturelle aux Kabyles ; les promesses de la veille sont si souvent le lendemain changées en refus ! Mais enfin on pourrait, en la circonstance présente, les croire sincères.

Les Supérieurs Majeurs ne pensèrent pas devoir donner suite actuellement aux offres du Président et au plan du P. Hamard.

Au mois de mars de cette année 1881, le poste fut attristé par le départ du P. Normand. Pour des raisons que nous n'avons pas à expliquer ici, il quittait non seulement la Kabylie, mais même la Société.

On envoya aussitôt pour le remplacer le Frère Léon, mais le séjour de ce Frère ne devait pas être de longue durée, ainsi que nous allons le voir.

Au mois de juillet, les Supérieurs des diverses maisons de Kabylie furent avertis d'avoir à se tenir prêts à quitter le pays au premier signal. A Alger, on redoutait une insurrection dans le Jurjura. La surprise des missionnaires fut extrême.

**« J'ai été tout étonné, à la réception de votre lettre, écrit le P. Hamard au R.P. Charbonnier. J'étais loin de soupçonner un soulèvement. Personne n'en a jamais parlé dans nos contrées et les indigènes continuent d'entretenir avec nous des relations aussi amicales que par le passé. Dernièrement, le Président de la tribu, les cheiks du village, un des premiers Marabouts de la région, les**

parents de nos élèves sont venus, sur notre invitation, assister à la diffa qui a suivi notre distribution des prix. Aussi nous pensions le pays absolument tranquille. Cependant puisqu'on envoie des troupes, il faut bien que le Gouverneur redoute quelque chose.

**J'ai donc pris sur moi d'envoyer immédiatement le Frère Léon à Maison-Carrée. Ce bon Frère est malade depuis un mois ; les remèdes semblent ne produire aucun effet et il nous est difficile de le soigner convenablement. En cas d'insurrection subite, alors qu'il faudrait peut-être s'enfuir de nuit et à marches forcées, il lui serait impossible de nous suivre, ce qui nous mettrait tous, lui et nous, dans les plus grands embarras. »**

La crainte d'un soulèvement n'était heureusement pas fondée. Cependant le Frère ne revint pas à Bou-Nouah.

A la retraite de septembre, le P. Moulin reçut sa nomination pour les Beni-Ismaïl, mais comme il était à Tripoli, il ne put rejoindre son poste qu'en décembre.

Les Pères Hamard et Bonhomme revinrent donc seuls et se mirent à l'œuvre sans retard. La joie du retour fut presque aussitôt troublée. En novembre, les confrères reçurent de M. l'Inspecteur d'Académie d'Alger, une circulaire les avertissant d'avoir à être pourvus avant le 31 juillet 1882 du Brevet de capacité, sous peine de ne pouvoir continuer à faire la classe.

A l'accusé de réception de sa lettre, et aux explications qui lui furent données, l'Inspecteur répondit (9 janvier), au P. Hamard que la façon dont il avait succédé au P. Labardin à la direction de l'école de Bou-Nouah n'était pas conforme à la loi et qu'il était de son devoir de signaler cette situation à l'Administration académique.

Le Père fut fort surpris de cette réponse est plus troublé encore de l'ordre qu'il reçut des Supérieurs d'avoir à se préparer au Brevet. Par obéissance, il se mit à ce travail fort ingrat et toujours pénible. Il redoutait un échec. Cette crainte lui fut heureusement épargnée.

M. l'Abbé Gey, Vicaire Général d'Alger, alla trouver le Recteur et lui rappela la loi : « Tout ministre d'un culte reconnu par l'Etat qui était directeur d'école avant le 1<sup>er</sup> janvier 1881 se trouvait par le fait même dispensé du Brevet. Il bénéficiait du privilège de l'équivalence. »

Il fut facile à M. le Vicaire Général de procurer que le P. Hamard se trouvait dans ces conditions et que dès lors la situation de l'école de Bou-Nouah était parfaitement régulière.

Ces explications furent admises par le Recteur.

Rassuré de ce côté, le P. Hamard, voyant l'existence de son école assurée, chercha à la rendre plus florissante.

Considérant, d'une part, le peu d'empressement que les gens de Bou-Nouah mettaient à envoyer leurs enfants à l'école, et de l'autre les sollicitations d'un bon nombre de Kabyles des villages éloignés qui proposaient de

lui confier les leurs, le Supérieur eut la pensée de créer un pensionnat primaire. Il en écrivit à Maison-Carrée, affirmant qu'il aurait de suite 15 à 20 internes des meilleures familles. Ce ne fut que plus tard, ainsi que nous le verrons que ce plan fut réalisé.

C'est au milieu de tous ces tracas relatifs à l'école qu'arriva, en Kabylie la joyeuse nouvelle de l'élévation au cardinalat de notre Vénéré Fondateur et l'écho des splendides fêtes qui eurent lieu à Carthage à cette occasion.

Le diaire ne relate dans le reste de 1882 que peu de faits importants. La santé toujours précaire du P. Moulin lui permettant à peine de remplir quelques fonctions secondaires dans le poste, les Supérieurs résolurent d'envoyer du renfort au P. Hamard, tant pour l'aider que pour permettre au P. Bonhomme de préparer plus facilement son Brevet.

Le Père arabe, Michel Larbi, quitta donc le Scolasticat de Notre-Dame d'Afrique dans les derniers jours de mai et vint prendre à Bou-Nouah sa part des travaux apostoliques. A l'heure où nous écrivons ces lignes, il s'y trouve encore.

A la retraite annuelle de septembre, le personnel se compose des mêmes confrères, à l'exception pourtant du P. Moulin, qui, resté malade à Maison-Carrée, ne revint en Kabylie qu'à la fin de novembre. Il était désigné pour les Beni-Menguallet.

L'année 1883 fut signalée par un événement qui devait avoir sur l'avenir du poste une influence considérable. Au mois d'avril, les Kabyles manifestent au P. Hamard leur vif désir de voir les Sœurs Blanches s'établir dans leur tribu. Quelques-uns lui apprirent qu'ils avaient même résolu d'adresser dans ce sens une requête au Supérieur de la Société.

Le Conseil, reconnaissant le grand bien produit par les religieuses dans la station des Ouadhias, fut favorable en principe à leur établissement à Bou-Nouah, mais il fallait compter avec la question financière et à ce moment même l'état de la caisse générale ne permettait pas de songer à une installation quelconque. Rien n'était donc encore complètement décidé quand, en juillet, une lettre du P. Hamard précipita la solution. Laissons-lui la parole :

**« Mon Très Révérend Père,**

**Il se passe dans notre commune Mixte des événements que je ne puis m'empêcher de porter à votre connaissance, car ils me paraissent de la plus haute importance, relativement à notre Mission.**

**Dernièrement on a ordonné dans toutes les tribus de la circonscription de Dra-el-Mizan, le recensement de tous les enfants, garçons et filles, de 5 à 13 ans, afin de dresser les listes des élèves qui devront fréquenter les écoles que l'Administration va faire construire. Selon toute probabilité, l'obligation scolaire va être imposée, en Kabylie, au 1<sup>er</sup> octobre prochain.**

**L'école de Bogjni recevra les enfants de Beni-Ismaïl, Beni-Kouffi, Beni-Mendes et Mechtras. Vous comprenez sans peine les conséquences pour nous d'une pareille mesure.**

**Si on ne force que les garçons à aller en classe, tous les enfants de la tribu des Beni-Ismaïl viendront chez nous ; mais si on oblige aussi les petites filles à se rendre à Boghni, notre maison va se vider à peu près complètement, car les garçons accompagneront certainement leurs sœurs à l'école.**

**De la découle la nécessité urgente d'avoir des religieuses cette année même et de commencer à bâtir leur maison pendant les vacances prochaines. Vous connaissez les bonnes dispositions de nos Kabyles. Tous demandent à grand cris qu'on leur accorde des Sœurs, protestant qu'ils n'enverront jamais leurs filles que chez elles. Les garçons chez nous, les filles chez les Sœurs, nous aurions ainsi la direction de toute la jeunesse de la tribu au plus grand profit de l'Évangile.**

**Veillez donc, mon Révérend Père, prendre en considération les quelques réflexions que me suggère la situation actuelle. Il y va de l'avenir de notre mission aux Beni-Ismaïl. »**

A la lecture de cette lettre, la fondation d'une maison de Sœurs à Bou-Nouah fut décidée.

Dès le mois d'août, on se mit à préparer les divers matériaux, mais la construction traina en longueur et il fallut presque un an pour la terminer.

Ce nouvel établissement ne faisait pas oublier au P. Hamard sa propre maison. Depuis longtemps il avait à cœur d'augmenter le nombre de ses pensionnaires Kabyles. Une circonstance, petite en apparence, survenue au courant de janvier 1883 ne fit qu'accroître ses désirs.

Les pères de deux internes étant venus à la station, demandèrent au Frère Michel Larbi si on instruisait leurs enfants de la religion de Jésus. Celui-ci répondit qu'on ne pouvait le faire sans la volonté formelle de leur famille. Dans ce cas, reprirent les Kabyles, nous voulons que nos enfants apprennent les prières des chrétiens et vous nous ferez plaisir de les leur enseigner.

On ne sera donc pas surpris que deux de ces internes aient reçu toute permission de leurs parents d'aller au mois de juin, à l'île de Malte, rejoindre leurs jeunes compatriotes qui s'y trouvaient déjà depuis l'année précédente.

Les états trimestriels nous apprennent que déjà dans le premier trimestre de 1883 le nombre des internes s'élevait à 12. Malheureusement pour imiter le P. Moles de Tagmout, et dans l'espoir de se créer des ressources, le P. Hamard accepta plusieurs pensionnaires français. C'était une mauvaise spéculation financière, comme on le verra plus bas. C'était de plus un danger pour les missionnaires. Les relations qu'ils doivent avoir forcément avec les familles des colons occasionnaient des absences trop fréquentes de la part du

Père Supérieur. D'un autre côté, les visites des parents à la station nuisaient à la bonne marche de la maison, étonnaient les Kabyles, grevaient le budget et exposaient peu à peu les missionnaires à perdre l'esprit de leur vocation.

Le personnel n'avait pas été renouvelé à la retraite (1883) mais dès les premiers jours de janvier de l'année suivante, le P. Bonhomme reçut sa nomination pour Djemaa-Saharidj. Le P. Richard (le vieux) vint le remplacer. Hydrologue, chercheur de sources connu comme tel dans toute la Société, le nouvel arrivant se mit à creuser un puits qui faisait jusque là défaut au poste ; mais la maladie l'obligea à quitter le pays et à céder sa place au P. Jules Michel (25 septembre), connue désormais dans la station sous le nom de P. Jules pour le distinguer du P. Michel Larbi.

En juillet de cette année 1884, les religieuses vinrent s'installer dans leur maison enfin terminée, à la grande joie de tous les missionnaires surtout. Ils espéraient pouvoir commencer une œuvre désirée depuis longtemps : l'œuvre des mariages chrétiens. Cette perspective leur donna un nouveau courage.

Après la retraite, les Pères revenus tous à la station était tout à l'espérance et faisant mille beau projets pour l'avenir. Mariages chrétiens, pensionnaires nombreux, baptêmes solennels, etc...

Mais leur joie fut troublée presque aussitôt. Dans les derniers jours de décembre, l'Inspecteur primaire vint visiter la station et examiner le local scolaire de la maison des Sœurs. Surpris du grand nombre d'internes, il demanda au P. Hamard s'il avait les titres requis pour l'ouverture régulière du pensionnat. Sur la réponse négative du Supérieur, l'Inspecteur l'avertit qu'il ferait son rapport à l'Académie et qu'il écrirait pour indiquer les démarches à faire.

Ce rapport fut longtemps comme une épée de Damoclès suspendue au-dessus de la tête des confrères. Mais aucune suite n'ayant été donnée à l'affaire ils finirent par se rassurer.

Le diaire et la correspondance avec les Supérieurs sont des plus sommaires en 1885 ; aucun fait digne d'être signalé d'ailleurs, ne survint dans la marche du poste durant cette année.

Voilà des missionnaires appliqués durant des mois entiers au soin des malades et à l'instruction des enfants. Cela semble bien vulgaire au premier abord et ces fonctions de médecin et d'instituteur paraissent bien peu difficiles à exercer. Et pourtant un missionnaire qui y est fidèle durant toute une année fait l'admiration des anges et des hommes : « *Spectaculum Angelis et Hominibus.* »

Non, il n'est pas si facile qu'on le croit d'observer strictement sa règle, et d'accomplir sans faiblesse un devoir quotidiennement le même.

On admire l'exactitude, on en parle volontiers, la pratique-t-on aussi souvent ? L'à peu près a pour nous tant de charmes et la nature aime si fort ses aises !

Il faut entrer en classe à 8 heures. C'est le règlement. Mais dira-t-on qu'important quelques minutes en plus ou en moins ? On a tôt fait de regagner le temps perdu. Finissons d'abord la conversation commencée avec cet excellent confrère.

Un missionnaire à sa règle ne parlera ainsi.

La récréation doit durer réglementairement une demi-heure. C'est vrai. Mais il fait bien chaud aujourd'hui ; nos élèves sont un peu fatigués, je me suis couché tard hier soir, un petit quart d'heure supplémentaire ne peut faire que du bien au maître et aux élèves !

Un missionnaire à sa règle n'agira jamais de la sorte.

La pharmacie s'ouvre chaque matin à heure fixe, les malades sont déjà dans la cour depuis quelques temps, attendant le Père médecin ; un enfant l'a fait demander plusieurs fois déjà car l'heure est passée : « j'irai dans un instant, on ne peut pourtant pas se rendre esclave d'un horaire ! »

Le missionnaire à sa règle ne fera jamais pareille réponse.

C'est jour d'aller en tournée dans les tribus pour y porter des remèdes. Mais voyez, le temps menace ; quelques travaux ont été commencés au jardin ; il n'y a, paraît-il, pas d'épidémie à cette époque de l'année ; on n'est revenu que de la vieille d'une visite chez les confrères d'un poste voisin. Dès lors ne pourrait-on pas renvoyer la course à la semaine suivante ? Ma fatigue, l'absence de malades, les soins du potager, la crainte de la pluie ne sont-ils pas des motifs suffisants ?

Un missionnaire à sa règle ne le croit pas.

Dirait-t-on après cela que la fidélité quotidienne aux exercices de la vie apostolique en Kabylie est chose facile et ne demande pas grande vertu ?

Mais si l'observation ponctuelle, entière, constante de la règle est nécessaire à tout missionnaire, combien plus indispensable encore l'est-elle à un Supérieur de poste !

C'est lui qui est le chef, et comme tel, responsable de la bonne marche de sa maison. Pour cela, il doit être avant tout homme de règle, ne pas se contenter de donner des ordres, mais veiller de très près à leur exécution, exiger l'observation des plus légers points du règlement, afin de prévenir la violation des points les plus essentiels. S'il cède sur des petites choses, le voilà sur la pente qui mène aux grandes concessions, au relâchement, à la confusion. Chaque missionnaire suit son idée et tout en croyant bien faire n'en fait qu'à sa tête.

Dès lors, c'est le désordre et comme Dieu n'aime pas le désordre, la mission est en décadence et l'œuvre du salut des âmes en péril !

Que nos confrères nous pardonnent cette digression peut-être un peu trop longue, nous reprenons l'histoire de la mission des Beni-Ismaïl.

Le P. Hamard, dans un compte rendu sur son poste écrivait :

« Notre école primaire a, durant cette année (1885), marché assez régulièrement. Nous avons eu à peu près toujours le même nombre d'enfants en classe, c'est-à-dire de 20 à 25. Mais je ne puis donner de notre internat la même note consolante. Le bâtiment construit en 1876 par les missionnaires et qui servait à la fois de salles d'école et de dortoir aux pensionnaires menaçait ruine. Des crevasses considérables qui séparaient la maison en deux parties, dans les sens de la longueur faisant craindre de le voir s'écrouler sur les enfants. En conséquence, nous avons dû en licencier une partie. Je vous avoue, mon R.P. que cette nécessité a été dure pour moi, et j'aurais volontiers tout sacrifié pour les conserver tous. Le but que je me proposais, dans cet internat, n'était pas de former des savants mais des catéchumènes, et plus tard des chrétiens, avec la grâce de Dieu. Pour le moment, nous continuons en petit, ce que nous faisons en grand. J'espère que des jours plus heureux nous donneront la facilité de reprendre cette œuvre apostolique. »

Le Conseil de la Société, mis au courant de cette situation, décida sagement de renverser l'ancienne maison et d'en bâtir une nouvelle sur son emplacement. La pose de la première pierre eut lieu le 30 septembre, et les travaux menés activement. Mais les bâtisses n'étaient pas encore achevées, quand le P. Hamard reçut son changement le 18 février 1886.

#### **[6. Supérieurat du Père Lévesque]**

Le P. Lévesque vint le remplacer aussitôt.

Il trouvait aux Beni-Ismaïl, comme il l'écrit peu après son arrivée à la maison, des confrères pleins de zèle et de prévenance, au village, deux catéchumènes mariés, Arab et Sliman, mais à l'école une douzaine d'internes seulement, et à la caisse de l'économe, un déficit de plusieurs milliers de francs !

Il se mit sans retard à reconstituer l'internat, jugeant lui aussi cette œuvre capitale au point de vue de l'apostolat.

Appelé le 19 avril à prêcher la retraite aux élèves de l'école apostolique, il ne revint pas en Kabylie, mais il informa que le P. Rocher allait venir prendre sa place. En effet, le 5 mai arriva le Supérieur annoncé.

#### **[7. Supérieurat du Père Rocher]**

Du jour de sa nomination date une ère nouvelle pour la station. Ère de prospérité matérielle et d'accroissement spirituel. Nous allons voir le Père à l'œuvre.

Etonné du petit nombre d'élèves externes, il en cherchait les causes. Il fut bientôt convaincu que les enfants n'y mettaient aucune mauvaise volonté :

les petits Kabyles de cette tribu se souciaient fort peu de l'instruction et préféraient jouer devant la porte de l'école que d'entrer pour apprendre la grammaire ou l'arithmétique. « Pourquoi veux-tu que nous venions chez toi en classe, disait l'un d'eux à un missionnaire, nous ne gagnons rien. » Ils se présentaient volontiers les jours de froid : mais ce n'était que pour se chauffer.

Le soin des malades dans les villages préoccupait le Supérieur. Avec l'aide du P. Huyghes qui, en septembre avait remplacé le P. Jules, nommé aux Attafs, il dressa une carte des environs du poste. Ils comptèrent 13 tribus qu'ils pouvaient visiter à tour de rôle : jusque là on en avait parcouru que 9 environ.

Le P. Rocher n'avait pas tardé à constater que MM. les Curés des environs, fort serviables du reste, réclamaient trop fréquemment le concours des missionnaires pour les jours de fête dans leurs paroisses, ce qui obligeait ceux-ci à de fréquents déplacements ; aussi fut-il heureux de la décision que les Supérieurs Majeurs prirent de ne plus les autoriser.

L'année 1886 s'achève sur un deuil et une joie. Le P. Charmetant vint faire une visite à Bou-Nouah le 5 octobre. Beaucoup de Kabyles qui le connaissaient, vinrent le voir. Ils se souvenaient encore de son passage dans les pays en 1874 pour l'acquisition du terrain sur lequel s'élevait la maison.

La Sœur Gabrielle mourut le 8 septembre. En apprenant sa mort, les Kabyles tirent à associer leur douleur à celle des membres de la Mission. Ils demandèrent à venir contempler le corps de la défunte dans la chambre mortuaire et s'offrirent ensuite à transporter le cercueil sur leurs épaules jusqu'à Dra-el-Mizan. Mais grâce à la demande faite par le Cardinal Lavignerie, à la Préfecture d'Alger, l'inhumation put être faite sur le terrain de la Mission. La fosse fut creusée par une demi douzaine d'hommes de bonnes volontés, et plus de trente Kabyles sollicitèrent la faveur d'assister à la cérémonie qui se fit à la chapelle des Sœurs avant l'enterrement : « C'est notre sœur, disaient-ils, elle s'est épuisée à instruire nos enfants et à soigner nos malades. »

Dans une de ses visites à la station, l'Administrateur de Dra-el-Mizan, ayant appris que, malgré les défenses formelles, la Koubba de Sidi Abd-el-Rhoman continuait à être visitée, se montra fort mécontent. Le Président accusé d'être en grande partie cause de ce désordre par suite de sa négligence à le signaler aux Autorités ne se disculpa qu'avec peine. Aussi tout le monde répétait-il déjà que sa révocation ne tarderait pas et que le burnous rouge allait bientôt passer à un autre. Le 28 mars de l'année suivante, l'Administrateur arriva avec l'entrepreneur des travaux de la commune Mixte pour faire murer l'entrée de la Koubba. Pendant que l'œuvre s'accomplissait, un vieux Cheikh versait des larmes abondantes, pendant qu'un autre blotti derrière le tombeau du vénéré Marabout, demandait sans

doute l'extermination des chrétiens. La dévotion à l'illustre Sidi perdait chaque jour de sa force et les pèlerins de la Mecque, à leur retour, ne contribuèrent pas à relever le prestige de l'homme aux deux tombeaux. L'un de ces hadjs racontait ainsi ses impressions de voyages : « Les Français ont pénétré partout maintenant, ils ne sont plus qu'à deux journées de la ville sainte. Jusqu'à présent j'avais espéré que nous pourrions reconquérir notre indépendance, mon espoir s'est évanoui, il est tombé au fond de la mer. »

Un habitant de Beni-Kouffu se chargeait en outre de battre en brèche l'Islam. C'était un homme instruit, ayant passé en France plusieurs années où il avait pris le costume européen.

De tous côtés on venait l'écouter avec plaisir. Ses récits sur la France, sa richesse, la force de son armée, la beauté de ses villes, intéressaient vivement les naïfs montagnards.

« Tu as du "compas", il est vrai, lui disaient parfois quelques-uns de ses compatriotes. Mais pourquoi as-tu abandonné les coutumes kabyles pour suivre celles de roumis ? »

« Oh hommes de peu d'intelligence, répondait-il, vos reproches sont sans fondement. Je ne fais que revenir aux usages de nos ancêtres, puisque avant l'arrivée des Arabes, ils étaient tous chrétiens. Au lieu donc de me blâmer, vous feriez mieux de suivre mon exemple. En attendant, je vous prédis que dans cinquante ans vous serez tous comme moi. »

C'est ce même indigène qui apprit un jour au P. Lechaptois, alors Provincial, que les femmes kabyles lavaient avec de l'eau dans laquelle elles avaient jeté du sel, la tête des enfants, huit jours après leur naissance. Il lui assura aussi que la croix tatouée sur le front des jeunes enfants a pour but de les préserver du mauvais œil.

Pendant qu'on fermait le Koubba, le P. Rocher songeait à ouvrir un pensionnat primaire. Il était de plus en plus convaincu qu'aux Beni-Ismaïl, vu l'inconstance des externes et leur peu de régularité, on ne pouvait espérer faire quelque chose bien sérieux, au point de vue de l'évangélisation, qu'aux élèves internes

Le 27 septembre il fit donc à l'Académie sa déclaration d'ouverture, et grâce à la bienveillance de l'Administrateur, l'autorisation fut accordée.

Il y eut durant cette année un va-et-vient continuel dans le personnel du poste. Le P. Huyghes, après un séjour d'un mois en France (17 avril) revint à la station, mais pour la quitter presque aussitôt. Le P. Dupuis arriva le 2 octobre en repartit le 4. Le poste ne fut définitivement constitué que le 20 octobre, date de la venue du P. Vandewalle.

Le P. Rocher avait trouvé établi sur le terrain de la mission un café indigène. Son prédécesseur l'avait fait bâtir dans le but louable d'attirer les habitants et de servir de logements aux parents des élèves dont les villages

étaient éloignés. Mais peu à peu sa destination fut oubliée : le café devint le rendez-vous des joueurs de cartes du pays ; il s'y passa même des rixes regrettables. Aussi sa fermeture immédiate fut-elle décidée (16 mars).

Une épidémie de variole noire permit aux Pères de baptiser un assez grand nombre de petits enfants en danger. La mortalité fut effrayante, les cimetières se remplissaient de tombes, partout le deuil. Les missionnaires trouvèrent une pauvre femme qui avait presque perdu la vue en pleurant ses 4 enfants emportés par le fléau.

Durant l'épidémie, la station fut assiégée du matin au soir par de nombreux malades. Un jour les Pères en virent arriver un dont le cas était vraiment peu commun. C'était un Kabyle de l'Azib en Cheikh

Après avoir consulté sans succès tous les marabouts du pays, notre homme s'était décidé à venir consulter les missionnaires. Il affirmait être possédé du démon et pour preuve, il assurait que le diable avait dit aux marabouts arabes ces mots en langue kabyle : « Je ne crains pas, vous autres, et vous ne pouvez me chasser de cet homme. »

Le malheureux faisait pitié à voir, son agitation était extrême et il ne pouvait rester un moment en place.

Un Père récita alors sur lui une oraison, puis l'aspergea d'eau bénite. A la vue du livre de prière, le pauvre malade s'était mis à pleurer, mais quand on le fit entrer à la chapelle il poussa un cri sauvage.

Il partit. A quelques jours de là, le Kabyle répétait à qui voulait l'entendre qu'il avait trouvé sa guérison chez les marabouts chrétiens.

Depuis son arrivée à Bou-Nouah, le P. Supérieur, préoccupé de l'avenir de la station, réfléchissait, calculait, étudiait, priait.

Baptiser les petits enfants in *articulo mortis*, se dit-il, un jour, est assurément une belle œuvre, puisqu'elle envoie directement des anges peupler le Ciel, mais il est évident que ce n'est pas là faire la mission proprement dite, que cette œuvre continuée pendant des centaines d'années ne délivrerait point nos Kabyles du joug de l'Islamisme.

Nous avons, se dit-il ensuite, quelques néophytes et catéchumènes dont il faut assurer le salut. Ces jeunes gens paraissent animés à l'heure actuelle, des meilleurs sentiments. Mais il leur est moralement impossible de se conserver tels s'ils ne se mettent en contact et à plus forte raison, sous la dépendance des colons de l'Algérie, en allant travailler chez eux.

Et du reste se conserveraient-ils bons chrétiens, que notre but paraît encore manqué. Nous avons pour mission d'implanter ici le christianisme, ce que nous ne ferions pas en expulsant, pour ainsi dire de leur pays, ceux qui pourraient devenir le noyau d'une chrétienté.

Il est de plus, facile de leur démontrer qu'ils ont tout avantage à se grouper autour de la station.

Ces principes posés et admis, restait la question pratique. Le Supérieur la résolvait ainsi :

**« Pour quelques centaines de francs, il serait facile de se procurer un assez vaste terrain qui, bien cultivé, donnerait au bout de deux ou trois ans, un produit suffisant à l'entretien d'une famille. Chacun de ces jeunes gens devrait donc par son travail, dirigé par les missionnaires, et aussi par les initiatives personnelles, recueillir la somme nécessaire à son établissement et à l'achat d'une petite propriété. Une fois établi, il ne devrait plus compter sur la mission qui réservait ses ressources, pour diriger de nouveaux catéchumènes dans cette même voie. »**

Forts de l'approbation des Supérieurs à qui ce plan plein de sagesse avait été soumis, les Pères du poste consacrèrent généreusement leurs ressources personnelles à l'achat de plusieurs terrains, intéressèrent quelques confrères à l'œuvre de l'établissement de ménages chrétiens et demandèrent à Maison-Carrée de fournir au moins le pain quotidien aux futurs colons, jusqu'à leur établissement.

Onésime et Augustin, revenus de Tagmount-Azzouz en juillet furent les premiers néophytes appliqués à cet essai d'apostolat nouveau.

D'après les conventions faites par les Pères et acceptées par eux, six parcelles de terrain leur furent confiées ainsi que vingt-cinq oliviers achetés, cette année même dans le même but.

En les installant, on leur fit comprendre que l'exemple du travail donné par eux, serait d'un grand exemple moralisateur auprès de leurs compatriotes. A la vue de l'aisance, du bonheur, de la paix qui règnera au foyer chrétien, en comparant leur situation à celle des jeunes convertis, les indigènes seront amenés naturellement à se demander si la bénédiction de Dieu n'est pas la conséquence de la foi en Jésus Christ et de la bonne conduite qui en découle. Le travail deviendrait ainsi l'auxiliaire de la vérité.

Ces motifs firent impression sur les deux jeunes gens. Après avoir vaincu les premières difficultés d'un labeur auquel ils n'étaient pas habitués, ils se mirent avec ardeur à défoncer et à défricher les terrains :

**« Voyez, se disaient les Kabyles, comme ces jeunes gens travaillent. Nous ne reconnaissons plus nos champs ! Les pierres ont disparu et il n'y a plus de ronces et d'épines. En vérité, nous, nous sommes des paresseux. »**

Mains forte, mais aussi habiles que leurs aînés, les petits pensionnaires s'occupaient de jardinage. Chacun avait son carré et s'efforçant de le bien travailler, il comptait les jours où il pourrait offrir aux Pères ses jolis légumes.

Mais les Œuvres de Dieu ne se font pas sans peine.

**« Le démon, jaloux de notre œuvre, écrivait le P. Supérieur, en novembre, a juré de nous ruiner. Déjà bon tiers de nos semences a été emporté par de fortes**

**pluies et notre champ d'horticulture à croulé en une nuit, et pourtant il avait coûté six mois de travaux ! »**

Ce n'était là que le commencement des épreuves.

En effet, le mauvais temps avait mis la maison des Sœurs, dégradée presque depuis le début, dans un tel état de délabrement, que les religieuses se virent forcées à leur grand regret de quitter la station des Ben-Ismaïl (20 décembre).

A la même époque, les pluies torrentielles occasionnèrent dans plusieurs villages de sérieux désastres ; des maisons croulèrent et de propriétés furent inondées. Ce fut en vain que les vieilles femmes, suivant les pratiques du rituel musulman, utilisées pour ramener le beau temps, mirent de l'antimoine sur la paupière des coqs et des feuilles de noyer sur les lèvres des ânes ; les ravages de la pluie n'en furent pas arrêtés.

Les soucis de vie matérielle n'empêchaient pas les missionnaires de s'occuper de la question religieuse. Les enfants fréquentant l'école, si rares qu'ils fussent, n'étaient pas sans réfléchir sur la croyance de leurs maîtres et la comparaison qu'ils en faisaient avec celle de leurs propres marabouts, n'était pas en faveur de cette dernière. On peut le voir par le trait suivant :

« Un de nos internes, écrit un Père du poste, était allé chez lui passe quelques jours à l'occasion d'un congé. Matin et soir, l'enfant se retirait dans un coin du gourbi et là, à genoux, récitait sans respect humain sa prière. A cette vue, son grand frère menace de le frapper.

– Frappe-moi si tu veux, répondit doucement le cher petit, mais tu ne m'empêcheras pas de prier.

Et pour montrer qu'il ne craignait pas les coups, il tira de sa poche un cha-pelet et se met à le réciter.

Voyant ses menaces sans effet, le frère aîné accuse alors près de son père son petit frère de vouloir "tourner".

– Est-ce vrai, mon fils, ce qu'on dit de toi ?

– Oui, mon Père.

– Et pourquoi veux-tu devenir chrétien ?

– Pour être plus sage que mon frère et vous aimer davantage.

Et comme le frère aîné voulait protester, l'enfant lui dit :

– Dieu a fait des commandements, tu les sais, eh bien ! au lieu de les observer tu les as violés et les violes chaque jour. Tu ne fais jamais ta prière, tu insultes notre père et notre mère ; tu gagnes de l'argent et tu ne leur donnes rien, tu jures à chaque instant et tu bois jusqu'à perdre la raison. Moi, je ne veux pas vivre de la sorte.

Le père qui avait assisté avec intérêt à la discussion animée de ses deux enfants et qui éprouvait même une certaine fierté de voir le plus vaincre son aîné, voulut conclure en engageant son fils à ne pas oublier Mahomet.

– Je le connais trop maintenant pour l'oublier jamais, Je sais ce qu'il faut et je ne veux plus le suivre.

**Exaspéré par ces paroles, le père se lève et frappe rudement le petit confesseur de la foi, puis le chasse de sa maison.**

**L'enfant part sans rien dire. Le père, après ce premier moment de colère se calme bientôt et regrette sa sévérité. Il court sur les traces de son fils, le rejoint et l'engage à revenir à la maison. L'enfant refuse d'abord, et ne cède enfin que sur la promesse qu'on le laissera libre de croire en Jésus Christ et de faire sa prière comme il l'apprise chez les Missionnaires. »**

Ce fut avec joie que le P. Rocher vit après la retraite s'accroître son personnel par l'arrivée du Frère arabe, Emmanuel (12 octobre). En juin, il avait failli perdre dans une circonstance tragique le plus dévoué et le plus généreux de ses collaborateurs, le P. Vandewalle. Voici en quelle occasion :

Ce Père ayant été désigné pour représenter les Beni-Ismaïl à l'adoration d'Iril-Ali, quitta Bou-Nouah le matin du 6 juin. Arrivé sur les hauteurs d'Halouan, il se résout à continuer sa route seul et à pied. Il descend donc de mule, la remet au Kabyle qui l'accompagne avec ordre de la ramener au poste et s'engage aussitôt à travers un pays absolument inconnu et dans des sentiers à peine tracés.

Vigoureux et plein d'entrain, il marchait allègrement, quand tout à coup, dans un endroit solitaire un cri retentit. Il se retourne et aperçoit un indigène qui le couche en joue et deux autres qui marchent sur lui. Loin de tout autre centre habité, sans compagnon, sans armes, comment résister ? Il ne lui reste qu'un parti à prendre, le plus sage en l'occasion : la fuite. A peine s'est-il mis à courir, qu'il entend les pierres siffler à ses oreilles et en voit tomber plusieurs à ses côtés, mais, grâce à son allure rapide, il est bientôt hors de l'atteinte des malandrins.

Après une course précipitée, il arrive tout haletant dans un village. « Me voilà sauvé, pense-t-il, je vais aller trouver l'Amin et lui demander un guide qu'il ne peut me refuser. » Mais quel n'est pas son étonnement de trouver le village absolument désert. Il n'aperçoit ni homme ni bête.

Ne sachant que devenir, il continue sa route en se recommandant à Dieu. Il avait à peine marché depuis un quart d'heure que tout à coup il voit se dresser devant lui un Kabyle... O surprise ! C'est l'un des trois agresseurs.

« – De quel côté se trouve la route du Baylek (route nationale) de Bouïra à Bougie », lui demande brusquement le Père.

L'indigène indique du doigt la montagne, juste le côté opposé. Comprenant le péril, le missionnaire s'éloigne en toute hâte ; mais presque aussitôt un nouveau signal se fait entendre et voit courir sur lui les trois hommes.

Il reprend sa course et aperçoit heureusement un gourbi vers lequel il se dirige. Les malfaiteurs, voyant la direction prise par lui, le devançant par une traverse et quand le Père arrive, ce sont les premiers qui paraissent à ses regards. L'agneau est au milieu des loups.

Un homme se présente sur le seuil.

**« – Est-ce toi le maître de la maison ?**

**– Oui, je le suis.**

**– Je me remets entre tes mains, tu répondras de ma personne. »**

Et il pénétra dans le gourbi. Le propriétaire et les trois indigènes y entrent à sa suite, et là, lui posent une série de questions : « Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Où vas-tu ? Que viens-tu faire ici ?... »

Le Père profit de la circonstance pour leur expliquer les commandements de Dieu. La leçon dura bien une heure. A la fin, accablé de fatigue, de soif et d'émotion, il demande à boire. On lui présente une tasse de petit lait, après quoi le maître de la maison dit aux trois autres : « Laissez-le. » Tout le monde se retire alors et le missionnaire s'étend pour se reposer. Mais il ne peut dormir. Entendant les quatre hommes parler longuement à voix basse, il comprend qu'il y a danger à passer la nuit dans ce gourbi. Notre confrère se décide donc, malgré sa lassitude, à continuer son chemin. Il promet une somme d'argent au propriétaire s'il veut lui servir de guide jusqu'à la route nationale. Celui-ci refuse d'abord, prétextant le Ramadan, mais sur les instances du Père, il consent enfin. Après avoir marché ensemble quelque temps, le Kabyle montre du doigt, dans le lointain, la route désirée, mais impossible de le décider à aller plus loin.

Le missionnaire le quitte alors en lui faisant promettre de venir aux Beni-Ismaïl toucher la somme promise, mais jamais il ne s'y présente, craignant peut-être d'être arrêté comme complice des agresseurs.

Le Père arriva à Tazmalt, y coucha et gagna le lendemain Iril-Ali. Le récit de son aventure fit le tour de tous les postes de Kabylie. Les confrères réunis à l'occasion de l'aberration, remercièrent Dieu de la protection, clairement manifestée en cette circonstance à l'un de ses fidèles missionnaires.

Les progrès dorénavant de plus en plus sensibles dans la petite colonie chrétienne, de nouveaux terrains étaient achetés ; la bergerie se peuplait ; le supérieur fit l'acquisition de nombreux oliviers et figuiers et il pensait déjà à bâtir une huilerie dans l'intention d'augmenter les ressources de la chrétienté naissante et de fournir, en même temps, de l'occupation à plusieurs catéchumènes. Le P. Vandewalle, entrant entièrement dans les vues d'apostolat du P. Supérieur mettait à sa disposition son dévouement personnel et lui ouvrait largement sa bourse.

Sans doute, toutes les espérances ne se réalisèrent pas et l'œuvre rêvée ne donna pas tous les résultats attendus. Les néophytes n'avaient pas tous du goût par l'agriculture ou ne trouvaient pas assez rémunérateur le travail des champs. Le départ du R.P. Lechaptois, si aimé et si charitable, fut pour eux un sujet de découragement tels qu'ils parlèrent d'abandonner l'entreprise commencée.

Grâce à la prudence, à la bonté toute personnelle du P. Rocher, les relations avec les habitants étaient des plus cordiales. Les passages suivants du diaire le montrent éloquemment :

« Au commencement de janvier 1889, les indigènes, voyant les Pères se mettre en devoir de piocher leur vigne, députent l'Amin pour leur dire qu'ils veulent eux-mêmes se charger de ce travail. "C'est, nous disent-ils, pour vous témoigner notre reconnaissance du service que vous nous avez rendu, en obtenant de M. l'Administrateur la faveur de faire la garde chez vous plutôt que d'aller dans les villages européens." »

15. – Nous allons à la Djemaa remercier les Kabyles de leur proposition généreuse, "Nous piocherons nous-mêmes notre vigne, disons-nous ; mais nous vous proposons autre chose : la réparation de deux chemins qui conduisent dans nos champs et que les dernières pluies ont rendu impraticable." Ils acceptent et conviennent de s'y employer au premier jour de beau temps. Il est décidé aussi que tout homme qui ne se présentera pas au chantier sera frappé d'une amende d'un franc.

30. – Ce beau jour attendu arrive enfin. Tout le monde se met à l'œuvre ; le travail s'exécute rapidement ; mais la pluie, survenant tout à coup, force les ouvriers à se disperser.

8 mars – Deux jours de siroco ont suffi pour sécher un peu la terre. Nous en profiterons pour labourer notre vigne.

9 – Ce matin, à peine avons nous commencé, qu'on entend l'Amin crier à tue-tête pour convoquer les hommes des deux villages dont il est le chef.

Dans l'espace d'une demi-heure plus de soixante sont réunis et nos demandeurs de quelle manière ils doivent piocher.

Le P. Rocher veut s'opposer à ce flot de travailleurs, mais sa voix est couverte par les cris répétés : "bel mezia, bel mezia."

Il est admirable de voir l'entrain qui anime chacun des ouvriers. Les jeunes gens, n'écoutant que leur activité, frappent la terre à coups de redoublés, les hommes âgés arrachent l'herbe, les vieillards, incapables de manier la pioche, prodiguent leurs encouragements. Le vieux Mohand ou Boudah se distingue entre tous : "Travaillez, mes enfants, travaillez ; faites un bon piochage. Souvenez-vous que nos marabouts font le bien ; n'oubliez pas que grâce à eux, vous ne gardez plus le village d'Aïn-Zaouïa".

Au bout de quelques heures la vigne était piochée.

Cependant le P. Rocher songeait à récompenser ces braves gens, au moins par la distribution d'un morceau de pain ; mais il aurait fallu pour cela renouveler le miracle de l'Évangile.

Nous ne pouvons dire qu'il eut lieu, bien que tous les hommes, sans compter les enfants, aient été pleinement rassasiés. Nous avons tort de nous préoccuper. Tout était prévu par les Kabyles, résolus d'avance à ne rien recevoir de nous. Chaque famille un peu aisée devait fournir de la galette et des figues. Plusieurs avaient fait les choses grandement, les uns assaisonnèrent le pain au beurre frais ; d'autres donnèrent jusqu'à deux doubles décalitres de figues.

Les vivres apportés vers onze heures furent déposés devant notre maison. Chacun étendit son burnous par terre et sur une seule ligne qui ne mesurait pas moins de cinquante mètres de longueur. On y jeta les figues et les galettes furent cassées et distribuées par plusieurs habitants qui se firent les serviteurs des autres dans cette circonstance.

Le spectacle de tous les hommes, amis et ennemis assis à la même table, ne fut pas sans nous frapper. Notre pensée se reportait aux agapes de la primitive église, et nous ne pûmes nous empêcher de leur dire : « Il est beau de vous voir fraterniser si cordialement ! Puissiez-vous oublier, à partir de ce jour, toutes vos haines de soi. » Beaucoup répondirent : « Vous avez raison, nous devrions nous aimer toujours ainsi. »

Quand le repas fut terminé, les restes en furent distribués au plus pauvres des deux villages.

Avant de laisser partir la foule, le P. Rocher voulut remercier une dernière fois ces hommes de bonne volonté et demanda au P. Michel de leur expliquer la prière des chrétiens pour leurs bienfaiteurs *Retribuere... nobis bona facientibus vitam eternam*. Les Kabyles furent si ravis de l'explication, qu'ils disaient en s'en retournant chez eux : « Nous ne savions pas que les prières des ces marabouts étaient si belles. »

Le bon accord à la population avec les missionnaires faillit être compromis par un grave événement qu'il nous faut raconter. Nous le faisons d'autant plus volontiers qu'il n'a jamais été connu jusqu'ici dans tous ses détails et que les relations qu'on a pu faire manquaient de données authentiques. Voici donc le fait

Au mois d'août de cette année 1899 se présenta à la station un indigène se disant envoyé par l'Inspection d'Alger pour surveiller les mouvements d'insurrection. Le P. Vandewalle, mu par un sentiment qu'il croyait être un devoir de patriotisme, lui donna par écrit, des renseignements assez précis, d'après lesquels on pouvait conclure à une prochaine révolte des Kabyles.

Muni du papier, l'envoyé repartit sans retard pour Alger.

Peu après, l'occasion s'étant présentée pour le Père de compléter ses informations après d'un nommé Bou-Richa, homme fort au courant de tout ce qui se passait dans les tribus ; il apprit qu'en ce moment, les indigènes parlaient beaucoup entre eux de guerre, que les Khouans de Cheikh-Ali poussaient à l'insurrection, que des Zouaoua réfugiés depuis 4 ou 5 ans en Tunisie, étaient arrivés en qualité de messagers de l'Allemagne, dans toute la Kabylie, promettant, au nom du Sultan de la Prusse, des fusils et de la poudre pour jeter les Français à la mer.

A quelques jours de là, le P. Vandewalle, étant allé à Dra-el-Mizan, parla à M. le Curé de tout ce qu'il venait d'apprendre.

« La chose est grave, lui dit l'Abbé Ravaille, or il serait bon d'en informer l'administration. Notre confrère hésita un instant, mais sur les instances de M. le Curé, il se rendit chez l'Adjoint et lui fit part de ce que Bou-Richa lui

**avait appris. « Ce que vous me dites-là, ne m'étonne nullement, lui répond celui-ci, il y a longtemps que nous savons tout cela et nous en avons plus d'une fois écrit à Alger, mais on ne croit pas nos rapports. Peut-être qu'une lettre venant d'un missionnaire produira plus d'effet en haut lieu. Vous ferez donc bien d'écrire au Gouverneur. »**

Et le P. Vandewalle écrivit.

Surpris de ces révélations, le Gouverneur télégraphia aussitôt à l'Administrateur, qui se trouvait en congé en France, de revenir sur-le-champ à son poste et lui ordonna de commencer une enquête.

L'enquête eut lieu, un rapport fut envoyé au M. Tirman ; il concluait au peu de fondement sérieux des bruits de guerre répandus dans les tribus.

Froissé tout à la fois et de la lettre au Gouverneur et de son rappel précipité, M. l'Administrateur de Dra-el-Mizan, manifesta son vif mécontentement, le changement du P. Vandewalle s'imposait, aussi en septembre, après la retraite, il fut nommé au Beni-Menguellath.

Le P. Rocher vit partir avec regret un confrère qui avait toujours été pour lui un auxiliaire précieux, plein de dévouement et de zèle apostolique.

Ce départ amena des changements dans le poste. Le personnel se composa alors du P. Rocher, supérieur, des Pères Bodin et Spée et du Frère Michel l'Arbi<sup>20</sup>.

Les Kabyles, ayant en vent de la dénonciation dont ils avaient été l'objet, furent un instant méfiant à l'égard des missionnaires, mais heureusement cette réserve ne dura pas et les œuvres commencées continuèrent à progresser.

Dès l'arrivée de nouveaux confrères, on commença à bâtir l'huilerie et le P. Bodin demanda et obtint l'autorisation de construire un moulin à farine.

Rien de bien saillant à signaler maintenant. Les jours succèdent aux jours, les classes succèdent aux classes, les malades succèdent aux malades, rien ne vient rompre la monotonie de la vie jusqu'en mars 1890.

A cette époque, les pluies ayant été très fortes, la maison des Sœurs fut encore plus endommagée. Un éboulement considérable se produit dans la montagne et vint s'abattre contre l'un des murs qui glissa de 10 à 15 centimètres. Dans les terrains de la mission, des oliviers et des figiers, tout en restant debout avaient changé de place et d'autres furent renversés. C'était une vraie perte, mais le plus grand mal eût été encore de se décourager. On n'y songea même pas.

Le 11 mai, on bénit les semences, les arbres et les animaux de la ferme. Tout croissant, la foi dans les âmes comme l'herbe dans les champs : Dieu bénissait visiblement le travail des missionnaires.

---

<sup>20</sup> Le P. Roche qui était venu au poste, en juillet, ne revint pas après la retraite. Il fut nommé à Ste-Monique.

Les Kabyles qui n'avaient vu jusque là dans les Pères que de médecins et des instituteurs, n'avaient maintenant plus de doute sur le but religieux qui les avait amenés parmi eux.

Un habitant de Bou-Nouah, réputé des plus fervents vint les prier d'accepter à leur service un de ses enfants : « Il ne veut plus faire le ramadan, leur dit-il, prenez-le puisqu'il est des vôtres. » Et il concluait tristement : « Notre pauvre religion s'éteint tous les jours. »

Le cuisinier de la station, Mustapha, soupçonné de « tourner (devenir chrétien) » avait été sommé par les gens du village de faire preuve publique de musulmanisme en prononçant la chaada ; il avait refusé, disant qu'il aimerait mieux mourir.

Les fanatiques voyaient là une situation inquiétante pour la religion du Prophète. Un certain Belaïd Elhadj Saïd se distinguait entre tous par son ardeur de discuter religion. Mais ne sachant pas argumenter lui-même, il amenait avec lui les marabouts chargés de confondre les « roumis. » Mal lui en prit. Ayant un beau jour, prétendu que chrétiens, juifs, infidèles iraient tous à l'enfer, les Pères lui répondirent que le Coran lui-même affirmait le contraire.

« Amène, lui dirent-ils, un marabout, le plus célèbre que tu pourras rencontrer ; s'il ne sait pas le texte de la sourate, qu'il apporte son Coran puisque les nôtres ne t'inspirent pas confiance. »

A ce moment même vint à passer un Marabout des Beni-bou-R'erdane. On l'arrête et les assistants déclarent s'en rapporter à son témoignage. Le P. Michel Larbi dépose alors à terre son burnous et invite Belaïd à en faire autant ; ils devront appartenir tous deux sans contexte au vainqueur.

Le Marabout invité à prendre la parole, cite le passage en question et confesse que le P. Michel a raison. Celui-ci c'emparrant aussitôt des deux vêtements les emporte dans sa chambre au milieu des plaisanteries de quelques-uns des assistants, mais à la confession du pauvre Belaïd qui reste jusqu'au soir sans burnous exposé au froid et à la pluie. Cette mésaventure calma son arrogance et, depuis ce temps, il n'osa plus entamer de discussions religieuses avec des gens plus savants que lui.

Le poste subit encore des changements radicaux à la retraite. Le P. Rocher revenait bien, il est vrai comme supérieur, mais ses deux collaborateurs de l'année recevaient d'autres destinations ; les Pères Amat et Castelyn vinrent prendre leur place. Au commencement de 1891, les confrères, s'ils eurent à déplorer la mort d'un de leurs pensionnaires, furent consolés par sa fin chrétienne. Dès la fin de janvier, Mohand Atouta fut atteint si sérieusement que le P. Rocher crut nécessaire de consulter sur son cas le docteur militaire de Dra-el-Mizan.

Sur ces entrefaites, le père de l'enfant, étant lui-même en danger de mort, le petit malade fut obligé de se rendre chez lui. Le séjour à la maison paternelle n'améliora pas son état, mais il était impossible de le faire revenir à la station en ce moment.

A cette nouvelle, le pauvre malade supplia les missionnaires de ne pas l'abandonner, de venir le visiter et surtout de ne pas le laisser mourir sans baptême. Il pria même un Père d'entendre l'accusation de ses fautes afin, disait-il, de s'exciter à la contrition.

Son état empirant, on le baptisa (20 février).

Deux jours après, il expirait pieusement en récitant son chapelet.

Avant de mourir, il avait exhorté sa mère à la résignation et à l'amour de Dieu. Cette pauvre femme émue s'écriait après la mort de son enfant : « Mon Dieu, faites-nous tous mourir dans la religion de ces marabouts roumis qui apprennent à vivre et à mourir de la sorte. »

Ce cher petit chrétien intercédait sans doute auprès de Dieu pour la mission des Beni-Ismaïl, car le 10 avril, une bonne et grande nouvelle arriva en Kabylie, son Eminence le Cardinal autorisait enfin les missionnaires à instruire les adultes désireux de connaître la vraie Religion, mais en leur enjoignant de le faire sans bruit et avec prudence.

Plusieurs cérémonies religieuses eurent lieu cette année : le baptême de Mustapha Jean Baptiste (5 avril), celui de sa fiancée (20 juin), suivi le lendemain de leur mariage.

Les Sœurs, on se le rappelle, avaient quitté Bou-Nouah à la fin de 1888. Le P. Rocher souhaitait vivement leur retour :

**« Elles seraient si utiles, je dirai si nécessaires, écrit-il au R.P. Provincial (8 mars 1891) pour la formation des futurs épouses de nos néophytes... Dans les commencements, on avait cru que les mariages mixtes produiraient des résultats satisfaisants au point de vue des conversions. Malheureusement, l'expérience prouve que trop souvent, c'est la femme qui convertit le mari chrétien. Sans doute les enfants sont baptisés, mais ensuite leur éducation est confiée à leur mère qui peut les élever à son aise dans la religion du Prophète. Mais, dira-t-on, le mari ne peut-il donc convertir la femme ? Ceux qui connaissent les mœurs kabyles affirment que jamais cela ne se fera. Pourquoi ?... Chose étrange, il est vrai, mais pourtant trop réelle. Il vaudrait encore mieux marier une femme chrétienne à un musulman. »**

Après le départ des Sœurs, leur maison était devenue bientôt inhabitable. Un maçon consulté demanda 2000 frs pour les grosses réparations. Le P. Rocher ayant mis les supérieurs au courant de cette situation, ceux-ci décidèrent qu'il était préférable d'abandonner l'ancien bâtiment et d'en construire un nouveau sur un terrain plus propice.

Le Supérieur avait précédemment trouvé et acheté un bel emplacement, mais le Conseil de la Société n'avait encore voté aucun fonds pour la cons-

truction. Enfin en avril (1891) le vote eut lieu, mais cette décision amena un changement dans le Personnel.

Le P. Casteleyn quitta le poste (13 avril) pour laisser la place au P. Hours qui venait prendre la direction et la surveillance des travaux.

Les nivellements commencèrent aussitôt et malgré des grévistes qui voulaient faire monter le prix du double décalitre de sable à 0.20 frs, la première pierre de la nouvelle maison fut posée le 22 mai. On fit diligence, car le P. Rocher désirait voir les Sœurs arriver le plus tôt possible. A l'époque de la retraite, il amena au poste un nouveau confrère, le P. Baldit, remplaçant le P. Amat, nommé aux Menquellath.

Mais tout en activant la construction de la maison des religieuses, le Supérieur n'oubliait ni la ferme ni l'huilerie. Le 13 novembre, une presse européenne fut installée et aussitôt les ouvriers chrétiens ou catéchumènes commencèrent la fabrication de l'huile.

Les indigènes exaltaient à qui voulait l'entendre, la charité, la douceur, la condescendance du P. Supérieur. Ils avaient raison, mais ils devaient comprendre aussi qu'à sa bonté à leur égard, il savait joindre aussi au besoin la fermeté. Un jour, on constata, dans la maison, le vol d'un sac d'orge. Les habitants de Bou-Nouah furent avertis que si le grain n'était pas rapporté le lendemain matin, plainte serait portée à qui de droit et que le privilège accordé par M. l'Administrateur de ne pas garder pendant la nuit le village d'Ain-Zaouïa leur serait retiré.

Le soir, les hommes du village vinrent prier le P. Rocher de ne pas porter plainte. Ils étaient disposés, disaient-ils, à se cotiser pour rendre l'orge volée.

Le lendemain discussion à la Djemaa sur la restitution, mais comme toujours les avis furent partagés. Les uns la voulaient, les autres ne la voulaient pas. Ce n'est qu'après avoir attendu jusqu'à onze heures que le Supérieur partit à Dra-el-Mizan faire la déclaration du vol. Il rapporta le soir une lettre de M. l'Administrateur adressée au Président et ainsi conçue :

**« Les Pères Blancs ayant été volés, j'ordonne qu'un poste de garde soit établi immédiatement à leur usage. De plus, je retire aux habitants de Bou-Nouah la faveur que je leur avais accordée de ne pas garder les colons de Pirette. La garde sera faite chez les Pères par deux hommes, depuis cinq heures du soir jusqu'à huit heures du matin. Je charge le P. Rocher d'inscrire chaque jour le nom des gardiens et de m'avertir toutes les fois qu'il ne trouvera pas deux hommes au poste.**

**Je vous commande, Président, de faire toutes les démarches possibles pour découvrir les voleurs. Vous devez protection aux Pères Blancs parce qu'ils sont Français et parce qu'ils sont vos bienfaiteurs. Si j'apprenais que pareille chose s'est renouvelée votre position serait compromise. »**

On ne dit pas si l'orge fut retrouvée. Malgré cela voulant montrer aux Kabyles qu'il n'avait aucun ressentiment contre eux et qu'il oubliait le vol

dont le poste avait été victime, le P. Rocher acheta des pommes de terre et annonça qu'il en fournirait à tous ceux qui voudraient en semer. Il espérait, par cette charité, encourager les indigènes au travail et les habituer à cultiver une plate qui réussit si bien en Kabylie.

Le 1<sup>er</sup> novembre, le Supérieur annonçait au Provincial avec une joie non dissimulée, l'achèvement de ma Maison des Sœurs et demandait qu'elles vinsent au plus tôt en prendre possession. Leur retour fut retardé trop longtemps à son gré, car ce ne fut que le 3 février 189 qu'elles firent leur rentrée dans le pays, au milieu des témoignages sympathiques de la population. Les jeunes femmes et les filles furent, il faut l'avouer, quelque peu déconcertées en apercevant des figures nouvelles. Elles comptaient revoir les anciennes religieuses et surtout Sœur Louise, restée populaire dans la tribu.

A peine installées, leur internat compta 3 pensionnaires et leur école de 30 à 40 élèves.

Un pareil résultat déconcertait les Khouans ; on s'aperçut bientôt d'une recrudescence de fanatisme, mais l'Œuvre de Dieu n'en suivit pas moins sa marche en avant. Le tableau des travaux apostoliques de l'année 1892 en est la meilleure preuve. Le voici donné par le P. Rocher :

<b>Par les Pères</b>	<b>Baptêmes</b>	<b>62</b>
	<b>Enfants instruits</b>	<b>97</b>
	<b>Adultes catéchisés</b>	<b>7</b>
	<b>Malades soignés</b>	<b>8 500</b>
<b>Par les Sœurs</b>	<b>Baptêmes</b>	<b>67</b>
	<b>Enfants instruits</b>	<b>65</b>
	<b>Adultes catéchisés</b>	<b>3</b>
	<b>Malades soignés</b>	<b>4 700</b>

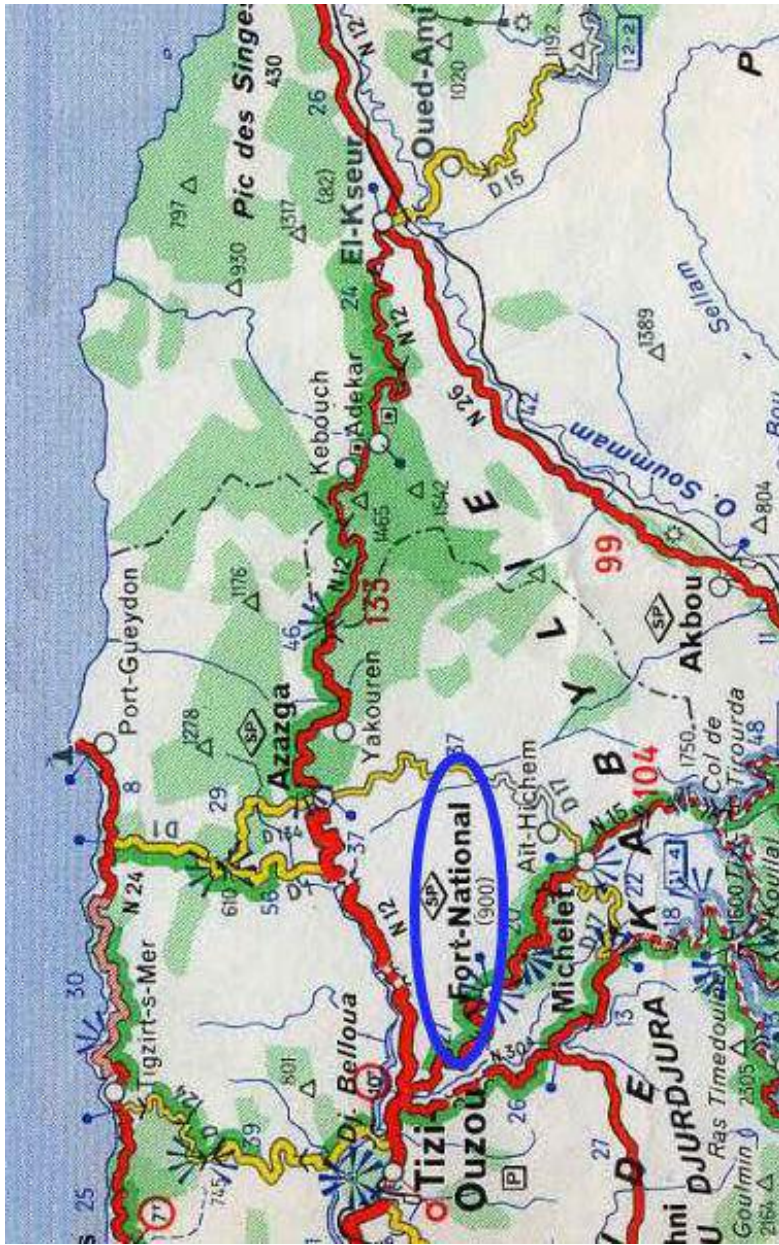
Fidèle au programme que nous nous sommes imposés, nous terminons ici l'historique du poste, à la mort du Fondateur. Nous ne voulons cependant point clore ces pages sans solliciter de mon confrère une prière ardente, afin que cette populeuse tribu des Beni-Ismaïl vienne bientôt toute entière, de concert avec ses apôtres dévoués, demander à Dieu, ce Père qui est aux Cieux, la glorification de son nom, l'avènement de son règne, la soumission à sa volonté sainte qui soutient le corps, la parole divine qui fortifie l'âme, le pardon de leurs fautes et la délivrance de tout mal.

#### **LISTE DES SUPERIEURS DE BOU-NOUAH de la fondation du poste à la fin de l'année 1892.**

1. Le R.P. Barbot : du 25 août 1876 au 23 février 1878.
2. Le R.P. Jamet : du 23 février 1878 au 2 février 1879.

3. Le R.P. Sivignon : de février 1879 à septembre 1879 (intérimaire).
4. Le R.P. Labardin : du 11 octobre 1879 au 26 septembre 1880.
5. Le R.P. Hamard : du 26 septembre 1880 à février 1886.
6. Le R.P. Lévesque : du février 1886 au 19 avril 1886.
7. Le R.P. Rocher : du 5 mai 1886 au .....

\*\*\*\*\*

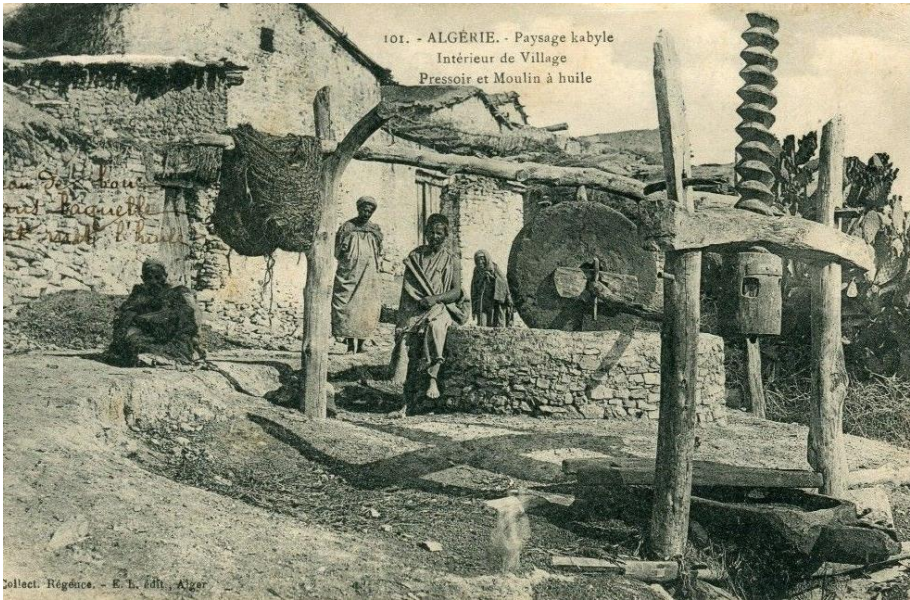
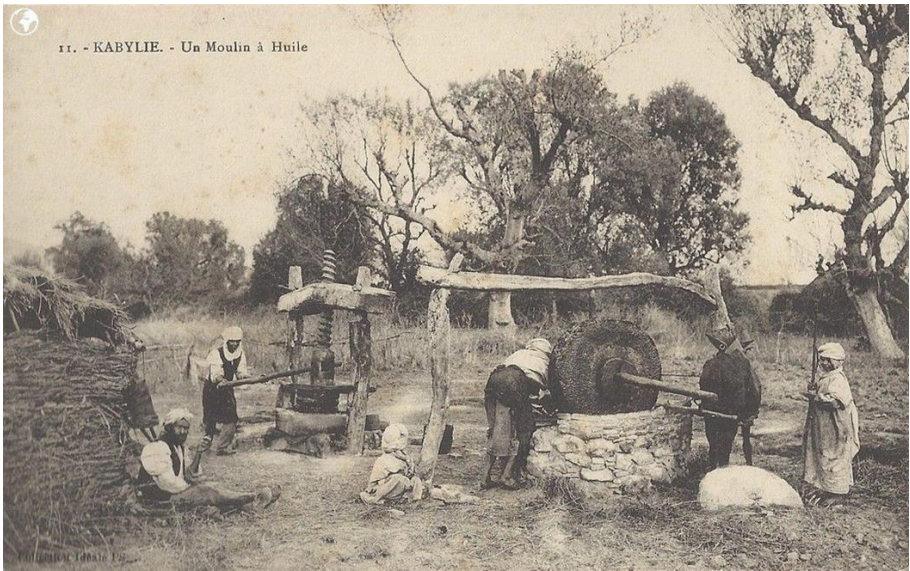


**CONFEDERATION  
DES  
AIT-MENGUELLAT**

**Tribu des AIT-MENGUELLAT**

VILLAGE DE OUARZEN

**Mission fondée le 20 novembre 1876**



## OUARZEN

### 1. Supérieurat du Père Charpentier

Dans l'un de ses voyages d'exploration entrepris sur l'ordre du Fondateur à travers la Kabylie, le R.P. Charmetant fit, en 1874, l'acquisition, dans la tribu des Beni-Mengeulatt, d'un jardin situé au bord du village d'Ouarzen et appartenant à l'Amin Larbi-ath-Salem.

Ayant en connaissance de cet achat, le Commandant Supérieur du cercle de Fort-National, M. Ravès prêtrephobe, ennemi déclaré des missionnaires, reprocha sévèrement à l'Amin de leur avoir vendu son terrain ; mais il ne put cependant faire résilier le contrat de vente.

La fondation du poste n'eut pas lieu immédiatement et l'emplacement restera, plusieurs années, inoccupé. Cependant, pour faire acte de propriété, les Pères Livinhac et Voisin vinrent des Oudhias au mois de mai 1875 le visiter. Cette visite mérité d'être racontée.

A leur arrivée à Ouarzen, les missionnaires, après avoir confié leurs montures à un indigène, se dirigent vers la maison de l'Amin. Celui-ci était absent, mais son fils Belaïd leur en interdit l'entrée et se met à les injurier grossièrement. Il va même jusqu'à les menacer de son poignard<sup>21</sup>.

A son retour, l'Amin, apprenant ce qui s'était passé, tache d'excuser la conduite de son fils en la mettant sur le compte de sa jeunesse et de son caractère emporté.

Nos deux confrères se rendent alors sur le cimetière où sont réunis un certain nombre de gens du village. Là, le P. Voisin leur explique du mieux qu'il peut, les deux buts poursuivis par les marabouts roumis qui s'établissent en Kabylie : le soin des malades et l'instruction des enfants. Mais l'assemblée garde le silence. Pas un auditeur ne répond, tous paraissent insensibles aux explications données.

Cependant le jour baisse. Les voyageurs partis depuis le matin à cinq heures, n'avaient encore rien mangé. Ils vont frapper à la maison d'un certain Mansour qui était Président de la tribu à l'époque où le P. Charmetant avait acheté le terrain. Mais notre homme qui avait remarqué le peu de sympathie dont les deux étrangers étaient l'objet, et craignant d'autre part le blâme de ses coreligionnaires, leur refuse l'hospitalité. Il ne restait plus à nos confrères qu'à aller passer la nuit sur les bancs de pierre de la Djemaa. C'est alors, qu'un ému de compassion, un Kabyle que les Pères venaient de soigner leur offre un asile sous son toit et leur fait même préparer le couscous.

---

<sup>21</sup> A 20 ans de là (23 juillet 1895) ce même jeune homme devenu Amin après son père, tombait poignardé à quelques pas de la Maison des Pères lors d'un séjour passager de Mgr Livinhac à Ouarzen.

Le lendemain matin, de bonne heure, les missionnaires quittent la tribu et reprennent la route des Ouadhias, non sans une secrète joie d'avoir pu souffrir, comme les Apôtres, quelque chose pour le nom de Jésus : « *Ibant gaudentes quoniam digni habiti sunt, pro nomine Jesu contumeliam pati.* »

A la suite du rapport du P. Charmetant sur les Missions de la Kabylie, Monseigneur, ainsi que nous l'avons relaté au chapitre précédent avait décidé la création immédiate de nouvelles stations.

Il attachait, à cette époque, une très grande importance à cette mission ; il y rêvait tout un plan de conquêtes apostoliques. Dans but de se rendre compte « de visu » de la marche des stations déjà existantes et de préparer, en connaissance de cause, l'établissement de plusieurs autres, il eut un instant l'intention de s'établir à Fort-National, puis un peu plus tard aux Beni-Menguellat. Mais pour diverses raisons, ces combinaisons n'aboutirent pas.

En août 1876, la fondation des Beni-Ismaïl fut décidée. Celle des Beni-Menguellat devait suivre peu après. En effet, dès novembre de cette même année, le personnel du poste était désigné : le P. Carpentier, Supérieur, avec le P. Royer et le Frère Alary, Sous-Diacre.

Nos confrères quittèrent Maison-Carrée le 17 novembre, mais ils s'arrêtèrent à Tizi-Ouzou, chez M. Gatheron, pendant que les Pères Charmetant et Bresson prenaient les devants, allaient leur louer une maison provisoire qui leur permit d'attendre l'installation définitive.

Parvenus au village de Taourirt, ceux-ci se heurtèrent à des grandes difficultés ; il y eut, à leur sujet, dans la Djemaa une discussion orageuse. On ne parlait rien moins que de leur interdire le séjour dans le village. Après de sérieuses difficultés, ils purent enfin louer pour 25 frs par mois à Mansour, un gourbi assez misérable, et encore cet homme agissait-il ainsi, non par affection pour les missionnaires, mais par esprit de vengeance à l'égard de ceux qui l'avaient renversé de la Présidence.

Le lundi 20, fête de Saint Félix de Valois, à 6 heures du soir, le P. Carpentier et ses deux confrères rejoignirent, à Taourirt, le P. Bresson qui les y attendait et qui devait rester quelques jours avec eux (le P. Charmetant avait immédiatement repris le chemin de Maison-Carrée). L'installation fut des plus sommaires. Après une frugale collation, les voyageurs s'étendirent sur des nattes et tâchèrent de dormir.

Comme toutes les habitations kabyles, la maison louée n'avait qu'une pièce de 7 mètres de long sur 5 de large, sans fenêtre ni cheminée. Elle se trouvait dans un piteux état de délabrement ; quelques heures, en effet, avant l'arrivée des missionnaires, elle servait encore d'étable. La porte formée de deux panneaux en bois à peine dégrossis joignait si peu que, pendant plusieurs nuits de suite, les chats et les chiens du voisinage passant entre les planches et la muraille, venaient, tout à leur aise, dévorer les provisions des

missionnaires. Il va sans dire que la même porte ne s'opposait pas davantage au passage du froid, du vent et de la pluie.

A peine installés, les Pères comprirent que leur situation dans ce gourbi serait intenable, et pour une foule de motifs. D'abord, le village de Taourirt, comme tous les villages kabyles, était divisé en çofs ennemis. Mansour avait le sien. Or les missionnaires, habitant chez Mansour, devaient se résigner à ne jamais pouvoir accueillir les gens du çofs opposé ; ensuite, cette maison était remplie de femmes, car outre les siennes et celles de son frère, il s'y faisait, paraît-il, une réunion des veuves de la tribu. La présence de ces femmes, fort gênantes d'ailleurs, empêcherait, en outre, les malades de venir se faire soigner.

Enfin les confrères remarquèrent bien vite que, si Mansour était personnellement peu à redouter, il n'en était pas de même de son frère, homme mal disposé, espionnant sans cesse leurs moindres actes et ne cherchant qu'à leur créer des embarras.

Vu cet état de choses, les relations des Pères avec les indigènes étaient rendues à peu près impossible. Quelque amis de Mansour et des enfants attirés par la curiosité, venaient seuls les visiter. L'un d'entre eux mérite une mention spéciale. C'était un jeune fat qui avait quelque peu voyagé et avait quatre à cinq mots de français. S'asseyant sans façon dans le gourbi, il considérait tous les objets européens avec curiosité et demandait à tout propos :

**« Keddach ada ? Combien cela ? 15 frs. – Trop cher ceci ? 20 frs. – Trop cher et encore ceci ? – 100 frs. – Oh trop cher ! trop cher ! »** C'était-là toujours son invariable réponse. Finalement, on le surnomma « Trop cher » et ce nom lui est resté jusqu'à ce jour dans le village.

**Les missionnaires ne sachant pas un mot de la langue ne pouvaient entrer en relation avec les habitants. Ceux-ci demandaient ce que ces étrangers étaient venus faire parmi eux. On prêtait à leur présence dans le pays les raisons les plus singulières et même les plus outrageantes à leurs sens.**

**Personne ne les saluait ou si on répondait à leur salut, on employait cette formule : “Le salut soit sur nous et non pas sur vous”.**

**En passant à leurs côtés, les Kabyles murmuraient le mot “roumien” avec un air des plus méprisants. On alla même jusqu'à leur dire un jour : “Vous ne resterez pas ici, nous saurons bien vous faire partir”. »**

Les confrères prièrent alors le P. Voisin, de la station du Ouadhias, de venir passer quelques jours à Taourirt pour servir d'interprète. Grâce à sa connaissance de la langue et des mœurs des Kabyles, la situation s'éclaircit. Il arrêta les gens pour leur causer ; leur expliquait la raison de l'établissement de marabouts chrétiens parmi eux ; leur conseillait d'amener leurs malades pour être soignés et leurs enfants pour être instruits. De cette sorte bientôt les préjugés tombèrent et peu à peu la glace fut rompue.

Le Président de la tribu était pour l'heure Si-Maula, ami de ce M. Ravès dont nous avons parlé plus haut et, comme lui, ennemi des prêtres ; aussi le P. Charmetant, en venant préparer l'installation de ses confrères aux Beni-Menguellat, avait-il dit au Commandant Supérieur actuel de Fort-National, l'excellent M. Cary : « Je ne crains que Si-Moula. – Je l'ai dans ma main, répondit l'officier, soyez tranquille, vous n'aurez rien à douter de sa part. »

Si-Maula, qui avait dû être « stylé », arriva en ces jours-là à Taourirt, et fit visite aux Pères. On le reçut poliment et il accepta de prendre le café. Profitant de sa présence, nos confrères lui exposèrent les raisons qu'ils avaient de changer d'habitation :

**« Hommes de Dieu, marabouts chrétiens, lui dirent-ils, nous devons avoir une égale affection pour tous les Kabyles, ne pas prendre parti pour tel ou tel çof et faire du bien à tous indistinctement. Il faut donc que chacun puisse entrer chez nous sans gêne et en toute liberté. Or, la situation présente rend la chose impossible. »**

Si-Maula admit facilement ces raisons et on discuta plusieurs combinaisons. Il fut décidé finalement qu'on gardait la maison de Mansour, mais que celui-ci devrait fermer la porte qui donnait sur la cour de sa maison et en ouvrir une sur la campagne.

Cet arrangement qui parut convenir tout d'abord aux missionnaires n'était qu'un palliatif : ils ne se trouvaient pas encore assez chez eux.

Sur ces entrefaites, à la fin de novembre, un Kabyle ami des Pères trouva au même village, mais à l'une de ses extrémités, entre Taourirt et Ouarzen, un autre gourbi, que les confrères s'empressèrent de louer à 20 frs par mois, et ils prirent aussitôt possession. Ils n'étaient restés, on le voit, qu'une dizaine de jours environ dans le premier.

Ils croyaient en être quittes avec les difficultés et voilà qu'ils allaient presque aussitôt retomber dans d'autres plus grandes encore.

Au moment de leur installation, le P. Voisin se chargea de faire comprendre nettement au nouveau propriétaire que la maison louée était devenue celle des missionnaires et plus la sienne, qu'ils entendaient y recevoir qui leur plairait. Mohand Arab sembla admettre les raisons du Père, mais à peine celui-ci fut-il retrouvé aux Ouadhias qu'il commença ses tracasseries. Il affirma en pleine Djemaa qu'il casserait la tête à tous ceux qui viendraient chez les Pères pour autre chose que pour chercher des remèdes. L'effet de ces menaces ne tarda pas à se faire sentir.

Les Kabyles qui commençaient à faire plus ample connaissance avec les missionnaires, à entretenir des relations plus amicales qui leur promettaient même d'envoyer les enfants quand l'école serait bâtie, cessèrent tout à coup de venir à la maison.

Etonnés de ce brusque revirement, les confrères en cherchaient la cause sans pouvoir la deviner, quand ils apprirent les menaces de Mohand à la Djemaa.

On l'appela aussitôt pour lui demander raison de ses paroles. Après avoir nié un instant, il prétextait qu'il en avait ainsi agi à cause des mauvaises conversations qu'il avait entendu tenir aux Kabyles qui fréquentaient la maison.

Tout en le remerciant de son zèle à maintenir la moralité publique, on lui fit comprendre qu'il y avait d'autres moyens à prendre pour arriver à ce résultat. Il s'apaisa cette fois, mais bientôt il vint annoncer aux Pères, avec grands cris et menaces, que profitant de la présence de ses femmes qui habitaient la maison voisine de la leur, les mêmes Kabyles tenaient des propos coupables et allaient jusqu'à chanter des chansons obscènes. Qu'y avait-il de vrai, qu'y avait-il de faux dans tout cela ? Faute de savoir la langue, les missionnaires ne pouvaient le discerner...

Peu à peu cependant les habitants revinrent comme auparavant et ces pénibles incidents n'eurent pas les suites fâcheuses que l'on aurait pu craindre.

Mais une difficulté disparue, d'autres surgissent. D'ailleurs, les Pères s'y attendaient : « Il faut bien que nous ayons un peu de peine, écrit l'un d'eux, si nous voulons que notre fondation soit solide, si tout allait bien, ce serait un mauvais signe. »

Un matin, le P. Carpentier entendit le cri d'usage appelant à Djemaa. Il n'y prit point garde, mais après la réunion, un certain Hadj Hamed, d'Aït Mellal, jadis soigné et guéri par les Pères et devenu leur ami, vint les trouver en secret et leur annonça que, sur la proposition de l'Amin de Taourirt, l'assemblée avait décrété l'expulsion des missionnaires, qu'en attendant défense était portée sous peine de 5 frs d'amende de venir leur demander des remèdes...

Immédiatement le vide se fait, plus de visiteurs, plus de malades. Les enfants qui aimaient à venir chaque jour à la maison pour se chauffer n'y entraient qu'après s'être assurés que l'Amin n'était pas dans le voisinage.

Une pareille situation ne pouvait durer. Le Commandant Supérieur, averti, mande aussitôt l'Amin et le sermonne vertement

Le tigre se fait renard. Prenant avec lui un Marabout, Salem, se rend chez les Pères, de confond en protestations d'amitiés et de dévouement, auxquelles, d'ailleurs, personne ne crut.

Après le père, le fils devait avoir son tour.

Manquant un jour de bois, les missionnaires se disposaient à couper la branche d'un arbre qui se trouvait sur le terrain acheté, mais voilà que Belaïd (celui que nous avons vu injurier grossièrement et menacer les Pères Livinhac et Voisin) vint avec grandes clameurs déclarer que, l'arbre étant sa propriété, il défendait absolument d'y toucher. Comme ses revendications pou-

vaient être justes, on arrêta le travail. Une enquête prouva aux confrères que l'arbre leur appartenait sans contexte. Forts de leur droit, ils abattirent la branche. Mais fatigué des criaileries interminables du mauvais drôle, le P. Bresson crut bon de prévenir le Commandant du Fort-National. L'officier enverra sur le champ un de ses chevaliers avec ordre de mettre à la raison l'irascible Belaïd. La crainte étant chez les Kabyles, comme ailleurs, le commencement de la sagesse, le fils de l'Amin fut à l'avenir moins prodigue d'insultes et de cris.

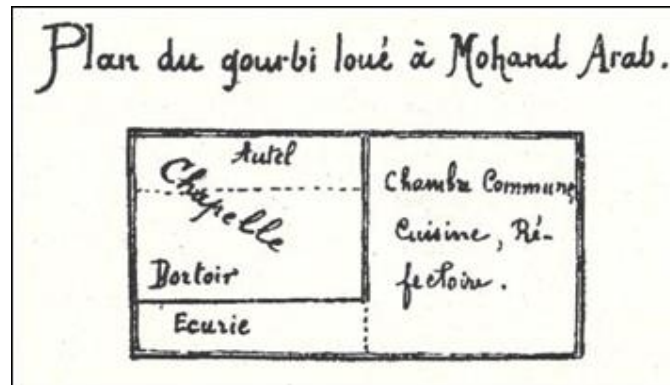
Dès les premiers jours, les missionnaires avaient désiré posséder au milieu d'eux l'hôte divin, l'ami fidèle, source de force dans les travaux, de sainte joie dans les peines ; ce qui n'avait été possible dans la maison de Mansour, l'était devenu dans leur nouvelle demeure.

Aussi, le 30 décembre 1876, le lendemain de leur installation dans le gourbi de Mohand Arab, le P. Carpentier écrivait :

« Nous avons maintenant le bonheur d'avoir au milieu de nous le Saint Sacrement ; grande joie et grande consolation parmi les difficultés que comporte toujours la fondation d'un poste. C'est l'endroit réservé aux bestiaux qui est devenu la chapelle, et Notre Seigneur, comme au jour de sa naissance, vient encore habiter une étable. Nous avons séparé complètement, au moyen d'une toile cirée, la chapelle du reste de l'habitation. Le soir, nous tendons devant l'autel un rideau de cotonnade rouge et l'autre partie nous sert de dortoir. »

« J'ai le bonheur, écrit à son tour le jeune Frère Alary, de coucher sur les marches de l'autel comme faisait autrefois Saint François-Xavier. »

Il faut pour le comprendre, avoir goûté ce bonheur-là ! »



On devine les privations de toutes sortes qu'endurèrent nos confrères dans les deux misérables gourbis successivement occupés. Ces quelques lignes d'une lettre du P. Royer nous le révèlent suffisamment (18 décembre 1876) :

**« Le P. Bresson vient de garder le lit durant trois jours, le P. Carpentier subit de temps en temps les atteinte de fièvre, le P. Alary souffre souvent de m'estomac. Moi-même je paie en ce moment mon tribut à la maladie par un rhume affreux et un mal de dents qui me fait engraisser tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Les Kabyles doivent connaître le texte : “*Medice cura te ipsum*”, car ils nous demandent ironiquement pourquoi nous ne nous guérisons pas nous-mêmes. Il est vrai que nous habitons un gourbi à nous tuer tous les quatre si nous y demeurons longtemps. »**

Cependant le propriétaire, voyant arriver le terme du bail, pressait les missionnaires de quitter sa maison. Que faire ? En louer une autre, c'était retomber dans les mêmes difficultés. C'est alors que le P. Carpentier proposa d'élever sur le terrain appartenant à la mission une baraque en planches.

Ce plan, adopté tout d'abord, fut abandonné, car l'on se résolut à commencer la bâtisse d'une maison en pierres. Nouvelles perplexités : où bâtir. A la vérité, on possédait bien un terrain, mais il semblait un peu éloigné des villages, ce qui rendrait difficile, pour les enfants, la fréquentation de l'école.

Entre Ouarzen et Taourirt, il y avait bien aussi un emplacement superbe, un vaste plateau où les étrangers campent, où les gens du pays se réunissent, les enfants pour jouer, les hommes pour causer et où les habitants des deux villages passent et repassent à chaque instant du jour. On y jouit continuellement d'un bon air, l'été ; la brise s'y fait sentir, l'hiver la neige, balayée par le vent, n'y séjourne pas.

Le P. Bresson qui convoitait cet emplacement, en décrit tous les avantages à Maison-Carrée et son éloquence fut si persuasive que, frappé de ses raisons, le Conseil de la Société l'autorisa (2 avril 1877) à en faire l'acquisition.

De plus, il décida qu'on bâtirait, cette fois, dans des conditions supérieures à celles du passé. Située entre les maisons des Beni-Yenni et de Djemmaa-Saharidj, occupées par les Pères Jésuites, celle des Beni-Menguellat ne devait pas leur être inférieure. D'un autre côté, par sa position près de la grande route de Tirourda, elle aurait souvent la visite de voyageurs, touristes ou fonctionnaires.

Les pourparlers commencèrent donc. Mais on se heurta à d'innombrables difficultés. Les diverses parcelles qu'on avait l'intention d'acheter sur le plateau, étaient trop petites ou offertes à des prix exorbitants. On commençait à désespérer d'aboutir à une solution quand, vers la fin d'avril, on trouva un bon terrain appartenant partie à un nommé Azouaou (1hectare ½) et à l'Etat (75 ares). On s'empressa d'acheter conditionnellement au Kabylie sa part, au prix fabuleux de 2000 frs. Le 26 avril, le P. Bresson donna les arrhes et tout semblait en bonne voie, lorsque survinrent une foule de complications imprévues qui arrêtaient les négociations.

A la fin de mai, malgré les efforts du P. Levasseur (nommé au poste au mois d'avril), elles n'avaient pas encore abouti :

**« L'affaire du terrain traîne en longueur d'une façon lamentable, écrit (31 mai) le P. Charmetant. A ce compte la construction sera finie dans 3 ans. Malheureusement 2000 frs sont déjà au propriétaire sans compter ce qui reviendra à l'Etat, qui en a eu une partie sous le séquestre. Je vis exiger que celui qui a reçu l'argent ou le rende ou parte immédiatement pour Alger afin de passer l'acte avec le P. Bridoux... car il est impossible de commencer des constructions sur un terrain qui n'est pas complètement à nous. »**

L'achat ne put se faire et finalement l'on se décida à bâtir sur l'emplacement primitif. Pour la première fois, les missionnaires devaient avoir une chambre particulière. Les Supérieurs Majeurs avaient eux-mêmes reconnu que la salle commune n'était pas propre à la vie d'étude, à l'esprit de piété et à la modestie ecclésiastique et qu'elle provoquait au contraire la dissipation, le laisser aller et le désœuvrement.

On décida également que le terrain étant fort restreint, la maison devrait avoir un étage. C'était une innovation, jusque-là les demeures des missionnaires de Kabylie ne comptaient qu'un rez-de-chaussée.

En ces temps-là, les Pères reçurent une visite qui fut pour eux l'occasion d'une vive surprise. Le P. Olivier, Supérieur des Jésuites de Djemaa-Saharidj et de Aït-Curba, arriva un jour aux Beni-Mengallat et dit au P. Bresson, alors Vice-Provincial des Missions de Kabylie :

**« Vous savez, sans doute, que par suite d'un accord intervenu entre le diocèse d'Alger et la Compagnie de Jésus, nous avons seuls le droit d'établir des stations à 20 kilomètres à vol d'oiseau autour de Fort-National. Il nous serait facile de prouver, carte en main que toutes les missions des Pères Blancs sont dans le périmètre concédé. Nous ne voulons pas évidemment vous obliger à quitter vos maisons, mais il semble juste que nous puissions, à notre tour nous établir dans les tribus du Jurjura en dehors du rayon des 20 kilomètres. »**

Le P. Bresson répondit simplement qu'il en référerait à ses supérieurs, ce qu'il fit sans retard.

On sut dans la suite que Mgr Lavigerie avait fait savoir aux Pères Jésuites que les 20 kilomètres devaient se compter, non à vol d'oiseau, mais sur route et qu'ils ne pourraient fonder aucune station nouvelle sans son agrément. Nous reparlerons d'ailleurs plus au long de cet incident dans un des chapitres suivants.

De Maison-Carrée, l'ordre vint enfin de bâtir.

Le P. Carpentier ne devait pas voir s'élever la première maison des Menguellat. Le P. Charmetant, à la suite de sa visite du mois de mai, le fit revenir à la Maison-Mère, où sa pépinière et ses plantations réclamaient ses soins compétents.

Avant son départ, le personnel du poste avait déjà subi des modifications radicales. A la fin de janvier, le P. Royer avait été nommé aux Arrifs et le Frère Alary était retourné au Scolasticat pour y continuer ses études théologiques. Le P. Quiblier avait pris la place du premier et le Frère Léon Mohammed celle du second. Ce bon Frère ne devait pas faire un long séjour en Kabylie. Atteint de phtisie, il dut quitter le pays au mois de juin, mais on envoya immédiatement aux Menguellat, le P. Delaunay qui revenait de Metlili.

## **2. Supérieurat du Père Levasseur**

Le P. Levasseur, devenu Supérieur, se mit sans retard à réunir les matériaux de construction ; ce ne fut pas sans mal :

**« Nous avons toutes les peines du monde à nous procurer de la pierre, écrit-il le 17 juin, partout on nous la dispute et il faut l'arracher l'arme au bras, à cause de la mauvaise volonté des gens de Taourirt et d'Ouargen qui, non contents de ne pas vouloir travailler, empêchent ceux des villages voisins de le faire. Aujourd'hui, on en a extrait quelque peu sur un rocher près de notre terrain, mais le propriétaire nous a arrêtés en déclarant qu'il ne donnerait pas son rocher pour moins de 1500 frs. »**

Sur le lieu des travaux, trois tentes, offertes par le Commandant du fort avaient été dressées. L'une servait de logement aux missionnaires, l'autre de chapelle et la troisième de cuisine.

Comme la Caisse Générale sonnait ceux en ce temps-là, les Supérieurs avaient recommandé aux bâtisseurs la plus stricte économie ; par suite on fut obligé de ne construire qu'avec des pierres schisteuses trouvées sur place et de la terre pétrie en guise de mortier ; la chaux très rare et très chère dans ces pays de difficile accès, ne devait être employée qu'au crépissage. Malgré le soin que l'on prenait pourtant d'éviter les moindres dépenses, l'argent diminuait rapidement, aussi le P. Levasseur fut-il envoyé en quête à la fin de juillet. Le P. Toulotte vint le remplacer pendant son absence.

Le supérieur intermédiaire se dit heureux de constater, dès son arrivée que les relations des missionnaires avec les habitants sont en général empreintes de cordialité, malgré l'hostilité latente de certaines autorités locales et en particulier de l'Amin qui employait toute son influence à empêcher les Kabyles de bonne volonté de venir travailler comme manœuvres. Les constructions s'élevaient lentement, trop lentement au gré des Pères ; cependant quand ils partirent pour la retraite annuelle, la maison était achevée ; il ne restait que l'aménagement intérieur à parfaire.

Le P. Levasseur, revenu de quête, ramenait avec lui aux Menguellat deux confrères, les Pères Sivignon et Royer. Tous trois se réjouissaient à la pensée de quitter enfin les tentes, de mettre le Bon Dieu dans un local plus digne de

sa Majesté et de pouvoir par l'école commencer l'apostolat auprès des enfants.

Malgré des pluies torrentielles qui tombèrent cette année de bonne heure, les missionnaires comptaient prendre possession de leur nouvelle résidence, le 20 novembre fête de Saint Félix de Valois et jour anniversaire de la fondation du poste.

On était donc tous dans la joie, lorsque, vers le milieu de novembre, un orage épouvantable éclata sur tout le massif du Jurjura. Des avalanches d'eau se précipitent contre les murs en terre encore frais. Dans la nuit du 14 au 15, le vent et la pluie redoublent. Peu à peu, la muraille qui fait face à l'orage laisse passer l'eau comme à travers une toile tendue ; des crevasses se produisent dans le pignon, et le jeudi, 15, à deux heures, il s'affaisse sur lui-même, entraînant avec lui et broyant une partie de la toiture et du plancher.

« Nous venont, écrit aussitôt le P. Levasseur au Supérieur Général, d'être soumis à une nouvelle épreuve. Tous les travaux d'une année sont anéantis ; notre maison, à peine achevée, vient d'être renversée par une tempête. Les missionnaires n'auront pas d'abri pour l'hiver rigoureux sur ces montagnes déjà couvertes de neige, et Dieu lui-même n'aura pas de sanctuaire.

Nous avons travaillé pour lui ; il permet que nos efforts soient stériles. Malgré tout, que sa volonté soit faite ! »

On ne peut cacher à Mgr Lavigerie cette catastrophe inattendue, mais comme le P. Deguerry en la lui apprenant, avait semblé l'attribuer à une vengeance du démon, le Fondateur se chargea de le désabuser :

**« Mon cher enfant, lui écrit-il le 17 novembre, je crois plutôt que c'est nous qui nous arrangeons pour attirer le diable. La maison ne serait pas tombée, si on l'avait fait faire en rez-de-chaussée comme les autres, si on ne s'était pas arrangé de façon de la terminer juste pour la saison des pluies, de façon à ce que les murs tout frais ne puissent opposer de résistance, et enfin si on avait fait surveiller attentivement le travail. Voilà où est le diable ; dans l'esprit d'indépendance, de légèreté et de négligence ; agir ainsi c'est tenter Dieu et ce serait trop commode de s'en prendre au diable quand on a à s'en prendre qu'à soi-même.**

**Arrangez les choses pour le mieux, mais rendez-vous bien compte des fautes commises et faites-les toucher du doigt aux auteurs de ce désastre. »**

A la suite de cette lettre, le R.P. Supérieur Général se rendit aussitôt aux Beni-menguellat pour constater l'étendue des dégâts, encourager les missionnaires et prendre les mesures nécessaires pour les sortir de cette pénible situation.

Pendant les quelques jours qu'il passa avec eux, la tempête redoubla, la pluie suintait à travers la toile détrempée de la tente que le vent faillit déchirer et enlever plusieurs fois.

Il était donc urgent de se procurer un abri moins précaire. Mgr Lavigerie avait décidé que le P. Levasseur permuterait avec le P. Gerboin, Supérieur des Ouadhias.

### 3. Supériorat du Père Gerboin

Sitôt que celui-ci fut arrivé, on se mit à l'œuvre. Les missionnaires commencèrent par tirer du milieu des décombres les matériaux pouvant encore servir et en quelques jours se construisirent, eux-mêmes, à cinq pas de leur maison écroulée, une sorte de gourbi, dont le nouveau supérieur fait ainsi la description (9 décembre) : « Notre habitation mesure cinq mètres de long sur six de large. Comme toutes nos autres maisons, elle renferme un dortoir, une chambre commune, un dispensaire pour les malades, un oratoire où le Bon Dieu réside. Rien ne manque dans notre "château", vous le verrez, pas même une petite cloche que nous avons baptisée du nom de Félicité. Près de la porte se trouve même une sorte d'antichambre où les Kabyles aiment à se réunir comme dans leur Djemaas. Quant à la cuisine, elle continue à se faire en plein vent, et quelquefois au milieu de la neige qui couvre déjà toute cette partie de l'Atlas.

Chacun, croyez-le bien, a pris son parti de la situation présente en vrai missionnaire. »

Prendre son parti en vrai missionnaire, c'était le prendre en brave, car il fallait vraiment un courage peu commun pour accepter gaiement un pareil état de choses, dont rien ne pouvait faire prévoir le terme.

La lettre suivante (24 décembre) du même Père nous le montre bien :

**« Le vent, la pluie et la neige, écrit-il, se succèdent sans interruption depuis 8 jours. C'est un temps affreux, pis encore que le jour où la maison a croulé. Cependant notre gourbi ne fait pas trop mauvaise figure, quoiqu'à certains moments, le vent y fasse un peu le maître...**

**Pour ce qui est de notre vie de communauté, tout se passe à peu près selon la règle ; petit à petit nous organiserons les choses. Si les débuts d'une œuvre ont nécessairement leurs difficultés, ils ont aussi leurs imperfections.**

**... A certains jours, la vie est triste, et il nous faut songer que nous sommes là pour le Bon Dieu... Mais nous nous encourageons mutuellement et la gaîté n'est pas longtemps absente. Si encore, il y avait un peu de "bonum vinum", mais bah ! de l'eau fraîche, ça ne réjouit guère. Pourtant nous aurions besoin d'en avoir un peu, car l'estomac n'est pas de fer ! »**

Dès les premiers jours de janvier (1879), le P. Gerboin présenta au Conseil de la Société le plan d'une nouvelle maison. Les Kabyles de la tribu répétaient partout que la chute de la première était due, à n'en pas douter, à la colère de l' « Assas » voisin. Le gardien du terrain avait, disaient-ils, soufflé sur elle et l'avait renversée.

Les supérieurs majeurs donnèrent, on le comprend, à la catastrophe une autre explication. Comprenant que c'était un mauvais calcul de confier aux missionnaires eux-mêmes la construction de leurs demeures, ils réglèrent d'abord que les bâtisses seraient désormais confiées à un entrepreneur responsable et ensuite que l'on n'y emploierait que de bons matériaux.

Mais pour élever le nouveau bâtiment, il fallait commencer par enlever les décombres de l'ancien, travail énorme et pénible à cette époque de l'année. Le Commandant du Fort, donna, il est vrai, des hommes de corvée, mais les missionnaires étaient obligés de rester continuellement avec ces travailleurs forcés pour les exciter. « Si encore j'étais un peu riche, écrit le P. Gerboin (15 février), je tâcherais de payer le café de tous ces braves gens, cela les mettrait en meilleure humeur. »

De plus, quand le déblaiement du terrain fut achevé et que l'on croyait la besogne terminée, le maçon déclara qu'il fallait encore démolir les fondations elles mêmes.

On en était là, lorsqu'un habitant fit, en avril l'offre d'un emplacement situé dans les conditions les plus favorables pour y élever la future station. Le P. Deguerry, prévenu, permit de négocier l'achat. Après d'interminables pourparlers, l'affaire semblait être en bonne voie, quand le Kabyle, endoctriné par un ennemi des missionnaires, s'en vint leur annoncer qu'il ne voulait plus vendre, et l'on était à la mi-juin. Il fallut revenir à la première idée de bâtir sur l'emplacement de la maison écroulée.

La chose arrêtée, on résolut de mener les travaux bon train. Pour faciliter les transports, M. le Commandant du Fort eut l'attention de faire arranger le chemin qui va de la route nationale à la tribu. Enfin, le mardi 9 juillet, eut lieu la pose et la bénédiction de la première pierre.

**« Tout semble marcher assez bien, écrit, à cette date, le P. Roger, malgré quelques tracasseries qui ne font que mieux faire ressortir la patience et la bonne humeur du P. Gerboin. »**

En octobre, les Pères allèrent se reposer des difficultés et des travaux manuels de toute l'année dans le calme et la paix des 8 jours de la retraite.

A l'issue de celle-ci le P. Gerboin revint à Ouarzen amenant avec lui le Pères Soboul et Voisin. Ce dernier n'y resta que quelques jours. Envoyé en quête, il fut remplacé (22 octobre) par le P. Monsallier.

Le 26 du même mois, les missionnaires quittèrent enfin le gourbi et s'installèrent dans la nouvelle maison, bien qu'elle fût loin d'être achevée. Les appartements étaient encore si humides qu'un visiteur de passage, de peur prédit des rhumatismes pour le printemps suivant.

**« Il a raison, mais je crois que nous n'avons pas tort, écrit plaisamment à ce propos, le P. Gerboin (1<sup>er</sup> novembre), car, enfin après tout, le Bon Dieu sait bien**

que nous sommes là parce qu'il le veut. Vive la joie quand même ! Je souhaite voir tous les missionnaires du monde aussi bien logés que nous !...

Aujourd'hui, nous avons chanté la Grand'Messe pour la 1<sup>ère</sup> fois dans notre maison et célébré la fête quam solennissime. C'était presque comme dans une cathédrale, si rien n'avait manqué. J'étais célébrant, le P. Monsallier grand'chantre et le cuisinier, enfant de chœur, et puis, ma foi, c'était tout. Mais c'est égal, nous avons fait les cérémonies quand même et de notre mieux. »

Tout ou presque tout manquait en fait de mobilier ; on en apportait successivement les diverses pièces, mais au prix de quelles difficultés :

« Le P. Soboul en sait quelque chose, écrit le Supérieur (19 novembre). Ce cher confrère nous est arrivé mercredi à 8 h ½ du soir avec 2 mulets chargés de chaises, de tables et des portes de la chapelle... Parvenus dans le chemin au-dessus de notre maison, tout le chargement a dégringolé dans la boue. Fort heureusement, rien n'a été brisé... La neige tombait sur le dos du Père et des muletiers depuis 4 heures ; ils étaient morts de froid... Ajoutez à cela qu'aucun des voyageurs ne connaissait le chemin. »

Aux premiers jours de janvier 1879, maçons et menuisiers étant partis, à la grande joie des Pères, on décida que la bénédiction solennelle de la nouvelle maison aurait lieu le 6, fête de l'Epiphanie. Le R.P. Supérieur Général vint d'Alger pour la cérémonie et les confrères des autres postes de Kabylie y accoururent aussi. Les Kabyles, intrigués à la vue de tant de monde, en demandaient cause.

« Les marabouts chrétiens, leur répondit un missionnaire, n'habitent jamais une maison avant d'avoir fait descendre sur elle la bénédiction de Dieu. C'est le but du voyage de notre Père qui est le représentant de Dieu chez nous. »

« Vous avez raison, dirent les indigènes, nous, nous ne faisons jamais cela, car nos marabouts ne nous ont jamais appris à le faire. »

On pouvait enfin songer à l'ouverture de l'école, œuvre capitale de tout missionnaire en pays musulman. Le Fondateur la regardait comme telle et en fit un point de nos règles. Il connaissait, sans doute, ce mot d'un haut dignitaire marocain de Méquinez à notre Ministre Plénipotentiaire, le Général de la Rive en 1836 : « Vous feriez bien plus sur les Arabes avec des médecins et les marabouts qu'avec des fusils et des canons. »

Ce fut le 2 février que l'école s'ouvrit : M. le Commandant Supérieur du Fort, dont la bienveillance ne s'était jamais démentie, avait désiré vivement venir lui-même ce jour-là ; malheureusement la maladie l'en empêcha. Il fut remplacé par M. le Capitaine, Chef du Bureau-Arabe, accompagné d'un de ses collègues et d'une dizaine de cavaliers. Dans un discours de circonstance, cet officier s'efforça de démontrer aux Kabyles, accourus en grand nombre « à la fête », comme ils disaient, l'avantage qu'ils retireraient de l'existence d'une école au milieu de leur tribu et engagea fortement les pa-

rents à y envoyer leurs enfants, leur promettant d'avoir, en retour, des égards pour eux dans les affaires de son ressort.

Les Kabyles applaudirent aux paroles du Capitaine, et les missionnaires étaient pleins d'espoir, mais quelle ne fut pas leur surprise quand le lendemain, ils ne virent se présenter en classe qu'une dizaine d'enfants seulement.

Le P. Gerboin apprit quelques jours plus tard que les Amins de la tribu, après réunion, avaient décidé de ne pas envoyer d'enfants à l'école.

Tout s'expliquait alors.

Pendant les quatre ou cinq premiers jours, il y eut en classe plus de grandes personnes que d'enfants. Chacun voulait être aussi savant que les maîtres, donnait, à tort et à travers, des conseils aux écoliers, plusieurs même leur expliquant comment il fallait prononcer. Les Pères, ayant fait remarquer à ces professeurs de bonne volonté, mais un peu trop zélés, combien il leur était difficile dans ces conditions de faire convenablement la classe, ceux-ci finirent par comprendre et peu à peu laissèrent les missionnaires à leurs fonctions.

La maison terminée, l'école ouverte, le poste allait donc marcher désormais de sa vie normale. Nous n'avons à signaler dans l'historique de cette année 1879 que quelques faits plus saillants.

A différentes reprises, des indigènes de la tribu ou des tribus voisines firent des offres de vente de terrains, mais les pourparlers n'eurent aucun résultat, les emplacements étant ou défavorables ou offerts à des prix exorbitants.

Au mois d'avril, le poste des Arifs ayant été supprimé par décision de Mgr Lavigerie, le mobilier devait en être distribué entre les diverses maisons de Kabylie. Le P. Gerboin alla en prendre sa part ; il rapporta à Ouarzen entre autres choses, une petite statue de Saint Joseph, que l'on peut voir encore aujourd'hui au-dessus de la porte d'entrée.

Dans les derniers jours de mai, une lettre apporta au P. Soboul la nouvelle de sa nomination aux missions de l'Equateur. Le départ de ce pieux et zélé confrère fut d'autant plus vivement regretté que son remplaçant ne vint que le 10 juillet<sup>22</sup>.

Durant l'année, les missionnaires reçurent nombre de visites. Toutes ne leur apportaient pas le même plaisir.

C'était parfois des artistes plus ou moins authentiques qui n'entraient à la station que pour se reposer et se rafraîchir ; des ouvriers sans travail, réclamant l'hospitalité pour la nuit ; des faiseurs d'embarras qui se mêlaient d'inspecter les classes, d'interroger les écoliers, manifestant leur surprise de ne pas voir sur les murs de belles cartes géographiques et sur le bureau du maître une mappemonde ou la collection des poids et mesures. C'était aussi

---

<sup>22</sup> Le P. Bonhomme, jeune prêtre récemment ordonné.

des gens sans gêne dont la tenue ou les propos dans les rues des villages scandalisaient les indigènes eux-mêmes ; des touristes qui venaient sans façon s'inviter à la table des Pères et qui, pour remerciement, répétaient dans les hôtels du Fort ou de Tizi-Ouzou que chez les Pères Blancs la cuisine est bien soignée et la cave supérieurement garnie.

Mais disons vite, pour ensoleiller ce tableau un peu sombre que, parmi les visiteurs, il y en avait de fort bien élevés, pleins de discrétion et de délicatesse, admirateurs sincères de l'œuvre patriotique et religieuse des missionnaires et se retirant émerveillés des résultats déjà acquis en si peu de temps auprès des enfants kabyles.

Deux visites méritent d'être signalées. Celle des scolastiques, conduits par le P. Aubert, leur directeur, dans toutes les stations de Kabylie pour les encourager dans leur vocation en leur faisant constater les progrès de l'apostolat.

Celle ensuite du R.P. Supérieur Général. Dans son rapport officiel, le P. Deguerry déclare que ce qu'il voit aux Beni-Menguellat est pour lui le sujet d'une véritable satisfaction, après toutes les épreuves par lesquelles il a plu à Dieu de faire passer le poste.

**« J'ai été heureux, dit-il, de trouver cette fois une maison convenable et spacieuse où tout respire le bon ordre et la régularité. Chapelle, pharmacie, réfectoire, cuisine, chambres particulières, salle de classe, sont en effet dans un état qui ne peut manquer d'impressionner favorablement les personnes qui visiteront la station. Dans un autre ordre d'idées, la classe me paraît faite avec zèle et intelligence et quoiqu'elle soit ouverte depuis six mois seulement, les progrès des 25 externes qui la composent sont sensibles. La population indigène voit, en général, les missionnaires de bon œil et il y a lieu d'espérer que le nombre des externes augmentera rapidement. »**

Les missionnaires avaient besoin de ces encouragements et de ces espérances car peu de jour avant l'arrivée du R.P. Deguerry, ils avaient reçu du Commandant Carry la lettre suivante (14 juillet) qui leur annonçait son départ, vraie perte pour eux. « Mon Révérend Père, je ne veux pas quitter Fort-National sans nous dire combien je vous suis reconnaissant des soins que vous avez donnés à nos enfants kabyles. Je vous prie de présenter mes meilleurs souvenirs à vos collaborateurs et d'agréer l'expression de mon respectueux dévouement. »

Cet excellent Officier avait voulu, on le voit, rester jusqu'au bout l'ami fidèle de nos confrères. Durant toute la durée de son commandement, il s'était fait un plaisir de leur être utile en toute occasion, et le mois précédent, il avait même fait allouer la somme de 60 frs pour l'achat de récompenses aux élèves de l'école. Ce fut dans un regret universel de ne pas le voir présider la distribution des prix cette année (24 août).

Le soir même de la cérémonie, les enfants demandèrent à revenir en classe ; les parents se joignirent aux enfants, les instances furent mêmes si vives que le P. Gerboin rouvrit l'école le 1<sup>er</sup> septembre. La chose est si rare chez la gente écolière de France que nous avons tenu à citer ce trait de leurs petits frères africains. On fit donc pendant les vacances, une heure de classe chaque jour.

Il ne faudrait pas croire que l'Académie laissât les missionnaires remplir tranquillement leurs humbles fonctions d'instituteurs. Le P. Gerboin fut obligé d'entreprendre nombre de démarches et d'écrire nombre de lettres pour faire régulariser devant la loi la situation de son école au grand étonnement des autorités militaires du Fort. Ce ne fut même pas suffisant, il reçut un peu plus tard l'ordre de préparer le Brevet de capacité.

A l'époque de la retraite, le P. Voisin, de retour de quête, revint aux Beni-Menguellat, mais le P. Bonhomme, à peine revenu au poste fut nommé aux Beni-Ismaïl.

Dans sa carte de visite, le P. Deguerry avait, en parlant des règles de prudence qu'il y avait lieu d'observer avec les autorités, annoncé un changement probable de régime dans le cercle de Fort-National.

De plus au mois d'avril 1880, un visiteur de marque, M. Henri Le Bourgeois, Chef de Bureau au Ministère de l'Instruction Publique, faisant fonction d'Inspecteur Général des écoles, leur apprit la suppression du Régime militaire et son remplacement par le Régime civil, et les questionna pour savoir ce que, eux et les Kabyles pensaient de ce changement radical.

La réponse n'était pas facile à donner.

A part M. Ravès, le Commandant Supérieur de Fort-National et les Officiers du Bureau-Arabe avaient tous entretenu avec les Pères des relations empreintes de la cordialité la plus entière et de la sympathie la plus franche ; quelle serait la manière d'agir de Messieurs les Administrateurs ? On ne pouvait le prévoir.

Pour les Kabyles, ils ne voyaient dans ce changement qu'une facilité plus grande d'obtenir un de ces emplois si convoités chez eux qu'il s'agisse de porter un sabre de garde champêtre ou d'endosser le burnous rouge de Président.

A la fin d'août, M. le Capitaine Thivol apprit aux confrères son départ pour Alger. C'était l'annonce de changement de régime décidé.

En effet, dès le mois suivant, on se mit à construire à quelques kilomètres d'Ouarzin, dans un endroit nommé l'Hammam, des baraquements destinés à l'Administration. Quand les Pères revinrent de la retraite, ils y trouvèrent installé l'Administrateur de la Commune Mixte du Jurjura, M. Renoux.

Ils s'empressèrent d'aller le saluer. La visite fut courte, correcte ; on se sentait gêné des deux côtés.

Les Kabyles attendaient avec impatience le retour des missionnaires à peine ceux-ci furent-ils arrivés que tous assiégèrent la station ; les uns demandant qu'on leur écrivît des suppliques à « Sidi le Commissaire », quelques autres, parents de leurs élèves, désiraient qu'on leur accordât comme auparavant l'exemption de certaine corvées.

Mais comment les contenter ? D'un côté le P. Gerboin, par prudence ne croyait pas pouvoir, à ce moment, solliciter de faveurs ; de l'autre, l'Administrateur refusait, par principe, toutes les demandes.

Les Kabyles ne pouvaient admettre ces raisons, aussi attribuant à la mauvaise volonté, la conduite pourtant très raisonnable du P. Supérieur, ils se montèrent la tête et n'envoyèrent plus leurs enfants à l'école. On crut un moment que le village d'Ouarzen allait faire défection tout entier. Grâce à Dieu, l'irritation s'apaisa peu à peu et les élèves revinrent bientôt.

Cependant les habitants de la tribu s'étaient bien vite aperçus que le nouveau régime n'avait pas pour les missionnaires les égards de l'ancien ; quelques-uns même craignaient que l'Administrateur ne les obligeât à fermer leur école. C'est ce que prouve le fait suivant rapporté par le P. Gerboin.

**« Hier, dit-il, comme je revenais d'une course dans les ravins où j'étais allé acheter du bois de chauffage, un Kabyle de nos amis vint à ma rencontre sur le sentier. Il était tout ému : “Les gendarmes sont chez toi, me dit-il. – Je vais aller voir ce qu'ils désirent. – Qui sait ce qu'ils sont venus ? J'ai peur, ajouta-t-il, pâle et tout tremblant. – Et de quoi as-tu peur ? – Qu'ils ne viennent pour vous interdire de faire la classe.”**

**Tout en causant, j'arrivai à la maison ; les gendarmes s'y trouvaient en effet ; ils étaient entrés en passant pour nous dire bonjour.**

**Quand ils furent partis, mon homme vint à moi, il était encore tout effrayé. Mais comme il y avait foule dans la cour, il me tira à l'écart et me dit : “Sais-tu pourquoi j'avais peur ? – Non. – Je vais te le dire ; c'est que toutes les fois que les gendarmes sont venus ici, ça a toujours été, ou pour arrêter quelqu'un ou pour porter une défense ou pour nous jouer quelque mauvais tour.”** »

Les derniers mois de l'année furent attristés par des événements qui auraient pu avoir leur contre coup funeste pour les missions de Kabylie. Nous avons raconté ailleurs les faits qui obligèrent les Jésuites à quitter précipitamment Dejema-Saharidj et Aït-Larba. Nous avons également dit comment il fut un instant question pour les Pères Blancs d'abandonner, eux-aussi, leurs stations. Nous n'en reparlerons pas ici.

Pendant l'année 1881, des difficultés n'allaient pas manquer aux missionnaires. Les premières leur vinrent au sujet de l'école.

Depuis longtemps, les Pères savaient que l'Administrateur désirait vivement en posséder une à l'Hammam. Le 7 mars, ils apprirent qu'elle s'ouvrit en effet, et que la direction en était confiée à deux jeunes Kabyles, élèves du Lycée d'Alger. Chaque village des environs était tenu d'y envoyer 5 élèves.

Celui d'Ouarzen n'était pas du nombre, il est vrai, mais l'avenir n'en était pas plus assuré et la situation restait grave pour leur école. Les Pères comprenaient qu'il suffirait d'une réprimande, d'une correction de leur part, d'un coup de tête d'un élève, d'une cabale de quelque meneur pour la faire désertier. D'autres part quelle ligne de conduite à tenir à l'égard de celle de l'Administrateur ? Sans doute des élèves viendraient à la quitter : faudrait-il les admettre ; devrait-on les refuser ?

Cet état de choses avait, certes, de quoi les alarmer. Mais ce n'était là que le commencement des épreuves. Une autre, mais d'un genre différent allait surgir.

Le Président Si-Moula, étant venu un jour à la station vit que le Père chargé du dispensaire, soignait indistinctement tous les malades qui se présentaient, hommes et femmes. Le pharisien islamique s'en offusqua et porta plainte au Sous-Préfet de Tizi-Ouzou. Ce qu'ayant appris, Mgr Lavigerie, par mesure de prudence, défendit aux Pères, sous peine de suspense ipso facto, de ne soigner à l'avenir aucune femme indigène. Les Kabyles se montrèrent étonnés de la défense et ils se perdaient en conjectures pour l'expliquer. Mais le premier Supérieur avait parlé, on obéit. En août, cependant, le P. Voisin, chargé du soin des malades exposa respectueusement ses doléances et demanda que cette défense fût sinon rapportée du moins modifiés dans le sens qu'il proposait :

**« En ce moment, dit-il, beaucoup d'enfants de notre tribu sont très gravement atteints. Bien peu peuvent recevoir nos soins puisque leurs mères ne les apportent plus à la mission et qu'il nous est impossible d'aller les soigner à domicile. »**

Frappé de ces raisons, Monseigneur autorisa les missionnaires à recevoir de nouveau au dispensaire les femmes indigènes, mais à condition qu'elles fussent accompagnées de leur mari, de leur frère ou de leur fils déjà grand. Mais il ne permit pas aux Pères de leur donner des soins directs ; les remèdes devaient leur être appliqués par l'une des personnes qui les accompagnaient.

Cette décision qui devait réjouir les confrères ne leur était pas encore parvenue qu'ils eurent à se défendre devant les supérieurs d'accusations d'une nature assez délicate. Ils les réfutèrent facilement, il est vrai, mais elles n'en furent pas moins pénibles, car elles pouvaient nuire à leurs œuvres d'apostolat et jeter le discrédit sur la congrégation tout entière.

L'Archevêché fut un jour informé que les missionnaires de Kabylie avaient aux yeux des habitants de Fort-National, la réputation de « noceurs. » D'où pouvait venir pareille accusation ?... Il fut assez difficile de le deviner tout d'abord. Mais après réflexion, on se souvint d'un fait qui avait bien pu y donner lieu. Le voici :

Le P. Chardron, atteint d'une fièvre grave, avait dû entrer à l'hôpital militaire du Fort. Pendant sa maladie, il fut soigné avec un dévouement très grand et une attention pleine de délicatesse par l'un des infirmiers. Quand il fut rétabli, le Père, voulant lui donner une preuve de sa reconnaissance, ne crut pas mal faire en l'invitant à dîner à l'hôtel. A la fin du repas, il lui offrit même une bouteille de champagne.

C'était là une marque de son bon cœur, mais c'était aussi une grave imprudence de sa part.

A quelque temps de là, le curé de Fort-National, quittait pour l'œuvre de la Propagation de la Foi ; une personne qui avait connu la dépense faite à l'hôtel, répondit que, si l'argent donné aux missionnaires servait à boire le champagne, elle se garderait bien de donner quelque chose.

L'accusation ajoutait que les Pères Blancs se payaient à l'hôtel des dîners à 5 frs par tête ; qu'on faisait bombance chez eux et que dans ces repas on chantait facilement des chansons grivoises. Sans doute, l'accusation était fautive, mais elle eut pourtant cela de bon qu'elle montra clairement à nos confrères tous les dangers qu'il y a pour eux à fréquenter des étrangers et à les admettre dans l'intimité. Ces gens étant, pour l'ordinaire, disposés à interpréter en mal les actions les plus innocentes et à les rapporter au dehors, avec commentaires de leur façon.

Au milieu de toutes ces peines déjà si grandes, une peine plus grande encore vint affliger la station. Dans les derniers jours de juin, le P. Monsallier, pour des raisons que nous n'avons pas à donner ici, quittait la Société.

La retraite annuelle mit quelque baume sur toutes ces blessures et l'on revint avec un nouveau zèle et une résolution plus ferme encore de se dévouer corps et âme au salut des pauvres Kabyles.

Le personnel s'était accru. Il comprenait, cette fois, le P. Gerboin, Supérieur, les Pères Voisin et Bornette et le Frère Antonin qui déjà était au poste depuis le départ du P. Monsallier.

Le retour des Pères fut accueilli par des démonstrations de joie. Nous n'avons rien dit jusqu'à présent des relations des habitants avec les missionnaires. Les préventions, l'hostilité, la réserve des premiers jours avaient bien vite disparu et, à ce moment, le P. Gerboin jouissait de l'estime et de l'affection universelle.

Les malades affluaient au dispensaire, et, comme les miraculés de l'Evangile, ils répandaient partout la renommée des charitables médecins qui les avaient, sinon guéris, du moins soignés cela « Khater Rebbi. »

Chaque jour, grâce à cette nombreuse clientèle, formée des gens de dix tribus diverses, le nom des missionnaires, ou mieux leur renom, s'était selon le mot biblique, étendu au loin comme une huile versée « *oleum effusum*. »

Cette influence sans cesse croissante des représentants officiels d'une religion abhorrée réveillait les craintes et la jalousie de certains marabouts et de quelques fanatiques.

**« Voilà le feu allumé au milieu de nous, disaient-ils, que pourrons-nous faire pour l'éteindre ? »**

Mais leurs doléances, leurs excitations touchaient peu la masse du peuple qui, voyant nos confrères à l'œuvre, savaient désormais à quoi s'en tenir sur leur compte.

La vieille haine contre le « rouni » s'endormait chaque jour davantage pour faire place à la confiance et à l'affection. Témoin ce fait rapporté par le diaire de la station :

**« Il y a quelques jours, un brave homme dont le fils fréquente notre école faisait ses dévotions devant la fenêtre de notre maison. La prière était fervente. Il ne suivait pas la formule ordinaire, mais il parlait de l'abondance du cœur. « Mon Dieu, disait-il, rendez-moi bon comme ces marabouts qui sont là. Nous autres Kabyles, nous sommes mauvais, mais eux, ils font le bien pour Dieu. Mon Dieu, faites-moi boire à la fontaine où ils boivent. » Cette prière a fort réjoui tous les bambins de l'école. Un moment nous l'interrompîmes pour lui dire que s'il voulait que le Bon Dieu le rende comme nous, il fallait pour cela qu'il priât comme nous. « Eh bien ! répondit-il, montrez-moi comment vous priez et je prierai comme vous, car puisque vous faites le bien votre prière doit être bonne. »**

Quant à M. l'Administrateur, il ne témoignait aucune hostilité ouverte à l'égard des missionnaires. Ceux-ci de leur côté évitaient avec soin tout ce qui aurait pu ressembler, de leur part, à une provocation. On s'observait mutuellement.

Pour le moment, M. Renoux était tout entier à la question des écoles. C'était à l'époque, le « dada » de tous les administrateurs.

Non content de celle qui était déjà établie auprès de son Bureau, il tenta au mois de juin d'en ouvrir une au village même de Taourirt. Il avait, disait-on, réuni les Amins et leur avait proposé d'envoyer un de ses jeunes instituteurs pour faire la classe dans la Djemaa, mais il s'était heurté à un refus absolu.

Pour augmenter le nombre de ses élèves, il exerçait une pression sur les employés indigènes de sa commune mixte. Le garde champêtre, oncle d'un interne de la mission, sollicita à plusieurs reprises son neveu de quitter l'école de Ouarzen pour celle de l'Hammam. L'enfant, très attaché aux Pères, refusa net<sup>23</sup>.

---

<sup>23</sup> Il se nommait Hamou Thennah. C'est lui qui un jour pleurait en voyant qu'il n'était pas admis au salut du T.S. Sacrement en entendant chanter à la chapelle les enfants kabyles chrétiens venus de St-Laurent. Il fut baptisé à Malte sous le nom d'Ernest et y mourut pieusement en 1886.

Il y avait lieu de se tenir sur ses gardes.

Le dernier jour de décembre de cette année, les Pères Gerboin et Voisin étant allés présenter leurs vœux de nouvelle année à M. l'Administrateur, celui-ci, après les compliments d'usage, leur dit à brûle-pourpoint :

**« Mes Pères, j'ai un petit grief contre vous. Mon école comptait 19 élèves, elle n'en a plus que 18 ; le 19<sup>ème</sup> est chez vous. Or, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vous prierais de me le renvoyer. »**

**« Je n'ai pas pour principe, répondit le P. Gerboin, de retenir chez nous les gens par la force ; si les parents de l'enfant, après nous l'avoir amené, veulent le retirer, je ne m'y opposerai pas. »**

M. Renoux ajouta :

**« Quand un des élèves de mon école la quitte et se présente à la vôtre, il serait bon que vous ne me demandiez des renseignements sur son compte. »**

**« Je n'y vois pas d'inconvénient, M. l'Administrateur, répondit encore le Père, mais il me semble que pareille information n'a pas été prise sur deux de nos élèves entrés à votre école de l'Hamman. »**

L'Administrateur ne sut que répondre.

Le lendemain, le père vint tout triste dire aux missionnaires : « Je vous prie, laissez-moi reprendre mon fils ; s'il ne rentre pas à l'école du Baïlek, je serai condamné à un mois de prison. » On le lui donna aussitôt.

L'affaire n'eut donc pas les suites fâcheuses qu'on aurait pu craindre, au contraire, M. Renoux vint trouver les Pères dans le courant de janvier 1892 et les pria d'informer leurs Supérieurs qu'il verrait, avec plaisir, s'établir à l'Hamman une école de filles dirigée par les Sœurs Blanches.

Le jeu de ce Monsieur était vraiment étrange et sa politique à bascule déroutait les missionnaires. A Ouarzen, il adressait aux confrères des félicitations qui paraissaient sincères sur la bonne marche de leur école ; à Fort-National, il répétait que leurs élèves ne savaient rien. Un jour il venait en ami s'asseoir à leur table avec sa famille, et le lendemain il menaçait au moindre signe de prosélytisme de leur part de se déclarer officiellement contre eux.

« Je vous avertis, leur disait-il une fois, que si j'ai connaissance de l'envoi de quelques enfants kabyles dans l'une de vos maisons de France, je me verrai forcé d'en informer immédiatement la Préfecture d'Alger. » Et peu après, il leur apprenait que, par ses ordres, un grand nombre d'écoles arabes avaient été fermées, les professeurs et les élèves frappés d'une amende et leurs Corans confisqués.

Ce ne fut qu'après trois ans que l'on eut enfin l'explication de cette singulière façon d'agir.

On arriva sans autres difficultés jusqu'à l'époque de la retraite annuelle. Depuis juin avait commencé, dans le personnel, une série de changements qui devaient se continuer jusqu'à la fin de l'année.

Ce fut d'abord celui du P. Voisin, envoyé en quête au Canada<sup>24</sup> ; en décembre, celui du P. Bornette, nommé à la Procure de Zanzibar ; enfin dans les premiers jours de janvier 1883, celui du P. Gerboin lui-même, appelé à la direction du noviciat des Frères Coadjuteurs à Maison-Carrée.

A ce moment, le poste comprenait : le R.P. Carpentier, Supérieur, le P. Moulin et le Frère Antonin.

#### **4. Supériorat du Père Carpentier**

Le P. Carpentier, fondateur de la station, revenait aux Menguellet après cinq plus de cinq ans d'absence. Les débuts de son second supériorat furent particulièrement pénibles.

Apprenant le départ incognito de leur bien aimé P. Gerboin, les enfants de l'école accourent à la maison. Ce furent d'abord des pleurs et des lamentations. Puis le plus âgé d'entre eux proposa à ses camarades de lui remettre chacun deux sous. La collecte servirait à payer le voyage d'un homme qui serait chargé d'aller à Maison-Carrée dire de leur part aux Supérieurs de la Société : « Rendez-nous notre P. Gerboin, ou c'est fini, nous n'irons plus en classe. »

Influencés par les conseils du même élève, plusieurs ne vinrent plus en classe. La chose connue, les parents ramenèrent les petits déserteurs et quelques jours plus tard l'école était au complet comme auparavant, y compris le chef de la bande lui-même.

Le P. Carpentier croyait l'affaire terminée, mais peu de jours après les défections recommencèrent et ce qui fut plus grave cette fois, c'est que les jeunes grévistes se postèrent sur le sentier, attendant la sortie des écoliers pour les engager à faire cause commune avec eux et, en cas de refus les frapper.

Décidé à ne pas tolérer le retour de pareils actes de mauvais esprit, le P. Carpentier avertit la famille du jeune meneur d'avoir à le garder désormais à la maison, et, en cas de récidive, il menaça d'en informer qui de droit.

Effrayé de cette menace, le frère aîné de Cassi vint à la mission faire des excuses et demander qu'on voulût bien reprendre l'enfant. Sermonné d'importance, le jeune révolté avoua ses torts et promit solennellement d'être sage à l'avenir.

---

<sup>24</sup> Remplacé en juin, jusqu'à la retraite, par le Frère Raymond. Ce Frère tenta de creuser un puits. Il alla jusqu'à ... Mètres de profondeur, mais sans trouver l'eau, malgré les assurances du P. Richard, l'hydrophile.

Tout sembla rentrer dans l'ordre encore cette fois, et durant un mois le calme absolu régna parmi la gente écolière, mais en mars un nouvel incident amena une nouvelle tempête.

Un des élèves de l'école ayant écrit une lettre au P. Gerboin, tous ses camarades voulurent l'imiter. Sur le refus du P. Charpentier, qui ne pouvait raisonnablement se prêter à une demande qui portait atteinte à son autorité, les têtes s'échauffèrent et toute l'école fut vite en ébullition. Pour essayer de calmer les élèves surexcités, le Père leur donna ce conseil : « Faites écrire une lettre par le plus avancé d'entre vous, puis tous ceux qui savent écrire y mettront leur signature. »

Peine perdue, les enfants étaient butés aussi quand le Père sonna la classe, quatre seulement se présentèrent. Et coïncidence malheureuse, ce jour même, M. le Curé du Fort arrivait à Ouarzen, un Père Lazariste pour lui faire visiter l'école. C'était une humiliation profonde pour le Supérieur mais il la porta avec grand esprit de foi.

**« J'ai regardé tout cela, écrit-il, comme une épreuve que le Bon Dieu nous envoyait... L'épreuve est passée, que le Saint nom de Dieu soit loué ! Peut-être tournera-t-elle au plus grand bien de notre œuvre. »**

Le P. Carpentier avait raison, l'orage scolaire ne dura pas. Les enfants revinrent peu à peu, les uns seuls, les autres ramenés et giflés par leurs parents en pleine classe, tous honteux de leur équipée et repentants de leur faute.

Le calme de l'école ne fut plus troublé à l'avenir. Au mois de juin, elle comptait 32 enfants, chiffre qui n'avait jamais été atteint. De plus la classe des adultes et des petits bergers en comptait à son tour une quarantaine.

Pour arriver à pareil résultat, les missionnaires s'étaient donnés beaucoup de peine. La cour avait été aménagée et un mur d'enceinte élevé dans le but de faciliter les jeux des enfants. On pensait même à bâtir un préau afin de les abriter les jours de mauvais temps. Pour contribuer à sa construction, le P. Monsallier, ancien missionnaire du poste envoya 200 frs.

L'Administration continua avec le P. Carpentier les relations qu'il avait commencées avec son prédécesseur ; elle devinrent même chaque jour de plus en plus cordiales. Dans une de ses visites à la station, il avoua que son beau feu pour la création d'écoles indigènes était bien tombé. Il avait cru en arrivant, disait-il, trouver chez les Kabyles un grand enthousiasme pour l'école, mais il s'était vite aperçu de son erreur. Aussi avait-il l'intention de se borner à celle de l'Hammam qui était près de sa résidence, et de laisser à l'Académie le soin d'en fonder de nouvelles si bon lui semblait.

Au mois de juillet, il fit à la station une démarche qui surprit agréablement nos confrères. Il venait prier le P. Carpentier de vouloir bien baptiser sa petite fille qui venait de naître.

**« Je voudrais, ajoutait-il, que vous puissiez exercer à l'égard de mes administrés européens, l'office de curé, sans que nous soyons obligés de recourir à Fort-National pour remplir nos devoirs religieux. Pourquoi oblige-t-on les habitants de l'Hamman à faire 20 kilomètres, alors qu'ils forment une commune distincte et qu'ils ont des prêtres auprès d'eux ? »**

Le P. Supérieur s'empressa de communiquer à Maison-Carrée la demande et les désirs de l'Administrateur.

Mgr Dusserre accorda les pouvoirs nécessaires pour le baptême et le Supérieur Général consentit, si un local convenable était offert à ce que les Pères allassent dire la messe à l'Hamman au moins les jours de grande fête.

M. Renoux se déclara très heureux de cette décision, mais répondit qu'en ce moment, il lui était matériellement impossible de fournir le local demandé.

La distribution des prix eut lieu à la fin de juillet, avec le cérémonial habituel : remise de prix et diffa.

Mais les missionnaires au lieu de prendre un repos bien gagné décidèrent, malgré les chaleurs qui, à cette époque de l'année, sont doublement pénibles de continuer les classes du soir, au grand contentement des adultes et des petits bergers. Ce ne fut que le 21 août, quelques jours avant le départ pour la retraite qu'elles prirent fin. Pour encourager les élèves, on distribua à chacun d'eux un sarouël. Tous partirent enchantés et des maîtres et de la récompense.

A la retraite il n'y eut pas de changement dans le personnel, mais ce ne fut que le 4 octobre que le P. Carpentier revint du poste. Il était allé à Tunis prendre part au Chapitre Général.

On attendait son arrivée pour la rentrée des classes. Elle fut consolante, vu le nombre et les bonnes dispositions des enfants.

La santé du P. Moulin ne lui permettant pas un travail aussi pénible que celui du professorat, on prit pour moniteur un jeune Kabyle chrétien, ancien élève de St-Laurent d'Olt, muni de son certificat d'études primaires. Il se nommait Adrien Idir.

A part quelques rares difficultés de peu d'importance venant d'anciens élèves qui avaient quitté la classe des Pères pour celle de l'Hamman, nous n'avons rien à signaler dans l'histoire du poste jusqu'au mois d'avril.

A cette époque devait avoir lieu dans la Commune Mixte du Jurjura, l'élection de deux conseillers municipaux. Les missionnaires ne s'en préoccupaient. Mais une personne autorisée fit savoir officieusement au P. Carpentier qu'il serait sage de sa part de poser sa candidature de concert avec le P. Voisin des Ouadhias.

Pour le décider à accepter, la même personne mettait en avant les motifs suivants :

1° En dehors des missionnaires, les deux candidats prévus étaient des personnes hostiles à leurs œuvres.

2° Dans le cas où la commune aurait à sa tête un administrateur mal disposé, les Pères élus pourraient réprimer ses excès en le liant dans son administration.

3° Enfin, le titre de conseiller municipal leur donnant entrée dans la Commission scolaire, pourrait procurer quelques avantages à leurs écoles.

Surpris de cette proposition inattendue, le P. Carpentier en référa aussitôt à ses Supérieurs qui donnèrent une réponse favorable.

Le vote eut lieu le 4 mai et le lendemain les deux Pères reçurent notification de leurs ennemis. Aussitôt des manœuvres commencèrent pour les faire invalider. Devant le mauvais vouloir évident et l'inanité des raisons apportées pour justifier l'invalidation, le P. Carpentier se désista et le P. Voisin en fit autant. N'ayant rien fait pour assurer leur élection, ils ne voulurent rien faire pour la défendre.

A partir de ce moment jusqu'à la fin de l'année, ce fut une série presque ininterrompue d'épreuves de toutes sortes, signe évident de la protection de Dieu et de triomphe pour l'avenir : *In cruce Salus*.

Grâce aux dons reçus et aux sacrifices personnels des missionnaires, le rêve d'un préau pour les élèves avait pu enfin être mis à exécution. Les Frères Antonin et Justin s'étaient chargés de la bâtisse et le P. Moulin de la pose de la toiture.

C'est dans cette occupation que ce cher confrère tomba malade. On crut d'abord à une grande fatigue, mais son état empirant, on dut le faire entrer d'urgence à l'hôpital du Fort (21 juillet). Le Major reconnut aussitôt une fièvre typhoïde.

Malgré tous les soins dont il fut entouré par le docteur et les infirmiers et malgré les prévenances délicates dont il fut l'objet de la part de M. le Curé, il succomba le dernier jour de ce même mois.

Quelques jours après lui, le P. Voisin mourait au même hôpital.

Frappé de ces deux morts, épuisé toutes pas les peines morales qu'il avait éprouvées depuis son arrivée au poste, le P. Carpentier vit sa santé gravement atteinte. Le R.P. Supérieur Général crut bon de l'appeler à Maison-Carrée pour qu'il s'y reposât jusqu'à la retraite.

Par suite de ce départ, le poste dut être abandonné provisoirement ; le Frère Antonin se rendit aux Beni-Yenni, les internes furent conduits aux Ouadhias et la maison fut laissée à la garde du cuisinier, Akli.

La vie calme du sanatorium et les bons soins du Frère infirmier eurent vite rendu la santé au P. Carpentier et, reconforté moralement par les exercices de la retraite, il reprit en octobre le chemin de la mission. Mais il

n'amenait pas avec lui le confrère qui lui avait été donné pour remplacer le P. Moulin.

A peine de retour un incident aussi pénible qu'inattendu le jeta dans la plus vive anxiété.

En octobre 1881, un jeune Kabyle d'Ouarzen avait été, avec l'autorisation de son frère, envoyé en France par le P. Gerboin. L'enfant reçu d'abord à St-Laurent d'Olt fut dirigé ensuite sur Malte avec ses autres camarades.

Poussé par de mauvais conseillers, Mohand Meddour vint un jour trouver le P. Supérieur, exigeant impérieusement le retour de son frère.

Etonné de cette réclamation, le P. Carpentier lui en demanda le motif :

**« Pourquoi veux-tu donc le faire revenir ? – C'est que les uns, répondit-il, m'ont affirmé que s'il restait plus longtemps chez nous, on en ferait un Père Blanc ou un Frère ; les autres, que s'il revenait, il aurait de suite une place à l'administration et qu'il gagnerait ainsi de l'argent à sa famille. »**

Impossible de faire entendre raison à cet homme... Il menaçait même d'aller à Alger porter plainte. Il avait été poussé, mais par qui ?

Le Conseil de la Société, mis au courant de l'affaire, décida le retour de l'enfant. A cette nouvelle l'irascible se calma quelque peu, et le P. Duchêne qui revenait de Malte, à ce moment même (30 octobre) ayant apporté une lettre de l'élève et donné de ses nouvelles à sa famille, on put croire à un apaisement. Il n'en fut rien.

Excité encore cette fois sans doute, Mohand envoya une dépêche à son frère pour lui demander si oui ou non il reviendrait. Il en reçut cette réponse : « Oui je reviendrai, mais dans quelques temps. »

Le soir même, notre homme vint à la maison montrer le papier bleu en disant avec une joie mal dissimulée : « J'ai gagné. » Comme il commençait à crier un peu fort et qu'il allait jusqu'à dire que son frère était retenu à Malte par force, le P. Duchêne crut bon de lui donner une leçon :

**« Tu veux que ton frère revienne, lui dit-il, en haussant la voix, ton frère reviendra, c'est entendu ! Mais, dès son arrivée apprête-toi à lui restituer sa part d'héritage (elle était vendue et mangée), à le nourrir, à le vêtir et apprête-toi surtout à recevoir ses reproches, à lui entendre te demander pourquoi tu lui fais cesser ses études au moment où il allait en recueillir le fruit. »**

Effrayé des conséquences de ce retour auxquelles il n'avait pas pensé et de la manière sévère dont elles lui étaient dites, Mohand balbutia quelques mots et s'en retourna au village tout honteux. Le lendemain sa mère vint présenter des excuses et pria qu'on ne gardât pas rancune à son fils à cause de ses paroles malhonnêtes.

Il fallait pourtant en finir. Au mois de mars (1885), le P. Carpentier, étant allé au Chapitre Général à Maison-Carrée, y trouva Emmanuel et le ramena

avec lui à Ouarzen. Son arrivée fit cesser les calomnies sur les missionnaires « voleurs d'enfants. »

Au milieu même de tous les ennuis que cette affaire causait à nos confrères, l'Administrateur, comme s'il avait voulu prouver qu'il n'en était pas l'instigateur et détourner même tout soupçon, leur prodiguait les marques de la sympathie la plus étonnante :

**« Jeudi matin, écrit, le P. Supérieur, j'étais allé à Fort National au devant de notre nouveau confrère, le P. Duchêne. Le soir en rentrant, le Frère Antonin m'apprend que M. Remoux était venu, accompagné de son adjoint, pour me prier de partager avec eux un repas champêtre qu'ils allaient faire au chantier de la nouvelle route que l'on trace de Michelet aux Beni-Yenni. Le lendemain soir, veille de Toussaint, M. l'Administrateur envoie par un de ses cavaliers de jolis bouquets de chrysanthèmes pour l'ornementation de notre chapelle. C'est le cas de le dire : après les épines les roses.**

D'où pouvait venir pareille explosion de cordialité ?

Une chose l'expliquera peut-être : le départ de M. Sabatier, Administrateur de la Commune de Fort-National. Durant tout le séjour de cet homme en Kabylie, M. Renoux avait subi sa néfaste influence. Enfin débarrassé de ce voisin plutôt redouté, il retrouvait sa liberté et en profitait pour manifester tout à son aise ses vrais sentiments.

Comme Perrette du bon La Fontaine, l'Administrateur faisait, à la fin de 1884, les rêves les plus merveilleux. L'avenir n'avait pour lui que des sourires. Il voyait son école florissante, prospère, admirée, le nombre des élèves augmenter rapidement, leurs progrès devenir de plus en plus sensibles ; il saluait déjà toute une légion de jeunes savants, lauréats de l'Académie et il savourait d'avance les félicitations du Gouvernement. Mais comme dans le fable du pot au lait, tout allait être anéanti en un instant.

Il avait sous ses ordres une équipe de 50 cantonniers kabyles. Sans doute ces braves gens servaient à construire des routes nouvelles ou à réparer les anciennes, mais ils servaient surtout au recrutement de l'école de l'Hammam, car aucun d'eux ne pouvait, par crainte de perdre sa place, se dispenser d'y envoyer ses enfants. M. Renoux se proposait d'élever à 100, le nombre de ses ouvriers, quand en janvier, sans que rien ne le fasse prévoir un arrêté préfectoral lui enleva le service de la voirie communale. Cette décision déconcerta tous ses plans et détruisit toutes ses espérances. Adieu donc école florissante, élèves nombreux, lauriers, félicitations, palmes académiques !

Peu après ce douloureux désenchantement, commença à circuler à travers les tribus le bruit vague d'abord, puis plus précis du changement de l'Administrateur. Les missionnaires n'y attachèrent au début aucune importance, mais ce qui les surprit bientôt, ce fut la subite cessation de tout rapport de M. Renoux avec eux. En effet, à dater de ce moment jusqu'à son départ

qui eut lieu en mai, il ne revint plus à la station. Jamais les Pères n'en purent connaître la cause de ce brusque revirement. Les dives événements que nous venons de relater n'eurent, grâce à Dieu, aucun fâcheux contrecoup pour la mission et sa marche en avant n'en fut pas entravée.

Jusqu'ici nous n'avons encore parlé de l'œuvre des pensionnaires. C'eût été répéter ce que nous avons dit ailleurs dans l'histoire des autres postes. Cette œuvre pourtant existait à Ouarzen. Elle avait pris naissance sous le supérieurat du P. Gerboin. Le premier pensionnaire fut Achour, neveu d'Hammama, la légendaire porteuse d'eau, connue de tous les confrères de Kabylie<sup>25</sup>. Peu à peu, leur nombre s'accrut et à l'époque où nous sommes arrivés dans notre récit, ils étaient cinq. Leur bonne tenue, leur connaissance de la langue française faisaient sur les indigènes la meilleure impression ; leur docilité, leur piété à la chapelle, leur désir de devenir chrétien conso-laient les missionnaires.

Ces résultats heureux n'avaient pas été obtenus sans peine. Bons conseils, bons exemples, patience, surveillance de tous les instants, fermeté parfois, affection toujours, soins paternels dans la maladie, encouragements, rien n'avait été omis pour les transformer progressivement.

Pour récompenser la bonne volonté et les efforts sérieux de ces chers enfants, espoir de la future chrétienté, les Pères s'ingéniaient à leur procurer de temps à l'autre des divertissements toujours bien accueillis. Mais que ces journées agréables pour les écoliers étaient des journées fatigantes pour les maîtres ! Tantôt on les conduisait passer le dimanche au poste le plus voisin, les Beni-Yenni, tantôt l'excellent P. Roger venait les chercher et les gardait un partie de la semaine à Djemaa Saharidj, tantôt c'était une excursion dans les tribus, un dîner champêtre au Jurjura, une partie de pêche à la rivière du Djemaa. Mais ce qui avait le don de leur plaire davantage, c'était l'annonce d'une visite au grand marché du Djemaa.

Un des Pères de la station fait d'un de ces marchés le tableau :

**« C'est vraiment un curieux spectacle que celui dont on jouit ce jour-là. Dès le grand matin, on voit les indigènes arriver par tous les sentiers de la montagne, les uns à pied, les autres à mulet, un grand nombre poussant devant eux leurs ânes chargés. Beaucoup plus tolérants que les Arabes, les Kabyles permettent à quelques femmes de venir au marché, mais c'est surtout les hommes et les enfants qui y affluent, ceux-ci par curiosité, ceux-là pour acheter ou vendre, beaucoup pour flâner, se mettre au courant du prix des denrées, des nouvelles, des affaires du pays et parfois écouter un marabout qui prêche la guerre sainte.**

**De prime abord, ces marchés présentent à l'œil du nouvel arrivant, un fouilli, un pêle-mêle inextricable de burnous vivants, remuants et où sont confondus hommes et bêtes. On finit par s'y reconnaître et y circuler non sans heurts con-**

---

<sup>25</sup> Hammama a été baptisée en 189... , sous le nom de Colombe. Elle est encore au service des missionnaires en qualité de bergère de leur petit troupeau de chèvres.

tinuels. On trouve de tout dans ces marchés kabyles : produits indigènes ou européens, tissus de coton à bas prix, soieries à bon marché, droguerie commune, vêtements militaires réformés, de la ferraille, des miroirs, des couteaux, du pétrole, du fer blanc, des souliers, de la poudre. Ici sont des monceaux d'orge de blé, de fruits, selon la saison ; des piments, du sel, de l'huile, des figes sèches, de la poterie du pays, de la laine, du tabac en feuilles, des glands doux, des plats de bois pour le couscous. Là, des bœufs et des moutons sont abattus et débités sur place au jugé sans aucune espèce de balance ; à côté, des morceaux de viande de toutes les grosseurs sont étalés à terre sur la fougère ou des branches de lentisque. A quelques pas de là un forgeron pose fort adroitement des fers aux chevaux, mulets et ânes, pendant qu'un Esculape tire du sang à tous ceux qui se présentent de deux à dix sous la saignée, selon la générosité ou les moyens du client. Il faudrait tout un livre pour décrire ces marchés indigènes. »

Revenons maintenant à Ouarzen.

Jusqu'en juin, grâce à la prudence et au dévouement du Père Supérieur, grâce surtout à la protection divine, l'école progressait visiblement. Nombre croissant d'élèves, retour d'anciens, inscription de nouveaux, bon esprit, affection, respect, succès éclatant aux derniers examens du certificat d'études. Tout semblait donc promettre une fin d'année très heureuse et présager une brillante rentrée.

Mais l'homme ennemi « *l'inimicus homo* » veillait. Un jeune Kabyle à qui on avait dû refuser pour de graves motifs, l'entrée de la classe, résolut de s'en venger. Il engagea sept de meilleurs élèves à quitter l'école des Pères pour aller se faire inscrire chez celle de l'instituteur de l'Hamman. Il réussit ; ces malheureux enfants succombèrent à la voix du tentateur, mais ils ne devaient pas tarder à se repentir.

De plus, un vent de mutinerie passa sur toute l'école, et il fallut tout le calme, la patience et surtout la confiance en Dieu du P. Carpentier pour enrayer le mouvement de défection qui se préparait. Toutefois, cette ingratitude, à laquelle il était loin de s'attendre, l'affligea profondément et sa santé en reçut une grave atteinte. Après une crise qui alarma son confrère, il dut prendre, sur ordre du Supérieur Général, le chemin de Maison-Carrée (12 août).

Quand il revint à Ouarzen, après la retraite annuelle, il ne ramena pas avec lui le P. Duchêne qui, nommé à l'école apostolique de St-Eugène, était remplacé par le P. Huyghes.

Ni le diaire ni la correspondance du dernier trimestre ne nous signalent d'événement digne d'être relaté ici. Mais nous trouvons dans la chronique un compte-rendu que nous nous faisons un plaisir de mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Le tableau que le P. Carpentier nous fait de sa maison nous donne une idée claire et exacte de ce qui était alors l'apostolat, non seulement à Ouarzen, mais dans toute la Kabylie. Nous le résumons ici :

« Durant son séjour sur la terre, Notre-Seigneur [texte illisible] pour fonder son Eglise, ne s'est pourtant occupé, peut-on dire, que de la préparer, laissant à ses apôtres le soin de l'organiser après lui.

A l'exemple du Divin Maître, les missionnaires de Kabylie ne font, eux-aussi, pour le moment, qu'œuvre de préparation.

Ne pouvant attaquer de front l'édifice puissant de l'Islam, ils le minent de toutes leurs forces, préparant ainsi sa chute en se servant des moyens dont notre Seigneur s'est servi lui-même.

Il a instruit les ignorants, guéri les malades, donné au peuple le spectacle de toutes les vertus. C'est ce qu'à leur tour, tentent de faire les missionnaires. Par les conversations, ils cherchent à éclairer ces pauvres musulmans, à détruire leurs nombreux préjugés, en jetant dans leurs âmes non encore la semence divine, mais l'humble grain de la loi naturelle.

Par l'école, ils hâtent plus efficacement encore l'heure de l'Évangile. Les enfants sont sans instruction islamique et par suite sans préjugés contre le christianisme. Dès lors ils sont plus aptes à recevoir la lumière de la Vérité.

Par l'exemple d'une vie chrétienne sans reproche, mise en face des vertus extérieures et hypocrites du musulmanisme, les apôtres du Christ s'efforcent d'édifier les infidèles, au moins les aident-ils à tirer cette conclusion : les bons fruits peuvent-ils venir d'un mauvais arbre ?

Comme Notre Seigneur aussi, les missionnaires soignent les malades et ils essayent de les guérir, soit qu'ils reçoivent à la maison, soit qu'ils aillent les trouver dans leurs villages. Cette charité, mise en parallèle avec l'égoïsme de leurs marabouts, les fait réfléchir et ils disent entre eux : « Ah ! ces roumis. Ils iront sûrement au Paradis ; Dieu peut-il damner des gens si bons ! » »

Après cet exposé, le P. Carpentier continue :

« Celui qui pourrait croire le moment de la récolte arrivé serait dans une étrange illusion. Nous ne sommes même pas au temps des semailles. Pendant de longues années encore, il faudra s'appliquer au travail continu et fatigant du défrichage des âmes. Arracher les buissons les plus épineux, enlever les pierres les plus grosses, tracer seulement quelques sillons et encore les arroser de sueurs et peut-être de sang. Travail pénible, mais fécond pour l'avenir, car, lorsque les premiers pionniers de l'Évangile en Kabylie auront disparu, la seconde génération, plus favorisée, trouvera les broussailles coupées et le terrain préparé à recevoir la Semence divine.

Les progrès dans cette mission d'Ouarzen sont donc lents, à peine visibles et s'apprécient difficilement d'une année à l'autre, mais ils n'en sont pas moins réels, et si nous jetons un coup d'œil sur les années écoulées depuis la fondation du poste, le bien opéré se laisse apercevoir d'une manière plus sensible.

Nous sommes, en effet, loin de ce temps où les Pères Livinhac et Voisin, le jour de leur visite dans la tribu, avaient été injuriés, menacés et s'étaient vu

refuser l'hospitalité ; loin de ce temps où les premiers missionnaires pouvaient à peine trouver à louer une maison, se voyaient traités avec un mépris tel qu'on ne leur rendait même pas leur salut ; loin de ce temps où les habitants portaient à la Djemaa le défense sous peine d'amende, à tout Kabyle de venir à la station et où un homme du pays voulait emporter les poutres de sa maison pour aller s'établir ailleurs plutôt que de donner son enfant à l'école ; loin de ce temps enfin où à l'arrivée du missionnaire dans un village, les enfants prenaient la fuite comme à l'approche d'une bête sauvage, les enfants poussaient des cris comme à la vue d'un ogre.

Les Kabyles eux-mêmes nous reparlent quelquefois de ces choses pour en rire les premiers. Tout cela est bien passé : froideurs, hostilité, mauvais vouloir, menaces ne sont plus qu'un souvenir.

Bien rares sont ceux qui ne nous saluent pas les premiers. Nombreux ceux qui nous disent : "Vous faites le bien, vous valez mieux que nous." Les vertus chrétiennes les émerveillent, mais surtout la chasteté sacerdotale leur inspire la confiance la plus absolue.

" Quand je suis absent de la maison, nous disait un jour un Kabyle, aucun homme ne peut entrer chez moi, mais toi, Marabout, tu peux toujours le faire, que j'y sois ou que je n'y sois pas."

Nous devons leur conseiller dans une foule de circonstances. Quand ils partent en voyage, ils n'hésitent pas à nous remettre leur argent, sans témoin, sans écrit, tant leur foi en notre probité est entière.

Mais je dois parler des obstacles. Ils sont nombreux et viennent de causes diverses.

D'abord, des Kabyles eux-mêmes. L'ignorance dans laquelle est plongé le musulman, les préjugés qui en sont la suite, sa croyance profonde en la vérité de sa religion et à la puissance de son faux prophète, le réel respect qu'il porte à ses marabouts et l'influence de ceux-ci sur la masse, sont les principales barrières qui se dressent devant le missionnaire.

C'est ensuite du côté des Européens, et de ces obstacles les uns sont communs à l'Algérie et les autres sont particuliers à Ouarzen.

Les premiers ont leur source dans la politique inaugurée en 1830 : "l'Islam intangible", politique néfaste défendue par les Bureaux-Arabs et acceptée ensuite par le Régime Civil. Des chrétiens, personnages officiels, ont pu librement prôner la supériorité du Coran sur l'Evangile ; quelques-uns même se sont faits musulmans, et l'on a trouvé ces apostasies très naturelles. Mais qu'un prêtre veuille prêcher la foi chrétienne, qu'un musulman demande à recevoir le baptême, ce sont là, pour ces politiciens, choses inadmissibles.

Relativement à la station d'Ouarzen, c'est l'école de l'Hammam qui oppose à l'œuvre de l'apostolat un obstacle des plus sérieux. Aux yeux des indigènes, elle n'est pas l'école d'un « roumi » quelconque, c'est avant tout l'école de M. l'Administrateur. Or parmi eux, celui qui craint ou espère quelque chose de ce fonctionnaire, se croit obligé d'y envoyer son enfant. En outre, toutes les paroles de l'instituteur sont regardées comme paroles du Gouvernement, devant lesquelles il n'y a qu'à s'incliner. Encore si l'instituteur s'en tenait là. Mais non. A la force morale que sa position officielle lui donne, il joint trop souvent

des moyens déloyaux. Tant que les enfants sont petits, il les laisse volontiers se rendre chez les Pères, s'épargnant ainsi le plus ingrat de la besogne. Mais quand ils sont suffisamment avancés, il les attire chez lui et après quelques semaines, il sera tout fier de les présenter de les faire recevoir au certificat d'études, ravi de recueillir les compliments des examinateurs et, ce qui n'est pas à dédaigner, tout heureux de pouvoir espérer une augmentation de traitement. Dans ces départs, ce qui afflige le missionnaire, ce n'est pas de perdre un peu de gloire humaine, mais c'est de se voir arracher des âmes qui commençaient à s'ouvrir à la vérité et marchaient déjà dans la voie du bien avec ardeur et générosité. »

Le P. Carpentier donne ensuite un aperçu sommaire des œuvres d'apostolat de sa mission :

« Ecole – Lors de sa fondation, l'école atteignit rapidement le chiffre de 25 enfants environ. Pendant plusieurs années, il resta stationnaire, et malgré tous les efforts des missionnaires, ce nombre ne s'accrut pas sensiblement. La cause en est dans la situation défavorable de notre maison, trop éloigné de Taourirt. Durant l'été, les enfants de ce village viennent bien en classe, mais ils cessent dès qu'arrive l'hiver.

“ Je ne vous dirai rien des ennuis que nous a occasionnés l'école concurrente. Grâce à Dieu, les vides qui se sont produits se sont peu à peu comblés et en ce moment nous avons trente élèves.”

L'influence des missionnaires ne pouvait-elle s'exercer sur un plus grand nombre d'enfants ? Trente, c'est bien peu pour une population de trois gros villages ? Si, assurément, et c'était bien là leur désir. Mais beaucoup qui auraient voulu fréquenter l'école se trouvaient occupés pendant toute la journée à la garde des troupeaux. Beaucoup d'autres se croyaient trop âgés pour venir s'asseoir sur les mêmes bancs que leurs petits camarades.

Cette jeunesse allait-elle donc toujours échapper à l'action bienfaisante du missionnaire ? La meilleure réponse à cette question était celle-ci : organiser des classes du soir.

Les Pères ne reculèrent pas devant ce surcroît d'occupations et de fatigues. Ils en furent, d'ailleurs, pleinement récompensés. A peine ouverte, l'école d'adultes compta 15 élèves et ce nombre alla toujours croissant. Au moment où j'écris, il est de 60 environ.

Le bien produit par les classes était constaté même par les indigènes. Une mère ne disait-elle pas un jour : “Depuis que mon fils Achour va à l'école chez vous, il ne m'a plus frappée.” Et plus tard, le Président d'une tribu ajoutait : “Les enfants qui ont été élevés par les Pères ont quelque chose de sérieux, de poli, d'aimable et de doux que l'on ne trouve pas chez les autres.”

Vous nous avez autorisés l'année dernière, continue le P. Carpentier, à instruire de la religion quatre jeunes gens, et vous vous rappelez également que quelques autres ont demandé à Maison-Carrée, où ils travaillaient, qu'on leur enseignât le catéchisme. De leur part, ce n'était pas encore peut-être une demande bien sérieuse, mais cela du moins suffit pour vous faire entrevoir le bien

**réel qu'insensiblement nous produisons par nos classes, car presque tous sont des enfants sortis de notre école.**

**Soin des malades. – Le dispensaire est fréquenté quotidiennement et assiégé par moment dès cinq heures du matin. Tous ceux qui s'y présentent sont reçus avec bonté et soignés du mieux possible. Aux remèdes on ajoute quelques bonnes paroles qui, Dieu aidant, produiront des fruits en leur temps. Mais la plus grande consolation, pour le missionnaire est d'ouvrir le Ciel par le saint baptême aux petits moribonds, car "un enfant de moins c'est un ange de plus" dit avec raison le poète chrétien. »**

En terminant ce paragraphe, citons ici, c'est bien sa place, ce passage d'une lettre que notre Fondateur adressait aux missionnaires de l'Afrique équatoriale (30 novembre 1884).

**« Mes chers enfants, je profite de cette occasion pour vous rappeler l'Œuvre du baptême des enfants infidèles en danger de mort. Elle me paraît tout à fait négligée par vous. Or, c'est l'une des plus belles et des plus fécondes pour le Ciel. Des missionnaires qui l'oublient semblent n'avoir pas la foi. »**

Le P. Carpentier termine ainsi son compte rendu :

**« Telle est, mon Révérend Père, la situation de nos œuvres. La marche en est lente pour les raisons dont je vous ai entretenu. Mais cette lenteur n'assure que mieux, pour plus tard, le résultat final. Le Bon Dieu veut le salut de tous. C'est lui-même qui nous a appelés vers ces pauvres Kabyles. Au jour marqué par sa miséricorde, il saura faire tomber toutes les barrières qui retiennent ce peuple captif. »**

Durant le premier semestre de 1886, nous avons très peu de faits importants à enregistrer. Signalons seulement, en février, le départ du moniteur indigène Adrien Adir. Ayant épousé la fille d'un marabout de Tagmount-Azzouz, il fut, par le fait même obligé d'aller s'établir dans ce village. Son jeune collègue Joseph Haggan, permuta avec lui.

Mentionnons ensuite une série de visites :

C'est en mars, celle de M. le Recteur de l'Académie d'Alger, accompagné de deux inspecteurs et de deux délégués de l'Instruction Publique de Paris et de M. Scheer, Directeur des écoles indigènes en Kabylie ; les messieurs manifestèrent très sincèrement leur admiration pour l'œuvre des missionnaires, et témoignèrent surtout leur étonnement de la régularité et de l'ardeur des enfants à fréquenter l'école malgré la distance des villages.

En avril, ce fut celle de M. Wadington, ancien Ministre, et d'une vingtaine de membres du Club alpin ; en juin celle de Joseph Rabah, ancien élève du Petit Séminaire arabe, revenu récemment du Tonkin.

En allant à la retraite annuelle, le P. Carpentier était loin de se douter du changement qui, dans quelques jours, allait radicalement renouveler son poste. Dès son arrivée, il apprit, non sans étonnement, les nouvelles suivantes : Le P. Huyghes était nommé aux Beni-Ismaïl, le Frère Antonin à

Jérusalem et lui-même devait se rendre à l'école apostolique de Lille. Cependant, pour mettre au courant ses confrères, tous nouveaux, il dut, après la retraite, retourner quelque temps à Ouarzen. Il reprit donc le chemin de la Kabylie, et le 4 octobre ouvrait l'école. Le surlendemain, son successeur arrivait d'Irîl-Ali, et une dépêche lui ordonnait de venir à Alger s'embarquer pour la France.

### **5. Supériorat du Père Bonhomme**

Le personnel de la station comprit alors : le P. Bonhomme, Supérieur, le P. Vérax et le jeune scolastique Arabe, Emmanuel Chaban.

Nous avons dit ailleurs qu'à cette même époque, en septembre 1886, la Kabylie eut son premier provincial. Depuis longtemps, le Conseil de la Société constatait avec peine l'état d'isolement complet où se trouvaient les Pères des différentes stations avec les Supérieurs de Maison-Carrée, et reconnaissait le grand avantage qu'ils tiraient de la présence à demeure parmi eux d'un supérieur unique de toute cette mission.

La présence de ce Supérieur, utile toujours pour la bonne marche des œuvres d'apostolat, pouvait devenir nécessaire quelquefois pour arrêter les abus possibles ou pour prendre une prompt décision dans les cas urgents.

Les missionnaires apprirent donc avec joie la nomination du P. Lechaptois à la charge de Provincial. Ils comprirent aussitôt qu'une ère nouvelle allait s'ouvrir pour la Kabylie, qu'une impulsion vigoureuse être donnée à cette mission et un travail d'ensemble plus fructueux succéder au travail individuel de chaque station.

Après le départ du P. Carpentier, le R. P. Provincial venu à Ouarzen, fit par prudence interrompre les classes, jusqu'à ce que toutes les formalités légales exigées par le changement de directeur fussent remplies. Après un mois, l'école put enfin s'ouvrir (22 novembre).

Vingt élèves seulement se présentèrent. Le nouveau Supérieur n'était pas sans crainte, car le bruit courait que l'Académie allait faire bâtir une école à Tililit, village à 3 kilomètres de la station. Si ce plan se réalise, écrit le P. Bonhomme, nous serons alors pris entre deux feux et la concurrence sera plus redoutable encore.

Dès les premières semaines de son arrivée au poste, le P. Vérax acquit une réputation que nul Père n'avait avant lui. Ayant des connaissances assez étendues sur l'hygiène et la médecine usuelle, au courant des produits pharmaceutiques en vogue, le charitable docteur fut bientôt connu à dix lieues à la ronde. On accourut au dispensaire. De son côté, il fit de nombreuses visites dans les tribus à la recherche des malades.

On s'aperçoit vite à la lecture du diaire de cette époque que c'est lui qui en est le rédacteur. Copions-en quelques pages, elles nous donneront un

aperçu de l'importance que prit à ce moment ce côté de l'apostolat en Kabylie dans une série de tableaux de mœurs pris sur le vifs :

« 1887. – janvier 30 : Les Pères Bonhomme et Vérax se rendent à Aït-Sellan où ils ont été appelés pour un malade. Passant près d'Agouni-Thaslent, ils apprennent qu'une rixe sanglante vient d'avoir lieu entre les habitants de ce village. On les prie de donner quelques soins aux blessés. La divine Providence a conduit là les Pères, et heureusement ils sont pourvus de médicaments indispensables aux pansements des blessures. Ils entrent donc au village et se font chirurgiens auprès de cinq malheureux plus ou moins grièvement blessés. L'un a l'extrémité du nez presque entièrement détachée du reste ; un autre a les côtes ouvertes par un coup de machette, et une partie du poumon est pendante à cette malencontreuse fenêtre. Une femme déjà âgée, en défendant sa fille et la couvrant de son corps, a reçu également une blessure mortelle : un coup de machette lui a ouvert le crâne et par la plaie béante on aperçoit la cervelle ; les deux autres blessés portent sur la tête et au visage des entailles moins profondes mais qui les ont ensanglantés. Et tout cela pour une bataille entre deux femmes qui se disputent une poignée d'olives.

De semblables rixes sont fréquentes chez les Kabyles qui ont le caractère irascible et vindicatif.

Le même jour dans une tribu voisine, un fils a tué sa mère. Cependant les Pères emportent la consolation d'avoir dans le même village, ouvert, par le baptême, le Ciel à un pauvre petit enfant affligé d'une incurable difformité, et... par conséquent, condamné à une mort certaine mais dont la violence sera plus ou moins dissimulée. Ce crime est commun en Kabylie, autorisé, justifié qu'il est par la coutume : en un mot, c'est dans les mœurs du pays. D'ailleurs n'en est-il pas de même dans toute l'Afrique païenne ? Seulement on met plus ou moins de formes à l'accomplissement de ces atrocités.

Février 1<sup>er</sup>. – Encore un trait des douces mœurs du peuple kabyle, le moins cruel peut-être de toutes les peuplades africaines. Un de nos internes qui nous a quittés par un coup de mauvaise tête, il y a un mois, est orphelin de père et possesseur d'un petit héritage... lequel reviendrait à ses oncles, si le neveu venait de disparaître par un moyen quelconque. Alors pour protéger la vie de l'enfant contre des tentatives trop possibles, la mère qui, déjà pour le même motif, s'est éloignée de la tribu de son mari défunt et réfugiée aux Beni-Menguellat, vient nous prier de reprendre son enfant et de le lui garder ; elle offre même de payer une petite pension. Le R.P. Supérieur cède à ces graves raisons.

Mars 6. – Nous apprenons qu'un Kabyle d'Aït-Aïlem vient de tuer son père à coups de machettes pour se venger d'un partage dont il était mécontent.

11. – Entre neuf et dix heures du matin nous assistons, de chez nous, à une singulière bataille engagée entre les habitants de Tililith. Les combattants sont presque tous sur les toits des maisons. Là, en effet, se trouve leur arsenal, pourvu d'inépuisables munitions, tuiles et pierres qu'ils lancent à leurs adversaires. A l'aide d'une lunette d'approche, nous distinguons parfaitement la grêle des projectiles. Quelques individus sont armés aussi de bâtons et même de fusils et

de pistolets : dix coups de feu sont tirés. Cette lutte est naturellement accompagnée de clameurs féroces, de cris affreux. Enfin nous voyons petit à petit les toits se dégarnir ; le tumulte s'apaise ; la bataille est terminée : Dieu fasse qu'elle n'ait pas été meurtrière !

Les Autorités d'Aïn-el-Hammam ont été informées assez promptement ; aussi vers onze heures, arrivent au galop trois cavaliers de l'Administration et trois gendarmes. Nous nous transportons également au village avec notre pharmacie portative. Un médecin a été mandé, il est vrai, de Fort-National, pour établir le rapport médico-légal ; néanmoins, en attendant, nous ne croyons pas devoir refuser quelques soins, urgents peut-être, aux blessés qui les réclament. Les gendarmes sont occupés à l'enquête et ont fort à faire pour débrouiller les plus coupables. La cause de la bataille a été une querelle élevée entre deux enfants, cousins, à propos de quinze sous

Mais comme, au milieu de nos populations kabyles, il existe, même entre familles, des divisions profondes, des haines invétérées, les parents ont pris fait et cause pour leurs enfants, se sont échauffés, et la querelle, recrutant des partisans, a bientôt dégénéré en rixe sanglante, en vraie bataille à laquelle prenaient part 50 hommes environ.

La plupart des blessés se sont cachés, espérant n'avoir point affaire avec la justice ; aussi nous n'en voyons et pouvons soigner que huit, dont deux seulement porteurs de blessures assez graves ; une pauvre femme, entre autres, a reçu la décharge d'un pistolet dans le bras et la poitrine et est peut-être atteinte mortellement...

Puisse la charité chrétienne adoucir bientôt des mœurs aussi cruelles et l'Évangile ne pas tarder à faire sentir sa bienfaisante influence à des populations encore aussi barbares. »

Faisons suivre ces curieux détails des mœurs kabyles de la statistique suivante. Elle prêche d'une façon éloquente le zèle et le dévouement des missionnaires.

« Nous avons cette année, écrit l'un d'eux, soigné cinq mille cents malades et fait plus de trois cent cinquante visites aux villages de notre tribu et des tribus voisines. Dans ces visites, nous avons eu la consolation d'ouvrir, par le baptême la porte du Ciel à vingt-deux enfants en danger de mort et dont la plupart sont allés déjà prendre leur place parmi les anges. »

On comprend quels regrets dut éprouver la nombreuse clientèle du P. Véraux à l'annonce de son départ pour Lille, en juillet ; le P. Bodin, qui vint prendre sa place, avait bien le même zèle mais pas les mêmes aptitudes et la même science médicale

Pour ne pas nous exposer à des redites, nous n'avons plus parlé de la question des écoles, ni du va-et-vient des élèves de celle d'Ouarzen à celle de l'Hamman et vice versa, désertions suivies de retour. Mais il nous faut citer pourtant l'épisode suivant qui donnera aux confrères une idée de la loyauté de certaines gens.

Au mois d'avril, le ministre de l'Instruction publique, venu en Algérie, annonça un jour son arrivée à l'Hamman. Grand émoi ! Il demandera certainement à visiter l'école et il fallait, à tout prix, qu'il emportât de cette visite une impression favorable. Mais quel petit nombre d'élèves ! Que faire pour l'augmenter ?

Douze enfants d'Ouarzen et un grand pensionnaire de Tagmound-Azzouz furent réquisitionnés pour la circonstance. On les joignit aux élèves laïques et on le présenta au ministre qui fut émerveillé de ce grand nombre de petits écoliers kabyles et adressa ses plus chaleureuses félicitations à M. l'Instituteur, qui les accepta l'échine courbée, le sourire aux lèvres et la joie au cœur.

Deux faits, l'un joyeux, l'autre pénible et désolant, partagent l'historique du troisième trimestre. Le Frère scolastique Emmanuel Chabanne, qui était allé à Tunis passer l'examen du Brevet, revint le 13 juillet, heureux possesseur de son diplôme.

Nos lecteurs se rappellent le retour de Malte, en mars 1885, d'un jeune Kabyle, Mohand Armokoran. Après quelques mois de séjour dans sa famille, il avait subi avec succès l'épreuve pour le certificat d'études et était allé ensuite rejoindre ses compagnons, lauréats comme lui, que l'on avait groupés à Tagmound pour les préparer au Brevet élémentaire. Revenu aux Menguellat, il tomba malade, mais rien ne faisait prévoir sa fin prochaine, quand le 24 juillet, à 6 heures du matin, on accourut à la station pour avertir qu'il est au plus mal. Les Pères volent au village. Hélas, ils arrivent trop tard ; le malade avec cessé de vivre. Pauvre enfant, mort sans baptême !

La douleur des Pères fut très grande, mais elle s'accrut encore quand le soir ils virent passer près de leur maison le corps de Mohand porté au cimetière avec toutes les cérémonies du rite musulman. Puisse ce cher et regretté Emmanuel avoir pu obtenir au suprême instant le pardon de Dieu !

Après la retraite les mêmes confrères revinrent à la station et se mirent avec ardeur aux diverses fonctions de leur ministère apostolique. Le 1<sup>er</sup> octobre les classes avaient été ouvertes avec 30 élèves quand tout à coup et sans que rien pût le faire prévoir, leur nombre monta à 70. D'où venait cette merveille ? Nous allons le dire.

Dans les premiers jours de novembre, poussé par un zèle aussi maladroit qu'intéressé et sachant l'Administrateur peu favorable aux missionnaires, le Président de la tribu annonça à grand bruit à ses administrés que tous les parents devaient désormais envoyer leurs enfants à l'école de l'Hamman, sous peine d'emprisonnement.

A cette nouvelle, plusieurs Kabyles accourent à la station et tout effrayés disent au Supérieur : « Je t'en prie, marabout, ne reçois plus nos enfants à ton école, sans quoi nous allons être punis par Sidi le Commissaire. »

Très surpris de tout ce qu'il apprenait, le P. Bonhomme s'en alla aussitôt trouver l'Administrateur, et en l'absence de celui-ci, il demanda à parler à son premier adjoint. M. de Bigars l'accueillit parfaitement.

**« Mon Père, lui dit-il, il ne s'agit nullement de vous enlever vos élèves, ni même de forcer aucun enfant à venir à l'école de l'Hammam plutôt que chez vous. Mais l'obligation scolaire étant promulguée, les enfants des villages voisins doivent tout simplement faire choix de l'une des deux écoles et la fréquenter ensuite ponctuellement. »**

Les habitants, ayant appris cette réponse, déclarèrent unanimement que puisqu'on les forçait à envoyer leurs enfants à l'école, ils préféraient les envoyer à celle des marabouts roumis.

Dès le premier jour, le nombre des nouveaux élèves monta à 30. Ce n'était pas là le résultat qu'attendaient de sa manœuvre l'Administrateur et le Président de sa proclamation.

Dans la même lettre où il apprenait ces faits aux Supérieurs, le P. Bonhomme donnait une autre nouvelle, celle-là moins agréable.

Des missionnaires invités pour la fête de Saint Félix de Valois, patron du poste d'Ouarzen (20 novembre) s'en retournaient le lendemain chacun à leur station respective. On faisait peut-être un peu « fantasia » au départ, quand tout à coup l'un d'eux, le P. Dehuisse, tombant de sa monture, se cassa la jambe. On le transporta à Ouarzen. Le docteur de l'Hammam, mandé en toute hâte, vint donner ses soins au blessé et le condamna à 40 jours de repos. Le cher confrère accepta avec résignation cette ordonnance. Pour utiliser ses loisirs forcés, il donna, durant ce temps, des leçons de latin au jeune fils du docteur.

A la suite de l'accident, le Provincial crut bon de demander au Conseil de la Société de porter la défense expresse aux missionnaires d'avoir des chevaux, à l'avenir. « Les mulets, disait-il, coûtent plus cher, il est vrai, mais ils sont plus utiles et le pied plus sûr. Et avec eux on est moins exposé à faire de la "fantasia". »

Dans les deux années qui suivirent, la tâche de l'historien du poste d'Ouarzen devient plus facile, malheureusement trop facile. La correspondance manque presque complètement et le diaire ne renferme pas de faits nouveaux qui puissent intéresser le lecteur. Bornons-nous à en citer quelques-uns qui méritent pourtant d'être connus.

En 1888, le voyage du Frère Emmanuel, à Rome, avec le pèlerinage africain (mai) ; son départ de la station, en septembre, et son remplacement par le Frère Roch, Arabe ; le transfert presque immédiat de celui-ci à Tagmount

(10 novembre) et l'arrivée à Ouarzen du P. Spée, novice de seconde année (20 novembre)<sup>26</sup>.

En 1889, au mois de janvier, un voleur s'introduisit à la maison, pendant que les missionnaires étaient à la méditation. Il put à son aise, dérober la caisse de l'économe, enlever ses livres de comptes et emporter une partie de son linge. Quelques jours après on retrouva dans un village des Beni-Bou-Chaïb quelques-uns des objets volés et un Kabyle soupçonné fut arrêté. Mais fautes de preuves suffisantes, l'affaire en resta là et les Pères ne purent obtenir restitutions ni des 800 frs de la caisse, ni du linge du P. Spée.

Ce vol causait au poste, il n'est pas besoin de le dire, une perte sensible, mais il eut pour l'école un contrecoup plus fâcheux encore. Les élèves du cours d'adultes, craignant qu'on ne les soupçonnât, si quelque nouvelle tentative criminelle se représentait, désertèrent la maison. Les Pères en furent peinés, car parmi ces jeunes gens, il y en avait qui se faisaient instruire des vérités de notre sainte religion.

Depuis le mois de janvier 1881, les missionnaires avaient à leur service un habitant d'Ouarzen. C'était un jeune homme d'un tempérament assez calme, posé, réfléchi, examinant avec attention la conduite des missionnaires, tâchant de se rendre compte de leur vie de prière et de dévouement auprès des malades. Peu à peu la lumière se fit dans son esprit et il demanda à étudier le catéchisme. Il se mit avec ardeur à cette étude. Malgré ses instances, on ne voulut pas abréger le temps du catéchuménat.

Mais Dieu, pour le consoler de ce retard, lui ménagea une grande joie. Sa grand'mère, âgée de près de 90 ans, fut baptisée au mois d'août de cette même année (1889) et mourut peu après.

Enfin, le désir d'Akli se réalisa le 19 mars de l'année suivante. Les missionnaires de Kabylie, qui le connaissaient depuis longtemps, apprirent avec joie cette bonne nouvelle. Ceux de Tagmount et de Beni-Yenni voulant, de plus, témoigner au nouveau chrétien leur sympathie, vinrent assister à la cérémonie du baptême.

Le R.P. Provincial qui avait tout fait pour avancer l'établissement du christianisme en Kabylie et hâter l'heure des conversions, n'était plus là pour jouir de ce beau jour de fête.

Depuis le mois de mai, il avait quitté ses fonctions, pour aller fonder dans l'Afrique équatoriale, la mission de Nyassa.

A la retraite de 1889, le poste se trouva ainsi composé : le R.P. Bonhomme, Supérieur, le P. Cyprien, venu dès le 10 juillet, au départ du P. Spée

---

<sup>26</sup> Le P. Spée retourna à Maison-Carrée, en juillet 1889 pour y faire son dernier mois de noviciat, avant le serment.

et le P. Vandewalle remplaçant le P. Bodin. C'était la dernière année que le Supérieur devait passer à Ouarzen ; en effet, le 18 juin 1890, il quitta la station, appelé aux missions de l'Equateur.

## **6. Supérieurat du Père Grisey**

Au mois de juillet, le P. Grisey vint prendre la direction du poste. Ame ardente, généreuse, ne calculant pas avec la peine, énergique et bon tout ensemble, le nouveau Supérieur allait donner une impulsion vigoureuse à toutes les œuvres de sa mission.

Et il y avait, il faut l'avouer, beaucoup à faire à Ouarzen, son prédécesseur ne s'était pas montré à la hauteur de sa tâche. Il trouvait la maison mal tenue et l'école peu brillante. Cette double constatation, le R.P. Provincial l'avait déjà faite. Il se mit sans retard à la besogne. Il commença à exécuter les préparations jugées urgentes par le Conseil de la Société, tout en étudiant d'une manière approfondie, la question de l'école, question vitale à ses yeux.

Les missionnaires du monde entier poursuivront le même but : la conversion des infidèles. Mais quelle diversité de moyens employés, suivant le temps, les lieux, les circonstances et les peuples ! Nous voyons cela chez nous. Outre sur le mode d'apostolat à l'Ouganda qu'au Soudan, au Congo qu'en Algérie.

**« Personne, disait le Cardinal, ne désire plus que moi la conversion des infidèles de l'Afrique. C'est l'œuvre à laquelle j'ai consacré ma vie ; je ne puis la vouloir que conformément aux règles de la sagesse.**

**Ce n'est pas isolément qu'on peut espérer ramener les indigènes de l'Algérie à la foi qui a été celle de leurs pères car à peu près tous, ils sont de la race berbère ; c'est sur la masse entière qu'il faut agir, et les moyens de la faire efficacement, je vous les ai indiqués plusieurs fois déjà. Le premier et le plus puissant est l'instruction des enfants, qui préparera, avec des générations nouvelles, un avenir nouveau en détruisant le fanatisme aveugle qui leur tient lieu de foi ; le second est l'exercice de la charité ; le troisième est l'exemple ; le quatrième est la prière.**

**Voilà ce à quoi j'ai, de tout temps, convié votre zèle. Il y trouvera la satisfaction de toutes ses ardeurs, sans manquer à aucune des lois de l'Eglise et à aucune des règles de la sagesse. »**

L'expérience a confirmé depuis, ces prévisions de notre Vénéré Fondateur, sans doute, à l'occasion des soins donnés aux malades, on a pu envoyer au Ciel une foule de petits anges. Sans doute, en parcourant les villages, on a jeté çà et là quelques bonnes paroles dans les âmes, mais ce bon grain tombait le plus souvent ou sur le grand chemin ou dans les épines. Tandis qu'il est incontestable que le meilleur moyen d'attaquer avec succès le musulmanisme, c'est l'école. Là, chaque jour et à chaque instant du jour le missionnaire peut travailler à la formation morale des enfants. De fait ceux qui ont

sollicité et obtenu le baptême sont presque tous d'anciens élèves de nos écoles.

Ces considérations ancrées profondément dans l'esprit du P. Grisey, il débuta par mettre le Bon Dieu dans ses intérêts. On commença une neuvaine le jour même de la rentrée des classes (27 septembre). Puis il dressa ses plans.

Les Kabyles, se dit-il tout d'abord, nous confient leurs enfants tant qu'ils sont petits et nous les retirent quand ils les voient déjà avancés, pour les mettre à Michelet<sup>27</sup>. Il faut absolument que cela prenne fin et que notre école ne soit plus une école préparatoire à celle du Gouvernement ; car à quoi nous servirait de travailler si, comme par le passé, l'étranger vient faire la moisson dans des champs que nous avons défrichés et récolter là où nous avons semé à la sueur de notre front.

En second lieu, les Kabyles prétendent que leurs enfants ne peuvent obtenir chez nous le certificat d'études. Il faut aussi que cette prévention tombe au plus tôt. Et pour cela il est nécessaire de nous mettre tout de suite à faire la classe sérieusement avec goût et méthode. Les indigènes et l'instituteur lui-même ne pourront alors plus répéter que, chez les Pères, l'école est mal faite.

Les trois confrères qui avaient été donnés au P. Grisey, les Pères Chignier, Vandewalle et Van der Bom, entraient pleinement dans les vues de leur Supérieur. Cette unanimité était pour l'avenir un gage de succès assuré.

Le jour de la rentrée des classes, 24 élèves seulement se présentèrent, mais ce nombre s'accroissait rapidement quand, à la mi-janvier, une circonstance exceptionnelle arrêta ce mouvement.

Copions le diaire de cette époque :

**« Janvier, 14. – La neige tombe en grande abondance, aussi n'avons que douze élèves en classe.**

**15. – Notre domestique va, par un temps affreux, chercher notre provision de pain à Michelet.**

**16. – Il y a quatre-vingts centimètres de neige autour de la maison. Dans certains endroits, elle atteint plus d'un mètre de haut. Pas un enfant ne vient à l'école. Deux hommes d'Ouarzen allant à un enterrement à Tililith sont obligés de rebrousser chemin : ils nous arrivent transis de froid et nous avons beaucoup de peine à les réchauffer. Une femme, morte ce matin dans le village, est enterrée dans sa maison, car il est impossible de la porter au cimetière.**

**17. – La neige monte à un mètre cinquante autour de chez nous : nous voilà enserrés dans un cercle de neige désormais impossible à franchir. Nous allons manquer de pain et comment nous ravitailler ? Heureusement que nous avons un peu de farine et que nous avons pu nous procurer un mouton hier. Nous pourrions ainsi soutenir le blocus un certain temps. Nous commençons par ra-**

---

<sup>27</sup> Aïn-el-Hammam avait reçu le nom de Michelet depuis 188...

**tionner les enfants. Nous gardons le pain qui nous reste encore pour nous et nous leur donnons de la galette faite tant bien que mal par le domestique.**

**L'eau nous manque depuis plusieurs jours : nous faisons fondre de la neige. Nos mulets devront se contenter de boire une fois toutes les 24 heures. »**

Quel hiver ! On ne se rappelle pas dans le pays en avoir vu de pareil. Nos confrères n'étaient pas les plus à plaindre. Les Européens de Michelet bloqués par les neiges et éloignés des villages indigènes ne tardèrent pas à manquer complètement des vivres les plus nécessaires.

A travers mille dangers, l'un d'eux apporta, le 19, une lettre de l'Adjoint de l'Administrateur au P. Grisey, annonçant la détresse extrême des habitants.

Sans hésiter un instant et n'écoutant que leur générosité, les Pères résolurent d'envoyer tout ce qui leur restait : deux pains et 17 kilos de farine.

Mais comment faire parvenir à destination ces maigres provisions ? Tout le monde craignait de mourir en route. Ce ne fut qu'en promettant 5 frs, que le P. Grisey put décider deux hommes à partir, et encore ne le firent-ils qu'en tremblant.

Les Kabyles étaient encore plus malheureux que les Européens. Quelques-uns s'étant aventurés dans le Jurjura périrent malheureusement. Un cavalier d'Ouarzin, voulant aller à Michelet, disparut sous la neige avec sa monture : il fallut une brigade d'hommes pour dégager son cheval.

Dans certaines rues du village, les toits se rejoignaient par la neige qui formait voûte. Quelques maisons plus vieilles, surchargées outre mesure, faisaient entendre des craquements sinistres. Les Kabyles accoururent à la station pour demander pelles et pioches afin de les dégager ; malgré cela, plusieurs d'entre elles s'écroulèrent avec fracas ensevelissant ici des animaux, là les habitants.

Les morts, et ils furent nombreux, ne pouvant être portés au cimetière étaient enterrés dans leurs propres demeures.

La misère était effrayante parmi les Kabyles, les uns manquaient de bois, les autres de nourriture. On faisait bien à la Djemaa des distributions d'orge, mais chacun ne pouvait en emporter qu'une poignée, juste de quoi ne pas mourir de faim.

Aussi les pauvres venaient-ils nombreux à la mission, suppliants et transis de froid. Les missionnaires ne rebutèrent personne : ils firent mieux, ils montèrent à Taourirt et à Ouarzen et offrirent aux indigènes dont les maisons étaient les plus menacées de venir passer la nuit à la station. Touchés de cette offre généreuse, les habitants remercièrent chaleureusement les Pères :

**« Si nous déblayons les toits, leur dirent-ils, nous pensons que nous n'avons pas à craindre le malheur arrivé aux Beni-ben-Youçef, car il est ici tombé moins de neige que chez eux ; d'ailleurs nous ne nous coucherons pas. »**

Des caravanes de ravitaillement furent organisées à plusieurs reprises entre Michelet et Fort-National, et les Pères furent enfin s'approvisionner, mais depuis 10 jours, ils n'avaient reçu aucun courrier, ni de France ni de Maison-Carrée.

A la fin de janvier, la température s'étant radoucie, laissa espérer des jours meilleurs, et malgré des chemins affreux, les petits écoliers se présentèrent en classe, le 26, au nombre de 18. Il leur fallait pour cela un vrai courage.

Au commencement du 2<sup>ème</sup> trimestre, ils étaient 49. Un pareil succès déplut à l'école rivale et la campagne de manœuvres déloyales contre l'école recommença presque aussitôt.

Nous avons dit que le P. Grisey considérait l'école commune l'œuvre capitale de sa mission ; aussi voulut-il dès le début prendre vis-à-vis de l'Administration et des indigènes une attitude nette et catégorique à cet égard.

Son programme était : ni faiblesse, ni intransigeance, mais revendication entière de ses droits. Lui-même va vous raconter comment il parvint à le remplir.

**« Tout d'abord, écrit-il, nous avons cru bon de nous mettre en termes excellents avec l'Administration et chercher ensuite à connaître son sentiment relativement à notre école.**

**Il nous a été facile de constater que les persécutions dirigées contre nous venaient uniquement de l'instituteur indigène. Mais nous avons compris aussi que ces persécutions cesseraient bien vite si nous pouvions convaincre les parents qu'ils n'avaient rien à redouter en envoyant leurs enfants chez nous.**

**Nous attendîmes sans crainte les événements qui, selon nos prévisions ne devaient pas tarder à se produire.**

**En effet, au mois d'octobre 1890, l'instituteur crut le moment venu de recommencer la campagne qu'il menait contre nous depuis six ans. Il en fut pour ses frais.**

**Le mois suivant, voyant que ses manœuvres n'avaient pas de succès, il changea de tactique. Sur son conseil, le Président de la tribu annonce à quelques pères de famille qu'ils n'ont qu'à choisir entre envoyer leurs enfants à Michelet ou aller en prison.**

**Fort de notre appui, les Kabyles ne font pas cas de cette menace. Sur ces entrefaites un de ceux dont les enfants continuaient à venir chez nous, se rendant à un jour à Michelet, y trouve le Président qui lui dit : "Je t'arrête et je te consigne ici, jusqu'à ce que ton fils soit venu à l'école laïque."**

**Notre homme réussit à s'échapper et vint nous raconter son aventure. Je fais mander le Président. Celui-ci arrive le lendemain.**

**" – Et bien, lui dis-je, il paraît que tu fais campagne contre notre école en ce moment, du moins on me l'a dit. Je vais aller trouver l'Administrateur pour lui faire connaître ta conduite. Cependant, comme ma démarche pourrait**

t'occasionnes du désagrément, je n'ai pas voulu le faire sans te voir d'abord et m'être assuré que les indigènes ne m'ont pas trompé sur tes agissements."

Le Président pâlit, balbutie, puis tout à coup : "Si tu le veux, Père, me dit-il, j'envverrai à ton école tous les enfants des villages voisins."

" – Pas le moins du monde, lui répliquai-je, je ne demande que la liberté. Nous ne voulons empêcher personne d'aller à Michelet, mais nous ne voulons pas non plus qu'on empêche de venir chez nous. C'est pourquoi j'exige que, séance tenante, tu répètes ces paroles devant nos élèves."

Le pauvre homme s'exécute sans difficulté : "Sachez, dit-il, aux enfants, réunis dans la cour, qu'à partir d'aujourd'hui, vous êtes libres d'aller à l'école où vous voudrez, à Michelet ou chez les Pères." »

Cette simple phrase était un vrai triomphe pour nos confrères.

Déçu du côté du Président, son premier et principal auxiliaire, l'instituteur ne se tint pas pour battu : il comptait sur le second. Quand il vit, après la fonte des neiges, l'école des Pères se peupler rapidement, il se résolut à faire une nouvelle tentative. Mais trop rusé pour se découvrir, il fit agir son moniteur.

Voici comment il s'y prit cette fois :

« Dans le courant d'avril, dès la pointe du jour, une femme du village s'en vint à la station, tout effrayée, trouver le P. Grisey : "Ah Marabout, lui dit-elle, sais-tu que mon fils va être jeté en prison si mon enfant ne va pas à l'école de Michelet." »

– Tranquillise-toi, brave grand'mère, lui répond le Père, je me charge de l'affaire, sache bien que ni toi ni ton fils ni son enfant n'avez rien à craindre.

Peu à près le petit écolier lui-même arrive à la station.

– Est-il vrai, lui demande-t-on, que ton père est menacé de la prison si tu continue à venir chez nous en classe.

– Oui, c'est vrai, on le lui a écrit.

– Et qui a écrit cette lettre ?

– C'est le moniteur de Michelet.

Les Pères n'avaient pas besoin d'en savoir davantage.

Sur ces entrefaites, le domestique Joseph Akli, étant allé au marché de Tlélat, rencontra le moniteur en question.

– Je voudrais bien savoir, lui dit-il de quel droit, tu menaces le père d'un des élèves de notre classe ; c'est trop fort. Qui te commande d'écrire de pareilles choses ?

– C'est M. l'Administrateur ! C'est singulier ! reprend Akli, alors que précisément ce matin j'ai entendu le P. Grisey dire que ce Monsieur n'était pas pour rien dans cette affaire, et qu'il allait se rendre à Michelet pour lui faire connaître ta conduite.

A ces mots, le renard se sentit pris au piège :

– Est-ce que l'enfant dont il s'agit est élevé chez les Pères, demande-t-il, simulant la surprise ?

– Mais certainement, comme si tu ne le savais pas !

– Oh ! alors reprend notre hypocrite, s'il en est ainsi, je n'ai pas à m'en occuper de lui. »

Et l'affaire n'eut pas d'autre suite.

C'était le dernier assaut porté contre l'école des missionnaires. L'instituteur comprit qu'en s'attaquant au P. Grisey, il trouvait devant lui un homme résolu à se défendre et que, pour le moment, il était plus prudent et plus sage de déposer les armes et d'attendre une occasion plus favorable et un adversaire plus facile à vaincre.

Les Kabyles ayant acquis cette fois la certitude qu'ils pouvaient en toute liberté envoyer leurs enfants chez les Pères, les y amenèrent en grand nombre. Les listes du 2<sup>ème</sup> trimestre signalent 70 élèves à la [classe] du jour et une cinquantaine à celle des adultes.

Les enfants s'attachaient de plus en plus à leurs maîtres et prenaient goût à l'étude et les parents se montraient reconnaissants. Un élève de Taskenfout étant tombé malade pendant la classe, deux Pères le conduisirent chez lui sur leur propre mulet. Cette attention produisit sur les gens du village la plus favorable impression.

A son retour de la retraite, le P. Grisey avait écrit :

**« Le poste des Beni-Menguellath a été renforcé cette année : il compte maintenant quatre missionnaires. Puissent-ils rester ensemble pour la nouvelle campagne apostolique qui va commencer ! »**

Ce vœu ne devait pas se réaliser. Un mois à peine s'était écoulé que le P. Vandewalle recevait notification de son changement pour le Mzab (17 novembre) et au mois de mai 1891, le P. Chignier, malade, fut obligé de quitter le poste.

Ces deux confrères partis successivement ne furent pas remplacés durant l'année, mais à la retraite suivante on donna au P. Grisey, un personnel complet avec les Pères Amat Emile et Schmitt.

A peine étaient-ils arrivés que l'épreuve s'abattit sur la station. Le P. Grisey se donna une entorse et le P. Schmitt en délayant du minium pour peindre la rampe de l'escalier s'empoissonna et dut entrer à l'hôpital du Fort où il resta plusieurs jours.

A la fin de novembre de cette année (1891) nous lisons dans un compte-rendu :

Baptême d'enfants in extremis..... 45  
Malades soignés.....7250

Dans sa brièveté et sa concision, cette statistique en dit bien long, et indique clairement que les missionnaires d'Ouarzen n'oublient pas le second mode d'apostolat : le soin des malades. Ils parcouraient, en effet, avec assiduité, les tribus, toujours accueillis avec empressement. Une fois pourtant, ce fut avec terreur qu'on les vit arriver à Agmoun-Izem. Etonnés, ils en deman-

daient la cause. Ils apprirent que le médecin militaire de Fort-National était venu naguère vacciner tous les enfants. L'éruption d'autant de boutons qu'il y avait en de piqûres, la petite fièvre qui en était résultée avait effrayé les Kabyles surtout les femmes. Et en voyant arriver chez eux les Pères, celles-ci avaient aussitôt cru qu'ils venaient vacciner les enfants qui avaient pu échapper au docteur.

Les visites étaient nombreuses, bien que pendant le temps du Ramadan elles devinssent impossibles ; le fanatisme joint à l'ignorance, empêchaient alors les Pères de distribuer des remèdes, non seulement d'administrer purge ou vomitif mais même de badigeonner une tête teigneuse ou d'appliquer quelques gouttes d'arnica sur une jambe blessée.

L'exemple d'un dévouement si désintéressé et d'une bonté si constante, le spectacle d'une vie dépensée tout entière à leur service et pour l'amour de Dieu remplissaient les indigènes d'admiration et provoquaient en même temps leur estime et leur respect ; plusieurs disaient bien haut qu'une religion qui inspirait de tels actes pourrait bien être la véritable et que tout le mal qu'on répétait contre elle pourrait bien aussi être faux.

Les uns regardaient la prière des missionnaires comme incontestablement plus agréable à Dieu que celle de leurs propres marabouts. Citons à ce sujet le fait suivant :

**« Un pauvre Kabyle, écrit l'un des Pères de la station, se présenta un jour chez nous, envoyé par sa femme, qui souffrait depuis trois jours d'un enfantement laborieux. “Je viens, dit-il, chercher de l'eau sur laquelle les missionnaires ont prié, car si ma femme en boit, certainement elle sera délivrée.” Et il assura que cela s'était déjà vérifié dans une circonstance semblable. Nous lui donnons un peu d'eau bénite, en lui faisant bien remarquer que toute son efficacité venait des prières que nous avons faites sur elle. Il la prit, s'en retourna précipitamment, la donna à sa femme qui se sentit soulagée aussitôt et un quart d'heure après, se trouva heureusement délivrée. »**

D'autres étaient touchés visiblement par la grâce : « Le P. Supérieur reçut avec une vraie surprise d'un moniteur indigène, avec lequel il avait eu quelque temps auparavant une longue conversation, une lettre dont nous extrayons le passage suivant :

**« Votre langage au sujet de la vie éternelle m'a bien charmé. Pourrai-je, à mon âge, obtenir le pardon du vrai Dieu, si je l'adorais ? Comment et par quel moyen pourrai-je y arriver ? Pour moi, je crois qu'il est tard, mais je promets à mes enfants, si Dieu m'en donne le temps, de leur faire connaître la bonne voie. »**

Ce même jeune homme ayant rencontré les Pères dans une de leurs excursions à travers les tribus, leur demanda la permission de les accompagner un instant. Désirant se faire chrétien, il saisissait toutes les occasions qui se présentaient pour s'instruire des vérités de notre Sainte Religion.

D'autres, enfin, ne se bornaient pas à des conversations religieuses, ils ne faisaient instruire et assistaient à un Cours religieux de catéchisme, comme le prouve ce passage d'une lettre du P. Grisey (10 février 1892) :

**« – Je prépare au baptême un Kabyle marié, fort bien disposé. Un jeune homme de 19 ans apprend aussi le catéchisme avec ardeur, car il a une peur incroyable de mourir sans baptême. »**

Une œuvre de zèle sacerdotal incomba en ce temps là aux missionnaires d'Ouarzen.

On se rappelle qu'en 1880, la Commune Mixte du Jurjura fut fondée et l'Administration civile établie à proximité de la station, à Aïn-el-Hammam, qui prit plus tard le nom de Michelet.

Jusqu'en 1883, le service du culte fut assuré par M. le Curé de Fort-National ; mais les visites du prêtre, on le comprend, étaient rares et les habitants éprouvaient de la difficulté à faire les 20 kilomètres qui les séparaient du Fort-National à l'occasion d'un baptême et d'un enterrement surtout. C'est alors que M. Renoux, Administrateur, proposa, le 14 juillet 1883 au P. Charpentier de vouloir bien se charger du service religieux de la commune. Le Supérieur en référa au R.P. Charbonnier qui traita de cette affaire avec Mgr Duserre. Les missionnaires reçurent alors la juridiction nécessaire. On les autorisait même dans le cas où un local serait offert, d'aller y célébrer la messe les dimanches et jours de fête.

L'Administration ayant répondu que, pour le moment, elle n'avait pas de salle disponible, la chapelle de la mission fut ouverte à la population chrétienne. C'était un réel progrès sur le passé. Néanmoins le besoin d'un local affecté au culte dans le Michelet même se faisait sentir. D'une part, en hiver, les habitants se trouvaient dans l'impossibilité de faire les quelques kilomètres qui les séparaient d'Ouarzen, et en été la chaleur était accablante pour les enfants et les personnes malades. De l'autre, les missionnaires s'étaient vus plus d'une fois obligés de se rendre dans les maisons particulières pour y administrer les sacrements. C'est ainsi qu'eurent lieu, le 19 mars 1884, le baptême de la fille de l'Administrateur et quelques jour avant, le mariage de sa nièce.

C'est à l'occasion de ces deux cérémonies que M. Renoux, constata le besoin réel d'une chapelle à l'Hammam. Cependant ce désir ne se réalisa pas et M. Renoux étant parti, son successeur n'y donna pas de suite.

Au mois de novembre 1888, les habitants de Michelet ayant appris au P. Bonhomme qu'ils avaient enfin trouvé un local pour la célébration de la Messe le dimanche, celui-ci en informa aussitôt l'Archevêque qui donna l'autorisation d'installer le culte. Nous ignorons pourquoi, cette fois encore, la chose n'aboutit pas.

En juin 1890, les habitants recommencèrent leurs doléances sur les difficultés de venir en hiver à la chapelle de la mission. Mais l'Administrateur ne se pressait pas d'en faire construire une à Michelet. C'est alors que le P. Bonhomme fit à Maison-Carrée la proposition suivante : une baraque à peu près neuve de 15 mètres de long, en planches, couverte de zinc, était alors à vendre. Si l'archevêché voulait en faire l'acquisition et l'aménager en chapelle, il pensait que l'Administrateur autorisait à l'élever sur un des vastes emplacements dont il disposait dans le village. Cette nouvelle combinaison n'aboutit pas plus que les précédentes.

Enfin, le 15 avril 1891, l'Administration mit la gendarmerie abandonnée à la disposition des Pères pour y faire une chapelle provisoire et y réunir les enfants pour le catéchisme. Le P. Bonhomme ne trouva-t-il pas convenable le bâtiment offert ou les moyens faciles de le transformer, nous ne savons ; le fait est qu'il ne fut pas occupé.

D'ailleurs, à cette époque l'Administration civile sollicitait l'autorisation de construire un « borj. » On promet au Père, si cette construction était approuvée, d'y ajouter une chapelle. Le bordj fut refusé et par le fait, il ne fut plus question de chapelle à construire.

Telle était la situation quand le P. Grisey arriva à Ouarzen. Il fit de son mieux pour maintenir dans l'opinion, le désir d'un local affecté au culte et faire comprendre que provisoirement on se contenterait d'un modeste bâtiment.

L'Administrateur proposa alors celui qui avait été précédemment offert aux missionnaires ; le P. Grisey se garda bien de refuser cette seconde offre, voulant enfin établir le culte. La commune s'empessa d'aménager le local d'une manière convenable. Tout fut plafonné, blanchi, peint ; un autel placé, et à la satisfaction générale le service religieux fut inauguré le 1<sup>er</sup> novembre 1891. La commission municipale vote ensuite 2000 frs pour agrandir et meubler la chapelle et acheter des ornements.

Après dix ans d'abandon, les chrétiens de Michelet possédaient enfin un oratoire et se réhabilitaient ainsi aux yeux des musulmans étonnés de cette absence du culte religieux.

De plus l'influence des missionnaires s'en accrut, car en Kabylie plus qu'ailleurs ; « l'accord des pouvoirs est nécessaire », disait le Supérieur.

La visite de Mgr Duserre, en 1892, produisit encore un résultat des plus consolants pour la Religion. Le P. Grisey invita ses confrères les uns, à le rejoindre à Fort-National pour recevoir le Prélat, les autres à amener leurs néophytes pour la cérémonie de la Confirmation.

Rien ne manqua à la fête : guirlandes, trône, drapeaux, discours ! les confrères apportèrent de leurs stations qui, un tapis de chapelle, qui des candélabres. L'Administrateur mit la meilleure grâce du monde à aider à la récep-

tion ; des indigènes furent réquisitionnés pour aller chercher de la verdure jusqu'à 15 kilomètres.

« – Vous pouvez penser, écrit le P. Grisey, l'idée que toutes les tribus du Jurjura se sont faite de Monseigneur, en voyant la réception organisée en son honneur. Elle surpassait de beaucoup celles faites précédemment, soit au Ministre Bourgeois à Ferry, ou aux membres de la Commission sénatoriale.

– La cérémonie de la confirmation, continue-t-il, a eu lieu à Michelet avec beaucoup d'éclat, et la veille, Monseigneur avait déjà confirmé quatre chrétiens indigènes dans la chapelle de la Station.

Tous les grands Marabouts allèrent présenter leurs hommages à Mgr Dusserre qui en fut émerveillé. L'un en l'abordant lui disait : Bonjour, Monsieur Monseigneur ; l'autre : Bojour, Monsieur le Cardinal. Sa Grandeur daigna leur parler et leur ayant dit quelques mots en arabe, ils n'en revenaient pas. Ils conserveront longtemps le souvenir de ce beau jour. »

Cependant, malgré son importance, la question du service religieux auprès des Européens ne peut et ne doit être que secondaire pour les missionnaires.

L'Œuvre des écoles n'était pas sans vivement préoccuper les Supérieur d'Ouarzen.

L'Administrateur venait de lui apprendre (mars 1892) que l'Académie avait résolu de créer une cinquantaine d'écoles dans le Jurjura et lui avait désigné même plusieurs villages assez rapprochés de la mission comme devant être choisis pour l'établissement des futures écoles gouvernementales.

Prévoyant que, le cas échéant, il serait enserré par le cercle de fer de quatre écoles laïques, il voulut immédiatement faire face à ce danger et prendre les devants. Il proposa donc au Conseil de la Société, non de fonder de nouvelles stations, mais d'annexer à celle d'Ouarzen, deux postes de moniteurs qui seraient surveillés et dirigés par les Pères. Maison-Carrée approuva la fondation d'une première annexe, et l'Administrateur manifesta son contentement de cette décision, car il constatait facilement la différence d'éducation entre les élèves des Pères et ceux des instituteurs<sup>28</sup>.

Restait à choisir l'endroit pour Aourir. L'emplacement de la future école annexe ne pouvait être mieux choisi. Il était placé entre 4 villages, à l'embranchement de tous les chemins qui y conduisent et présentait cet immense avantage, en cas d'inimitié entre les çofs, que les enfants pourraient se rendre directement à l'école et retourner chez eux sans avoir à passer par le village ennemi. Le terrain fut acheté pour 475 frs.

---

<sup>28</sup> Le Ministre de l'Instruction publique, M. Bourgeois étant venu visiter l'école des Arts et Métiers, un des élèves de cet établissement lui présenta directement une lettre dans laquelle il était dit, entre autres choses : « Vous auriez bien mieux fait de rester à Paris ; vous venez pour établir des écoles, sachez que les Kabyles n'en veulent point. » L'insolent ne put être découvert. Heureusement pour lui, car le Ministre était furieux.

En annonçant en juillet, à Mgr Livinhac, que l'école d'Aourir se bâtissait rapidement, le P. Grisey commence à parler d'un autre plan scolaire, qui, disait-il, lui avait été inspiré par le R.P. Voillard. C'était d'établir, à Ouarzen, une école primaire supérieure préparatoire au certificat d'études et au Brevet de capacité, et où serait envoyés les élèves plus intelligents des autres stations, pour les préserver de l'entrée à l'Ecole normale du Gouvernement.

Si le moment, à son avis, était parfaitement choisi et le poste d'Ouarzen paraissait également tous désigné, d'abord plusieurs confrères de Kabylie se souciaient peu d'avoir pareille école chez eux ne se sentant ni le goût, ni les forces, ni peut-être les aptitudes pour les mener à bonne fin.

Ensuite, les habitants d'Ouarzen semblaient maintenant mieux comprendre l'importance de l'instruction. En effet, l'école avait merveilleusement progressé : 107 élèves la fréquentaient et durant toute l'année avaient montré une grande assiduité et un grand amour de l'étude.

Quelques-uns même prouvèrent leur bonne volonté d'une manière peu commune. Un, entre autres, se voyant obligé par ses parents de quitter ou de concilier ces deux choses : la volonté de ses parents et un désir de s'instruire.

S'étant muni de cordes, il quitta la maison paternelle poussant devant lui son petit troupeau. Arrivé au pâturage, il attache ses moutons les uns aux autres, puis le tout à un arbre, et prend sa course vers l'école

Tout alla bien pendant huit jours ; mais sa mère étant allée, par aventure, à la campagne, fut dans une surprise extrême à la vue de ces moutons captifs dont deux étaient sur le point de s'étrangler. Elle n'eut pas de peine à reconnaître le troupeau et à deviner le stratagème de son fils. Celui-ci, semoncé d'importance, dut quitter, non sans regret, livres et cahiers pour redevenir berger comme devant, mais se promettant bien, sans doute d'inventer un nouvel expédient qui lui réussirait mieux que le premier.

Pendant que les missionnaires constataient avec bonheur ces consolants résultats, l'école rivale de Michelet croulait. La situation de l'instituteur devenait chaque jour plus intenable. Ses chefs étaient mécontents de lui. Tant qu'il avait pu attirer et garder les élèves des Pères, il avait obtenu des succès, mais quand la source fut tarie, adieu les lauriers et à peine fut-il changé que ses élèves affirmèrent leur volonté de revenir chez les missionnaires. Plusieurs même demandèrent s'ils pourraient s'y préparer au certificat et au Brevet ; la réponse fut affirmative.

Pour réaliser des plans aussi vastes et aussi divers que ceux qu'il méditait, le P. Grisey avait demandé et obtenu un renfort. Après la retraite de 1892, le P. Justrobe vint se joindre au personnel.

Une nouvelle campagne allait s'ouvrir. Le Supérieur, connaissant ses soldats et leur valeur respective, dressa ses batteries en vue de gagner la ba-

taille. Tous avaient pris pour devise, lui le premier, ce beau texte : « *Labora sicut bonus miles Christi.* »

S'inspirant du plan d'études élaborées par une Commission spécial institué à Constantine, en mars 1889, par décision du Recteur, et composée d'hommes très versés dans les questions de l'enseignement primaire des indigènes, il traça à chacun de ses confrères son programme d'enseignement, son tableau des matières scolaires, de la distribution du temps et les initia aux méthodes préconisées, à ce moment, pour l'instruction des Kabyles.

Le côté apostolique n'était pas oublié dans le programme. Dans tous les cœurs sans exception, il y avait une heure fixée pendant la classe pour une instruction morale. En outre, tous les internes et les élèves externes du cours supérieur et du cours moyen de deuxième année assistaient chaque jour à une conférence religieuse sur les motifs de crédibilité.

Non content de son école primaire, le P. Grisey poursuivait toujours le rêve de la création d'une école normale à Ouarzen, comme le prouve sa nombreuse correspondance de cette époque.

En attendant la réponse des Supérieurs Majeurs, il fit, le 18 octobre l'ouverture de l'école annexe d'Aourir. Comme il tenait à ce que les premiers élèves formassent un bon noyau, il ne rechercha pas, au début, le grand nombre, se contentant de ceux qui venaient volontairement.

Mais en février suivant (1893), il voulut remplir l'école, et voici ce qu'il fit dans ce but :

Le 3, il envoya une lettre aux Amins des quatre villages de Tililith, d'Aourir, de Tasga-Melloul et d'Iril-Borni ; il invitait à se réunir à l'école d'Aourir, le dimanche suivant à 9 heures du matin, avec tous les notables du pays, pour y entendre les communications qu'il avait à leur faire.

Le jour fixé, il s'y rendit lui-même en compagnie d'un confrère et aussitôt les crieurs publics appelèrent les indigènes à la réunion. Bientôt la salle fut pleine. Le P. Grisey commença par la lecture d'un discours en Kabyle dans lequel il montrait les avantages de l'instruction. Le Président se leva ensuite et parla élogieusement dans le même sens ; à leur tour chacun des quatre Amins s'engagea au nom de son village à envoyer les enfants à l'école. On dressa des listes d'élèves et 80 furent admis ; c'était assez, c'était même trop pour deux moniteurs.

La vue de l'école d'Aourir avait rendu jaloux d'autres villages. Pour en obtenir une, trois de ceux bâtis sur la crête d'Aït-Aïlem prirent la décision suivante :

**« Que ceux qui envoient leurs enfants à Ouarzen, les en retirent et que ceux qui voulaient les y envoyer les gardent chez eux. Quand les missionnaires verront cela, ils seront bien forcés de bâtir chez nous une école. »**

Le P. Grisey mit Maison-Carrée au courant des désirs manifestés par les indigènes et demanda l'établissement de nouvelles annexes ; mais la famine des Attafs, en 1893, en empêcha la réalisation.

Faut-il le dire, les confrères de Kabylie ne voyaient pas d'un bon œil les efforts faits, à la mission des Beni-Menguellath, relativement à l'école. C'est ce que constate une lettre du P. Amat (5 mai 1893) dont nous allons citer quelques passages. Après avoir énuméré les accusations portées, il les réfute excellemment.

Durant les vacances de Pâques, dit-il, j'ai visité tous les postes de Kabylie sauf celui d'Irîl-Ali. Or presque partout on s'est fait un devoir de tomber consciencieusement sur le poste de Ben-Menguellath et sur son supérieur.

On nous traite de pédagogues, d'universitaires, de gens qui ne voient qu'une chose, l'enseignement laïque, de gens qui n'ont qu'un rêve, préparer des normaux, de gens qui n'aboutiront qu'à ce résultat certain, faire des déclassés. Quant au but que doit poursuivre avant tout le missionnaire, l'évangélisation, c'est disent-ils ou semblent-ils dire, le moindre de nos soucis.

Je suis revenu profondément peiné de ma tournée, car j'ai constaté ces préventions dans l'esprit de presque tous nos confrères. Sans doute, nous mettons toute notre application à bien faire la classe, nous suivons les programmes de l'Académie et nous désirons même avoir des succès. Mais tout cela, que nos confrères en soit persuadés, ne nous fait nullement oublier le but de notre vocation apostolique. Ils vont le voir.

Les plus grands de nos élèves ont chaque jour une conférence d'une demi-heure, dans laquelle le zélé et instruit P. Justrobe leur expose les motifs de crédibilité.

Quelques-uns plus avancés viennent deux fois par semaine, au moins, chez moi et je leur explique de mon mieux le catéchisme.

Tous ceux qui désirent des explications particulières sur la religion, trouvent toujours le P. Justrobe disposé à les entendre et à répondre à leurs objections. Cette dernière catégorie devient de plus en plus nombreuse et intéressante.

En classe, pas plus que moi, les Pères Justrobe et Schmitt ne laissent échapper une occasion de moraliser et d'éclairer nos chers enfants. Or, je doute, que dans les autres stations, où les confrères font pourtant une heure de moins de classe par jour que nous, où ils n'ont pas comme nous, un cours de langue kabyle en commun 5 fois par semaine, où ils n'ont pas la paroisse française à desservir, une école laïque rivale à côté d'eux, je doute, dis-je, que dans les autres stations, on fasse même autant d'évangélisation que nous ! »

Ce que nous venons de dire suffit à démontrer que les préventions de nos confrères n'étaient pas fondées. Elles finirent, d'ailleurs par tomber complètement à la vue du lien réel qui se produisait dans l'esprit et le cœur des enfants et de leurs familles, non pas, si l'on veut, par l'école elle-même, mais à cause de l'école.

Il nous resterait maintenant à parler de la marche progressive de l'Évangile dans cette mission des Beni-Menguellath, des divers baptêmes

qui eurent lieu, de la création de l'école normale transférée (1895-97) à Notre-Dame d'Afrique, de la fondation de l'hôpital indigène de Ste-Eugénie.

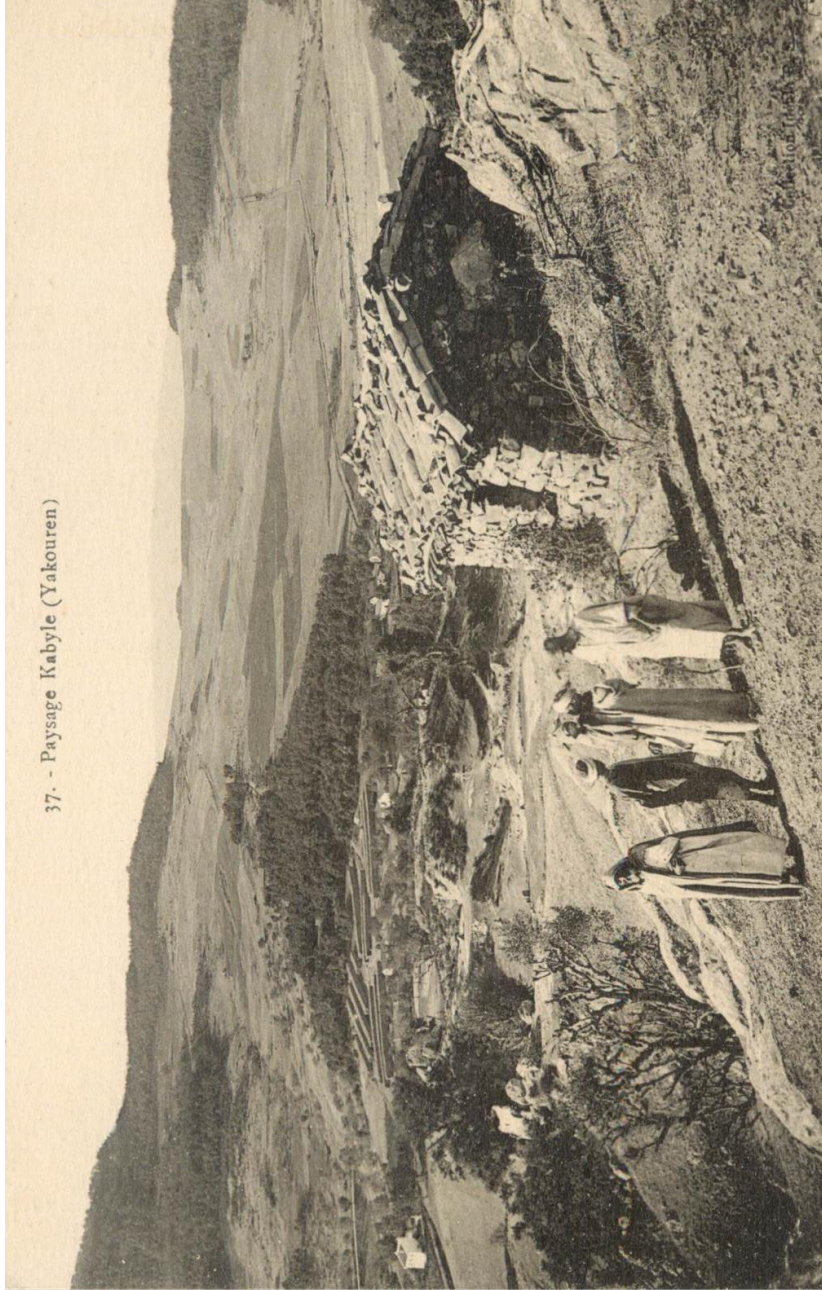
Mais ayant déjà dépassé la date que nous nous sommes fixée comme terme de notre travail historique sur chaque station, nous sommes forcés de nous arrêter ici.

Nous en terminerons pas cependant sans avoir demandé à Dieu de bénir cette mission des Beni-Menguellath où nous avons-nous-même quelque peu travaillé jadis, dans ce temps où l'on semait dans les larmes : *Euntes ibant et flebant mittentes semina sua* ; ni sans adresser nos félicitations à ceux qui, venus après nous, ont la consolation de moissonner des épis dorés et de remplir de gerbes nombreuses des greniers du père de famille : *Venientes autem cum exultatione portantes manipulos suos*.

#### LISTE DES SUPERIEURS D'OUARZEN de la fondation du poste à la fin de l'année 1892.

1. Le R.P. Carpentier : du 20 novembre 1876 au 31 mars 1877.
2. Le R.P. Levasseur : du 31 mars 1877 au 25 novembre 1877.
3. Le R.P. Gerboin : du 28 novembre au 30 décembre 1882.
4. Le R.P. Carpentier : du 30 décembre 1882 au 6 octobre 1886.
5. Le R.P. Bonhomme : du 6 octobre 1886 au 18 juin 1890.
6. Le R.P. Grisey : du 28 juillet 1890 à septembre 1894.





**I.**

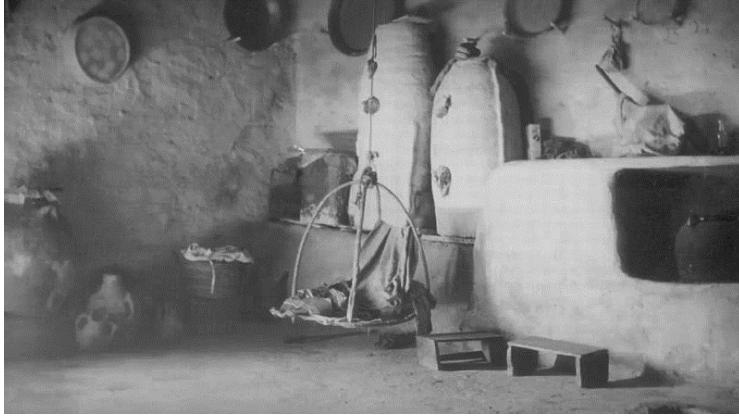
**TAZMALT**

Paroisse du diocèse de Constantine  
occupée du 3 novembre 1877 au 30 juillet 1879

**II.**

**TRIBU DES BENI-ABBES**

Village d'Jril-Ali  
Mission fondée le 30 juillet 1879



## I. TAZMALT

### 1. Supérieurat du Père Ménard

Dans le compte-rendu de la séance du Conseil de la Société à la date u 17 mai 1877, on lit ce passage :

« Le R.P. Deguerry fait part au Conseil d'un projet d'établissement dans la Kabylie de Constantine à Tazmalt, centre européen situé au milieu des tribus kabyles. Le Conseil accepte à condition que le séjour des missionnaires ne se prolonge pas au-delà du temps nécessaire pour bâtir une maison dans une des tribus après qu'on aura pu y lier des relations avec les indigènes. Le Conseil ne tient pas à s'établir d'une manière définitive dans un centre européen, ce qui met les missionnaires en dehors de leur vocation et leur en fait perdre l'esprit. »

Les missionnaires étaient demandés par Mgr Robert, Evêque de Constantine qui leur confiait temporairement le service religieux de la paroisse de Tazmalt.

Le soir du 30 octobre 1877, les Pères Ménard, Moncet et Quiblier s'embarquèrent à Alger sur le Chélif et abordèrent le lendemain matin à Bougie. Ils furent reçus à bras ouverts par M. le Curé, et le Capitaine du Bureau-Arabe mit avec beaucoup de bienveillance à leur disposition un spahis et trois mulets pour le transport de leurs bagages.

Le 2 novembre, dans l'après-midi, ils arrivaient à Akbou ; le bon Curé les attendait à la voiture. Après leur avoir donné la plus fraternelle hospitalité, il se fit un devoir de les accompagner le lendemain jusqu'à leur nouvelle résidence. C'est donc le 3 novembre que la station de Tazmalt fut fondée.

Le jour suivant, qui était un dimanche, tout le village se pressa à la chapelle pour voir les nouveaux arrivés. Leur costume blanc excitait la curiosité générale. Le P. Ménard annonça à la messe que dans la soirée, il se rendait au cimetière pour bénir les tombes de ceux qui y avaient été enterrés sans le ministère du prêtre. Cette pieuse et délicate attention de leur pasteur toucha vivement les paroissiens.

Les Père s'établirent au bordj, vaste bâtiment bastionné où se trouvait, alors comme aujourd'hui, la mairie et l'école communale. Le local qu'on mettait à leur disposition pour servir de presbytère n'avait absolument aucun ameublement. »

Quelques jours à peine après leur installation, le Supérieur Général qui connaissait cet état de délabrement, leur écrivait (9 novembre) :

« Vous voilà dans notre nouvelle station n'ayant presque *neque saculum neque peram, neque calceamenta*. C'est ainsi que Notre Seigneur veut ses mis-

sionnaires. Ne perdez pas courage : c'est au feu qu'on reconnaît les braves soldats... »

Le R.P. Deguerry n'avait garde, en outre, de laisser sans direction le nouveau Supérieur, aussi lui donne-t-il dans cette même lettre des conseils empreints de foi et de sagesse :

**« Mettez-vous, dès le début, lui dit-il, sous la protection de la Sainte Vierge, vous et votre communauté, vos travaux apostoliques. Pénétrez-vous bien de votre responsabilité, non pour en sentir le poids qu'il vous sera toujours possible de supporter avec l'aide de Dieu, mais pour ne rien négliger de ce qui peut faire réussir la mission délicate qui vous a été confiée.**

**Vous devez avoir des rapports soit avec l'Autorité diocésaine, soit avec l'Administration militaire, évitez ce qui pourrait rendre ces rapports gênants, évitez surtout de paraître quémandeur.**

**Malgré sa sécheresse qui n'est qu'apparente, la lettre de Monseigneur de Constantine me fait plaisir, parce que je vois qu'il a compris que vous n'êtes à Tazmalt qu'en passant. A vous maintenant de trouver un autre gîte plus conforme à vos goûts et à votre vocation de missionnaires. Mais ne vous hâtez pas de vous décider, ce n'est qu'après de nombreuses courses que votre choix pourra se faire d'une manière sérieuse et je ne prévois pas que cela puisse avoir lieu avant une année. »**

Outre le catéchisme aux enfants européens, la visite des malades de la commune, l'administration des sacrements, les Pères faisaient, durant la semaine, des excursions dans les tribus environnantes, soit pour y chercher l'emplacement d'une future station, soit pour y porter des remèdes et habituer peu à peu les indigènes à l'idée de les avoir chez eux à demeure. La tribu des Beni-Mélikench, contenant plus de 30 villages rapprochés, reçut plus d'une fois leur visite. Celle des Beni-Abbès semblait les attirer davantage, car dans l'une de leurs excursions, ils avaient remarqué, au village d'Iril-Ali, les bâtiments de l'ancienne école française qui avait eu jadis, disait-on, plus de 100 élèves. Dès ce moment, ils nourrirent l'espoir d'en faire l'acquisition.

Bientôt leur renommée comme médecins se répandit dans les alentours et les Caïds des Beni-Abbès et de Boujelil leur adressaient à la cure de nombreux malades. Ils eurent ainsi la consolation de baptiser plusieurs petits enfants in extremis.

Les relations avec les autorités militaires étaient empreintes de la plus franche cordialité. Le Commandant Supérieur du cercle d'Abbou, M. Thierry, très sympathiques, fit faire plusieurs modifications dans le bordj pour séparer la cure de la mairie ; il accorda un tapis pour l'autel et offrit un chemin de croix qu'il voulut payer lui-même.

D'autre part, le capitaine de Beni-Monsour, M. Poupelier, un excellent catholique, demandait aux Pères, comme une faveur, de venir célébrer la messe chez lui de temps en temps.

C'est dans un de ces voyages que le P. Ménard faillit être victime d'un accident : « J'étais allé, écrit-il (24 décembre), la semaine dernière baptiser la petite fille de M. Poupelier ; je montais le cheval du Capitaine, de très doux caractère (non pas le capitaine mais le cheval). Il était superbement harnaché à l'arabe, mais malheureusement avec des étriers trop aigus et encore sous le souvenir d'une récente fantasia. Je partis au grand trot avec le spahis, puis le pas, puis le trot, puis je ne sais plus quoi, une course furibonde de quelques minutes. Grâce à la selle arabe, je pus me tenir solidement sans quoi j'étais tué. Il paraît, et je le crois, qu'à chaque coup de galop correspondait un coup d'étrier dans le ventre de la bête, ce qui l'affolait davantage. Enfin elle s'arrêta court ; je le caressai un peu jusqu'à l'arrivée du spahis qui me donna son cheval.

Mais le diable que j'allais combattre à Beni-Mansour m'en voulait. Arrivé au bordj, l'animal se mit à bondir de côté et à faire des sauts furieux ; deux spahis durent saisir le fougueux coursier qui me conduisit toujours en sautant jusqu'à la porte du Capitaine. »

Le 18 janvier 1878, les missionnaires de Tazmalt furent heureux de recevoir la première visite de leur Supérieur Général. Le R.P. Deguerry alla à Iril-Ali, examina de près l'ancienne école qui lui convint et dès le lendemain, il se rendit à Akbou pour demander au Commandant s'il serait possible de l'obtenir gratuitement ou de l'acheter pour un prix modique.

L'Officier n'osa prendre sur lui une décision, obligé qu'il était, disait-il, d'en déférer au Général de division. Il n'y avait cependant pas de temps à perdre, car à quelques jours de là, les Pères apprirent que la dite école était convoitée par l'instituteur d'Akbou.

Le P. Deguerry avait recommandé aux missionnaires, dans le cas où l'on ne pourrait s'établir à Iril-Ali, d'aller visiter sans retard la Qelaâ des Beni-Abbès pour choisir l'emplacement d'une station. Le P. Ménard s'y rendit. Laissons-lui la parole, il va lui-même nous raconter cette visite.

**« Les beaux jours que nous attendions pour faire une excursion au Qelaâ des Beni-Abbès sont enfin venus avec un soleil splendide comme aux beaux jours d'été. Nous partons le 13 février 1878 à huit heures du matin, le P. Moncet et moi, sur deux bons mulets accompagnés de leurs maîtres.**

**Après avoir traversé sans trop de difficultés l'Oued-Sahel, quoique grossi par la fonte des neiges, nous prenons la route qui conduit à Iril-Ali. Je ne vous dis rien du passage ; il ne mérite pas qu'on le décrive. Collines arides, parsemées de quelques oliviers rabougris présentent à l'œil le spectacle le plus désolant que vient seul raviver et réjouir tant soit peu, pendant trois ou quatre mois de l'année, une orge précoce et peu productive.**

Après quelques heures de marche, nous passons près de cette école qui nous fait envie et que nous voudrions bien habiter déjà. Les deux villages près desquels elle est située semblent moins pauvres et les maisons mieux bâties que dans les tribus du Jurjura. Iril-Ali, au dire des habitants, est le Paris de la Kabylie ; ils ne sont pas difficiles, car le plus pauvre hameau français lui est bien supérieur.

La route traverse ce village dans sa longueur et se dirige ensuite sur Boni. Tracée sur le flanc d'une haute montagne, comme celle de Fort-National aux Beni-Menguellath, elle domine tout le pays, et la vue peut s'étendre à l'aise sur une foule de pics moins élevés d'un effet assez pittoresque. De temps en temps, quelques sources descendant de la montagne coupent le chemin. C'est là qu'une partie des gens d'Iril-Ali doit venir puiser l'eau nécessaire aux besoins du ménage, à en juger par le nombre de femmes et de bourricots que nous rencontrons chargés de leurs pesantes guerbass.

Fatigués par 4 heures de marche ascendante nous nous arrêtons pour nous reposer un instant. Nos guides et leurs bêtes ne sont pas fâchés d'en faire autant. Après une courte halte pendant laquelle nous prenons un peu de nourriture, nous commençons la seconde étape.

Nous laissons bientôt la route de Baïlek pour pénétrer dans une série de petites collines, dans la direction du Qelaâ que nous percevons au loin. Les sentiers deviennent difficiles et dangereux ; aussi, par prudence et pour faciliter la marche de nos montures, nous mettons pied à terre.

Après de longs tours et détours, nous arrivons enfin, au pied d'une hauteur à pic au sommet de laquelle est un village : c'est le Qelaâ. L'ascension sera rude car le sentier crée par le pas capricieux des mulets, au moins dans sa plus grande partie ressemble plus à un escalier à degrés irréguliers qu'à une route quelconque. Il nous fallut un temps considérable et beaucoup de fatigues pour atteindre le plateau, mais aussi quel dédommagement !

Le regard embrasse toutes les montagnes des Beni-Abbès, que terminant au loin les pics couverts de neige de la Grande Kabylie. A nos pieds, un ravin escarpé au fond duquel coule un petit ruisseau qui, les jours d'orages, devient un torrent impétueux.

Le Qelaâ est à quelques pas seulement. Formé de deux villages séparés entre eux par un espace de 400 mètres environ, il occupe tout le plateau qui n'est accessible que du côté de Boni. Partout ailleurs la défense pourrait être confiée aux femmes et aux enfants qui arrêteraient des armées entières en faisant rouler sur elles d'énormes blocs de rocher. Pendant la dernière insurrection, tous les "les braves" des Beni-Abbès, qui désiraient éviter la rencontre de nos troupes se sont retirés au Qelaâ, où ils se voyaient en sécurité.

Quelque intéressante fut pour nous la vue du tableau grandiose que nous avions sous les yeux, il fallut abrégier la contemplation, car la nuit approchait. Nous arrivâmes au 1<sup>er</sup> village et l'on nous conduisit chez le Cheikh qui nous reçut avec toute la cordialité possible. C'est un vieillard, remontant, d'après les traditions, par sa famille jusqu'à Ali, le cousin du Prophète, et justement fier de la haute dignité dont il est revêtu depuis six ans.

Après les saluts d'usage, il nous introduisit dans la chambre des hôtes et quelques amis de la maison ayant été appelés, la conversation s'engagea. La première question qui nous fut posée regardait notre costume : "Pourquoi n'êtes-vous pas venu dans vos habits ordinaires ?" nous dirent-ils. Nous leur répondîmes que ces habits blancs étaient ceux que le Grand Marabout d'Alger nous avait donnés, ce qui ne laissa pas de leur faire plaisir. On parla un peu de religion. Le fils du Cheick, jeune homme intelligent et connaissant bien les livres musulmans, n'oublia pas, pour nous convaincre de la divinité de la mission de Mahomet, de nous rappeler ses miracles, en particulier celui de la lune fendue en deux, le voyage du Prophète dans les sept-cieux, son entretien mystérieux avec l'ange Gabriel, et d'autres aussi probants que ceux-là...

Ayant exprimé le désir de visiter le village avant la nuit, le bon Cheikh voulut lui-même nous accompagner. Il nous fit voir la mosquée principale, chétif bâtiment de peu de valeur. Les maisons sont bien inférieures à celles d'Iril-Ali, les rues sont petites et tortueuses. La population est assez considérable, avant la dernière insurrection il y avait de 6 à 700 fusils dans chacun des villages du Qélaâ. Nous n'avons trouvé là aucun vestige du christianisme, nulle trace de cette église qui aurait été dédiée à Notre Dame au XII<sup>ème</sup> siècle.

La nuit venue, nous rentrâmes chez notre hôte qui nous fit servir un excellent couscous. Le repas dura jusque bien avant dans la nuit. Cependant, le Cheick s'était aperçu, mais un peu tard, que nous étions fatigués, se retira, nous souhaitant une bonne nuit. Quand nous fûmes seuls, nous récitâmes notre prière, demandant avec ferveur au Maître des Apôtres de hâter l'heure de la conversion des ces pauvres musulmans.

Le lendemain, dès l'aurore, nous allâmes saluer l'autre Cheick. Après les salutations, il nous offrit le café. Son village, mieux situé, plus étendu et supérieur en tout au précédent, possède plusieurs écoles indigènes, une belle mosquée, des maisons un peu mieux conditionnées. Autrefois des dissensions continuelles entretenaient l'inimitié entre les deux centres, si bien que l'on voit encore les débris d'une muraille qui protégeait ce dernier contre les attaques de son voisin. Aujourd'hui ces haines ont-elles cessé ? C'est douteux. Ces deux Cheiks ne s'aiment pas et par là même leurs administrés doivent partager leurs aides ; c'est ce qui rendrait peut-être difficile l'établissement d'une mission au Qelaâ, quoi qu'il y ait une position superbe entre les deux villages ; et que le terrain ne coûterait pas cher, n'étant pas cultivable sur cette montagne toute de marbre.

Enfin, nous prenons congé du Cheikh pour aller retrouver nos guides déjà prêts à partir. Les mulets étaient sellés. Un dernier adieu au bon vieux à qui nous faisons promettre de venir nous voir à Tazmalt avec son fils, et nous partons.

La descente comme la montée fut périlleuse, il fallut le faire à pied et à quatre heures du soir, nous rentrons au presbytère, enchantés de notre voyage. Le village du Qelaâ valait vraiment la peine d'être visité, et, si plus tard il est possible d'y établir une de nos stations, le bien s'y fera comme ailleurs s'il plaît à Dieu. »

A la suite de cette excursion, les Pères comprirent que, pour le moment, il était préférable de s'installer à Iril-Ali plutôt qu'en tout autre endroit.

Le R.P. Deguerry pria alors Monseigneur de Constantine de s'entretenir près du Général de Division pour la réussite de cette affaire. Le Commandant Thiery promit de son côté ses bons offices, se faisant fort d'obtenir la cession gratuite de l'École. On sut, peu après, que grâce aux démarches de Mgr Robert, le Général Carteret était favorable au projet des missionnaires, mais qu'il désirait que la demande lui fût exposée officiellement par le Commandant Supérieur d'Akbou lui-même.

M. Thierry s'empressa de se conformer aux ordres de son chef et demanda aux Pères des renseignements circonstanciés sur le but de leur établissement parmi les indigènes, le mode d'instruction employé par eux auprès des enfants afin de dresser son rapport. Les réponses du Supérieur montrant le rôle patriotique des Pères Blancs en Kabylie, parurent le satisfaire grandement.

Cependant la conclusion de l'affaire ne dépendait pas seulement de Constantine ; elle relevait du Gouverneur Général. On attendait avec confiance sa décision. Elle arriva à la fin d'avril, mais elle ne fut pas telle qu'on l'espérait. M. Chanzy ne voulait pas que l'Administration militaire intervînt. Il autorisait seulement la commune indigène à mettre aux enchères les bâtiments de l'ancienne école.

Le Conseil de la Société, informé de la réponse du Gouverneur Général résolut de les acheter le plus tôt possible. Mais par suite de causes diverses ce ne fut qu'à la fin du mois d'août que parurent les affiches annonçant la mise en vente.

Malheureusement, le projet d'acquisition avait transpiré dans le public. Aussi deux habitants de Tazmalt crurent-ils trouver là l'occasion d'une bonne affaire. Nous allons voir comment.

Le mardi 7 septembre, jour fixé pour la vente, le P. Moncet, mandataire du P. Ménard, retenu par la fièvre, se rendit à Akbou avec le P. Quiblier. Les missionnaires furent reçus par le Commandant Supérieur. Ce n'était plus l'excellent M. Thierry. Il avait été remplacé en juin par M. Boerner, Alsacien protestant.

**« A peine arrivé dans la salle, raconte le P. Moncet, j'aperçois nos deux spéculateurs.**

**– Vous êtes venus sans doute, me dit l'un d'eux, au sujet de l'école d'Iril-Ali. Moi aussi, mais j'espère que nous n'allons pas nous faire concurrence au profit des Kabyles<sup>29</sup>.**

---

<sup>29</sup> Le bruit courait que les Kabyles riches s'étaient entendus pour faire monter l'enchère au profit de la commune indigène qui était pauvre. Le Commandant désirait aussi retirer de la vente le plus d'argent possible, car il n'avait presque pas de quoi payer ses spahis, disait-on.

- Je suis bien de votre avis.
- Mais n’y aurait-il pas moyen de s’entendre ? Sortons un instant, nous serons plus à l’aise pour causer : j’ai une proposition à vous faire.
- Je le suivis.
- Laissez-nous seuls acquéreurs, me dit-il alors. Nous vous céderons l’école immédiatement après, moyennant un faible bénéfice.
- J’ai reçu des ordres fermes au sujet de l’achat et je dois m’y conformer, répondis-je.
- Si la proposition que je viens de vous faire ne vous convient pas, reprit-il, donnez-nous 500 frs et nous ne pousserons pas l’enchère.
- Je vous ai déjà dit que j’ai des instructions et que je dois les suivre. »

Comme dans la fable du bon Lafontaine, le coq fut ce jour-là plus rusé que le renard.

Rentrés tous deux dans la salle, la vente commença. La lutte fut chaude mais le P. Moncet resta vainqueur au prix élevé de 3725 frs plus 200 frs de frais.

Mgr Duserre qui avait succédé à Mgr Robert, voulant témoigner aux Pères Blancs sa gratitude pour les services rendus par eux dans le diocèse de Constantine annonça qu’il se chargeait de payer lui-même cette somme.

Quelques jours après la vente, le P. Ménard monta à Iril-Ali pour visiter l’immeuble et prendre les mesures nécessaires pour le mettre en état de recevoir au plus tôt les missionnaires.

La maison, en effet, avait besoin de nombreuses réparations. Pendant les dix années qu’elle était restée inhabitée, elle était presque tombée en ruines. Le temps, destructeur des choses humaines, avait fait de larges crevasses au toit noirci et lézardé les murs, détruit les ciments et pourri les bois.

Les soldats, qui, dans leurs étapes à travers la Kabylie, faisaient toujours là une halte, n’avaient pas manqué d’y laisser des traces désastreuses de leur passage. Les Kabyles eux-mêmes, et surtout les Agaouas quand ils passaient à Iril-Ali, en faisaient aussi leur demeure et même celle de leurs bêtes de somme.

## **2. Supérieurat du Père Moles**

Mais le P. Ménard ne devait pas être chargé des réparations, ayant à la retraite générale, reçu sa nomination de Supérieur de la station des Ariffs.

Le 16 octobre, le P. Moles, son successeur arrivait à Tazmalt ; ce ne devait être que pour quelques jours, car le 19 il était rappelé à Maison-Carrée et envoyé en quête dans le diocèse de Cahors. Le P. Moncet fut chargé en son absence des travaux à faire aux bâtiments qu’on venait d’acquérir.

Le va-et-vient fréquent entre Tazmalt et Iril-Ali, causa au Père des fatigues incroyables ; l’absence d’eau et la cherté des transports occasionnèrent

rent à la caisse des frais considérables. Le R. P. Deguerry vint au mois de juin (1879) se rendre compte des réparations entreprises ; il en parut satisfait.

Ces occupations absorbantes, rendue plus pénibles encore par l'absence du P. Supérieur, n'empêchaient par le P. Moncet de rêver à un autre champ d'apostolat. C'était le moment, en effet, où l'on parlait de l'envoi d'une seconde caravane pour l'Afrique équatoriale. Il manifesta l'espoir d'en faire partie, mais il fut déçu une première fois dans son attente, ce qui lui fit écrire ces lignes plaisantes (18 février 1879).

**« Puisqu'il paraît décidé que je dois rester encore à Tazmalt, il faut je me mette en état de préparer mes paroissiens aux fêtes de Pâques. Etait-ce la peine de franchir le territoire de trois évêchés, traverser les flots azurés de la Méditerranée, pour venir, pauvre exilé sur les bords du fleuve de Tazmalt, emboucher la flûte pastorale. Si vous saviez comme elle résonne, si j'étais né pour jouer de cet instrument là, croyez-vous qu'il n'y aurait pas eu de place pour moi dans le grand orchestre de l'Aveyron ? ... Quand donc pourrai-je suspendre ma cornemuse aux saules du rivage de l'Oued-Sahel, non pour pleurer, mais pour me frotter les mains ! »**

Quelle ne fut la surprise et la joie du bon Père lorsqu'un mois après, il apprenait la nomination tant désirée.

Le 21 mars, le P. Faure vint prendre sa place et le 27 de ce mois arriva enfin de la France le P. Moles.

A peine de retour, le Supérieur mit tout son zèle à activer les travaux de réparation. Les Kabyles appelaient l'arrivée des missionnaires et ceux-ci de leur côté avaient hâté de quitter Tazmalt ; d'autant plus que Mgr Lavigerie qu'ils étaient allés saluer à Beni-Monsour (20 mai) les y avait autorisés, à condition toutefois que le Commandant Supérieur n'y vît pas d'inconvénients. Mais deux mois devaient s'écouler avant la réalisation de leur dessein.

Au mois de juillet, le R. P. Deguerry arriva à Tazmalt comme Visiteur. C'était la première fois. Il annonça aux confrères qu'ils pouvaient enfin monter à Iril-Ali. Dans la carte de visite qu'il leur laissa, assez sévère sur quelques points, il leur traça la ligne de conduite qu'ils devaient tenir dans leur nouvelle station.

**« Les tristes temps où nous vivons, y est-il dit, nous obligent à ne jamais nous départir de la plus extrême prudence soit vis-à-vis des indigènes, soit vis-à-vis des autorités locales.**

**Avec les indigènes, les missionnaires se montreront bons, charitables, sans tomber dans la familiarité, prêts à leur rendre service et chacun devra veiller avec soin sur son caractère pour en réprimer les vivacités.**

**Avec les Autorités, le P. Supérieur, qui, seul doit avoir l'initiative et assumer la principale responsabilité des démarches à faire, usera de la plus grande ré-**

**serve, tout en observant toujours scrupuleusement les règles de la politesse et de la bienséance. »**

Cette carte de visite est datée du 26 juillet, le lendemain, qui était un dimanche, le P. Moles annonça aux habitants qu'il allait quitter Tazmalt avec ses confrères, mais qu'ils continueraient à assurer le service religieux de la paroisse.

Le jour suivant, le déménagement commença et enfin, le 30 juillet, les Pères prirent joyeusement la route d'Iril-Ali. Les Kabyles qui descendaient au marché de Tazmalt, les saluaient respectueusement, croyant qu'ils portaient des remèdes dans leurs tribus. Mais quand ils apprirent que cette fois, ils allaient rester chez eux, ils en témoignèrent un vif contentement. Le départ de Tazmalt, causa un peu moins de joie aux Beni-Melikench qui trouvaient dans l'éloignement des missionnaires une difficulté plus grande d'avoir des soins pour leurs malades.

## II. IRIL-ALI

Les curieux ne manquèrent pas à l'arrivée des confrères. C'était chose si extraordinaire que l'installation parmi eux de Marabouts roumis. « Le premier et le deuxième jour, écrit le P. Faure (26 août), les Kabyles nous regardèrent, le troisième, la maison en était pleine. » La population semblait généralement favorable et moins fanatique que dans le Jurjura. Mais les Marabouts ne voyaient pas d'un si bon œil l'établissement des missionnaires dans un pays qui, jusque là, avait été leur fief incontesté. Ils répétaient dans les réunions :

**« Défiez-vous de ces roumis, ils sont mauvais ; ils boivent du vin et ils n'ont pas de femmes. » Ces calomnies devaient porter leurs fruits ; nous ne tarderons pas à le voir. »**

Les Kabyles d'Iril-Ali et de Tazaert semblaient désirer l'ouverture de l'école, demandaient souvent si les classes allaient bientôt commencer, mais on crut bon d'attendre après la retraite, se contentant pour l'heure de distribuer des remèdes et d'aménager la maison.

Comme on le devine aisément l'installation fut des plus sommaires car bien des choses manquent toujours au début, surtout quand on n'est pas riche.

La fontaine du village, étant à une demi-heure de la maison, les Pères résolurent de creuser un puits. Plusieurs Kabyles vinrent s'offrir, mais après quelques essais, ils s'en retournèrent préférant chercher ailleurs un travail plus aisé. La médiocrité de leurs ressources ne permettant pas aux mission-

naires de prendre un ouvrier puisatier français ; ils durent abandonner cette entreprise.

C'est dans ces diverses occupations qu'arriva l'époque de la retraite.

### **3. Supérieurat du Père Malfreyt.**

Après la retraite, le personnel du poste comprit : le P. Malfreyt, Supérieur, les Pères Moles, Quiblier et Bornette. Quatre missionnaires n'étaient pas de trop pour assurer la bonne marche de la nouvelle station, car on allait ouvrir l'école et il fallait continuer desservir Tazmalt. Mais un mois à peine s'était écoulé que le P. Quiblier recevait son changement (14 novembre) et quelques jours après, le 27, le P. Moles, nommé professeur au Petit Séminaire arabe de St-Laurent d'Olt quittait à son tour. Le P. Jules Michel, récemment ordonné vint seul remplacer les deux partants.

Pour répondre aux vœux de la population, les missionnaires ouvrirent l'école dès leur retour de Maison-Carrée (23 octobre). Mais quelle déception ! Cinq écoliers seulement se présentèrent et repartirent au bout de deux jours ! Les Marabouts avaient bien travaillé comme on le voit. Ils avaient répandu le bruit que les missionnaires battraient leurs élèves, qu'ils obligeaient à boire du vin et que les parents auraient à payer plus tard l'instruction qu'allaient recevoir leurs enfants.

Cette dernière crainte paraissait d'autant plus fondée que les Marabouts arabes qui dirigeaient la méderça dont les Pères venaient de prendre possession avaient agi de la sorte quelques années auparavant.

Pour couper court à cette situation humiliante pour l'honneur français car les marabouts avaient une quarantaine d'élèves dans leur école arabe, le P. Malfreyt pria le Commandant Supérieur d'Akbou d'écrire au Cheick du village et de l'assurer que jamais le Gouvernement ne réclamerait du rétribution scolaire ; de son côté, il donna aux parents dont les enfants vinrent en classe une lettre dans laquelle il s'engageait à ne rien exiger d'eux.

Cette loyale manière d'agir n'eut pas un entier succès. Elle amena pourtant une quinzaine d'élèves qui mirent à l'étude une grande ardeur et une grande assiduité. Les Kabyles avaient l'air de comprendre davantage l'importance de l'instruction pour leurs enfants, puisque le fils de l'ancien Président ayant manqué l'école fut ramené par une de ses parents qui recommanda aux Pères de frapper le petit écolier s'il venait à s'absenter de nouveau.

Grâce aux lettres du P. Malfreyt, il nous est facile de donner aux lecteurs une idée exacte de la situation du poste d'Iril-Ali, des œuvres d'apostolat commencées des relations des missionnaires avec les indigènes, des mœurs et coutumes du pays.

Nous allons en parler successivement.

La caisse du poste se trouvait dans un état des plus précaires ; les prédécesseurs avait peut être songé trop à l'avenir et pas assez au présent. Il n'y avait pas de planches de lit, à peine une dizaine de couvertures, mais en revanche on voyait des poulies, des scies et autres instruments du même genre ; toutes choses excellentes, il est vrai mais pas du tout indispensable.

L'eau potable se trouvait à une grande distance, coûtait 0 frs 50 par jour de transport ; elle était très mauvaise<sup>30</sup>, le bois de chauffage était rare et l'on ne savait comment l'on pourrait s'en procurer pour l'hiver, même à prix d'argent.

Le service de Tazmalt et de Beni-Mansour, n'était pas seulement pénible, dangereux, à cause des crues du Sahel, mais il grevait lourdement le budget. Heureusement les Pères se consolait en comptant sur la procure du R.P. Deguerry de les en décharger la plus tôt possible. Espoir qui ne devait se réaliser que 18 ans plus tard !!!

La maison avait besoin de beaucoup d'aménagement. Pour éviter les dépenses, les missionnaires creusèrent eux-mêmes leur cave dans le schiste. Ils obtinrent 300 frs pour bâtir une chapelle ; cette somme n'ayant pas suffi, ils y mirent leurs petites ressources personnelles. L'un d'eux, le P. Bonnette se fit successivement architecte, charpentier, peintre décorateur, sculpteur même.

Grâce à cette générosité et à cette ardeur au travail, les missionnaires purent le 10 avril 1880 célébrer le saint sacrifice dans le nouvel oratoire, le premier de Kabylie distinct du corps de bâtiment.

Disons maintenant un mot des mœurs de Kabyles :

**« Les Beni-Abbès, écrit un missionnaire, sont moins braves et moins forts que les populations des environs de Fort-National. A quoi attribuer cette mollesse et ce manque de courage dont les tribus voisines leur font un reproche ? On peut invoquer pour excuse l'industrie et le commerce auxquels ils se livrent avec une ardeur et une cupidité qui leur attire plus d'une fois l'épithète injurieuse de Juifs ; toutefois, il semblerait plus vrai d'expliquer cette espèce de dégénérescence par le mélange de la race arabe et l'adoption des ses mœurs. L'unité de femme qu'on est heureux de retrouver chez les Kabyles de la province d'Alger n'existe ici qu'à l'état d'exception et dans les familles pauvres : les riches du pays possèdent deux, trois ou quatre femmes. L'occupation de ces dernières consiste à préparer la laine et à tisser des burnous fort estimés. La culture des champs étant à peu près nulle, les hommes passent leur vie, en grande partie dans les marchés voisins, où ils portent leurs produits industriels ou artistiques. Le placement de leur argent les préoccupe beaucoup ; ils ne négligent rien pour en assurer la rentrée, et se contentent ordinairement du modeste revenu de cinquante pour cent. »**

---

<sup>30</sup> Comme le démontra l'analyse qui en fut faite par un medecin d'Alger. Les matières qu'elle contenait pouvaient facilement engendrer la fièvre typhoïde.

Les missionnaires constataient avec plaisir, à Iril-Ali, moins de fanatisme que partout ailleurs. La raison semblait en être dans les voyages fréquents et les séjours que les Beni-Abbis font, soit à Constantine, soit à Sétif ou autres centres européens et, qui les mettant en contact avec les chrétiens, ont fait tomber chez eux insensiblement plus d'un préjugé.

Comme pour opposer un défi formel à la défense faite à tout musulman de discuter en matière de religion, presque tous les jours ils venaient à la station pour quelques questions sur l'Évangile, demander un éclaircissement, faire une objection. Sur ce point, petits et grands, jeunes et vieux se ressemblaient, écoutant sans emportement ni colère les réponses et même les réfutations du Coran qui leur étaient faites.

Les Pères profitaient de ces conversations pour connaître les coutumes particulières et certains usages traditionnels du pays.

C'est ainsi que pendant que l'un d'eux peignait le portail, les Kabyles lui demandèrent : « Pourquoi n'immolez-vous pas un agneau ou un pigeon et ne mettez-vous pas un peu de sang sur la porte, nous faisons de la sorte, nous autres, pour qu'il ne meure personne dans la maison. » Ne serait-ce point là une réminiscence de l'agneau immolé par les Hébreux d'Égypte sur les ordres de Moïse ?

Un autre jour, on amena au dispensaire une petite fille presque aveugle ; elle portait sous chaque œil une croix très bien dessinée ; une troisième était gravée sur la tempe gauche. Interrogée pourquoi elle avait fait ces signes, la mère répondit : « On dit que c'est bon. » Ce ne fut pas la seule fois que les missionnaires remarquèrent ce tatouage. Ils en concluaient que ce devait être là un reste évident de christianisme. C'est en effet, à Bougie que régna le dernier prince africain qui eut des relations avec Rome et c'est aussi dans cette ville que débarqua le dernier évêque kabyle.

Nous n'étonnerons pas nos lecteurs en leur disant que les malades venaient en grand nombre et de fort loin. Ce qui frappait le plus, c'était la confiance absolue avec laquelle ils se présentaient à la station prenant indifféremment les remèdes et acceptant sans difficultés les prescriptions médicales, tandis qu'ils refusaient obstinément l'assistance de tout médecin français. Les maladies sont nombreuses dans la tribu et d'ordinaire fort graves. L'hérédité et l'inconduite en sont sans doute les causes principales, mais la mauvaise eau des fontaines n'est pas étrangère à cet état morbide.

Il se passait au dispensaire de curieuses scènes, souvent plaisantes, mais parfois bien tristes. Bornons-nous à citer parmi bien d'autres les deux suivantes :

**Un jour, une vieille femme vint demander un remède pour achever une pauvre petite créature, et c'était la grand'mère qui faisait cette criminelle demande. Devant l'étonnement et l'indignation du missionnaire elle dit simple-**

ment : **“Si vous n’agissez pas ainsi, vous autres, c’est que vous craignez Dieu.”**  
**On peut conclure de ce fait que l’absence d’estropiés dans ces tribus est due souvent à des crimes. »**

Un autre jour se présenta à la station un Kabyle sollicitant des soins. Laissons le P. Malfreyt nous raconter cette visite :

**« Les enfants m’apprennent, dit-il, que c’est un Marabout-médecin. Je lui demande une amulette, simulant une maladie grave. Si-Mohand-Chérif se met d’abord à rire, mais ensuite se prête de bonne grâce à mon désir. Il s’assied donc résolument, tire de dessous son burnous un petit peau de bouc qui renferme ses livres et tous ses instruments pour une pareille opération. Il prend son capulet, demande mon nom, puis celui de ma mère, et arrive, en comptant les grains d’une certaine manière, à trouver que ma maladie a commencé un vendredi. Cherchant alors dans son livre les maladies du vendredi, il découvre que je me suis lavé et que j’ai bu de l’eau et que je dois mourir bientôt ; nous nous séparons bons amis, car Si-Mohand-Chérif est plus sot que méchant. »**

Le 27 juillet eut lieu la distribution des prix, c’était la première. Elle fut faite sans l’apparat des cérémonies de ce genre dans les autres postes de Kabylie. Un petit livre à chaque élève et ce fut tout. En congédiant les écoliers, le P. Supérieur les engagea à recruter des nouveaux pour la rentrée d’octobre, promettant à chacun de ceux qui amèneraient quatre camarades un beau porte-monnaie. Quelques-uns se mirent immédiatement en campagne.

Les premiers jours de septembre, les Pères furent tous appelés à la retraite générale. Ils laissèrent la maison sous la garde d’un Kabyle de confiance, Saïd de Guendouz. Au moment du départ, plusieurs élèves tinrent à venir faire leurs adieux à leurs maîtres et à les accompagner jusqu’à Tazaërt. Il y eut même un habitant, Rabah ou Mesbah qui vint avec ses enfants baiser la main aux missionnaires, pleurant de crainte de ne pas les voir revenir.

Le P. Malfreyt revint à Iril-Ali avec deux confrères nouveaux, l’un le P. Hours, très entendu aux travaux de construction et dans la direction matérielle d’une maison ; l’autre, le P. Munyck, arabisant distingué, devait enseigner l’arabe et lutter ainsi avec avantage contre l’école coranique du marabout.

La nomination du P. Michel à l’Institut Nègre de la Marsa fut vivement regrettée de tous, surtout des enfants qu’il savait attirer à la maison et si bien amuser par des jeux variés et un entrain tout méridional.

L’ouverture des classes que l’on espérait devoir être brillante, fut, au contraire, des plus modestes : douze élèves seulement se présentèrent. Il est vrai que quelques jours après, une trentaine remplissaient les salles, mais ce ne fut qu’un feu de paille.

Les Pères se consolèrent de ce contretemps par un autre apostolat toujours auprès de l’enfance, mais plus fructueux encore. Une épidémie s’étant

abattue sur le pays, les missionnaires purent envoyer au Ciel un assez grand nombre de petits anges.

Le régime militaire prit fin à cette époque ; les Bureaux-Arabs cédèrent la place aux administrateurs civils. Les Kabyles ne virent dans le changement de régime qu'une facilité plus grande d'obtenir des places. Aussi c'était à qui écrivait le plus de lettres, exhiberait le plus de certificats, anciens et nouveaux. Les Pères en virent qui dataient de 1830 !!! La station était envahie par les quémandeurs suppliant qu'on écrive à l'autorité, la liste de leurs réclamations avec celle de leurs vertus civiques. Par prudence, les missionnaires se tinrent en dehors de toutes ces compétitions qui partagent toujours les villages et auraient pu nuire à l'école qui commençait à se peupler.

En avril, le massacre de la mission du Colonel Flatters, confondue et mêlée avec l'insurrection des Kroumirs, excita des bruits de guerre parmi les populations kabyles ; on en vint jusqu'à parler de révolte, de prise d'armes, de soulèvement.

Alarmés de ces bruits, les Supérieurs de Maison-Carrée écrivirent (29 juillet) aux confrères d'Irîl-Ali de rentrer à Alger, s'il y avait du danger, mais quelques jours plus tard, ayant appris de source sûre que la situation n'était pas aussi grave qu'on se l'était imaginé, ils leur dirent de rester jusqu'à la retraite.

Les enfants, ayant peut-être soupçonné que leurs maîtres avaient été sur le point de les quitter, les virent (27 septembre) revenir après la retraite avec beaucoup de joie. Plusieurs leur offrirent des raisins, tous furent enchantés des jouets qu'on leur apportait d'Alger. Des habitants vinrent aussi témoigner au Père la satisfaction qu'ils éprouvaient de leur retour.

Les Marabouts voyaient avec peine la sympathie croissante de la population pour les missionnaires et surtout l'influence chaque jour grandissante de ceux-ci sur les enfants. Jadis, l'un d'eux avait promis, moyennant 2 frs par famille d'obtenir du Commandant Supérieur le renvoi des missionnaires. Il avait compris bien vite, il est vrai, qu'il s'était beaucoup trop avancé. Mais ayant entendu les colons affirmer hautement que les Pères Blancs allaient être chassés d'Irîl-Ali, comme les Jésuites l'avaient été de Beni-Yenni et de Djemaa Saharidj, lui et ses collègues crurent le moment du triomphe arrivé. Leurs espérances furent frustrées une fois de plus.

Les gens de Tazmalt, d'autre part, avaient été peinés de l'abandon de leur paroisse par les Pères, et ils s'étaient plaints que ceux-ci préféreraient donner leurs soins à des Kabyles musulmans plutôt qu'à des compatriotes chrétiens.

Au fond de leur désir, le côté politique l'emportait de beaucoup sur le côté religieux, car plusieurs de ceux qui se plaignaient ne mettaient jamais les pieds à l'église. Depuis longtemps, les habitants de Tazmalt désiraient se séparer d'Akbou et former une commune distincte. Or, la présence à de-

meure d'un curé devait, dans leur esprit, donner à leur centre plus d'importance, on comprend que le départ des Pères leur ait déplu. Voilà pourquoi, l'année précédente déjà, ils avaient demandé au Général Forgemol, de passage dans leur localité de leur donner un curé. Ils devaient attendre près de 20 ans pour voir leur désir réalisé sur ce dernier point, mais leur commune est toujours rattachée à Akbou.

Après la retraite, un travail immédiat s'imposait dans le poste. Durant l'année, les Pères avait été malades, même assez gravement ; l'eau potable en était sans doute la cause<sup>31</sup>. La construction d'une citerne fut résolue. Les travaux commencèrent à la fin d'octobre, au grand étonnement des Kabyles. Ils regardaient, il est vrai, cet ouvrage comme l'une des sept merveilles, mais restaient stupéfaits de voir qu'on « cassât » tant d'argent, rien que pour l'avoir de l'eau. L'importance de l'hygiène n'est pas encore entrée dans les cerveaux berbères et la vieille génération ne se montrait pas encore disposée à apprécier, pas même à comprendre, les bienfaits de la civilisation.

Par contre se manifestait dans l'esprit des écoliers, une transformation sensible et telle qu'on n'en constata jamais de semblable dans les stations du Jurjura. Les faits que nous allons citer le prouvent clairement.

Le jeune Aly, domestique à la mission, avait demandé la faveur d'entrer à la chapelle et désirait être instruit de la vraie religion.

Un écolier disait un jour à son professeur : « Le Baylek français possède le royaume du monde, vous autres Marabouts, vous avez entre les mains le royaume d'en Haut. »

Un autre, en pleine Djemaa affirmait qu'il n'était plus musulman, parce que l'Islamisme est la religion des cerveaux malades. Un Marabout présent chassa le petit philosophe en l'accablant des plus furieuses malédictions et en lui prédisant qu'il deviendrait fou.

Un des plus grands élèves ne partageant pas les sentiments de son père au sujet de Mahomet, et ayant osé dire que ce dernier n'était qu'un marchand orgueilleux, fût traité de kafir (infidèle) et frappé d'excommunication. Il dut manger et boire seul et les autres membres de la famille ne touchaient pas les ustensiles dont il s'était servi.

Entre eux, les enfants se nommaient quelquefois chrétiens, ce qui n'était plus chez eux, un terme de mépris. Plusieurs même déclaraient que s'ils étaient libres de tout lien de parenté, ils suivraient les missionnaires en quelque lieu que ce fut, pour croire et pratiquer librement la même religion qu'eux. Une des causes qui favorisait cette transformation morale, c'est l'esprit d'observation dont ces enfants sont merveilleusement doués. Il fallut même, par prudence, modérer leur zèle religieux, car une femme était venue

---

<sup>31</sup> Elle manquait à la maison et il fallait parfois en aller chercher jusqu'à Tazmalt, à plus de 10 kilom !, celle du pays étant, comme nous l'avons dit, de la plus mauvaise qualité.

demander une amulette au P. Munynck ; ils se moquèrent d'elle et des Marabouts qui en vendent. Ils allèrent jusqu'à demander à apprendre le catéchisme et seraient volontiers entrés à la mosquée pour y attaquer ouvertement Mahomet.

Tous les élèves n'en étaient pas là, il est vrai, et quelques-uns apprenant que les missionnaires jeûnaient, leur disaient d'un air de commisération :

« Une seule parole nous sépare ; dites : Il n'y a de dieu qu'Allah et Mahomet est son prophète » et vous entrerez les premiers en paradis. » Cependant, même ceux-là subissaient sans le savoir la douce influence du christianisme.

Un ouvrier européen en fit un jour la remarque aux missionnaires :

**« Ayant été appelé, leur dit-il, dans un village Kabyle, pour un travail de ma spécialité, j'y fus accueilli par un grêle de pierres sans compter une bordée d'injures, et ce fut la même répétition durant les quelques jours que je demeurai dans ce village. Passant dernièrement près d'Iril-Ali, je pensais à mon aventure et je n'étais pas rassuré. En dépit de mes appréhensions, brûlant de soif, je me hasardai à demander à boire. Aussitôt, cinq ou six enfants se précipitent vers la fontaine pour m'en apporter. Quelques centaines de pas plus loin, je m'entends saluer respectueusement en français par d'autres bambins. Ah ! me dis-je, je dois être, à côté de l'école des Pères et, en effet, quelques instants après, je me trouvai en face de votre maison. »**

Voilà encore l'appréciation d'un homme plus haut placé. Monsieur le premier Adjoint d'Akbou, après avoir visité la chapelle et les classes, satisfait de la bonne tenue et des progrès des élèves, s'écriait, avec enthousiasme : « Si j'avais autorité pour cela, je placerais une de vos stations dans chacun des centres les plus fanatiques de la contrée pour montrer aux indigènes que nous leur sommes supérieurs sous tous les rapports. »

L'année s'écoula dans les travaux ordinaires de l'apostolat. Le P. Barbot vint, un instant (4 juin-23 juillet) pour aider les confrères et permettre au P. Munynck de préparer l'examen du Brevet.

A la retraite, le P. Macherel fut nommé au poste. Avant le retour des confrères une épidémie de petite vérole s'était abattu sur le pays à l'ouverture de l'école (28 octobre), ils constatèrent l'absence de plus de dix écoliers : la mort les avait fauchés. Quatre à cinq enfants mouraient chaque jour au village ; les missionnaires étaient eux-mêmes souffrants : le 13, le P. Munynck fut atteint par le fléau. Il s'en guérit, mais son visage porta et portera toujours la trace indélébile de la terrible maladie. Durant l'épidémie, les Pères purent baptiser quelques enfants. Dieu leur envoyait cette grande consolation au milieu de leurs épreuves.

Depuis cette époque jusqu'en mars (1883), nous n'avons à signaler aucun fait important. Dans le courant de ce mois, les Pères Macherel et Munynck se rendirent, l'un à Alger, l'autre à Aix, pour subir les examens du Brevet.

Tous deux furent reçus. Un seul, le P. Munynck revint à Iril-Ali, quant au P. Macherel, il fut nommé aux Ouadhias (17 mai).

Jusqu'ici les missionnaires n'avaient pu s'occuper que des externes ; ils pensèrent qu'il était temps enfin de songer à commencer l'œuvre si importante des pensionnaires. Au mois de juillet, entrèrent les deux premiers : Rabah ou Habtiche et Embareck ou Amoury ; le premier était le fils d'un mendiant qui passait dans la tribu ; le second venait de Guendouz, village distant d'une heure de chemin d'Iril-Ali. Tous deux devaient un jour devenir chrétiens.

Deux des élèves les plus avancés de l'école, Daï ou Aggoun et Damama, furent en septembre et octobre, admis à l'Ecole Normale qui venait d'être fondée à Constantine pour les indigènes. C'était un beau succès. Le P. Malfreyt commençait à recueillir les fruits du zèle qu'il avait apporté à l'instruction des enfants kabyles quand il reçut son changement à la grande retraite (1883). Il était nommé au Mzab où il devait fonder une station. Il vint le 4 octobre de Tunis où il était allé prendre part aux travaux du Chapitre, faire ses adieux à Iril-Ali. Il quitta la station au milieu des regrets des indigènes.

Son départ jeta, durant quelques jours, un peu de désarroi parmi les plus grands élèves. Mais aucune démonstration hostile ne se produisit à l'égard de son successeur. Ces larmes et ces regrets prouvaient aux missionnaires que les Kabyles savent reconnaître les soins qu'on prend d'eux et montraient aussi combien celui qui partait avait été aimé.

#### **4. Supérieurat du Père Munynck**

Jusqu'au 11 décembre, le P. Munynck resta seul avec le P. Hours pour faire face à une besogne écrasante : classes, études, soin des malades, surveillance des pensionnaires, temporel de la maison, service de Tazmalt et d'Akbou parfois. Ils furent enfin heureux de voir arriver du renfort. C'était un jeune scolastique, le P. Vandewalle<sup>32</sup>. Son voyage ne s'était pas fait sans incidents. Il avait été arrêté à Sétif, soupçonné d'être un brigand déguisé ! Relaxé, il pensa mourir de faim sur la route de Bougie à Akbou et s'était obligé de demander un morceau de pain à une maison de relai.

L'Administrateur d'Akbou, dont les Pères n'avaient qu'à se louer, annonça, à la visite qu'ils lui firent à l'occasion du jour de l'an (1884), qu'on allait bientôt fonder des écoles dans diverses tribus de son Cercle. Il les assura que la leur resterait isolée de celles qu'on établirait et promit d'encourager les gens d'Iril-Ali et de Tazaërt à envoyer leurs enfants en classe chez eux.

---

<sup>32</sup> Le P. Sivignon avait été un instant désigné pour Iril-Ali, mais il reçut presque aussitôt une autre destination.

« Pour moi, dit-il, je ne fais pas cette distinction mesquine entre école laïques et écoles congréganistes. Au dessus de tout, ne place le bien de la France, et, vous autres, vous y contribuez aussi bien que n'importe quel instituteur.

Les petits pensionnaires donnaient à Iril-Ali comme ailleurs de vives satisfactions. Une lettre du supérieur datée du 3 juin le constate en ces termes :

**« Leurs parents à tous, non seulement nous ont permis de les faire entrer à la chapelle, mais nous ont demandé de ne pas leur refuser cette faveur ; c'est, du reste, ce que j'ai cru devoir et pouvoir exiger pour éviter dans la suite tout bavardage et embarras. La chose a réussi, Dieu en soit loué ! Quatre d'entre eux sont en état de servir la messe et récitent le Pater, l'Ave et le Credo. La prudence nous oblige à en rester là pour le moment, autrement ils ne demanderaient pas mieux que d'apprendre le catéchisme. Je crois cependant que nous pourrions leur enseigner les commandements de Dieu et même les leur expliquer, car excepté le troisième, tous regardant la loi naturelle. »**

Le poste s'améliorait aussi au point de vue temporel, on fit des plantations de vignes et d'olives et on aménagea le jardin. Ce dernier surtout excitait l'administration et la convoitise des habitants, au point que quelques-uns faillirent devenir malades à la vue des beaux choux, vraie merveille pour tout le pays.

Pendant les vacances, le P. Vandewalle se mit à creuser, au prix de grands efforts et d'un travail persévérant, un puits à l'endroit indiqué par deux confrères chercheurs de sources. Le 15 août, on en but de l'eau pour la 1<sup>ère</sup> fois et on le nomma puits Sainte-Marie : Bir Mariem بير مريم. Le courageux puisatier retourna au scolasticat le 3 septembre. Il avait été, durant son séjour à Iril-Ali un modèle de travail, de dévouement et de zèle apostolique, et un sujet d'édification pour ses confrères et pour les indigènes.

Son départ ne faisait que précéder celui du Supérieur qui fut appelé le 19 novembre (1884) à Notre-Dame d'Afrique comme professeur à l'Ecole Apostolique.

Le P. Bonhomme vint le remplacer, il trouva au poste le P. Hours et le P. Dehuisseur venu le 19 septembre précédent.

## **5. Supérieurat du Père Bonhomme**

Tout le supérieurat de ce Père peut se résumer dans l'extension donnée au pensionnat, mais pas dans le sens indigène. Un assez grand nombre d'enfants européens venus d'Akbou, de Tazmalt, de la Medjana, du col des Pins furent reçus comme pensionnaires, ce qui nécessita la construction d'un bâtiment comprenant un vaste dortoir que le P. Hours fit bâtir en partie à ses frais. Les parents français étaient heureux de confier l'éducation de leurs enfants à des maîtres chrétiens. Ces petits écoliers faisaient d'ailleurs bon ménage avec

leurs camarades kabyles. Mais cela n'eut pas le don de plaire à l'Inspecteur. Un pensionnat tenu par les Pères Blancs, cela lui porta l'ombrage. Etant venu à l'improviste en février 1886, il envoya peu après une lettre au P. Bonhomme pour lui annoncer que son pensionnat étant illégalement ouvert, il lui enjoignait de régulariser d'urgence sa situation.

Les élèves kabyles donnaient toujours beaucoup de satisfaction. Comme ils savaient qu'il leur était interdit d'assister aux offices réguliers, ils usèrent un jour de ruse pour s'y faire admettre. Au moment où l'on fermait le portail, quelques-uns se cachèrent dans les classes, et à l'heure du salut se présentèrent à la chapelle. Les missionnaires se souvenant de la parole du Maître : « Laissez venir à moi les petits enfants. » n'osèrent pas les chasser cette fois.

Les mêmes Pères revenus de la retraite (1885) s'étaient mis aussitôt avec un nouveau courage à leurs travaux apostoliques, demandant à Dieu de bénir leurs efforts et de soutenir leur zèle, quand un événement, grossi par l'imagination kabyle, vint un instant mettre en émoi les deux villages d'Iril-Ali et de Tazaërt.

Le Beylek, disait-on, allait bâtir une école à Iril-Ali et tous les enfants seraient forcés d'aller en classe ; l'emplacement de cette nouvelle école était déjà déterminé, acheté ou confisqué ; toutes les bêtes de somme seraient réquisitionnées pour le transport des matériaux. Mais combien ferait-on payer aux parents des écoliers ?

A les entendre on aurait pu croire que les maçons devaient arriver le soir même. Il est vrai que le Cheick avait reçu ordre de dresser la liste de tous les habitants de son douar et en particulier de tous les enfants, garçons et filles, âgés de six à treize ans.

Les bruits les plus divers couraient dans les villages à l'occasion de ces listes :

**« Les roumis, disaient les Kabyles, veulent venir ici faire des écoles et instruire nos enfants par la force. Ils enverront ensuite nos filles en France, les marieront avec les jeunes gens français, et nos garçons avec des filles chrétiennes, et, au moyen de cette fusion forcée, ils détruiront notre religion. »**

Cette émotion populaire eut du moins ce bon résultat d'amener à l'école des pères de quelques nouveaux élèves, les parents étant assurés que celle-là, du moins, serait toujours gratuite.

Pour faire connaître leur œuvre au-delà des limites des Beni-Abbès, les missionnaires organisèrent parfois des excursions dans les tribus voisines. C'est ainsi qu'en février 1886, deux d'entre eux, les Pères Bonhomme et Dehuisseire allèrent aux Beni-Aïdel. Voici au sujet de ce voyage un extrait du diaire :

« Nos confrères sont allés jusqu'au El-Maïn, où ils ont été reçus par le Caïd Si-Cherif-Ben-Hallah, avec de grandes démonstrations de sympathies. Ancien élève du Lycée d'Alger, Si-Cherif parle très bien français. Dans la conversation, il est revenu souvent sur la question religieuse, affirmant son vif désir de mieux connaître le christianisme. Le seul point, disait-il qui l'empêchait de l'embrasser, c'était la divinité de Jésus-Christ. Ne la comprenant pas, il ne pouvait l'admettre. Au départ, il a prié les Pères de lui prêter quelques livres de religion, leur a manifesté son désir de voir les missionnaires s'établir dans le village d'El-Maïn et en se recommandant à leurs prières. »

Une autre excursion dont nous trouvons également le récit dans le diaire fut faite par nos confrères à l'Hamman-Sidi-Yahya. La légende mystérieuse qui se rattache à cette source d'eau chaude ne faisait qu'accroître leur désir de la visiter.

« Après six heures de marche, raconte un des voyageurs, on arrive à l'endroit indiqué. C'est une agglomération de rochers pittoresques et abrupts au pied desquels viennent se briser les eaux rapides et bruyantes du Bou-Sellam.

La source sort en bouillonnant d'un rocher et se déverse à quelques mètres de là dans la rivière. Le jet est presque de la grosseur d'un homme et l'eau a une température de 44° centigrades. Une sorte de baignoire naturelle permet aux pèlerins de s'y plonger afin d'obtenir la guérison de leurs maladies ou simplement de la « baraka » de Sidi-Yaya.

Les abords de la source et surtout la grotte du saint homme située à une vingtaine de mètres au-dessus, sont remplis d'amulettes et certains buissons sont étouffés sous le poids des petits bouts de chiffons que les pieux visiteurs y ont attachés en ex-voto.

Si vous interrogez les Kabyles sur l'origine de cette source, ils sont unanimes à vous répondre que c'est Sidi-Yaya qui l'a fait jaillir. Ce personnage réel ou fabuleux, antérieur à Mahomet, selon les uns, postérieur à lui, selon les autres, était une espèce d'ermite venu de l'Orient, là, retiré dans une grotte, loin des produits d'un caroubier qui sans doute a péri ou a été emporté par la vénération des pèlerins, car on n'en découvre plus de trace.

Un jour que le solitaire descendait de sa cellule pour faire ses ablutions, il ne trouva point d'eau dans le Bou-Sellam, et, soit qu'il ne voulut point se servir d'une simple pierre pour accomplir cette cérémonie religieuse, soit que cette manière de se laver ne fut pas encore inventée de son temps, il frappa le roc et aussitôt jaillit cette source d'eau chaude.

Les Kabyles montrent encore avec un air de triomphe, aux alentours de la grotte, quelques marques particulières formées par les irrégularités de la surface du rocher. L'un, disent-ils, est l'empreinte d'une main de Sidi Yaya, l'autre, celle de l'un des pieds de sa jument. Il faut faire un vrai tour de force d'imagination pour voir tout ce que votre cicérone vous montre. Mais ne riez pas, il vous traiterait de mécréant.

Le miracle vaut la preuve et la preuve vaut le miracle.

**Les musulmans affirment qu'un chrétien qui aurait la témérité de se baigner dans cette eau sacrée périrait infailliblement. Pour montrer aux Kabyles que leurs légendes ne sont que des fables et mensonges, un Père de la station d'Iril-Ali voulut un jour tenter l'expérience devant plusieurs d'entre eux. Il se plongea donc jusqu'au cou dans l'eau bouillante et, à leur grand étonnement, en sortit bien vivant, et, à l'heure où nous écrivons, il n'est pas encore mort. »**

D'autres promenades étaient organisées, de temps en temps, pour procurer aux petits pensionnaires d'agréables délaissements. Mais même là, les Pères ne perdaient pas de vue leur but d'apostolat près des indigènes, et ces jours de vacances leur servaient merveilleusement. En effet, la vue de ces jeunes écoliers, aux vêtements propres, aux manières polies, aux paroles réservées, à l'air modeste, produisait, sur les habitants des villages, une impression des plus favorables et ces enfants, sans s'en douter, devenaient ainsi les précieux auxiliaires des missionnaires.

Si les confrères faisaient des visites, ils en recevaient également ; les unes honorables comme celle de Mgr Combes, évêque de Constantine (juin 1886), d'autres agréables, celles des confrères des diverses stations du Jurjura ; cordiales et sympathiques, celles de MM. les Curés ou de quelques officiers de passage ; correctes et froides, celle des fonctionnaires civils ; d'autres aussi très pénibles comme celles de gens qui venaient s'asseoir à leur table et leur demander l'hospitalité pour la nuit et refusaient ensuite d'assister à la messe du dimanche, ou encore comme celle de personnes dont la tenue peu réservée et les conversations trop libres donnaient aux indigènes une bien triste idée de la France et de la religion chrétienne.

Le P. Bonhomme reçut son changement au mois d'octobre (1886). Cette nouvelle fut accueillie avec peine par les habitants, et un de ses confrères, le P. Hours, se crut obligé d'en écrire à Maison-Carrée (4 octobre). « Le P. Supérieur, dit-il, durant les vingt mois qu'il est resté ici s'est attiré l'affection d'un grand nombre de Kabyles, entre autres du Cheick et des autres membres de l'Administration ; de plus, les enfants de l'école, surtout les plus assidus, lui sont très attachés, et son départ va peut-être nuire à la bonne marche de la station. »

## **6. Supérieurat du Père Chardron**

Le successeur du P. Bonhomme fut le P. Chardron. Il arrivait au poste, précédé de la réputation d'un missionnaire habile, très entendu dans la conduite d'une station, la question de l'économat, la direction de l'école, mais malheureusement à ces qualités très remarquables, il ne savait pas joindre cette patience inaltérable, cette bonté prévenante, indispensables à tout missionnaire, plus encore peut-être en Kabylie que partout ailleurs. Le Père était, d'ailleurs, le premier à le reconnaître humblement.

Les débuts de son supérieurat furent pénibles. Il s'était empressé de faire sa déclaration d'ouverture d'école et avait commencé les classes le 9 novembre. Les enfants étaient arrivés joyeux et contents et montraient beaucoup d'entrain. Mais voilà que le 14, une lettre de l'inspecteur d'Académie lui enjoint de fermer l'école pendant 21 jours, sous prétexte que les pièces présentées ne sont pas valables.

Après avoir rempli les formalités exigées par ce scrupuleux fonctionnaire, le Supérieur se croyant en règle ouvre de nouveau sa classe (6 décembre). Mais le 16, une seconde lettre de l'Inspecteur l'oblige de fermer une deuxième fois. Une pièce administrative manquait. Elle n'avait pas été expédiée de la préfecture. A cette nouvelle, le P. Chardron se rend à Bougie pour la réclamer. Le Sous-Préfet, tout confus et ne sachant comment s'excuser de sa négligence la lui remet.

Le Père écrivit alors à l'Inspecteur pour lui demander si maintenant il peut commencer les classes. Il en reçoit cette réponse : « Adressez-vous au Recteur. » Quelle admirable chose que la Formalité, déesse des administrations académiques ! Il lui fallut attendre jusqu'au 8 janvier suivant (1887) pour être mis enfin en possession de l'acte authentique qui le reconnaissait Directeur de l'Ecole libre d'Iril-Ali !

Avec un supérieur ami de l'ordre, aidé des deux confrères doués de talents divers, l'un architecte, l'autre peintre, le poste ne pouvait que prospérer. Le P. Hours acheva le dortoir commencé, agrandit la chapelle sans compter d'utiles aménagements dans la maison. De son côté, le P. Dehuisse ne laissait pas son pinceau inactif. Il décora la chapelle, peignit des statues, orna le réfectoire de deux grands tableaux et fit exécuter, sous sa direction, un autel qui se voit encore, remplaçant avantageusement celui que le P. Bornette avait jadis construit.

Mais la question matérielle ne faisait pas oublier au Supérieur l'œuvre scolaire. A Iril-Ali, l'instruction, à l'encontre des stations du Jurjura, est très goûtée et par suite l'école doit être regardée comme le plus puissant moyen d'apostolat. C'est ce que comprit le P. Chardron, aussi donna-t-il aux classes une vigoureuse impulsion.

**« Les élèves du P. Chadron, écrit le R.P. Lechaptois, Provincial, font vraiment des progrès étonnants et je ne crois pas qu'on puisse trouver en Kabylie une classe marchant mieux. L'école d'Iril-Ali a une véritable réputation en ce moment. Il y a entre les écoliers une émulation que je n'ai vue nulle part ailleurs, et les parents s'intéressent beaucoup au succès de leurs enfants (26 décembre 1887). »**

Préparés avec grand soin quatre élèves du Père furent reçus en juin au certificat d'études à Akbou : Rabah ou Habtiche, Embarek ou Amoury, Naïmi ou Chitour et Zarbi ben Lakhmèche.

A la vue de ces résultats, plusieurs familles européennes demandèrent à placer leurs enfants chez les missionnaires, mais leur requête ne fut pas agréée<sup>33</sup>.

L'année 1887 se termina par une douloureuse épreuve. Le P. Dehuisseire était allé assister à la fête patronale du poste des Beni-Menguellath (20 novembre). Le lendemain en reprenant le chemin d'Iril-Ali, il tomba de cheval et se cassa la jambe. Il fut contraint de séjourner à Ouarzen jusqu'au 4 janvier. Incomplètement remis, il dut se servir encore quelque temps pour marcher d'une béquille et d'un bâton.

Au mois de mars 1888, le 16, arriva à la station le P. Grisey, venant de Ghardaïa, pour remplacer le P. Hours, appelé à Maison-Carrée. Le nouveau confrère, pénétré de l'importance de l'école au point de vue de l'apostolat, devait être pour son supérieur une aide précieuse.

Les progrès visibles de la classe attiraient l'attention des autorités civiles elles-mêmes. A la vue du bien qui s'y produisait, M. Billard, Administrateur d'Akbou, proposa aux missionnaires de s'établir aux Beni-Aïdel. Il écrivait à la date du 9 mai : « En ma qualité de fonctionnaire, je n'ai pas évidemment à intervenir dans la création d'écoles libres, mais, en ma qualité de Français, je n'hésite pas à reconnaître les bons résultats obtenus par votre Société qui, sans esprit de prosélytisme religieux (actuellement prématuré) et sans aucune charge pour les budgets publics coopère efficacement à l'œuvre de la civilisation. Aussi verrais-je avec plaisir l'installation à Ben-Hamza ou sur tout autre point de ma circonscription d'une école semblable à celle qui fonctionne si bien à Iril-Ali. »

Tout en constatant les heureux avantages d'un tel établissement, le Conseil de la Société jugea qu'il n'était pas possible de le fonder actuellement.

L'œuvre des conversions allait doucement ; par prudence on se cachait ; on était encore aux catacombes.

Un ancien pensionnaire de Guenfouz, Embarek ou Amoury qui avait été baptisé par le P. Bonhomme in articulo mortis (19 août 1887) était revenu à la santé ; il fit sa première communion, le 5 avril, dans la chapelle de la station, mais sans appareil. Un autre devenu catéchumène, Rabah ben Habtiche, fut nommé moniteur au commencement de cette même année. Il s'acquitta des ses fonctions avec succès et prit un réel ascendant sur ses élèves. Sa conduite exemplaire était pour tous une prédication vivante. Il se montrait reconnaissant de ce qu'on avait fait pour lui et il le prouva dans une circonstance, d'une façon fort délicate. Ayant appris que le P. Chardron avait besoin d'argent pour terminer les deux chambres élevées sur le dortoir des enfants :

---

<sup>33</sup> Le pensionnat ouvert par le P. Bonhomme précédemment n'existait plus ; les enfants étaient retournés les uns après les autres dans leurs familles.

« Voilà 60 frs, lui dit-il, pour nous aider ; mon père n'a besoin que de 5 frs par mois, encore ne les dépense pas toujours. »

Dans le courant d'avril, le P. Chardron reçut cette lettre touchante. Elle venait d'un ancien élève de l'école nommé instituteur. La voici telle qu'il l'écrivit :

**« Depuis le départ des anciens Pères qui m'ont traité exactement comme leur propre fils, je ne vous ai jamais exprimé ma façon de penser sur ma religion. Aujourd'hui, je vous la déclare sincèrement : je suis dans celle que Notre Seigneur Jésus Christ a léguée et je lutte journallement pour la suivre de tout mon cœur, mais on n'est pas bien solide quand on n'est pas soutenu ; c'est pour cela que je viens vous demander humblement de m'éclairer cette question (sic) ; le mois de carême arrive bientôt, le violer, c'est pour les Kabyles un crime et on est toujours haï ; le faire, je le considère comme une corvée. Je vous prie donc, mon cher Père, de me répondre s'il n'y a pas de mal à le faire.**

Votre tout dévoué,

**Embarek ou Damama »**

Une joie bien grande vint, dans le dernier trimestre de l'année, consoler les missionnaires et leur apporter un puissant réconfort.

Le moment d'instruire les indigènes, moment depuis si longtemps désiré par eux, retardé par suite du fanatisme religieux des musulmans, semblait être enfin venu. Par sa circulaire du mois d'octobre, le Provincial prescrivit d'employer chaque jour, 20 minutes à l'instruction morale et religieuse des élèves. C'était un grand pas en avant. Dans cet enseignement on n'omettait que partie purement dogmatique, et cela par un raison de prudence qu'il est facile de comprendre.

Deux mois à peine s'étaient passés depuis que les Pères avaient inauguré les instructions que, déjà, ils constataient chez les élèves un grand changement : des idées saines commençaient à naître dans leur esprit et l'influence du christianisme à agir sur leur âme.

Nous verrons plus tard les fruits merveilleux produits par les conférences.

**« C'est maintenant surtout, écrit un des Pères de la station, que nous pouvons apprécier l'importance de l'enseignement de la langue française en Kabylie ; elle est le véhicule le plus simple et le plus facile des idées religieuses et morales.**

Nos prédécesseurs moins favorisés que nous, devaient bien souvent se borner à enseigner le français, et faire en quelque sorte, malgré leur vif désir, une classe neutre. Ce travail préparatoire n'était guère consolant, mais il était nécessaire. Et ceux d'entre ces confrères qui survivent doivent s'applaudir maintenant de nous avoir facilité la tâche. L'évangélisation des populations kabyles repose sur un plan sagement conçu, et le missionnaire doit, pour se bien diriger, se contenter d'en accomplir une partie, celle qui est jugée opportune par ses supérieurs, de cette façon, tous les ouvriers, depuis les premiers jusqu'aux der-

**niers, auront pu concourir efficacement au succès final sans rien compromettre par un zèle intempestif. C'est cette pensée qui nous anime, nous fait apprécier les durs travaux de nos aînés dans l'apostolat, accomplir avec joie notre humble tâche et en espérer des fruits consolants pour l'avenir. »**

On l'a dit, on l'a répété, on le répète encore : ne faisons pas en Algérie ce que d'autres on fait en Australie et dans l'Inde, les Français ne colonisent pas à la façon des Anglais ; n'exterminons pas les indigènes, ne les chassons même pas dans le désert, mais efforçons-nous de nous les assimiler !

Eh l'on a tenté d'assimiler !

Dans ce but, on a jadis préconisé divers systèmes : construction de mosquées, pèlerinages de la Mecque favorisé, défense de prêcher l'Évangile, entrée du Lycée aux fils des grands chefs arabes : résultat acquis nombre d'insurrections et regain de fanatisme.

Plus près de nous, on a employé d'autres moyens : création d'écoles primaires dans les tribus, d'écoles normales indigènes à Alger, Constantine et Oran et le résultat n'a encore pas été tel qu'on l'espérait.

Pour ceux qui connaissent les musulmans, il n'y a qu'un moyen de les assimiler : les convertir. L'assimilation, a-t-on dit, avec les Pères Blancs, vous l'attendrez peut-être longtemps, mais vous finirez par l'obtenir un jour ; avec des instituteurs laïques, vous ne l'aurez jamais

La croix n'étant pas dans le programme de la politique franco-islamique, il faut montrer le fusil ; c'est ce qui se fit en cette année 1888.

Les populations kabyles passent toujours aux yeux du Gouvernement pour très remuantes et incomplètement soumises. De temps en temps se manifestent parmi elles des indices de soulèvement. Elles semblent, en effet, n'avoir par perdu tout espoir de revanche, espoir soigneusement entretenu par les pèlerins revenus de la Mecque et les émissaires des confréries musulmanes.

Aussi, par mesure de précaution, l'autorité militaire organise-t-elle, de temps à autre, des colonnes qui parcourent le pays.

Cette année, il avait été décidé qu'une troupe de 3600 hommes arriverait, munie comme en temps de guerre, passerait à travers les montagnes kabyles comprises entre Constantine, Bordj-Bou-Argeridj, l'Oued Sahel et la mer.

Le défilé de ces nombreux soldats de toutes armes, les sonneries des clairons, le scintillement des baïonnettes et surtout la vue des pièces d'artillerie produisit une profonde impression de crainte sur les indigènes, mais les vieux musulmans n'en gardaient pas moins au cœur la haine des chrétiens et plus d'un sans doute demandait à Allah d'exterminer tous les roumis et de les jeter à la mer.

Peu de temps après cet événement, le P. Dehuisseire qui était allé en France se remettre plus complètement de son accident revint prendre ses fonctions de professeur et de médecin.

Pendant l'année 1889, le poste continua à progresser et à être béni de Dieu. Les classes étaient toujours fréquentées par une nombreuse population scolaire. Chaque jour, c'était plaisir de voir tout ce petit monde déboucher, en courant, des rues d'Iril-Ali et de Tazaërt, au premier coup de cloche qui les appelait à l'école.

Les enfants, voyant les résultats obtenus par leurs aînés depuis plusieurs années, soit au certificat d'études, soit dans l'admission à l'Ecole normale étaient enthousiasmés par l'espoir des mêmes succès.

En voici une preuve :

« Depuis un certain temps, écrit le P. Grisey (1<sup>er</sup> janvier 1889), un vieillard exhortait son fils, âgé de 18 ans, à venir se faire instruire chez nous. Celui-ci prétextait son âge avancé et refusait toujours. Mais le père tenait bon, en voyant qu'il n'obtiendrait rien par la douceur, il se fâcha et ordonna à son fils d'aller en classe. Celui-ci se soumit bien pendant quelque temps, mais ne pouvant suivre ses camarades plus jeunes, il finit bientôt par se dégoûter. Il cessa de se présenter, mais sans en rien dire à son père.

Celui-ci, croyant que le jeune homme venait régulièrement, arriva un jour à la maison pendant la classe, pour s'assurer de ses progrès et nous demander si nous étions satisfaits de lui.

Il entre, salue, regarde de tous côtés, cherche des yeux son fils et ne le trouve pas.

– Où est mon fils ? dit-il au Père.

– Il ne vient plus depuis quelques jours.

– Ah ! il ne vient plus ! nous verrons, nous verrons, et il sort.

Un quart d'heure d'après, il ramenait le déserteur à grands coups de matraque. Et pour montrer à tous qu'il savait (chose rare chez les Kabyles) joindre la sévérité à la douceur ; il saisit son fils devant tous les enfants, et se mit en devoir de lui administrer une correction si sévère, que le Père fut obligé d'intervenir. »

Le P. Grisey mettait à ses fonctions d'instituteur le zèle le plus ardent et la conviction la plus profonde. On n'en sera pas surpris en lisant les idées bien arrêtées qu'il avait sur le rôle de l'école dans l'apostolat en Kabylie :

« Notre but, écrit-il, est la conversion des infidèles, rien de ce qui peut nous le faire plus sûrement atteindre ne doit être laissé du côté.

Or d'après l'expérience faite par les missionnaires, en Kabylie, nous n'avons rien à attendre des adultes. Nous ne pouvons qu'obtenir leur bienveillance et c'est déjà bien beau. L'enfance nous reste et c'est vers elle que nous devons diriger nos efforts.

**Quand la génération ancienne aura disparu, nos successeurs n'auront plus en face d'eux que les enfants de nos écoles devenus hommes, et avec eux un espoir fondé de conversion**

**Mais n'est-il pas vrai que les résultats pour l'avenir seront d'autant plus assurés que nous aurons en plus d'élèves à instruire et à moraliser. Or nous aurons d'autant plus d'élèves que notre école aura meilleure réputation et des succès toujours plus nombreux.**

**Un missionnaire qui ne comprend pas l'importance majeure de l'école en Kabylie, n'est pas apte à exercer ici un apostolat fructueux. Aussi je m'étonne à bon droit qu'il y ait parmi des missionnaires qui prétendent qu'il est plus utile actuellement d'aller prêcher dans les Djemaas que de faire une classe sérieuse. Ils n'aboutiront qu'à l'insuccès s'ils ne retardent pas, peut-être, l'heure de la conversion du pays. »**

Il ne faut pas croire que, même alors, l'instruction religieuse fut mise au second plan par le P. Grisey, au contraire, chargé des conférences, nous le voyons préoccupé d'en assurer les fruits.

**« Il serait désirable, écrivait-il, à ce sujet, que nous ayons pour nos missions de Kabylie un petit catéchisme à l'usage des indigènes qui fréquentent nos écoles : il ne contiendrait que ce que nous pouvons publiquement enseigner sans craindre de commettre des imprudence. Car, il est bien difficile d'y supplier par un travail personnel. Sans texte reconnu et officiel, les missionnaires de différentes stations, laissés à leur propre initiative, ne sont jamais sûrs de rester dans les bornes de la prudence. »**

Le R.P. Lechaptois avait, dans ce but, commencé jadis la rédaction d'un petit manuel répondant à ces desiderata, mais sa nomination aux missions du Nyassa, en 1889, l'avait empêché de le terminer. Après son départ, ce travail n'a pas été continué.

Dans le courant de cette année 1889, les Pères éprouvèrent un instant de crainte sérieuse. Au mois de mai des ministresses d'Akbou vinrent à Tazaïrt dans le but d'y chercher un emplacement pour s'y établir.

Quelque temps auparavant, un protestant de Tazmalt, représentant de la secte des Frères Moraves, avait dit à un des missionnaires de la station : « Vous avez donc espoir de convertir les kabyles, puisque vous vous établissez au milieu d'eux. »

Enfin, l'une des années précédentes, une bande de protestants était venu à Iril-Ali, y avaient distribué force bibles et brochures et avec un sans-gêne tout britannique s'était permis de visiter l'école, inspectant les cahiers et interrogeant les élèves.

Ces trois incidents réunis n'indiquaient-ils pas, de la part des protestants, une intention arrêtée de s'établir dans la tribu ? L'Œuvre de la mission allait-elle être retardée sinon entravée dans sa marche ?

Grâce à Dieu, ces craintes ne se réalisèrent pas.

A la retraite (1889), le personnel fut augmenté d'un confrère, le P. Albert Vidal. Mais le P. Dehuisseire ne rentra pas immédiatement au poste. Il resta à Maison-Carrée pour peindre le tableau du Cardinal. Au moment où il allait recevoir à Iril-Ali, il fut envoyé à Paris, dans le but de se perfectionner dans son art, puis à Carthage, pour s'occuper des peintures de la cathédrale. Afin que le poste ne souffre pas de son absence, le P. Wattede vint le remplacer (8 novembre).

La première moitié de l'année suivante (1890) fut remplie par des événements qui méritent une mention spéciale, car ils tranchent sur les faits journaliers et peu importants d'ordinaire dont se compose la vie d'un poste en Kabylie.

Ces événements sont de natures diverses, les uns consolants, les autres pénibles et douloureux. Commençons par les premiers.

Afin de répondre au vœu de son Eminence qui désirait la présence de nombreux missionnaires de Kabylie, aux fêtes de la consécration de la cathédrale de Carthage, le P. Chardron se rendit en Tunisie (12 mai).

Mgr Combes, évêque de Constantine, étant venu à Tazmalt (9 juin), pour la confirmation, baptisa un jeune Kabyle, pensionnaire chez les Pères d'Iril-Ali. C'était le fils de M. Ben-Ali d'Akbou. Cette cérémonie, si touchante et encore trop rare en Kabylie, émut vivement les assistants. Albert, le nouveau baptisé, fit ensuite sa première communion.

Quelques jours après, le 17, le P. Chardron voyait partir avec regret le jeune P. Vidal, auquel il était fort attaché et dont il avait en maintes occasions constaté les talents variés.

Mais une autre peine plus sensible lui était réservée. Le chien du poste, très doux de nature, s'était tout à coup jeté sur une quinzaine de personnes. On comprend les anxiétés du Supérieur à la pensée que la bête pourrait être enragée. C'est crainte n'étaient que trop justifiées. Le 15 juillet, deux enfants mordus donnent des signes de rage ; ils aboient à la grande stupéfaction des habitants et meurent successivement en d'effrayants accès.

Averti aussitôt par une lettre du P. Chardron, l'Administrateur fit prendre les noms des personnes atteintes et demanda au Sous-Prefet l'autorisation de les envoyer à l'Institut Pasteur, de Paris. Le domestique du poste et un jeune Kabyle s'embarquèrent aussitôt et revinrent guéris. Les femmes indigènes qui avaient été mordues refusèrent de quitter le pays.

Cette année, contrairement à la coutume, les changements dans le poste eurent lieu avant la grande retraite. Le 26 juillet, le P. Grisey était nommé Supérieur à Ouarzen, le 12 août, le P. Duchène, venant des Attafs, lui succédait et inopinément, le 20 du même mois, revenait de Tunis, le P. Dehuisseire.

Sous l'habile et sage direction du P. Chardron, le poste prospérait à tous points de vue. Le mur d'enceinte commencé au mois de mai 1889 fut continué, entourant toute la propriété, dans laquelle un grand portail, surmonté d'une croix, donnait maintenant entrée. La station avait l'aspect d'une citadelle et les Kabyles ne lui donnaient plus le nom de « Méderça » mais de Bordj.

Les classes faisaient merveille, au dire de l'Inspecteur Général des écoles de Kabylie, M. Scheer. Les conférences du soir données par le P. Duchêne intéressaient vivement les élèves les plus avancés, et elles eurent un tel succès que trois ou quatre anciens élèves mariés au village demandèrent la faveur d'y assister.

De son côté, le P. Dehuisse, encouragé par les décorations qu'il venait de faire à Carthage, se mit à peindre la petite chapelle. Le vulgaire badigeon d'autrefois disparut sous les teintes savantes de son habile pinceau. Les missionnaires se cotisèrent ensuite pour acheter des statues, une lampe et des rideaux. Ce qui fit de l'oratoire d'Iril-Ali, sinon le plus grand, du moins la plus gracieuse de toute la Kabylie.

La concorde la plus entière régnait à la station où chacun utilisait les talents que le Bon Dieu lui avait départis. Comme un poste progresse quand tous les courages et toutes les bonnes volontés s'unissent en un commun effort. N'était-ce pas là ce que Notre Seigneur demandait à son Père Céleste pour ses premiers apôtres : ut sint unum !

Le service de Tazmalt se faisait ordinairement à tour de rôle par deux Pères, de cette façon on pouvait toujours chanter la messe, mais le départ du P. Wattebled (13 janvier 1891) désorganisa le service et il fut résolu que le P. Duchêne resterait seul chargé de la paroisse. Il se rendrait le samedi soir à Tazmalt, coucherait au bordj et reviendrait le lendemain après les Vêpres.

Outre ses conférences quotidiennes, le P. Duchêne voulut jouer aux élèves quelques pièces de théâtre chrétien. On débuta le 4 janvier 1891 par une scène biblique : les Rois Mages. Le succès obtenu dépassa les prévisions. Les autorités du village et plusieurs indigènes, amis de la mission, sollicitèrent la faveur d'assister à un spectacle si nouveau pour eux. Ils ouvrirent, on le pense bien, des yeux forts étonnés au lever de la toile. Il y avait de quoi ! un centurion romain vêtu comme un gendarme, Hérode habillé en sultan, son premier ministre en pourpoint Henri IV, les rois mages la couronne sur la tête et manteau chamarré d'or, le saint vieillard Siméon, les mains enchaînées, un docteur de la Loi avec son parchemin, un berger de Bethléem couvert d'une peau de mouton, une gourde au côté, un bâton à la main. Quel tableau inconnu et enchanteur pour nos pauvres infidèles.

Encouragé par ce premier succès et pensant que le théâtre pouvait être un mode d'apostolat fructueux auprès des Kabyles, le même Père prépara une

seconde pièce, celle-là d'un autre genre. C'était un épisode des invasions arabes en pays berbère au IX<sup>e</sup> siècle. Que de préjugés durent tomber au récit de ces luttes héroïques où leurs ancêtres chrétiens jouèrent un rôle si glorieux. De fait la plupart des jeunes acteurs de ce temps sont dans la suite devenus chrétiens.

Une transformation dans le répertoire musical des enfants s'imposait. Les chansons kabyles sont toutes, en effet, ou naïves ou obscènes. On décida en conseil qu'un Père serait chargé d'apprendre aux écoliers des chants moralisateurs et patriotiques. Nos mélodies plaisent aux indigènes, ils apprennent vite et les retiennent facilement. Bientôt on entendit dans les groupes d'enfants, les rues des villages et les sentiers de la montagne résonner nos vieux et gais refrains de France. On ne sera donc pas étonné que l'Inspecteur de Sétif, M. Bernard<sup>34</sup>, arrivant inopinément le 20 février ait été émerveillé de l'état dans lequel il trouvait l'école. Il en félicita chaudement le P. Supérieur et lui apprit que les moniteurs sortis d'Irîl-Ali étaient proposés comme modèles à leurs jeunes collègues de l'Ecole Normale de Constantine.

Ces éloges, sincères de la part de celui qui les adressait, ne laissent pas les Pères insensibles, mais ce qui les encourageait davantage, c'était l'estime dans laquelle les musulmans eux-mêmes tenaient leur école.

Le Caïd d'El-Maïn, celui dont nous avons parlé plus haut, vint leur demander de recevoir son fils, à qui il voulait donner non seulement de l'instruction, mais encore une bonne éducation. Il leur dit : « J'ai fait mes études au lycée d'Alger et de Constantine, et comme je sais ce qui s'y passe, je ne veux pour rien au monde y envoyer mon enfant. »

Nous avons dit plus haut que les conférences religieuses étaient fort goûtées des enfants et des jeunes gens et qu'elles produisaient d'excellents fruits dans leurs âmes. En mars, ce beau et consolant résultat faillit être détruit. Voici à quelle occasion.

Une troupe de sorciers-jongleurs d'Amar-bou-Senna vint faire une tournée dans le pays. Partout les adeptes du saint marabout furent reçus avec vénération et les badauds accoururent de toutes parts voir les miracles dont ils agrémentaient leurs séances.

Le Père conférencier qui avait affirmé à son auditoire que Dieu ne pouvait permettre, que des prodiges accréditent une fausse religion, voyait ses affirmations démenties et même son enseignement mis en suspicion. Il fallait couper court et montrer à tout prix aux indigènes que ces prétendus miracles n'étaient que le résultat d'habiles escamotages.

Un des Pères alla donc trouver le chef de la troupe et lui demanda de venir donner, moyennant finance, une représentation dans la cour de l'école devant les maîtres et les élèves. Après quelques hésitations, le chef accepta.

---

<sup>34</sup> Actuellement directeur de l'Ecole Normale du Bouzaréa.

Avant la séance, les Pères adressèrent une fervente prière à Notre Seigneur et l'un d'eux prit sur lui une relique de la vraie croix.

Aussitôt la troupe arrivée dans la cour, la répétition commence. Après un prélude de tam-tam et quelques airs de flûte, l'un des acteurs ayant pris du tabac magique, simule une attaque d'épilepsie avec force cris et contorsions, pendant que l'autre se met à trembler de tous ses membres. Mais toute cette mise en scène destinée à détourner l'attention des spectateurs ne trompe pas les Pères et les faits au contraire redoublent de vigilance. Ils tiennent l'œil attentif sur chacun des opérateurs et réclament les miracles promis. Pressés aussi par les Kabyles présents, les sorciers sont forcés d'avouer que la présence des missionnaires empêchait les prodiges de s'accomplir.

Cet aveu humiliant ne fit qu'accréditer encore davantage les instructions du missionnaire et l'on n'eut qu'à remercier Dieu de la bonne issue de cette affaire.

On a pu voir par tout ce qui précède l'importance que les Supérieurs d'Irîl-Ali avaient attaché à l'œuvre de l'école. A l'époque où nous sommes arrivés de l'histoire du poste, on se demandera sans doute quel résultat cette œuvre avait donné au point de vue de l'apostolat.

Il faut l'avouer, il ne fut point celui que l'on avait espéré.

Tant que l'enfant fréquente les classes, reste sous l'œil vigilant des Pères, reçoit leurs sages conseils, sa conduite est vraiment consolante. Le Saint Esprit a soufflé sur son âme ; c'est certain, le changement opéré en lui en est la preuve. Mais le temps des études terminés, l'enfant quitte sa famille et le pays pour chercher ailleurs du travail, ou bien il suit son père pour l'aider dans son commerce à traverser les villes d'Algérie.

Dès lors, toutes relations avec les missionnaires cessent forcément. Le jeune homme retombe dans la vie musulmane, et cette fleur qui s'épanouissait déjà dépérit et ne tarde pas à se flétrir pour jamais.

Le résultat a-t-il été plus consolant avec les élèves envoyés à l'école normale ?

En partant pour Constantine, ils semblaient pleins de gratitude envers leurs maîtres, animés des meilleurs sentiments et déjà à même de reconnaître la vérité de la religion catholique. Les Pères pouvaient espérer qu'un jour ces jeunes gens seraient pour eux auprès des indigènes de précieux auxiliaires surtout s'ils parvenaient à occuper une position influente parmi les coreligionnaires.

Mais toutes ces espérances furent déçues là encore.

La foi naissante des normaliens fit bientôt naufrage au contact du nationalisme de leurs professeurs, leurs mœurs ne s'épurèrent pas au milieu des séductions de la ville et des mauvais exemples qu'ils avaient sous les yeux le

souvenir de l'affection et du dévouement de leurs anciens maîtres ne tarda pas à s'effacer chez plus d'un.

A la vue du pareil résultat, les missionnaires prirent la résolution de ne plus jamais envoyer des élèves à Constantine, malgré les demandes réitérées du Directeur de l'Ecole Normale et l'assurance d'admission pour tous ceux qu'ils présenteraient.

Le Gouvernement, en ouvrant les écoles normales pour les indigènes, croyait que les instituteurs qui y seraient formés porteraient dans les tribus l'amour de la France et lutteraient avec avantage contre les agissements des Khouans et autres membres des sociétés secrètes musulmanes. Mais après avoir donné l'instruction à ces jeunes gens, après les avoir placés ensuite dans des écoles bâties à grands frais, il comprit bien vite qu'il faisait fausse route, car il sut que plusieurs d'entre eux n'avaient pas craint d'affirmer qu'en cas d'insurrection, ils se mettaient à la tête du mouvement.

Les écoles de Constantine et d'Oran furent fermées ; il ne reste plus actuellement que celle d'Alger et encore ne reçoit-elle chaque année qu'un nombre déterminé et fort restreint d'élèves.

Les missionnaires comprenant d'une part qu'il n'étaient pas envoyés en Kabylie pour y baptiser seulement des individus isolés, mais y fonder la société chrétienne et d'un autre côté que le départ des catéchumènes hors de leur pays était la ruine de ce plan, ils résolurent de les retenir près d'eux en leur donnant les moyens de gagner honorablement leur vie soit dans les travaux de culture, soit par l'exercice d'un métier avantageux ou par la gestion d'un petit commerce.

Les Pères d'Iril-Ali, passant aussitôt de la théorie à la pratique, voulurent faire une 1<sup>ère</sup> expérience. Dans ce but, ils acceptèrent comme pensionnaire un grand jeune homme avec cette intention de l'envoyer à Maison-Carrée apprendre le métier de boulanger, puis de lui bâtir ensuite un four à Iril-Ali, tout proche de la station.

La réussite fut complète. A l'heure où nous écrivons ces lignes, Lucien Sliman est marié à une femme chrétienne kabyle et tient à son compte une boulangerie qui fournit aux missionnaires ainsi qu'aux ouvriers européens et aux gens de la tribu d'excellent pain français.

Pendant qu'on s'occupait de Sliman ou Reloh, le moniteur Babah pensait aussi à son avenir.

**« Il y a quelques mois, relate le diaire, notre moniteur, âgé d'une quinzaine d'années songea à se marier. Infirmes comme il est, ne pouvant travailler la terre, sans ressources du côté de sa famille, il voulut épouser une jeune fille capable de l'aider à gagner sa vie et de le soigner. Mais les femmes kabyles ne savent que préparer la nourriture, porter du bois, chercher de l'eau, faire des burnous ; et lui, désirait une compagne qui sût coudre, faire un peu de cuisine et tenir une maison à la française. L'idée lui vint de placer celle qu'il avait choisi- »**

sie, chez les Sœurs missionnaires. Il en écrivit donc à la Supérieure de Djemaa-Saharidj qui lui donna une réponse favorable.

Desormais fixé sur ce point, Rabah, après les fêtes du mariage, amène l'enfant à Iril-Ali bien décidé à la conduire chez les Sœurs le plus tôt possible. Mais comment réaliser ce dessein ? Son père est des plus fanatiques, la mère de la petite va pousser les hauts cris et la famille entière, au nom des coutumes musulmanes, s'opposer à ce départ ; le diable voyant une âme lui échapper, s'en mêlera aussi certainement. La situation n'était donc pas encourageante, mais Rabah comptait sur Dieu et la Providence ne lui fit pas défaut.

En mai 1891, son père absentant pour plusieurs jours, notre moniteur loue une monture et prend sans tarder avec l'enfant le chemin des Agouas. Il arrive aux Beni-Menguellath et confie sa petite fiancée à Akli, chrétien indigène d'Ouarzen, qui se charge de la conduire chez les Sœurs où elle arriva heureusement.

Mais de grandes épreuves attendaient Rabah à son retour ; son père, en effet, dès qu'il apprend son arrivée, accourt à la station, accompagné de la mère de la fille et tous deux se repandent en plaintes, en récriminations et en doléances de toutes sortes. On tâche de se faire entendre raison à cet homme égaré et on réussit cette fois à le réconcilier avec son fils. Mais à peine est-il rentré avec lui, dans son gourbi, que ses sentiments changent, et vrai fou furieux, il menace de le tuer et le jette à la porte avec des injures.

Puis, il s'en va trouver l'Administrateur d'Akbou ; celui-ci se contente de lui répondre : "Tu connais la loi kabyle : la femme appartient à son mari ; il est libre d'en faire ce qu'il veut."

Déconcerté par cette réponse, notre homme revient à Iril-Ali, mais refuse de recevoir son fils. C'est alors que le P. Chardron apprenant que le pauvre enfant n'a pas mangé depuis deux jours et qu'il est obligé de coucher dehors, l'invita à revenir à la station jusqu'à ce que la colère de son père soit calmée.

Celui-ci informé que Rabah avait l'intention de rester désormais chez les Pères et de lui abandonner une partie de son traitement pour payer sa pension, se hâte de venir faire des excuses et avoue qu'il n'a agi de la sorte que pour intimider son fils et le forcer de retirer sa fiancée de chez les Sœurs.

La réconciliation se fait pour de bon cette fois et le père et le fils rentrent ensemble dans leur pauvre logis, l'un satisfait, de ce qu'il continuera à être nourri sans travailler, et l'autre heureux du succès que lui ont valu sa constance et son courage héroïque, puisés dans sa confiance en Dieu.

La conduite de Rabah était d'autant plus digne d'éloges qu'il avait vu l'année précédente son ami Embarck se marier à une musulmane. Les dispenses avaient été accordées, il est vrai, mais les missionnaires voient toujours avec peine ces mariages mixtes. Une triste expérience a démontré, en effet, que le mariage des chrétiens kabyles avec des filles musulmanes ne donne que le plus lamentable résultat. La femme ne se convertit pas et les enfants sont abandonnées à ses soins presque exclusifs. Or, qui peut leur enseigner le Bon Dieu, cette femme qui n'en sait rien elle-même ? Quels sentiments de piété peut-elle leur inspirer, elle qui est dépourvu ? Quelle éducation morale, cette mère musulmane donnera-t-elle à son fils chrétien ? De plus si le mari vient à mourir,

**que deviendront les enfants baptisés au milieu de la population infidèle ? Et puis, quelle triste existence que celle de deux époux qui ne peuvent ensemble parler de même Dieu, se consoler par les mêmes espérances, se soutenir par la même foi et qui vivent ici-bas avec la conviction d'être pour toujours séparés dans l'éternité ? »**

Revenons maintenant à l'historique du poste.

Le P. Duchêne qui avait été obligé, à la suite d'une grave insolation, d'aller se reposer à Alger (juin) ne revint pas au poste que pour quelques semaines. A la retraite de septembre, sur l'ordre du médecin, il dut quitter l'Algérie et fut nommé à Gerra (Hollande). Les Pères Bocquel et Letort furent désignés pour Iril-Ali et quand le P. Dehuisseire retenu encore cette année à Maison-Carrée pour des travaux de peinture rentra à la station le 26 novembre, le poste fut au grand complet toujours avec le R.P. Chardon comme Supérieur.

Ce furent ces missionnaires qui eurent la consolation d'assister au premier baptême d'adulte. Rabah, le moniteur qui manifestait depuis longtemps le désir de devenir chrétien vit ses vœux enfin exaucés le 2 février 1892, il fut baptisé dans la chapelle de la station sous le nom d'Augustin. La cérémonie resta secrète par mesure de prudence, mais elle n'en causa pas moins une joie profonde à tous, aux Pères et à leur néophyte.

Nous avons dit plus haut que les confrères recevaient de temps en temps des visiteurs étrangers. Ceux qui se présentèrent à la mission au mois de février méritent une mention toute spéciale. Laissons la parole à un témoin oculaire.

**« Un jour, près de Marseille, pays des réalités héroïques, dans la petite ville de Tarascon, Tartarin, se promenant devant la grille d'une ménagerie, entendit le rugissement du lion ; tout le monde se sauva ; lui sentit naître sa vocation. Le roi des animaux et le roi des chasseurs étaient faits l'un pour l'autre.**

**Mais Tartarin a trouvé des émules et ses exploits ont suscité des héros !**

**Quatre de ces derniers nous sont arrivés hier soir.**

**Le premier, figure crâne, barbe longue, membres robustes, emmanché sur de hautes jambes enfoncées dans d'immenses bottes en cuir.**

**Le second, photographie vivante du premier.**

**Le troisième, M. le Comte X... digne héritier d'un grand nom espagnol maniant avec une égale aisance le pinceau de l'artiste et l'épée du chevalier.**

**Le quatrième, domestique du troisième ; fidèle Sancho d'un vaillant don Quichotte.**

**Huit jours d'expéditions ont déjà aguerri nos chasseurs ; ils ont couru de montagnes en montagnes, de ravins en ravins, mais les grands fauves s'obstinent à se dérober à leurs coups. Ils n'ont vu que leurs traces jusqu'à présent.**

**En arrivant chez nous, ils demandent à grands cris où est la panthère d'Iril-Ali.**

Personne ne songeait à un voisin si redoutable, aussi tout le village fut-il saisi de frayeur. Mais on se rassura bientôt à la vue de ceux qui venaient la combattre.

En présence de leur proie, lions et panthères aiguisent leurs griffes ainsi nos héros, se préparant au combat, criblent de balles notre mur d'enceinte ! Quelle prouesse ! A côté de ces gens-là, on peut dormir tranquille !

Mais le soir est venu, pour réparer leurs forces épuisées et reposer leurs membres fatigués en de pareils exploits, ils daignent s'asseoir à notre table et s'en vont coucher dans nos lits.

Enfin ils dorment, mais quel sommeil agité ! La panthère est là. Elle s'avance ; un terrible corps à corps s'engage. Les griffes aiguës déchirent leur bras, ensanglantent leur poitrines, mais ils ne reculent pas ; ils redoublent d'efforts et la bête allait être terrassée quand... la cloche du monastère – maudits moines ! – les fait à cinq heures du matin, sortir du lit gros Jean, cornu devant.

Pendant l'heure du vrai combat a sonné. Les montures emportent les chasseurs loin de cette maison paisible où s'étiolaient des moines qui n'ont jamais osé rêver pareille expédition. Telle Rossinante portant son illustre maître et galopant fière en joyeuse à travers plaines et montagnes !

20. On nous annonce que nos quatre Nemrods sont rentrés à Alger, bredouille, disent les mauvaises langues. Ils seraient allés, cependant à l'affût durant quatre nuits. La 1<sup>ère</sup>, le fauve s'est présenté, ils l'attendaient... en dormant. Heureusement le Kabyle qui veillait, percevant les craquements d'os du pauvre bourriquot mis comme appât, secoue sans bruit les dormeurs.

Nos braves se réveillant en sursaut, se frottent les yeux, et sans trop savoir où ils sont demandent ce qui arrive.

– Silence, leur dit tout bas Kaddour, la panthère est là.

– La panthère ! ... s'écrient quatre voix épouvantées ; nous sommes perdus... perdus... perdus.

– Mais la bête va se sauver si vous criez si fort !

– Ah ! Quelle se sauve donc le plus vite possible !

– Passez-moi alors un fusil.

– Jamais. Malheureux, tu veux donc nous faire dévorer !

Au milieu de tant de bruit, la panthère détala tout naturellement. Eut-elle peur ? Nous ne savons, mais ce qu'il y a de sûr, c'est que nos braves en furent rassurés et ne respirèrent librement qu'après son départ.

Le lendemain matin, le noble hidalgo, retrouvant son courage avec le jour fit serment de prendre une éclatante revanche de son ennemi, de ce lâche qui avait fui sans l'attendre ; deux autres, après avoir bu à leur gourde une large rasade de rhum jurèrent de le suivre jusqu'au bout. Le quatrième, prétendant que la fraîcheur de la nuit derrière lui avait donné la fièvre, déclara rentrer dans ses foyers.

Les trois conjurés firent le guet une fois ou deux encore. Mais la fauve ne se montra plus. Heureusement pour lui.

La campagne était terminée, nos chasseurs revinrent à Alger. Mais le récit des périls effrayants auxquels ils avaient échappé, ainsi que des exploits glo-

rieux qu'ils avaient accomplis les y avaient précédés. Aussi maintenant quand ils passent dans les rues, M. Prudhomme ne manque pas de dire à son fils, en lui montrant du doigt : "Chapeau bas, mon ami, voilà les tueurs de panthères."

Post-scriptum. Pour ne pas fausser l'histoire, nous ajouterons qu'après s'être assis à la table des missionnaires, avoir couché dans leurs lits, dégradé leurs murs et fait perdre leur temps, ces messieurs ont quitté la Kabylie sans daigner leur adresser le moindre remerciement. On dit même qu'ils ont acheté une bouteille de rhum et oublié de la payer.

La panthéromanie leur a fait manquer aux règles les plus élémentaires de la politesse. »

Durant cette année 1892, nous n'avons à signaler depuis le baptême d'Augustin Rabah en février que l'arrivée au mois de juillet du P. Caillava venant du scolasticat de Carthage après son ordination.

## **7. Supériorat du Père Baldit**

En septembre, le personnel de la station fut presque entièrement renouvelé. Il comprenait : le R.P. Baldit, Supérieur, les Pères Dehuissier, Carissan et Caillava.

Toutes les œuvres de l'apostolat étaient déjà en pleine activité, sous la pieuse et zélée direction du nouveau Supérieur, quand arriva à Iril-Ali la triste nouvelle de la mort du Fondateur. Trois Pères allèrent représenter le poste aux funérailles de celui qui avait été le créateur des Missions de la Kabylie !

Malgré le plaisir particulier que nous aurions à continuer l'histoire de ce poste d'Iril-Ali où nous avons séjourné à deux reprises différentes, malgré les faits consolants qu'il y aurait à raconter : baptêmes, mariages chrétiens, fondation d'une maison de Sœurs, etc... nous arrêtons ici pour rester fidèle au programme historique que nous nous sommes tracé.

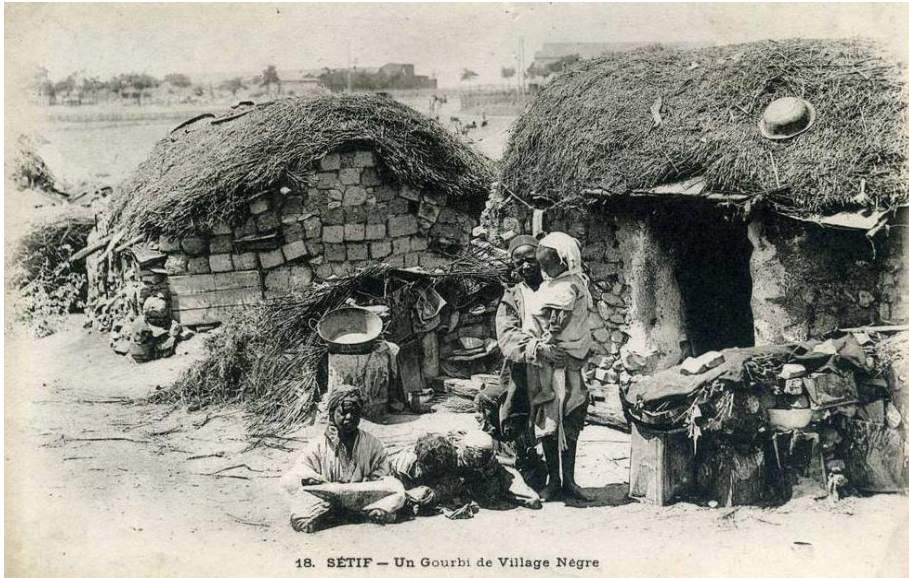
### **LISTE DES SUPERIEURS DE TAZMALT-IRIL-ALI de la fondation du poste à la fin de l'année 1892.**

1. Le R.P. Ménard : du 3 novembre 1877 à octobre 1878.
2. Le R.P. Moles : du 27 mars 1879 au 25 à octobre 1879.
3. Le R.P. Malfreyt : d'octobre 1879 à septembre 1883.
4. Le R.P. Munynck : de septembre 1883 au 21 novembre 1884.
5. Le R.P. Bonhomme : du 21 novembre 1884 au 3 octobre 1886.
6. Le R.P. Chardon : du 3 octobre 1886 à septembre 1892.
7. Le R.P. Baldit : de septembre 1892 à ....

**TRIBU DES  
AIT – FRAUCEN**

VILLAGE DE DEJEMAA SAH'RIDJ

**Mission fondée par les Jésuites en mai 1873, abandonnée  
en décembre 1880  
reprise par les Pères Blancs le 13 avril 1883**



18. SÉTIF — Un Gourbi de Village Nègre



7. ALGÉRIE — Un Gourbi

Collection Idéale, P. S.

## DJEMAA-SAH'RIDJ<sup>35</sup>

### I. Les Pères Jésuites

Nous avons dit dans le chapitre préliminaire de ce volume que Mgr Lavigerie ayant décidé, en 1872, de confier le Sahara à ses missionnaires avait rappelé de Laghouat les Pères Jésuites, leur promettant, en retour, un territoire à évangéliser en Kabylie.

L'Archevêque avait, à cette époque, de grandes vues apostoliques sur ce pays. Après la visite qu'il y fit en avril 1872, il crut que le moment était venu d'y établir enfin une mission. Il y était poussé non seulement par son amour des âmes, mais par les rapports qui lui étaient faits sur les bonnes dispositions des indigènes et surtout par la bienveillance marquée du Gouverneur Général actuel, l'Amiral de Gueydon, qui se montrait ouvertement l'initiateur d'une liberté jusque là obstinément refusée à l'Évangile.

En janvier 1873, Monseigneur avait envoyé le R.P. Deguerry et Charmetant avec deux enfants kabyles visiter la tribu des Beni-Aïssi où il projetait d'établir une première station. Comme nous l'avons dit ailleurs, c'est à la suite de ce voyage de reconnaissance que cette fondation fut décidée.

La veille du jour où les deux missionnaires prenaient le chemin de la Kabylie (2 février) pour s'y fixer définitivement, Mgr Lavigerie écrivait au P. Lagrange, supérieur des Jésuites d'Alger, la lettre qui suit :

« Alger, le 1<sup>er</sup> février 1873.

Mon Très Révérend Père,

Le moment est venu où nous allons pouvoir, je l'espère, commencer quelques petits établissements en Kabylie.

Vous voulez y fonder quelques stations et je ne m'y oppose pas. Les missionnaires du Vénérable Geronimo veulent en fonder aussi et je les y aiderai. Mais pour que tout se passe sans difficultés et sans tiraillements dans cette œuvre difficile, il faut tout d'abord que je vous fasse connaître et que vous acceptiez formellement et par écrit, ainsi que les missionnaires, les règles suivantes.

1° Chaque établissement nouveau, école, résidence, station, etc., etc. devra être au préalable approuvé par l'Archevêque d'Alger présent ou futur. Sans cela on s'exposerait à des compétitions et des luttes de voisinage et d'influence, qu'il faut éviter à tout prix.

2° Aucune quête publique ne pourra avoir lieu pour cette mission, ni en France, ni en Algérie, de la part des Pères Jésuites ou de celle des mission-

---

<sup>35</sup> Les uns écrivent : El jemaât-es-Sahardj. الجماعة الساردج la réunion des bassins.

Les autres : El jemâ-es-Sah'ridj. الجامع الساردج la mosquée du bassin.

naires. Les Pères Jésuites devront faire marcher leurs œuvres avec leurs ressources propres, les missionnaires avec celle que je leur procurerai.

La raison en est que j'ai besoin, pour ne pas sombrer sous la charge de mes œuvres de toutes les ressources que peuvent me fournir les fidèles, et si l'on se mettait à quêter pour une autre mission spéciale de Kabylie, cela diviserait les esprits et tarirait toutes les ressources.

3° Il est interdit, jusqu'à nouvel ordre, tant aux Pères Jésuites qu'aux missionnaires de parler de religion aux Kabyles, si ce n'est des dogmes qu'ils admettent et de leurs anciennes traditions chrétiennes. On se bornera pour le moment, à soigner les malades et à faire l'école aux enfants.

4° Ni les Pères Jésuites, ni les missionnaires ne pourront établir de collèges en Kabylie ; ils se borneront à des classes d'externes, sauf cependant quelques enfants pauvres qu'on pourrait recevoir par charité, mais dès que ceux-ci sauraient lire, il faudrait, jusqu'à nouvel ordre, les envoyer à Alger dans un établissement spécial, à St-Eugène, par exemple, afin de ne pas donner l'éveil au fanatisme musulman par une trop grande agglomération d'enfants.

5° Il est défendu de baptiser qui que ce soit, ni même proposer le baptême, sans mon autorisation.

Voilà les règles que je crois devoir tracer et dont j'ai besoin de l'acceptation par écrit. Je garde le double par devers moi.

Croyez, mon Révérend Père à mes sentiments très dévoués en N.S.

+ Charles, Archevêque d'Alger »

Ne croyant pas pouvoir donner personnellement une réponse à Mgr Lavignerie, le P. Lagrange en référa à son Provincial. Celui-ci adressa à l'Archevêque la lettre qu'on va lire :

« Moulins, 16 février 1873.

Monseigneur,

Le P. Lagrange m'a communiqué les propositions de Votre Grandeur relatives à notre participation à la mission de Kabylie ; je les soumets moi-même à Rome, cette affaire étant d'une très grande importance. Tout en réservant cette décision, j'ai cru convenable, Monseigneur, de vous exposer mes pensées à cet égard.

Il n'est pas besoin de dire, Monseigneur, combien la Compagnie est affectionnée à cette œuvre, avec quel bonheur elle y apportera le concours de son dévouement ; c'est dans la pensée de voir un jour cette mission s'ouvrir devant nous, que depuis dix ans, sous votre direction, nous la préparons ; l'attente a été longue, le travail patient et un peu ingrat, mais il n'a pas été cependant, grâce à Dieu, entièrement stérile ; aujourd'hui nous ne pouvons que désirer sincèrement poursuivre sur un champ plus vaste ces laborieux débuts. Votre Grandeur a compris nos sentiments, et les propositions qu'Elle nous adresse ; nous en sont une preuve.

La pensée de Votre Grandeur d'éviter à tout prix les compétitions, les rivalités est tout à fait sage ; ces inconvénients amèneraient des difficultés extrêmes et entraveraient le bien. Mais si les établissements sont voisins ou dans le même

district, ces dangers pourront-ils être entièrement évités ? Chaque congrégation a son esprit, comme chaque individu a ses allures, cela ne pourrait-il pas donner lieu à des comparaisons, à des préférences, à des prétentions, par cela même, vu la fragilité de notre nature, à quelques rivalités ? Les autorités civiles et militaires, avec lesquelles il sera nécessaire de traiter encore assez souvent, n'auront-elles pas elles-mêmes leurs préférences ? Seront-elles toujours parfaitement équitables ? Si ces dispositions se manifestaient au dehors, n'en pourrait-il pas résulter quelque défaveur aux yeux du public ? A mon avis, que je soumetts du reste humblement à Votre Grandeur, il y aurait moins d'inconvénients et plus d'avantages si chaque congrégation avait son territoire séparé que si leurs établissements se trouvaient, pour ainsi dire, enchevêtrés les uns dans les autres.

La Compagnie consentirait à faire la mission à ses propres frais mais évidemment, Monseigneur, nos seules ressources seraient insuffisantes ; tant pour nous soutenir que pour donner du développement à nos œuvres, nous devrions faire appel à la charité, l'intérêt du bien comme la prudence nous le commandent ; mais si Rome l'approuvait, nous pourrions prendre l'engagement de ne pas nous adresser au public dans les journaux.

Nous nous engagerions également à ne baptiser personne sans l'agrément de Votre Grandeur. Nous procéderions en tout avec beaucoup de réserve, une grande prudence. Mais la promesse de ne jamais parler de religion ne dépasserait-elle pas le but ? N'y aurait-il pas telle localité, telle personne avec laquelle on pourrait aller plus loin qu'avec d'autres ? Ne convient-il pas de laisser à un missionnaire éprouvé quelque latitude à cet égard ? Depuis que nous occupons le Fort-National, nous avons toujours procédé avec discrétion, comme avec soumission. Si parfois des plaintes ont été formulées, l'espérance a prouvé qu'elles étaient fausses ou du moins singulièrement exagérées. Votre Grandeur ne voudra pas sans aucun doute nous retirer ou diminuer la confiance qu'Elle nous a accordée avec bienveillance jusqu'à ce jour.

En priant Votre Grandeur d'accueillir avec indulgence ces réflexions que j'ai l'honneur de Lui soumettre, je Lui renouvelle l'expression de mon profond respect.

De Votre Grandeur, le très humble Serviteur.

Gaillard S.J. »

On attendait avec impatience la réponse de Rome ; elle arriva enfin le 1<sup>er</sup> avril. Elle était favorable. Le P. Lagrange s'empressa de la communiquer à Mgr Lavignerie en lui disant que lui et ses confrères acceptaient les règles fixées dans la lettre du 1<sup>er</sup> février.

« Je prie Votre Grandeur, ajoutait-il, de vouloir bien nous permettre d'ouvrir dans le Cercle de Fort-National, une première école chez les Beni-Fraoucen, et un peu plus tard une deuxième chez les Beni-Yenni ou chez les Ouadhias. »

Le 3 avril, l'Archevêque lui répondit qu'il donnait avec plaisir l'autorisation de fonder une école aux Beni-Fraoucen et aussi plus tard une

seconde aux Beni-Yenni. Mais quant aux Ouadhias, le voisinage de Tagmount-Azzouz, où étaient déjà établis les missionnaires de Notre-Dame d'Afrique, ne lui permettait pas de l'accepter.

Ensuite, il indiquait plus nettement encore sa volonté expresse sur les deux points suivants :

**« Ce n'est pas seulement la prédication publique que je défends, disait-il, c'est la prédication même individuelle, jusqu'au moment où nous aurons pris racine dans la Kabylie, moment que je me réserve de déterminer moi-même.**

**Pour les écoles, je vous répète que je n'admets pas d'internat en Kabylie, jusqu'à nouvel ordre ; je ne permets pas plus de 4 ou 5 internes par maison. S'il y en a plus, il faudra les évacuer sur Alger. Quant aux externes, plus il en aura et mieux cela vaudra. »**

Il terminait ainsi : « Croyez, mon Révérend Père, à mon vif désir de voir vos œuvres bénies de Dieu, devenir grandes et prospères et agréez l'assurance de mes religieux sentiments en Notre Seigneur. »

Nous savons peu de chose sur l'établissement des Pères de la Compagnie de Jésus en Kabylie.

C'est dans la tribu des Beni-Fraoucen qu'ils fondèrent leur première station, comme ils en avaient témoigné le désir à l'Archevêque.

Le village important et, si l'on eut ainsi dire, le chef-lieu commercial et politique de la tribu, est Djemaa-Saharidj. Comprenant, dans les cinq groupes distincts qui la composent de deux à trois mille habitants, cette bourgade est une des plus peuplées de la Kabylie.

Fait rare dans ces montagnes, elle est presque une histoire. D'après les dernières recherches des archéologues, elle occupe l'emplacement de l'ancien Bida municipium<sup>36</sup>, le poste, croit-on, le plus avancé qu'aient eu les Romains au pied du versant nord du Mont-de-Fer. Plusieurs débris romains s'y voient encore, malheureusement trop à fleur de terre, ou encastrés dans les masures ou cachées dans des vergers et des broussailles.

La situation est charmante, bâtie au pied des premiers contreforts du Jurjura, perdu, pour ainsi dire dans la feuillée. Djemaa-Saharidj est le Damas de la Kabylie, *si parva licet componere magnis*, pays d'eaux vives, par conséquent, de jardins et de fraîcheur. Que n'est-il aussi bien traité des hommes qu'il est favorisé de Dieu ! Grâce à l'incurie des nombreuses familles de Marabouts qui l'habitent, les fontaines dégénèrent en cloaques, les massifs d'arbres en fourrés, et le long des ruelles fangeuses, on ne voit pour maisons que de méchants gourbis. Rien de l'aspect belliqueux et plus fier des villages des Zouaouas. On sent là une population plus marchande que guerrière. Tous les vendredis, sur la place principale, se tient un marché important dont parlaient déjà au XVI<sup>e</sup> siècle les voyageurs espagnols et qui attire, par sa posi-

---

<sup>36</sup> Ou Bida Colonia, ou Limas bidansis.

tion intermédiaire, les gens de la montagne comme les tribus de la plaine et du littoral.

C'est dans ce village qu'au mois de mai 1873, le P. Olivier et le Frère Falcon vinrent se fixer. Pendant quelques jours, ils n'eurent pour abri qu'un misérable gourbi. Le jour de l'Ascension (22 mai), Notre Seigneur descendit là pour la première fois depuis de longs siècles.

Sans attendre que leur future maison fût commencée, le Père ouvrit immédiatement deux classes dans des baraques improvisées. Le Supérieur de Djemaa-Saharidj était un homme de haute valeur. Il comprenait que l'école était l'un des meilleurs moyens de l'assimilation des populations kabyles. On sait avec quel succès les Romains appliquaient à leurs vaincus cet élément à l'action de leurs armes. Il est évident, se disait-il, que l'Algérie se disait-il, serait maintenant française et plus rapprochée du christianisme si dès 1830 nous avions imposé notre langue aux indigènes.

Entre la religion musulmane et la langue arabe, il y a une affinité très étroite ; interdire celle-ci, c'eût été porter au Coran un des plus rudes coups. Le Gouvernement, non-seulement ne le comprit pas, mais il ouvrit en Kabylie des zaouïas, obligeant ainsi les Kabyles à parler la langue arabe qu'ils ne connaissaient pas auparavant et qu'il était souverainement impolitique de leur apprendre. Les deniers de la France servirent à payer des maîtres qui enseignaient officiellement le Coran, ce livre qui prêche la haine des chrétiens et la légitimité de l'insurrection !

L'installation précaire des débuts ne pouvait durer longtemps sans créer des malaises pour les maîtres et plus pour leurs élèves. Aussi les Pères Jésuites se résolurent-ils à élever au plus tôt une maison. Mais, faute de ressources, au milieu d'un pays étranger, avec des ouvriers inexpérimentés et par habitude fort peu travailleurs, la construction traînait un peu trop en longueur, au gré du P. Olivier. Aussi quelle satisfaction lorsqu'elle fut terminée.

Construite sur la place du marché qu'ombragent de gros bouquets de frênes, en face d'une mosquée au-dessus de laquelle deux beaux palmiers balancent gracieusement leur panache, blanche et propre, quoique petite et fort modeste, la maison de l'école est, à coup sûr, le monument de l'endroit. Aujourd'hui, ce qui fait la réputation du Djemaa-Saharidj, ce ne sont ni ses sources, ni ses jardins, ni ses ruines romaines, ni sa mahmera (école arabe secondaire) musulmane, c'est son école française.

Dans les premiers temps, les indigènes venaient de plusieurs lieues à la ronde visiter cette petite merveille. Les visiteurs européens ne manquaient pas non plus, touristes, magistrats, officiers, et tous repartaient forts satisfaits de leur visite. Le moyen, en effet, de n'être pas agréablement surpris, quand après avoir cheminé péniblement trois ou quatre heures en plein pays étrangers et infidèle, sans avoir aperçu ni un croix ni un clocher, ni un visage ami,

sans avoir entendu un mot de français, vous vous trouvez tout à coup, au détour d'un sentier, en face d'un petit édifice surmonté d'un clocher et d'une croix, brillant de cette propreté qui est le premier signe de la civilisation, et, que, là, vous êtes accueilli comme une vieille connaissance non seulement par les missionnaires, mais par une bande joyeuse d'enfants kabyles qui accourent pour vous saluer dans la langue et l'accent presque pur de la patrie ?

Dans un article de la Revue politique et littéraire (n° du 25 février 1876) sur la Kabylie et le pays berbère, M. Masqueray, membre de l'Université rendit les témoignages les plus significatifs aux écoles religieuses fondées dans ce pays spécialement à l'établissement de Djemaa-Saharidj. L'auteur reconnaît sans détour, que l'unique école laïque établie par l'Etat au cœur de la Kabylie, à Tamazirt, village des Aït-Iraten, voisin de Fort-National, est loin d'atteindre le même degré de prospérité.

Parmi les visiteurs de Djemaa-Saharidj qui ont exprimé publiquement la satisfaction que leur a procurée cette visite, nous pouvons encore citer M. le Préfet d'Alger et son Chef de Cabinet.

Par contre, à côté de ses visiteurs sympathiques, il s'en trouvait d'autres qui ne partageaient pas les mêmes sentiments à l'égard des écoles tenues par les missionnaires.

Sans doute après avoir vu ces écoles, ils déclaraient être frappés des résultats obtenus d'une façon si rapide et si heureuse, convenaient que la religion musulmane était parfaitement respectée, avouaient qu'il était fort difficile à l'Administration de se procurer des instituteurs laïques capables, offrant des garanties sérieuses, se résignant à vivre perdus dans ce pays, parlant à la fois, comme les religieux, le français et le kabyle, que les crédits nécessaires à l'instruction étaient bien élevés, etc.... N'importe, toujours obsédés par le fantôme de la pression cléricale et par la crainte que l'Eglise n'abusât de sa bonne œuvre pour baptiser tous les petits Kabyles qu'elle tenait sous sa main, ils persistaient à croire qu'il serait mieux de remplacer par des instituteurs laïques « ces maîtres antiségrégationnistes », qui ne demandent cependant au trésor de l'Etat que la bienveillance et la liberté. ***Caveant consules !*** (On peut voir à ce sujet le compte rendu des séances du Conseil Général d'Alger, séance du 20 octobre 1875). Nous nous hâtons d'ajouter que les craintes ainsi exprimées par l'une des Commissions n'ont jamais été partagées par M. le Préfet, pas plus que la Division d'Alger, par le Gouverneur-Général et par le Conseil Supérieur du Gouvernement (séance du 17 novembre 1875). L'année suivante (séance du Conseil Général du 24 octobre 1876), les écoles congréganistes de la Kabylie attaquées de nouveau, ont trouvé des défenseurs dans des hommes peu suspects de partialité en faveur des religieux et spécialement des Jésuites.

Au mois de mars 1876, les Pères Jésuites furent avertis qu'un traité venait d'être passé entre les Pères Blancs et le diocèse relativement aux missions de la Kabylie (1<sup>er</sup> mai). Une clause les regardait ; il y était dit :

« Les Pères Jésuites ne pourront être autorisés à s'installer à l'avenir ailleurs que dans un rayon de 20 kilomètres autour de Fort-National. »

Averti de ce traité, mais aussi au courant sans doute, de la prospérité de maison de Djemaa-Saharidj, et des sympathies très marquées d'autorités militaires en faveur des écoles françaises, le R.P. Jullien, Provincial de Lyon, écrivit à Mgr Lavigerie (15 juillet 1876) pour lui demander l'autorisation de fonder de nouvelles stations dans le Cercle déterminé.

Nous n'avons pas la réponse de l'Archevêque. Elle ne fut, sans doute, pas favorable, car au mois de mai de l'année suivante le P. Olivier présenta de nouveau à Mgr Lavigerie la même requête. Il demandait cette fois à franchir le rayon des 20 kilomètres et à fonder trois nouvelles stations, une chez Aït-Djemad, une autre chez les Izerfaouen, et la troisième chez les Aït-Roubri, tribus situées dans le Cercle de Tizi-Ouzou, entre Fort-National et la mer, mais il offrait de donner une compensation de territoire du côté des Ouadhias ou d'ailleurs.

Monseigneur répondit que l'établissement de ces stations allant contre la clause du traité, il ne pouvait les autoriser.

Le P. Olivier voyant de ce côté ses espérances déçues écrivit (26 janvier 1877) à l'Archevêque, pour lui faire connaître un projet d'apostolat nouveau concernant Djemaa-Saharidj. Il commença par donner l'état actuel des deux écoles des Pères Jésuites en Kabylie :

« Celle de Djemaa-Saharidj, dit-il, compte actuellement 110 élèves. Ces enfants sont pour la plupart très intelligents, et fréquentent les classes bien régulièrement. Leurs parents comme tous les Kabyles de cette tribu, sont d'un caractère très pacifique, et ils se sont montrés jusqu'ici très bienveillants à notre égard.

Chez les Beni-Yenni, nous n'avons pas rencontré la même facilité. Bien que nos rapports avec eux aient toujours été très bons, cependant ils montrent bien peu d'empressement à nous envoyer leurs enfants. Nous n'avons actuellement que 25 élèves dans cette école. Ce sont, il est vrai, les enfants des chefs et des familles les plus influentes ; il est possible que cet exemple finisse peu à peu en entraîner d'autres.

Le soin des malades est ce qui a le plus contribué jusqu'ici à nous attirer l'estime et la confiance des kabyles. C'est par l'heureux effet de cette œuvre de charité, que nos rapports avec ces pauvres gens deviennent de jour en jour plus faciles, que leurs préjugés tombent, et que les barrières qui les séparent encore du missionnaire disparaissent peu à peu. Ce n'est en effet, qu'avec cette arme de la charité, que l'on arrivera à la véritable conquête de la Kabylie. Malheureusement, la moitié de la population, celle qui peut exercer la plus grande influence dans la famille échappe encore, sous ce rapport, à l'action bienfai-

sante des missionnaires. Il faudrait des Sœurs pour le soin des femmes malades et de l'éducation des petites filles. En attaquant ainsi la population dans son ensemble, on arriverait plus promptement au but.

C'est dans cette pensée, Monseigneur, que nous avons formé le projet d'essayer un établissement de religieuses à Djemaa-Saharidj, pour le soin des femmes malades et créer un commencement d'hospice. Une école y serait aussi ouverte pour les petites filles. Les Kabyles de cette tribu nous semblent bien disposés, et verraient volontiers les Sœurs s'établir chez eux. L'un d'eux nous disait encore dernièrement : "J'ai deux petites filles, s'il y avait ici des Marabouts, je les enverrais à l'école." Et les autorités militaires, loin de s'opposer à cette œuvre sont au contraire bien disposées à la favoriser. Le Général commandant la subdivision des Dellys, et plusieurs autres officiers supérieurs ont déjà témoigné le désir de voir les Sœurs établies dans les tribus kabyles.

La Supérieure Générale des Sœurs de la Providence de Ribauvillé en Alsace, est disposée à nous fournir des religieuses de sa Congrégation pour cette œuvre. Elles occupent déjà trois postes dans les villages situés entre le col des Beni-Aïcha et Tizi-Ouzou.

Nous nous chargeons de tous les frais d'installation et d'entretien de ces religieuses, sans rien demander à l'Administration. Et afin, de pouvoir installer les Sœurs au mois de septembre prochain, nous pensons qu'il serait bon de commencer bientôt la construction du local qui doit leur être destiné. Nous avons la douce confiance que Votre Grandeur voudra bien, en l'approuvant, bénir cette œuvre, qui est destinée à faire un si grand bien si grand bien dans la mission de Kabylie.

Veuillez agréer, Monseigneur, l'hommage de mon très profond respect et de mon entier dévouement.

A. Ollivier S.J. »

Cette fondation n'eut pas lieu.

Pourquoi toutes les demandes des Pères Jésuites furent-elles successivement rejetées ? Il nous est difficile de le préciser. Peut-être le motif :

Les instructions de Mgr Lavigerie à ses missionnaires de Kabylie, relativement à l'évangélisation, étaient formelles. Nous n'étonnerons pas les confrères en leur disant qu'elles semblèrent dures aux Pères Jésuites. Leur regrets semblent se faire jour dans les lignes suivantes tirées de la Vie du P. Rivière, missionnaire à Djemaa-Saharidj :

« Point de crucifix dans les salles de classe, point de prière ni signe de croix, au commencement et à la fin des leçons, point de médailles et de scapulaires au coup des enfants, aucun catéchisme entre leurs mains, pas d'autre prédication, soit publique, soit même individuelle, que celle du dévouement et de la charité.

C'est au pied de la lettre plus qu'en Chine et au Japon la mission étrangère *et in partibus infidelium*. Pas la moindre chrétienté naissante, rien des attraits austères et fortifiants de l'apostolat direct.

Ces prescriptions de l'autorité ecclésiastique, le P. Rivière les observe religieusement, mais que son cœur d'apôtre eut à en souffrir, partagé entre l'obéissance et l'ardeur de son zèle ! Ce fut là sans doute sa peine la plus amère.

Quand de nos contrées catholiques, écrivait-il, on se trouve tout à coup transporté sous un ciel païen, croyez-le, on éprouve un serrement de cœur indescriptible. Mais au moins, me direz-vous, on instruit, on évangélise, on baptise.

En Kabylie, hélas ! nous n'avons aucune de ces consolations dernières, pour lesquelles le missionnaire est heureux de travailler et de mourir. Instruisez, avait dit le Gouvernement de la République, mais baptisez jamais ! En attendant mieux, on accepta ces conditions si humiliantes de part et d'autre.

Le P. Rivière avait besoin de bien se surveiller pour ne pas briser ces entraves. »

Ses confrères se surveillent-ils moins bien, nous ne savons, toujours est-il que des plaintes s'élèvent de divers côtés contre leur prosélytisme.

Le Général Bressolles, dans une visite que lui fit un jour le P. Charmetant à Fort-National, manifesta à ce dernier le vif mécontentement qu'il éprouvait à l'égard des Pères Jésuites de Djemaa-Saharidj parce qu'ils enseignaient aux enfants à faire le signe de la croix.

M. Charles Bourbier, une des personnalités algériennes alors en vue, écrivait (27 avril 1877) à un de nos confrères : « C'est avec un vif regret que j'ai pu voir que les Pères Jésuites ne restent pas dans la même réserve que vous. Sans une grande prudence, le succès sera certainement retardé pour longtemps. Je crains sincèrement que les Pères Jésuites n'aient à se reprocher une extrême précipitation. »

L'Amiral de Gueydon lui-même, pourtant si désireux de voir un jour la Kabylie chrétienne et française crut bon de faire part aussi de ses appréhensions :

**« Je crains, écrivit-il à Mgr Lavigerie, que le Jésuite que vous avez placé à Fort-Napoléon ne vous crée de grands embarras : il est trop ardent ; il ne comprend pas que quelques années ne sont rien pour qui est immortel. »**

On trouvera peut-être ces blâmes exagérés ; on en reviendra pourtant après avoir lu ce que le P. Rivière dit du mouvement de conversion qui se manifestait alors parmi les écoliers kabyles :

**« Dieu aidant, nos enfants s'instruisaient ; plusieurs d'entre eux, à notre insu, se procuraient des catéchismes qu'ils étudiaient avec ardeur. Vint un moment où il y eut, parmi eux, comme un élan général vers notre sainte religion. Ils voulaient assister à la messe, avec saluts du Saint-Sacrement, etc.... ... Plusieus autres se sont d'eux-mêmes expatriés afin de pouvoir suivre l'appel de Dieu. Au moment de l'expulsion, sur 140 élèves, 80 étaient inscrits comme devant être baptisés à la première occasion favorable. »**

Après si peu de temps, de tels résultats ne semblaient-ils pas prématurés, on pourrait le croire. Ces conversions en masse au christianisme n'allaient-elles la surexciter le fanatisme des familles ? On pouvait le craindre. On verra bientôt que ces craintes n'étaient que trop fondées.

Telle était la situation de Djemaa-Saharidj à l'époque des Décrets du 29 mars 1880 contre les Congrégations religieuses.

Mgr Lavigerie était en Tunisie quand il en reçut le texte. Sans perdre un instant, il écrivit en faveur de celles d'Algérie une lettre au Gouverneur Général, et quelques jours après il adressa au Président du Conseil des Ministres un mémoire détaillé dans lequel il exposait toutes les raisons d'équité et de saine politique qui s'opposaient à l'approbation des décrets en Algérie.

Ses démarches furent couronnées de succès et il reçut de M. de Freycinet, l'assurance formelle que les Congrégations d'Algérie ne seraient pas inquiétées.

Mais il ne tarda pas à être informé que cette mesure d'exception était attaquée par des Députés et les Sénateurs de la Colonie et que la presse ne cessait par ses excitations de préparer l'opinion à l'expulsion des communautés religieuses et particulièrement des Pères Jésuites. Un jour même, les journaux prirent sur eux d'annoncer que, enfin et décidément, toutes les maisons des Jésuites en Algérie allaient être bien et dûment fermées à la fin du mois. C'était en juin. L'Archevêque était à Rome. A cette nouvelle, il quitte tout, se rend à Paris, voit M. de Freycinet et en appelle à l'honneur de la parole donnée. Le Ministre renouvela formellement ses promesses et donna des ordres précis pour qu'ils fussent respectés.

Les Congrégations purent se croire en sûreté. Mais les Pères Jésuites qui venaient d'être chassés de leurs maisons de France, crurent qu'en Afrique ils échapperaient difficilement à l'orage ; aussi dès le mois de juillet offrirent-ils à Mgr Lavigerie de céder leurs deux stations de Kabylie au Pères Blancs. Au mois d'août, ils lui annoncèrent la fermeture de leur collège d'Alger et bientôt la vente de leur propriété de Ben-Aknoun à la municipalité de cette ville.

L'Archevêque, qui voulait les garder en Kabylie, leur conseilla de ne laisser dans chacune de leurs écoles, qu'un seul Père et un Frère pour ne pas tomber sous les décrets. Les Pères Jésuites comprenant que cette mesure était réclamée par la prudence s'y conformèrent aussitôt.

Mais quel ne fut pas l'étonnement de Monseigneur en apprenant, par les journaux, la suppression, par ordre des autorités locales, des deux écoles de Djemaa-Saharidj et d'Aït-Laraba. Il en écrivit immédiatement au P. Olivier qui lui rendit compte de ce qui venait de passer.

**« Le 1<sup>er</sup> septembre, dit-il dans sa lettre (13), vers 11 heures du matin, M. de Dianous, lieutenant du Bureau-Arabe de Fort-National, est arrivé à Djemaa-Saharidj avec une escorte de spahis et deux officiers de chasseurs. Il était por-**

teur d'une dépêche du Général de division, par laquelle il lui était enjoint de constater s'il n'y avait réellement plus ici qu'un Père et un Frère, et si l'école était fermée. Cet officier ne se présenta chez nous qu'avec les deux Sous-officiers qui devaient être des témoins de sa constatation et le chef de la tribu. Il me crut sur parole, quand je lui ai dit que nous n'étions que deux. Quant à l'école, ajoutai-je, elle est fermée pour le moment parce que nous sommes en vacances ; mais mon intention est bien de la rouvrir au mois d'octobre. Il me donna bien à entendre alors que la pensée de l'autorité était qu'elle fût définitivement fermée ; mais du reste, ajouta-t-il, ma mission se borne aujourd'hui à constater qu'elle est actuellement fermée.

Et ce fut fini par là ; il congédia ceux qui l'accompagnait et me dit en se retirant : « Vous ne m'en voudrez pas trop, mon Père, de la triste démarche que je viens de faire, c'est le service, vous savez, et nous devons obéir. »

Pour moi, je dois dire que cet officier (ancien élève des Pères Jésuite), a été en tout très convenable, et qu'il était visiblement peiné de la triste mission qu'il avait à remplir.

Je me suis aperçu ensuite que le chef de la tribu avait été chargé de veiller à ce qu'aucune contravention ne fut faite à cette exécution. En sorte que voilà le prêtre catholique, le prêtre français, sous la surveillance d'un musulman et cela en plein territoire français, quelle honte !! »

Au reçu de la lettre du P. Olivier, Mgr Lavigerie s'empressa d'écrire à Paris pour protester contre la fermeture des écoles des Jésuites de Kabylie, en exprimant sa surprise externe de l'exécution d'une pareille mesure à l'égard de maisons qui légalement ne tombaient pas sous le coup des Décrets, n'étant habitées que par un seul religieux.

Le Directeur Général des Cultes lui répondit que les dites écoles ne pouvaient en effet être fermées et qu'en réalité elles ne l'étaient pas.

Monseigneur communiqua aussitôt cette réponse aux Pères, en les priant de la faire connaître à leur Provincial. Celui-ci écrivit à l'Archevêque (29 septembre) pour le remercier et lui dire que la Compagnie était décidée à conserver ses maisons de Kabylie quoique l'établissement du régime civil qui venait de remplacer l'Administration militaire donnât lieu de craindre de nouvelles difficultés.

Il n'y avait donc qu'à remercier Dieu de cette heureuse conclusion quand éclata, comme un coup de foudre, ce que l'on a appelé « l'affaire den Beni-Yenni. »

En ayant parlé tout au long dans l'histoire de Tagmount-Azzouz, et devant y ajouter quelques détails dans celle d'Aït-Larba, nous n'en dirons rien ici.

Non-seulement, il devenait dès lors impossible à Mgr Lavigerie de défendre les Pères Jésuites, mais les écoles de ses propres missionnaires étaient menacées. Il apprit, en effet, que le Préfet avait l'intention des les acheter d'office et d'y installer des instituteurs du Gouvernement. Non pas, disait-on, que les Pères Blancs eussent donné lieu par leur prosélytisme à la ferme-

ture de leurs maisons, mais pour prévenir les tiraillements qui ne manqueraient pas de se produire entre écoles congréganistes et écoles laïques. Ce plan arbitraire ne fut jamais réalisé.

Le P. Olivier quitta Djemaa-Saharidj le 31 décembre et son unique compagnon, le Frère Falcon, le 10 février suivant (1881). Leur propriété fut laissée à la garde d'un colon de Mekla, M. Auriol.

## II. Les Pères Blancs

Qu'allaient devenir ces deux stations de l'apostolat catholique ?

On venait de dire à Mgr Lavigerie que les Pères Jésuites avaient eu un instant l'intention de les vendre au Gouvernement. Il ne voulait pas se faire à cette idée et en exprima son sentiment d'une façon catégorique dans une lettre au P. Pérard, supérieur de la résidence d'Alger :

**« Je ne pourrai permettre, lui dit-il, que ces écoles soient cédées par vous à l'autorité civile. Elles ont été construites et fondées avec l'argent de la Propagation de la Foi ; elles ne peuvent servir aujourd'hui à établir au milieu des indigènes des écoles d'athéisme comme seraient celles qu'y fonderait le Gouvernement. »**

Ce bruit de vente était faux. Le P. Pérard répondit en affirmant que jamais la Compagnie n'avait eu l'idée de céder leurs deux écoles à d'autres qu'aux Pères Blancs, et la preuve, c'est qu'ils avaient repoussé plusieurs offres d'achat faites par l'Administration du Fort.

Des pourparlers commencèrent donc entre l'Archevêque et la Compagnie. Les Pères Jésuites se déclaraient décidés à vendre et s'en remettaient à l'appréciation du Prélat pour fixer le prix des deux immeubles, fondés, disaient-ils, en dehors des ressources de la Propagation de la Foi.

Enfin, au mois de novembre 1881, la maison de Djemaa-Saharidj fut achetée par Mgr Lavigerie pour ses missionnaires, et en attendant la prise de possession louée au même M. Auriol. Mais quelle ne fut pas la surprise indignée des missionnaires quand ils apprirent que ce locataire donnait chez lui l'hospitalité à des ministres protestants qui voulaient s'installer à Djemaa-Saharidj. Il lui fut signifié d'avoir à les renvoyer immédiatement, ce qu'il fit d'ailleurs aussitôt en leur défendant même de se promener dans le jardin.

Ce brave homme écrivit au mois de mars 1883 à Maison-Carrée pour demander, au nom de plusieurs colons de Mekla, qu'on envoyât un missionnaire à Djemaa-Saharidj pour les fêtes de Pâques. Le R.P. Deguerry donna l'ordre au P. Molles, supérieur de Tagnmount-Azzouz de s'y rendre. A la suite de son voyage, notre confrère donna aux Supérieurs les détails suivants sur l'état de la maison et sur les dispositions des Kabyles.

Les habitants, disait-il, dans sa lettre (27 mars) désirent vivement que nous venions nous établir près d'eux. Ils sont très affables et très partisans de l'instruction. 40 enfants Kabyles sont tous les jours à Mekla, chez l'instituteur français, ils n'iraient pas, disaient-ils, s'ils avaient le bonheur de nous avoir à Djemaa.

**« Quant à la maison, elle se dégrade chaque jour davantage. A l'intérieur les plafonds tombent ; à l'extérieur, les murs perdent leur crépissage. Il y a huit jours, une grange été complètement incendiée, c'est une perte de 1000 frs au moins... »**

Le P. Moles apprenait dans la même lettre qu'une école française se bâtissait en ce moment à 800 m de la station ; que les protestants anglais élevaient de leur côté, une vaste construction devant servir d'orphelinat, qu'ils faisaient parmi les indigènes des distributions de bibles et d'argent. Il terminait en priant le P. Deguerry de venir lui-même se rendre compte de la situation et voir si une prochaine occupation du poste était possible.

Ne pouvant se rendre en personne à Djemaa-Saharidj, le Père Supérieur Général délégua le P. Roger. Les habitants firent à ce dernier un accueil bienveillant ; les enfants surtout se montrèrent empressés auprès du missionnaire et lui demandaient s'il venait pour ouvrir l'école : « Sonne la cloche demain, lui disaient-ils, et nous venons tous. »

Le Président Si-Mohand se montra moins satisfait : il ne fut pas même poli ; on pouvait déjà prévoir qu'il obéissait à un mot d'ordre.

Le P. Roger confirma les dires du P. Moles sur l'état de délabrement de la maison et l'urgence des réparations à y faire, si on était décidé à s'y installer prochainement.

Le Père alla attendre à Tagmount la décision de Maison-Carrée. Elle lui arriva le 12 avril et il était nommé Supérieur du nouveau poste.

### **1. Supériorat du Père Roger**

Dès le lendemain, il prenait, en compagnie du Frère Léon, le chemin de Djemaa-Saharidj. En passant à Fort-National, il fit sa déclaration d'ouverture d'école. Cette démarche causa un très vif dépit à l'Administrateur, M. Sabatier. A cette époque, il était très affecté du peu de réussite de ses écoles. Beaucoup d'élèves se trouvaient, il est vrai, inscrits sur les listes, mais pas un ne fréquentait les classes sur huit instituteurs appelés par lui, trois étaient repartis pour la France. Aussi comprenant que l'installation des missionnaires allait faire une terrible concurrence à son école de Tamazirt, il essaya d'abord de faire refuser la déclaration sous prétexte que le Père était au 1<sup>er</sup> janvier directeur d'école à l'Etranger. Mais il fut vite démontré que Ste-Anne de Jérusalem était terre française.

Pendant le délai légal de 30 jours qui doit suivre toute déclaration d'ouverture d'école, un grand nombre d'enfants venaient jouer, chaque jour, dans la cour de la station et causer avec les Pères, en dépit des efforts de l'instituteur de Mekla et malgré les bruits mensongers répandus dans le village par les émissaires de l'Administrateur.

N'ayant pu réussir à empêcher l'établissement des missionnaires, M. Sabatier travailla de tout son pouvoir à faire le vide autour d'eux. Les classes devaient s'ouvrir régulièrement le 13 mai, mais dès le 6, sur son ordre, M. Gordes (l'instituteur de Mekla) se rend à Djemaa-Saharidj et dans la maison même du Président, engage les parents à ne jamais envoyer leurs enfants à la Mission. Et sur ces entrefaites, plusieurs de ses propres élèves ayant manifesté le désir de le quitter pour venir chez nos confrères, il les menaça des foudres de l'Administration.

Le 13 jour où il pensait que les missionnaires allaient commencer leurs classes, M. Sabatier arrive en personne dans le village en ayant réuni les habitants dans la grande mosquée ; il leur adresse un discours qu'il termine par ces mots :

**« Vous devez envoyer vos enfants à l'école, mais que ce ne soit pas chez les Anglais et encore moins chez les Pères Blancs. Quiconque contreviendra à ces ordres sera puni d'amende et même de prison. »**

Ces paroles haineuses portent aussitôt leurs fruits. Au sortir de la réunion des pierres sont lancées contre les fenêtres de la station et brisent deux vitres de la chapelle. En même temps des cris et des injures arrivent aux oreilles des missionnaires.

Le lendemain et le surlendemain, 15 mai, jour fixé par le P. Roger pour l'ouverture des classes, un certain Si-Ali ou Ljoudi, adjoint de l'école de Mekla, parcourt les maisons en menaçant de dénoncer ceux qui enverraient leurs enfants chez les Pères. De son côté, le garde-champêtre indigène, s'installant à la porte de leur maison inscrit ou feint même d'inscrire le nom des enfants qui entrent et sortent.

Bravant toutes les menaces, bon nombre de Kabyles viennent aider les Pères à installer leurs classes, une douzaine d'enfants se présentent pour les cours du jour et une dizaine de jeunes gens pour ceux du soir.

Furieux de ce résultat, M. Sabatier, mande le 17, au Fort, les Amims de la tribu et leur reproche de n'avoir pas suffisamment agi sur l'esprit de leurs administrés.

Le soir du même jour, cinq des plus grands élèves des Pères sont arrêtés et conduits en prison. Deux sont relâchés aussitôt, mais l'arrestation des trois autres est maintenue. Pour sauver les apparences on fait courir le bruit que l'on est arrêté parce qu'il boit de l'absinthe, l'autre parce qu'il joue aux cartes et le troisième parce qu'il fréquente le ministre anglican. Mais per-

sonne ne s'y trompe, tous les Kabyles sont convaincus qu'on les a emprisonnés parce qu'ils sont venus chez les Pères. M. Sabatier veut isoler les missionnaires en attendant qu'il les expulse suivant son désir ! Le Président lui-même se fait le plat valet de l'Administrateur

Nos confrères profitaient bien de toutes les occasions pour rassurer les indigènes et leur affirmer qu'ils n'avaient rien à craindre en venant à la mission ; ces pauvres gens étaient sous le coup d'une vraie terreur ; aussi l'école fut-elle bientôt réduite à 2 ou 3 enfants. Quant aux classes du soir, elles cessèrent complètement, faute d'élèves.

Les Pères ne perdirent cependant pas courage, et leur confiance en Dieu ne fut pas trompée.

En juin, les menaces d'amende et de prison tombèrent peu à peu. D'un autre côté, le P. Richard<sup>37</sup>, moyennant quelques poignées de billes et des toupies distribuées aux enfants, faisait le désespoir du Président Si-Mohand. Ce pauvre homme se postant devant sa maison, essayait par ses paroles, de les détourner de venir. Mais un enfant ne sait pas résister à un bien présent devant un danger futur plus ou moins probable. Vivent les balles, les billes et les toupies ! Ainsi que le rapporte le diaire de la station, une dizaine d'enfants fréquentaient l'école, d'autres venaient se joindre à eux pendant les récréations, et beaucoup de malades se présentaient au dispensaire.

Les colons de Mekla qui, au début, s'étaient, on ne sait pourquoi, montrés hostiles aux Pères, commencèrent, à cette date, à se rapprocher d'eux. Quelques-uns venaient régulièrement à la messe et une douzaine de leurs enfants suivaient le catéchisme qui se faisait deux fois la semaine dans la chapelle du poste. Plus tard, touchés de dévouement que les confrères mettaient à les visiter dans leurs maladies, ils leur témoignèrent confiance et affection. Plusieurs d'entre eux demandèrent même à placer leurs garçons à l'école comme demi-pensionnaires et promettaient de confier leurs filles aux Sœurs, si elles s'établissaient à Djemaa-Saharidj.

Les indigènes venaient de plus en plus nombreux à la mission, ils avaient été bien impressionnés de la visite faite au poste par les officiers d'un bataillon de Zouaves de Fort-National, passant à Djemaa-Saharidj en promenade militaire.

Seuls, les partisans de l'Administration restaient hostiles ; l'instituteur laïque de Mekla, mal vu d'ailleurs de la population, ne désarmait pas non plus et continuait sa guerre sourde. Les agissements de M. Sabatier ne recevaient pas l'approbation des sages politiques. C'est ainsi que *le Journal des Débats* publiait, à la date du 15 août, un article dans lequel il critiquait vivement l'Administration pour son hostilité ouverte envers les écoles de l'Archevêque d'Alger.

---

<sup>37</sup> Venu compléter le personnel du poste, le 23 avril.

Nous venons de parler des Sœurs. Le P. Roger les réclamait à grands cris. Le bruit courrait, en effet, que les diaconesses qui avaient loué un gourbi dans le village pour y établir une école de petites filles, tracassées par l'Administrateur, allaient quitter le pays et le pasteur Marchand, menacé de prison pour avoir traduit en Kabyle quelques livres religieux s'était déjà retiré en France. De fait durant un mois, les Anglicans disparurent, mais c'était pour revenir bientôt plus nombreux et continuer leur œuvre avec plus de hardiesse. Sabatier, aux aguets, sut-il l'intention des diaconesses d'établir une école, se douta-t-il que les Sœurs Blanches voulaient venir dans le même but à Djemaa-Saharidj ? Toujours est-il qu'il résolut de créer lui-même une école de filles (juillet).

On alla ainsi jusqu'à la fin d'août. A la distribution des prix (2 septembre) on récompensa une quinzaine d'élèves. Leurs petits camarades promirent de les suivre à la rentrée. La fête fut bien modeste ; on le comprend, mais l'espérance se maintenait.

A la retraite annuelle, il n'y eut pas de changement dans le personnel du poste. Les Pères ouvrirent l'école le 1<sup>er</sup> octobre avec le même nombre d'élèves kabyles auxquels vinrent s'adjoindre plusieurs enfants français qui quittèrent l'école de Mekla.

Les menaces continuaient, mais elles effrayaient moins. Une visite de plusieurs Officiers de Fort-National qui manifestèrent leur satisfaction des progrès des écoliers et surtout celles de l'Inspecteur d'Académie (25 octobre) qui parut étonné de voir tant d'enfants en classe, firent tomber plus d'un préjugé. Pendant son séjour, un des élèves lui ayant demandé si lui et ses camarades pouvaient sans crainte fréquenter l'école des Pères Blancs, malgré les menaces de M. Sabatier, le pauvre homme, interloqué et fort embarrassé, répondit qu'ils le pouvaient certainement.

Dès le commencement de novembre, le nombre des élèves augmenta ; il fut habituellement d'une trentaine, tandis que les classes du soir étaient fréquentées par un même nombre de jeunes gens.

Dans les premiers jours de décembre, le personnel du poste n'était guère valide. Le P. Roger, qui cumulait les fonctions d'instituteur et de curé des centres européens environnantes, était accablé de fatigue. Le P. Richard n'avait pas une santé bien florissante ; le 9, le Frère Léon se mit au lit, le 20 il succombait. Toutes les familles françaises de Mekla et même bon nombre de Kabyles tinrent à accompagner son corps au cimetière, en témoignage d'estime et de reconnaissance. Les supérieurs envoyèrent alors pour soulager les confrères dans leurs travaux, le P. Jourden, qui demeura un mois à la station.

Après une période de paix relative, M. Sabatier recommença la guerre à l'occasion de l'ouverture de son école (28 décembre). Grâce à la tournée

officielle qu'il vint faire, au préalable, dans la tribu et aux menaces ordinaires, elle fut vite remplie. 100 élèves la fréquentèrent et les Pères n'eurent plus que 25 écoliers aux classes du jour et autant d'adultes à celle du soir.

Son voyage eut un second résultat. Il avait promis d'établir un orphelinat à Fort-National ; deux des cinq orphelins recueillis par les missionnaires quittèrent la mission pour s'y faire recevoir.

Le 7 janvier 1884, eurent lieu des changements dans le personnel. Le P. Bonhomme des Beni-Ismaïl, permuta avec le P. Richard et le Frère Cyprien vint prendre la place du regretté Frère Léon. Le 22 du même mois, arriva, pour aider les Pères dans le soin des malades, un jeune Arabe chrétien, élève de la Faculté de Médecine de Lille, Félix Kaddour.

Ce jeune homme fut, dès les premiers jours bien accueilli tant des Européens que des indigènes. Le docteur anglican était, sur ces entrefaites, parti pour Tanger ; les malades affluèrent à la station, et les colons des villages voisins manifestèrent l'intention de demander pour Félix le titre et les fonctions de médecin de colonisation.

Mais ceci ne faisait point l'affaire de M. Sabatier. Jaloux de l'influence que la présence d'un médecin indigène chrétien allait donner aux Pères, il résolut de s'en débarrasser.

Une occasion imprévue le servit à merveille. Dans la première quinzaine de février, la petite fille de M. Gordes, directeur de l'école laïque de Djemmaa-Saharidj étant tombée malade, Félix, sur les instances de la nourrice, administra à l'enfant quelques grains d'ipéca. Celle-ci fut un peu fatiguée par le vomitif, ce que M. Gordes ayant vu, il s'empressa d'aller porter plainte.

Les journaux hostiles poussèrent des clameurs..... la colonie était en danger, menacée d'être empoisonnée par les Pères Blancs, les enfants exposés à la mort par les remèdes de leur médecin indigène !

Le parquet de Tizi-Ouzou, avisé sur ce qu'on appelait une pratique illégale et dangereuse de la médecine, fit une enquête qui tourna absolument contre l'Administrateur. M. Gordes fut bien obligé d'avouer que malgré sa plainte, son enfant avait été immédiatement guérie, que l'émétique n'était que de l'ipéca et que Kaddour était officier de santé et ne recevait aucune rétribution pour les soins qu'il donnait.

Battu sur ce terrain, Sabatier se rabattit sur un autre. Quand il s'était fait recevoir franc-maçon à Alger, il avait juré de travailler de tout son pouvoir à mettre hors de la Kabylie les Jésuites Blancs comme il avait fait pour les Jésuites Noirs ; le franc-maçon tenait parole.

Ayant appris, par une information près de la subdivision de Dellys que Kaddour n'était pas naturalisé français, il crut avoir trouvé l'occasion favorable de nuire à l'école des Pères.

Le mardi 11 mars, le Garde-champêtre indigène de Djemaa-Saharidj se présente à la station de la part de l'Administrateur, réclamant un nommé Abdallah. Le P. Roger répond que le nommé Abdallah lui est inconnu, mais que Félix Kaddour ne se présentera devant M. Sabatier que sur un mandat d'amener. Le garde insiste et menace de conduire le jeune homme à Fort-National à coups de bâton s'il ne le suit sur le champ. Devant une telle attitude, le Père refuse de laisser partir celui-ci et le garde se retire.

Le 14, à la tombée de la nuit, deux gendarmes arrivent, porteurs d'un réquisitoire doublement illégal, puisqu'il ne mentionne ni la loi en vertu de laquelle on arrête Félix Kaddour, ni le motif de cette mesure. Le P. Roger proteste énergiquement et contre l'arrestation et contre la violation de son domicile.

Le réquisitoire invite le prévenu à se munir de son permis de circulation, de sa carte d'identité et des pièces constatant son droit d'exercer la médecine.

Félix part le lendemain avec les gendarmes qui le laissent prendre les devants et il arrive ainsi avant eux chez M. le Curé du Fort. Là, il leur demande à être enchaîné et à être, en cet état, présenté à l'Administrateur. Bientôt on apprit que Kaddour était condamné à 15 jours de prison et à 45 frs d'amende.

Les Supérieurs de Maison-Carrée, à la nouvelle de l'arrestation de Félix avaient délégué le P. Bresson pour aller trouver l'Administrateur et lui demander des explications, et sur la violation du domicile du P. Roger par des gendarmes avec un réquisitoire non motivé, et sur les motifs de l'incarcération du jeune médecin et la durée de la peine qui lui était infligée.

Le P. Bresson s'était fait accompagner de M. le Curé du Fort, du P. Roger et du P. Julien. M. Sabatier répondit tout d'abord qu'il avait agi en vertu de pouvoirs bien déterminés et qu'il ne se croyait pas obligé de dire autre chose que Kaddour était arrêté et emprisonné pour plusieurs contraventions au code de l'indigénat. Au cours de la conversation, le missionnaire comprit que l'Administrateur avait condamné le jeune homme :

1° pour avoir refusé de déférer à l'injonction du garde-champêtre.

2° pour son attitude inconvenante devant l'autorité.

3° pour n'avoir point fait de déclaration de domicile et n'avoir point eu sa possession un permis de circulation.

La maxime de la peine pour chaque contravention était de 5 jours de prison et 15 frs d'amende, Kaddour se trouvait condamné à 15 jours de prison et 45 frs d'amende.

Il y avait là un odieux abus des pouvoirs à peu près discrétionnaires donnés aux Administrateurs.

Durant sa détention, le jeune homme fut soumis au dur régime des prisonniers indigènes. Il aurait souffert du froid et de la faim, sans la généreuse

intervention de M. Egliû, Curé du Fort, qui lui envoya une couverture et lui fit passer chaque jour des vivres.

Le 29 mars, Félix Kaddour sortit de prison. Dans une lettre où il annonce sa mise en liberté, nous trouvons les passages suivants que nous citons avec bonheur, car ils sont un témoignage éloquent de ses sentiments chrétiens.

« Je m'estime, heureux, disait-il, d'avoir été jugé digne de souffrir pour ma foi et mes convictions religieuses. » Et il ajoutait : « J'ai prié et je prie encore chaque jour pour mon persécuteur. »

Mis au courant par M. l'Abbé Gey, son Vicaire Général, de ce qui venait de se passer à Fort-National et à Djemaa-Saharidj, le Cardinal Lavigerie résolut d'intervenir en personne.

Il écrivit donc au Gouverneur Général. Après lui avoir exposé les faits cités plus haut, il terminait par une protestation indignée contre les mauvais traitements dont Félix Kaddour avait été l'objet :

« Il y a là, disait-il, un tel abus d'autorité, un tel mépris de toutes les lois, de tous les droits, même de ceux de l'humanité, une telle menace même pour les administrés d'un pareil fonctionnaire que je ne crois pas possible de laisser ces faits passés inaperçus. »

A la suite de cette lecture énergique, le Gouverneur Général donna ordre au Préfet d'Alger d'aller lui-même faire une enquête sur les actes de M. Sabatier (13 mai).

M. Firsch se rendit à Fort-National et [à] son retour, il adressa un rapport à M. Tirman.

Tout en admettant que M. Sabatier n'avait pas abusé de ses pouvoirs en appliquant la lettre de la Loi sur l'indigénat, il reconnaissait qu'il n'en avait pas saisi l'esprit ; que le nommé Kaddour se trouvait dans une situation toute particulière et que ce n'était pas pour des indigènes de cette catégorie qu'avait été édictée cette loi.

Mais il semble qu'il donnait ce blâme à regret, car il terminait par des louanges dithyrambiques à l'adresse de l'Administrateur :

**« Je n'ai pas besoin, M. le Gouverneur Général, de vous signaler son mérite. Par ses savantes études sur la race kabyle, par sa profonde connaissance de ses coutumes et de son caractère, par ses efforts constants et ses tentatives heureuses pour avancer l'heure de son assimilation, M. Sabatier s'est placé au 1<sup>er</sup> rang de nos Administrateurs, et l'on peut affirmer, sans crainte d'être démenti, qu'il est un de ceux qui font le plus d'honneur au régime civil.**

**S'il est permis de critiquer quelques-unes de ses théories, on doit reconnaître que dans la pratique, il a déjà produit des résultats remarquables. Avec la modeste école de Tamazirt, il a enfoncé le premier coin qui doit ouvrir le Kabylie aux bienfaits de l'instruction et préparé la voie aux grandes écoles fondées récemment par le Gouvernement.**

**Pendant me dernière tournée de révision, j'ai visité l'orphelinat qu'il vient de créer avec les seules ressources de sa commune et où plus de trente petites filles kabyles abandonnées reçoivent déjà un abri avec l'instruction. Ces enfants, dont le seul nombre ne tardera pas à augmenter, sont, en quelque sorte, la pépinière de nos futures institutrices kabyles et formeront le plus puissant, peut-être, des instruments d'assimilation. C'était une entreprise hardie et dans laquelle d'autres ont échoué avant lui, que celle qu'il tenait ainsi dans le but d'arriver à la régénération de la femme kabyle, traitée jusqu'ici comme une bête de somme, soumise aux caprices du mari auquel elle a été vendue par ses parents.**

**Je pourrais citer encore bien d'autres exemples de l'initiative incessante de cet esprit novateur, qui a fait de sa commune un véritable champ d'expériences, en vue de l'assimilation d'une race qu'il aime et à l'amélioration de laquelle il a voué toutes ses forces et toute son intelligence. »**

Il ne nous serait pas difficile de réfuter les allégations enthousiastes de M. le Préfet d'Alger, surtout ce qui concerne les écoles de Tamazirt et de Taddart-Oufella. Tous nous confrères savent quels minces résultats elles ont donnés en retour des lourds sacrifices pécuniaires, que, pour les créer, M. Sabbatier avait imposés à sa Commune-Mixte.

M. Tirman communiqua (8 août) le rapport du Préfet au Cardinal. Sa perplexité était grande et il ne savait quel parti prendre à l'égard de M. Sabatier.

D'un côté, il reconnaissait volontiers les qualités de l'Administrateur de Fort-National et il ne voulait pas briser sa carrière. Mais d'autre part ; il n'ignorait pas que celui-ci en était arrivé à se mettre en très mauvais termes avec le député de l'arrondissement, le Conseiller général de la circonscription, le maire de la commune de plein exercice et avec un grand nombre de colons. Il désirait mettre fin à tous ces conflits et donner satisfaction aux plaintes nombreuses portées contre M. Sabatier et surtout à celle du Cardinal.

Deux solutions se présentaient à son esprit : sa révocation ou son changement.

Une révocation, il était difficile d'y songer parce que les griefs reprochés à l'Administrateur ne reposaient pas sur des illégalités assez flagrantes, et que cette mesure pourrait provoquer dans la presse radicale de violentes polémiques qui nuiraient certainement aux missions des Pères Blancs en Kabylie.

Un déplacement, le Gouverneur y pensait, mais comme il ne voulait pas que M. Sabatier pût y voir une disgrâce, il demandait qu'on lui laissât le temps de trouver une combinaison qui permît de donner à celui-ci un autre emploi.

On comprend, qu'au milieu de ces pénibles événements, l'école ait eu à souffrir. « Nos pauvres Kabyles, écrit le P. Roger, ont été tellement terrorisés

que depuis l'arrestation de Kaddour, pas un seul enfant n'est venu en classe ; nous n'avons plus que nos 10 internes (Kabyles et Français), et 7 externes Européens de Mekla. » Quant à la classe du soir, elle perdit plusieurs de ses élèves, l'Administrateur, pour la faire tomber, avait enjoint à l'instituteur de faire lui aussi une classe d'adultes.

Durant tous les débats du procès Kaddour, les Kabyles étaient aux aguets, se demandant ce qui allait en sortir. Au fond, la masse aimait et estimait les missionnaires et désirait les voir triompher et demeurer au milieu d'eux. Colons et indigènes espéraient que Félix, après sa mise en liberté, reviendrait à la station, mais le Cardinal, pour des raisons de prudence, préféra l'envoyer se fixer en Tunisie.

Le bruit courait que les Anglais, ennuyés à leur tour des tracasseries de M. Sabatier, allaient quitter Djemaa-Saharidj. Le P. Roger se proposait déjà d'acheter leur maison pour y établir les Sœurs ; mais ce bruit n'était pas fondé.

Le 15 juin, les missionnaires apprirent avec satisfaction que l'Administrateur avait reçu un congé de trois mois, qui devait être, disait-on suivi d'un congé définitif.

On arriva sans autre incident à l'époque de la retraite générale. Les Pères allaient remercier Dieu de la protection qu'il leur avait accordée dans les pénibles difficultés qu'ils venaient d'éprouver et lui demander de la leur continuer, car la paix n'était pas encore assurée. Leur prière fut exaucée. En effet, peu après leur retour il reçurent la nouvelle officielle du départ définitif de M. Sabatier. Cette nouvelle causa une réjouissance générale autant chez les colons que chez les indigènes. Chacun poussa un profond soupir de soulagement. Comme on le pressentait, les Kabyles secouèrent aussitôt le joug imposé et le jour de la rentrée des classes, 40 élèves se présentèrent chez les Pères. L'école du Gouvernement n'en vit arriver que 20, alors que l'année précédente, à pareille date, elle en comptait 150. A Mera, autre école gouvernementale, cinq élèves pour quatre professeurs !!!.

Le 17 novembre eut lieu un changement dans le personnel du poste : le P. Bonhomme ayant été nommé Supérieur d'Iril-Ali, le P. Huyghes vint le remplacer.

Le nouvel Administrateur, M. Fidèle, n'avait pas les sentiments hostiles de son prédécesseur. Il informa les Kabyles (janvier 1885) qu'ils étaient libres d'opter entre l'école des Pères et celle de l'instituteur. Cette déclaration si libérale ne fit sans doute pas l'affaire de tout le monde, car nous lisons dans le diaire du poste à la date du 12 février :

**« Nouvelle alerte parmi nos élèves. Le bruit s'est répandu que Monsieur l'Administrateur interdisait aux Kabyles la fréquentation de notre école, qu'il l'interdirait ensuite aux Français, même aux internes kabyles ou français, et**

**qu'enfin il forcerait les missionnaires à quitter le pays. Ces bruits déjà lancés jadis, les Kabyles les avaient crus, l'expérience leur en montra l'inanité. Aujourd'hui, ils agissent encore comme s'ils y croyaient ; de fait le nombre de nos externes, de 30 à 35, plus au moins réguliers, il est vrai, tombe à 7 ou 8. »**

Le 28 février, le P. Roger reçut sa nomination de Supérieur de l'Institut Nègre de Malte. Son départ fut vivement ressenti, surtout par les colons des villages européens ; il s'était fait aimer de beaucoup et estimé de tous. En attendant l'arrivée du nouveau Supérieur, le P. Huyghes et le Frère Cyprien continuèrent les œuvres de la mission. Dans l'intervalle, il se passa un incident qu'il nous faut rapporter. Depuis longtemps déjà, quelques jeunes gens indigènes vexaient les jeunes externes de l'école et commettaient des déprédations à la maison des Pères, cassant des carreaux, brisant des arbres et s'introduisant dans leur jardin. Ils furent surpris un jour grimant sur les murs pour ouvrir la porte à leurs camarades. C'est alors que le P. Huyghes saisit l'un d'eux et le met dehors un peu rudement. Le mauvais garnement pour se venger brisa les vitres à coups de pierre. Le Père envoya aussitôt un billet au Président pour le prévenir de ces faits. Celui-ci répond que la lettre doit être écrite en arabe ; le Père l'écrivit immédiatement en cette langue. Il allait la lui envoyer quand arrivèrent inopinément deux gendarmes. On leur raconte ce qui vient de se passer ; ils arrêtent sur-le-champ les coupables et le Président condamne alors leurs parents à une amende. Le Père après une verte sermonne rend l'argent et les Kabyles le couvrent de bénédictions. Tout le monde est persuadé que c'est grâce à l'intervention des missionnaires que les gendarmes n'ont point emmené les délinquants à Fort-National.

## **2. Supériorat du Père Macherel**

Profitant du départ du P. Roger, à l'influence de qui on attribuait sans doute le déplacement de Sabatier, les tracasseries recommencèrent contre l'école, et le nouveau Supérieur, le P. Macherel, put, dès son arrivée le constater (15 mars).

**« Toutes ces menées, écrit-il, le 21 avril, sont, j'en ai la certitude, dirigées par M. Gordes, directeur de l'école du Gouvernement, qui fait agir son Adjoint indigène, Si-Ljoudi, neveu du Président, lequel met à leur disposition soit ses Amins, soit le garde-champêtre. Ils vont même, au mépris des usages kabyles, effrayant les femmes par des menaces d'amende et de prison. »**

A la suite de ces machinations perfides, l'école se vida. Bientôt elle ne compta plus que 2 ou 3 externes. Le P. Macherel se rendit alors près de l'Administrateur pour le mettre au courant des agissements de l'instituteur et de ses adjoints. Il se convainquit que M. Fidèle n'était pour rien dans l'affaire ; il lui parut même très conciliant. Malgré cela on eut encore à souffrir tout l'année des manœuvres de M. Gordes.

Pendant la retraite annuelle, survint un incident qui aurait pu avoir les conséquences les plus graves pour le poste. Le père d'un des pensionnaires ne cessait de tourmenter son fils pour l'amener à se laisser circoncir. L'enfant refusait énergiquement ; le 20 septembre, le Kabyle voulut l'emmener de force. Comme Hand résistait, il le saisit et se met à le frapper. L'enfant appelle au secours. A ses cris, accourent aussitôt le P. Huyghes et le jardinier. Celui-ci le dégage et le missionnaire enjoint au brutal de sortir de la maison, mais il fait ensuite comprendre à l'enfant que, dans ces conditions, il ne peut le garder plus longtemps. Toutefois, on prévient le garde champêtre de Mekla qui fait signer à Hand une déclaration par laquelle il affirme refuser d'être circoncis. Après quoi défense est faite au père du petit Kabyle de l'emmener jusqu'à ce que l'autorité ait statué sur son cas, et en attendant cette décision le P. Huyghes était chargé de veiller sur lui.

Furieux, l'indigène fait écrire une lettre à l'Administrateur dans laquelle il accuse le Père de retenir par force son enfant, d'avoir refusé de le lui rendre et même de l'avoir menacé d'un revolver.

L'Administrateur, ému de cette dénonciation, en référé aussitôt à la Sous-Prefecture, et le Parquet donna ordre au Juge de Paix de Fort-National de faire immédiatement une enquête.

Sur ces entrefaites, le P. Supérieur arriva de la retraite. Mis au courant de l'affaire, il manda le Kabyle et lui dit qu'il ne voulait pas garder son fils malgré lui et qu'il pouvait le reprendre sur le champ. Amené devant son père, Hand affirme que les missionnaires ne l'ont point retenu de force mais qu'il est resté chez eux de sa propre volonté. Le père se calme, laisse son enfant à la mission, va retirer sa plainte et l'affaire n'eut pas d'autre suite.

On comprend cependant que l'école souffrit quelque peu de cet incident. Joint aux tracasseries ordinaires, il empêcha les enfants qui s'étaient fait inscrire pour l'ouverture des classes de s'y présenter.

« Ces épreuves, écrit le P. Supérieur (25 novembre) peuvent nous attrister, nous humilier même, mais non nous décourager, car nous mettons notre confiance en Dieu. »

A l'arrivée du P. Grisey (21 octobre), qui venait remplacer le P. Huyghes, nommé au Beni-Menguellat, les confrères, pour faciliter aux colons de Mekla, l'accomplissement de leurs devoirs religieux, décidèrent que l'un d'eux se rendrait au village chaque dimanche pour dire la Messe et deux fois par semaine pour faire le catéchisme. Jusque là, ces braves gens étaient obligés de venir à la station.

De plus, les Pères assuraient le service religieux des centres d'Azezga, Tamda et Freha. C'était, il est vrai, à la grande satisfaction des colons, mais

aussi au prix de grandes fatigues pour les missionnaires et de déplacements fréquents qui nuisaient à la bonne marche de la mission près des indigènes.

Avec l'année 1886, sembla s'ouvrir une ère de paix et de prospérité. Les relations avec les autorités changèrent de face. Le Président, opportuniste de la plus belle eau, vraie girouette politique, disait maintenant à l'Administrateur en parlant des Pères de Djemaa-Saharidj : « Ce sont les meilleurs marabouts que nous ayons jamais eus, ils ne sont d'aucun parti et font du bien à tous indistinctement. »

L'instituteur Gordes, lui-même fit des avances et proposa un modus vivendi pour les deux écoles. Il vint jusqu'à rendre visite aux Pères. Il y avait loin de cette hostilité sourde qui jusque là avait été cause de tant d'ennuis. D'autre côté, Hand, le petit interne Kabyle dont nous avons parlé plus haut, présenté aux examens, obtint son certificat d'études, tandis que les deux élèves de M. Gordes étaient refusés. Enfin les malades affluaient au dispensaire.

Les missionnaires partirent donc pour la retraite annuelle plein de confiance en l'avenir, mais ils apprirent en arrivant, que pour des raisons majeures le poste était supprimé. Quelle allait être sa nouvelle destination ?

A la vue de tant de villages européens nouvellement créés et qui ne possédaient encore ni églises ni curés, Mgr Lavigerie avait décidé la création de postes de trois prêtres, un Supérieur et deux auxiliaires qui devaient rayonner autour de leur résidence afin d'assurer le service religieux auprès des colons.

La maison de Djemaa-Saharidj fut choisie pour être le centre d'une de ces missions, celle du Haut-Sébaou qui comprenait cinq villages : Mekla, Tamda, Fréha, Azezga et Azeffoun.

Tout était prêt pour la cession du poste et n'attendait plus que la décision de Mgr Duserre fixant la date de prise de possession quand on apprit que Mekla était choisi définitivement pour centre de la mission diocésaine, et que Djemaa-Saharidj serait occupé par les Sœurs Blanches. Celles-ci vinrent en effet s'y fixer (... 1887), à la grande joie des indigènes, mais à la retraite de cette même année le poste dut être supprimé provisoirement ; la fondation de deux postes en Europe exigeant des sujets et les religieuses étant alors peu nombreuses.

A la fin de décembre 1888, les Soeurs de Beni-Ismaïl, dont la maison tombait en ruines, vinrent chercher un refuge à Djemaa-Saharidj. Depuis cette époque le poste n'a cessé d'être occupé par elles et il l'est encore aujourd'hui.

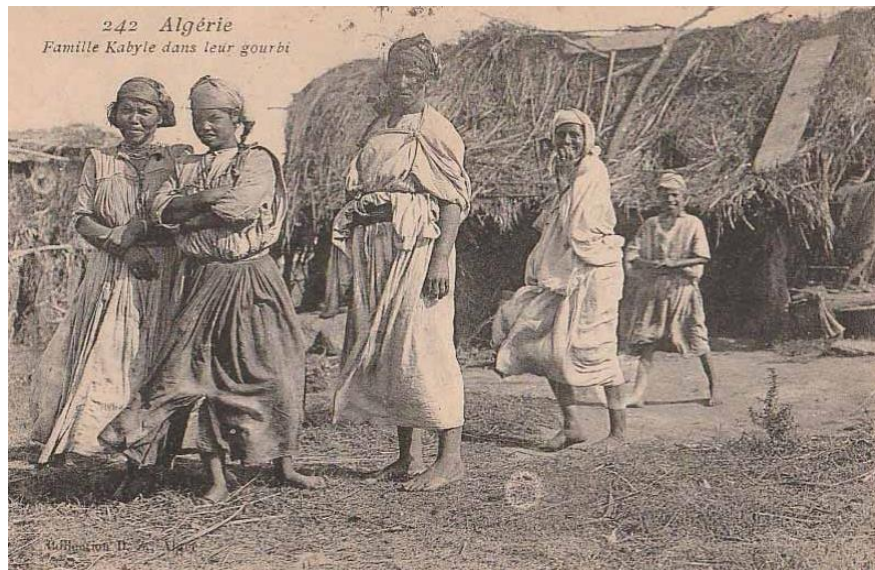
A leur école fut adjoint, dans la suite, un internat de filles indigènes, destinées à être données en mariage aux jeunes chrétiens kabyles des diverses stations.

Daigne Notre-Dame d'Afrique continuer sa protection à ses dévoués missionnaires et faire porter à leur apostolat des fruits nombreux de salut et de bénédiction !

**LISTE DES SUPERIEURS D'OUARZEN  
de la fondation du poste à la fin de l'année 1892.**

1. Le R.P. Roger : du 13 avril 1883 au 28 février 1885.
2. Le R.P. Moles : du 15 mars 1885 au 14 septembre 1886.



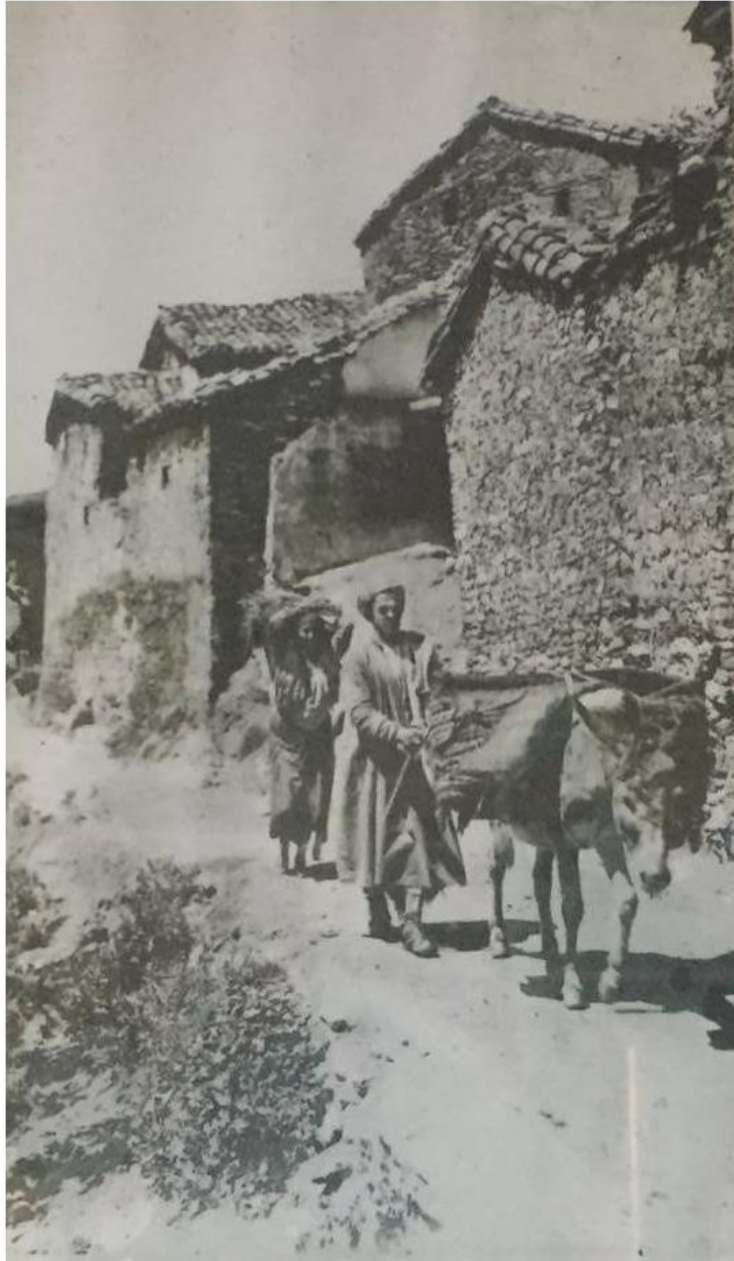


**CONFEDERATION  
DES  
AIT-BETROUN**

**Tribu des AIT-YENNI**

VILLAGE DE AIT-EL-ARBA

Mission fondée par les Jésuites en juillet 1873,  
abandonnée en décembre 1880  
reprise par les Pères Blancs le 13 octobre 1883.



## AIT-EL-ARBA

### I. Les Pères Jésuites

Mgr Lavigerie, ainsi que nous l'avons vu dans le chapitre précédent, avait autorisé, en 1873, les Pères de la Compagnie de Jésus à créer deux stations en Kabylie. La première, dont nous avons raconté la fondation, eut lieu à Djemaa-Saharidj. Il nous reste à parler de la seconde, celle d'Aït-Larba.

Nous ne possédons presque aucun document sur celle-ci et il nous a fallu demander des renseignements à quelques-uns des anciens Jésuites, rares survivants de cette époque. L'un d'eux, le P. Dorgues nous écrit :

**« A Djemaa-Saharidj, j'ai vu installer et fonctionner l'école qui, dès le mois de mai 1873, comptait au moins 30 à 40 élèves. Combien ils étaient ouverts et à l'aise avec les Pères !**

**Chez les Beni-Yenni, au contraire, la première apparition de la soutane effraya tout le monde ; enfants et femmes fuyaient comme à la vue du diable.**

**J'y arrivai le 1<sup>er</sup> juillet 1873, le Frère Jeanmin m'attendait, et le lendemain 2, fête de la Visitation, je célébrai la première messe. Nous n'avions encore qu'une pauvre maison en mauvais état. C'est dans cet humble local que fut offert le Saint-Sacrifice pour la première fois. Un autel formé de quelques planches sur deux tréteaux, mon crucifix de missionnaire suspendu à une poutre, une couverture de lit en guise de tapis sur la terre nue, un autre servant de baldaquin pour nous défendre contre les rats, deux cierges... c'était toute l'ornementation ! Le Frère Jeannin, servant de messe, un jeune Kabyle baptisé jadis (*in articulo mortis*), composaient toute l'assistance ! Au dehors, devant la porte fermée, les hommes du village attendaient, se demandant ce qui se passait à l'intérieur.**

**Les difficultés ne manquèrent pas pour l'acquisition d'un terrain. Vraiment les Kabyles ressemblent beaucoup aux Chinois quand il s'agit de traiter ces sortes d'affaires... Je n'en vis pas la fin ; mes supérieurs me rappelèrent à Alger. On ne m'avait d'ailleurs envoyé en Kabylie que pour être compagnon du P. Rocher au Fort et précepteur du fils de M. Egrot, Administrateur du Cercle, qui avait aidé puissamment le P. Oliver dans la fondation de Djemaa-Saharidj. »**

Comme le constatait le P. Dorgues, les habitants d'Aït-Larba diffèrent essentiellement de ceux de Djemaa-Saharidj. Autant les Beni-Fraoucen sont d'un caractère calme et relativement paisible, autant les Beni-Yenni sont remuants et guerriers. Aussi ce n'est pas sans raisons que la confédération des Zouaoua dont ils font partie a passé de tout temps pour la plus indomptable du pays kabyle. Son territoire, asile et rempart suprême de l'indépendance, occupe le pied même des énormes masses rocheuses qui constituent la crête du Jurjura. La tribu des Beni-Yenni, en particulier, restée

indomptée jusqu'à nous, n'a pas livré sans de rudes combats, le dernier lambeau de sa liberté. En 1857, alors que les farouches Iraten qui lui font face avaient depuis un mois imploré et subi l'Aman, que la grande route destinée à enchaîner la montagne à la plaine déroulait déjà ses lacets, que les premières assises du Fort-Napoléon commençaient à sortir de terre et à la menacer, elle et ses voisins, confiants dans leurs ravins et leurs rochers, continuaient la lutte contre les divisions Renault et Yussuf. On n'a qu'à lire, dans les colonnes du « Moniteur », les dépêches officielles adressées alors du quartier général ; on verra que la France trouvait là des adversaires dignes d'elle. Ce ne fut qu'un mois et demi après la première victoire, que notre drapeau put flotter sur la crête la plus élevée du Jurjura.

Le village d'Aït-Larba où se fixaient les Pères Jésuites ne jouissait pas dans les souvenirs populaires du renom le plus pur et le plus engageant. La fabrication de la poudre et de la fausse monnaie formait, sous la Régence, ses principales industries. Recherchés et redoutés par là même, ses habitants ont à double titre cette rudesse et cette hauteur que le voisinage des montagnes met d'ordinaire dans le sang.

Le P. Creusat fut nommé Supérieur de la nouvelle station. Il avait pour compagnon le Frère Jeannin. On sait le zèle ardent de l'ancien curé du Fort-National pour l'évangélisation des Kabyles et peut-être ses illusions sur leur conversion facile et prochaine. Si donc quelqu'un eut à souffrir des règles de prudence imposées par Mgr Lavigerie, ce fut bien lui assurément.

On a peut-être été étonné de la sévérité de la ligne de conduite tracée pour l'Archevêque relativement à la mission chez les musulmans et cependant combien elle fut sage.

Il est vrai, si l'on se faisait chrétien comme l'on se fait musulman, en prononçant du bout des lèvres une simple formule, on pourrait, sans scrupules, verser sans retard l'eau sainte du baptême sur la tête du premier Kabyle qui semblait bien disposé. Mais le baptême est un sacrement qui engage devant Dieu et devant les hommes pour l'éternité. Avant d'investir un infidèle du titre d'enfant de Dieu et de lui faire connaître les obligations graves qui en découlent, il faut s'assurer que cette robe d'honneur ne sera pas traînée dans la boue, que ces obligations seront certainement remplies. L'Eglise est trop mère pour se donner des enfants coûte que coûte sauf à les livrer ensuite à la merci de Satan. Mieux vaut encore, pense-t-elle, rester hors du bercail que d'y entrer pour le désertir presque aussitôt.

Mgr Lavigerie avait donc raison de penser que tant que le milieu social où vivent les musulmans ne serait pas un peu purifié, tant que le péril de l'apostasie ne serait pas conjuré dans la mesure du possible pour les Kabyles qui voudraient être chrétiens, on ne devait pas les exposer à une profanation presque certaine de leur baptême.

Nous n'avons pas de détails sur l'installation ni la marche de cette mission des Beni-Yenni, sinon un passage d'une lettre du P. Olivier, lequel nous apprend que l'école n'était guère fréquentée comparativement à celle de Djemaa-Saharidj.

Pour se dédommager du manque d'élèves, les Pères Jésuites réunirent autour d'eux un noyau choisi de jeunes gens qui, paraît-il, recevaient l'instruction religieuse du Frère Janin, que les Kabyles appelaient « Chan Frère » (corruption des mots cher Frère).

De ce nombre étaient les deux fils d'un « taleb » musulman, nommé Sidi-Belkassem ou encore Cheikh-Tounsi, qui ayant manifesté le désir de devenir chrétiens, furent envoyés à la Trappe de Staouéli et y reçurent le baptême.

Dans le même temps, les Pères ayant remarqué parmi tous les autres un jeune Kabyle qui se distinguait par son esprit de piété, son caractère aimable, sa conduite exemplaire, l'instruisirent de la religion chrétienne et demandèrent à Mgr Lavigerie la permission de le baptiser.

L'Archevêque ne crut pas devoir leur accorder cette autorisation et il leur donna les motifs de son refus dans la lettre suivante (13 novembre 1879) :

**« Je dois vous faire connaître que nous avons adopté depuis longtemps comme règle générale, de ne plus faire baptiser qu'en France les jeunes Kabyles qui désirent devenir chrétiens. Et, en ce moment, je ne vois que des motifs nouveaux de garder cette règle.**

**Je n'ai jamais voulu y faire aucune exception pour les écoles des Pères Blancs et les jeunes gens de Kabylie qui doivent être baptisés sont envoyés par eux à leur collège de St-Laurent d'Olt (Aveyron) où on les fortifie dans la foi et où on leur assure un gagne-pain.**

**Si donc le jeune Kabyle dont parle le P. Olivier a les dispositions et l'instruction nécessaire, je désire qu'il soit baptisé dans les mêmes conditions, c'est-à-dire en France, dans l'une de vos maisons ou l'un de vos collèges qui se chargerait de son avenir au point de vue chrétien.**

**Vous connaissez trop bien, Mon Révérend Père toutes les difficultés pratiques qui nous entourent dans ce pays et qui rendent en ce moment encore, presque impossible la persévérance des indigènes, baptisés isolément, au milieu de leurs anciens coreligionnaires, et je connais trop bien votre sagesse pour ne pas être certain que vous approuvez ma réserve. »**

Les Pères Jésuites qui fondaient sur le jeune Ali de grandes espérances résolurent alors de le faire passer en France. Pour cela, ils lui firent obtenir du Capitaine Tirol, dernier Chef du Bureau-Arabe de Fort-National, un acte authentique constatant qu'il était majeur, puis ils l'envoyèrent, à Avignon, dans leur école apostolique.

Nous arrivons sans autres documents jusqu'en septembre 1880. Le 1<sup>er</sup> de ce mois, un officier vint par ordre à Aït-Larba constater qu'il ne résidait au poste qu'un Père et un Frère. Ainsi qu'à Djemaa-Saharidj, les enfants étaient

en vacances, l'officier fit entendre d'une façon très explicite que l'autorité comptait bien que l'établissement était définitivement fermé.

On sait que Mgr Lavigerie obtint que les deux écoles resteraient ouvertes comme par le passé. A la rentrée d'octobre, les classes recommencèrent, donc, mais ce ne devait pas être pour longtemps ainsi que nous allons le voir.

Le 11 novembre, les deux fils de Cheick-Tounsi, qui travaillaient depuis quelques années à la Trappe, étant venus sur la demande de leur père, pour quelques jours au pays, un jeune homme du village, nommé Boujemaa, témoigna le désir de les accompagner à leur retour. Ils lui répondent que rien n'est plus facile, mais qu'il lui faut auparavant obtenir le consentement de sa mère.

L'autorisation est accordée sans difficulté et même avec joie, et après quelques jours, les trois jeunes gens prennent ensemble le chemin de Staouéli. A la nouvelle de son départ, les deux oncles de Boujemaa se rendent aussitôt au Fort, pour accuser les Jésuites d'avoir « volé » leur neveu. La mère, en apprenant cette démarche, fait écrire à l'Administrateur pour l'informer que son fils est parti librement. Mais M. Sabatier l'oblige à comparaître devant lui le lendemain. Terrorisée par les menaces de ses deux parents, cette malheureuse nie alors avoir accordé à son fils l'autorisation de se rendre à la Trappe.

Immédiatement, le Parquet de Tizi-Ouzou est avisé et les gendarmes arrêtent à Azib-Zamoun (aujourd'hui Haussouville) les 3 jeunes gens qui continuaient tranquillement leur voyage sur Alger et les ramènent à Tizi-Ouzou. Dès leur arrivée, le juge d'instruction leur fait subir un premier interrogatoire. Si Ali et Si Taïeb affirment que Boujemaa leur a assuré avoir obtenu le consentement de sa mère. Celui-ci confirme ce témoignage en ajoutant que les Jésuites ne lui avaient jamais dit un mot des Pères Trappistes et que lui-même ne leur en avait jamais parlé.

Le P. Rougier et le Frère Janin sont alors invités à se présenter le 24 novembre au Tribunal de Tizi-Ouzou.

Les Jésuites, surtout le Frère Janin, étaient accusés d'avoir organisé la propagande religieuse en Kabylie et d'en avoir fait un système pratique ; d'avoir dans un but de prosélytisme fait passer en France des enfants mineurs et envoyé à la Trappe de Staouéli des jeunes gens pour y recevoir l'instruction religieuse et y être baptisés à l'insu de leurs parents.

Les 24 novembre, les deux religieux se présentent au Tribunal. En même temps qu'eux étaient convoqués les parents d'Ali ou Ramdan. Cheick-Tounsi, le père des deux jeunes Kabyles chrétiens et enfin les deux oncles de Boujemaa. Ces derniers, venus depuis deux jours s'étaient efforcés, par leurs discours, d'effrayer le fils comme ils avaient précédemment effrayé la mère. Aussi, au second interrogatoire, pendant que Si-Ali et Si-Taïeb confirment

leur première déposition ; Boujemaa, lui, affirme qu'il n'a jamais obtenu l'autorisation de partir.

Il ne fut pas difficile au P. Rougier de se défendre des charges qui pesaient sur lui. On l'accusait d'avoir envoyé clandestinement Boujemaa à la Trappe, mais Boujemaa, confronté avec le Frère Janin, se trouble, balbutie et ne sait plus que dire. Le juge peut facilement reconnaître de quel côté se trouve la vérité. D'ailleurs, si lui, P. Rougier, avait voulu « voler » le jeune homme, il aurait fait plus de mystère de son départ et ne l'aurait pas envoyé à Staouéli au milieu de plus de 100 ouvriers Kabyles.

On l'accusait d'avoir fait passer en France Ali ou Ramdan ; mais Ali ou Ramdan est majeur ; l'acte authentique délivré par le Capitaine Tirol en fait foi. Il est donc libre de sa personne. Que si ses parents réclament des explications plus complètes, il peut leur répondre qu'Ali a quitté le pays pour échapper leurs coups, leurs menaces de mort et même de leurs tentatives d'assassinat.

On l'accusait d'avoir converti les fils de Cheick-Tounsi ; sans doute ces deux jeunes gens sont chrétiens, mais ils sont majeurs, et ce n'est que sur leurs demandes réitérées que le baptême leur a été conféré par les Pères Trappistes<sup>38</sup>

On pouvait dès lors espérer une ordonnance de non-lieu.

Mgr Lavigerie, mis au courant de cette affaire, fut, on le comprend en proie à une vive anxiété. La presse algérienne allait s'emparer de cette affaire, crier au scandale, parler de fanatisme, de conversions forcées, de peit Mortara, de la violation de la liberté de conscience, etc. Il craignait que les Pères Blancs ne fussent à leur tour accusés de détournement de mineurs, puisque les missionnaires de Tagmount-Azzouz et des Ouadhias avaient envoyé à St-Laurent d'Olt plusieurs enfants kabyles qui y avaient été baptisés. Accusations, qui, de fait, se produisirent le mois suivant, mais grâce à Dieu, n'eurent pas de conséquences fâcheuses pour la Société.

Comprenant que, même après une ordonnance de non-lieu, leur situation n'était plus tenable aussi bien à Djemaa-Saharidj et à Fort-Napoléon qu'aux Beni-Yenni, les Pères Jésuite prévinrent Mgr Lavigerie (6 décembre), qu'ils fermaient leurs deux écoles et allaient quitter la Kabylie.

Après ces événements, Sa Grandeur, crut nécessaire d'adresser à son clergé la circulaire suivante :

**« Tunis, 15 décembre 1880.**

**Messieurs et chers Coopérateurs,  
C'est à Tunis, où je préside à l'inauguration du Collège français de St-Louis, que je vous adresse la présente communication. Elle est rendue néces-**

---

<sup>38</sup> Si Taieb fut baptisé sous le nom de Marie-Joseph le 15 août 1879, et Si-Ali, sous celui de Pièrre-Marie-Joseph, le 12 juin 1880.

saire par des faits récents qui m'obligent à vous rappeler des prescriptions graves du Saint-Siège et de l'Autorité Diocésaine.

Il s'agit du baptême des infidèles.

En ce qui concerne les enfants infidèles, un décret de 1763, rendu par la Sacrée Congrégation du Saint-Office, défend de les baptiser, *invitis parentibus propter periculum perversionis*, tant qu'ils sont sous la dépendance de leurs parents, c'est-à-dire tant que la majorité légale ne les a pas rendus maîtres d'eux-mêmes. Les statuts diocésains, de leur côté, portent ce qui suit : "On ne baptisera aucun enfant, juifs ou musulmans, sans l'expresse permission de ses parents."

Il n'y a d'exceptions que pour les enfants abandonnés, ou en danger évident de mort, ou absolument sans famille, et qui seraient accueillis et adoptés par des établissements ou des colons chrétiens. Ceux-ci, qui en les adoptant, ont pris, vis-à-vis d'eux, charge d'âme, ne peuvent, en effet, leur enseigner que ce qu'ils croient vrai, c'est-à-dire la religion chrétienne, et, s'ils les présentent ensuite au baptême, il y a lieu de le leur accorder. Mais même dans ce cas, il faut prendre toutes les précautions que commande la prudence, pour s'assurer que les enfants sont réellement orphelins et abandonnés de leurs familles, qu'ils ont l'instruction et la liberté nécessaire, et que leur persévérance est moralement garantie par les soins dont ils doivent être l'objet de la part de leurs parents adoptifs.

Pour les adultes, c'est-à-dire pour ceux qui ont atteint la majorité légale, l'autorisation des parents n'est pas nécessaire, mais il faut obtenir celle de l'Evêque. C'est encore ce que portent vos règlements diocésains : "On ne baptisera aucun adulte, protestant, juif ou musulman sans notre autorisation spéciale."

Cette disposition a pour but de permettre à l'Evêque de s'assurer si toutes les précautions nécessaires ont été prises : à savoir, si l'on a établi, d'une manière certaine, la majorité et l'indépendance du néophyte ; si l'on a constaté, en outre, son instruction au moins suffisante et le désintéressement des motifs qui le portent à se faire catholique. S'il y avait doute grave et fondé sur ces divers points, il faudrait surseoir. Dans ce cas, on peut promettre à ceux que l'on diffère ainsi, de les baptiser à l'heure de la mort, s'ils renouvellent leur demande, parce qu'alors leur bonne foi et leur détermination ne laisseront plus de doute. On doit leur expliquer, en outre, que, si quelque obstacle matériel invincible s'opposait à ce qu'il reçussent le baptême au dernier moment, le désir formel de le recevoir, joint à un acte d'amour de Dieu, suffirait pour les justifier.

Personne ne désire que plus que moi, Messieurs et chers Coopérateurs, la conversion des infidèles de l'Afrique. C'est l'œuvre à laquelle j'ai consacré ma vie, mais je ne puis la vouloir que conformément aux règles de la sagesse. Or, accepter sans contrôle des abjurations qui seraient suspectes d'imprudence ou de contrainte ou de vénalité, serait aller directement contre ce but. Ce n'est pas isolément et par de telles conversions témérairement provoquées qu'on peut espérer ramener les indigènes de l'Algérie à la foi qui a été celle de leur père, – car à peu près tous, contrairement au préjugé reçu, ils sont de race berbère – c'est sur la masse entière qu'il faut agir, et mes moyens de le faire efficacement,

je vous les ai indiqués plusieurs fois déjà. Le premier et le plus puissant est l'instruction des enfants, qui, préparera avec des générations nouvelles, un avenir nouveau, et détruisant le fanatisme aveugle qui leur tient lieu de foi ; le second est l'exercice de la charité ; le troisième est l'exemple ; le quatrième la prière.

Voilà, Messieurs et cher Coopérateurs, à quoi j'ai, de tout temps convié votre zèle. Il y trouvera la satisfaction de toutes ses ardeurs, sans manquer à aucune des lois de l'Eglise et à aucune des règles de la sagesse. Du reste et pour éviter les inconvénients graves qui résulteraient des moindres imprudences, dans un temps où tant de passions surexcitées cherchent à les exploiter contre le clergé tout entier, je crois devoir renouveler et préciser, en terminant, les prescriptions des *Statuts Diocésains* et leur donner une sanction qui ne puisse pas permettre de le violer.

En conséquence :

1° Il reste défendu à tout prêtre séculier et régulier du Diocèse, conformément aux prescriptions formelles du Saint-Siège et à celles des *Statuts Diocésains*, de donner le baptême à aucun enfant infidèle, sans l'autorisation expresse des parents ou tuteurs légaux, lorsque les enfants ont une famille.

Cette autorisation devra être donnée par écrit, devant témoins, et transcrite dans l'acte de baptême.

2° Il reste également défendu, conformément aux Statuts Diocésains, de donner le baptême à aucun infidèle, même adulte, sans notre autorisation personnelle. Cette autorisation devra également être donnée par écrit et transcrite sur l'acte du baptême.

Tout prêtre séculier ou régulier qui contreviendra, sauf en danger évident de mort, à la présente Ordonnance, encourra la peine de la suspense canonique.

Veillez agréer, Messieurs et chers Coopérateurs, l'expression de mes sentiments paternellement dévoués en N.S.

+ Charles, Archevêque d'Alger »

L'ordonnance de non-lieu rendue en faveur des Jésuites n'était pas de nature à satisfaire la haine de leurs ennemis. Elle les poursuivit même après leur départ : une accusation vraiment étrange fut lancée contre eux.

Le Père de Saint-Pastou, venait, disait-on, d'écrire au fils du Président des Benn-Yenni, une lettre dans laquelle on trouvait ces mots : « Sachez que les Kabyles n'ont pas de plus grands ennemis que les Français..... Suivez attentivement les événements de Tunisie et tâchez d'organiser vous-même quelque soulèvement. »

Le jeune Kabyle, disait-on encore, avait communiqué cette lettre à son père, qui à son tour, s'était empressé de la porter à l'Administrateur. On ajoutait que M. Sabatier l'avait lue au Cercle militaire, devant tous les Officier du Fort, qu'il en avait pris une copie et adressé l'original au Parquet de Tizi-Ouzou.

A l'annonce de ce nouvel incident, Mgr Lavigerie fut vivement ému, mais une lettre de M. Cazaniol, curé de Tizi-Ouzou, le rassura bientôt, en lui apprenant que tous ces bruits étaient une pure calomnie. Mais les missionnaires de Kabylie comprirent alors de quelle prudence ils devaient faire preuve dans tous leurs actes et même dans leurs moindres paroles, s'ils ne voulaient donner prise à leurs ennemis toujours en éveil.

Les Pères Jésuites quittèrent leurs stations dans les derniers jours de décembre 1880, et le P. Viérin, curé du Fort, abandonna sa paroisse le 21 février 1881.

Leur retraite révéla les vrais sentiments des Kabyles à leur endroit : le fanatisme, l'intérêt et l'affection se manifestèrent tour à tour.

Les uns virent avec une joie profonde disparaître ces chiens d'infidèles, ces marabouts chrétiens qui avaient réussi à enlever au Prophète quelques-uns des leurs.

Les autres se félicitèrent de rentrer en jouissance du Mechmel, dont l'usufruit avait été concédé au Jésuites par le Bureau-Arabe du Fort.

D'autres, enfin, surtout parmi les jeunes gens et les malades exprimèrent hautement leurs regrets de voir partir des maîtres si dévoués et des médecins si charitables.

A leur départ, les Pères Jésuites confièrent la garde de leur maison à un Kabyle de la tribu. Elle contenait un mobilier assez considérable. Peu scrupuleux, cet homme se mit à vendre une foule d'objets et d'après ses compatriotes, ce « voleur » de confiance, comme ils l'appellent encore, réalisa un gain de 3.000 frs. Des tables et des livres de classe qu'acheta Sabatier lui-même, des instruments de menuiserie et de forge furent ainsi enlevés.

Le 6 juin 1881, le gardien vint trouver le P. Gerboin, Supérieur d'Ouarzen et lui apprit qu'un huissier s'était présenté chez lui et lui avait annoncé que dans quelques jours deux Européens viendraient s'installer dans la maison, qu'il eût à les recevoir et à prévenir les Pères Jésuites de la chose. Il ne fut pas, heureusement, donné suite à cette affaire.

Nous avons dit que les établissements des Jésuites furent achetés à la fin de novembre 1881 par Mgr Lavigerie et que la Société des Pères Blancs devait les occuper afin de continuer la mission.

## **II. Les Pères Blancs**

Les missionnaires laissèrent sous la garde du même Kabyle la maison d'Aït-Larba. Le 9 janvier 1882, il vint annoncer à Ouarzen que les deux ailes du bâtiment s'étaient écroulées. On décida alors d'enlever tout ce qui avait

quelque valeur et courrait risque de se détériorer, puis on loua la maison pour 6 mois (13 janvier).

Au mois d'avril de l'année suivante (1883), ayant appris que l'Académie allait en octobre ouvrir une école dans la tribu des Beni-Yenni à Taourirt-Mimoun, tout proche d'Aït-Larba, les Pères de Kabylie représentèrent aux Supérieurs Majeurs qu'il y avait urgence à réoccuper aussitôt ce poste, si on ne voulait paraître, plus tard, faire concurrence à l'école gouvernementale.

Comprenant le bien fondé de ces raisons, le Conseil de la Société vota (juin) la somme nécessaire pour mettre en état la maison toute délabrée et chargea le P. Moles, Supérieur de Tagmount de commencer sans retard les réparations. Elles furent poussées avec ardeur, mais n'étaient cependant pas complètement achevées à l'arrivée des confrères à Aït-Larba.

### **Supérieurat du Père Julien**

Ce fut le 13 octobre 1883 que les Pères Jullien et Bouillon prirent possession de la station. Le Frère Justin vint les rejoindre le 10 novembre. Leur premier soin fut d'aménager en chapelle, une chambre de la maison, afin d'y offrir une place à Notre Seigneur, dès le premier instant.

Les premiers jours se passèrent à s'organiser tant bien que mal, le mobilier étant encore en route.

Dès le 25, le Supérieur se rendit à Fort-National pour faire les démarches nécessaires à l'ouverture de l'école. A la grande satisfaction de M. Sabatier et au grand regret du P. Julien, les pièces qu'il présenta ne furent pas trouvées en règle ; elles ne devaient pas l'être de sitôt, on avait intérêt à cela, en haut lieu, semble-t-il :

**« Je ne comprends pas, dit, en cette circonstance, l'Administration au Père, pourquoi votre Ordre fait ainsi concurrence au Gouvernement. L'Etat a toujours évité de créer des écoles dans les tribus où vous êtes déjà installés (Ce qui était faut, témoin à Michelet). Du reste, ajouta-t-il, soyez assurés que je favoriserai de tout mon pouvoir l'Etablissement de l'Etat ; il est d'ailleurs assez vaste pour contenir tous les enfants de la tribu susceptibles de venir en classe. Si vous alliez vous installer ailleurs, je mettrais volontiers à votre service mon influence et mes bons offices. »**

**« L'intention de la Société, lui répondit le Père, n'est nullement de faire concurrence au Gouvernement, mais d'occuper un local qui lui appartient depuis longtemps et de faire un peu de bien aux Kabyles des Beni-Yenni. »**

**« Mais votre maison est inhabitable, ajouta l'Administrateur ; elle ne peut servir de local scolaire, c'est une ruine ; je la ferai visiter par mon adjoint. »**

Pour qui connaissait M. Sabatier, cette entrevue était grosse de menaces.

Pendant ce temps, les enfants demandaient aux Pères quand ils commencent les classes. En attendant qu'on pût leur fixer une date précise, les

missionnaires visitaient les villages qu'on pût leur fixer une date précise, les missionnaires visitaient les villages de la tribu. Les indigènes les accueillirent avec politesse, leur parlaient des Pères Jésuites, surtout du Frère Janin dont ils aimaient à redire le zèle et le dévouement.

Il fut enfin décidé que le 3 décembre l'école serait ouverte, mais la veille au soir, arrivait une lettre de la Sous-Préfecture demandant au P. Jullien d'envoyer ses lettres de prêtrise. Elle était accompagnée d'une note de M. Sabatier défendant de rien faire avant de les avoir produites. C'était une méchante manœuvre de la dernière heure. Enfin, le 6, les élèves au nombre de quinze, entrent en classe ; le lendemain, ils étaient vingt-cinq, mais beaucoup restaient dans l'expectative.

De son côté, l'instituteur laïque avait sur l'ordre de l'Administrateur et malgré l'absence des tables, de bancs et de livres, ouvert précipitamment son école. Peu d'enfant s'y présentèrent, mais il comptait sur l'Autorité pour en augmenter rapidement le nombre.

Les missionnaires eux comptaient sur l'appui du Ciel, pour cela dès le 8 décembre, ils commencèrent une neuvaine à la Sainte Vierge afin de se mettre sous sa maternelle protection.

Si durant les mois de janvier 1884, les classes du jour n'augmentèrent pas sensiblement, celles du soir continuèrent à être très fréquentées.

Le 12 février, M. Sabatier vint faire l'ouverture officielle de son école. Les Pères pensaient qu'en cette occasion, il adressait un discours public aux indigènes et s'étaient déjà promis de se mêler à la foule des auditeurs. Mais l'administrateur se contenta de réunir seulement les Amins et les Hanrangua « intra muros. » On sut cependant qu'il avait dit à l'assemblée : « Rappelez-vous qu'il n'y a qu'un Gouvernement ; ce qui revenait à dire : il ne doit y avoir qu'une école », et il aurait ajouté : « Ce n'est pas à moi à empêcher les enfants d'aller chez les Pères, c'est à vous. »

Il délivra ensuite aux parents des élèves de l'instituteur un certificat, assurant que tous ceux qui seraient munis de ce papier obtiendraient des permis de voyage mais que les autres se les verraient refuser.

D'amende et de prison, il n'osa parler.

Toute cette mise en scène, ces menaces et ces promesses intimidèrent un peu les indigènes, mais pourtant les 15 élèves des Pères leur demeurèrent fidèles.

En mars, arriva à Djemaa-Saharidj, l'affaire Kaddour, nous en avons donnée les détails dans l'historique de ce poste. Les Pères craignirent un moment qu'elle n'eût un fâcheux contrecoup sur toutes les stations de Kabylie. Il n'en fut rien heureusement, et même on apprit en juin que M. Sabatier avait reçu un congé de trois mois que l'on espérait devoir se terminer par un changement.

M. Sabatier parti, tout le monde respira plus librement : les élèves qui, par crainte, avaient quitté précédemment les Pères, revinrent ; l'instituteur lui-même, M. Verdy, leur fit une visite à la fin de juillet, quelques mois plus tard, son adjoint, M. Plagnol, demanda et obtint, cela va sans dire, la faveur d'assister avec sa femme aux offices du dimanche, dans la petite chapelle de la station. La présence de ce fonctionnaire aux offices religieux fut remarquée des indigènes et produisit le meilleur effet.

Nous avons dit dans quel délabrement se trouvait la maison. Les Pères travaillaient de leur mieux à la réparer. Le Frère Justin bâtit même la véranda qui s'y voit actuellement afin de procurer un abri aux élèves. On restaure aussi la citerne. Mais pour faire face aux dépenses qu'occasionnèrent ces divers travaux, le P. Jullien dut aller quêter en France (13 juillet).

En septembre, les missionnaires se rendirent à Maison-Carrée pour les exercices de la retraite. Tous revinrent au poste. Dès leur arrivée, ils reprirent avec une ardeur nouvelle leurs œuvres d'apostolat.

A la réouverture de l'école, ils eurent bien quelque déception en constatant que le nombre de leurs élèves ne s'était pas accru, mais la Providence leur ménageant, d'un autre côté, de précieuses consolations. Une épidémie de rougeole s'étant abattue sur les villages de la tribu, ils purent baptiser un grand nombre de petits enfants.

Ainsi qu'on l'espérait, M. Sabatier quitta définitivement le Fort (1<sup>er</sup> septembre). Il eut pour successeur M. Fidèle. Le nouvel Administrateur vint en mars 1885, à Aït-Larba, en compagnie de l'Inspecteur primaire et dans la visite qu'il fit aux Pères, il leur annonça que l'instruction était désormais obligatoire dans toutes les tribus des Beni-Yenni, un village excepté.

M. Fidèle n'avait pas hérité de la haine franc-maçonnerie de son prédécesseur, et volontiers il eût montré de la bienveillance aux missionnaires, mais on avait eu soin de laisser près de lui, M. P....., adjoint de M. Sabatier et son âme damnée afin, sans doute, de lui faire continuer la ligne de conduite précédemment inaugurée envers les Pères Blancs.

Les Pères des Béni-Yenni ne devaient pas tarder à le constater.

Dans les premiers jours de mai, ils apprirent que 7 ou 8 Kabyles, parents ou tuteurs de leurs élèves étaient mandés au Fort. Se doutant qu'il agissait d'une affaire d'école et craignant que ces hommes ne pussent s'expliquer, le P. Jullien les fit accompagner par le P. Bouillon.

Après quelques explications, l'Administration promit que ces indigènes ne seraient pas autrement inquiétés et que désormais, si des parents de leurs élèves étaient appelés au Bureau, il suffirait aux Pères de leur remettre un certificat constatant que leurs enfants fréquentaient l'école d'Aït-Larba.

Satisfait de cette conclusion et croyant tout terminé, le Père revint à la maison, mais le lendemain on lui annonce que trois des Kabyles en question

avaient été jetés en prison et que le 5 autres n'avaient été laissés en liberté que sur leur promesse d'envoyer à l'avenir leurs enfants chez M. Verdy.

A cette nouvelle, le P. Bouillon reprend la route du Fort. L'Administrateur lui explique que ces trois hommes ont été jugés et incarcérés en son absence par M. .... et celui-ci, mis en cause, dit s'être cru en droit de les punir parce qu'il n'avait pas trouvé le nom de leurs enfants ni sur l'une ni sur l'autre des deux listes scolaires.

Malgré la preuve du contraire qui lui était fournie, l'Administrateur ne fit rien pour libérer les prisonniers. Il était semble-t-il, dominé par son adjoint.

Le Père Supérieur mit alors M. Gey, Vicaire Général, chargé officiellement des rapports du diocèse avec l'Académie, au courant de cette pénible situation, laquelle s'aggravait encore chaque jour, car l'instituteur accompagné du Président, parcourait les villages renouvelant les menaces d'amende et de prison.

Pendant ce temps, les indigènes intimidés retiraient leurs enfants de chez les Pères, et de trente-cinq, le nombre des élèves tombait à douze.

Le P. Supérieur s'étant alors rendu (20 mai) à Tizi-Ouzou pour informer la Sous-Préfecture. Il y rencontra M. Fidèle et eut avec lui un entretien devant M. le Sous-Préfet. Comme toujours, l'Administrateur parut très étonné, fit de belles promesses, affirma que les enfants inscrits chez les Pères, à l'époque de l'obligation scolaire en Kabylie, pouvaient sans crainte continuer de fréquenter leurs classes et finalement promit de venir en personne aux Beni-Yenni régler lui-même cette affaire.

Mais il se contenta d'envoyer un de ses Adjoints, M. Bonnemain faire l'enquête sur le conflit de l'école congrégationiste avec l'Administration. Ce Monsieur accepta le dîner que lui offrirent les Pères et pendant tout le repas ne cessa de parler de l'union et de bonne entente, de la cordialité qui devraient régner entre tous les Français en Kabylie et ce fut là le seul résultat de son voyage !

La visite du Révérend Père Supérieur Général vint, sur ces entrefaites (5 juin) consoler et encourager les missionnaires. Il leur donna, en outre, des conseils pleins de sagesse sur la conduite prudente qu'ils avaient à tenir dans la situation délicate où se trouvait la mission. Leur confiance au Sacré-Cœur malgré tout restait entière. Ils en étaient déjà récompensés. Une amélioration profonde, chaque jour s'opérait dans le caractère et la conduite de leurs élèves.

**« L'année dernière, écrit un Père du poste, nous avons affaire à de vrais enfants gâtés, indociles, boudeurs, volontaires, sortant de la classe à la moindre réprimande et restant trois ou quatre jours de suite absents. Cette année, ils se sont montrés soumis, écoutant les observations et ne se révoltant plus contre les punitions. Leur attachement pour nous s'est beaucoup accru ; ils restent volon-**

tiers à jouer dans notre cour et aiment nous accompagner dans nos promenades.

Nous profitons des explications de la classe pour exposer à nos jeunes élèves leurs devoirs envers Dieu et leurs parents. De retour chez eux, ils répètent à la famille les leçons qu'ils ont reçues, ce qui fait grandir le missionnaire dans l'estime des Indigènes. C'est, en effet, avec une véritable satisfaction que les Kabyles constatent que l'instruction que nous donnons à leurs enfants ne consiste pas seulement à leur enseigner la lecture, l'écriture ou l'arithmétique, mais aussi à développer les bons sentiments de leur cœur et à en réprimer les mauvais.

Un vieux Kabyle, Areski-Ath-Mouça, dont le fils fréquente notre école, vint un jour trouver l'un des Pères pour le prier d'insister davantage encore dans ses explications sur le respect et l'obéissance des enfants à l'égard de leurs pères et mères : « Si je vous fais cette demande, lui-dit-il, c'est que j'ai remarqué que vos instructions produisent sur mon fils le plus heureux effet. Jusqu'ici, paroles, menaces, punitions, ne servaient à rien. Maintenant je n'ai plus besoin que de lui rappeler vos enseignements et de le menacer de vous faire connaître son insubordination pour le faire marcher droit. Continuez-lui, je vous prie vos sages leçons ; je tiens plus à en faire un bon fils qu'un savant. »

Dans son rapport, le Père fait ensuite un parallèle entre l'enfant arabe et l'enfant kabyle :

« On vante, dit-il, beaucoup le respect du premier pour ses parents, respect qui paraît même quelque peu exagéré. Il en est tout autre du petit Kabyle. Plein d'insolence, il répond parfois par un refus grossier aux ordres de son père et trop souvent hélas, à ceux de sa mère par des injures et même par des coups.

Quand nous avons demandé aux parents comment ils pouvaient tolérer une telle conduite :

– Que veux-tu, nous ont-ils toujours répondu, avec résignation, c'est l'habitude chez nous et nous n'y pouvons rien.

La cause de ce mal semble se trouver dans l'amour effréné du Kabyle pour l'indépendance. Son esprit frondeur le porte à ne reconnaître aucune autorité pas plus celle de son chef de la tribu que celle du dernier de ces membres. La famille est en petit ce que la nation est en grand et c'est pour cela qu'on y rencontre la même insubordination que dans la société qu'elle compose. »

Le Père terminait sa lettre en annonçant que les missionnaires avaient au cours d'une épidémie, fait une abondante moisson de petits anges :

« L'année dernière, dit-il, malgré toutes nos tentatives, nous ne pouvions arriver jusqu'aux petits enfants malades. Une superstition très tenace les dérobaient toujours à notre vue : la crainte du mauvais œil. Les femmes kabyles sont persuadées que le regard indiscret d'un étranger, suffit à lui seul, pour communiquer, à leurs jeunes nourrissons, une maladie de langueur qui doit les conduire comme infailliblement à la mort.

Cette année, la coqueluche et le croup s'étant ébatus sur nos villages, l'amour maternel fut plus fort que la crainte du mauvais œil, et les mères fini-

**rent par nous demander des soins pour les nouveaux-nés aussi bien que pour les autres enfants. Souvent ces pauvres petits n'attendaient que le meilleur de tous les remèdes pour s'en aller au Ciel, hâter la conversion de leurs familles en joignant leurs prières à celles de missionnaires. »**

M. Fidèle quitta son poste au commencement de 1886 ; M. Demonque, son successeur, sembla inaugurer une politique plus libérale. Il affirmait que la liberté étant égale pour tous, les indigènes avaient le droit de choisir pour leurs enfants l'école qui leur plairait le mieux.

Comme semblables promesses leur avaient tant de fois déjà été faites, les missionnaires ne savaient trop quelle foi ils pouvaient y ajouter. Mais ils constatèrent bientôt avec joie que ce Monsieur était sincère. Le nouvel administrateur, en effet, profita de toutes les occasions pour manifester aux Pères sa sympathie. Il leur rendit plus d'une fois visite et même vint d'asseoir à leur table avec plaisir.

Grâce à cette bienveillance, les tracasseries des années précédentes cessèrent peu à peu et l'année se passa dans une paix relative.

Aux Beni-Yenni, l'œuvre principale était l'apostolat près de l'enfance. Dès qu'ils l'avaient pu, les missionnaires avaient créé un internat, œuvre qu'ils jugeaient des plus importantes pour les conversions futures.

Le P. Jullien, voulant inviter le P. Molles, accepta des pensionnaires français. Les avis étaient partagés parmi les missionnaires au sujet du mélange de ces deux éléments kabyle et français. L'Administrateur, lui, l'approuvait hautement ; il disait un jour au P. Moles :

« On cherche des moyens pour assimiler les populations kabyles : l'un des meilleurs et le plus sûr c'est d'élever les enfants de nos colons avec les leurs. Vous seuls, missionnaires, pouvez faire cela. Dans nos écoles c'est impossible. »

A peine s'était-on remis aux travaux ordinaires de l'apostolat que le Frère Augustin tomba malade. C'était le 8 octobre, le soir même d'une agréable visite du P. Charmetant, un des premiers missionnaires de Kabylie. On crut d'abord à une indisposition passagère, mais bientôt on constata une fluxion de poitrine bien caractérisée. Dans l'impossibilité où l'on était de soigner le Frère dans le poste même, il fut résolu de le transporter à l'hôpital du Fort. Mais comment faire pour l'y conduire ? Son état ne lui permettant pas de se tenir à mulet, on fabrique une civière et une vingtaine de Kabyles vigoureux transportent ainsi le pauvre malade à destination. Le 14 octobre, une dépêche du R.P. Lechaptois, Provincial de Kabylie, annonçait, à Maison-Carrée, la mort du Frère, et le 17, une lettre du même Père donnait quelques détails sur ses derniers moments :

« Etant allé le voir, en revenant de Djemaa-Saharidj, mercredi soir, écrit-il (17 octobre), je trouvai le médecin fort inquiet à son sujet et je vous le télégraphiai.

La fluxion de poitrine, qui s'était annoncée fort bénigne, au commencement, s'était étendue subitement à tout le poumon gauche et menaçait d'envahir le poumon droit. Le médecin me déclara que si cela avait lieu le malade serait emporté en quelques heures.

Je restai là en prévision de ce malheur ; le P. Jullien qui avait été averti par le concierge de l'hôpital, arriva le soir, et tous les deux nous commençâmes à préparer notre cher confrère à la mort, bien qu'il restât encore un peu d'espoir.

Le jeudi matin, le docteur nous dit que le poumon droit était pris par la base, que l'inflammation ne pouvait manquer de monter et que l'asphyxie ne tarderait guère. Quelques heures après, en effet, malgré tout ce que l'on a pu faire pour arrêter cette terrible maladie, le pauvre Frère expirait sans avoir perdu aucunement connaissance, si ce n'est, peut-être pendant les 4 ou 5 minutes d'agonie qu'il a eues.

On lui avait donné l'extrême-onction et la communion en viatique le matin même. Il a souffert avec tant de patience qu'on aurait pu croire qu'il ne souffrait pas beaucoup, si l'on n'avait vu les efforts qu'il était obligé de faire pour aspirer un peu d'air que ses poumons ne recevaient plus.

Le Frère a été enterré juste au devant de la tombe des Pères Voisin et Moulin. Ayant appris que le R.P. Bridoux avait fait des invitations pour le service funèbre du P. Voisin, j'ai cru devoir faire de même, et un bon nombre des habitants de Fort-National assistait à l'enterrement et même à la messe chantée. M. l'Administrateur s'était fait représenter par son adjoint.

Partout on nous a témoigné la plus grande sympathie. Monsieur le Médecin en chef de l'hôpital s'est montré particulièrement bon pour nous et a prodigué ses soins au malade avec une sollicitude qui a vivement touché le pauvre Frère : « Il vient me voir, nous disait-il, plus de dix fois par jour. »

Le 29 de ce même mois, le Frère Etienne venait remplacer à Aït-Larba, le cher Frère défunt.

Depuis cette époque jusqu'en mai 1887, nous n'avons à signaler que la visite de M. Jules Ferry, accompagné de son frère Charles et du Sous-Préfet de Tizi-Ouzou. Ces messieurs visitèrent la maison et les classes et exprimèrent leur satisfaction de ce qu'ils voyaient d'un ton qui indiquait que leurs compliments étaient sincères.

Le 14 mai, arrivait, à Aït-Larba, un jeune Kabyle chrétien. Cet indigène a une histoire. On se rappelle que lors du procès de Pères Jésuites en décembre 1880, il fut question d'un enfant nommé Ali ou Ramdan, qui avait été envoyé à France au mois d'avril de cette même année. Quelques mois après son arrivée, il avait été baptisé sous le nom de Joseph. Le néophyte manifestait la vocation ecclésiastique, les Pères le firent entrer à leur école aposto-

lique d'Avignon pour y faire ses études. Il s'y distingua par sa piété, sa régularité, et mérita d'être nommé préfet de la Congrégation de la Sainte Vierge.

En 1883, le P. Giry, supérieur de l'école, ayant appris que les Pères Blancs venaient de s'établir aux Beni-Yenni, écrivit au P. Jullien, pour le prier d'entrer en correspondance avec Joseph, qui désirait beaucoup avoir des nouvelles de sa mère, dont il souhaitait ardemment la conversion. Le P. Bouillon, chargé de ces relations épistolaires, ne tarda pas à s'apercevoir que le dessein du jeune homme de convertir lui-même sa mère était un piège du démon, dont plus d'un religieux avait été victime avant lui. Il ne cessa donc de lui dire de s'en remettre de ce soin à la Providence et aux missionnaires d'Aït-Larba, mais il lui promit cependant, que si sa mère tombait gravement malade, il l'en avertirait immédiatement.

Quand Joseph fut arrivé à la fin de sa 3<sup>ème</sup>, le Supérieur de l'école lui déclara que les statuts de l'Ordre s'opposaient à son admission dans la Compagnie de Jésus. C'est alors qu'il demanda à entrer chez les Pères Blancs, mais le P. Giry crut devoir l'en détourner et lui disant, très sagement d'ailleurs, qu'en Algérie, il serait trop rapproché de sa famille et que sa vocation serait mise en péril par ce voisinage. Il lui conseilla donc de se présenter aux Missions Africaines de Lyon.

Joseph suivit à regret ce conseil et entra à l'école apostolique de Clermont. Il y fit sa seconde et sa rhétorique. Ses nouveaux maîtres furent comme les premiers très satisfaits de son esprit religieux, et de sa docilité ; aussi ne firent-ils aucune difficulté de l'admettre en philosophie, et il prit la soutane, avant de se rendre à Lyon, dans les derniers mois de l'année 1886.

En mai 1887, la mère de Joseph étant tout à coup tombée gravement malade, le P. Bouillon écrivit au jeune homme pour l'en avertir selon la promesse qu'il lui avait faite.

Les Pères de Lyon qui désiraient éprouver la vocation de leur jeune séminariste africain, crurent l'occasion favorable et lui permirent volontiers d'aller en Kabylie, mais son absence ne devait durer qu'un mois.

Le retour d'Ali ou Ramdan, parti depuis 7 ans, fut un événement dans tout le pays et une joie pour toute la famille ; on remercia les Pères de l'avoir fait revenir.

S'était-on trompé sur la gravité de la maladie de la mère, nous ne savons, fut-ce le bonheur de revoir son fils, c'est probable, quoi qu'il en soit, elle revint vite à la santé, et de son baptême il ne fut plus question. Dès lors, la présence de Joseph n'était plus nécessaire à Aït-Larba et son séjour n'avait plus de motifs. Il fallait donc songer au départ.

Mais, d'un côté, sa famille ne semblait pas disposée à le laisser retourner en France, de l'autre, lui-même, manifesta au R.P. Lechaptois sa répugnance

à revenir à Lyon où il n'était entré, disait-il, que contre son gré, et où il ne se croyait pas à sa place. Il demanda alors à être reçu chez les Pères Blancs.

Le Père Provincial, tout en reconnaissant en Joseph un vrai désir d'en être prêtre et missionnaires, et les qualités requises pour commencer ses études théologiques, ne put s'empêcher de lui dire qu'il était bien difficile, sinon absolument impossible de le recevoir que, en le faisant, les Pères Blancs auraient l'air de l'avoir attiré en Kabylie dans le but de l'enlever à sa Congrégation. Joseph désira cependant que sa demande fût communiquée aux Supérieurs Majeurs.

Le R.P. Lechaptois écrivit donc à Maison-Carrée. La réponse du R.P. Deguerry fut telle qu'on l'avait prévue. Le séminariste, qui, depuis son arrivée, logeait à la mission, fut prié de se retirer dans sa famille.

**« Cette décision, écrit le P. Jullien (30 juin) lui cause une grande peine. Il continue à venir à la messe tous les jours et vient faire sa prière matin et soir en son particulier. Ce jeune homme est très pieux, mais d'une grande faiblesse de caractère. Ses parents parlent déjà de le marier et je ne le crois guère capable de résister à leurs sollicitations. »**

Décidé à ne pas retourner à Lyon, et n'étant pas accepté chez les Pères Blancs, Joseph entra à l'Ecole Normale d'Alger, fut reçu au Brevet et depuis cette époque est instituteur à Aït-Lahsen.

Pour se reposer des fatigues de l'année scolaire et donner quelques vacances à leurs petits pensionnaires, les Pères d'Aït-Larba résolurent de faire l'ascension du pic du Tamgout. Mais voulant joindre l'utile à l'agréable, ils portèrent avec eux la pharmacie.

Ce fut une belle journée. Sites charmants, fontaines limpides, cascades jaillissantes, rochers abrupts, vallées profondes et surtout le spectacle magnifique dont on jouit au sommet du Jurjura, excitèrent l'admiration de tous.

Ce fut surtout une bonne journée. Cinq petits anges furent envoyés au Ciel et un assez grand nombre de malades soignés.

L'Administration civile, comprenant enfin, un peu tard, il est vrai, que l'instruction obligatoire en Kabylie, allait jeter dans les centres européens un grand nombre de délaissés, pensa, à cette époque, remédier au mal en créant dans certains villages des Ecoles d'Arts et Métiers.

L'Administrateur du Fort-National se rendit avec son adjoint (16 août), dans la tribu des Beni-Yenni, dans le but d'y choisir un emplacement pour l'une de ces futures écoles. Ils décidèrent d'en établir une pour le travail des métaux à Aït-Larba.

Les bâtiments furent commencés dans le courant de 1888, mais le Directeur ne vint s'y fixer qu'en novembre 1889 et son matériel de forge n'arriva que plus tard.

Le P. Bouillon pensant que la mission avait tout intérêt à créer de semblables établissements pour assurer la persévérance des catéchumènes, adressa au Supérieurs Majeurs un rapport dans lequel il exposait l'opportunité de la fondation en Kabylie, de trois écoles d'apprentissage pour les métiers de maçon, de menuisier et de forgeron. Ce plan ne devait pas se réaliser complètement, toutefois on voulut tenter un essai.

Le P. Provincial, partisan de ce projet, établit en janvier 1889 un atelier de forge à Tagmount. Nous avons vu, dans l'historique de ce poste, ce qu'il en advint. Nous verrons plus loin ce qui fut essayé à Aït-Larba.

Les nominations de la retraite ramenèrent les mêmes Pères sauf le Frère Etienne qui fut remplacé par le P. Roch.

La rentrée des classes qui suivit le retour s'annonça très brillante : 45 élèves, dont une quinzaine de l'école rivale. Le succès inouï jusque là excita la jalousie de l'instituteur et les tracasseries, dont on commençait à perdre le souvenir, recommencèrent de plus belle. Nous allons voir.

Le 24 octobre, plusieurs parents des écoliers viennent annoncer au P. Julien qu'ils sont mandés au Fort. Le Père leur remet un certificat constatant que leurs enfants fréquentent l'école de la mission. Ces braves gens ne reviennent que le 28, apprenant qu'ils ont été condamnés à un jour de prison et à 3 jours de corvée malgré la pluie et la neige.

A cette nouvelle, le P. Jullien prévient aussitôt le Révérend Père Provincial, qui se rend immédiatement au Fort pour exprimer à l'Administrateur son étonnement profond de ce qui arrive à Aït-Larba.

M. Demonque le reçoit très courtoisement :

**« Mon Père, lui dit-il, dans cette affaire, il ne peut y avoir qu'un malentendu. J'ai, à la vérité, puni 20 à 25 habitants des Beni-Yenni, mais sur le rapport du Président qui m'a fait connaître leur refus d'envoyer leurs enfants à l'une des deux écoles. D'ailleurs, je vais moi-même aller là bas et arrêter définitivement les listes des élèves de chacune, de façon à ce qu'il n'y ait plus à l'avenir matière de contestation. »**

L'Administrateur ne vint pas, mais envoya son adjoint. Celui-ci commença par protester que, lui aussi, n'avait jamais eu la pensée d'empêcher les Kabyles d'envoyer leurs enfants chez les Pères et finalement demanda que les 14 élèves de M. Verdy lui fussent rendus, promettant en retour d'engager les habitants d'Aït-Lahsen à envoyer à la mission ceux de leurs enfants qui jusque là n'avaient fréquenté ni l'école de Tourirt-Mimoun ni celle d'Aït-Larba.

**« Sans le fier à cette promesse, écrit le P. Lechaptois, qui avait tenu à se trouver là jusqu'à la conclusion de l'affaire, je dis à M. l'Administrateur, qui s'était toujours montré bienveillant à notre endroit, je voulais bien consentir à ce que les 14 élèves qui avaient quitté l'instituteur retournassent chez lui, bien que d'après la loi, ils fussent libres de rester chez nous**

Le lendemain, j'apprends que l'Adjoint était en train de dresser les listes des deux écoles et qu'il inscrivait sur celle de M. Verdy un des meilleurs élèves du P. Jullien et deux autres de la dernière rentrée, nouveaux, il est vrai, mais qui n'avaient jamais été chez l'instituteur.

Alors, j'allai, accompagné du P. Jullien, trouver ce Monsieur ; il était chez le Président. Je lui dis que j'estimais avoir fait, la veille, une grande concession en rendant à M. Verdy 14 de ses écoliers et que j'avais cru pouvoir espérer qu'au moins les anciens élèves des Pères et les nouveaux qui n'avaient encore fréquenté aucune école leur seraient conservés. Il me répondit : "Mais c'est bien ainsi que je l'entends." Quand le P. Jullien lui montra sur la liste laïques les noms des trois enfants qui lui avaient été soustraits, il ajouta : "C'est une erreur que je vais réparer immédiatement."

Avant de quitter les Beni-Yenni où il est resté près de 4 jours, l'adjoint vint nous faire ses adieux, en annonçant que tout était arrangé et les listes définitivement fixées, que les élèves anciens ne pourraient plus aller d'une école à l'autre, que les nouveaux restaient libres de choisir celles qui leur plairaient, que les parents ne seraient plus inquiétés à l'avenir, mais que tous étaient obligés d'envoyer leurs enfants régulièrement en classe.

Tout ceci, ajoute le P. Lechaptois, se passa le 1<sup>er</sup> au 4 novembre. Je suis resté aux Beni-Yenni jusqu'au 5. A cette date, les 3 élèves réclamés n'étaient pas encore revenus et le P. Jullien constatait que bon nombre d'autres, par crainte sans doute, manquaient à l'appel.

Je partis en encourageant les Pères de mon mieux, en les exhortant à faire tous leurs efforts pour attirer de nouveaux élèves par leur douceur, leur bonté, l'excellente tenue de leurs classes et les progrès de jeunes écoliers, puisque c'était là le seul moyen qu'ils avaient de soutenir cette concurrence peu loyale.

Je suis certain que M. l'Administrateur est personnellement beaucoup mieux disposé pour nous que M. Verdy, mais je crois qu'il n'est pas libre de faire ce qu'il voudrait. Un mot échappé à l'Adjoint me l'a prouvé : on aurait reçu des ordres de l'Autorité Supérieure et il fallait faire du zèle pour remplir l'école gouvernementale.

Le second Adjoint m'a avoué tout simplement que parler d'égalité des deux écoles devant la loi était une "fumisterie", puisque M. Demonque pouvait de mille manières, s'il le voulait, peser sur le choix des indigènes et remplir son école en vidant la nôtre !

Voyant que l'Instituteur et le Président ne tenaient aucun compte de ce qui avait été réglé, le P. Jullien écrivit à l'Administrateur pour se plaindre. Celui-ci, irrité des procédés de M. Verdy, arrive en personne aux Beni-Yenni et promet que justice va être rendue. Ce qui eut lieu en effet.

Enfin le calme revint et l'école suivit désormais sa marche régulière avec 30 à 35 élèves.

Bien plus, M. Verdy commença à entretenir des relations, d'abord de politesse, puis de cordialité. Il vint assister aux offices avec sa famille et demanda comme une faveur que les missionnaires voulussent bien préparer ses deux petites filles à la 1<sup>ère</sup> communion. »

L'année 1888 offre bien peu d'événements remarquables, la correspondance fait défaut et le diaire ne relate guère qu'une étude sur les us et coutumes des Beni-Yenni, étude intéressante, il est vrai, mais qui ne nous fait rien connaître de la marche du poste.

Nous en sommes donc réduit à indiquer seulement, en mars, le voyage du P. Bouillon à Alger pour représenter le poste aux fêtes du 25<sup>ème</sup> anniversaire épiscopal du Cardinal Lavigerie, et en mai, celui du P. Roch, à Rome, avec le pèlerinage africain.

A la retraite, le personnel comprit le P. Jullien, Supérieur, les Pères Bouillon et Gâcon [ou Gacon], nouveau prêtre.

Les missionnaires ayant exposé aux Supérieurs Majeurs, qu'il y avait nécessité d'ajouter à la maison plusieurs chambres, le Conseil de la Société se rendit à leurs raisons, mais le P. Gâcon fut envoyé en quête afin de recueillir les fonds nécessaires. Il partit donc le 6 mars 1889 et ne revint que le 4 mai.

Durant une partie de l'année 1886, la tribu fut terrorisée par un bandit échappé de Cayenne. Depuis son arrivée, il avait déjà fait trois victimes et sa vengeance n'était pas assouvie.

Vivant dans la brousse ou caché dans des maisons amies, il échappait à toutes les recherches, dépitait toutes les battues. Cavaliers d'Administration, gendarmes étaient sur les dents. C'est précisément dans ces circonstances que les Pères reçurent sa visite.

Un jour de janvier 1889, vers 6 heures du soir, un inconnu frappe au portail, on lui ouvre. Sans mot dire, l'étranger prend une chaise et s'installe auprès du feu dans la chambre du P. Jullien. Là, ses lèvres se desserrent, il trouve qu'il fait bon de se chauffer, puis demande un morceau de pain, car il a faim, dit-il. Etonné d'un pareil sans-gêne, le Père lui demande d'où il vient, où il va, ce qu'il veut. Il répond, mais comme les interrogations continuent, l'inconnu se lève brusquement et part. Quand il a franchi le portail, il s'arrête et dit au domestique qui l'accompagne : « Apprend au P. Jullien que je ne suis pas venu pour son pain. Je suis Mohand Saïd, malheur à toi si tu me dénonces. »

En mai, le bandit tomba dans un guet-apens, fut blessé au bras de capturé. On le fit entrer à l'hôpital du Fort pour soigner sa blessure, mais il s'évada au moment où, guéri, on allait le conduire à Alger pour le jugement.

Dépité et furieux, à cette nouvelle, l'Administrateur ordonne à tous les hommes valides de la tribu de se mettre à la recherche du fuyard. On obéit à regret. Quelques-uns prennent pour arme un parapluie, d'autres un éventail :

**« Je sais bien que vous ne le trouverez pas, leur avait dit l'Administrateur, mais je veux vous forcer à le détester par les tracasseries dont son évasion sera la cause pour vous. »**

Le 8 juillet, au soir, les Pères entendirent un coup de fusil dans les ravins au-dessous d'Aït-Lahsen. C'était le frère du brigand qui venait d'être tué par un nègre, dont précédemment, Mohand Saïd avait assassiné le maître.

Deux heures après, au village d'Agouni-Ahmed, Mohand Saïd, lui-même, trahi par un de ses amis, est blessé et fait prisonnier. Dès le lendemain, on le conduit au Fort, puis à Tizi-Ouzou, malgré la blessure qu'il avait reçue à la jambe.

Plus d'un Kabyle pouvait désormais dormir tranquille, pourvu toutefois que le prisonnier ne s'évadât par une 3<sup>ème</sup> fois.

Celui qui l'avait trahi avait été son professeur dans le vol et dans le meurtre, mais il avait gardé pour lui le secret de la trahison.

Dans toutes les conversations, il n'est plus question de Mahand Saïd. Les avis sont partagés ; la plupart paraissent contents de la capture des bandits du moins extérieurement, mais beaucoup, aussi, désapprouvent et blâment la trahison de son ami.

Laissons le brigand expier ses forfaits, et revenons à l'histoire du poste.

Depuis l'année précédente, sur le conseil du Père Provincial, un cours d'instruction religieuse avait été inauguré. Il fut bientôt suivi aussi bien par les externes que par les pensionnaires.

Parmi ces derniers se trouvait alors un petit garçon nommé Amar et familièrement Mamiche, charmant enfant, doux, sérieux et très assidu à l'étude des prières et du catéchisme.

Les Pères fondaient sur lui les plus consolantes espérances, mais Dieu en avait jugé autrement.

En partant pour le retraite, les missionnaires avaient laissé les internes tous, plus ou moins malades. A leur retour, ils trouvèrent le petit Amar abattu par une fièvre tenace.

Pensant qu'un changement d'air lui ferait du bien, ils l'envoyèrent aux Ouadhias, chez son frère Paul Arab. L'amélioration qu'on espérait ne se produisit pas et l'état de l'enfant empira d'une façon inquiétante.

Averti, le P. Jullien se rendit en toute hâte à Taourirt-Abdallah et le trouva au plus mal. Le petit malade eut pourtant la force de lui demander le baptême, de réciter le Credo et l'acte de contrition. Il fut alors baptisé sous le nom de Cyprien. C'était le 8 octobre.

Deux jours après, son état s'aggravant, on lui administra l'extrême onction et le lendemain 11, Cyprien Amar allait se joindre à la troupe des anges pour chanter avec eux les louanges du Seigneur.

De pareilles morts ne font pas couler de larmes, mais apportent à l'âme du missionnaire une joie inexprimable..... En attendant la résurrection, le corps du petit chrétien repose au cimetière catholique des Ouadhias.

En l'année 1890, l'envoi de la 9<sup>ème</sup> caravane pour l'Equateur amena des changements dans plus d'un poste. Dans le courant du mois de juin, le P. Gâcon reçut sa nomination pour le Nyanza. Il quitta la Kabylie en compagnie des Pères Capus de Tagmount-Azzouz et Bonhomme, Supérieur d'Ouarzen, emportant les regrets sincères de ses confrères et des indigènes de la tribu (19 juin).

Le 1<sup>er</sup> juillet, son successeur arrivé à la Station. C'était le P. Emile Amat, nouveau prêtre, qui venait faire ses premières armes apostoliques en Kabylie. Il se mit à l'œuvre avec un zèle et un dévouement qui depuis ne sont jamais démentis, mais au contraire, n'ont fait que croître avec les années. Son affabilité envers tous les indigènes sans distinction, sa charité pour les pauvres et les malheureux, son zèle à parcourir les tribus à la recherche des petits moribonds à marquer du signe du salut, son talent à charmer les élèves par ses causeries intéressantes attirèrent bientôt à lui tous les cœurs.

Il fut chargé de garder le poste pendant la retraite et comptait bien recommencer avec ses confrères l'œuvre apostolique, mais le P. Jullien, à son retour lui apprit qu'il était nommé à Bou-Nouah (Beni-Ismaïl).

Le P. Delmas vint le remplacer (18 octobre).

Le soin des malades fut toujours en honneur à Aït-Larba. Ce ministère donnait lieu, de temps à autre, à des scènes curieuses et plaisantes, mais parfois aussi pleines de consolation. Nous allons en rapporter quelques-unes.

Un jour, l'un des missionnaires fut appelé dans une maison pour soigner une petite fille. La trouvant en danger, il le baptisa secrètement. Pendant que l'eau coulait sur le front de cette prédestinée, les parents disaient au Père : « Soigne-la bien, marabout, car si elle guérit, nous la vendons et tu auras l'argent de la vente ; ce sera assez pour nous d'avoir notre enfant en vie. »

Une autre fois ou vint prier les confrères d'aller voir un pauvre homme que les Kabyles disaient possédé du démon. Ils trouvèrent le malheureux étendu sur sa natte et maintenu par 4 hommes ; il poussait des hurlements et tenait des propos étranges. Le ban et l'arrière ban des marabouts du pays avaient été convoqués et étaient venus avec force remède et amulettes. Un moyen employé en ces circonstances par le tebib musulman consiste à souffler dans les narines du possédé la flamme d'une bougie. Le diable s'en moque, mais le nez du patient est rôti !

Les Pères, quoique ne reconnaissant pas dans le malade tout les signes d'une vraie possession diabolique, l'engagent à prononcer le nom de Dieu, à maudire Satan et lui versent sur la tête de l'eau bénite. Après l'avoir confié à Saint Benoit, ils se retirent. A 3 jours de là, ils revirent le pauvre homme calme et revenu à lui.

La réputation des missionnaires comme médecins s'était répandue depuis longtemps dans le pays ; on les croyait capables de toutes les cures. Une

femme vint les prier de guérir sa chèvre, un autre leur demande même de faire couler une source tarie !

Mais voici un fait plein de consolations que nous aurions regret de ne pas relater. Le diaire le raconte ainsi :

« On vient nous prier d'aller voir un jeune garçon de 12 à 13 ans qui se meurt d'une maladie de consommation. Le P. Bouillon avant de monter au village avec le P. Delmas, déclare au père de l'enfant qu'il n'y a plus d'espoir dans les médicaments humains, mais que, s'il y consent, il peut donner à son fils un remède qui guérit infailliblement l'âme de cette « maladie » que tous les hommes, rounis ou musulmans apportent à leur naissance. Sur la réponse affirmative du Kabyle, qui dit ne s'opposer nullement à notre démarche, si elle se borne à cela, les deux missionnaires, pleins de confiance, le suivant dans sa maison. A la vue des Pères le petit malade se lève sur son séant et d'une voix faible, mais le sourire sur les lèvres les saluent avec reconnaissance. Il est pâle, très amaigri, mais son regard encore vif prouve qu'il est en pleine possession de lui-même. Le P. Bouillon, après lui avoir fait comprendre que son état ne laissait pas que d'inspirer des inquiétudes et qu'il était sage de songer au compte qu'il avait bientôt, peut-être, à rendre au bon Dieu, lui expose sommairement les principales vérités de la religion et le voyant bien disposé, lui confère, sous condition, le saint baptême.

Huit jours après (12 mai) les parents de Cassi, voyant sa dernière heure approcher lui suggéraient de prononcer, comme tout bon musulman la formule sacrée (la chaâda). Contre leur attente, le jeune chrétien refuse et tien un langage si extraordinaire qu'il les jette dans un étonnement profond voisin de la stupeur.

«Un ange tout resplendissant de lumière, leur dit-il, m'a apparu et m'a dit : Dans peu de jours tu viendras retrouver ton petit frères Ali dans un séjour d'incomparable félicité.»

L'enfant parlait de cette vision avec le plus grand calme, jamais il n'avait eu le délire et toutes ses paroles n'avaient plus rien de l'enfance. Mais son père qui avait été si souvent témoin des derniers instants de ses coreligionnaires, de leurs regrets de quitter la terre, ne pouvait s'expliquer la nature du sentiment actuel de son fils. A son avis, le démon seul pouvait les inspirer.

Les missionnaires passent aux yeux des Kabyles pour posséder une eau merveilleuse à laquelle le démon ne peut résister. On vient donc nous chercher en disant : «Montez au village, car Chitan tourment Cassi.» Quoique sachant bien ce qu'il en était, nous nous rendons auprès du petit moribond. Le cher enfant sourit à notre arrivée et manifeste un sensible plaisir au contact de l'eau bénite : «Cassi-tu vois donc réellement un ange près de toi, lui dis-je.»

– Oui, Père, il se tient à droite, il me parle et me montre le Ciel où je vais bientôt entrer.

J'exhortai alors le cher petit chrétien à témoigner à Dieu sa reconnaissance pour la grâce qu'il lui faisait.

Avant mon arrivée, Cassi rompant avec l'habitude de sa race, s'était fait apôtre :

– Le Ciel est si beau, avait-il dit à ses parents, qu’il faut éviter le péché qui vous empêcherait d’y entrer.

Puis comme inspiré d’en haut, il dit à sa mère :

– Tu viendras au Ciel, mais tu restes quelques temps dans le feu avant de rejoindre mon frère Ali et moi.

Ce petit Ali, mort quatre ans auparavant, avait été baptisé à l’insu de ses parents. Comment le jeune mourant, ignorant ce baptême, aurait-il vu son frère au Ciel si sa vision n’avait été réelle ?

Je quittai le malade en affirmant à son père que Dieu était seul l’auteur de cette transformation extraordinaire. Mais le pauvre infidèle n’ajoutant pas foi à mes paroles, fit appeler un des marabouts les plus vénérés du pays et le chargea de chasser du corps de son fils le “Djenoun” qui l’empêchait de “chaâder.”

Tous les sortilèges furent mis en usage. On alluma une bougie et le marabout en souffle la flamme sur les narines du patient :

– Maudis le démon que tu possèdes, crie-t-il à l’enfant.

Mais celui-ci s’adressant à son père :

– O mon père, tu ne m’as jamais maltraité ; pourquoi, à l’heure de ma mort, me fais-tu souffrir ainsi ? Je ne refuse point de maudire le démon, mais je ne puis vous dire que l’ange qui se tient près de moi est un esprit maudit.

Puis regardant le marabout :

– Je n’ai plus besoin de tes services et tu peux te retirer, tu me fatigues de tes exhortations à maudire Chitan, car un autre que lui a pris possession de mon cœur et celui-là ne me veut que du bien. Quant au diable, oui ; je le maudis comme l’auteur de tout mal. Mais, laisse-moi contempler en paix des choses que ni toi ni tes pareils ne sauraient comprendre.

Interdit, le marabout cessa un instant ses importunités, mais il recommença bientôt à martyriser le pauvre malade. Enfin voyant que ses efforts demeuraient sans résultat, il se retira. Tous les assistants étaient vivement émus.

Cassi expira le 17. Trois jours avant sa mort, il affirma à sa famille qu’il mourrait le jeudi et serait enterré le vendredi. Il recommanda à sa mère de ne pas donner ses vêtements et ses souliers à ses cousins ou à des gens riches, mais de les distribuer aux orphelins qui viendraient demander l’aumône, comme sa mère voulait lui persuader qu’il ne mourrait point et qu’il aurait besoin des ses vêtements.

Une autre fois, il disait :

– Je ne regrette rien de la terre, si ce n’est de n’avoir pu dire à mon frère qui est à l’Ecole Normale. Toutefois, si l’on me disait d’attendre un jour de plus pour voir mon frère, je ne voudrais pas changer un jour du Ciel pour un jour de bonheur de la terre.

Le jeune Cassi mourut le jeudi et fut enterré le vendredi ainsi qu’il l’avait annoncé. Tout le village s’entretenait d’une mort si étrange, car nul vieillard ne se rappelait avoir vu un moribond, jeune ou vieux, jouir à ce moment d’une si grande lucidité d’esprit et d’un si grand désir du Ciel.

De leur côté, les missionnaires bénirent Dieu de leur avoir fait respirer le parfum de cette jeune fleur chrétienne poussée au milieu des épines musul-

**manes, de leur avoir donné la consolation de cueillir ce nouvel épi mûri si rapidement aux deux rayons du Soleil de justice. »**

Deux mois après cet événement (3 juillet), le P. Bouillon qui, depuis quelques temps, était fortement éprouvé par la fièvre et sentait ses forces décroître rapidement, se vit forcé, sur l'ordre des médecins, d'aller demander aux eaux de Vichy, le rétablissement d'une santé devenue très précaire.

Mais son séjour en France ne devait pas être perdu pour sa chère mission des Beni-Yenni, nous le verrons plus bas.

Il revint au mois de septembre et reprit avec ses mêmes confrères les œuvres d'apostolat.

Peu après son retour, le cuisinier d'Iberkanen (Beni-Arifs) avait recueilli à la station trois jeunes orphelins de Taba Hammou, village de la tribu des Maatka. Ils se nommaient Belcasse, Ali et Amar, fils de Memouloud.

Quand le poste fut supprimé en avril 1879, le P. Ménard amena les 3 enfants aux Ouadhias. L'année suivante, le P. Malfreyt, d'Iril-Ali, ayant besoin d'un cuisinier, le P. Jullien, Supérieur du poste lui adressa Ali.

Le jeune Kabyle continua son instruction religieuse et ayant eu un instant la pensée de s'établir, acheta un jardin.

En juin 1886, après 6 années de vie paisible, il voulut tenter la fortune et alla à Bouïra ouvrir un café maure, mais grâce à son associé malhonnête quelques mois lui suffirent pour engloutir sa petite fortune.

Comprenant que le séjour chez les Pères était encore ce qu'il y avait de plus sûr pour lui, il revint leur demander une place. Il fut reçu quelque temps à Ouarzen, puis il entra ensuite comme chaouch chez l'Administrateur de Michelet.

On pouvait craindre qu'au milieu de vie agitée, ses bonnes dispositions d'autrefois et son désir de baptême fussent oubliés et que la vue de l'indifférence ou de l'hospitalité de certains roumis ne produisît sur lui une fatale influence. Il en aurait sans doute été ainsi, si la divine Province n'eût placé, près de lui, durant son séjour à Ouarzen un indigène chrétien plein de zèle, Joseph Akli. Le bon exemple de cet excellent homme, ses pressantes exhortations réveillèrent dans l'âme d'Ali les sentiments religieux.

Il revint en 1890, Aït-Larba, retrouver le P. Jullien, son premier Supérieur aux Ouadhias, celui qui avait commencé son instruction religieuse. Dès ce moment, il manifesta le désir sincère de devenir chrétien.

Au mois d'octobre 1891, une fièvre violente le saisit, et les Pères comprirent bientôt que tout espoir était perdu. Ali, voyant la gravité de son état demanda le saint Baptême. Il fut baptisé sous le nom de Jean.

Sachant combien grande était la grâce que Dieu venait de lui faire, il voulut qu'on fêtât ce grand jour. Il ordonna donc à son jeune frère Amar qui

était venu le soigner, de tuer un coq qui lui appartenait et de le servir pour le repas du baptême, auquel la fièvre ne lui permit pas de prendre part.

Pendant les jours qui suivirent, Jean fut admirable de résignation, jamais on entendit un mot qui pût faire soupçonner qu'il regrettait la vie. Lorsque la fièvre lui laissait quelque repos, il égrenait pieusement son chapelet.

« Que je suis heureux, disait-il souvent, maintenant que le diable a été chassé de mon cœur et que Notre Seigneur Jésus-Christ en a pris possession. Je sais bien que tout est fini pour moi ici-bas, inutile donc de me donner des remèdes, ils ne feront rien contre la maladie. »

Et lorsque la douleur lui arrachait des soupirs et des plaintes, il se ressaisissait bientôt et redevenait calme et résigné.

Nos soins le touchaient beaucoup et il ne manquait jamais à chaque fois que l'un ou l'autre de nous allait le soigner ou le visiter, de dire toute sa reconnaissance.

Il se produisit une légère amélioration dans l'état du malade et une accalmie à ses souffrances. Il en profita pour demander à être conduit à l'hôpital du fort.

Mais bientôt, sentant sa fin approcher, il demanda à revenir en toute hâte à Aït-Larba ; il voulait mourir près de missionnaires. Le voyage à mulet durant 4 heures, fait contre la volonté du médecin, l'avait fatigué horriblement, aussi deux jours après, il mourut entre les bras de son frère Amar, doucement, sans agonie, sans même qu'un souffle annonçât son dernier soupir.

Le poste n'ayant pas d'emplacement pour un petit cimetière, force fut le transporter le corps du défunt aux Ouadhias.

Les deux frères d'Ali, Belcassem et Amar, restèrent de longues années aux Ouadhias, avec le P. Jullien, le premier comme cuisinier, le second comme marmiton et berger. Plus tard, Belcassem s'engagea aux tirailleurs algériens, fit la campagne du Tonkin et revint en Kabylie.

On se rappelle que le P. Bouillon avait proposé autrefois l'établissement de métiers dans les diverses stations de la Kabylie. Le R.P. Lechaptois, Provincial, avait approuvé ce projet et avait même tenté un commencement d'exécutions à Tagmount-Azzouz. Mais son départ avait arrêté ces premiers essais.

Le R.P. Viven, qui lui avait succédé comme Provincial, tout en restant à Maison-Carrée, à la tête du noviciat, ne donna pas suite à ce projet, mais le P. Bouillon, son promoteur, lui, n'avait garde de l'oublier.

Aussi, pleinement convaincu qu'il fallait songer à assurer l'avenir matériel des ménages chrétiens existants ou futurs, en procurant du travail rémunérateur aussi bien qu'à l'homme, pensa à introduire la fabrication des étoffes, mais avec le métier français substitué au métier kabyle.

Profitant de son séjour en France, il prit lui-même des leçons de tissage et fit l'achat de deux métiers. Après son retour de la retraite, il les installa de son mieux. Il en écrivit au P. Voillard, qui venait d'être nommé Supérieur :

**« Les métiers sont montés, lui-dit-il (29 décembre), et j'en déjà essayé le fonctionnement. Les Sœurs des Ouadhias attendent des instructions afin de filer, soit avec des quenouilles soit avec des rouets, la laine que j'ai achetée au marché. Je désirais savoir aussi si je dois former des apprentis. »**

Le nouveau Provincial se réservait de voir par lui-même, lors de sa première visite en Kabylie, ce qu'il était opportun de faire, avant de prendre une décision. Il vint à Aït-Larba en mars 1892. A la vue des résultats déjà obtenus et de ceux qu'on pouvait raisonnablement attendre, il donna des encouragements à l'œuvre commencée, conseilla de joindre à l'industrie du tissage celle de la teinturerie.

Ces essais réussirent ainsi que le prouve une seconde lettre du P. Bouillon, directeur de ces deux ateliers (19 août 1892). Il annonce que les ceintures pour le harnachement des mulets, tissées par son apprenti, se vendent très bien sur les marchés indigènes, et que la teinturerie donne aussi de bons résultats et promet une source certaine de revenus rémunérateurs car les teinturiers kabyles gagnent beaucoup. Mais il demande que l'on joigne à l'atelier le tissage un atelier de filature, car les femmes indigènes prennent trop cher pour filer la laine.

Non content d'encourager le P. Bouillon dans son entreprise, le P. Provincial porta au Conseil la question des métiers. Le 3 mai, les Pères d'Aït-Larba apprirent, avec joie, qu'un crédit de 2000 frs était voté pour ajouter à la maison une aile destinée à recevoir une école de tissage. Mais presque aussitôt à la joie succéda le désappointement, car la construction fut ajournée. Finalement, à la retraite de septembre tout fut définitivement abandonné ; le P. Voillard jugeant que le métier du tisserand ne paraissait pas convenir, en Kabylie aux hommes, que c'était plutôt un travail de femme et que, par suite, il valait mieux remettre la direction de cette œuvre aux Sœurs des Ouadhias.

Dès lors, elle cessa à Aït-Larba comme à Tagmount, et elle n'a pas été reprise.

Cette année 1892 qui est la dernière dont nous ayons nous à occuper, fut marqué par un grand nombre de visites d'étrangers faites à la station. Sans doute, l'industrie des Ben-Yenni, orfèvres, armuriers en public, faux-monnayeurs en cachette, avaient attiré jusque là de nombreux visiteurs à la mission, mais cette année, il vint surtout des visiteurs de marque. Signalons quelques-uns.

En février, ce fut M. Bonvalot, le célèbre explorateur de l'Asie centrale et un officier supérieur de l'armée russe.

En mai, le Ministre de l'Instruction Publique, M. Bourgeois ; à cette occasion le drapeau français fut hissé près de la croix du petit clocher, Députés, Sénateurs, Préfets et Sous-Préfets, Inspecteurs, Maîtres des requêtes au Conseil d'Etat, Officiers, Recteurs d'Académie, se succédèrent... Tous, il faut le dire, parurent enchantés de leur visite et témoignèrent hautement leur admiration. Mais c'est surtout le côté patriotique de l'œuvre des missionnaires du Cardinal Lavignerie qui les frappait, on le comprend.

En allant à la retraite, les Pères emportaient avec eux de grandes préoccupations. Depuis le mois de mars, une épée de Damoclès était suspendu menaçante sur leur tête.

L'Administrateur et les Inspecteurs étaient venus aux Beni-Yenni, choisir l'emplacement de deux nouvelles écoles laïques, l'une à Tigzirt, l'autre à Aït Lahsen. La petite école des missionnaires allait donc se trouver enserrée entre cette dernière et celle de Taourirt-Mimoun. De plus, il était question d'établir dans chaque village, un instituteur qui ferait l'école dans la Djemaa.

Ces différents projets furent mis en partie à exécution, aussi ce ne fut pas sans appréhension que les Pères à leur retour de Maison-Carrée rouvrirent leurs classes.

Mais malgré les sollicitations que l'on fit à leurs élèves pour les engager à suivre à l'école d'Aït-Lahsen ou celle ouverte à la Djemaa d'Aït-Larba 45 écoliers se présentèrent.

L'internat s'était augmenté d'un contingent étranger. On y avait reçu deux petits garçons d'un ménage arabe chrétien demeurant à Bir-Kadem et un orphelin, Mohammed, confié aux Sœurs des Attafs par un père décédé à l'hôpital.

Les missionnaires étaient donc tout à la joie quand le 26 novembre à une heure de l'après-midi, un télégramme leur apporta la nouvelle de la mort du Cardinal. Voici ce que nous lisons à ce sujet dans le diaire :

**« Depuis le commencement de l'année, nous redoutions cette mort, mais nous aimions à penser que Dieu daignerait exaucer nos prières et ne pas nous soumettre sitôt à cette terrible épreuve.**

**En mourant, cet évêque à l'âme si grande, cet apôtre au zèle constant, après tant de travaux accomplis pour la gloire de Dieu et le bien de l'Eglise, a pu dire comme Saint Paul :**

*Cursum consummavi..... in reliquo reposita est mihi corona justitæ, quam reddet justus Judex.* Mais pour nous quelle perte !

**Le premier instant de terreur passé, nous nous rendons à la chapelle où nous récitons le chapelet pour le repos de l'âme de notre Vénéré Père et Fondateur. »**

Le 29, une dépêche ayant prévenu les missionnaires de Kabylie, qu'un Père de chaque station devait assister à la cérémonie des obsèques, le P. Julien fut désigné pour se rendre à cet effet à Alger.

Ce qui pouvait consoler la douleur filiale des missionnaires, c'est la pensée que la Société allait être gouvernée par Mgr Livinhac, le fils bien-aimé de notre Vénéré Père, par cet apôtre de l'Ouganda, dont la piété, la douceur, le grand esprit de foi et les vertus apostoliques provoquaient l'admiration et attiraient la confiance et l'amour de tous.

**LISTE DES SUPERIEURS D'AIT-LARBA  
de la reprise de ce poste jusqu'à la fin de l'année 1892.**

Le R.P. Julien :                      du 13 avril 1883 à septembre 1884.





## CONCLUSION

En terminant la lecture de ce volume, ne va-t-on pas se demander que fait donc le missionnaire en Kabylie ?

Après tant d'années d'apostolat, tant d'effort réunis, de vies sacrifiées, de dépenses énormes, où sont les résultats ?

On avait fait espérer depuis longtemps des conversions nombreuses. Où sont les conversions ?

Il faut l'avouer, le travail du missionnaire paraît jusqu'ici à peu près stérile et les résultats obtenus sans proportion avec le travail accompli.

Au début de leur établissement chez les Kabyles, nos confrères prenant trop vite leurs désirs pour la réalité, fermant les yeux avec trop de complaisance sur les défauts de ce peuple ou cédant trop à l'affection qu'ils lui portaient, ont vanté outre mesure ses qualités et ont annoncé comme très prochaine sa conversion ; aussi les relations écrites par eux à cette époque ont-elles contribué à fausser les idées sur l'état exact de la mission en Kabylie.

Il faut bien le reconnaître, à l'heure où nous écrivons, la masse de la nation berbère est toujours loin du Royaume des Cieux ; non seulement elle n'est pas à la veille de se faire chrétienne, mais on peut dire qu'elle n'est pas même entamée. Qu'est-ce en effet que quelques centaines de chrétiens en face de 300 000 musulmans ?

Ceux qui disent ou écrivent le contraire sont de jeunes missionnaires nouvellement arrivés dans le pays ou des étrangers, qui en passant n'ont le temps, ni de rien voir, ni de rien apprécier.

Soyons justes pourtant. A ceux qui disent : Voyez donc à l'Equateur quel admirable mouvement vers le catholicisme ! En 1878 il n'y avait pas un seul chrétien dans l'Ouganda et à l'heure actuelle ils se comptent par centaines de mille, on peut répondre :

C'est vrai et Dieu en soit béni ! Mais oubliez-vous que les musulmans sont autrement difficiles à attirer et à soumettre à l'Evangile que les Nègres de Nyanza ?

**« De tous les cultes du mensonge, disait un jour M. de Belcastel, l'islamisme est le plus redoutable, le plus haineux, le mieux armé par l'esprit du mal contre la vérité. »**

Et qui ne sait que depuis 1200 ans qu'il s'est établi, partout et toujours, dans les Indes comme en Algérie, au temps de Saint François-Xavier, comme nos jours, il a opposé à l'apostolat catholique les barrières les plus fortes.

Est-ce à dire pourtant que le peuple kabyle ne peut être converti ?

On entend répéter souvent, même par des catholiques de bonne foi que les musulmans sont inconvertissables et cette opinion aussi funeste qu'erronée, semble malheureusement se généraliser. Comme si l'expérience de dix-huit siècles permettait de croire qu'il puisse jamais exister un peuple inconvertissable ! Dans son commandement au Apôtres : Allez, enseigner toutes les nations, Jésus-Christ aurait-il donc exclu les Musulmans ?

Que le sectateur de Mahomet soit difficile à convertir, plus difficile qu'un païen, aucun missionnaire ne songe à le nier ; mais que le musulman malgré l'état réfractaire où l'a mis l'éducation religieuse du Coran, ne puisse accepter notre foi ; que la femme musulmane malgré la dégradation profonde où l'a fait tomber l'Islam, ne puisse, sous l'influence de la grâce prendre au foyer la place d'honneur que lui donne le christianisme, c'est ce que nous ne saurions admettre.

Mais alors pourquoi donc si peu de conversions parmi les Kabyles ? Les causes en sont multiples. Bornons-nous à indiquer les principales.

**La première** vient du Gouvernement qui n'a jamais voulu favoriser l'apostolat catholique en Algérie, et l'a même entravé en maintes circonstances et de mille manières, soit ouvertement soit plus souvent d'une façon déguisée. Or les Kabyles, plus fins politiques que nous ne pensons, comprenant qu'une adhésion de leur part à une religion si peu estimée, si mal vue de leurs vainqueurs, serait capable de leur susciter des embarras ou des tracasseries, se sont tenus prudemment sur la réserve. Plusieurs même crurent bien faire d'imiter le mode d'agir de l'Autorité et l'on vit, spectacle odieux, des musulmans : Caïds, Présidents de tribus, Amins de villages, surveillant des missionnaires français et combattant leurs œuvres aussi patriotiques que religieuses !

Nous n'avons pas à revenir ici sur les exactions infligées aux Pères Jésuites et à nos confrères par quelques Officiers des Bureaux-Arabes et certains Administrateurs.

**Une seconde** cause vient des missionnaires eux-mêmes. Notre Vénéré Fondateur voulait qu'on donnât à l'étude des langues indigènes l'importance des exercices spirituels. Ce désir a-t-il été écouté ? Nous ne voulons pas donner la réponse nous-même ; prenons-là dans un rapport adressé, il y a quelques années à Mgr Livinhac par un de nos confrères de Kabylie : « Les missionnaires, dit-il, ne savent pas le Kabyle. Et cette phrase, si dure qu'elle soit, n'est que l'expression de la vérité. Qu'un indigène vienne aujourd'hui trouver l'un de nous et lui dise : Père je veux connaître ta religion, instruis-moi. Quels sont ceux qui pourront le faire ?... En consultant mes souvenirs et me rappelant tout ce qu'on m'a rapporté des anciens, en parcourant la liste des missionnaires actuellement en Kabylie, je n'en trouve pas dix, capables de satisfaire le désir de cet homme à la recherche de la vérité. Je suis effrayé

de dire de pareilles choses, mais le fait est là. Et plus de 200 missionnaires ont soi-disant évangélisé les Kabyles !

A l'ignorance de la langue vient en ajouter une autre : celle qui regarde la religion musulmane : dogme, morale, observances, doctrine des Marabouts, Coran, objections les plus ordinaires et cette dernière ignorance est peut-être encore profonde que la première.

Hâtons nous dire, à la décharge des missionnaires que soit pour l'étude de la langue, la connaissance de l'Islam et des coutumes indigènes, la plupart ne pouvaient moralement pas faire davantage que ce qui a été fait. D'abord la classe quotidienne, le soin des malades, l'économat, la surveillance des internes, etc... absorbent à peu près complètement leurs journées. Ensuite les ouvrages de linguistique, de controverse sont, ou introuvables ou hors de la portée de leurs modeste bourse. Enfin la langue kabyle doit être classée parmi les langues les plus difficiles.

Le signataire du rapport indiquant comme remède à cette situation la création d'une maison spéciale en Kabylie, où durant une année, les missionnaires apprendraient la langue kabyle et les choses musulmanes à l'exclusion de tout autre travail. Cette année-là ne serait certes pas une année perdue, car les missionnaires pourraient en sortant se mettre immédiatement au travail apostolique, éclairant, réfutant, instruisant les adultes, catéchant les petits, de sorte qu'on ne pourra plus dire en parlant des Kabyles : *Quomodo audient sine predicante ?*

Le même Père continue : Les missionnaires ont manqué de méthode, dans l'exercice de l'apostolat, ou en ont varié à l'infini.

Les uns dans l'enseignement de la religion ne savent pas où débiter, les autres commencent tantôt d'une façon, tantôt de l'autre. Les uns prétendent qu'il faut d'abord détruire l'Islamisme dans l'âme du Kabyle avant d'y faire pénétrer l'Evangile ; d'autres qu'il faut au contraire instruire aussitôt de la religion chrétienne, car la vérité par elle-même, disent-ils, chasse l'erreur. Les uns préconisent la controverse car avant tout, à leur sens : A bas les Marabouts ! Les autres fuient la discussion comme la peste.

On le voit, il faudrait une méthode écrite que nous guidât dans l'instruction des infidèles, puis dans celle du catéchisme et enfin du néophyte. Les résultats seraient alors bien autrement sérieux et consolants.

Notre confrère termine ainsi son rapport : Les changements ont été trop fréquents parmi les missionnaires.

En général, dit-il, on passe un, deux, trois ans dans chaque poste, rarement davantage, puis on reçoit sa nomination pour un autre qu'il faut recommencer le travail entrepris dans le premier. Tout le monde perd à ce changement : le missionnaire et le Kabyle ; disons pourquoi.

Le missionnaire s'attache beaucoup à son premier poste, se met d'ordinaire avec ardeur à l'étude de la langue et apprend vite à parler un peu, il est heureux de faire connaissance avec les indigènes, petits écoliers ou grandes personnes, se dépense avec grand zèle aux œuvres de l'apostolat, car *ubi amatur, non laboratur*. Mais voilà que parfois à la retraite suivante, il reçoit son changement. Alors il se produit en lui, un déchirement de cœur d'autant plus pénible qu'il ne veut pas le laisser paraître ; l'étude de la langue est retardée ou de beaucoup ralentie ; il ne met plus autant d'ardeur à entretenir des relations avec les habitants ; il fait la classe pour accomplir son devoir, mais son goût et ce n'est souvent qu'au bout d'un an et plus parfois qu'il s'est remis à flot. Si à ce moment où le calme du cœur a fini par se faire, arrive un nouveau changement, alors une sorte d'indifférence envahit l'âme tout entière. Je ferais bien ceci ou cela, se dit-on, je commencerais volontiers cette œuvre, mais je serai probablement changé l'année prochaine, alors je ne fais rien ! Sans doute ces sentiments sont bien peu surnaturels, mais je constate, hélas ! ce qui est et non ce qui devrait être.

Avouons pourtant que le missionnaire n'est pas sans retirer parfois quelques avantages pour lui-même de ces changements : il s'habitue à agir par vertu au lieu d'agir par goût, il se rend compte des diverses méthodes d'apostolats mises en pratique dans les postes et cette étude lui donne de bonnes idées pour la marche des œuvres en Kabylie ; mais outre que ces réels avantages peuvent s'acquérir de par ailleurs, ils sont loin de compenser les inconvénients graves dont il me reste à parler. Ces inconvénients regardent surtout les indigènes.

Pour peu que le missionnaire connaisse la langue, il a bien vite fait connaissance avec quelques habitants ; il est bien rare alors qu'il n'entame pas avec l'un ou l'autre la question religieuse et qu'il ne commence à les instruire, le Père vient-il à changer ? le travail commencé est perdu, les espérances de conversions anéantis. Ces gens se retirent et retournent dans l'ornière. Assurément cela est bien fait pour surprendre, mais il ne faut pas perdre de vue que le Kabyle est essentiellement « homme à Cheikh » ; il s'attache à un Père seulement, et l'on est obligé souvent de les reprendre lorsqu'ils disent : Tel Père est bon, les autres sont méchants. Les mots sont plus forts que la pensée, mais cela trahit leur caractère et le point sur le vif.

Il est des circonstances où un changement est utile, nécessaire ; même alors c'est un malheur, malheur inévitable sans doute, qu'il faut subir pour en éviter un plus grand ; mais dans ce cas, que de fois pour remplacer un Père on a démembré un poste voisin et par ce fait retardé la mission de plusieurs années.

Il est certain que le missionnaire est en général bien vu et estimé des indigènes ; sa bonté, sa vertu, sa science les attirent irrésistiblement ; mais

qu'il reste 7 ou 8 ans dans le même poste, qu'il parle la langue, qu'il ait des procédés doux et charitables à l'égard de tous, il sera considéré comme un homme de Dieu, on le consultera comme un oracle, sa parole sera reçue avec respect, on lui racontera les peines les plus intimes de la famille, rien d'important ne se fera sans son avis, si quelquefois il a des remontrances à adresser, les vieillards même l'écouteront et lui obéiront comme des enfants. Quelques mots de lui produiront plus d'effet que cent discours de vingt jeunes missionnaires à peine connus. »

En présentant ce rapport à Monseigneur, le Supérieur Général, le Père X... se défend d'y mettre un esprit de critique ; son but est d'exposer avec une liberté toute filiale mais avec un profond respect, ce qu'il croit bon, juste et utile pour sa chère mission de Kabylie. Nous laissons au lecteur le soin d'apprécier les observations qui précèdent ; mais nous devons pourtant dire que si des changements fréquents, à une certaine époque ont eu lieu, c'est que des nécessités supérieures l'exigeaient ; les Provinciaux ont été les premiers à le regretter. Il fallait absolument des missionnaires soit pour les caravanes de l'Equateur, soit pour la reprise des anciennes stations ou la création de nouveaux centres de missions au Sahara et comme les membres de la Société n'étaient pas si nombreux qu'à l'heure actuelle, on était bien forcé de prendre le personnel nécessaire dans les postes déjà existants. De plus, comme la Kabylie semblait alors donner peu d'espérances de conversions, il était naturel et sage de prendre des ouvriers là où leur présence paraissait moins utile et où plusieurs d'entre eux demandaient leur envoi dans d'autres missions.

Nous arrivons maintenant à la **troisième cause**. Celle-ci vient du Kabyle lui-même ; de son caractère ou bien encore de la constitution sociale qui le régit.

D'abord comme l'Arabe, le Kabyle est un musulman c'est-à-dire plus réfractaire à l'Evangile qu'un païen, un fétichiste, un idolatre quelconques ; ensuite s'il a certains qualités natives, il a aussi de nombreux défauts, à la tête desquels il faut placer l'esprit de lucre. Econome jusqu'à l'avarice, âpre en gain jusqu'à la rapacité, le Kabyle ne rêve que douros. Gagner des douros, beaucoup de douros, en gagner le plus tôt possible et en peu de temps, c'est bien là le trait caractéristique et saillant de cette race. Or l'amour de l'argent non seulement ne prépare guère son cœur à recevoir le bon grain évangélique, mais si l'on en croit un proverbe indigène il y étouffe même tout sentiment de reconnaissance.

Le mouton arabe et le mouton Kabyle diffèrent essentiellement. Le premier dès qu'il a reçu une seule fois la nourriture de la main de son maître le suit toujours ; le second au contraire cesse de suivre son maître dès que celui-ci ne lui donne plus d'herbe.

Or les Kabyles sont un peu comme leurs moutons ; ils restent fidèles à qui leur donne, ils le quittent dès qu'ils n'ont plus rien à attendre de lui.

Si les missionnaires avaient jusqu'ici travaillé pour acquérir la gratitude des montagnards du Jurjura, il faut avouer que leurs travaux ne seraient pas payés bien cher.

Le second défaut du caractère kabyle est la mobilité et la faiblesse : mobilité dans l'esprit, faiblesse dans la volonté. Aujourd'hui notre homme trouve admirable, merveilleuse, divine la religion chrétienne, le lendemain, il n'y a plus trace de cette bonne impression. Aujourd'hui il affirme sa volonté bien arrêtée de suivre Jésus-Christ et malgré tout ; le lendemain, un sourire moqueur, une parole plaisante de ses coreligionnaires, voilà réduites à néants ses plus solennelles résolutions ! L'Évangile le matin, l'Islam le soir ! C'est le flux et reflux perpétuels. Pauvre peuple, quand secoueras-tu enfin cette lâcheté désespérante ? Quand pourrons-nous te mettre au cœur un peu de cette virilité qui a produit tant de héros chrétiens ?

Enfin l'étroite solidarité qui en Kabylie, lie l'individu à la famille, la famille à la Kbarouba, la Kbarouba au village, le village au tribu, opposera toujours un des plus sérieux obstacles à la prédication. On ne se fait pas aisément une idée de la puissance de cette solidarité et combien l'esprit du çof est ancré dans les mœurs. On ne trouve pas en Kabylie d'individu isolé et vivant libre et indépendant. Non seulement les actes de la vie publique, mais ceux de la vie privée sont surveillés, contrôlés, approuvés ou blâmés selon les circonstances ; c'est on le voit un véritable asservissement.

Nombreuses sont les âmes éclairées des lumières de l'Évangile, mais prises dans mes mailles de leur çof, elles ne peuvent agir à leur gré, sans soulever ses réclamations ou ses haines.

En face de ce sérieux obstacle et de cette puissance, dont l'importance n'échappe pas plus à la justice française qu'à l'apostolat catholique, le missionnaire se rappelant le mot fameux : « *Divide ut imperes* » doit chercher à donner au Kabyle l'amour de l'indépendance personnelle et pour cela profiter de toutes les occasions favorables : classes aux enfants, conversations avec les adultes, individuelles ou publiques. Il fera ainsi un travail très fructueux et pourra espérer pour l'avenir des conversions plus faciles et de jour en jour plus nombreuses.

Et maintenant après la constatation de tant de causes qui ont retardé, entravé l'œuvre de la mission en Kabylie, le découragement va-t-il s'emparer des ouvriers apostoliques ? Dans cette lutte entre l'Évangile et le Coran, le dernier mot restera-t-il donc à l'Islam ?

Non, mille fois non !

A l'heure où nous écrivons la situation ancienne est bien changée et le présent ne ressemble en rien au passé.

D'une part le Gouvernement a fini par comprendre le côté vraiment français de l'œuvre des Pères Blancs en Kabylie et ne leur a pas ménagé les félicitations et les encouragements. L'Académie a su apprécier les élèves sortis de leurs écoles, l'Autorité militaire a été frappée de l'ascendant pris par eux sur les populations, lors de l'enrôlement des convoyeurs pour Madagascar.

D'autre part, les missionnaires reconnaissant les fautes commises se sont mis avec ardeur digne d'éloges à l'étude de la langue et le succès a couronné leurs efforts persévérants. Tous les dimanches dans chacune des stations l'instruction religieuse se donne maintenant en Kabyle devant toute la chrétienté ; on ne fait plus le catéchisme, on ne récite plus les prières en français. Le catéchisme du diocèse d'Alger a été traduit, des cantiques composés en Kabyle, un manuel de conversation, un essai de grammaire, deux dictionnaires ont été édités par des missionnaires ; des ouvrages de controverse sont en préparation. On voit que le temps perdu a été bien préparé.

Enfin les conversions se sont opérées et s'opèrent chaque année ; les baptêmes ne se font plus, comme jadis, quasi en cachette, mais avec toute la pompe possible ; la bénédiction des mariages a lieu en présence des néophytes, des catéchumènes et même des infidèles émerveillés

Sans doute, parmi les hommes, les conversions sont encore rares. Victimes du respect humain, esclaves des passions du Musulmanisme, trop faibles pour accepter la loi austère de l'Évangile, ils constatent le mouvement religieux qui se produit autour d'eux, mais sans les suivre. « Nous sommes trop vieux pour "tourner" disent-ils », mais ils laissent sans difficulté leurs enfants recevoir l'instruction chrétienne et ne s'opposent nullement à leur baptême.

Les conversions s'opèrent surtout parmi les jeunes gens, anciens élèves de l'école du poste et parmi les jeunes filles sorties des ouvriers ou des orphelinats des Sœurs Blanches.

La statistique de janvier 1903 mentionne pour la mission de Kabylie : ..... néophytes et ..... catéchumènes.

Ce chiffre augmentera d'année en années, c'est notre vœu et notre espérance, mais gardons-nous, quand nous parlons de nos chrétiens Kabyles d'être optimistes ou pessimistes. Ne leur attribuons pas des vertus qu'ils ne peuvent guère avoir encore ; ne réclamons pas non plus d'eux une perfection idéale. Rappelons-nous le point de départ de nos jeunes frères dans la foi, il y a 2, 3, 4 ans, c'étaient encore des musulmans et ce mot en dit long ; il y a des missionnaires qui voudraient trouver un ange dans chaque baptisé ; mais converti ne veut pas dire impeccable ; les fautes de ces nouveaux chrétiens sont moins sensibles à Dieu peut-être, que nos plus petites infidélités, à nous qui sommes nés au milieu des lumières du Catholicisme. On oublie qu'il a fallu trois siècles de Christianisme pour adoucir les mœurs des Français.

Je ne veux pas terminer ce volume consacré tout entier à la mission de Kabylie, sans demander à mes confrères de se souvenir de moi devant Dieu et de prier Notre-Dame d'Afrique, Reine du Jurjura de bénir celui qui veut rester jusqu'au bout le plus humble, mais aussi le plus aimant de ses serviteurs !

**FIN**



**FEMME KABYLE PORTANT SON ENFANT**

## **APPENDICE**

1.

**Rapport du R.P. Charmetant à Mgr le Délégué sur la Mission de Kabylie (1876)**

2.

**Avis donnés aux missionnaires de Kabylie par le R.P. Charmetant**

3.

**Lette du R. P. Deguerry communiquant une Circulaire de Mgr le Délégué aux missionnaires sur certains abus qui s'étaient introduite dans plusieurs maisons de la Société**

4.

**Note de M. le Chanoine Léoni sur l'école franco-arabe de Tizi-Ouzou**

5.

**Indications géographiques sur quelques-unes des stations de Kabylie**

6.

**Aux missionnaires de Kabylie (poésie de M. Henry Choisset.)**

7.

**Liste des Supérieurs de la Mission de Kabylie et des Provinciaux**

8.

**Un mois aux Aït-Irgan (Journal des Pères A. Vidal et E. Amat)**



LES ÉCOLES FRANÇAISES EN KABYLIE. — L'orphelinat de Thaddert-ou-Fella, près de Fort-National.



LES ÉCOLES FRANÇAISES EN KABYLIE. — L'orphelinat de Thaddert-ou-Fella.

## 1.

### **Rapport du R.P. Charmetant à Monseigneur l'Archevêque d'Alger Délégué apostolique sur la visite en Kabylie (1876)**

Au mois de juin 1876, le P. Charmetant avait été envoyé en Kabylie, en qualité de Visiteur. A son retour il adresse à Mgr Lavigerie, le rapport suivant. Nous le publions « in extenso », non seulement parce que nous le regardons comme un document historique d'une réelle importance, mais aussi pour les confrères puissent juger de la situation exacte où se trouvait, à cette époque, au point de vue de l'Apostolat, la Mission de Kabylie.

#### **I° Missionnaires.**

J'ai trouvé mes confrères dans la pratique des Règles de la Société et dans l'exercice des différents devoirs de notre sainte vocation. Mon cœur a été réjoui, et mon âme en a glorifié le Seigneur. Je n'ai eu aucune peine, ni rencontré aucune résistance à redresser de légers abus, qu'une sorte d'habitude routinière avait pu introduire dans la vie intérieure ou extérieure de nos communautés. Ces réformes sont notées à leur place respective dans les paragraphes qui suivent.

#### **II° Ecoles**

Les missionnaires comprennent enfin l'importance de l'Ecole indigène, et tournent de ce côté leurs principaux efforts. Il y a :

6 élèves à Tizi-Ouzou dont 5 sont pensionnaires.

16 élèves aux Arrifs dont 8 sont pensionnaires.

12 élèves à Tagmount-Azzouz dont 4 sont pensionnaires.

20 élèves aux Ouadhias dont 10 sont pensionnaires.

Malheureusement, dans chaque station c'était l'arbitraire ou le caprice de chacun qui présidait à l'instruction donnée en classe, ainsi que pour la nourriture et le costume des orphelins à la charge de l'Œuvre. Il résultait, entre les divers postes des bigarrures et même des inégalités choquantes. A la fin de sa tournée, le Visiteur a réuni en conseil tous les supérieurs des stations pour qu'un règlement uniforme, fruit du zèle et de l'expérience de tous, soit désormais en vigueur dans chaque maison. Voici ce qui, après mûre délibération, a été adopté jusqu'à nouvel avis pour être soumis à l'approbation de Monseigneur.

Règlement provisoire des enfants (dans la mission de Kabylie)

Costume

Burnous du pays pour l'hiver.  
Sarouel et blouse (de couleur foncée).  
Chemise sans manche et sans col.  
Chéchia et sebbates arabes (sans bas).

Nourriture

Déjeuner : pain.  
Dîner : soupe, pain et plat kabyle.  
Souper : pain et soupe ou bien pain et plat kabyle ou bien : Kouskous seul.  
N.B. – de la viande : un repas par semaine.

Instruction

Lecture et écriture.  
Calcul, Quatre Règles, Problèmes et système métrique.  
Grammaire et Géographie élémentaire.  
Histoire sainte de l'Ancien Testament.

Etudes du Français

Les missionnaires travailleront à pousser le plus possible leurs élèves dans la connaissance du Français, tout en se fortifiant eux-mêmes dans l'étude du Kabyle qui a été trop négligée jusqu'à ce jour. En conséquence, chaque Père fera coïncider l'étude du Kabyle que lui prescrit la Règle, avec l'enseignement du Français à un moment où les enfants sont libres car ceux-ci doivent continuer à avoir leurs classes de 2 heures le matin et de 2 heures le soir. Jusqu'à ce jour, les orphelins pensionnaires à la charge de l'œuvre ont eu trop de temps libre. Cet arrangement servira donc à les occuper d'une manière profitable et fructueuse pour eux et pour les missionnaires. Ceux-ci se serviront pour cela de dialogues ou récits français-kabyles, tels qu'ils les possèdent dans les ouvrages qui sont entre leurs mains.

En outre, pour stimuler davantage encore le zèle des missionnaires à l'endroit de l'école, ils seront tenus désormais d'envoyer au Conseil, de chaque poste, un Bulletin trimestriel rédigé de la manière suivante, et dont un modèle a été laissé dans chaque station :

Nom des élèves	Date		Nombre des journées de présence	Sommes dues pour chaque pensionnaire		Observation
	de Ren- trée	de Sor- tie		Frs	Cmes	
Pensionnaires ..... ..... .....						Outre les observations à faire sur l'école, indiquer ici, par catégories de mois ou de semaines, le chiffre approximatif des malades qu'on a soignés, et le chiffre exact des enfants qu'on a pu baptiser dans chaque poste, à l'article de la mort
Externes ..... ..... .....						

**Etat Nominatif des enfants qui fréquentent l'Ecole de... et sommes dues par le R.P. Trésorier pour l'entretien des orphelins pendant le ... Trimestre.**

C'est pour répondre au vœu formulé par la Sainte-Enfance qui nous alloue des subsides, que les missionnaires devront, comme cela se pratique dans les autres Missions, renseigner les Supérieurs sur le chiffre d'enfants qu'ils ont baptisé à l'article de la mort, dans le courant du trimestre. Quant au chiffre approximatif des malades qui fréquentent chaque poste, cela nous permettra de faire au besoin, et quand on le voudra, une statistique pleine d'intérêts. A ces détails sur les écoles, je dois ajouter, qu'elles sont à la veille de prendre dans chaque poste, une plus grande extension et une véritable importance pour les motifs développés au paragraphe V (Rapports avec l'autorité).

### **III° Malades.**

Ils continuent à venir en grand nombre, même des tribus éloignées d'où ils arrivent à dos de mulet. Tizi-Ouzou lui-même est devenu à ce point de vue un vrai centre d'action, surtout les jours de marché. Les missionnaires remplissent ce devoir de charité comme le demande l'esprit de leur vocation, et les Européens ne le voient pas de mauvais œil. Dans quelques stations les malades n'étaient pas reçus avec assez d'empressement, et souvent ils étaient obligés de trop attendre. J'ai prescrit que toute autre occupation le céderait à ce devoir de charité.

### **IV° Rapports avec les indigènes.**

De plus en plus, les Kabyles aiment à se trouver en rapport avec les missionnaires. Malheureusement, parmi ceux-ci quelques-uns semblaient avoir oublié qu'ils avaient tout quitté pour venir à eux et au lieu de se mettre complètement à leur disposition, ils se soustrayaient à leurs importunités en tenant leur porte fermée. Cet abus n'existe plus

Partout, j'ai eu le bonheur de constater que les Indigènes s'habituent tellement à la présence des missionnaires parmi eux, qu'ils ont fini par s'attacher à eux plus étroitement qu'ils ne le soupçonnaient eux-mêmes. C'est ainsi que le départ inopiné et définitif du P. Soboul de la Kabylie, a vivement affecté la tribu des Beni-Aïssi qui, jusque là, nous avait été presque hostile. Ils se sont plaints à moi de ce départ en pleine Djemaa. L'éloge de ce Père a été colporté par eux, depuis son départ, dans toutes les tribus voisines, et jusque chez les Pères Jésuites qui m'en ont parlé. Depuis lors, les gens de Tagmount-Azzouz sont devenus bien plus démonstratifs à l'égard des Pères de cette station.

Aux Ouartisas l'influence des missionnaires est considérable, au point que le mouvement religieux, si l'on n'est pas prudent, pourrait s'y produire d'une manière fort intempestive ; aussi ai-je fortement insisté dans la carte

de visite pour que la patience et la prudence des missionnaires de ce poste soient exemplaire.

J'ai presque été alarmé, à propos de cette fermentation d'idées, non seulement, par ce que j'ai vu en général dans la tribu, mais encore par une conversation secrète et particulière qu'un membre influent du pays a tenu à avoir avec moi. Cet homme est Ali n'aith Mâmeur, le même qui a dîné chez Monseigneur avec les Touaregs. Il est venu de lui-même me parler ; et les Pères m'ont affirmé qu'ils n'avaient jamais eu avec lui aucune conversation à ce sujet. Je crois de mon devoir de mettre la Grandeur au courant de cette conversation, afin qu'elle sache dès maintenant où en sont les choses.

Il commença par me dire que si les Français voulaient voir les Kabyles se rapprocher d'eux, ils n'avaient qu'à mettre des Marabouts sur tous les points de la Kabylie, et qu'alors ce travail s'opérerait de lui-même, à la vue seule de ce que font les Pères ; que les Kabyles avaient bien plus d'affinités pour les Français que pour les Arabes ; que ces paroles de M. de Gueydon, lors de son passage à Fort-National, les avaient fait souvent réfléchir : « Il faut que les Kabyles et les Français ne fassent qu'un seul peuple, car ils ont des ancêtres communs ; la preuve, c'est que si je prenais vos habits, et que j'aille vivre dans vos tribus, on me croirait Kabyle, et si l'un de vous prenait les miens, et venait dans nos villes, on le croirait Français. » Un jour ou l'autre il en sera ainsi : les Kabyles redeviendront ce qu'étaient leur ancêtres, non seulement comme nation, mais comme Religion. Ce mouvement approche : beaucoup de Kabyles le pressentent. Depuis que les Marabouts sont parmi eux, non seulement les hommes, mais encore les femmes admirent le zèle désintéressé des missionnaires ; leur ascendant sur tout le pays devient considérable. Chacun réfléchit en lui-même, et en secret, au sujet de ces hommes extraordinaires. Lui, Ali, voit aujourd'hui clairement le but qu'ils poursuivent ; et il se réjouit devant Dieu et dans le secret de son cœur de constater que ce but approche.

Il n'est pas le seul à réfléchir ainsi ; il pourrait en compter, à sa reconnaissance, plusieurs centaines, dans diverses tribus ; mais comme les Kabyles évitent d'échanger leurs idées à ce sujet, il n'en pourrait citer que six ou sept de différents villages, qui ont compris aussi clairement que lui, le vrai but des Pères et qui l'appellent de le leurs désirs. Pour lui, depuis le jour où il a vu les Pères à l'œuvre, il n'a plus eu de confiance dans la vérité de sa religion, et ni lui, ni les membres de sa famille n'ont jamais voulu porter les ridicules amulettes des Marabouts. Bien plus, il lui a été dès lors impossible de faire les prières musulmanes. Il s'est reproché cela longtemps, car il valait mieux, selon lui, continuer à prier Dieu ; mais chaque fois qu'il a voulu essayer, il ne l'a jamais pu, car il avait la conviction que la prière musulmane

n'est pas la bonne. Il connaît un grand nombre de Kabyles qui sont comme lui.

Dans le principe, il était mécontent de voir les missionnaires refuser de lui enseigner leurs prières à eux. Mais aujourd'hui il comprend toute la sagesse de cette conduite. Il ne faut pas compromettre le succès général pour un bien particulier. Il faut attendre que les Pères soient répandus d'un bout à l'autre de la Kabylie ; et le travail qui se manifeste déjà dans certaines parties se généralisera ; et les Kabyles ne tarderont pas à entrer d'eux-mêmes dans le mouvement général, sans appréhension, sans froissement, car ils auront pu juger l'arbre à ses fruits. Le silence vaut donc mieux en effet, car le soin des malades, l'éducation des enfants, et l'adoption des pauvres orphelins abandonnés de tous, sont des actes qui crient bien plus haut que les paroles.

Tout cela, il le constate avec bonheur ; mais, depuis quelque temps il est vivement tourmenté de vivre comme il vit sans rendre aucun devoir à Dieu. Son plus ardent désir est de voir Monseigneur pour lui demander la grâce de lui faire enseigner secrètement les prières et les croyances chrétiennes ; et même, si le grand marabout voulait dans sa religion, il en accepte toutes les conséquences, et n'hésiterait pas à renvoyer immédiatement une de ses femmes, car il sait que le chrétien ne peut en avoir qu'une.

Tel est le résumé des paroles qui m'ont été dites, en tête à tête, par cet indigène et que j'ai écoutées en silence, sans lui adresser de questions. Je me suis borné, après l'avoir écouté, à lui recommander la direction et la prudence, à garder pour lui tous ces réflexions ; à éviter d'en parler non seulement avec les Pères, mais encore avec ses compatriotes, à avoir dans la bonté et la miséricorde de Dieu à son endroit la plus grande confiance et la plus vive reconnaissance.

### **V° Rapports avec l'Autorité.**

Il importe tout d'abord d'informer Monseigneur que le nouveau Commandant Supérieur de Fort-National, Monsieur Garry, est un homme religieux et pratiquant, qui s'est posé en arrivant, comme un ami des prêtres et des missionnaires. Son programme est que pour posséder sérieusement la Kabylie, il faut y multiplier les routes et les écoles.

A Dellys, le Général Péau s'est montré jusque là très favorable aux écoles. Il a écrit récemment aux Auadhias et aux Pères Jésuites pour leur demander ce qu'ils désireraient avoir comme livres, cartes, etc.... pour leurs écoles. Il a recommandé au nouveau Commandant de favoriser, par tous les moyens possibles, ces utiles instituteurs ; et celui-ci a déjà mis en mouvement les Officiers du Bureau-Arabe, pour aller dire dans les villages que l'autorité supérieure verrait avec plaisir un grand concours d'élèves dans les

Ecoles libres, érigées dans leurs tribus. A la visite que je lui ai faite avec le P. Gerboin, il m'a dit qu'il allait commencer sa tournée bientôt, et qu'il ne tarderait pas à se rendre aux Ouadhias afin de réunir là, Amins et Présidents pour leur dire de vive voix tout l'intérêt qu'il porte à notre école, et combien il désire que leurs enfants la fréquentent assidûment. Les Kabyles savaient, a-t-il ajouté, que le Général Bressole et le Capitaine Ravès ne vous aimaient pas ; il faut qu'ils sachent le plus tôt possible qu'il n'en est plus ainsi maintenant.

Les Jésuites voyant ces heureuses dispositions, ont tenu à les mettre immédiatement à profit. J'ai visité le poste des Beni-Fraoucen. Deux jours auparavant, l'école avait 38 élèves. Dès que le Commandant eut fait savoir ses dispositions à la tribu, par le moyen des Amins, la plupart des anciens élèves qui fréquentaient l'école du temps de M. Egrot, revinrent, et le jour de ma visite, on en comptait déjà 90. Celle des Beni-Yenni en compte 16 depuis peu. Le Commandant Garry m'a dit aussi le plaisir qu'il avait de voir à la tête des deux écoles des Fraoucen et des Beni-Yenni, un homme aussi intelligent que le P. Olivier. Il se propose de confier aux Jésuites l'école indigène de Tamazirt où l'Administration avait appelé des instituteurs laïques qui n'ont pu y rester. De plus, le Commandant m'a dit aussi qu'il allait étudier les moyens de créer aux frais de la commune indigène un budget fixé pour ressusciter sous le nom de l'Ecole professionnelle, l'ancienne Ecole des Arts et Métiers de M. Hanoteau, et qu'alors il ferait en sorte de la confier au P. Olivier et à ses Frères. Les Pères Jésuites ne m'ont rien dit de tous ces projets, c'est le Commandant qui m'en a parlé de lui-même, et je crois devoir les faire connaître à sa Grandeur, ainsi que ce qui m'a été dit par le même personnage sur un voyage probable de Monseigneur de Constantine en Kabylie, sans passer par Alger. Monseigneur connaît beaucoup le Commandant qui, il y a quelques semaines, était encore à La Calle, et il lui a demandé s'il pourrait lui féliciter les moyens de faire d'Akbou ou des Beni-Mansour un voyage jusqu'à Fort-National, car il désirait voir la Kabylie, et visiter l'Ecole Indigène de Djemaa-Saharidj. Faut-il rapprocher de ce projet la récente installation des Pères Creusat et Carmel à la Calle sur la frontière de Tunisie et le projet d'un collège à Bône ?

Monseigneur l'Eveque de Constantine a peut-être froissé de voir que nous n'avions pas accepté ses offres d'envoyer de nouveaux missionnaires dans son diocèse.

A Tizi-Ouzou, le Sous-Préfet actuel connaît les dispositions favorables du Général et Commandant Supérieur de Fort-National. Il semble vouloir rivaliser de zèle avec eux. Il veut aussi prendre des mesures pour le développement des écoles de Tagmout et des Arifs, et il a pris en note ce qui, pour le moment, serait le plus utile aux missionnaires comme matériel d'école. Il

m'a dit que les municipalités indigènes possèdent dans les montagnes voisines de nos postes, un immeuble très favorable à une station de missionnaires, car c'est l'ancienne Zaouïa de Sidi-Ali-Moussa, la plus importante de cette partie du Djurjura. Elle se trouve entre les Arifs et Tagmout, à 2 heures de chaque poste, au centre de tribus nombreuses et bien vaillantes. Le Sous-Préfet m'a assuré qu'il pourrait faire mettre quand nous voudrions cette Zaouïa et ses dépendances à notre disposition. Il suffirait pour cela que Monseigneur le préviennent officiellement que nous sommes en mesure d'établir une nouvelle école dans la Confédération des Mâtkâs, et qu'immédiatement il aurait le vote des Chefs indigènes pour la cession de la Zaouïa. Je crois qu'il importe de ne pas laisser échapper une si bonne occasion de relier les Arifs à Tagmout par un poste qui se présente d'une manière si favorable, d'autant plus que l'effet moral sur les Kabyles sera considérable quand ils verront la Zaouïa musulmane transformée en école française dirigée par des Marabouts chrétiens.

### **Conclusion.**

La mission de Kabylie m'a paru en pleine voie de prospérité à tous les points de vue. C'est dans les circonstances actuelles une chose admirable et qui indique peut-être les desseins actuels de Dieu. Tandis que sur tous les points de l'Œuvre, les difficultés surgissent, là elles semblent s'aplanir. Je crois qu'il importe d'en profiter, en faisant là une série de postes sur des points stratégiques qui deviendraient, avant peu, comme autant de centres d'influence et d'action, et aussi parce qu'il importe de ne pas trop se laisser effacer par les Jésuites, si l'on veut éviter que l'importante mission de Kabylie se personnifie en eux.

Malheureusement j'ai eu le déplaisir de le constater plus que jamais, nous n'avons pas dans les quatre postes un missionnaire suffisamment capable de tirer parti des avantages de situation qui se présentent actuellement. Chacun, il est vrai, m'a paru faire son devoir dans sa petite sphère, mais sans s'intéresser au mouvement général, ni se douter de ce qui se passe dans l'ensemble.

Je propose donc :

1° Qu'il soit créé, comme auparavant, une charge de Supérieur de la mission de Kabylie, et que le titulaire ait action sur tous les postes. Si la chose n'est pas encore possible, il importe qu'une tournée soit faite dans les différentes stations, au moins tous les deux mois, par un membre du Conseil, afin de faire prendre des mesures nécessaires pour la bonne marche de l'Œuvre dans son ensemble.

2° Qu'au moins trois postes nouveaux soient fondés cette année même, l'un à la Zaouïa en question, un autre autant que possible aux Beni-Mendes

du côté de Dra-el-Mizan, et surtout les deux autres sur la route de Fort-National à Tirourda (Province de Constantine), sur le territoire des Beni-Mengallet et des Beni-Yahah, dont les terrains sont acquis à l'Œuvre depuis 2 ans. C'est là le vrai centre où il faut faire converger tous nos efforts, car là, les tribus sont plus nombreuses et plus peuplées que dans les autres parties de la Kabylie, et rien n'a encore été faite au milieu d'elles, ni par nous, ni par les Pères Jésuites qui, du reste, m'ont paru comprendre l'Œuvre des Ecoles ainsi que celle de la Mission.

3° Etudier dès maintenant comment on pourrait fonder le plus tôt possible un hôpital en Kabylie. Sur divers points, les indigènes m'ont demandé si les Marabouts n'auraient pas une maison dans leur pays. On pourrait commencer par établir, à proximité des deux postes qui doivent être fondés sur la route carrossable de Tirourda, une résidence de Sœurs, où elles auraient tout d'abord un simple dispensaire pour soigner les femmes indigènes. L'hôpital proprement dit viendrait ensuite.

Un établissement de ce genre aurait encore les résultats plus considérables chez les Kabyles que parmi les Arabes.

Maison-Carrée, le 20 juin 1876.

F. Charmetant  
Pr. Missionnaire d'Afrique

---

Ce rapport plut tellement à Mgr Lavigerie qu'il décida immédiatement la création d'une cinquième station en Kabylie. Le P. Deguerry vint aussitôt s'occuper sur place de cette fondation nouvelle et après son voyage il ordonna au P. Barbot d'aller installer sans retard dans la tribu des Beni-Ismaïl où l'on avait acheté un terrain en 1874.

Monseigneur, désirant de plus, donner une impulsion nouvelle à toute la Mission de Kabylie, résolut de venir séjourner lui-même dans le pays. Il chargea dans ce but M. Gatheron de lui acheter un terrain près de Fort-National pour y construire une maison. Il avait tout d'abord indiqué pour l'emplacement, un piton non loin des remparts, mais le Génie s'opposa à cet achat, au point de vue militaire de la défense, parce que la maison dominerait le fortin et la place. Monseigneur accepta fort bien ces raisons et pria M. Gatheron de lui choisir un autre emplacement, mais toujours proche du Fort. Il manifesta le désir d'avoir sa maison sur l'une des collines voisines de la route, allant au Fort aux Beni-Mengallet. Cette seconde combinaison n'ayant pas abouti, Monseigneur eut alors la pensée de fixer sa résidence aux Beni-Mengallet, entre Taourirt et Ouarzen. Ce dernier plan, nous ne savons pourquoi, ne fut jamais réalisé non plus.

## 2.

### **Avis donnés aux missionnaires de Kabylie par le R.P. Charmetant**

A la fin de novembre 1876, le P. Charmetant, Supérieur des Missions de Kabylie, ayant été envoyé en France, voulut avant son départ tracer aux missionnaires une ligne de conduite. Il leur adressa donc la lettre suivante. Les avis pleins de sagesse qu'elle contient n'ont rien perdu de leur force. Nos confrères les liront avec plaisir et avec fruit tous ensemble.

#### Aux missionnaires de Kabylie

Avant de partir pour la France et de m'éloigner momentanément de la mission de Kabylie que la volonté de mes Supérieurs m'a plus spécialement confiée, je tiens à remercier mes chers confrères de l'édification que j'en ai reçue dans chacune de nos diverses stations.

Je désire aussi rappeler toute leur attention sur quelques points spéciaux que je regarde aujourd'hui comme plus importants, après avoir constaté par moi-même la nécessité et y avoir songé devant Dieu.

But commun de leurs efforts.

Une œuvre ne peut être couronnée de succès que si l'effort de tous se concentre vers un point parfaitement connu et déterminé. Je conjure donc tous mes chers confrères de ne laisser jamais prévaloir auprès d'eux la tactique du « **chacun pour soi** » mais de la remplacer invariablement par celle de l'**Œuvre commune**, c.-à-d. de l'**Œuvre de Dieu** ! L'isolement affaiblit ; mais l'effort mis en commun, nous rendra incomparable forts. Voilà pourquoi nous nous sommes mis en **Société** : le succès de nos travaux en sera mieux assuré.

Il faut donc que non seulement tous les postes fassent uniformément converger leurs communs efforts vers le même but, mais aussi que chaque missionnaire, à la place qui lui est assignée, ne sorte point du mouvement général, et travaille dans toute la mesure de ses forces à l'action commune sous peine d'entraver l'Œuvre de la Mission.

Pour le moment, ce but, je le répète ici, après notre Vénéré Fondateur, Monseigneur le Délégué, est, jusqu'à nouvel ordre, simplement de gagner la confiance des Kabyles, à force d'affection, de charité et de bienfaits. Pour cela il y a divers moyens que je vais indiquer sommairement.

1° Classes.

Les faire très régulièrement ; y attirer le plus grand nombre possible d'enfants, soit externes soit pensionnaires. Là où on le peut, comme aux Oua-

dias, ceux-ci peuvent et doivent dépasser le chiffre de 10, minimum fixé par les Supérieurs.

En vertu des principes émis plus haut sur l'Œuvre commune, je supplie les Supérieurs de stations de faire suivre à leurs enfants un règlement parfaitement uniforme dans tous les postes, pour la nourriture, le vêtement, et sinon le mode, au moins le fond d'instruction à donner en classe. Quand il en est autrement, nous avons déjà constaté que les plus graves inconvénients peuvent surgir.

Ce règlement a été déterminé au mois de juin par les Supérieurs réunis. Je demande qu'on le suive très exactement dans chaque station, jusqu'à ce que l'expérience acquise ait apporté d'autres modifications, s'il y a lieu.

En attendant, les missionnaires s'entendront entre eux pour déterminer les livres et programmes qui doivent être suivis dans toutes les écoles de Kabylie. Outre la lecture et l'écriture, il faut apprendre aux enfants le calcul, les premiers éléments de la grammaire française, l'histoire sainte et ecclésiastique, et les premières pages de la Petite Géographie de Meissas et Michelot. Dans chacune de nos écoles l'exercice de mémoire doit jouer un plus grand rôle que par le passé. C'est le meilleur moyen de leur faire apprendre le français.

#### 2° Soins des Malades.

Les accueillir toujours avec empressement, charité et affection, et leur donner des soins immédiatement quand ils se présentent. Aucun missionnaire ne doit se désintéresser du soin des malades, pas plus que de l'éducation des enfants. Il faut que tous sachent panser des plaies, et tous doivent mettre leur expérience en commun pour mieux réussir. Il ne faut donc pas que celui qui est plus spécialement désigné pour cet office s'en regarde comme exclusivement chargé ; la pharmacie seule est plus spécialement confiée à ses soins. Je recommande à ceux qui y sont préposés, plus d'ordre et plus d'économie. A l'aide du Manuel Bouchardat, ils peuvent préparer eux-mêmes, et à très bon compte, une foule de remèdes qui coûtent très cher, pris en pharmacie. Ils réaliseront ainsi chaque année, une économie notable que l'on pourra utiliser avec fruit pour la bonne marche de la Station.

#### 3° Etudes du kabyle<sup>39</sup>.

L'expérience prouve déjà que la connaissance de leur langue est, auprès des indigènes, un des principaux moyens d'influence et d'action. Il faut donc s'y donner avec ardeur ; il suffit pour cela de vouloir et de persévérer.

La Règle prescrit cette étude chaque jour ; il importe d'y consacrer le plus de temps possible, en ayant soin toutefois de donner chaque jour, un temps suffisant et à l'étude théorique et à l'étude pratique.

---

<sup>39</sup> Monseigneur met ce point au dessus de tous les autres et veut que ce soit la principale occupation des missionnaires. Il a constaté avec grand déplaisir que des missionnaires étaient depuis 2 ou 3 ans en Kabylie sans parler la langue.

La première se fait au bureau, seul, à l'aide de la grammaire et du dictionnaire. La seconde doit toujours être comme le complément de la première. Pour cela il faut que chaque missionnaire ait, dans la journée, au moins une ½ heure à passer avec les enfants pour leur faire répéter des mots, des locutions, ou des phrases du français en kabyle, et vice-versa. C'est le plus sûr moyen de leur enseigner notre langue, tout en apprenant la leur. On devra donc, pour cela, les prendre successivement en dehors des heures de la classe. Comme on ne doit jamais les laisser sans surveillance, on réunira ainsi le double avantage de les occuper utilement et de faire son étude pratique du kabyle. Seulement cet exercice doit être absolument prévu pour l'heure et la durée par le règlement particulier de chacun, sans quoi on ne le fait pas d'une manière régulière.

Sa Grandeur désire qu'on donne à cette étude l'importance des exercices spirituels.

#### 4° Relations avec les indigènes.

Les missionnaires s'attacheront à ce qu'elles soient toutes de dévouement, de charité, je dirai même d'affection car rien ne gagnera mieux le cœur des Kabyles que de se voir sincèrement aimés par les missionnaires qui sont au milieu d'eux. C'est le grand secret de gagner leur confiance. Cette loi de l'amour a été nettement formulée par Notre Seigneur aux apôtres passés et futur dans la personne de Saint Pierre, à qui il n'a pas demandé s'il avait du talent ou du savoir, mais s'il aimait !

Malgré leurs défauts et leurs importunités, soyons donc toujours bons, patients, prudents et remplis d'une grande égalité d'humeur avec les Kabyles. En un mot, aimons-les, et nous les gagnerons et nous les sauverons. De même que nous n'accomplirons bien notre belle œuvre qu'en l'aimant beaucoup.

#### 5° Avis particuliers.

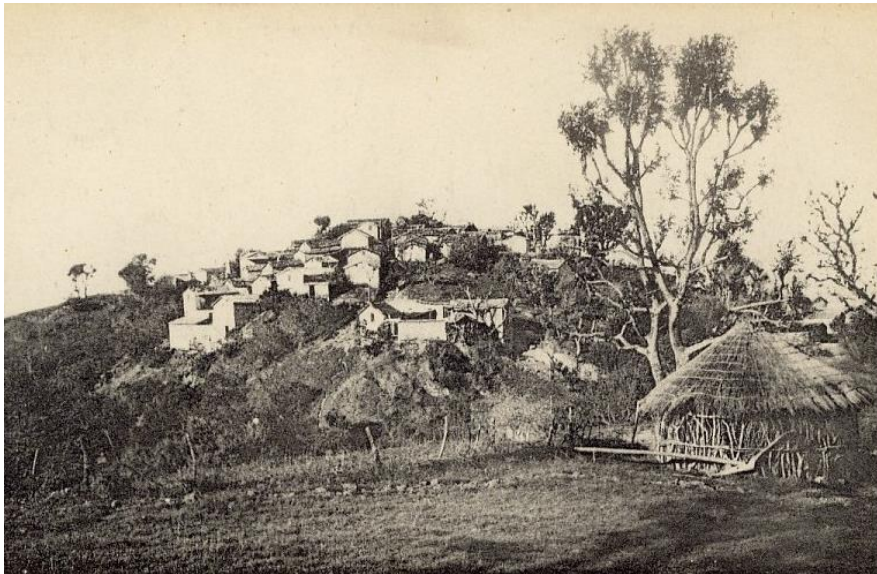
Je recommande spécialement à tous les missionnaires l'esprit pratique d'obéissance et de subordination vis-à-vis de leurs Supérieurs respectifs.

C'est aux seuls Supérieurs qu'est confiée la direction des Stations, et l'initiative à prendre en certains cas. Seulement en dehors des points que prévoit la Règle et qui restent indiscutables, ils doivent s'éclairer des lumières de leurs autres confrères. Le Conseil, comme la visite dans les tribus, doit se tenir à jour fixe sans quoi il tombe en désuétude.

Relativement à ces visites dans les tribus, leur but est d'aller soigner les malades et d'établir progressivement leur influence parmi les indigènes. Il faut donc toujours porter avec soi la boîte des remèdes, et ne pas borner ses courses seulement aux villages avoisinant la station. Quand le temps et les forces le permettent, il vaut mieux se rendre au loin, afin de nouer des relations avec les tribus plus éloignées. On peut, pour cela, partir de bonne heure, et, au besoin, porter ses repas. Quand on sort on doit toujours être à deux : « Misit binos. » S'il arrive que la chose soit impossible, on peut exceptionnellement, se faire accompagner d'un certain nombre d'enfants. Dans les maisons, tous les exercices doi-

vent s'annoncer et se clôturer au son d'une clochette par le Père qui est désigné pour cela, sans quoi on s'expose à de fréquents manquements à la Règle.

Enfin, je demande à tous les missionnaires d'avoir dans tous les postes un cahier spécial pour recevoir, chaque semaine ou au moins chaque mois, la note des faits les plus saillants qui se sont passés dans leur station. Un des trois missionnaires pourra être plus spécialement chargé de ce soin. Il est bon de commencer cette sorte de diaire par l'historique du poste, en quelques pages, depuis la fondation. Ces détails en seront demandés aux premiers Pères venus en Kabylie. Quand un missionnaire aura été témoin de quelque fait intéressant, il en mettra au moins le résumé sur ce cahier. Je prie le R.P. Prudhomme de vouloir bien faire sur un cahier spécial l'historique et le récit chronologique de la mission en Kabylie, depuis sa fondation. Il voudra bien se servir pour cela des notes qu'il a l'excellente habitude de prendre pour lui-même, de ses souvenirs personnels de ceux qui ont assisté à la fondation des différentes postes. Il fera là un travail nécessaire et précieux pour l'avenir, dont tous lui seront reconnaissants.



### 3.

#### **Lette du R. P. Deguerry communiquant une Circulaire de Mgr le Délégué aux missionnaires sur certains abus qui s'étaient introduites dans plu- sieurs maisons de la Société**

En février 1878, le Fondateur ayant appris que certains abus s'étaient introduits dans quelques maisons de la Société, adressa aux membres du Conseil une lettre circulaire avec ordre de la communiquer sans retard aux missionnaires.

Le Révérend P. Deguerry envoya donc cette circulaire dans chaque station en y joignant ses recommandations particulières :

« **Mon Révérend Père,**

**Je viens aujourd'hui, au nom des membres du Conseil et au mien vous donner connaissance d'une lettre que Monseigneur le Délégué adresse au Conseil de notre Société, relativement à de graves abus qui se sont introduit dans quelques-unes de nos stations. En réfléchissant devant Dieu et votre conscience aux tristes résultats qu'amèneraient inévitablement de semblables abus s'ils n'étaient extirpés, il vous sera facile, mon Révérend Père, de comprendre combien sont justes et opportunes les mesures prises à ce sujet par Monseigneur le Délégué. Je ne vous dirai rien de la chasse et de l'habitude de fumer ; les missionnaires qui ont des reproches à ce faire sont peu nombreux et d'ailleurs, pour l'avenir, la défense est formelle et la sanction claire et précise.**

**Mais je ne puis, mon Révérend Père, m'empêcher d'appeler votre plus sérieuse attention sur "le besoin absolu d'union et de charité entre les missionnaires." Là où existe cette union le bien se fait facilement même au milieu des populations qui s'étaient montrées dans le principe, les plus hostiles ou tout au moins, les plus indifférents aux efforts des missionnaires. Au contraire là où l'union, l'esprit de charité et de support mutuel font défaut, fût-ce au milieu des tribus les mieux disposées jusqu'ici à notre égard, le mal ne tarde pas à s'introduire et à faire des progrès d'autant plus grands que les indigènes sont plus portés à l'esprit de parti et que le démon met à profit cette disposition pour empêcher l'œuvre de Dieu. Chacun doit faire à ce sujet, un sérieux retour sur soi-même et s'efforcer par des motifs surnaturels de corriger et d'adoucir ce qui, dans son caractère ou dans sa manière habituelle d'agir, pouvait blesser soit ses confrères soit les indigènes : et si, malheureusement, à cause de la fragilité humaine des manquements à la charité, des dissensions intérieures venaient à se produire, chacun aurait le devoir de faire en sorte que rien n'en paraisse au dehors. Non seulement les indigènes, mais les confrères es autres stations doivent ignorer cette triste situation. Il n'est que trop vrai, mon Révérend Père, aussi que j'ai pu le constater trop souvent, que des missionnaires qui croient, à tort ou à raison, avoir à se plaindre de la conduite de leurs confrères, n'ont rien**

de plus pressé que d'aller raconter autour d'eux et dans les stations voisines, les injustices et les mauvais procédés dont ils sont ou se croient victimes et qu'il est de leur devoir de supporter en esprit de mortification. Ils cherchent à exciter la compassion, recueillant avec avidité les moindres paroles ou signes d'approbation de leurs confrères et font l'impossible pour persuader aux autres et à eux-mêmes que leur situation est intolérable, quand il suffirait d'un peu d'esprit de foi et de charité pour réduire à néant les persécutions dont ils se croient l'objet. Je n'hésite pas à dire, mon Révérend Père, qu'une pareille conduite est une trahison. Nous sommes tous frères, enfants de la même famille, et il y a certainement péché à mal parler soit d'un confrère, soit avec lequel nous vivons soit de la Société à laquelle nous appartenons et les résultats inévitables de semblables dispositions, sont de rendre stériles tous les efforts pour le bien et de perpétuer l'esprit de division et de critique chez les missionnaires, au grand détriment de l'Œuvre à laquelle nous travaillons.

Je ne m'étendrai pas davantage, mon Révérend Père ; la lettre de Monseigneur le Délégué en dit assez d'ailleurs pour nous faire sentir à tous, les dangers et les déplorables résultats de ce manque de charité de support mutuel.

Vous voudrez bien lire cette lettre ainsi que celle de Monseigneur le Délégué en lecture spirituelle, le jour même où vous la recevrez.

Recevez, etc...

Deguerry »

« Mes chers enfants,

J'ai appris dans ces derniers temps avec une véritable peine qu'il s'était introduit dans une ou deux de vos stations des habitudes qui, si elles pénétraient dans votre Société, amèneraient un jour sa ruine et en feraient une œuvre de mort au lieu d'une œuvre de résurrection et de vie. Ainsi on m'a dit que quelques Pères avaient fumé, scandalisaient ainsi jusqu'aux petits enfants de leur école ; que d'autres avaient en réserve des liqueurs fortes, sous prétexte de les offrir aux étrangers qui venaient chez eux.

Je dois appeler votre plus sérieuse attention sur ces abus qui me sont signalés pour la première fois. Sans doute, en soi, et pour un laïque, ce n'est pas un péché que de fumer ou de boire des liqueurs en quantité raisonnable, mais pour un missionnaire, c'est la plus triste marque qu'il puisse donner de la mortification qui doit être une de ses vertus principales. Chez les Arabes, les Marabouts musulmans les plus renommés pour leur piété, s'abstiennent de fumer, vous le savez, et cela leur concilie davantage le respect de leurs coreligionnaires. Et nous, mes chers Enfants, nous ne ferions pas pour la vérité ce que ces pauvres gens s'imposent pour l'erreur ? Je n'avais pas, dès le principe, songé à porter des défenses formelles, encore moins des censures, contre des actes dont je ne prévoyais pas la possibilité morale. Puisqu'ils se produisent, je dois les prévenir.

En vertu de mon autorité épiscopale, que j'exerce au nom du Saint-Siège sur tous les prêtres de la mission, je défends expressément, sous peine de censurer, de fumer soit en particulier, soit en public, de boire quelque liqueur que ce soit à l'exception de vin, sauf le cas de maladie et par ordonnance du médecin, de jouer aux cartes et enfin de chasser soit par soi-même soit par des chasseurs que l'on accompagnerait.

Vous voudrez bien faire connaître ces défenses sans retard à tous les missionnaires par une circulaire de votre conseil. Vous y ajouterez des recommandations spéciales sur le besoin absolu d'union et de charité entre les Pères. L'union, la charité, le support mutuel sont si nécessaires, que sans eux, aucun bien n'est possible. C'est là un de ces points essentiels, dont la violation habituelle ne saurait être supportée en aucune façon et, si elle existait quelque part, il faudrait la faire cesser n'importe à quel prix, même par le départ de la mission des sujets qui s'en rendraient coupables. "Voyez comme ils s'aimaient", c'était la parole des païens, voyant les premiers apôtres du christianisme et leurs disciples. C'est ce qu'il faut absolument que disent de vos confrères, les infidèles qui les voient ou sans cela ils seront cause que ces pauvres infidèles s'enfonceront davantage dans l'erreur, au lieu d'ouvrir les yeux à la vérité.

Je demande à Notre Seigneur de rendre ses avertissements efficaces. Notre œuvre va s'étendre, devenir plus difficile et plus laborieuse. Ce n'est pas le moment de se relâcher, c'est au contraire, celui de croître en dévouement, en abnégation, en amour de Notre Seigneur et de sa Sainte Mère, et en conséquence, de marcher plus étroitement sur leurs traces.

Je vous bénis, mes chers Enfants, et je reste avec mon affection la plus paternelle, Votre très humble et tous dévoué serviteur.

+ Charles, Archevêque d'Alger »

Si nous mentionnons ces deux lettres à l'appendice du volume qui a trait à la Kabylie, c'est que nous pensons que les reproches du Fondateur s'adressaient plus spécialement à cette Mission.

#### 4.

### **Note de Monsieur le Chanoine Léoni sur l'école franco-arabe de Tizi-Ouzou**

Cette note se rapporte aux pages [13] et [14]<sup>40</sup> du présent volume.

Pendant que défense était faite par les Bureaux-Arabes au P. Creusat, curé de Fort-Napoléon, de s'occuper de la conversion des Kabyles, cette même administration créait dans le pays des écoles mixtes :

**« Mon père était à l'époque instituteur à Tizi-Ouzou était obligé par ordre du commandant P....d d'envoyer chaque jour, à la classe d'arabe, non-seulement les élèves indigènes, mais encore tous les enfants européens. J'étais de ce nombre. Or cette classe d'arabe était consacrée uniquement à l'étude du Coran.**

**Si Ali (c'était le nom du maître-adjoint) nous faisait tous asseoir à terre sur des paillassons suivant le coutume orientale. Puis il nous dictait gravement une des sourates du Coran. Nous écrivions la leçon sur nos tablettes ; nous l'apprenions ensuite en chantant, que dis-je, en criant à tue-tête, car c'était la méthode imposée. C'est ainsi que j'ai pu apprendre par cœur une dizaine de sourates. »**

Comme on le pense bien les petits musulmans n'étaient pas conduits au catéchisme.

C'était on le voit l'Evangile s'éclipsant devant le Coran ; le chrétien vainqueur s'humiliant devant le musulman vaincu.

---

<sup>40</sup> Voir pp. 15-16 de la transcription.

5.

**Quelques indications géographiques  
sur quelques postes de Kabylie<sup>41</sup>**

Stations	Longitude		Latitude		Altitude
	Système		Système		
	Décimal	Sexagésimal	Décimal	Sexagésimal	
Ouadhias	1 G 98'	1° 46' 55''	40 G 63'	36° 34' 1''	698 m avec le clocher
Tagmount -Azzouz	1 G 97'	1° 46' 23''	40 G 67' 5''	36° 36' 12''	807 m avec le clocher
Ben-Yenni	2 G 8'	1° 52' 19''	40 G 64' 5''	36° 34' 34''	806 m 80 sol
Menguallet	2 G 17'	1° 57' 11''	40 G 64'	36° 34' 34''	1000 m sol

Distance à vol d'oiseau de la station des Ouadhias à :

1° Tagmount : 4 km 450 m ;

2° Beni-Yenni : 6 km 440 m ;

3° Menguallet : 13 km 735 m.

<sup>41</sup> Le service géographique de l'armée emploie avec raison le système décimal. Dans ce système, on divise la circonférence en 400 G (grades) en 100' minutes décimales et la minute en 100'' secondes décimales ; tandis que dans le système sexagésimal on divise la circonférence en 360° degrés, le degré en 60' minutes et la minutes en 60'' secondes. 100 grades valent donc 90° degrés, etc. C'est une conversion à faire si l'on veut passer d'un système à l'autre. On trouve des tables pour cela dans l'admirable petit volume de l'Annuaire des Longitudes publiés annuellement, livre de 800 pages, contenant une infinité de renseignements astronomiques, géodésiques, chimiques, physiques... géographiques, économiques, etc..., avec e notices scientifiques à la portée de tous, rédigés par des savants de premier ordre

6.

**Aux missionnaires de Kabylie  
(poésie de M. Henry Choynet.)**

Cette note se rapporte à la page [184]<sup>42</sup> de ce volume.

Dans le courant de l'année 1878, M. Henri Choynet, père de l'Administrateur de Dra-el-Mizan, après avoir reçu l'hospitalité à la Station des Beni-Ismaïl, voulut, avant de prendre congé des missionnaires, leur laisser un gracieux souvenir de son passage. Il leur réunit cette pièce de poésie.

Ubbi Spiritus Domini, ibi libertas (Saint Paul).

Dans cette Kabylie aux aspects grandioses  
Le Jurjura surtout est grand !  
Voyez, sut les hauteurs, la neige aux pâleurs roses ;  
En bas, le cèdre et le torrent

Trois hommes sont venus dans cette solitude  
Voués au Seigneur tous les trois,  
Ils marchent appuyés sur la bêche et l'étude,  
Sur la prière et sur la croix.

Modeste est la chapelle et modeste est l'asile  
Bâti par eux en ce séjour.  
On y donne, à la fois, à l'enfant du Kabyle,  
L'alphabet et le pain du jour.

Chrétien ou musulman, quel que soit, en voyage,  
Reçoit même accueil en ce lieu.  
On le guide, égaré, – malade, on le soulage.  
Tout pauvre est l'envoyé de Dieu.

Mais le Dieu qui voit tous, vous bénira, mes Pères,  
Vos devanciers, en Orient  
Jeûnaient – priaient – veillaient – comme vous solitaires,  
Puis s'endormaient en souriant.

---

<sup>42</sup> Voir p. 179 de la transcription.

Sans doute, on aime à voir, au fond des Thébâides,  
L'ombre de ces grands pénitents.  
Qui, le corps tout courbé, le front tout plein de rides ;  
Se mourraient d'extase à cent ans.

Pour moi, du Jurjura, la ruche est plus féconde.  
Tout en travaillant pour le Ciel.  
Les abeilles y font une part pour le monde  
De leurs rayons et de leur miel.

Oh ! Mes Pères, heureux qui peut sur cette terre  
Remplir sa tâche comme vous !  
De vos renoncements si la chaîne est austère,  
La Foi rend ses anneaux plus doux

Aussi, pour vous, les maux dont le flot nous abreuve,  
N'ont rien d'amer, grâce à la Foi !  
Dieu donne à ses élus la force dans l'épreuve  
Et la liberté sous sa loi !

Henry Choynet



7.

**Liste des Supérieurs de la Mission de Kabylie et  
des Provinciaux**

I° Supérieurs.

- |                        |                                  |
|------------------------|----------------------------------|
| 1- Le R. P. Deguerry   | de février 1873 à octobre 1873.  |
| 2- Le R. P. Charmetant | d'octobre 1873 à septembre 1874. |
| 3- Le R. P. Livinhac   | d'avril 1875 à août 1875.        |
| 4- Le R. P. Charmetant | d'octobre 1876 à décembre 1876.  |
| 5- Le R. P. Bresson    | de décembre 1876 à mai 1877.     |

II° Provinciaux.

- |                        |                                     |
|------------------------|-------------------------------------|
| 1- Le R. P. Lechaptois | de septembre 1886 à mai 1889.       |
| 2- Le R. P. Viven      | de septembre 1889 à septembre 1891. |
| 3- Le R. P. Voillard   | de septembre 1891 à septembre 1894. |
| 4- Le R. P. Malfreyt   | de septembre 1894 à septembre 1897. |
| 5- Le R. P. Baldit     | de mars 1899 à .....                |

## 8.

### Un mois aux Aït-Irgan (Journal des Pères A. Vidal et E. Amat)

Depuis longtemps, un de mes confrères et moi, nous étudions avec soin le plan d'une campagne apostolique dans le Jurjura, campagne un peu extraordinaire, il faut l'avouer, mais que nous jugions devoir être très importante dans ses résultats.

La réalisation en avait été longtemps retardée. Enfin au mois de juillet 1898 nos vœux furent comblés.

Mais avant de commencer la publication de notre journal, il convient de raconter l'histoire suivante :

Volney, l'auteur des *Ruines*, avant d'entreprendre son voyage en Syrie et en Palestine, était passé par Constantinople pour s'y préparer à son expédition scientifique par de sérieux travaux. Il voulut d'abord apprendre le turc et l'arabe. Il s'informa à cet effet, dans sa chambre et s'entoura de grammairistes et de professeurs. Volney était un grand travailleur qui ne lâchait guère l'ouvrage de toute la journée. Au bout de six mois de ce labeur, il commençait à en savoir assez pour apprendre.

Un jour il était à sa fenêtre ; il vit son domestique causant dans la rue avec un indigène.

– « Avec qui étais-tu ? lui demanda Volney, quand il rentra. »

– « Avec Mustapha ben Saïd. »

– « Mustapha parle donc le français ? »

– « Non, Monsieur, c'est moi qui parle le turc. »

– « Et depuis quand, fit Volney ébahi. »

– « Depuis assez longtemps, Monsieur. Trois mois après mon arrivée ici, je causais avec tout le monde. »

Volney serra ses livres, renvoya ses professeurs et apprit le turc en causant avec son domestique.

Cette histoire renferme tout un programme. C'est aussi une leçon qui peut devenir fort utile à plus d'un missionnaire.

Cette histoire renferme tout un programme. C'est aussi une leçon qui peut devenir fort utile à plus d'un missionnaire.

Un jeune Père est nommé à un de nos postes de Kabylie. Il arrive muni abondamment de grammaire et de dictionnaire ; dès les premiers jours, il se met avec ardeur à rédiger force thèmes et force versions ; il emploie à ce travail la plupart de ses temps libres. Cependant personne ne l'a encore en-

tendu causer ; il a honte de faire des fautes et redoute les sourires des ses confrères et des indigènes. Voyant ses progrès peu sensibles, il se décourage s'il n'est pas doué d'une énergie peu commune et d'une vertu éprouvée. Que de fois Supérieurs Majeurs et Provinciaux n'ont-ils pas gémi en constatant combien petit était le nombre des missionnaires en Kabylie, capables de tenir une conversation à peu près suivie avec les indigènes. Sans doute, mon confrère et moi avions de la langue, une connaissance assez complète, mais notre désir était d'arriver rapidement à une perfection plus grande encore.

Les Kabyles sont flattés d'entendre parler avec correction, facilité et élégance, par les étrangers, leur langue maternelle. Ils les écoutent plus volontiers, les consultent avec confiance et comme ils aiment passionnément les belles histoires, le missionnaire a là, une excellente occasion, tout en les intéressant, de les éclairer par les récits pleins de charme de l'Ancien Testament et de l'Évangile.

Et puis, ne l'oublions pas, la connaissance de la langue kabyle a une importance plus grande qu'on ne le croit généralement. Nous avons en pays berbères plus de missions qu'en pays arabe. On parle kabyle, non-seulement dans le Jurjura, mais encore au Mzab, dans l'Aurès, dans une partie du Soudan, aux environs des Attafs. Si quelqu'un trouve mon assertion inexacte, qu'il me permette de lui citer à passage d'Elisée Reclus :

« Qu'on imagine, dit-il, cinq Berbères arrivant en même temps à Alger, l'un du fond du Maroc, l'autre du Sénégal, le troisième du Niger, le 4<sup>ème</sup> du Sahara central, le dernier des monts de Tunis ou de Tripoli, ou même de l'oasis de Jupiter-Ammon, peu distante du Nil. Ces cinq Berbères se comprendront à peu près dès les premières paroles que chacun d'eux prononcera dans son dialecte, et un Berbère algérien leur offrira l'hospitalité, car il aura aussitôt reconnu cinq frères dans ces cinq hommes venus de cinq terres si éloignées. »

Donc, nous voulions nous perfectionner dans la langue kabyle. Pour arriver à ce résultat tout apostolique, on le voit, nous pensâmes que le plus sûr moyen était de quitter nos stations respectives où l'on ne parle et où l'on enseigne que le français, et d'aller nous fixer durant plusieurs semaines dans une tribu kabyle éloignée des centres européens et des plaines arabes, afin de ne trouver dans la langue aucun mélange de mots étrangers.

Après une sérieuse discussion, nous décidâmes finalement de nous établir chez les Aït-Irgan, tribu situé au pied même du Djurjura. Ces gens-là ont, il est vrai, la réputation de voleurs et de brigands, mais voleurs et brigands qui parlent un kabyle aussi pur et aussi limpide que l'eau de leurs sources glacées et de leurs cascades jaillissantes !

Mais avant de mettre ce projet à exécution, il nous fallait résoudre trois points importants :

1° Obtenir la permission des Supérieurs Majeurs.

2° Trouver un troisième compagnon.

3° Régler la question pécuniaire.

Nous commençâmes par écrire à Maison-Carrée ; c'était là le point essentiel.

Le Conseil, après avoir pris connaissance de nos projets et reconnu le bien-fondé des raisons alléguées, donna son consentement et à cet essai d'apostolat nouveau en Kabylie.

Le second point fut vite résolu ; quelques lignes à l'ardent et chevaleresque P. Caillava suffirent. Ce cher confrère nous arriva aussitôt d'Irîl-Ali, décidé, enthousiasmé et ayant même oublié, je crois, d'avertir son Supérieur local.

Restait la question du budget. Maison-Carrée, dîmes-nous, a, il est vrai, oublié d'en parler dans sa réponse, mais cela importe peu ! Et puis, qui nous assure que la Providence n'inspirera pas à quelques bonnes âmes la pensée de jouer pécuniairement auprès de nous, le rôle des saintes femmes de l'Évangile.

Donc, plus rien qui nous arrête. Il faut partir, partons sans retard.

Cependant, un voyage d'exploration s'imposait ; il fallait faire le choix définitif du village où nous voulions nous établir et y trouver une habitation à louer.

Le 22 juillet, nous quittons Taourirt-Abdallah, accompagnés de deux indigènes des Ouadhias, l'un Ibrahim naït Amrouch, l'autre un brigand converti, qui, tous deux, ont là-bas des amis ou des connaissances.

Après plusieurs heures de marche, nous arrivons au village de Tagmount nat Irgan, où nous avons décidé de nous fixer. Nous descendons de mulet. Un groupe d'hommes et de jeunes gens sont là, accroupis à l'ombre d'un chêne rabougri et devisant entre eux. Nous les saluons à la mode du pays.

– « Que la paix soit avec vous, ô hommes. »

– « Soyez les bienvenus, Marabouts. »

– « La bénédiction de Dieu soit sur nous. »

– « Et sur vous-même. Amin. »

– « Pourquoi venez-vous seulement visiter notre pays, dit alors l'un des assistants. Il faut y demeurer. Vous instruirez nos enfants, vous soignerez nos malades. Nous serons vos amis, vous serez les nôtres. »

Pendant ce temps, Ibrahim qui avait trouvé là un de ses amis, lui parlait du but de notre voyage et de notre intention de louer une maison. Justement il s'en trouvait une inhabitée pour le moment. D'après les usages du pays en ces sortes de locations, nous offrîmes pour notre mois de séjour deux douros (10 frs) ce qui fut accepté aussitôt.

Le marché conclu, nous nous dirigeons vers un mamelon voisin, quand l'un des indigènes nous interpelle en ces termes :

– « Quoi, vous partez déjà marabouts ? »

– « Non, Sidi, nous allons seulement prendre notre dîner, là, tout près sous ces arbres. »

– « Sous ces arbres ! Comment, vous ne venez pas manger chez nous ! Croyez-vous que nous n'avons rien à vous donner ? »

– « Ce n'est pas ainsi que l'on fait, ajoute un second, vous êtes nos hôtes, venez dans ma maison manger le couscous. Vous me ferez plaisir. »

– « Nous te rendons grâce de ton invitation, mais, aujourd'hui, nous avons apporté ce qu'il nous faut. S'il nous manque quelque chose, nous vous le demanderons, n'en doutez pas.

– « C'est cela, demandez tout ce que vous voudrez, du pain, de l'eau, du lait, vous aurez tout à souhait. »

Durant tout le temps du repas, deux des principaux du village tinrent à nous honorer de nous servir, par politesse et selon les coutumes kabyles.

Après le dîner, on nous invita à aller faire la sieste dans la Djemaa, lieu où les gens se réunissent d'ordinaire pour causer ou se reposer. Même en plein été, il règne une grande fraîcheur en cet endroit. A notre arrivée, on chassa des enfants qui s'amusaient et l'assistance fut invitée à garder le silence pour nous laisser reposer plus tranquillement. Nous nous étendîmes alors sur les larges dalles de pierre lisse qui servent de sièges et de lits.

Les fatigues de la route nous avaient tellement accablés que nous fûmes heureux de dormir quelques heures, et nous aurions volontiers prolongé notre sieste s'il n'avait fallu songer au retour. Nous remerciâmes donc les gens de Tagmout en leur donnant l'assurance que, dans trois jours, nous reviendrions habiter au milieu d'eux.

Sur le point de mettre les pieds dans l'étrier, Ibrahim prenant par la main Mohammed nat Taleb, une de ses vieilles connaissances lui dit en nous montrant : « Sache que ces Marabouts sont mes vrais amis. Je suis vieux, vois ma barbe, elle est blanche, en vérité, de ma vie je n'ai trouvé de gens pareils. Les meilleurs hommes du monde ne valent pas un grain de sable à côté de ceux-ci. Tu les verras du reste et tu jugeras. Mais on n'écoute pas le bavardage de droite et de gauche. Tout le mal qu'on pourrait en dire n'est que pure calomnie. Mon œil, c'est ton œil, mon cœur, c'est ton cœur, ceux-ci me sont plus chers que mon œil et mon cœur. Adieu. »

– « Sois tranquille, frère Ibrahim, tu sais ce qu'est l'hospitalité aux Aït-Irgan. Puisque tu me les as confiés, je les traiterai non-seulement comme des hôtes, mais comme des amis, comme toi-même. Adieu. »

On devine sans peine que notre retour fut joyeux. Nous étions heureux, pleins de joie dans le présent et d'espérance pour l'avenir.

En arrivant à Taourirt Abdallah, nous trouvâmes notre troisième confrère, le P. Caillava, venu d'Iril-Ali et prêt à prendre avec nous le chemin de la montagne.

Toute la journée du lendemain fut consacrée aux derniers préparatifs. Il y avait bon nombre de choses à emballer. Chapelle portative, pharmacie, vêtements, provisions. Pour ce dernier article, nous visâmes au plus économique, tant à cause de la modesticité de nos ressources que pour nous rapprocher de la simplicité indigène.

Le dimanche soir, arriva à la station, notre ami Mohammed des Aït-Irgan. A cette nouvelle, Ibrahim, trouvant sans doute que ses recommandations de l'autre jour n'étaient pas suffisantes, pria le montagnard de le suivre dans la chambre du Père Supérieur et là d'un ton solennel, il lui adressa ces paroles :

« C'est deux ans après la révolte que j'ai connu les marabouts roumis pour la 1<sup>ère</sup> fois ; il y a donc bien longtemps. Eh bien ! sache ceci : Depuis ce jour jusqu'à maintenant, je n'ai jamais trouvé chez eux la moindre chose à reprendre. Ce sont vraiment des hommes de Dieu. Je les ai vus en butte de tous les outrages, à la calomnie, aux mauvaises langues. Pour le mal, ils ont rendu le bien. Tout leur argent passe aux mains des enfants, des pauvres et des malades. Et ce n'est pas tel ou tel marabout qui agit ainsi, mais tous depuis le premier jusqu'au dernier. Tu n'as donc qu'à te féliciter d'en recevoir trois sous ton toit, car c'est la bénédiction qui t'arrive. Ecoute-moi encore, les habitants de ton pays vont les prendre pour des richards, pour des gens qui versent les douros à pleines mains, pour des roumis que l'on peut gruger sans péché. Ne crois pas cela car ils vont là-bas avec cinq, dix douros tout au plus. S'ils manquent quelque chose, donne-le leur sans crainte ni hésitation, je te dédommagerai de toutes les dépenses que tu auras faites pour eux. »

« Frère Ibrahim, répond Mohammed, je te promets de faire pour ces marabouts que tu aimes tant ce qui est en mon pouvoir. Que ton cœur reste donc dans la paix. »

Là-dessus on se sépare.

Le lundi 25 juillet, de grand matin, sonna enfin l'heure tant désirée du départ. La caravane comprenait le P. Vidal Albert d'Aït-Larba, Supérieur de la nouvelle station « in montana » dédiée à Notre-Dame des Neiges, le P. Amat Emile de Taourirt-Abadallah et le P. Caillave d'Iril-Ali.

Tout le monde est là, chacun a tenu à nous faire ses adieux. Après le baiser fraternel nous partons accompagnés des encouragements de celui-ci, des conseils de celui-là, des plaisanteries de la plupart !

Nous ne mîmes pas moins de 10 heures pour franchir les 15 ou 18 kilomètres qui séparent Taourirt-Abadallah de Tagmount nat Irgan. C'est que, pour les chemins comme pour le reste, nous avions juré de nous affranchir des sentiers battus. Notre devise était : Hors de l'ornière. C'était, je le con-

fesse aujourd'hui un peu prétentieux, mais, en ce temps-là, nous étions jeunes et aucun des trois n'avait encore fait sa retraite de 30 jours !

Le mulet chargé des bagages prit, avec Jean-Baptiste Idir, son conducteur et notre cuisinier, une direction à eux connue ; quant à nous, après avoir traversé la plaine nous commençâmes l'ascension de la montagne, route superbe pour les yeux, mais abominable pour les jambes ; aussi dûmes-nous plus d'une fois nous arrêter et nous asseoir un instant pour reprendre haleine.

La chaleur était accablante, la sueur ruisselait de nos fronts, notre gorge était brûlante, Et il y a des savants qui ont l'audace de dire, d'écrire et d'enseigner que notre planète se refroidit !!!

Enfin, vers 10 heures, nous arrivons au terme du voyage, altérés comme le cerf poursuivi pas les sloughis, affamés comme le chacal en temps de neige, mais le cœur dans l'allégresse. Non ! Josué entrant dans la terre promise n'était pas plus content que nous arrivant à Tagmount nat Irgan.

Après avoir salué les habitants, bu une demi-cruche d'eau fraîche, dévoré ce qui nous tombe sous la main, nous nous étendons sur le sol et nous endormons à poings fermés.

Après quelques heures de sommeil réparateur, nous songeons à visiter en détail notre castel. Rien de féodal, bien entendu. Qui a vu une maison kabyle les a vues toutes, aucune n'est confortable, mais la nôtre semble vraiment misérable.

Le sol en est en pente, à peine battu et dans un seul coin, ailleurs, on lui a laissé la forme qu'il a depuis le déluge, de sorte que le pied s'y heurte à des pierres et à des accidents de terrain.

Les murs sont sans fondations et le maçon, en les bâtissant, a oublié certainement son équerre. La moitié d'une muraille est formé par un bloc de rocher qui n'est pas même taillé à l'intérieur. Le toit, en terrasse, est formé par une épaisse couche de terre ; il est suffisamment solide pour supporter le poids quelquefois énorme de la neige. Ici les tuiles ne sont pas employées.

Où sont les fenêtres ? L'architecte les a oubliées dans son plan et l'entrepreneur ne lui en a pas fait la remarque, de sorte que nous avons été obligés de percer le toit pour avoir un peu plus d'air et un peu moins de fumée.

Les deux colonnes qui supportent les poutres du toit sont faites de grosses branches de frêne, tordues, noueuses, non équarries, employées telles qu'on les apporta de la forêt. A l'une d'elle est suspendue une outre en cuir, c'est le réservoir d'eau, car ici les amphores sont absolument inconnues !...

Voilà la description à peu près fidèle de cette première pièce. Nous la destinons à servir de cuisine, de réfectoire, de salle de réception et même d'écurie pour les montures de nos visiteurs !...

La seconde pièce est plus misérable encore. Séparée de la précédente par une porte usée, noircie et toute disjointe. Elle est obscure comme une prison, car la lumière n'y pénètre que par deux petites « fenestrelles » par où un chat pourrait à peine passer ; aussi pour placer ou retrouver nos objets, sommes-nous obligé d'allumer une bougie même en plein jour !

Ce réduit comprendra la dépense, le dortoir et la chapelle.

Ce sera là vraiment, l'étable de Bethlehem !

Jean Baptiste Idir a eu le temps dans l'après-midi de nous préparer un repas réconfort. Nous y faisons honneur.

La journée a été si fatigante que nous nous décidons à prendre notre repos sans plus de retard. La prière faite, l'un de nous fait cette réflexion que la maison n'est pas bénite. Vite le rituel, une pincée de sel, une burette d'eau ! Puis armé d'un petit bouquet de fleur ramassées sur le chemin, le Supérieur asperge le local dans tous les coins pour en chasser les diables qui depuis nombre d'années en ont fait leur repaire. Nous prions Dieu de « daigner envoyer du Ciel son Saint Ange afin qu'il soit le gardien, l'appui, le soutien, le protecteur et le défenseur de tous ceux qui sont rassemblés en ce lieu. »

La cérémonie achevée, nous allons nous coucher. Où sont les lits ? dira quelqu'un. Des lits chez les Kabyles !!!... Après avoir mangé le couscous du soir, l'indigène s'enveloppe dans son burnous et s'allonge sur la terre nue à n'importe quel endroit du gourbi. Pendant l'hiver, on déroule un grand tapis sur lequel tout le monde s'étend côte à côte et une extrémité du tapis, ramenée par-dessus toute la famille sert de couverture. Ces tapis, au moins chez les riches, sont souvent fort bien travaillés et d'une grande valeur. Il n'est pas rare d'en trouver de 200 frs et même de 400 frs. Les pauvres qui n'en ont pas, grelottent de froid sous leurs haillons durant toute la mauvaise saison.

Quant à nous, n'ayant, pour rester fidèles à notre principe, apporté ni lit, ni matelas, nous nous étendons à terre comme de simples Kabyles. Mais soit les insectes, soit dureté de la couche, le sommeil ne fut guère bienfaisant les premières nuits.

Le matin, après avoir installé l'autel, nous célébrons la Sainte Messe, portes fermées comme du temps des Catacombes.

Nous employons la journée à achever notre installation, préparer les remèdes et dresser notre règlement.

Le lendemain, quelle ne fut pas notre surprise de voir arriver deux confrères..... Sont-ils porteurs de mauvaises nouvelles ? Nous le craignons un instant. Non, ils viennent s'assurer si notre enthousiasme ne s'est pas déjà refroidi. Mais ils ont bien vite compris que notre ardeur reste la même et que notre résolution bien arrêtée est de continuer jusqu'au bout nos 28 jours. Ils nous admirent, alors, nous félicitent, un peu plus ils nous traiteraient de héros.

Dans la soirée, nous allons, en leur compagnie faire une visite à notre excellent ami Mohammed nat Taleb. Le bon vieux nous reçoit avec grande affabilité et nous raconte l'histoire de sa famille avec une fierté bien légitime.

« Mon père, nommé Ramdany, était, nous dit-il, le chef de toute la tribu du temps des Bureaux-Arabes. C'est lui qui réussit à soumettre à la domination française toute la vallée des Aït-Irgan. Aussi lors de la révolte de 1871, les troupes françaises n'eurent-elles pas à châtier les populations de cette partie de la montagne.

Mon père fut mandé par le Capitaine Beauprêtre, à Dra-el-Mizan, et en reconnaissance de ses services, nommé Caïd des Beni-Bou-Chemacha, dont les Aït-Irgan faisaient alors partie. Mais le nouveau Caïd, en servant la France s'était fait des ennemis. A son retour de Dra-el-Mizan, comme il allait prendre possession de son nouveau poste, il fut assassiné. Nous le trouvâmes dans le chemin, baigné dans son sang et couvert encore du burnous rouge que le chef du Bureau-Arabe lui avait remis comme insigne de sa dignité. Je conserve précieusement ce burnous et je vous le montrerai tout à l'heure. Beauprêtre fut extrêmement irrité de ce meurtre et fut aussitôt rechercher le coupable. Mais celui-ci prévoyant la colère du terrible capitaine s'était déjà enfui à Tunis. Dans ce temps-là, la responsabilité était collective, mais Beauprêtre, instruit d'une façon certaine de la fuite de l'assassin ne voulut pas inquiéter les gens de son village et dissimula.

Au bout de sept ans, le meurtrier peu au courant de la justice française et croyant l'affaire oubliée, revint au pays. La nouvelle en arriva aussitôt aux oreilles de l'officier qui recommanda le silence. Quelque temps après, il invita les amis du coupable comme pour simuler un rapprochement entre lui et cette famille ; puis il l'invita lui-même à venir boire le café chez lui. Il le reçut cordialement et après lui avoir causé quelques instants, lui dit à l'oreille :

– « Mais il paraît que c'est toi qui as fait disparaître cet orgueilleux et intrigant, Ramdan naït Taleb, sur lequel je m'étais singulièrement trompé. »

– « Oui, c'est moi, répondit l'autre, croyant fait un extrême plaisir au chef du Bureau, – c'est moi. »

Beauprêtre appelant alors ses domestiques, leur ordonna de garder les portes pour que son homme ne put s'échapper.

Il convoqua alors d'urgence tous les principaux de la tribu ainsi que moi, le fils de la victime.

Après nous avoir réunis, il nous rappela en quelques mots le drame qui s'était passé sept ans auparavant, et s'adressant à moi, me dit :

– « Le meurtrier de ton père est ici, je le tiens en mon pouvoir. Veux-tu te venger toi-même ou veux-tu que je te venge ? »

Beauprêtre fit amener l'assassin devant les grands de la tribu et lui trancha la tête de sa propre main. C'était de la justice à la turque, on le voit.

Tout ceci s'était passé à l'insu des parents et des amis du coupable. Le capitaine fit enfermer la tête dans un de ces petits sacs appelés musettes et qui servent à donner l'avoine aux chevaux. Puis il donna l'ordre de la suspendre pendant la nuit à une haute branche de frêne en face même de la porte de la maison du meurtrier.

Le matin, de bonne heure, il se transporta lui-même au village et ayant rassemblé tous les habitants du lieu, il leur demanda s'il y avait parmi eux quelque bon tireur. Plusieurs se présentèrent. Leur montrant alors la musette suspendue à l'arbre ; il leur dit de tirer pour en couper la corde. Deux à 3 coups partirent ; la musette tomba et la tête roula à terre aux yeux épouvantés des assistants.

Beauprêtre leur fit reconnaître l'assassin et leur conseilla de publier cette affaire, en assurant que « la justice de la France peut être lente mais qu'elle est sûre. »

Je fus ensuite nommé Amin. Plus tard, lorsque les civils remplacèrent les militaires, un autre me remplaça.

Cette histoire nous intéressa vivement et nous remerciâmes de tout cœur notre hôte en prenant congé de lui.

Nos confrères partis, nous tînmes conseil. C'est entendu, nous allons nous mettre sans plus de retard à l'étude de la langue.

Nous décidons de fréquenter les Djemaas et de recevoir dans notre salon-étale tous les indigènes qui se présenteront. De plus, entre nous, nous parlerons désormais uniquement en kabyle ; nous prierons en kabyle ; nous chanterons en kabyle, nous rêverons même en kabyle, si possible. Les deux seuls exceptions faites à cette règle, et encore bien qu'à regret, seront pour la Sainte Messe et pour le bréviaire !

Cette résolution, quoique elle nous coutât en quelques circonstances, fut tenue presque sans aucune défaillance, durant toute notre séjour aux Aït-Irgan ; aussi au bout de peu de temps, parlâmes-nous kabyle comme père et mère et même un peu mieux ! Tant il est vrai qu'un travail opiniâtre, avec l'aide de Dieu, triomphe de tout ainsi que le disait, en latin, ma vieille grammaire de Lhomond : « *Labor improbus omnia vincit !* »

Il va sans dire que les premiers jours, non seulement tous les malades qui se présentèrent à notre gourbi furent soignés de notre mieux, mais que nous allâmes dans les villages voisins distribuer des remèdes.

Les relations les plus cordiales s'établirent très vite avec la population et plus d'un préjugé tomba dans ce contact quotidien. Citons à ce sujet le récit suivant dont l'un de nous fut le héros. C'était après dîner, moment de la plus

grande chaleur et celui où les gens se reposent. J'entre à la djemaa. Elle est remplie d'une trentaine d'hommes et de jeunes gens.

– « Le salut soit sur vous ! »

– « Et sur toi le salut, répondirent-ils en chœur. »

– « Il fait bien frais ici, alors qu'au dehors, il fait si chaud ! »

– « Oui il fait bon ici, viens te reposer un instant avec nous. »

Chacun se range pour me faire place. A peine étais-je assis qu'un vieillard me dit :

– « Les Français sont bons, ils ont du “compas” ; leur tête est meilleure que la nôtre et leur cœur plus généreux. Mais pourquoi exigent-ils ces impôts qui nous tuent ? »

– « Ah Sidi ! Les impôts c'est l'affaire du Baylek, que ce soit ennuyeux, je l'admets, mais nous les payons comme vous. »

– « Pas possible ! Vous payez l'impôt, Alors les Français payent l'impôt. »

– « Assurément ; vous n'avez donc pas à vous plaindre. »

– « Mais qu'est-ce que le Baylek peut bien faire de tout l'argent qu'il ramasse ? »

– « Il en ramasse beaucoup en effet, car il faut vous dire que les Français sont 80 fois plus nombreux que les Kabyles. Mais cet argent est employé d'une façon utile : gendarmes, soldats, canons, écoles, bateaux, chemins de fer, etc., etc.,... »

– « Mais à quoi tout cela nous sert-il à nous, Kabyles ?... Cependant, je l'avoue nous devons aimer les Français. Avant eux, en effet, ici, il n'y avait que discordes, que guerres, que vols et que rapines. Les villages étaient en lutte continuelle les uns avec les autres. Tous ces hameaux que tu vois étaient réunis ici en un seul bourg entouré de murs. Maintenant, nous avons la paix. Nos troupeaux paissent tranquilles, nous dormons en pleine campagne sans avoir peur et nous voyageons partout à notre gré, nous allons même à Alger et à Constantine sans aucune crainte. »

Après cet aveu kabyle approuvé d'ailleurs par toute l'assemblée, je me levais pour partir quand un autre indigène qui voulait prolonger l'entretien me força à m'asseoir :

– « Comment, me dit-il, as-tu pu laisser tes enfants en France ; tu ne les aimes donc plus ? »

– « Mes enfants, ce sont les enfants des Kabyles. »

– « Alors Dieu ne t'a pas donné d'enfants, mais ta femme où l'as-tu laissé ? »

– « Etes-vous donc tellement retirés dans vos montagnes, que vous ne connaissiez pas encore les prêtres chrétiens ? Sachez qu'ils renoncent au mariage et la famille pour l'amour de Dieu. »

– « Alors c'est donc bien vrai, s'écrie un des assistants. Nous en avons bien entendu parler, mais nous avons beaucoup de peine à le croire. Pourquoi agissez-vous ainsi ? »

– « Ecoute bien ces paroles : les marabouts roumis ont pour devoir de se dévouer au service de Dieu et au service du prochain. Moi qui vous parle, si j'avais une femme et des enfants, je chercherais à leur procurer le bien-être et je travaillerais pour les enrichir. Par conséquent je n'aurais guère songé à venir, dans ce pays, enseigner vos enfants et soigner vos malades. »

– « Cela est admirable et nous savions bien que vous valez mieux que nos marabouts. Mais, dis-moi, combien recevez-vous de Baylek ? »

– « Du Baylek, nous ne recevons ni un « louise » ni un douro ni un « sordi. »

– « Pas même un sordi ? »

– « Non, pas même un sordi. Ce n'est pas le Baylek que nous servons, mais le Bon Dieu. Comme ce n'est pas pour lui que nous travaillons, il n'a pas à nous payer. Nous sommes un grand nombre de marabouts qui nous sommes réunis pour faire le bien. L'argent que nous possédons, c.-à-dire celui qui nous vient de nos parents ou celui des Français charitables qui nous l'envoient, nous le faisons servir « à la Khater Rebbi. » Avez-vous compris ?

– « Nous avons compris. »

– « Restez en paix, ô hommes. »

– « Va avec le salut, marabout. »

Mais dira-t-on, est-il admirable que trois missionnaires passent ainsi un mois au milieu d'infidèles sans songer à leur serment et au « *Vae mihi si non evangelizavero.* »

Ne nous condamnez pas si vite, cher confrère à l'âme si apostolique et lisez ce qui va suivre.

– « Etre linguiste, c'est bien, mais apôtres, c'est mieux, dit un beau matin à ses compagnons un des missionnaires d'Aït-Irgan. Si nous faisons un peu de mission maintenant, qu'en pensez-vous ? »

– « C'est mon avis, répond le second, et la question vaut la peine d'être étudié en conseil. »

Devant une telle unanimité, le Supérieur n'avait qu'à se soumettre ou à se démettre. Il ne se démit pas, mais annonça que le conseil du poste allait se réunir.

Fermant la porte du gourbi, l'on se rend à la salle ! A 150 pas environ de notre résidence se dressait et très vraisemblablement se dresse encore un mamelon auquel les habitants ont donné le beau nom de « Mars », c'est-à-dire terre sacrée. Il est couvert de quelques tombes et de quantités de gros

blocs jetés çà et là depuis les siècles..... sans que jamais personne n'ait songé à les déranger.

Sur l'étroit plateau qui le couronne s'élève une petite mosquée, en grande vénération, paraît-il, mais fréquentée seulement à l'époque de notre séjour à Aït-Irgan, par un vieil âne abandonné. Autour du pieux édicule et parmi les tombes et les rochers poussent des chênes marabouts dont l'ombrage fait en été les délices des flâneurs.

C'est sous l'un de ces « assas » que les trois conseillers se réunissent. En hommes qui désirent faire les choses sérieusement, nous récitons le *Veni Sancte*, puis le P. Supérieur prend la parole en ces termes :

– « Vous désirez, mes chers amis, que nous ne restions pas ici comme de simples dilettante de langue berbère et que nous fassions un peu de mission..... C'est là votre désir, c'est aussi le mien !... »

– « Hamdou Llah ! »

– « Oui, Dieu soit béni, reprend le Président, qu'en ceci comme en tout le reste nous soyons du même avis. Cor unum et anima una ! Seulement il est de toute sagesse de procéder "caute et prudemment" afin de ne pas nous exposer à jeter les perles devant les porceaux. » Pour cela deux choses me semblent nécessaires : la première ménager la susceptibilité musulmane de nos auditeurs, la seconde, leur faire accepter la doctrine chrétienne à leur insu.

Nous arriverons au premier résultat en laissant dormir tranquillement Mahomet et en évitant de dévoiler nos sentiments intimes à son égard :

– « Pour obtenir le second résultat, voici mon avis, la marche à suivre. Nous allons nous installer en un endroit bien en vue, ici même, si vous voulez ; l'un de nous prendra un livre, l'Evangile, c'est tout indiqué, et se mettra à le lire à haute voix. Nos gens sont très curieux, aussi ne manqueront-ils pas de venir s'asseoir tout près afin de savoir ce que font les marabouts roumis. Quand ils entendront qu'on lit dans leur langue, leur curiosité redoublera, ils se rapprocheront ; les interrogations viendront ensuite ; nous donnerons tous les éclaircissements possibles ; la parole de Dieu sera annoncée et l'on pourra dire des Aït-Irgan "*pauperes evangelizantur*". »

Voilà, mes chers confrères, ce que j'avais à vous exposer sur cette délicate question. Si j'ai bien dit, louange à Allah ; si j'ai mal dit, Dieu me pardonne. Et vous, daignez m'éclairer. »

Ainsi terminent leurs discours, les orateurs kabyles, ainsi termina le sien notre Supérieur.

Le 1<sup>er</sup> inférieur répondit :

– « Nous n'avons qu'à applaudir à votre éloquence et encore plus à votre sagesse. »

– « Vous venez, ajouta le second inférieur, de nous donner une admirable leçon de stratégie apostolique ; mais à quand le premier essai ? »

– « Aujord’hui même, si vous le désirez. »

Le conseil était terminé. On récita une prière à Notre-Dame des Neiges, la patronne de la station et l’on revint à la maison.

Dans l’après-midi, nous retournâmes sous notre chêne et la lecture publique commença.

Ce que nous avions prévu, ce que nous désirions arriva. Petit à petit des curieux vinrent se grouper autour de nous et se mirent à écouter avec attention.

Deux choses semblaient les jeter dans un étonnement profond ; le sujet lui-même : c’était le sermon sur la montagne, et la langue employée, O merveille..... du kabyle le plus correct et le plus pur.

Tandis que le P. Caillava lisait à haute et distincte voix, les deux autres missionnaires, assis près de lui, observaient attentivement l’auditoire, tâchant de deviner sur les visages, l’impression produite par la parole de vie.

Cette impression était, on le comprend, diverse et diversement manifestée.

Les uns restaient immobiles, retenant leur souffle, les yeux attachés sur le lecteur et buvant ses paroles. C’était l’admiration complète.

Les autres poussaient tout à coup des interjections comme celles-ci : ah... ah... ah... : c’était leur façon à eux de manifester leur vive surprise.

D’autres encore, serrant fortement les lèvres ou branlant la tête, semblaient dire : s’il en est ainsi, nous voilà propres !

Aussitôt que nous remarquions un de ces signes, nous arrêtions le lecteur pour permettre à quelqu’un de l’assemblée de demander des explications.

– « Que ces paroles sont belles, dit l’un des assistants. »

– « Sûrement, mes amis, puisque ce sont les paroles même d’Allah ! A lui toute louange ! »

– « Mais tout cela est du nouveau pour nous ! »

– « Sans doute ; jusqu’ici vous n’aviez jamais entendu parler que du Coran, et jusqu’ici aussi, l’Evangile de Sidna-Aïssa était un livre fermé pour vous ! »

– « Mais ce qui est commandé là, est difficile ! »

– « Ecoutez un peu. Ne dites vous pas que l’ascension du Jurjura est difficile pour les gens de la plaine ? Cependant, vos rochers mêmes, il y en a parmi eux qui les gravissent. Vous dites ces commandements de Dieu sont durs. Mais pourtant il y en a chez nous des centaines et des milliers qui les accomplissent. »

Cette explication satisfait le questionneur et s’écrie aussitôt :

– « Que Dieu vous donne la santé, vous garde et vous fixe définitivement parmi nous ! »

Et la sainte lecture reprenait pour être de nouveau bientôt interrompue, commentée et encore une fois reprise.

– « Enfin, le chapitre V de Saint Mathieu fut achevé... En consultant notre montre, nous vîmes qu'il nous avait tenus, le croiriez vous, une heure et demie ! Jugeant que c'était assez pour une première fois, nous fermâmes le livre. »

A cette vue, nos braves Irganais s'écrièrent tout d'une voix : Mazal chouettoh ! : Mazal chouettoh ! Encore un peu ! Encore un peu ! Mais nous fûmes inflexibles. Ne fallait-il pas faire durer le plaisir et ne pas laisser croire que notre lecture était faite exprès pour eux ?

Nous nous levâmes donc. Nos auditeurs, voyant qu'il était inutile d'insister pour prolonger la séance, nous dirent, en se levant à leur tour :

– « Allez en paix, nos seigneurs, mais recommencez demain. »

– « S'il plaît à Dieu, nos chers amis. »

Il plût à Dieu, et le lendemain, à la même place, à la même heure, nous commençâmes le chapitre VI du même évangéliste.

Tout se passa comme la veille, sauf que nos auditeurs d'hier voulaient nous aider à s'expliquer aux nouveaux venus, le sens caché des Ecritures. Leur intention était louable, malheureusement aucun n'avait reçu le don d'interprétation. Nous les laissions cependant parler à leur aise, remettant quand il le fallait tout à point par un petit mot à propos.

– « C'est cela que tu veux dire, n'est-ce pas, oncle Mohand ? »

– « Mais oui, Sidi, mais oui ! »

– « Et toi, Hadj, tu entends ainsi ce passage ? »

– « Merci, marabout, comme tu m'as bien compris ! »

Dans la science d'hier, nous avions pourtant rencontré quelques contradictions :

– « Vous dites que l'orgueil est un péché, mais nos marabouts affirment le contraire. Ils répètent qu'il est bon de monter toujours au-dessus des autres, et que plus on est fier et indomptable, plus on approche de la perfection. »

L'un de nous expliqua en quoi on pêche par orgueil, et l'explication a été parfaitement comprise de tous.

– « Vous dites encore que l'avarice est un péché, ajoute un autre, mais ne possédez-vous pas beaucoup d'argent ? Vous avez de belles maisons chez les Beni-Yenni, les Ouadhias, les Aït-Aïssi. »

– « L'avarice, mon ami, ne consiste pas à posséder beaucoup d'argent ; c'est vrai, mais ils le dépensent à faire le bien et ils font toujours passer leur salut avant les richesses. »

– « Nous comprenons, nous comprenons, la vérité est avec vous. »

Il y a pourtant un point que nos montagnards d'Aït-Irgan ont absolument refusé d'admettre. C'est que leurs marabouts puissent être appelés "le sel de la terre et la lumière du monde". »

– « Que tombent sur moi tous les "daoussons (malédiction)" de notre saint patron, s'ils ne sont pas, au contraire, la mort et le choléra de notre pauvre pays ! »

– « Que ma maison s'écroule aujourd'hui, si toutes leurs richesses ne leur viennent pas du vol et de la concussion. »

Par politique, nous avons protesté contre tous ces dires peu flatteurs, mais pas assez forts cependant pour détruire la conviction dans l'esprit des assistants.

– « Dans la séance d'aujourd'hui, nous avons rencontré de terribles objections au chapitre du pardon des injures. »

– « Comment, s'exclame tout indigné, un Kabyle qui, jusque là avait écouté avec attention le lecteur et approuvé toutes nos explications, comment ! Un tel me déteste et moi je l'aimerais, un tel me mord et moi je l'embrasserais, un tel a tué l'un des miens et moi, je laisserais en paix sa famille ! Marabout, cela est impossible, car qui pardonne l'injure est regardé chez nous comme une brebis. D'ailleurs, Sidna-Mohammed, à lui le salut ; n'a-t-il pas dit avec raison que notre vie est dans le "qissas" ou talion ? »

Il nous était bien dur d'entendre ces paroles, mais songeant au « *non potestis portare modo* » nous n'essayâmes pas pour le moment de les réfuter. C'eût été selon le proverbe « commencer la maison par le toit. »

Nous passâmes donc au verset 25 et suivants où il nous est recommandé de n'avoir aucune sollicitude à l'endroit du vêtement et de la nourriture. Là, par exemple, aucune objection ne s'éleva ; tous les Kabyles des Aït-Irgan ou à peu près, sont un peu comme les oiseaux du ciel, ne semant ni ne moissonnant, vivant néanmoins et devenant presque aussi vieux que les corneilles de leurs montagnes. Là, oui, c'était bien, c'était beau, c'était vrai !

– « Cette parole de Sidna-Aïssa, s'écrient-ils, édifiés et charmés, surpasse toutes celles que vous nous avez dites jusqu'à présent ! »

Nous les laissâmes sous cette favorable impression et reprîmes le chemin de notre gourbi. Comme la veille, ils essayèrent bien de nous retenir, mais nous répondîmes en leur citant le verset tant admiré : A chaque jour suffit sa peine ; ils n'insistèrent pas davantage.

De semblables réunions eurent lieu presque chaque jour jusqu'à notre départ. Nombreux furent les fruits qu'elles produisirent dans les âmes nombreuses aussi les réflexions curieuses et parfois édifiantes de nos braves Irganais. Que ne les avons transcrites pour l'instruction des continuateurs de notre apostolat et le divertissement de ceux qui liront ces lignes !

Jamais nous ne manquâmes d'auditeurs. Seuls, les jours de marché, les hommes faisaient défaut, car, personne ne l'ignore, un Kabyle ne manque le marché que lorsqu'il est malade. Ne croyez pas cependant que l'absence des hommes nous fit omettre notre homélie. Nous avions toujours pour nous entendre une troupe d'enfants de 10 à 15 ans encore mieux disposés que leurs parents. Nous profitons de ces jours de demi-solitude pour leur dévoiler quelques-uns des secrets les plus cachés du royaume des cieux. Vraisemblablement, si jamais une station de missionnaires se fonde aux Aït-Argan, c'est parmi ces enfants que Notre Seigneur se choisira ses premiers disciples.

– « Mais les Kabyles, inconstants comme ils sont par nature, dira quelqu'un ont dû finir par s'ennuyer et trouver fastidieux vos lectures. »

– « Détrompez-vous, ils ont goûté jusqu'au bout ce genre de prédication et en voici la preuve :

C'est vers trois heures de l'après-midi qu'avait lieu ordinairement la séance. Or, tous ceux que nous rencontrions dans la matinée, ne manquaient jamais de nous dire : Y-a-il lecture ce soir, marabout ? Si nous répondions : mais certainement, c'étaient des "Hamdou llah" de joie, des remerciements interminables. Si nous annoncions, au contraire, que nous allions partir pour les villages éloignés distribuer des remèdes aux malades, ils se répandaient en regret et le soir, à notre rentrée, après le "Mhrahaba" d'usage, ils ne manquaient pas de nous dire : Nous ne sommes pas contents aujourd'hui. Quand il n'y a pas la "Qraïa (lecture)", nous sommes comme si nous n'avions pas mangé. »

Alors nous répondions avec un sourire : "Rappelez-vous donc ces paroles de Sidna-Aïssa, relatives au prochain, que vous avez entendues l'autre jour : Ce que vous aurez fait au dernier des miens, c'est à moi que vous l'aurez fait. Nous les avons mises en pratique aujourd'hui, car croire sans pratiquer, c'est posséder dans son jardin un figuier et ne pas cueillir ses fruits, avoir de la farine dans sa maison et ne pas faire de couscous !!" »

« Vous êtes des hommes de Dieu, répondaient-ils mélancoliquement, et la vérité est avec vous, mais n'empêche que vous avons été bien privés aujourd'hui. »

Notre maison étant voisine de la Djemaa, nous entendions les réflexions qu'ils faisaient sur notre compte... Ils louaient notre simplicité, admiraient notre science religieuse, bien supérieure à celle de leurs marabouts. Jamais, disaient-ils, nous n'avons aussi bien entendu parler d'Allah, que son nom soit exalté.

Les bonnes relations des premiers jours, entre les habitants et nous, ne firent que croître et revêtirent même un caractère d'intimité très prononcé. Ce n'étaient pas seulement les malades qui assiégeaient notre maison, mais les indigènes des villages environnants venaient nous visiter souvent. Le temps

se passait en causeries amicales. C'est ainsi que nous apprîmes une foule de détails intéressants sur les mœurs du pays, la simplicité des habitants, l'union qui existe entre eux. Les Aït-Irgan ne font pas de lointains voyages, comme les Kabyles des autres tribus ; ils se contentent de descendre chez leurs amis de la plaine plus riche qu'eux et s'y procurer, par le travail de quoi vivre tranquilles.

Ils s'habillent simplement ; ce qui distingue les riches, c'est la propreté et une pièce blanche et fine qui leur enveloppe la tête en forme de turban.

Petits et grands, riches et pauvres, portent le pantalon bouffant des Arabes, la gandoura et l'inséparable burnous. Cette simplicité de mœurs est loin de nuire à la bravoure et à la noblesse. Ce sont les montagnards fiers et courageux, aimant leurs rochers comme un enfant aime sa mère, et ne consentant pas à les échanger contre les riches plaines. Dans les plaines, se trouve, il est vrai, l'abondance, mais pas la liberté et celle-ci est leur vrai trésor.

Les femmes sont en général mal habillées, portant presque toutes des haillons. Celles qui sont les mieux vêtues n'ont sur elles une simple robe rouge ou blanche, retenue par une corde rouge enroulée un grand nombre de fois en manière de ceinture. Les autres ont des morceaux d'étoffe blanche qui sont retenus sur les épaules par de grosses épingles ou par de simples épines des buissons et, autour du corps, par l'obligatoire ceinture de laine cordée.

Sauf de rares exceptions, elles se marient dans le pays et ne se paient jamais plus de cent-cinq francs ; celles qui se paient plus cher donnent lieu à une amende au profit de la Djemaa.

D'autres fois, la causerie était remplacée par un essai de classe aux enfants avec leurs parents. Les faisant asseoir devant lui, l'un de nous commençait : « Nous allons apprendre un peu de français attention, mes amis.

« C'est cela, marabout, disaient les hommes, fais-nous voir comment se fait la classe. »

Le Père, alors d'une voix forte et accentuée :

– « Aqarrou : la tête. »

Tout le monde répète, Aqarrou, la tête.

– « Anier : le front. »

– « Anier lo fro. »

– « Le front, on, on. »

– « Oui, marabout, lo fro, o, o, o. »

– « Tinzert, le nez. »

– « Tamart, le menton. »

– « Tamart, lo mato. »

– « Menon, on, on. »

– « Remarquez, mon fils, disait l'un des assistant, comme il apprend vite ! »

– « Et le mien, reprenait un autre, il n'a pas son pareil. »

– « Je vous amènerai mes enfants, et vous verrez alors, nous dit un de nos vieux amis. »

En effet, pour ces deux enfants, d'une intelligence peu ordinaire, il n'y avait pas même besoin de répéter les mots. Tout était saisi et retenu du premier coup. Le père, fondant sur eux les plus belles espérances, nous a dit qu'il voulait les mettre en pension chez nos confrères des Ouardhias. Nous faisons des vœux pour que le Bon Dieu ne leur ait pas donné en vain ces belles qualités de l'esprit jointes à une sagesse enfantine des plus remarquables.

Une autre fois, nous donnâmes à toute l'assemblée une séance de lanterne magique. C'était le jour de l'Assomption.

Un sentiment de regret tendant depuis le matin à s'emparer de nous. Nous nous trouvions seuls, sans fête religieuse, sans rien qui distinguât ce beau jour des autres jours. Ne voulant pas demeurer sous cette pénible impression et désireux de la chasser, nous redoublâmes de bonté envers nos indigènes. Nous fûmes une distribution de gandouras aux plus pauvres. La récompense de notre charité ne se fit pas attendre ; la Sainte Vierge nous amena une âme à régénérer et dès lors il ne fut plus question de tristesse.

Le soir eut lieu la fameuse séance.

Il serait difficile de se figurer l'ébahissement et la joie de nos amis, grands et petits, lorsque dans un cercle de lumière, ils virent apparaître d'eux petits enfants de grandeur naturelle, le frère et la sœur, se tenant par la main et regardant les spectateurs.

Ce fut d'abord un cri général, puis des exclamations diverses :

– « Bonjour mes amis, soyez les bienvenus, leur disait l'un. »

– « Approchez, n'ayez pas peur, disait un autre. »

– « Comme ils sont gentils, ajoutait un troisième ! »

– « D'où viennent-ils ? Sont-ils vivant, marabouts ? Etc., etc.... »

A chaque nouvelle apparition, nouveaux cris de joie.

Nous jouissons du contentement de nos braves Irganais, mais comme nous avons regretté de n'avoir pas en notre possession des tableaux d'histoire sainte. Là vue de ces scènes religieuses et nos explication les auraient instruits, édifiés et tout autant intéressés.

Inutile de dire que nous reçûmes de nombreuses invitations à dîner ; La première nous fut adressée par notre propriétaire, Mahammed nat Taleb, l'ami de notre fidèle Ibrahim. Dans ces repas, nous avons tenu à nous conformer scrupuleusement aux coutumes de politesse admises chez les indigènes. Les Kabyles sont très flattés de voir que des Français et surtout des

marabouts roumis adoptent leurs usages. Ceci n'a pas peu contribué à nous faire estimer d'eux.

La seconde invitation nous vint de l'Amin. Celui-ci qui habite un petit hameau voisin du nôtre avait vu avec peine que nous nous étions mis sous la protection quasi officielle de son prédécesseur. Ce qu'apprenant nous avons voulu réparer cette faute involontaire. Nous sommes donc allés en personne chez lui et après avoir distribué des remèdes à sa famille, nous l'invitâmes à venir un jour partager notre repas. Il accepta avec empressement. Dès lors, la glace était rompue. Voyant que notre amitié était sincère, il nous a témoigné à son tour une affection véritable et constante ; nous a envoyé souvent quelques petits cadeaux et nous à même priés d'accepter à dîner.

Dès notre arrivée chez lui, il a étalé sur le sol ses plus beaux tapis pour nous y faire asseoir ; l'outre, au lieu de contenir de l'eau était remplie de lait.

Le repas s'est terminé par une tasse de bon café fabriqué dans la cafetière « la Czarine » que nous avons apporté à cet effet.

En le remerciant de ses provenances, nous lui avons expliqué que nous n'entrions et ne voulions entrer dans aucun çof et que tous les habitants étaient nos amis, en particulier, ceux qui étaient, comme lui, revêtus d'un titre officiel par le Gouvernement français

Ce serait allonger démesurément notre récit que de parler de toutes les invitations que nous avons reçus, car chacun voulait nous offrir un repas de bienvenue. Citons pourtant encore celle-ci, en raison des circonstances qui l'on accompagnée.

Un soir que nous nous reposions des fatigues de la journée sous les vieux chênes du petit monticule voisin de notre maison, nous fûmes abordés par un vieillard à l'air vénérable qui nous traita en veille connaissance bien que nous ne l'eussions jamais vu. C'est que plusieurs fois, soit du temps où il était caïd, soit plus tard, il avait hébergé des missionnaires de passage. Il s'appelait Messaoud naït Lamara. Après quelques instants d'une conversation des plus cordiales, il nous fit une invitation à dîner pour le jour suivant. Nous acceptâmes bien volontiers.

Le lendemain, nous nous rendîmes dans son village, distant de 1500 m environ. Notre hôte nous attendait. Il nous reçut dans une chambre propre et fraîche, en attendant le repas. S'apercevant de la difficulté que nous avions à nous asseoir à l'arabe sur les tapis préparés d'avance, il nous pressa de nous étendre plus commodément. Burnous épais, couvertures de laine furent vite enlevées de cordes où ils étaient suspendus et roulés pour nous servir de coussins

« Couchez-vous, mes amis, plus vous vous mettez à votre aise, plus vous me ferez plaisir. Ici c'est notre maison, c'est la maison des Pères. J'ai connu plusieurs d'entre vous et j'ai été ravi de votre dévouement et de votre bonté.

Ce que nous faisons pour vous n'est rien en comparaison de ce que vous faites pour nous. »

Le couscous est servi dans un large plat et sur une assiette en terre rouge est étalé un poulet immolé à notre honneur. Le maître de la maison dispose les larges cuillères en bois devant nous, autour du grand plat et nous invita à commencer en disant : « Bismi Mlah » (au nom de Dieu)

Alors, prenant le poulet avec ses rudes doigts de montagnard, il en disloque et sépare toutes les jointures et nous en fait une large part à chacun ; il pousse même l'amabilité jusqu'à diviser lui-même en les déchirant de ses propres ongles, les morceaux trop gros, de manière à en faire de petites bouchées faciles à prendre. Nous avons beau lui répéter que nous en avons assez, peine perdu : un Kabyle ne comprend pas qu'on ait assez de viande tant qu'il en reste dans le plat. Il est pourtant de la politesse kabyle de ne pas complètement dépouiller les os, car il y a d'autres membres de la famille qui tout à l'heure vont s'emparer de ces restes et les dévorer à belles dents, sans répugnance aucune. Un peu plus tard viendra le tour des femmes qui sont toujours servies les dernières. Ordinairement, elles ne mangent pas du couscous qu'elles ont-elles-mêmes préparé, car il n'en reste plus. Elles se font un autre mets avec du son mêlé d'un peu de farine, mets qui ferait horreur aux estomacs européens les moins délicats.

Le dîner kabyle est un dîner court et silencieux. Les deux mains sont occupées ; la droite tient la cuillère, la gauche, le morceau de viande, et chaque convive travaille consciencieusement sans dire un mot.

Au bout de cinq, tout au plus dix minutes de ce manège, on est rassasié. L'on dispose la cuillère en disant : « Hamdou Llah » (gloire à Dieu). Le maître de la maison insiste : mangez, mangez ! Mais c'est impossible. Les assistants disent alors : santé ! L'hôte répond : que Dieu vous donne à vous-mêmes la santé ! Et tout est dit.

Après le repas, Messaoud naït Lamara nous conduit au milieu de superbes jardins plantés de figuiers, afin de nous permettre de faire quelques instants de sieste. Notre hôte se coucha près de nous et fait semblant de dormir pour nous inviter au sommeil. Voyant que je ne dormais pas, il se relève et s'approchant, entame une conversation sur la religion.

– « Vous autres, dit-il, vous êtes bien plus près du Ciel que nous : vous pratiquez toutes sortes de vertus, tandis que nous, nous suivons nos vices. Après tout, continue-t-il, votre religion et la nôtre ne sont pas si différentes que cela. Nous reconnaissons le même Dieu, les mêmes prophètes, il n'y a en somme qu'une seule chose qui vous manque. Sais-tu quoi ? »

– « La Chaâda, sans doute, lui dis-je. »

– « Oui, marabout, c'est cela, c'est bien cela. »

– « Ecoute-moi, ami Messaoud. Tu adores le même Dieu que moi et tu reconnais les mêmes prophètes ; il n’y a qu’une seule chose que tu aies en trop. Le sais-tu ? »

– « Non. »

– « Eh bien ! C’est le Chaâda. »

Mon brave homme se met à rire. Au bout d’un instant, il répond :

– « Mais, dis-moi, pourquoi ne prononcez-vous pas la formule et pourquoi ne reconnaissez-vous pas Mahomet comme prophète ? »

– « Tu me poses là une question, répondis-je, à la quelle tu me permettras de ne pas répondre aujourd’hui, car tu es notre hôte, nous sommes tes amis et mes paroles pourraient te blesser. »

– « Ne crains pas cela marabout, dis tout ce que tu veux, je sais que tu as le cœur droit et quand même tu voudrais me froisser, tu ne le pourrais pas. Parle donc, je t’en prie. »

– « Puisque tu le veux, écoute, d’abord, que nous avons beaucoup étudié, beaucoup appris, beaucoup réfléchi. Depuis l’âge de six ans, nous n’avons cessé d’étudier, de réfléchir et d’apprendre. Chez vous pour être marabout, rien n’est plus facile, il suffit de naître fils de marabout. Mais pour être prêtre chez nous, c’est un peu plus difficile ; il faut étudier longtemps, subir beaucoup d’exams, accomplir parfaitement tous les commandements de Dieu (à lui la gloire !). Un grand nombre d’hommes voudraient être ce que nous sommes ; ils ne l’ont pu, faute de science ou de vertu. Mes paroles ne sont donc pas des paroles en l’air, des paroles d’enfant, mais des choses sérieuses qui ne sont dépassées que par les paroles de ta longue expérience. Je vais te dire en quelques mots pourquoi nous ne recevons pas Mahomet comme prophète de Dieu. »

Je ne rapporterai pas ici tous les détails de mon argumentation. Je lui ai fait comprendre qu’un prophète de Dieu devait, avec une nouvelle loi, apporter la preuve de sa mission ; que rien ne pouvait dans ce cas remplacer le miracle ; que les prophètes prédécesseur de Mohamet avaient tous apporté cette preuve nécessaire. Je lui dis encore qu’un prophète envoyé de Dieu devait être saint, dans sa personne, dans sa doctrine ; que ce qu’un prophète avait enseigné précédemment, un autre ne pouvait ensuite le contredire, car Dieu ne change pas de parole.

Continuant alors mes explications, je lui ai démontré que la parole de Mohamed n’avait été appuyée par aucun miracle, d’après son propre témoignage et contrairement à ce que racontent les musulmans ; que sa vie avait été un tissu d’injustices, d’actes de violence et de débauche ; que sa doctrine non-seulement contredisait celle des autres prophètes, mais se contredisait elle-même.

– « Les musulmans admettent, lui dis-je, en terminant, que Sidna-Aïssa est le Verbe de Dieu (Rouh Allah), que Mahomet est simplement un prophète de Dieu (Raçou Allah). Or, qui est le plus grand du cavalier ou du cheval ? »

A ces mots, Messaoud se lève :

– « Ecoute, dit-il, je vais te dire la vérité. Nos paroles diffèrent un peu, mais nos cœurs sont parfaitement d'accord. »

Qui s'attendait à cette conclusion ? Elle est tout à fait dans le genre musulman.

Après cette conversation, nous reprîmes le chemin de notre maison, priant Dieu d'éclairer ce brave homme dans l'âme duquel nous avons essayé de jeter quelques grains de la bonne semence, mais sans grand espoir de la voir germer

Il serait trop long de rapporter tous les témoignages d'affection qu'on nous donnait de toutes parts.

Quand nos montagnards nous voyaient partir en excursion : « Où allez-vous ? nous disaient-ils, peut-être loin ! Comment vous avez si peu de temps à passer au milieu de nous et vous vous absentez ! C'est un jour que vous nous volez. Au moins revenez vite ! »

Les braves gens ne se s'en tenaient pas aux paroles, on va le voir :

Un jour que nous étions réunis sur le monticule pour la lecture spirituelle, nous entendîmes des coups répétés comme le bruit de la cognée d'un bûcheron. C'était, en effet, un homme qui coupait des branches d'arbre. Pendant que nous le regardions, une femme se mit à l'interpeller :

– « Ah ! Mohand ou Lhadj, tu ne te gênes pas ; veux-tu bien cesser. Depuis quand est-il permis de couper les arbres des autres. »

– « Bonne femme, c'est pour les prêtres français que je coupe du bois. »

– « Alors, pardonne-moi de t'avoir parlé comme j'ai fait. Coupes-en autant que tu voudras. »

– « J'ai une chèvre, nous disait un autre jour un de nos voisins, mais je vous jure que ses premier chevreaux seront à vous. »

Ce n'était pas seulement les grandes personnes qui parlaient et agissaient ainsi, mais même les enfants, pourtant si défiants et si craintifs à l'égard des étrangers.

Un des missionnaires étant allé se procurer dans la campagne, fit la rencontre d'un petit garçon qui rentrait au village, en poussant devant lui ses deux vaches. Le Père ne le connaissait pas ; c'était la 1<sup>ère</sup> fois qu'il le voyait.

– « Veux-tu manger des oignons, marabout ? lui dit-il en présentant quelques-uns. »

– « Non, je te remercie, mon enfant. »

– « Si, prends-les, mange, ou porte les chez toi. »

Et il les lui mit dans les mains.

– « Si, j'avais su te trouver là, ajoura-ta-t-il, je t'en aurais apporté bien davantage. »

– « J'ai dû les accepter bon gré mal gré, raconte le Père. Désirant lui faire un petit cadeau en retour, je lui donne quelques dragées et un sou. Vivement il me rend l'argent et ne garde que les bonbons. »

– « Dix minutes après, je le vois revenir, cette fois le capuchon de son burnous plein d'oignons. Je fus obligé de les prendre pour ne pas l'attrister. Cet enfant n'a cessé de nous fréquenter depuis durant tout notre séjour et s'est toujours montré très aimable. Nous lui avons offert avant notre départ une gandoura et une paire de sandales de 0,20 fr. Il ne savait comment nous remercier. »

A propos d'oignons, voici encore une curieuse aventure.

Rencontrant un jardinier qui en portait, nous en primes quelques-uns et lui offrîmes en paiement deux sous qu'il accepta aussitôt. Le soir, en rentrant au village, nous passions devant la Djemaa, quand nous entendons ces mots :

– « Tiens, voilà les marabouts roumis. Savez-vous ce qui est arrivé aujourd'hui dans notre village ? »

– « Non ! »

– « Eh bien ! Il paraît qu'on leur a vendu pour deux sous d'oignons ! »

– « Pour 2 sous d'oignons ! Qui a pu faire cela ? »

– « C'est un tel. »

– « Un tel, oh, cela ne nous étonne plus. Il y a longtemps qu'il n'a plus ni honte ni honneur. »

Dans la suite, on nous a souvent demandé : Est-ce bien vrai qu'on vous a vendu pour deux sous d'oignons ? C'est à peine si on voulait le croire.

– « Tant que vous serez ici, n'achetez plus rien, ajoutait-on. Demandez tout ce dont vous aurez besoin et nous vous le donnerons de grand cœur. »

On le voit, l'hospitalité est en honneur chez les Irganais.

Il va sans dire que nous ne bornâmes pas notre ministère de charité à notre voisinage mais que nous fîmes de fréquentes excursions dans toute la tribu. Elle est composée d'une suite de petits hameaux distants pour la plupart les uns des autres de cinq à dix minutes. Quelques-uns le sont de cinquante pas seulement. Entre le premier et le dernier, il y a une distance d'environ 7 à 8 kilomètres. On en compte jusqu'à 16, plus ou moins importants. Le plus considérable, celui où nous sommes établis se compose d'environ vingt familles.

Les Aït-Aggad forment deux petits hameaux exclusivement composés de Kabyles, c'est-à-dire qu'il n'y a point parmi eux de marabouts. Chose curieuse : ceux-ci, depuis l'invasion musulmane, sont toujours restés distincts

des races indigènes. Les Kabyles font très bien la distinction et lorsque, leur montrant un marabout quelconque, soit riche, soit pauvre, soit en renom, soit simple paysan, vous leur demandez : quel est cet homme ? Ils vous répondront : « Ce n'est pas un Kabyle, c'est un marabout ! »

De toutes nos visites, nous rapportâmes l'impression que les gens sont excessivement hospitaliers, avenants, pleins d'égards.

Nous remarquâmes en particulier une fillette qui, aussitôt notre arrivée, accourut nous saluer, nous suivit gaîment pendant tout le temps que sommes restés dans son village, et, au départ, a pris congé de nous comme le ferait une personne de connaissance.

C'était peut-être, disait l'un de nous, l'ange des Aït-Irgan qui sous une forme humaine se réjouissait de la venue des missionnaires et aurait voulu les garder toujours au milieu d'eux.

C'est en revenant de ce village que, dans le lit d'un torrent, le P. Amat, exténué de fatigue, les souliers et les pieds déchirés par les rocs aigus dans lesquels sont taillés les chemins, s'est affaissé sur une pierre et a déclaré vouloir finir là sa journée et y passer la nuit. A cette vue, notre fidèle X, dévoué domestique, court à la maison, distante d'une heure au moins et lui apporte une nouvelle paire de souliers et un peu de vin. Le Père réconforté et chaussé à neuf put achever la route.

Une de nos courses nous amena une fois dans un centre nommé Tigri, composé exclusivement de familles de marabouts. Ces gens se sont montrés fort aimables. Dans chaque maison, on voulait nous faire accepter quelque chose et même nous garder à déjeuner. Malgré nos refus réitérés, ils nous ont pétri et cuit deux galettes de blé et nous les ont offertes au moment de notre départ. Nous les avons acceptés et leur avons laissé en retour la moitié de notre pain.

Pour notre déjeuner, nous avons apporté quelques pommes de terre cuites avec une bouteille contenant un mélange de vinaigre et d'huile pour la salade, mais le saladier manquait. La Providence qui prend soin des missionnaires jusque dans les choses les plus infimes, nous le fournit sur l'heure. A l'endroit même où nous voulions prendre notre repas se trouvait un bloc de marbre énorme dans lequel les eaux avaient creusé un petit bassin parfaitement poli et fort propre. C'est là-dedans que nous avons préparé notre salade, non sans penser à Robinson, de classique mémoire.

Certains confrères trouveront sans doute ce repas bien poétique ; je ne les engage pourtant pas à en faire souvent de pareils !

Outre ces visites apostoliques, dans lesquelles nous cueillons toujours quelques âmes d'enfants, nous ne voulûmes pas quitter le pays sans avoir fait une ou deux excursions dans la montagne, afin de jouir des beautés que Dieu a multipliées en ces sites sauvages.

Nous nous décidâmes un jour de gravir le Kouriet, petite chaîne parallèle au Djurjura et qui est excessivement curieuse.

Aux deux extrémités elle est déchirée par des failles gigantesques que l'on dirait produites par des coupes d'épée de héros d'un autre âge : C'est dans la plus grande de ces déchirures que passe la rivière des Ouadhias, qui semble entrer sous la montagne et la traverser comme sous un tunnel. A l'autre bout de la chaîne se trouvent d'autres crevasses provenant sans doute d'un soulèvement volcanique. On y voit des roches d'un marbre très beau à certains endroits, d'une dureté extrême et ne se détériorant aucunement ni à la pluie ni au soleil comme le font les roches schisteuses. Certains fragments rendent au choc un son métallique. Les grottes y sont nombreuses, mais sans grande curiosité intéressante. Les singes y abondent et donnent lieu à des légendes toutes plus grotesques les unes que les autres. Contrairement aux transformistes, les Kabyles font du singe un homme déchu et ne voudraient pour rien au monde leur faire le moindre mal. Aussi ces petits malins en profitent-ils pour dévaliser de leur mieux, jardins et figueraies.

La Kabylie est le pays des légendes. Il y a un pour expliquer les crevasses de la montagne ; il fallait s'y attendre. La voici :

C'était lors de l'invasion turque. Les gens de la plaine s'étaient soumis à leurs vainqueurs et leur payaient tribut. Un marabout célèbre de la montagne, gagné par les Turcs à prix d'argent, se fit fort d'amener les montagnards à faire leurs soumission. Il vint donc leur exposer l'avantage qu'il y avait pour eux à accepter le joug des envahisseurs ; il réussit à gagner les tribus habitant près de la plaine, mais les vrais montagnards, fils de la liberté, repoussèrent fièrement toutes ses propositions.

Plein de rage, le marabout s'adresse à la montagne :

« Puisque tes habitants, ô Kouriet, ne veulent pas venir, eh bien ! toi, viens à moi ! »

Aussitôt un craquement épouvantable se fait entendre et la montagne se fendit en deux pour s'avancer vers celui qui l'appelait !

On le voit, les Kabyles ont vite expliqué des phénomènes géologiques qui embarrasseraient plus d'un savant français.

Au commencement du mois d'août, nous entreprîmes une excursion plus extraordinaire : l'ascension du rocher nommé Ras-Tindamine.

Nous prîmes avec nous un homme du pays, car il serait dangereux de s'aventurer sans guide dans cette partie du Jurjura.

A la première étape, nous nous sommes arrêtés à des grottes appelés par les indigènes, on ne sait trop pourquoi : « Greniers des Romains. » Le travail de la nature sur ces rochers est tel que l'entrée de deux de ces grottes paraît fermée par des portes que l'on jurerait de loin, être taillées par la main des hommes : portes à deux battants avec linteau parfaitement d'aplomb.

Les habitants du pays ont évidemment brodé encore là-dessus une légende. Les Romains, disent-ils, avaient autrefois enfermé dans ces cavernes tout l'or et l'argent qu'ils avaient ramassés dans le pays : « Nous serions riches, ajoutent-ils, si, en partant, ils avaient laissé là ces immenses trésors, mais ils ont tout emporté et nous n'avons pas trouvé même un rouge liard. »

Non loin se trouve un tunnel qu'il faut traverser avant de commencer une escalade des plus difficiles, au milieu de rochers à pic d'une hauteur effrayante. Dans ces rochers de marbre blanc, le ciseau d'un artiste pourrait tailler facilement des statues de deux cents mètres et plus, sans compter le piédestal.

Nous avons trouvé là aussi, roulant sous nos pieds, du silex de toutes les couleurs, allant du jaune pâle au noir le plus foncé et d'une dureté incroyable.

Personne autre qu'un habitant du pays ne pourrait trouver un passage en cet endroit sauvage et rempli de précipices. Pour grimper, il faut s'aider des pieds et des mains pour s'accrocher aux aspérités du roc.

Ce chemin est bien fait pour effrayer le voyageur le plus intrépide. Qu'il craigne donc pour ses os, celui qui sujet au vertige, qu'il ait surtout peur pour son âme celui qui n'est pas en état de grâce !

Arrivées sur la première des crêtes, notre guide s'arrête tout à coup ; élève les mains au ciel et se met à invoquer tout ses saints, son prophète et Allah pour les remercier tous de nous avoir fait arriver là sans accident :

« Grands Saints qui habitez ces lieux, dit-il, soyez bénis de ce que vous avez soutenu nos pieds au-dessus de ces abîmes, de sorte que, par votre protection, nous sommes arrivés ici sains et saufs. Que tout le monde vous loue et vous bénisse ! »

Et après un instant de silence, il reprend :

« Grand Dieu qui avez créé ces montagnes, bâti ces rochers, qui avez creusé ces cavernes, qui nous avez fait passer au milieu des périls, soyez béni et glorifié dans tous les siècles ! »

– « Ainsi soit-il » répondent les missionnaires, touchés de ces beaux sentiments. »

– « Grand Mahomet, qui êtes le Prophète de Dieu, que tout le monde vous connaisse et répète sans cesse la formule du salut : Il n'y a de Dieu que Dieu et Mahomet est son prophète. »

Cette fois, les Pères ne répondirent pas, mais demandèrent en leur cœur à Dieu d'éclairer un si brave homme et de l'amener à la foi chrétienne.

Cette prière dura un assez bon moment. La nuit tombait lorsque nous arrivâmes au plus haut sommet, situé, d'après les cartes, à une altitude de 2.304 m. Aussi, quoique en plein été, avons-nous ressenti un froid assez vif. Il y a là, même au fond des cratères éteints, de la neige qui ne fond jamais et

qui brave, à cause de son épaisseur et de l'air vif de la montagne, les rayons brûlants du soleil africain.

Nous cherchâmes de quoi faire un peu de feu, mais nous ne trouvâmes que quelques pieds de thym rabougri sur les cendres desquels nous fûmes rôtir quelques morceaux de viande et des pommes de terre. Puis après la prière, nous nous roulons dans nos burnous et tâchons de nous endormir.

Le matin, au lever du soleil, le voyageur a sous les yeux, le spectacle le plus merveilleux et le « *Mirabilis in altis Dominus !* » s'échappe naturellement de son cœur et de ses lèvres.

Le retour à la maison fut long et pénible, mais malgré la fatigue de cette excursion, combien nous aurions regretté de ne l'avoir pas faite...

Durant notre séjour aux Aït-Irgan, nous ne fîmes pas seulement des visites, nous en reçûmes aussi.

Une des plus agréables fut de notre vieil ami Ibrahim des Ouadhias. En son honneur, nous invitâmes à dîner notre propriétaire, Mohamed nat Taleb. Le soir après le repas, nous eûmes une conversation assez intéressante pour être rapportée.

Le couscous était à peine mangé qu'un homme entre dans la maison et avec grandes lamentations raconte un vol dont il vient d'être victime :

– « Que dois-je faire ? dit-il à Mohammed. »

– « Fais venir un tel, lui répond celui-ci, (il lui nomme un marabout assez connu dans les environs) explique-lui ton cas, invite-le à dîner, invite également tous ceux que tu soupçonnes du larcin ainsi que tous les membres de ta famille. Le repas ne sera pas fini que tu connaîtras le voleur ; ou bien il se dénoncera lui-même, ou bien le marabout te l'indiquera sûrement. »

– « Ce marabout a-t-il donc le pouvoir de découvrir les choses volées ou perdues ? Demandâmes-nous. »

– « Oui, et il n'est pas le seul. »

– « J'en connais un aux Ouadhias, dit alors Ibrahim, qui découvre des objets en quelque endroit qu'on les ait cachés. »

Et tous ceux qui étaient présents confirmèrent ce dire.

– « Croyez-vous, poursuivîmes-nous, que ce soit par une vertu divine ? »

– « Je ne sais pas, dit l'un. Cependant, par quelle vertu autre qu'une vertu divine pourrait-ce être ? »

– « Il est certain, dit un autre, que ce marabout fait ce que personne ne peut faire. »

– « Il y a des Européens, ajoutai-je, qui par adresse ou par ruse font des choses bien plus extraordinaires, comme de changer un bâton en un animal vivant, de trouver de l'argent où il n'y en a pas, de prendre la montre dans la poche d'un homme sans qu'il s'en aperçoive, de couper la tête d'une personne, de faire parler cette tête et la remettre sur le corps où elle se recolle

parfaitement. Or nous savons très bien que tout cela n'est qu'habileté ou fantasmagorie, quoique ceux qui le voient croient que c'est réel. »

– « Marabout, je vais te rapporter un fait, dit Mohammed, et tu jugeras. Un habitant de notre village, il y a trois ans, avait acheté une vache. Un marabout passant près de là, demande du lait à son maître, mais celui-ci lui répond : la bête n'a pas de lait. »

– « Puisqu'elle n'a pas de lait, reprend-le marabout, qu'elle n'en ait jamais et que jamais elle n'enfante. »

– « Or jusqu'à présent cette vache n'a pas de lait et n'a jamais eu de veau. Son maître ne peut la vendre, car personne ne veut l'acheter. »

– « Un autre paysan, continue-t-il, avait acheté aussi un bœuf ; il se proposait de l'envoyer à la montagne avec ses autres bestiaux : le bœuf, lui dit un marabout ne mangerai jamais de l'herbe de la montagne. En effet, le premier jour, il tomba dans un précipice et se tua. »

– « Un commerçant étant sur le point d'entreprendre un voyage, un marabout lui adresse ces paroles mystérieuses : aujourd'hui, demain et encore 3 jours sont pour toi, le quatrième jour est pour moi. Le commerçant partit le mardi, le samedi il était mort. »

– « Ecoutez, mes amis, leur dus-je, vous semblez ignorer que le diable est beaucoup plus intelligent, beaucoup plus puissant que nous et qu'il aide parfois ceux qui s'adressent à lui, moyennant certaines conditions dont la principale est la vente de leur âme. »...

Sans doute, une foule de prodiges opérées par les marabouts sont des tours d'adresse ou de jonglerie, et la crédibilité populaire fait, la plupart du temps, toute la fortune des ces soi-disant faiseurs de miracles ; mais il semble qu'il faille admettre dans plus d'un cas une intervention diabolique.

Le lendemain, notre ami Ibrahim partit. Nous crûmes prudent de le faire accompagner, car devant suivre le chemin même où avait été tué jadis Ramadan naït Taleb, son ami et son compagnon, il n'était pas absolument rassuré, d'autant plus qu'il devait passer précisément près du village et dans le pays même de ses anciens ennemis.

Cependant toutes les choses ici-bas ont une fin, même les meilleures. Le moment de notre départ approchait ; les jours étaient comptés, et ce départ était le sujet de toutes les conversations.

– « Les marabouts roumis vont nous quitter, disait-on, quel malheur car une fois qu'on les a fréquentés, on ne peut plus se séparer d'eux ! »

Un jour que nous passions près d'un groupe, nous nous entendîmes interpeller ainsi :

– « Comment vous allez donc nous quitter, marabouts, mais vous reviendrez au moins ? »

– « Nous ne pouvons vous le promettre, mes amis. »

– « Alors pourquoi dites-vous que vous nous aimez ! Pourquoi nous sommes-nous connus, puisqu'il faut déjà nous séparer. »

– « Revenez-vous fixer chez nous, nous répétait-on chaque jour, non plus pour un mois, mais définitivement. Ici c'est le pays de la santé et nous ne vous laisserons manquer de rien. »

Une autre fois que nous étions à la Djemaa, on parla encore de notre départ et l'on nous pressa de revenir.

– « Bâissez une maison ; vous avez ici de la pierre pour rien et de l'excellente, du bois pour rien, des ouvriers pour 10 ou 15 sous par jour. Les poutres nous vous les apporterons ; vous nous paierez un repas, cela suffira et nous serons contents. »

– « Construisez une école. Nos marabouts ne s'occupent guère que de leurs affaires et d'ailleurs n'entendent rien à l'éducation des enfants, tandis que vous autres vous avez un merveilleux talent pour cela ; si nous en jugeons par votre domestique qui est une perle de jeune homme. »

– « Prends mes paroles au sérieux, nous dit l'un des assistants, ceux-ci en sont témoins ; j'ai un fils, il est à vous ; apprenez-lui le français, faites-lui-même suivre votre religion si vous voulez ; nous savons que celui qui vous imitera ne fera pas le mal, car on ne vit jamais d'homme aussi vertueux que vous. »

Et tous nos Kabyles d'applaudir :

– « Moi, j'ai deux fils, prenez-les. »

– « Moi j'en ai trois, ils sont à vous. »

L'Amin, prenant alors la parole : « Oui, dit-il que nous serions heureux si vous vous établissiez ici. Tout le monde me le demande dans mon village si vous restez, je ne sais que leur répondre. En vérité, Dieu m'en est témoin, l'argent que vous dépenseriez à bâtir une école ne serait pas dépensé en vain.

Mais il est bien entendu que si des marabouts s'établissent ici, il faut que ce soit vous qui veniez. Nous serions contrariés d'en voir arriver d'autres, d'abord parce que nous vous connaissons et vous aimons, ensuite parce que nous craignons qu'on nous envoie des sourds-muets. »

– « Comment, des sourds-muets, répliquâmes-nous, que veux-tu dire par cela ? »

– « Je veux dire des marabouts qui parlent une langue que nous ne connaissons pas ou qui ne comprennent pas la nôtre. Si on veut nous en donner de semblables, ce n'est pas la peine de bâtir chez nous. »

Crois-tu que nous aimerions venir causer avec vous ainsi tous les jours, si vous ne parliez que le français ? Nous fuirions cette maison ; c'est à peine si nous viendrions vous regarder par curiosité et encore ce serait avec des yeux de travers. »

Les deux derniers jours que nous passâmes aux Aït-Irgan, furent consacrés aux adieux.

L'Amin voulut nous offrir un dernier repas.

Nous prîmes avec nous la lanterne magique et deux heures durant nous égayâmes fort toute la famille.

Le soir du même jour, autre repas chez notre ami Mohammed nat Taleb et autre séance.

La veille de notre départ, nous fîmes ce que l'on appelle dans le pays une « Sadaqa. » Notre intention, était, par là, de remercier tous ces braves gens qui n'avaient cessé depuis le premier jour, de nous témoigner une sincère affection.

Sadaqa veut dire aumône. Elle consiste à faire du couscous en aussi grande quantité que l'on veut et à l'offrir dans la Djemaa à tous les passants.

Nous voulions, nous, faire une petite fête à tous les gens du village. Un sac de blé avait été acheté à cette intention ainsi que quelques kilos de viande.

Le soir vers le coucher du soleil ; trois énormes plats comme on n'en voit pas en Europe, puisque chacun peut contenir à manger pour plus de cinquante personnes, prennent, remplis de couscous, le chemin de la Djemaa ou cent cinquante personnes les attendent.

Les femmes ne participent jamais à ces sortes de fêtes, et malgré notre désir de satisfaire tout le monde, force nous fut de suivre l'usage reçu. Néanmoins celles qui avaient confectionné le repas en conservèrent un grand plat.

Il est d'usage que lorsque les assistants sont rassasiés, on invite tout le monde à entrer, surtout les étrangers, les pauvres, les mendiants, jusqu'à ce qu'il ne reste plus un seul grain de couscous.

Lorsque ce peuple fut rassasié vint le tour des notables et pour ceux-là, on avait réservé le meilleur couscous ainsi que la viande. Nous avions étendu nos couvertures dans la chambre la plus convenable de notre maison. Quatre bougies furent allumées aux quatre coins de la salle et le couscous apporté. Les convives se rangèrent solennellement autour du plat. Ils étaient douze, tous vieillards, sauf l'Amin et le Tamen, c'est-à-dire le maire et son adjoint. Naturellement pas d'assiettes, pas de table, pas de chaises, pas de nappes, pas de serviettes. Tout ce luxe européen est parfaitement inconnu en Kabylie. Après le Bismillah, ce ne sont durant environ dix minutes que coups de dents dans les morceaux de viande et coups de cuiller dans le plat. Pas un mot n'est échangé. Puis vient le moment de boire. On fait circuler un vase plein d'eau : chacun y boit et le passe à son voisin.

Au bout d'un quart d'heure à peine, tout est terminé ; les convives, sur l'invitation du plus anciens, joignent simultanément les mains et étendent

devant eux comme pour simuler un livre et commencent la prière musulman nommé « Fatiha. »

Quand elle est achevée, l'un d'entre eux dit :

« Prions pour ceux qui nous ont donné cette nourriture afin que Dieu les comble de bénédictions. »

Et tout le monde recommence la Fatiha.

– « Prions pour ceux leur font du bien pour ceux qui leur en feront encore. »

Reprise de la Fatiha.

– « Prions pour nos amis et leurs amis, pour nos enfants et leurs enfants, pour nos parents et leurs parents. »

Une dernière Fatiha.

– « Qu'ils n'aient jamais faim et ne tombent jamais entre les mains de leurs ennemis !

Tous répondent : « Amin ! »

– « Que Dieu nous les ramène un jour et qu'ils soient comme les pères de nos parents de nos enfants et nos propres pères. »

– « Amin, Amin ! »

Tous se lèvent alors, nous baisent la main et sortent.

Comme celui qui a des invités ne doit pas manger avec eux, mais les servir, notre tour était enfin venu. Nous nous rendons chez notre Amin, Mohammed nat Taleb où notre repas était préparé.

Cet homme durant tout notre séjour n'a cessé de nous témoigner la plus cordiale affection et de nous rendre tous les services en son pouvoir. Nous voulûmes lui offrir quelque argent, il refusa. Nous le priâmes alors d'accepter un présent en étoffes pour habiller ses enfants. Nouveaux refus. Il nous conjura de ne pas partir sans le réveiller, car nous lui avions dit que nous partions de grand matin.

Le lendemain, vers trois heures, nous célébrâmes une dernière fois la sainte messe. Jésus veut bien, à la voix de ses missionnaires, descendre encore ce matin, dans cette pauvre chaumière. Nous lui demandons qu'il daigne appeler bientôt à la foi et attirer sur son Cœur ces pauvres Kabyles des Aït-Irgan. Fiat ! Fiat !

Au moment où nous sortons de la maison, nous trouvâmes Mohammed nat Taleb qui nous attendait. Il avait couché dehors de crainte de n'être pas là lorsque nous partirions. Il nous accompagna une cinquantaine de pas, puis nous serra la main en nous disant d'un air triste : « Allez en paix. »

Pour revenir aux Ouadhias, nous faisons comme les écoliers : nous prenons le chemin le plus long. Nous avons, d'ailleurs, pour cela, plus d'un raison.

A deux reprises un jeune indigène, Arab ou Touddert, ancien pensionnaire des Pères des Beni-Menguellath, était venu nous rendre visite aux Aït-Irgan et nous avait fait promettre de venir passer un jour chez lui à notre retour.

Fidèle à notre parole nous nous arrêtons au village d'At-bou-Madi. Après nous être restaurés chez lui, nous songeons à visiter la grande curiosité des environs.

C'est une grotte aussi merveilleuse qu'elle est inconnue des Européens. Pour y arriver, il faut d'abord se laisser glisser dans le vide par une trappe à peine suffisante pour donner passage à un homme. On arrive alors à un endroit où il se produit un courant d'air si violent qu'il est impossible de tenir allumée une lumière quelconque et tellement formidable qu'on dirait le bruit d'une tempête. A un troisième endroit, le visiteur est obligé de s'aplatir entre deux mâchoires énormes de roc et de ramper ainsi l'espace de plusieurs mètres. Mais ces difficultés vaincues, le spectacle est féérique.

Des piliers qu'on dirait travaillés par des fées, ciselés, percés à jour, brillants de mille feux, des colonnades sveltes et gracieuses paraissent soutenir le dôme, d'où s'échappent mille et mille pendentifs des plus variés, des rideaux, des tapisseries suspendues à la voûte comme des drapeaux, formant des plis ondulés, des guirlandes de fleurs ; sur les parois des hauts reliefs où l'imagination peut découvrir mille objets différents. Il semble que la Providence se soit plu à cacher ces merveilles dans les entrailles de la terre, de peur que la main de l'homme ne vienne à les gêner ou à les détruire.

« *Benedicite montes Domino !* »

Et tout au fond de la caverne, un ruisseau fait entendre son doux murmure. On peut sans crainte s'y désaltérer. L'eau est limpide comme le cristal, mais on ne sait ni d'où elle vient, ni où elle va.

« *Benedicite fontes Domino !* »

Nous engageons vivement nos confrères à profiter d'un de leurs jours de vacances pour visiter cette grotte féérique.

Nous savons que non loin du village de At-bou-Madi se trouve la maison d'un marabout fameux, vénéré dans tout le pays et dont le nom est prononcé dans les serments solennels. Depuis longtemps nous désirions faire sa connaissance. Il se nomme Cheikh Mohand Aberkan, c'est-à-dire Mohammed le Noir. Cet homme est-il donc nègre ? Pas le moins du monde. Et alors pourquoi l'appelle-t-on ainsi ? Ecoutez : en Kabylie, la croyance au mauvais œil est générale. Un simple regard ennemi (regard de vieille femme généralement), suffit pour jeter un sort, qui met en danger la vie des nouveaux nés. La mère du Cheikh avait eu plusieurs enfants auxquels elle avait imposé les plus divins noms que son amour maternel avait pu inventer, mais tous étaient morts au berceau. Soupçonnant l'influence du mauvais œil, la pauvre femme

résolument de donner au nouveau né un nom capable de le soustraire à la malice des sorcières. Elle l'appela donc le « Noir. » En effet, ce fils vécut et c'est notre marabout.

La femme du Cheik, vénérée elle aussi, était malade depuis longtemps. Autrefois elle s'était fait porter à la mission du Ouadias, où le P. Amat l'avait reçue et soignée. Elle s'était bien trouvée, paraît-il, des remèdes qu'il lui avait donnés.

Quand elle apprit que nous étions de passage dans la région, elle pleura de joie et nous fit demander avec instance. C'était donc pour nous une occasion vraiment favorable de faire connaissance du célèbre marabout.

Le soleil était près de l'horizon, lorsque nous arrivâmes chez lui. Un premier portail s'ouvre devant nous. Nous pénétrons dans une sorte d'atrium orné de peintures, d'inscriptions arabes et formé par deux estrades en maçonnerie. Cet endroit est d'une propreté irréprochable et pendant qu'on nous y fait antichambre, nous échangeons nos réflexions.

« Que n'avons-nous dans nos stations un atrium semblable, disons-nous. Là seraient reçus les visiteurs qu'on ne peut laisser entrer dans la maison. Ainsi serait reçu le problème de la réception des femmes que nous ne pouvons recevoir chez nous sans inconvénient aux yeux des indigènes.

Là aussi, pouvaient être admis à passer la nuit les voyageurs, les étrangers. Nous gagnerions ainsi beaucoup dans l'estime des Kabyles, chez qui la grande, la seule vertu qui rende un homme respectable, c'est l'hospitalité. »

Nous émettions ces vœux pour l'avenir quand on vient nous prier d'entrer. Nous trouvons la noble dame de céans étendue sur un tapis, vêtue d'une ample robe de laine blanche et enveloppée d'un grand burnous. Nous nous asseyons en face d'elle sur des tapis. La malade qui reconnaît aussitôt le P. Amat le salue avec un grand flux de paroles :

« Que le salut soit sur toi, que la bénédiction de Dieu soit sur toi et sur vous tous. Que je suis heureuse que tu sois venu me voir, car je suis toujours malade. »

Puis s'adressant à ses domestiques ;

« Allez vite préparer du café pour ces marabouts. »

Si vous voulez, nous dit-elle, ensuite, accepter de passer la nuit dans la maison du Cheikh ; on va vous préparer un bon couscous. »

Impossible de redire toutes ces mille prévenances dont seule est capable une femme kabyle de condition, habituée à recevoir le monde

Jusque là, le Cheikh n'avait pas encore paru. On nous dit que lui aussi était malade et qu'il allait venir nous demander du remède.

En effet, nous le voyons bientôt arriver. Il marche péniblement. C'est un homme âgé, à la figure ascétique, aux traits fins et délicats. Ses yeux, un peu tristes, vous pénètrent lorsqu'il les fixe sur vous. Il est habillé simplement,

sans aucun appareil. En vous apercevant, il met la main sur le cœur et nous dit :

« Merci de votre bonne visite. Faites-nous-en de fréquentes. Plus souvent vous viendrez, plus vous nous ferez plaisir. Moi-même, je suis malade depuis longtemps. Si vous avez un bon remède, donnez-le et je vous en serai très obligé. »

Le P. Amat lui applique sur la poitrine, les côtés et le dos une sérieuse couche de teinture d'iode.

Pendant l'opération, il demande au Père si ce remède n'est pas incompatible avec la prière.

« Non, lui répondirent-nous, d'ailleurs tu es Cheikh ; tu dois savoir que pour une bonne prière, il suffit d'avoir le cœur pur. »

– « Oui, dit-il, Dieu regarde le cœur. »

Nous laissons aussi à sa femme un peu de quinine et de l'eau sédative et nous prenons congé de nos hôtes qui nous remercient avec effusion.

Quelques jours après son retour aux Ouadhias, le P. Amat envoya encore au Cheikh du remède pour sa femme. Le porteur lui apprit que le marabout s'était bien trouvé des soins qui lui avaient été donnés, mais que sa femme était toujours dans le même état. Mohand Aberkan faisait en même temps dire au P. Amat plusieurs choses secrètes le concernant et qu'il ne pouvait guère savoir naturellement. Est-il sorcier ? A-t-il commerce avec le diable ? Ce n'est pas prouvé, quoique ce soit bien possible.

Comme il nous suffisait en quittant At-Bou-Madi de faire un léger détour pour passer chez un marabout bien autrement célèbre que notre Aberkan. On nous en avait parlé comme un faiseur de miracles et un diseur de bonne aventure. C'était une raison pur nous d'aller faire cette autre connaissance.

Nous nous dirigeons donc vers Tasaft-Ouguemount, village de la tribu des Ben-bou-Asifk, où il a fixé sa résidence.

Arrivés près de sa maison, nous trouvions quelques hommes réunis. Après avoir salué l'assemblée, l'un de nous fait en français cette remarque en indiquant un indigène fort bien mis : « C'est peut-être là le Cheikh. » Mais cet homme répond aussitôt en français : « Non, Messieurs, ce n'est pas moi, mais venez, je vais vous présenter à lui. »

Et il nous conduit vers une salle où étaient déjà réunies plusieurs personnes. Presque aussitôt nous voyons entrer le Cheikh qui s'avance vers nous la main tendue. Nous la lui baisons, il baise la nôtre, en employant mutuellement les formules ordinaires en arabe. Mais comme il était peu habitué à recevoir de pareilles visites, il s'adresse à celui qui nous avait introduits et lui demande l'objet de notre présence. Ce dernier lui dit que nous sommes venus le voir.

Il nous invite alors gracieusement à entrer chez lui, nous fait apporter des chaises et va lui-même donner l'ordre de préparer le café. Il revient bientôt et nous commençons à causer.

« Je connais les prêtres chrétiens, nous dit-il, je sais qu'ils ont une école à Aït-Larba, une autre aux Beni-Yenni, à une heure d'ici, et plusieurs fois j'ai envoyé chercher du remède chez eux. J'ai reçu ici, il y a quelques années un des vôtres qui était venu soigner les malades dans la tribu.

J'aime beaucoup les Français, je les honore et les loue toutes les fois que j'en ai l'occasion. Chez le Cheikh mon maître (à lui le Salut), nous avons un axiome que voici : « Un pays sans chrétiens est un mets sans sel. » Les chrétiens embellissent toujours le pays dans lequel ils s'établissent. Autrefois il n'y avait eu en Kabylie que désert et broussailles, que ces vieilles maisons qui ne tiennent pas debout, que ces sentiers abominables où l'on peut à peine passer. Depuis les Français, on admire les belles routes, de beaux ponts, de belles maisons, de beaux villages. Autrefois le pays était mort, maintenant il commence à vivre ; autrefois nous étions continuellement en guerre, maintenant nous sommes dans la paix et dans la sérénité. »

Après ces mots, le marabout sort un instant de la salle.

Chaban est loin d'avoir les traits fins et distingués de son compère le Cheikh Aberkab. Il a au contraire le teint basané, les traits heurtés, les lèvres plutôt grosses. Sa figure reflète, sinon l'intelligence, du moins l'astuce ; ses yeux ont je ne sais quoi de fascinateur. Dès sa première enfance, nous apprend notre introducteur, Chaban fut emmené chez les Arabes et confié aux mains du Cheikh, chef de la secte de Sidi-Amar. Aussi son éducation est-elle complètement arabe quoique lui-même soit de race kabyle. Il y a huit ans, le grand Cheikh mourut. Mais auparavant, il appela près de lui les deux cents moqaddem qu'il avait formés et désigna Chaban pour lui succéder. Devenu Cheikh, Chaban est revenu dans son village natal, Tassaft-Ouguemoun, où il a des propriétés et d'où il dirige et gouverne la secte de Sidi-Amar.

– « Vous connaissez sans doute, la secte de Sidi-Amar, ajouta notre interlocuteur ? »

– « Nous en avons entendu parler. »

– « Nous sommes, reprit-il, deux cents moqaddem qui donnons la prise de Sidi-Amar. Nous suivons pour le reste la loi générale de Mahomet, (sur lui le salut), Cette prise faite avec une plante spéciale procure des songes agréables. Elle se donne au milieu de danses accompagnées d'une musique particulière. Tenez, voici précisément le grand musicien du Cheikh. »

C'est un grand diable à la figure taillé à coups de serpe.

Le Cheikh rentre en ce moment. Il apporte une petite caisse et la remettant à son visiteur de Guelma, le prie de l'ouvrir. Il nous vint à l'idée qu'elle pourrait bien continuer la fameuse prise ; le marabout va-t-il nous en offrir ?

Heureusement elle ne contenait que des dattes de Biskra que Chaban nous invite à manger. Nous en accepterons quelques-unes pour lui faire plaisir. Aucun de ceux qui se trouvaient là n'y toucha, sauf ses deux petits enfants.

Le Cheikh reprend alors son éloge des Français.

– « Je recommande, toujours dit-il, l'obéissance à leur égard. Lorsqu'ils sont venus s'établir ici, je les ai reçus avec honneur, les priant seulement de respecter nos cimetières. D'ailleurs, c'est à tort que l'on dit que les Français ne connaissent pas Dieu. Ils le connaissent si bien que leur loi n'est pas autre que la loi de Dieu. En effet, Allah a dit : « Ne tuez pas, la loi française défend le meurtre ; Allah a dit : Ne prenez pas le bien d'autrui, la foi française également punit le vol. Aussi je recommande toujours l'obéissance à la loi française. Si le Baylek me disait : Bois ce verre d'eau, je croirais obéir à Dieu en le buvant, s'il me disait : Ne bois pas cette tasse de café, je croirais faire un péché en la buvant. »

A ce moment, on annonce au Cheikh l'arrivée d'étrangers venu pour le consulter ; il nous quitte pour les recevoir.

Nous profitons de son départ pour distribuer quelques remèdes soit aux personnes présentes, soit à des enfants que nous envoie le marabout lui-même.

Voyant qu'il tardait à revenir, nous lui faisons dire que nous allions partir, mais que nous désirions le saluer auparavant. Il arrive aussitôt et nous invite à souper ; nous le remercions. Il nous offre des mulets pour rentrer chez nous. Nous le remercions encore. Il prie alors son musicien de nous jouer sur sa flute un air de Sidi-Amar. Jamais musique plus sauvage, plus énervante, plus désolante, plus infernale ne frappa nos oreilles. Au bout de cinq minutes, l'exécutant s'arrête essoufflé. Nous en profitons pour nous laver et prendre congé de Cheikh Chaban. Mais lorsque nous voulons lui baiser la main, lui, le grand Cheikh d'une des sectes les plus répandues en Kabylie et chez les Arabes, lui que l'on vient visiter de toute l'Algérie prend la nôtre et la baise le premier, nous mettons ainsi au-dessus de lui aux yeux de tous les assistants. Il nous congédie en nous disant : « Cette maison est la vôtre, entrez-y donc chaque fois que vous passerez dans ce pays. Quant à moi, si je vais du côté de la tribu que vous habitez, je me ferai un plaisir d'aller vous visiter. Sur ce, nous quittons, Cheikh Chaban et rentrons à la mission. Cette fois notre voyage était terminé.

Quelque jour après notre retour, un Kabyle d'Aït-Irgan, celui qui nous avait servi de domestique, vint visiter le P. Amat aux Ouardhias. Il lui rapporta que le lendemain de notre départ, était arrivée à Tagmount, une caravane de voyageurs venus pour nous voir, nous demander des remèdes et nous offrir quelques présents. Ces présents consistaient en une énorme

courge, du beurre, du laitage, des œufs. Ces braves gens furent bien surpris et plus attristés encore de nous trouver partis. S'adressant alors à Mohand ou Lhadj, notre domestique, ils lui dirent :

« Nous avons apporté ces choses pour les marabouts français ; Dieu a voulu que nous arrivions trop tard. Toi, tu les servais, et leur souvenir reste attaché sur toi. Prends donc ces présents en leur nom et profite-en. »

Et ils s'étaient retirés, lui laissant leurs petits cadeaux.

Ce Mohand ou Lhadj est une âme droite et simple. Durant tout un mois qu'il vécut près de nous, il nous a examinés à loisir, et après avoir étudié notre vie, il a manifesté le désir de suivre la religion chrétienne. Qu'il la suive, ô Jésus ! Et qu'une fois embrassée il ne la quitte jamais !

## CONCLUSION

Ce mois de séjour aux Aït-Irgan, a-t-il rapporté les fruits qu'on en attendait ? Je réponds hardiment : oui. Il en a même rapporté qu'on n'attendait pas.

D'abord, il devait nous perfectionner dans la langue kabyke ; cela a été fait. Les Kabyles eux-mêmes ont constaté nos progrès chaque jour plus sensible. Au début, dans les conversations un peu suivies, quelques mots nous échappaient et certaines parties de phrases restaient incomprises. A la fin de notre séjour, pas un mot, pas une phrase qui ne fussent parfaitement saisis. L'éducation de l'oreille était complète !

Pour ce qui regarde la mission proprement dite, voici le résultat. Cette tribu des Irgan ne connaissait pas les missionnaires. Ils les prenaient pour des médecins payés par le Baylek, pour des infidèles ne connaissant pas Dieu. Maintenant ils savent ce qu'ils sont. Que de fois n'avons-nous pas entendu les réflexions suivantes :

« Nous disions, nous autres Kabyles, que nous faisons l'aumône quant nous offrons pour 4 sous de couscous, et ceux-ci ont dépensé peut-être pour plus de 75 frs de remèdes. »

Nous disions : ils sont payés par le Gouvernement ; ils leur est donc facile de faire l'aumône, et nous avons vu qu'ils ne sont pas riches et qu'ils ne reçoivent rien du Baylek.

Nous disons : ce sont des infidèles ; ils ne connaissent pas Dieu, et ils le connaissent bien autrement que nous et ils en parlent bien mieux que nos marabouts.

Nous n'avons donc qu'à louer Dieu du résultat de cet apostolat si nouveau, à remercier nos Supérieurs de nous avoir permis d'en essayer l'exécution et à demander à nos confrères s'ils sont encore tentés de rire des trois apôtres des Aït-Irgan. »

(Extrait du journal et des notes du Pères Vidal et Amat.)

**FIN**

\*\*\*\*\*